LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

1er Février au 1er Mars 1894

TOME PREMIER

36107
3/3/95

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1894

AP
20
E47
v.91

TABLE DU PREMIER VOLUME

1er février au 1er mars 1894

LIVRAISON DU 1ER FÉVRIER

		Pages.
H. DE BALZAC	Lettres à l' « Étrangère » *(1re partie)*	1
PIERRE LOTI	Au Couvent de Loyola	26
ERNEST RENAN	Philon d'Alexandrie	37
GYP	Le Mariage de Chiffon *(1re partie)*	56
FRANCIS MAGNARD	La Résurrection d'une Légende	89
GABRIEL D'ANNUNZIO	Episcopo et Cie *(1re partie)*	112
ÉMILE FAGUET	M. Ferdinand Brunetière	147
J.-J. JUSSERAND	Le Roman d'un roi d'Écosse	172
GABRIEL SÉAILLES	La Peinture de Portrait	200

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

FRANÇOIS DE CUREL	Le Solitaire de la lune	1
JULES SIMON	Ernest Renan	18
GABRIEL D'ANNUNZIO	Episcopo et Cie *(2e partie)*	34
BARON DE BARANTE	Le Ministère Casimir-Perier (1831-1832)	59
GYP	Le Mariage de Chiffon *(2e partie)*	94
H. DE BALZAC	Lettres à l' « Étrangère » *(2e partie)*	125
MAURICE PALÉOLOGUE	L'Amour chez Henri Heine	148
ALFRED ERNST	« Antigone » et la « Walkyrie »	184
JAMES DARMESTETER	La Guerre et la Paix intérieures de 1871 à 1893	197

LIVRAISON DU 1ER MARS

		Pages.
ÉMILE AUGIER	La Conscience de M. Piquendaire	1
COMMANDANT MONTEIL	Tombouctou et les Touaregs	9
GYP	Le Mariage de Chiffon *(3e partie)*	36
GODEFROY CAVAIGNAC	La Féodalité en Prusse en 1894	73
RUDYARD KIPLING	Le Retour d'Imray	96
FRÉDÉRIC MASSON	Napoléon et l'étiquette	108
H. DE BALZAC	Lettres à « l'Etrangère » *(3e partie)*	133
GABRIEL MONOD	La Vie d'Hippolyte Taine	165
COMTE ROCHAÏD	Le Cas de l'Italie	199
PAUL HERVIEU	Les « Cabotins » sans le savoir	217

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE »

I

A MADAME HANSKA

Paris, janvier 1833.

Madame,

Je vous supplie de séparer complètement l'auteur de l'homme, et de croire à la sincérité des sentiments que j'ai dû exprimer vaguement là où j'ai été obligé par vous de correspondre avec vous[1]. Malgré la défiance perpétuelle que quelques amis me donnent contre certaines lettres semblables à celles que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, j'ai été vivement touché par un accent que les rieurs ne savent point contrefaire. Si vous daignez excuser la folie d'un cœur jeune, et d'une imagination toute vierge, je vous avouerai que vous

1. M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, entre les mains de qui sont les originaux de ces lettres — entièrement inédites — a raconté l'histoire de cette correspondance en détail sous le titre *Un Roman d'amour* (*Figaro*, 1er-6 janvier 1894). Madame Hanska, née comtesse Éveline (Ève) Rzewuska, qui avait alors vingt-six ou vingt-huit ans, habitait le château de Wierzchownia, en Volhynie. Lectrice enthousiaste des *Scènes de la Vie privée*, inquiétée par le tour différent que prenait l'esprit de l'auteur dans *la Peau de chagrin*, elle avait adressé, chez l'éditeur Gosselin, à Balzac, — alors âgé de trente-trois ans, — une lettre signée *l'Étrangère*, qui lui fut remise le 28 février 1832. D'autres suivirent; celle du 7 novembre se terminait ainsi : « Un mot de vous, dans *la Quotidienne*, me donnera l'assurance que vous avez reçu ma lettre, et que je puis vous écrire sans crainte. Signez-le : *A l'E... H. de B.* » Cet accusé de réception parut dans *la Quotidienne* du 9 décembre. Ainsi fut inauguré le système de la « Petite correspondance », en pratique aujourd'hui dans divers journaux, et, du même coup, cette correspondance entre le grand homme et celle qui devait, dix-sept ans après, en 1850, devenir sa femme.

avez été pour moi l'objet des plus doux rêves: en dépit de mes travaux, je me suis surpris plus d'une fois chevauchant à travers les espaces et voltigeant dans la contrée inconnue où vous, inconnue, habitiez seule de votre race. Je me suis plu à vous comprendre parmi les restes presque toujours malheureux d'un peuple dispersé, peuple semé rarement sur cette terre, exilé peut-être des cieux, mais dont chaque être a un langage et des sentiments qui lui sont particuliers, qui ne ressemblent point à ceux des autres hommes: ce sont des délicatesses, des recherches d'âme, des pudeurs de sentiment, des tendresses de cœur plus pures, plus suaves, plus douces que chez les créatures les meilleures. Il y a quelque chose de saint jusques dans leur exaltation, et du calme dans l'ardeur. Ces pauvres exilés ont tous en eux dans la voix, dans le discours, dans les idées, un je ne sais quoi qui les distingue des autres, qui sert à les lier entre eux malgré les distances, les lieux et les langages: un mot, une phrase, le sentiment qui respire même dans un regard, est comme un ralliement auquel ils obéissent, et, compatriotes d'une terre inconnue, mais dont les charmes se reproduisent dans leurs souvenirs, ils se reconnaissent et s'aiment au nom de cette patrie vers laquelle ils tendent. La poésie, la musique et la religion sont leurs trois divinités, leurs amours favorites, et chacune de ces passions réveille dans leurs cœurs des sensations également puissantes.

Je vous ai donc revêtue de toutes ces idées et je vous ai tendu fraternellement la main de loin, sans fatuité, comme sans coquetterie, mais avec une confiance presque domestique, avec conscience, et si vous eussiez vu mon regard, vous y auriez reconnu tout à la fois la reconnaissance de l'amant et les religions du cœur: la tendresse pure qui lie le fils à la mère, et le frère à la sœur, tout le respect de l'homme jeune pour la femme, et les espérances délicieuses d'une longue et fervente amitié.

Ce fut un épisode tout romanesque; mais qui osera blâmer le romanesque? Il n'y a que les âmes froides qui ne conçoivent pas tout ce qu'il y a de vaste dans les émotions auxquelles l'inconnu donne carrière libre. Moins nous sommes retenus par la réalité et plus grand est l'essor de l'âme. Je me suis donc laissé doucement aller à mes rêveries, et j'en ai

fait de ravissantes. Alors, si quelque étoile a jailli de votre bougie, si votre oreille vous a redit des murmures inconnus, si vous avez vu des figures dans le feu, si quelque chose a pétillé, a parlé près de vous, autour de vous, croyez que mon esprit errait sous vos lambris.

Au milieu du combat que je livre, au milieu de mes durs travaux, de mes études sans fin, dans ce Paris agité où la politique et la littérature absorbent seize ou dix-huit heures sur les vingt-quatre, à moi, malheureux, et bien différent de l'auteur que chacun rêve, j'ai eu des heures charmantes que je vous devais. Aussi, pour vous en remercier, je vous avais dédié le quatrième volume des *Scènes de la vie privée*, en mettant votre cachet en tête de la dernière *Scène*, celle que je faisais au moment où je reçus votre première lettre[1]. Mais une personne qui est une mère pour moi[2], et dont je dois respecter les caprices ou même la jalousie, a exigé que ce muet témoignage de mes sentiments secrets disparût. J'ai la bonne foi de vous avouer et la dédicace et sa destruction, parce que je vous crois l'âme assez haute pour ne point vouloir d'un hommage qui eût causé le chagrin d'une personne aussi noble et aussi grande que celle dont je suis l'enfant, car elle m'a conservé au milieu des chagrins et du naufrage où j'ai failli périr jeune. Je ne vis que par le cœur, et elle m'a fait vivre! J'ai sauvé un seul exemplaire de cette feuille qui m'a été reprochée comme une coquetterie horrible; gardez-la, madame, à titre de souvenir et de remerciements. Quand vous lirez ce livre, vous vous direz qu'en l'achevant et en le relisant j'ai pensé à vous et aux compositions que vous préfériez à toutes les autres. Peut-être est-ce mal ce que je fais là, mais la pureté de mes intentions m'absoudra.

Mettez, madame, les choses qui vous choquent dans mes ouvrages sur le compte de cette nécessité qui nous force à frapper fortement un public blasé. Ayant entrepris, témérai-

1. Cette édition, très augmentée, des *Scènes de la Vie privée* parut le 22 mai 1832. De mai 1832 est datée aussi dans l'édition suivante cette dernière scène : *l'Expiation*, qui forme aujourd'hui sous ce titre : *la Vieillesse d'une mère coupable*, le dernier chapitre de *la Femme de trente ans*.

2. La marquise de C..., qui avait commencé par être, elle aussi, une correspondante anonyme de Balzac et, depuis 1822, veillait, en effet, sur tout le détail de sa vie.

rement sans doute, de représenter l'ensemble de la littérature par l'ensemble de mes œuvres : voulant construire un monument, durable plus par la masse et par l'amas des matériaux que par la beauté de l'édifice, je suis obligé de tout aborder pour ne pas être accusé d'impuissance. Mais, si vous me connaissiez personnellement, si ma vie solitaire, si mes jours d'étude, de privations et de travail vous étaient contés, vous déposeriez quelques-unes de vos accusations et vous reconnaîtriez plus d'une antithèse entre l'homme et ses écrits. Certes, il est des œuvres où j'aime à être moi ; mais vous les devinerez, car ce sont celles où le cœur a parlé. Ma destinée est de peindre le bonheur que sentent les autres, et de le désirer complet sans le rencontrer. Il n'y a que ceux qui souffrent qui puissent peindre la joie, parce que l'on exprime mieux ce que l'on conçoit que ce que l'on a éprouvé.

Voyez où m'entraîne cette confidence ! Mais en pensant à tout ce qu'il y a de pays entre nous, je n'ose pas être bref. Et puis les événements sont si sombres autour de moi et de mes amis ! La civilisation est menacée : les arts, les sciences, les progrès sont menacés. Moi-même, organe d'un parti vaincu, représentant bientôt de toutes les idées nobles et religieuses, je suis déjà l'objet de haines vives[1]. Plus on espère de ma voix et plus on la redoute. Et, dans ces circonstances, quand on a trente ans et que l'on n'a point usé la vie ni le cœur, avec quelle passion l'on saisit un mot d'amitié, une parole tendre !...

Peut-être ne recevrez-vous plus jamais rien de moi, et l'amitié que vous avez créée sera-t-elle comme une fleur qui périt inconnue au fond d'un bois, dans un éclat de foudre ! Sachez du moins qu'elle est vive et sincère, et que vous êtes dans un cœur jeune et sans flétrissure, comme toute femme peut désirer d'y être, — respectée et adorée. N'avez-vous pas répandu quelque parfum sur mes heures ? Ne vous dois-je pas un de ces encouragements qui nous font accepter nos durs travaux, une goutte d'eau dans le désert !

Si les événements me respectent, et malgré les excursions

1. Balzac avait collaboré en 1832 au *Rénovateur*, recueil légitimiste fondé par Berryer, le duc de Fitz-James et M. Laurentie, et venait de publier *le Refus* dans *le Saphir*, keepsake royaliste, orné du portrait de *Mademoiselle*.

auxquelles me condamnent ma vie de poète et d'artiste, vous pourriez, madame, adresser vos lettres *rue Cassini, n° 1*, près l'Observatoire, à Paris, si toutefois je n'ai pas eu le malheur de vous déplaire par l'expression candide des sentiments que je vous ai voués.

Agréez, madame, mes hommages respectueux.

II

A MADAME HANSKA

Paris, fin janvier 1833.

Pardonnez-moi le retard qu'éprouve ma réponse. Je ne suis revenu qu'en décembre dernier à Paris et je n'ai trouvé votre lettre qu'à Paris. Mais là, j'ai été saisi bien vivement et par des travaux accablants et par de violents chagrins. Il faut taire et les chagrins et les travaux. Il n'y a que Dieu et moi qui saurons jamais l'épouvantable énergie dont il fallait qu'un cœur fût pourvu pour être plein de larmes réprimées et suffire à des travaux littéraires. Dépenser son âme en mélancolie et l'occuper encore de malheurs ou de bonheurs fictifs! Écrire des drames froids et garder un drame qui brûle le cœur et la cervelle! Mais il faut laisser cela. Je suis seul, je suis maintenant enfermé chez moi pour longtemps, pour toute une année peut-être. J'ai déjà subi ces incarcérations volontaires au nom de la science et de la pauvreté: aujourd'hui, ce sont des peines qui sont mes geôliers.

J'ai plus d'une fois reporté ma pensée vers vous. Mais il faut encore me taire; ce sont des folies. J'ai un regret, c'est de vous avoir vanté *Louis Lambert*, le plus triste de tous les avortons. Voici près de trois mois que j'ai employés à refaire ce livre, et il a paru ces jours-ci en un petit volume in-dix-huit, dont il y a un exemplaire particulier pour vous: il attendra vos ordres et sera remis, avec le *Chénier*, à la per-

sonne qui viendra les prendre pour vous, ou sera porté là où vous m'écrirez de les envoyer.

Cette œuvre est encore incomplète, quoiqu'elle porte cette fois le titre pompeux de : *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, et, quand cette édition sera épuisée, il viendra encore un *Louis Lambert* moins incomplet encore.

Je vous dis naïvement ce que vous voulez savoir de moi. J'attends encore que vous me parliez de vous avec la même confiance. Vous aviez peur de la raillerie? Et de qui? D'un pauvre enfant, victime hier et encore victime demain de ses pudeurs de femme, de sa timidité, de ses croyances. Vous m'avez demandé compte de mes deux écritures avec défiance[1] : mais j'ai autant d'écritures qu'il y a de jours dans l'année, sans pour cela être versatile le moins du monde. Cette mobilité vient d'une imagination qui peut tout concevoir et rester vierge, comme la glace qui n'est souillée par aucune de ses réflexions. La glace est dans mon cerveau. Mais mon cœur, mon cœur n'a été connu encore que d'une seule femme au monde, l'*Et nunc et semper* de la dédicace de *Louis Lambert*[2]. Liens éternels et liens brisés ! Ne m'accusez pas. Vous m'avez demandé comment on pouvait s'aimer, vivre et se perdre en s'aimant toujours. Il y a là un mystère de vie que vous ne connaissez pas encore et que je ne vous souhaite pas de connaître. Dans cette triste destinée, il n'y a que le sort que l'on puisse accuser ; il y a deux malheureux, mais deux malheureux irréprochables. Il n'y a pas de faute à absoudre parce qu'il n'y a pas lieu à accusation. Je ne puis plus ajouter un mot.

Je suis bien curieux de savoir si *la Femme abandonnée, la Grenadière, la lettre à Charles Nodier* (où il y a des fautes typographiques énormes), si le *Voyage à Java*, si *les Marana* vous auront plu ?...

Quelques jours après avoir reçu cette lettre vous lirez *Une*

1. Balzac, ici, puis à la fin de sa lettre, fait allusion à une autre lettre qui manque. Mais celle-ci n'était pas de lui. Elle avait été écrite par son amie, madame Zulma Carraud, qui répondait souvent, au nom de l'écrivain, à ses mystérieuses correspondantes.

2. *Et nunc et semper dilectæ dicatum.* (Dédié à la femme maintenant et toujours aimée.)

fille d'Ève, qui sera le type de *la Femme abandonnée* prise entre quinze et vingt ans.

En ce moment, j'achève un ouvrage tout à fait évangélique, et qui me semble l'*Imitation de Jésus-Christ* poétisée. Il y a une épigraphe qui dira dans quelle disposition j'étais en écrivant ce livre : *Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence*. Il faut avoir souffert pour comprendre cette ligne dans toute son étendue, et il faut avoir souffert autant que moi pour l'enfanter en un jour de deuil.

Je me suis jeté dans le travail, comme Empédocle dans son volcan, pour y rester. *La Bataille* viendra après *le Médecin de Campagne*, ce livre dont je vous parle, et n'y a-t-il pas de quoi frémir si je vous dis que *la Bataille* est un livre impossible? Là, j'entreprends de vous initier à toutes les horreurs, à toutes les beautés d'un champ de bataille : ma bataille, c'est Essling, Essling avec toutes ses conséquences. Il faut que, dans son fauteuil, un homme froid voie la campagne, les accidents de terrain, les masses d'hommes, les événements stratégiques, le Danube, les ponts, admire les détails et l'ensemble de cette lutte, entende l'artillerie, s'intéresse à ces mouvements d'échiquier, voie tout, sente, dans chaque articulation de ce grand corps, Napoléon, que je ne montrerai pas ou que je laisserai voir, le soir, traversant dans une barque le Danube ! Pas une tête de femme ; des canons, des chevaux, deux armées, des uniformes. A la première page le canon gronde, il se tait à la dernière. Vous lirez à travers la fumée, et, le livre fermé, vous devez avoir tout vu intuitivement et vous rappeler la bataille comme si vous y aviez assisté.

Voici trois mois que je me mesure avec cette œuvre, cette ode en deux volumes, et que de toute part on me crie impossible !

Je travaille dix-huit heures par jour. Je me suis aperçu des défauts de style qui déparent *la Peau de Chagrin* ; je la corrige pour la rendre irréprochable : mais après deux mois de travail, *la Peau* réimprimée, je découvre encore une centaine de fautes. — Ce sont des chagrins de poète.

Il est arrivé la même chose pour *les Chouans*. Je les ai réécrits en entier, et la deuxième édition, qui va paraître, a encore bien des taches.

De tous côtés, l'on me crie que je ne sais pas écrire, et cela

est cruel quand je me le suis déjà dit et que je consacre le jour à mes nouveaux travaux et la nuit à perfectionner les anciens. Comme l'ours, je lèche en ce moment les *Scènes de la vie privée* et la *Physiologie du mariage;* puis je retravaillerai les *Contes philosophiques.*

Puisque toutes mes passions, toutes mes croyances sont trompées, puisque mes rêves se dissipent, il faut bien *me créer* des passions, et j'ai pris celle de l'art. Je vis dans mes études. Je veux faire mieux. Je pèse mes phrases et mes mots comme un avare pèse ses pièces d'or. Que d'amour je perds ainsi ! Que de bonheur jeté aux vents ! Ma jeunesse si laborieuse, mes longues études, n'auront pas la seule récompense que je voulusse. Depuis que j'ai respiré et sachant ce qu'était un souffle pur échappé de lèvres pures, j'ai souhaité l'amour d'une jeune et jolie femme, et tout m'a fui ! Dans quelques années la jeunesse sera un souvenir ! Je suis éligible depuis la nouvelle loi qui nous reconnaît hommes à trente ans, et, certes dans quelques années, le souvenir de la jeunesse ne m'apportera guère de joies. Alors, comment espérer à quarante ans ce qui m'aura manqué à vingt ? Celle qui a peur de moi, aujourd'hui jeune, sera-t-elle plus apprivoisée alors ? Mais vous ne concevez guère ces plaintes, vous jeune, vous solitaire, campagnarde loin de notre monde parisien qui excite si violemment les passions, et où tout est si grand et si petit. Il faut encore que je garde ces lamentations au fond de mon cœur...

Vous aviez peur des dissipations de l'hiver pour moi : hélas ! tout ce que je sais des impressions que je puis produire me vient de quelques lettres échappées à de bonnes âmes qui me réchauffent. Je ne sors pas d'un long cabinet garni de livres : je suis seul et ne veux écouter personne. J'ai tant de mal à déraciner de mon cœur mes espérances ! Il faut les ôter comme le chanvre, une à une, brin à brin. Renoncer à la femme, à ma seule religion terrestre !

Vous voulez savoir si j'ai rencontré Fœdora, si elle est vraie? Une femme de la froide Russie, la princesse Bagration, passe à Paris pour être le modèle. J'en suis à la soixante-douzième femme qui a eu l'impertinence de s'y reconnaître. Elles sont toutes d'un âge mûr. Madame Récamier, elle-même a voulu se *fœdoriser*. Rien de tout cela n'est vrai. J'ai fait

Fœdora de deux femmes que j'ai connues sans être entré dans leur intimité. L'observation m'a suffi, outre quelques confidences.

Il y aussi de bonnes âmes qui veulent que j'aie courtisé la plus belle des courtisanes de Paris et que je me sois caché dans ses rideaux. Ce sont des calomnies.

J'ai rencontré une Fœdora, mais celle-là, je ne la peindrai pas : et alors, il y avait longtemps que *la Peau de chagrin* avait paru.

Il faut vous dire adieu, et quel adieu ! Cette lettre sera un mois peut-être en route, vous la tiendrez en vos mains et je ne vous verrai peut-être jamais, vous que je caresse comme une illusion, qui êtes dans tous mes rêves comme une espérance et qui avez, si gracieusement, donné un corps à mes rêveries. Vous ne savez pas ce que c'est que de peupler la solitude d'un poète d'une figure douce, dont les formes sont attrayantes par le vague même que leur prête l'indéfini. Un cœur ardent et seul se prend si vivement à une chimère quand elle est réelle ! Que de fois j'ai fait le chemin qui nous sépare ; que de délicieux romans et que de frais de poste dépensés au coin du feu !

Adieu, donc : je vous ai donné une nuit, une nuit qui appartenait à ma femme légitime, à la *Revue de Paris*, épouse acariâtre[1]. Aussi la *Théorie de la Démarche*, que je lui devais, sera remise au mois de mars, et personne ne saura pourquoi : vous et moi saurons le secret. L'article était là, — toute une science à professer : — c'était ardu, j'en étais effrayé. Votre lettre passait d'un doigt dans mon *souvenir*, et, tout à coup, je me mets les pieds dans la braise, je m'oublie dans mon fauteuil, et je suppute mes remords, toutes les nuits où je me suis

1. Fondée en 1829 par le Dr Véron, *la Revue de Paris* vécut sous différents directeurs, tels qu'Amédée Pichot, Philarète Chasles, François Buloz, jusqu'en 1845, où elle se fondit avec *l'Artiste*. — François Buloz dirigeait en même temps *la Revue des Deux-Mondes* et *la Revue de Paris*, la première étant plus savante, et la seconde plutôt consacrée aux lettres et aux arts. C'est dans *la Revue de Paris* qu'il publia le début du *Lis dans la Vallée* et de *Séraphita;* il s'ensuivit un procès fameux, gagné par Balzac. — Alexandre Dumas père, Eugène Sue, Léon Gozlan, Jules Janin, avaient aussi donné des romans à cette première *Revue de Paris*. Elle avait pour collaborateurs Lamartine, Musset, Vigny, Sainte-Beuve, Casimir Delavigne, Benjamin Constant, Scribe, Saint-Marc Girardin, Cuvillier-Fleury, etc...

Une autre *Revue de Paris* vécut de 1851 à 1858, sous la direction de Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Maxime Du Camp; elle publia *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert, et *les Paysans*, de Balzac. Son libéralisme politique la fit supprimer par le gouvernement au lendemain de l'attentat d'Orsini.

endormi me disant : « Voici encore un jour passé sans répondre ». (Comme un petit tort en amitié donne des aiguillons à l'amitié.) — Alors, adieu *la Démarche* : je galope vers la Pologne et je relis toutes vos lettres, — je n'en ai que trois, — et je vous réponds. Je vous défie de lire dans deux mois *la Théorie de la Démarche*, sans sourire à chaque phrase, parce que, sous ces phrases insensibles et folles, peut-être, il y aura mille pensées pour vous.

Adieu, donc : j'ai si peu de temps que vous m'absoudrez. Il n'y a pas trois personnes à qui je réponds. Ceci est un peu de fatuité française et, cependant, c'est tout ce qu'il y a de plus délicat en fait de modestie. Il y a mieux ; je voulais vous dire que vous êtes presque seule dans mon cœur, les grands parents exceptés.

Adieu ; si mon rosier ne s'était défleuri, je vous eusse envoyé un de ses pétales. Si vous étiez moins fée, moins capricieuse, moins mystérieuse, je vous dirais : « écrivez-moi souvent ».

[*P.-S.*] — Le cachet noir était un accident. Je n'étais pas chez moi, et l'ami chez lequel j'étais à Angoulême [1] était en deuil.

III

A MADAME HANSKA

Paris, 24 février 1833.

Il y a certes quelque bon génie entre nous : je n'ose dire autre chose, car comment expliquer que vous ayez fait voyager vers moi l'*Imitation de Jésus-Christ*, lorsque je travaillais nuit et jour à un livre dans lequel je tâche de dramatiser l'esprit de ce livre en l'appropriant aux désirs de civilisation de notre

1. M. Carraud. — C'est à la lettre écrite par Madame Carraud que Balzac fait allusion ici.

époque : comment se fait-il que vous ayez eu la pensée de me l'envoyer quand j'avais celle d'en mettre la poésie méditative en action, qu'à travers les espaces le saint volume, accompagné d'un doux cortège de pensées, vint à moi qui me lançais dans les champs délicieux d'une idée religieuse, qu'il me soit apporté au moment où lassé, fatigué, je désespère de pouvoir accomplir cette œuvre magnifique de charité, belle dans ses résultats, si mes efforts n'ont pas été vains ? Oh ! laissez-moi le droit de vous envoyer, dans un mois ou deux, mon *Médecin de Campagne* avec le *Chénier* et avec le *Louis Lambert* nouveau sur lequel j'écrirai de nouvelles corrections ! Mon livre ne paraîtra que dans les premiers jours de mars : je ne veux pas vous envoyer cette ignoble édition : quelques semaines après son apparition, j'en ferai une autre et je pourrai vous offrir quelque chose de digne de vous. La même voie m'est offerte. Poésie, religion, intelligence, ces trois grands principes, seront réunis dans ces trois livres et leur pèlerinage vers vous sera complet : toutes mes pensées s'y joindront, et, si vous y puisez, il y aura pour vous, chez moi, quelque chose d'inépuisable.

Maintenant je sais que ce livre vous plaira. Vous m'envoyez le Christ sur la croix et moi, je l'ai fait faire portant sa croix. Là est l'idée du livre : résignation et amour ; foi en l'avenir, et répandre le parfum des bienfaits autour de soi. Quelle joie a un homme de pouvoir faire enfin une œuvre où il puisse être lui, où il puisse épancher son âme sans crainte de la moquerie, parce qu'en servant les passions de la foule il a conquis le droit, chèrement payé, d'en être écouté, en un jour de grave pensée !

Avez-vous lu *les Marana* ? Dites-moi si Juana vous plaît.

Vous avez bien éveillé des curiosités diverses en moi : vous êtes coupable d'une délicieuse coquetterie qu'il est impossible de blâmer. Mais vous ne savez pas tout ce qu'il y a de dangereux pour une imagination vive et un cœur méconnu, un cœur plein de tendresse repoussé, à entrevoir nuageusement une femme jeune, belle : malgré les dangers, je me laisse complaisamment aller à toutes les espérances du cœur. Mon chagrin est de ne pouvoir vous parler de vous que comme d'une espérance, d'un rêve du ciel, de tout ce qui est beau ! Je ne puis donc vous parler que de moi : mais aussi je m'abandonne avec vous à toutes mes pensées secrètes, à mes désespoirs, à

mes espérances. Vous êtes une seconde conscience, moins grondeuse peut-être et plus gracieuse que celle qui se lève si impérieusement dans les moments mauvais.

Hé bien, parlons de moi donc, de moi puisqu'il le faut. J'ai eu l'un de ces chagrins immenses que les artistes seuls connaissent. Après trois mois de travaux, je refais *Louis Lambert*. Hier, un ami, l'un de ces amis qui ne trompent pas, qui vous disent la vérité, est venu, le scalpel à la main, et nous avons étudié mon œuvre. Lui est un homme logique, d'un goût sévère, incapable de faire quoi que ce soit, mais le plus profond grammairien, le professeur le plus sévère, et il m'a démontré mille fautes. Le soir, seul, j'ai pleuré de désespoir et de cette espèce de rage qui prend au cœur quand on reconnaît ses fautes après avoir tant travaillé. Enfin, je vais me remettre à l'œuvre, et dans un mois ou deux je ferai reparaître un *Louis Lambert* corrigé. Attendez-le. Laissez-moi vous envoyer quand elle sera faite une nouvelle et belle édition des quatre volumes de *Contes philosophiques*. Je la prépare. *La Peau de Chagrin*, déjà corrigée, va l'être de nouveau. Si tout cela n'est pas parfait, du moins ce sera moins laid.

Toujours des travaux! Ma vie se passe dans une cellule de moine, une jolie cellule néanmoins; mais je sors rarement: j'ai beaucoup d'ennuis personnels, comme tous les hommes qui vivent de l'autel au lieu de pouvoir l'adorer. Que de choses je fais auxquelles je renoncerais! Mais le temps de ma délivrance n'est pas éloigné: alors je pourrai achever lentement mon œuvre.

Comme je suis impatient de finir *le Médecin de Campagne* pour savoir ce que vous en penserez! Car vous le lirez sans doute avant de recevoir votre exemplaire. C'est l'histoire d'un homme fidèle à un amour méconnu, à une femme qui ne l'aime pas, qui l'a brisé par une coquetterie: mais cette histoire n'est qu'un épisode. Au lieu de se tuer, cet homme laisse sa vie comme un vêtement, prend une autre existence, et, au lieu de se faire chartreux, il se fait la sœur de charité d'un pauvre canton qu'il civilise. En ce moment, je suis dans le paroxysme de la composition, je ne vous en dirais que du bien. Quand cela sera fait, vous aurez les désespoirs de l'homme qui ne voit plus que les fautes.

Si vous saviez avec quelles forces une âme solitaire et dont

personne ne veut s'élance vers une affection vraie! Je vous aime, inconnue, et cette bizarre chose n'est que l'effet naturel d'une vie toujours vide et malheureuse, que je n'ai remplie que par des idées, et dont j'ai diminué les infortunes par des plaisirs chimériques. Si cette aventure devait arriver à quelqu'un, c'était à moi... S'il m'était possible de vous dire mes rêves, des rêves que je sais impossibles et qui me plaisent tant! Aller, sans que personne au monde sache qui je suis, aller dans votre pays, passer devant vous, inconnu, vous avoir vue et revenir, vous écrire ici : « Vous êtes ainsi! » Que de fois j'ai joui de cette délicieuse fantaisie, moi attaché par mille liens de Lilliput sur ce Paris, moi dont l'indépendance s'ajourne encore, moi qui ne puis voyager que par la pensée. Elle est à vous, cette pensée : mais, par grâce, au nom de cette affection que je ne veux plus qualifier, parce qu'elle me rend trop heureux, maintenant dites-moi bien que vous n'écrivez en France qu'à moi. Ce n'est ni défiance ni jalousie : quoi que ces deux sentiments accusent de tendresse, moi je trouve que les soupçons qu'ils impliquent sont toujours déshonorants. Non, c'est mû par le sentiment de perfection céleste qui doit être en vous et que je pressens. Je le sais, je voudrais en être sûr!

Mais adieu : les impitoyables libraires, journaux, etc., sont là ; le temps me manque pour tout ce que j'entreprends ; il n'y a qu'une seule chose pour laquelle j'en trouverai toujours. Voulez-vous être bonne, charitable, gracieuse, excellente? Vous devez bien, si ce n'est vous, connaître une personne qui sache faire un croquis à la *sepia* : envoyez-moi la copie fidèle de la chambre où vous écrivez, où vous pensez, où vous êtes *vous*, car, vous le savez, il y a des moments où nous sommes plus nous, où il n'y a plus de masque. Je suis bien hardi, bien indiscret, mais ce désir vous dira bien des choses, et, après tout il est très innocent, je vous jure.

Au mois de mai deux jeunes Français allant en Russie pourront mettre chez la personne que vous indiquerez, dans la ville que vous indiquerez, le paquet contenant *André Chénier*, mon pauvre *Louis Lambert* et l'exemplaire du *Médecin de Campagne*. Écrivez-moi promptement à ce sujet. Ce sont deux jeunes gens qui ne s'enquerront de rien et qui n'y verront

qu'une affaire de commerce. Les choses d'art ne doivent point être exposées aux brutalités des douanes, et vous permettrez à un pauvre artiste de vous envoyer quelques témoignages d'art. Ils ne seront précieux que par l'espèce de perfection que des artistes qui s'aiment, mettent à faire quelque chose pour un frère. D'ailleurs, laissez à Paris le droit d'être fier du culte des arts. Enfin, vous pourrez en jouir, parce qu'il sera très supposable que, par une fantaisie *bibliophilique*, un marchand l'ait obtenue. Il n'y a que vous qui saurez, et moi, dans le monde, que ce livre, cet exemplaire sera seul de son espèce. Le chiffre que j'avais fait graver a été perdu. Il ne m'arrive que frotté par le contact des lettres. Vous seriez bien généreuse de m'en laisser l'empreinte dans l'intérieur de votre réponse.

Tout cela fait que je m'occupe de vous, et vous ne vous refuserez pas à augmenter mes plaisirs ; ils sont si rares !

IV

A MADAME HANSKA

Paris, fin mars 1833.

... Je vous ai dit quelque chose de ma vie ; je ne vous ai pas tout dit, mais vous en aurez assez aperçu pour comprendre que je n'ai eu ni le temps de faire le mal, ni le loisir de me laisser aller au bonheur. Doué d'une excessive délicatesse, ayant vécu beaucoup dans la solitude, le malheur constant de ma vie a été le principe de ce qu'on nomme si improprement *talent*. J'ai été pourvu d'une grande puissance d'observation, parce que j'ai été jeté à travers toutes sortes de professions, involontairement. Puis, quand j'allais dans les hautes régions de la société, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive, et il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, parce que tout les froisse et que l'observation

résulte d'une souffrance. La mémoire n'enregistre bien que ce qui est douleur. A ce titre elle vous rappelle une grande joie, car un plaisir touche de bien près à la douleur. Ainsi, la société dans toutes ses phases, du haut en bas : ainsi, les législations, les religions, les histoires, le temps présent, tout a été analysé, observé par moi. Mon unique passion, toujours trompée, du moins dans tout le développement que je lui donnais, m'a fait observer les femmes, me les a fait étudier, connaître et chérir, sans autre récompense que celle d'être compris à distance par de grands et de nobles cœurs. J'ai écrit mes désirs, mes rêves. Mais, plus je vais, plus je me révolte contre le sort. A trente-quatre ans, après avoir constamment travaillé quatorze et quinze heures par jour, j'ai déjà quelques cheveux blancs, et blanchir déjà sans avoir été aimé par une jeune et jolie femme, cela est triste. Mon imagination toute virile, n'étant jamais ni prostituée, ni lassée, est une ennemie pour moi : elle est toujours d'accord avec un cœur jeune, pur, violent de désirs réprimés, en sorte que le moindre sentiment jeté dans ma solitude y fait des ravages. Je vous aime déjà trop sans vous avoir vue. Il y a certaines phrases de vos lettres qui m'ont fait battre le cœur : et si vous saviez avec quelle ardeur je m'élance vers ce que j'ai si longtemps désiré ! De quel dévouement je me sens capable ! Quel bonheur ce serait pour moi de subordonner ma vie à un seul jour ! De rester sans voir âme qui vive pendant un an, pour une seule heure ! Tout ce que la femme rêve de plus délicat et de plus romanesque trouve en mon cœur non pas un écho, mais une simultanéité incroyable de pensée. Pardonnez-moi l'orgueil de la misère et la naïveté de la souffrance.

Vous m'avez demandé le nom de baptême de la *dilecta*. Malgré l'entière et aveugle foi, malgré mon sentiment pour vous, je ne saurais le dire : je ne l'ai jamais dit. Auriez-vous foi en moi si je le disais ? Non.

Vous me demandez de vous envoyer un plan des lieux où je suis. Ecoutez : dans une des prochaines livraisons de l'*Album* de Régnier[1], que je vais voir à ce sujet, je ferai mettre ma maison, pour vous, oh ! uniquement pour vous. C'est un

1. Régnier (J.-A.), paysagiste ; a publié un peu plus tard (1836-1840) une suite de cent vues lithographiées par Champin : *Habitations des personnages les plus célèbres de France depuis 1790 jusqu'à nos jours.*

sacrifice ; il me répugne d'être mis en évidence. Que ceux qui m'accusent d'avoir de l'amour-propre me connaissent peu ! Je n'ai jamais voulu voir un journaliste, car je rougirais de solliciter un article. Voici huit mois que je résiste aux prières de Schnetz et de Scheffer, l'auteur du *Faust*, qui veulent absolument faire mon portrait.

Avant-hier, j'ai dit en riant à Gérard, qui m'en parlait encore, que je n'étais pas un assez beau poisson pour être mis à l'huile ! Vous trouverez ci-joint un petit croquis fait par un artiste : une vue de mon cabinet. Mais je suis un peu contrarié de vous envoyer cela, parce que je n'ose croire à tout ce que votre demande me donne de joie et de bonheur. Vivre dans un cœur est une si belle vie ! Pouvoir vous nommer secrètement en moi-même, aux heures mauvaises, quand je souffrirais, quand je serais trahi, méconnu, calomnié ! Pouvoir me retirer près de vous !... C'est une espérance qui va trop loin pour moi : c'est l'adoration de Dieu par le religieux, l'*Ave Maria* mis sur la cellule du chartreux, inscription qui m'a fait rester à la Grande Chartreuse, sous un arceau, pendant dix minutes. Oh ! aimez-moi ! Tout ce que vous voudrez de noble, de vrai, de pur, sera dans un cœur qui aura reçu bien des coups, mais qui n'est point flétri !

Ce monsieur a été bien injuste. Je ne bois que du café. Je n'ai jamais connu l'ivresse que par un cigare qu'Eugène Sue m'a fait fumer malgré moi, et c'est ce qui m'a donné les moyens de peindre l'*ivresse aux Italiens*, que vous me reprochez dans le *Voyage à Java*. Eugène Sue est un bon et aimable jeune homme fanfaron de vices, désespéré de s'appeler Sue, faisant du luxe pour se faire grand seigneur, mais à cela près, quoique un peu usé, valant mieux que ses ouvrages. Je n'ose vous parler de Nodier pour ne pas détruire vos illusions... Mais quand on le connaît, on lui pardonne son désordre... C'est un véritable enfant à la manière de La Fontaine. Je reviens de chez madame de Girardin (Delphine Gay) ; elle a la petite vérole. Cette beauté célèbre est en ce moment en question. Cela m'a fait de la peine pour Emile, son mari, et pour elle. Elle avait été vaccinée : la science actuelle prétend qu'il faut se faire vacciner tous les vingt ans.

Je suis revenu vous écrire sous l'empire d'une violente

contrariété. Par une basse envie, le directeur de la *Revue de Paris* retarde de huit jours mon troisième article sur l'*Histoire des Treize*. Quinze jours d'intervalle tueront l'intérêt, et cependant j'avais travaillé nuit et jour pour ne causer aucun retard. Par cette dernière affaire, qui est la goutte d'eau sur le vase plein, je vais probablement cesser toute collaboration à la *Revue de Paris*. J'ai reçu tant de dégoûts par l'inimitié fourbe qui couve là pour moi, que je me retirerai ; mais si je me retire, ce sera pour toujours. A un certain degré, ma volonté se coule en bronze, et rien ne me fait plus revenir...

Le bien même me porte malheur. Il y a deux ans, Sue se brouille avec une mauvaise courtisane, célèbre par sa beauté (elle est l'original de la *Judith* de Vernet). Je descends jusqu'à les raccommoder ; on me donne cette femme. M. de Fitz-James, le duc de Duras, l'ancienne cour, allaient chez elle pour causer, comme sur un terrain neutre, comme on va dans l'allée des Tuileries pour se rencontrer : et l'on voulait plus de tenue de moi que de ces messieurs ! Enfin, par un fatal hasard, je ne puis pas faire un pas qu'on ne l'interprète en mal. Quelle punition que la célébrité ! Mais aussi publier ses pensées, n'est-ce pas les prostituer ? Et si j'avais été riche et heureux, j'eusse tout réservé pour ma maîtresse.

Il y a deux ans, chez deux ou trois amis, le soir, après minuit, je contais des histoires. J'y ai renoncé ; j'allais passer pour un *amuseur* et je n'eusse plus eu de considération. A tout pas il y a un piège. Aussi, maintenant, je suis rentré dans le silence et la solitude...

Vous avez bien du courage ! vous avez l'âme bien grande, bien élevée... Mais, surtout, pas d'imprudences inutiles. Mon Dieu ! ne prononcez plus mon nom : laissez-moi déchirer : tout m'est indifférent sous ce rapport, pourvu que je vive en deux ou trois cœurs que je prise plus que le monde entier. J'aime mieux une de vos lettres que la gloire de Lord Byron donnée par des approbations universelles. Ma vocation sur cette terre est d'aimer, même sans espérance, pourvu que je sois aimé un peu cependant.

Jules Sandeau est un jeune homme, George Sand est une femme. Je m'étais intéressé à l'un et à l'autre, parce que je trouvais sublime à une femme de tout quitter pour suivre un

pauvre jeune homme qu'elle aimait. Cette femme, qui se nomme madame Dudevant, se trouve avoir un grand talent. Il fallait sauver Sandeau de la conscription : ils font un livre à eux deux : le livre est bien. J'aimais ces deux amants, logés en haut d'une maison du Quai Saint-Michel, fiers et heureux. Madame Dudevant avait avec elle ses enfants. Notez ce point. La gloire arrive et jette le malheur sur le seuil du colombier. Madame Dudevant prétend qu'elle doit le quitter à cause de ses enfants. Ils se séparent...

Il n'y a personne que je ne connaisse à Paris, comme artiste ou littérateur, et, depuis dix ans j'ai su bien des choses et des choses si tristes à savoir, que le dégoût de ce monde m'a pris au cœur. (Ces gens-là m'ont fait comprendre Rousseau.) Ils ne me pardonnent pas de les connaître; ils ne me pardonnent ni mon éloignement, ni ma franchise. Mais il y a des gens impartiaux qui commencent à dire le vrai. Je me nomme *Honoré* : je veux être fidèle à mon nom.

Quelle boue que tout cela et, comme vous me l'écriviez, que l'homme est une perverse bête! Je ne me plains pas, car le ciel m'a donné trois cœurs : *la dilecta*[1], la dame d'Angoulême[2], un ami[3] qui fait en ce moment le croquis de mon cabinet pour vous sans savoir ce que je veux faire de ce croquis: et ces trois cœurs, outre ma sœur et vous, vous qui pouvez tant maintenant sur ma vie, mon âme, mon cœur et mon esprit, vous qui pouvez sauver l'avenir quand déjà le passé est acquis à la souffrance, voilà mes seules richesses. Vous aurez le droit de dire que Balzac est diffus, non d'après Voltaire, mais en connaissance de cause.

Au moment où j'écris vous devez avoir lu *les Marana*, accordé peut-être une larme à Juana. Il y a dans le dernier chapitre des phrases où nous avons dû nous bien entendre : *mélancolies incomprises même de ceux qui les font naître*, etc., etc.

Ne trouvez-vous pas que je vous parle un peu trop en bien de moi et en mal des autres? Ne nous croyez pas cependant trop gangrenés..... Il y a dans Paris M. Monteil, l'auteur d'un

1. Madame de B....

2. Madame Zulma Carraud.

3. M. Auguste Borget, qui habitait alors avec Balzac, rue Cassini.

bel ouvrage[1], vivant de pain et de lait, refusant une pension qu'il ne croit pas devoir lui être donnée : un homme sublime ! Il y a de beaux et de nobles caractères, rares, mais il y en a. Scribe est un homme d'honneur et de courage...

Je vous en supplie, racontez-moi donc bien, avec ce style si *chat*, si gentil, comment se passe votre vie : heure par heure, faites moi bien assister à tout. Décrivez-moi les lieux que vous habitez et jusqu'à la couleur des meubles. Vous devriez faire un journal, me l'envoyer régulièrement et, malgré mes occupations, je vous écrirais bien un mot tous les jours. Cela est si doux de se confier à une bonne et belle âme, comme à Dieu !

Pour faire cesser quelques-unes de vos illusions je ferai faire un croquis du *Médecin de Campagne* dans une des aquarelles, et vous saurez que ce sera le trait, peut-être un peu *chargé*, de l'auteur. Ce sera un secret entre vous et moi.....

Exaucez mes demandes relatives aux détails de votre vie ; faites que quand ma pensée se tourne vers vous, elle vous rencontre, qu'elle voie ce métier à tapisserie, la fleur commencée ; qu'elle vous suive dans toutes vos heures. Si vous saviez comme souvent la pensée fatiguée veut un repos en quelque sorte actif! combien est bienfaisante pour moi cette douce rêverie qui commence par « en ce moment, elle est là, elle regarde telle chose ! » Et moi qui accorde à la pensée le don de franchir les espaces avec assez de force pour les abolir! Ce sont mes seuls plaisirs au milieu de ces travaux continus.

Je n'ai pas assez de place pour vous expliquer ici ce que j'ai entrepris d'achever cette année. Au mois de janvier prochain vous jugerez si j'ai dû beaucoup sortir de chez moi. Et cependant je voudrais trouver le temps de voyager deux mois pour me reposer. Vous m'avez demandé des renseignements sur Saché. Saché est un débris de château sur l'Indre, dans une des plus délicieuses vallées de Touraine. Le propriétaire[2], homme de cinquante-cinq ans, m'a fait jadis sauter sur ses genoux.

1. *Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, par Alexis Monteil.

2. M. de Margonne.

Il a une femme intolérante et dévote, bossue, peu spirituelle. Je vais là pour lui, puis, j'y suis libre. L'on m'accepte dans le pays comme un enfant : je n'y ai aucune valeur et je suis heureux d'être là, comme un moine dans un monastère. Je vais toujours méditer là quelques ouvrages sérieux. Le ciel y est si pur, les chênes si beaux, le calme si vaste. A une lieue est le beau château d'Azay, bâti par Samblançay, une des plus belles choses architecturales que nous ayons. Plus loin, Ussé, si fameux par le roman du *Petit Jehan de Saintré*. Saché est à six lieues de Tours. Mais pas une femme, pas une causerie possible. C'est votre Ukraine, moins votre musique et votre littérature. Mais plus une âme pleine d'amour est resserrée physiquement et mieux elle jaillit vers les cieux. C'est là un des secrets de la cellule et de la solitude !

Soyez généreuse : parlez-moi beaucoup de vous, comme je vous parle beaucoup de moi. C'est une manière d'échanger sa vie. Mais qu'il n'y ait pas de déceptions ! J'ai tremblé en vous écrivant, je me disais : « Sera-ce encore une amertume nouvelle ? M'entr'ouvrira-t-on encore les cieux pour m'en chasser ? »

Allons, adieu, vous une de mes consolations secrètes, vous vers qui volent mon âme et ma pensée. Savez-vous que vous vous adressez à un esprit tout féminin et que ce que vous me défendez, me tente prodigieusement ! Vous m'interdisez de vous voir ! Quelle douce folie à faire cependant ! C'est un crime que je voudrais me faire pardonner par le don de ma vie : je voudrais la passer à mériter ma grâce ! Mais, ne craignez rien : la nécessité m'a coupé les ailes. Je suis attaché à ma glèbe, comme un de vos serfs à sa terre. Aussi, ai-je déjà commis le crime cent fois par la pensée ! Vous me devez des dédommagements.

Adieu ; je vous ai confié les secrets de ma vie : c'est vous dire que vous avez mon âme !

V

Paris, 29 mai-1er juin 1833.

J'ai reçu aujourd'hui 29 mai votre dernière lettre-journal et j'ai fait mes dispositions pour vous répondre comme vous le désirez. Et d'abord, j'ai fini par découvrir un papier assez fin pour vous envoyer un journal sans que le poids excite la méfiance de tous les gouvernements à travers lesquels nous passons. Puis, je me résigne, par attachement à vos ordres souverains, à prendre cette petite écriture fatigante, destinée à vous spécialement. Vous ai-je bien compris, ma chère étoile? car il y a entre nous des distances effrayantes, et vous brillez, pure et vive, sur ma vie, comme l'étoile fantastique attribuée à chacun par les astrologues du moyen âge...

Où allez-vous? Vous ne m'en dites rien. Avoir toutes les exigences d'un sentiment si grand, si vaste et n'en pas avoir toute la confiance, n'est-ce pas très mal? Vous me devez toutes vos pensées. J'en suis jaloux.

Si je suis resté si longtemps sans vous écrire, c'est que j'attendais votre réponse à mes lettres, ignorant si vous les aviez reçues. Maintenant, je ne sais où vous adresser celle que je commence. Puis, voici ce qui m'est arrivé. De mars à avril j'ai soldé mon traité avec la *Revue de Paris* avec une composition intitulée : *Histoire des Treize*, qui m'a tenu nuit et jour travaillant : à cela se sont joints des chagrins : je me suis trouvé fatigué, j'ai été passer quelque temps dans le Midi, à Angoulême, et là je suis resté couché sur un divan, bien câliné par une amie de ma sœur, dont je vous ai déjà parlé, je crois, et je me suis reposé pour reprendre mes travaux.

J'ai rencontré dans mon *dixain* nouveau [1], dans *le Médecin*

1. Le deuxième dizain des *Contes drôlatiques*.

de Campagne, des difficultés inouïes. Ces deux ouvrages (encore sous presse) me dévorent des nuits et des jours; le temps passe avec une effrayante rapidité. Mon médecin[1], épouvanté de ma fatigue, m'a ordonné de demeurer un mois à ne rien faire, ni lectures, ni lettres, ni écritures : à rester, m'a-t-il dit, comme Nabuchodonosor, sous forme de bête. Ainsi ai-je fait. Pendant cette inaction, la gloriole a été son train. *Madame* m'a fait écrire du fond de sa prison de Blaye des choses touchantes[2]. J'ai été sa consolation, et l'*Histoire des Treize* l'a si fort intéressée qu'elle a été sur le point de me faire écrire pour en savoir la fin par avance, tant elle en était agitée. Chose bizarre ! M. de Fitz-James m'écrivait que le vieux prince de Metternich ne quittait pas cette histoire et dévorait mes œuvres. Laissons cela : vous lirez *Madame Jules*, et quand vous en serez à son testament vous aurez quelque regret de m'avoir dit de brûler vos lettres. L'*Histoire des Treize*[3] a eu un succès extraordinaire dans ce Paris si insouciant et si occupé.

Pardonnez-moi mes griffonnages : mon cœur et ma tête vont toujours plus vite que tout, et quand je corresponds avec une personne que j'aime, je deviens bien souvent illisible.

Je viens de lire et relire votre longue et délicieuse lettre : que je suis heureux de vous voir faire le journal que je vous ai demandé ! Maintenant que cela est bien convenu entre nous, je vous confierai toutes mes pensées, les événements de ma vie, comme vous, les vôtres à moi. Votre lettre me fait grand bien. Mon pauvre artiste est un de mes amis: en ce moment, il parcourt les côtes de la Méditerranée, sans cela vous eussiez eu cette fois ma chambre ou mon petit salon. Je ne puis pas encore vous dire son nom : mais il le mettra peut-être au paysage qu'il fera dans l'exemplaire du *Medecin de Campagne* qui vous est destiné et qui ne sera guère prêt maintenant que pour l'automne prochaine. C'est un grand artiste, c'est un plus noble cœur, un jeune homme plein de volonté, pur

1. Le docteur Nacquart.

2. Voir le *Journal du docteur Ménière*,

3. Il ne s'agit ici que du premier épisode de l'*Histoire des Treize*, *Ferragus chef des dévorants*.

comme une jeune fille pure. Il n'a pas voulu *exposer* cette année des études magnifiques. Il veut encore étudier deux ans avant d'apparaître, et je le loue de cette résolution. Il sera grand tout d'un coup.

Régnier, celui qui fait la collection des demeures des gens célèbres, est venu hier ici : ma maison sera (pour vous), dans la prochaine livraison, et, pour en finir avec le quartier, il mettra l'Observatoire, la partie où est M. Arago. C'est la partie que je vois : elle me fait face.

J'espère faire paraître le *Médecin de Campagne* d'ici à quinze jours. Voilà l'œuvre de prédilection. Mes deux conseils n'en entendent guère de fragments sans y verser quelques larmes. Et moi, que de soins, mais que d'ennuis ! Le libraire ne voulait-il pas me faire assigner pour lui fournir le manuscrit plus vite ? Et il n'y a que huit mois que j'y travaille, et, à tout le monde, ce délai, mis en comparaison de l'œuvre, semblera diabolique. Vous ne savez pas combien je tiens à ce que vous me lisiez dans un exemplaire que j'aurai choisi. C'est un évangile, c'est une lecture de tous les moments. Je ne veux pas que le livre en lui-même vous soit indifférent ; il y aura pour vous une pensée, une caresse à chaque page.

Avant que je sache où vous adresser mes lettres, il se passera bien du temps : je puis donc causer longuement avec vous. Demain je vous parlerai encore de votre lettre que j'ai là près de moi, bien près, et qui m'embaume. Oh ! comme un sentiment secret anime la vie ! comme il rend fier ! Si vous saviez quelle part vous avez dans mes pensées ! que de fois, dans ce mois de paresse, sous ce beau ciel bleu d'Angoulême, j'ai délicieusement voyagé vers vous, m'occupant de vous, inquiet de vous, vous sachant malade, n'ayant point de réponse, m'abandonnant à mille folies. Je vis beaucoup par vous, trop peut-être : déjà trahi par une personne qui n'avait que de la curiosité, mes espérances en vous ne sont pas dénuées d'une sorte d'effroi, de peur. Oh ! je suis bien plus enfant que vous ne pouvez le supposer.

Hier, j'ai été voir madame Récamier, que j'ai trouvée souffrante mais prodigieusement spirituelle et bonne. J'ai su qu'elle faisait beaucoup de bien, et bien noblement, en se taisant et

en ne se plaignant point des ingrats qu'elle rencontre. Elle a sans doute vu sur ma figure un reflet de ce que je pensais d'elle, et, sans se rendre compte de cette petite sympathie, elle a été charmante.

Le soir, j'ai été revoir (car je ne suis que depuis six jours à Paris), madame Emile de Girardin, que j'ai trouvée presque guérie de sa petite vérole. Elle n'aura point de marques. Il y avait des ennuyeux, je me suis en allé.

Sandeau vient de partir pour l'Italie : il est au désespoir, je l'ai cru fou... Plaignez Sandeau, un noble cœur, et oubliez madame Dudevant !

Quant à Janin, autre hélas !... Janin est un gros petit homme qui mord tout le monde. La préface de *Barnave* n'est pas de lui, mais de Béquet, un rédacteur *des Débats*, homme spirituel, sans conduite, qui s'était caché chez lui pour échappêr à ses créanciers... La *Chanson de Barnave* est de Musset, l'infâme chapitre du viol des filles de Séjan est d'un jeune homme nommé Félix Pyat.

De grâce, laissez-moi libre de vous taire toutes ces choses quand elles seront par trop révoltantes. Tout cela court les oreilles dans les salons : il faut bien les entendre... Ce n'est pas tout. Latouche est envieux, haineux, méchant : c'est un entrepôt de venin : mais il est fidèle à sa foi politique, probe, et cache sa vie privée. Scribe est bien malade : il s'est usé à écrire.

Règle générale : il y a peu d'artistes, de grands hommes qui n'aient leurs écarts. Il est difficile d'avoir un pouvoir et de n'en pas abuser. Puis, il y a des calomniés...

Adieu, pour aujourd'hui, ma chère étoile ; je ne veux plus vous parler que de ce qui sera bien ou beau dans notre pays, car vous me paraissez bien mal disposée pour lui. Ne voyez pas nos verrues : voyez les amis malheureux et pauvres de Sandeau se cotisant pour lui donner l'argent nécessaire à son voyage d'Italie : voyez les deux Johannot, si bien unis, si travailleurs, vivant comme les deux Corneille. Il y a encore de bons cœurs.

Adieu : je relirai ce soir vos pages avant de m'endormir, et demain, je vous écrirai ma journée. Aujourd'hui je corrige les quinzième et seizième chapitres de mon *Médecin de Campagne*

et je signe un traité pour la publication des *Scènes de la Vie parisienne*. Je voudrais savoir ce que vous faites au moment où je m'occupe de vous.

Pendant mon absence, il m'est mort un cheval que j'aimais; et il est venu trois belles inconnues pour me voir. Elles auront cru à du dédain. J'ai ouvert leurs lettres en arrivant. Il n'y avait pas d'indication; c'était mystérieux comme des bonnes fortunes. Mais je suis exclusif; je n'écris qu'à vous, et le hasard a fait ma réponse à ces curieuses...

H. DE BALZAC.

(A suivre.)

AU COUVENT DE LOYOLA

I

Mercredi, 25 octobre 1892. — Vers le soir, au baisser du soleil, l'express de Saint-Sébastien à Madrid nous dépose, mon compagnon basque et moi, dans une ville appelée Zumarraga, où il nous faut séjourner une heure, en attendant la voiture que l'on prépare pour nous mener au pays de saint Ignace.

Temps tiède de l'automne méridional, avec partout la mélancolie des feuilles rousses. C'est toujours une impression triste, d'être à errer, à la tombée d'un crépuscule d'octobre, dans une toute petite ville isolée, inconnue, très vieille, où se parle une incompréhensible langue, et que de hautes montagnes entourent...

Nous errons sans but. A une fenêtre, dans une étroite rue noire, un pauvre perroquet du Brésil cause tout seul. « Je parie que, lui aussi, parle basque », dis-je à mon compagnon de voyage.

— « Oh! c'est probable ! » répond-il — et il écoute : « Oui, en effet, continue-t-il en riant, je l'entends dire *Jacquo ederra!* (Jacquot joli !) »

Pour la dixième fois, nous voici revenus à la place de l'Église. Une grande place carrée, que bordent des maisons vieilles, à l'abandon, en ruine, avec des toits saillants aux balcons sculptés et des blasons sur les murs. L'église, qui forme une des faces de ce lieu, est d'un brun rougeâtre, lézardée, effritée par le temps. Et alentour, pour enfermer tout cela, de hautes montagnes abruptes, des mêmes pierres et du même rouge que l'église, montent dans le ciel d'octobre qui s'éteint.

Sur cette place, il y a une fontaine de marbre, où des jeunes filles viennent de temps à autre puiser. Il y a aussi une statue neuve, dont le marbre se détache très blanc sur le fond sombre des autres choses : un vieillard à tête d'illuminé qui tient une guitare, l'étrange Yparraguire, qui fut musicien ambulant, compositeur de chants patriotiques séditieux et de chants d'amour. Une inscription, en cette langue millénaire que les étrangers ne réussissent jamais à bien entendre, indique que c'est là un hommage du pays basque au dernier de ses bardes. Vraiment il est encore spécial, encore lui-même, ce peuple euscarrien : ni la France ni l'Espagne n'ont réussi, après tant de siècles, à se l'assimiler complètement...

Dans le lointain, une flûte criarde commence à gémir, et un tambourin l'accompagne sur un rythme saccadé un peu arabe. Cela se rapproche : c'est une noce qui nous arrive, oh ! une bien humble petite noce, défilant très vite, courant presque, au son de cette musique.

Sur la place, le petit cortège s'arrête, pour danser, dans les envolées de feuilles mortes que le vent soulève. Ils sont une quinzaine en tout, et il n'y a d'abord que nous deux pour les regarder. La mariée, très jeune et jolie, est la seule qui porte un costume au goût du jour : les manches à gigot et la jupe 1830 qui sont la dernière création de 1892. Le tambourin et la flûte leur jouent un air rapide et sauvage, un de ces airs basques à cinq temps qui déconcertent toutes nos notions sur les rythmes, et ils commencent tous ensemble une danse

extrêmement compliquée, mêlée de sauts et de cris, — une très vieille danse dont la tradition sera bientôt perdue.

Deux ou trois filles arrivent, avec des cruches sur la tête, pour puiser à la fontaine ; alors le marié, — qui a une figure de dix-huit ans, — s'en va les inviter à danser aussi. Des enfants accourent, quelques oisifs s'approchent, un petit rassemblement se forme, rendant moins triste cette fête de pauvres gens, à cette tombée de nuit, au milieu de ce cadre désolé.

Et, dans la rue, des paysans, pour regarder aussi, arrêtent leurs lourds chariots à bœufs qui passaient, en roulant bruyamment sur des disques de bois plein comme des chars antiques.

A cinq heures, on amène là notre voiture, qui est cependant prête : une espèce de cabriolet, à capote de toile cirée, avec deux chevaux attelés en flèche qui ont au cou une quantité considérable de clochettes.

Tout de suite nous sommes dans la campagne, et bientôt dans la nuit noire, — nuit tiède comme en été. Une heure et demie de route, grand train, dans des vallées, dans des gorges sinueuses, longeant des torrents que nous ne voyons pas, mais que nous entendons bruire malgré nos clochettes tout le temps agitées. Un vent du midi, très doux, nous jette sans cesse des feuilles mortes au visage.

On nous arrête enfin devant les porches d'une *fonda* monumentale. Nous sommes arrivés. De l'autre côté de la route, l'immense couvent de Saint-Ignace se dresse, masse obscure dans de l'obscurité. Aucune maison dans le voisinage : la *fonda* et le couvent, à Loyola il n'y a pas autre chose.

La *fonda* est très ancienne, avec des escaliers et des rampes de fer forgé comme dans un palais. Ainsi que dans toutes les auberges d'Espagne, on y sent dès l'entrée l'odeur de l'ail et de l'huile rance. Les gens n'y comprennent ni le français ni l'espagnol, rien que la langue de la patrie, le basque. A table, il n'y a qu'un vieux prêtre et nous ; mais dernièrement, paraît-il, quand on a élu le nouveau général des Jésuites, toutes les grandes salles étaient pleines : il y avait des voya-

geurs venus de partout, même du fond de la Pologne et de la Russie.

La *fonda* est presque un lieu saint : il y a des images de piété accrochées à tous les murs, et, dans les escaliers, des écriteaux défendent aux personnes qui montent « *de jurer ou de blasphémer* ».

II

Jeudi 26 octobre. — A Loyola, quand j'ouvre les yeux, je vois filtrer à travers mes contrevents de longs rayons de lumière. La grande chambre où j'ai couché est blanchie à la chaux, très nue, presque vide, avec des images de saints et des bénitiers accrochés aux murs. Toute la nuit, j'ai entendu sonner au couvent des cloches singulièrement argentines et bruire dans la campagne les eaux d'un torrent. Ce matin, c'est la voix d'une servante de la *fonda* qui me réveille, en chantant dans l'escalier un air basque *à cinq temps*, un air de cet Yparraguire dont j'ai vu hier la statue à Zumarraga, sur la petite place triste.

J'ouvre mes fenêtres au clair soleil. C'est le merveilleux matin d'un octobre méridional. Sans ces teintes rouges et dorées des arbres, sans ces feuilles mortes sur l'herbe, on dirait la splendeur chaude d'août. Le site est très particulier, admirablement choisi : une petite plaine unie, — la seule qu'on trouverait à bien des lieues à la ronde dans ce recoin tourmenté du pays basque ; une plaine fertile comme un jardin, traversée par un frais torrent, et mystérieusement murée, presque surplombée par de hautes montagnes sauvages, qui la séparent du reste du monde. Le torrent fait son bruit léger dans le silence d'alentour et un calme pastoral plane sur toute cette région exquise.

Cependant le couvent de Saint-Ignace, nid des Jésuites, est là devant moi, qui trône en maître souverain, immense et superbe dans cet isolement. Il forme une masse imposante, grise et morne, d'un aspect très spécial, d'une magnificence

très surprenante, au milieu de ce pays si perdu, resté si humble et si primitif. La chapelle est au centre de la grande façade, qui lui fait de chaque côté comme deux ailes un peu sinistres: son dôme s'élève dans des proportions grandioses de basilique: son péristyle s'avance en rotonde somptueuse, tout en marbre, porches et piliers de marbre noir blasonnés de marbre blanc: l'escalier de marbre qui y mène est monumental, compliqué, orné de lions et de statues. Et, en avant, rien que des parterres de chrysanthèmes, des allées paisibles taillées en charmille d'autrefois: détail étrange, aucune défense, même aucune clôture: tout de suite après, la campagne, les champs, les sentiers où les paysans passent.

De sombres pensées s'associent d'elles-mêmes à ce nid du Jésuitisme et de l'Inquisition: en regardant ce couvent de Loyola, dont le nom seul a je ne sais quoi d'oppressant, on ne peut se tenir de songer à tant de cruelles et implacables choses, qui jadis furent décrétées à voix basse derrière ces murs — et puis exécutées, au près ou au loin, toujours dans l'ombre et sans merci. Cet immense et opulent édifice, avec son architecture lourde, son air dominateur, caché dans ces montagnes, a bien la physionomie qui convient à la grande Jésuitière originelle. Cependant, ces alentours si confiants, ces jardins ouverts à tout le monde, ces fleurs qu'une simple haie ne défend même pas, donnent déjà à l'ensemble un abord hospitalier que l'on n'avait pas prévu. La règle de cet ordre est certes la plus étonnante déformation du christianisme qui jamais soit sortie des cerveaux humains, et, autant il y a de douceur persistante, de douceur quand même autour du nom de Jésus, autant ce mot de Jésuite, qui en dérive, reste inquiétant, étouffant et dur...

Au milieu même des allées en charmille, familièrement circulent des laboureurs. Des chars à bœufs passent aussi, de ces chars dont les roues en bois plein, à la mode romaine, font ce gémissement particulier qu'on entend sur toutes les routes du pays basque: ils sont remplis à déborder de pommes à cidre, rouges ou dorées, qui laissent dans l'air tiède des traînées de senteurs ; ils sont menés par des paysans quelconques, qui chantent, sans se gêner, sous les hautes fenêtres grises, les chansons joyeuses du vieux temps. Vraiment, autour de la

Jésuitière, tout a un aspect de bien-être, d'abondance, de paix, de sécurité profonde.

Nous quittons la *fonda* pour descendre, au gai soleil, nous promener dans les parterres du couvent morose. Voici qu'une des portes s'ouvre : c'était celle de l'école, à ce qu'il paraît, car une trentaine de petits garçons s'en échappent, sautillant, criant, et un vieux bonhomme, en robe noire de l'ordre, se hâte de fermer au-dessus de leurs têtes les contrevents du premier étage — afin de leur permettre de jouer au traditionnel jeu basque, à la « *pelote au mur* », sans risquer de casser des vitres. Ils jouent quelques minutes, les petits, leur gaieté enfantine détonnant très gentiment auprès de ces murailles sombres : ensuite, ils se dispersent dans la campagne et le silence revient, le grand silence des champs : plus personne ne passe : aux approches de midi, un soleil de plus en plus chaud éclaire les parterres de chrysanthèmes et les pompeux escaliers de marbre.

Moi, qui monte à cette chapelle par ces belles rampes solitaires, admirant ces somptueux portiques, ce site incomparable et ce ciel bleu, j'éprouve bien, tout au fond de moi-même, une répulsion instinctive, peut-être une vieille rancune de huguenot, en face de cette Compagnie de Jésus. Bien entendu, je ne crois pas à tout le mal dont certains passionnés l'accusent, — et, d'ailleurs, qu'importerait : une institution humaine ne doit être jugée que d'après la quantité d'enthousiasme qu'elle a suscité dans les âmes, d'après la quantité de consolation ou d'illusion berçante qu'elle a su répandre dans le monde... Mais cette Compagnie de Jésus, non, je la trouve incompréhensible, avec l'impersonnalité farouche qui en est la base : je la trouve effrayante aussi, avec sa puissance presque sans bornes, aux agissements toujours ténébreux...

Les grandes portes de la chapelle, sculptées luxueusement du haut en bas et garnies d'ornements de cuivre, sont si bien frottées, si bien vernies, qu'elles brillent, malgré leur vieillesse, d'un éclat neuf. Aucune église n'a des portes entretenues avec un soin pareil. Dès l'abord, on en reçoit une impression de *richesse*, de *persistance* et de *durée*.

Personne... Nous essayons de pousser doucement un des battants sculptés, qui cède et s'ouvre : il semble même qu'il n'y

ait rien pour le tenir fermé. Et alors la splendeur du dedans nous apparaît.

Une immense église ronde. Au milieu, une colonnade circulaire, massive, puissante, en marbre presque noir rehaussé de très minces filets d'or, soutenant un dôme d'une couleur beaucoup plus claire, tout de marbre gris et de marbre rose. Il est décoré, ce dôme, par une série de gigantesques blasons de marbre, gris et or, rangés en cercle. Chacun de ces blasons est posé sur un manteau royal, également en marbre, dont les plis semblent retomber : le dessus des manteaux est de marbre rose très pâle, et le dedans — la doublure, si l'on peut dire — est de marbre rose très vif; l'ensemble a un brillant de porcelaine. Et, au-dessus de chacune des colonnes noires qui soutiennent le dôme rose, est posée une statue blanche, se détachant sur les beaux manteaux éployés : toute une compagnie de personnages, d'une neigeuse blancheur, est là-haut, alignée en rond, dans des attitudes de recueillement et de prière.

Au fond de l'église, face à l'entrée, est la merveille du sanctuaire, le maître-autel, entièrement fait d'agate brune, avec mosaïques en pierres rares de différentes couleurs où le blanc domine. Autour de ses grandes colonnes torses en agate, s'enroulent comme des spirales de ruban les mosaïques prodigieuses. Tout son ensemble, d'un poli irréprochable, brille comme l'intérieur des coquilles marines. En son milieu, pose une statue de saint Ignace, de taille humaine, en argent repoussé et ciselé.

Autour de la rotonde centrale, dans les bas-côtés faits de marbre brun et de marbre gris, les différents autels secondaires sont ornés de statues presque toutes remarquables, dont les vêtements dorés ont cet éclat particulier que prend l'or sur le marbre.

Nulle part aucune surcharge : partout une sobriété sévère dans la magnificence : partout les teintes naturelles et le poli des marbres sombres : l'or employé avec une discrétion extrême, en filets légers, en minces broderies sur les robes des saints et des saintes : mais toujours de l'or vif, étincelant.

Et ce lieu tout entier est maintenu dans une fraîcheur presque neuve, — sous laquelle pourtant se devine l'antiquité des choses. Tout ici est brillant et sans trace de poussière,

même les dalles sonores sur lesquelles nous marchons. Pas une église au monde ne saurait témoigner d'un entretien pareil, et ce soin excessif donne à lui seul la mesure de l'opulence de la Compagnie.

Toujours personne. Nous sommes entrés, sans qu'on ait pris garde à nous, par une porte continuellement ouverte. Ce silence, cette solitude, dans cette splendeur qui semble à peine religieuse, font songer aux palais enchantés qui, sous le coup des baguettes magiques, peuvent s'évanouir...

D'une façon générale, je les trouve bien étranges, bien inexpliquées au point de vue purement humain, ces magnificences des couvents et des églises, qui ont coûté la fortune de milliers d'êtres différents, et qui sont impersonnelles, dont les créateurs n'ont même pas joui plus que le voyageur de hasard qui, des centaines d'années après, vient à passer...

Après la chapelle, nous voudrions visiter l'intérieur du cloître, et, revenus dans le parterre de chrysanthèmes, nous demandons à des paysans, qui sont là, comment faire, où frapper, par où entrer.

— « Oh! disent-ils, par où vous voudrez, toutes les portes sont bonnes, puisqu'on laisse entrer partout. » — Et ils poussent la première porte venue, qui s'ouvre devant nous toute grande.

Un peu hésitants, nous montons, toujours sans rencontrer personne, jusqu'à un deuxième étage, — et là nous apparaît une salle étonnante, qui ressemble à quelque petite pagode asiatique ou bien à la chambre d'une fée.

Extraordinairement basse de plafond, elle a d'énormes solives que l'on toucherait de la main et dont chacune est une guirlande de feuilles d'acanthe précieusement dorées. Toutes ces solives qui se répètent, également magnifiques, extravagantes de magnificence, jusqu'au fond de ce lieu étrange, forment dans leur ensemble comme une tonnelle de feuillages d'or. Et cette salle est coupée en deux par un grillage d'or, au delà duquel sont allumées, devant des reliquaires d'or, des lampes religieuses dans des globes semblables à des fleurs roses. Tout est brillant, de cet inimitable éclat doux des ors plus épais d'autrefois, et une exquise odeur d'encens remplit l'air...

Cependant voici que, dans une porte, un petit judas s'entrebâille, par lequel deux yeux nous regardent; puis cette porte s'ouvre, et un jeune homme de dix-huit à vingt ans, à la figure charmante et douce, en robe noire de Jésuite, un plumeau sous le bras, un balai à la main, nous fait signe d'entrer, en souriant.

Il est dans une vieille chambre somptueuse, tendue de brocart rouge, dont les meubles sont d'or et de marqueterie de marbre, et il s'occupe à épousseter là des reliquaires.

Il nous demande si nous sommes Français. Mon compagnon de voyage, qui croit deviner en lui un homme de sa race, répond en euscarrien. — « Ah! oui, reprend le frère: vous êtes des Français, mais des Français-Euscalduna! (des Français-Basques!) » Il semble sous-entendre : « Alors, vous l'êtes si peu! Dites donc plutôt que nous sommes compatriotes! » et il devient plus accueillant encore.

Il nous explique que c'est ici la propre chambre d'Ignace de Loyola, dont l'entretien est confié à ses soins. Ces os incrustés de pierreries et ces vieilles étoffes, qui remplissent les reliquaires, sont les débris de la personne et des vêtements du grand saint.

Si nous voulons visiter le couvent, nous dit-il, — toujours avec cette même absolue confiance qui semble être ici dans l'air, — nous n'avons qu'à redescendre au rez-de-chaussée, tourner à droite, puis à gauche, frapper à la deuxième porte; nous trouverons là des pères qui se feront un plaisir de nous promener partout.

Nous allons donc frapper à la porte indiquée. Un frère portier, après nous avoir regardés par un judas, nous ouvre, en souriant lui aussi, comme le jeune frère basque d'en haut.

Il nous introduit dans un grand parloir clair. Certainement, dit-il, on nous fera visiter tout ce que nous désirerons. On va même nous choisir pour guide un père français, si nous voulons prendre la peine de nous asseoir et d'attendre un moment. Impossible de souhaiter maison plus hospitalière, hôtes plus aimables.

Il arrive bientôt, la main tendue, le père désigné pour nous

conduire. Sa figure est bonne et franche; ses yeux regardent bien en face; rien de ce qu'on est convenu d'appeler l'« *air jésuite* ». Il est cordial, affable et gai.

Le couvent, où il nous promène sans fin, est immense; un vrai labyrinthe, dans lequel, dit-il, les jeunes novices souvent perdent leur chemin. Avec ses murs blancs et sa nudité, il ressemble à tous les couvents possibles. Ses interminables couloirs sont bordés de cellules qui regardent la tranquille et sauvage campagne d'alentour; sur chacune d'elles, en haut de la porte, est écrit le nom du père qui l'habite. Beaucoup de noms français, des noms anglais, des noms russes : la Compagnie de Jésus étend partout sa puissante main cachée.

Mais la merveille du lieu, c'est le vieux château féodal de Saint-Ignace — où le hasard nous avait fait entrer d'abord. C'est un de ces petits nids de vautour, du moyen âge espagnol, aux murs archaïques faits de pierres et de briques rouges bizarrement agencées. Il est englobé serti comme un joyau précieux, dans l'immense et redoutable couvent issu de lui; on le respecte si religieusement que, dans les salles à lui adossées, quelle qu'en soit la décoration intérieure, on a laissé en pierre brute, tels quels, tout de travers parfois, les pans de muraille qui lui appartiennent. Sa vieillesse extrême fait paraître presque jeunes les constructions déjà si âgées qui l'entourent; sa petitesse paraît plus étonnante au milieu de ce monastère de proportions gigantesques; on dirait un joujou, un château-fort construit jadis pour des enfants. Des lampes sacrées et des parfums y brûlent nuit et jour partout. Les Jésuites, qui se sont succédé là depuis des siècles, ont pris en sainte tâche de l'orner du haut en bas; il y a des chapelles et des dorures jusque dans ses petites écuries. La salle, plafonnée de feuillages d'or comme une pagode, que nous avions vue en arrivant, est l'ancienne salle d'honneur du château, — fort modeste autrefois sans doute, — dont on a respecté les grosses solives basses, en les recouvrant avec tant de luxe, comme on mettrait une relique dans une châsse d'or.

Loyola est situé entre deux vieilles petites villes basques très voisines, Aspeïtia et Ascoïtia, toutes deux typiques, immobi-

lisées depuis longtemps sans doute, avec leurs sombres maisons aux balcons de fer forgé, avec leurs petites boutiques, leurs petits métiers. Toutes deux ont des églises, sanctifiées comme Loyola par le passage terrestre de saint Ignace, et qui, même en Espagne, sont d'une richesse d'ornementation inusitée. A Aspeïtia, derrière le maître-autel, depuis les dalles jusqu'à la haute voûte, tout est revêtu des plus délicats feuillages d'or, sculptés profondément en plein bois avec une patience chinoise.

Dans ces deux villes, sur lesquelles darde aujourd'hui un lourd soleil d'automne, la principale industrie paraît être la confection des alpargates (espadrilles) et des avareac (chaussures basques en peau de mouton qui s'attachent, à l'antique, par des cordelières autour du mollet).

A Ascoïtia surtout, c'est comique : tout le long des rues, sur les trottoirs étroits, une file ininterrompue d'alpargatiers, travaillant tous avec une précipitation fiévreuse. On dirait que l'univers entier, pieds nus, attend avec avidité l'achèvement d'une commande gigantesque d'alpargates. Ces gens cousent, tapotent avec frénésie, et les semelles de cordes s'empilent autour d'eux en petites montagnes...

La même carriole, qui nous a amenés hier dans l'obscurité noire, nous reporte aujourd'hui à Zumarraga par un beau et chaud soleil. Nous croisons des quantités de pesants chars à bœufs, remplis de pommes parfumées, qui cheminent avec lenteur, grinçant sur leurs roues massives. Nos chevaux couverts de clochettes s'en vont galopant sur une continuelle jonchée de feuilles mortes, par les petites vallées délicieuses, le long de ces frais torrents que nous n'avions fait qu'entendre pendant notre premier trajet nocturne...

PIERRE LOTI
de l'Académie française.

PHILON D'ALEXANDRIE

ET

SON ŒUVRE

I

PHILON

Au milieu d'un développement presque tout anonyme ou pseudonyme, de figures qui ont l'air de faire partie d'un monde intangible, d'écrits courts, frappés en vue de la théopneustie, où l'idée seule est en vedette et où l'auteur disparaît totalement, se détache la personnalité d'un abondant écrivain, mêlé à la vie de son temps, dont les œuvres nous sont en grande partie restées, que nous touchons pour ainsi dire comme un de nous ; c'est Philon. Il appartenait à une des principales familles juives d'Alexandrie. Son frère Alexandre Lysimaque remplissait les fonctions d'arabarque et était prodigieusement riche. Dans ses rapports avec les Romains et avec les Hérodes, il joue presque le rôle d'un *rex*, leur rendant des services d'argent, administrant leur fortune, leur faisant des prêts énormes. Un de ses fils épousa la célèbre Bérénice. Un autre fut ce Tibère Alexandre, qui joua un rôle si important dans la politique romaine du premier siècle de notre ère.

Philon lui-même était riche et, vers l'an 40 de notre ère, il fut député à Caligula pour les affaires de la synagogue d'Alexan-

drie [1]. Il était vieux alors : ce qui donne à supposer qu'il naquit quinze ou vingt ans avant Jésus-Christ. Il fut ainsi à la fois l'aîné et le survivant de Jésus. C'est sans doute pendant la jeunesse de Jésus qu'il écrivit ces innombrables livres où le judaïsme était envisagé d'une façon si originale. Quel dommage que, dans ses derniers écrits, il n'ait pas consacré quelques réflexions à ce qui se passait en Galilée ! A vrai dire, le premier embryon du christianisme fut si peu de chose que Philon peut-être ne vit et n'entendit jamais rien qui s'y rapportât.

L'érudition grecque de Philon était très considérable. Il savait évidemment tout ce qu'on savait à Alexandrie de son temps. Il lisait une foule d'écrits maintenant perdus. Aucun autre Juif n'eut une connaissance aussi parfaite de la culture grecque. Son style est le grec classique, non ce style plein d'hébraïsmes et imité des Septante dont se servaient les Juifs. — Son érudition hébraïque, au contraire, était très courte. Il savait à peine l'hébreu. Il travaillait sur la traduction grecque du Pentateuque et des prophètes. Ses étymologies hébraïques sont mauvaises; mais, après tout, celles des docteurs palestiniens n'étaient pas meilleures. Ses *Interpretationes vocum hebraicarum* ont été le noyau de la collection qui, grossie ou corrigée par Origène, Eusèbe, saint Jérôme, a défrayé la misérable science hébraïque du moyen âge, jusqu'à la Renaissance.

La nature de Philon était aussi excellente que son éducation fut accomplie. C'était un bel esprit et un beau caractère, honnête homme, libéral, aimant ses compatriotes et le genre humain tout entier. Les subtilités de ses explications allégoriques lui étaient commandées par les exigences de son apologétique ; sans philologie, sans critique, il l'était assurément : mais personne alors, dans le monde juif, n'en avait plus que lui, et nul, puisque Jésus ne parlait pas encore, n'avait plus de bonté, plus de chaleur d'âme, plus de cœur. Ce sont là de si bonnes choses qu'on oublie qu'elles sont obtenues par une exégèse détestable et des sophismes perpétuels.

Ce qui distingue essentiellement Philon de ses coreligionnaires, même de Josèphe, c'est que, cette culture grecque qu'il possède si bien, il l'aime et l'admire du fond du cœur. Rien chez

1. Ceci a été raconté dans les *Apôtres*, p. 194 et suiv.

lui de la jalousie qui caractérise le faux Aristobule, de la haine sombre qui remplit le cœur de Tatien. Saint Justin seul [1] atteint à cette haute sympathie. Philon aime surtout les philosophes et voit en eux la fleur du génie grec. Il a un vrai culte pour Platon : il l'appelle « très saint » ; la réunion des sages antiques lui apparaît comme un « thiase sacré ». Il n'adhère absolument à aucune secte, il est éclectique à la manière de Cicéron, tour à tour platonicien, stoïcien, pythagoricien, ou croyant l'être. Il est en réalité hellénique, voyant la lumière dans ce grand soleil de la vérité que la Grèce avait créé et où toute raison a son foyer d'origine, son centre de retour.

Comment avec cela Philon reste-t-il Juif? C'est ce qu'il serait assez difficile de dire, s'il n'était notoire que, dans ces questions de religion maternelle, le cœur a des sophismes touchants pour concilier des choses qui n'ont aucun rapport entre elles. Platon aime à éclairer ses philosophèmes par les mythes les plus gracieux du génie grec: Proclus et Malebranche se croient dans la religion de leurs pères, le premier en faisant des hymnes philosophiques à Vénus, le second en disant la messe. La contradiction, en pareille matière, est un acte de piété. Plutôt que de renoncer à des croyances chères, il n'y a pas de fausse identification, de biais complaisant qu'on n'admette. Moïse Maimonide, au XIIe siècle, pratiquera la même méthode, affirmant tour à tour la Thora et Aristote, la Thora entendue à la façon des talmudistes, et Aristote entendu à la façon matérialiste d'Ibn-Roschd. L'histoire de l'esprit humain est pleine de ces pieux contresens. Ce que faisait Philon il y a dix-neuf cents ans, c'est ce que font de nos jours tant d'esprits honnêtes, dominés par le parti pris de ne pas abdiquer les croyances qui se présentent à eux comme ayant un caractère ancestral. On risque les tours de prestidigitation les plus périlleux pour concilier la raison et la foi. Après avoir obstinément nié les résultats de la science, quand on est forcé par l'évidence, on fait volte-face et l'on dit avec désinvolture : Nous le savions avant vous.

Retrouver la philosophie grecque dans la Bible, prouver que les belles découvertes de la Grèce, le génie hébreu les

1. *Origines du christianisme*, VI, p. 386 et suiv.

avait faites mille ans auparavant, voilà l'effort désespéré de Philon. On peut aussi comparer sa tentative à celle des scolastiques du XIIIe siècle, encadrant le dogme chrétien dans la logique aristotélique. Moïse a été non seulement le meilleur des législateurs, mais le premier des philosophes. A la fois Grec et Juif, Philon veut gagner les Juifs à l'hellénisme et les Grecs au judaïsme. Sa sincérité d'helléniste et sa vanité de Juif sont ainsi à leur aise. Il n'a pas à déprimer une partie de sa foi pour exalter l'autre. Comment réussit-il en cette tâche impossible ? Naturellement, par des subtilités, en se permettant tous les à peu près. Le système des sens cachés, de l'allégorie, qui est presque toujours la revanche de la conscience libre, opprimée par le texte révélé, est poussé au comble de l'arbitraire. La pensée vraie de l'auteur sacré est tenue pour chose indifférente. Le texte est une matière à divagations. Persuadé que le livre sacré contient la plus haute vérité, Philon, derrière le sens littéral (le côté sensible), voit toujours le sens spirituel (le côté intelligible). L'autel et le tabernacle signifient les objets invisibles et intelligibles de la contemplation. L'Éden, c'est la sagesse de Dieu ; les quatre fleuves sont les quatre vertus qui dérivent de cette sagesse. La pluie du ciel qui féconde la terre, c'est l'intelligence, qui, comme une source, arrose les sens, etc. Les esprits étaient si faussés que la signification propre paraissait mesquine, messéante, indigne de Dieu. On croyait servir Dieu en substituant aux choses tout ordinaires du texte des vérités transcendantes ou que l'on trouvait telles, des sens moraux, psychologiques, excellents sans doute, mais que l'auteur primitif n'avait pas eus en vue.

Si c'était là tout Philon, sa place serait dans l'histoire de la folie, non dans l'histoire de l'exégèse. Mais ce n'est pas tout, en vérité. Le cœur chez Philon valait mieux que l'esprit. L'amour du bien déborde en lui : son judaïsme est ouvert, universaliste. Sa langue philosophique est abondante et sonore. Le premier, il a dit des mots admirables, à la fois grecs et juifs, exprimant de très belles choses, et qui sont restés dans la tradition religieuse de l'humanité.

Philon, en effet, nous donne le premier exemple de l'effort qui sera souvent tenté pour réduire le judaïsme à une sorte de

religion naturelle ou de déisme, en atténuant le côté de la révélation et en présentant les prescriptions les plus particulières de la Thora comme de simples préceptes de raison naturelle ou d'hygiène bien entendue. Dans une telle manière de présenter les choses, on ne nie pas la révélation ; mais on la dissimule. Les apologistes chrétiens à la manière de Minucius Félix [1] pratiqueront la même méthode : les apologistes de nos jours en abusent. On diminue la pilule pour la rendre plus avalable. Aucun esprit scientifique ne se laisse tromper à ces sophismes : mais les thèses hybrides ont souvent quelque chose de séduisant pour les lettrés.

II

LE LOGOS

La théorie des idées de Platon est peut-être la partie de la philosophie grecque à laquelle Philon doit ses concepts fondamentaux. La raison (*Logos*) est l'archétype du vrai, du bien, du bon en soi : au-dessous est la matière inerte, à laquelle l'intelligence suprême donne la forme. Rien ne se crée de rien, rien ne se détruit : mais les formes des choses, toujours variables. Dieu les prend dans les idées éternelles qu'il contemple en lui-même. Le monde est, par conséquent, éternel. Dieu n'est pas précisément créateur. Il ne se repose jamais : sa nature est de produire toujours. La création n'a pas commencé dans le temps. Dieu est le principe de toute action dans chaque être en particulier, aussi bien que dans l'univers : à lui seul appartient l'activité. Tout ce qui existe est pénétré de lui. Il est le lieu universel : car il contient tout. Il est tout.

Une telle doctrine aujourd'hui s'appellerait panthéisme : ce

1. *Orig. du christ.*, VII, p. 107 et suiv.

n'est sûrement pas dans la Bible que Philon l'a prise. L'exégète alexandrin est bien plus près de la vieille théologie hébraïque dans ce qu'il dit du *Logos* intermédiaire entre Dieu et le monde : « l'ange de Jahvé » lui offrait ici une donnée dont la philosophie juive avant lui avait tiré parti [1]. Pour combler autant que possible l'abîme que le monothéisme sémitique creuse entre Dieu et le monde, on fut amené à la conception d'un intermédiaire, Dieu par un côté, homme par un autre, qui mettait en rapport le fini et l'infini. Philon, combinant avec la Bible la théorie platonicienne des idées, de l'âme du monde, et la formule stoïcienne de la divinité conçue comme la raison agissant dans le monde, donna à cette doctrine un corps qu'elle n'avait pas eu jusque-là. La sagesse de Dieu, le *Logos,* devient pour Philon le fils aîné de Dieu, l'archange ou le plus ancien des anges, le Verbe intérieur, la raison immanente de Dieu. Quand le Verbe est prononcé, il devient actif, effectif : c'est le monde, constitué par un mot de Dieu : « Qu'il soit ». Une fois, au moins, cette émanation de l'Être suprême est appelée : « second Dieu [2] ». Les effets immédiats de la parole divine sont ainsi des paroles *(logoi)* [3] ou des forces, sortes d'anges ou de *dæmones,* dont le premier est « l'Homme de Dieu » ou Dieu anthropomorphe, qui sert à mettre la Divinité en rapport avec l'humanité. De telles idées n'étaient pas exclusivement propres à Philon. Le *mémera* [4] des Targums araméens devait son origine à une tendance analogue. La parole de Dieu, distinguée de Dieu, devenait un agent cosmique. Ces personnifications d'êtres abstraits [5] étaient la mode du jour. Les races les plus diverses y arrivaient, faute de mythologie, ou plutôt par suite de l'affaiblissement que l'action successive des siècles avait amené dans les facultés mythologiques.

Voilà la théorie qui, dès l'Apocalypse de Jean [6], pénétra le

1. L'emploi sacramentel du mot *Logos* n'a que des attaches indirectes avec le platonisme, en particulier avec le *Timée.*

2. *Orig. du Christ.*, VI, p. 67.

3. Pour Philon, λόγοι est synonyme de ἰδέαι.

4. *Mémera,* « parole ».

5. Comparez le Κολπία *(qol-pi-yah)* de Sanchoniathon ; en iranien, l'*Honover.*

6. *Orig. du christ.*, VI, p. 68 et suiv.

langage mystique de l'Église chrétienne, et qui, vers l'an 120 à peu près, produisit le prologue de l'Évangile attribué à Jean[1]. Le *Logos* fut la révélation permanente, le maître qui ne meurt pas, comme la lampe d'Édesse enfermée en un mur, par lequel Socrate a connu le Christ en partie[2], et qui produira dans l'humanité des séries de christs, des séries de prophètes sans fin.

On voit par combien de côtés Philon côtoie la théologie chrétienne. L'action de ce remarquable penseur sur Jésus lui-même paraît avoir été nulle. Jésus ne lisait pas le grec, et des écrits du genre de ceux de Philon n'arrivèrent jamais jusqu'à lui. Il n'en fut pas de même de la seconde et de la troisième génération chrétienne. La théologie judéo-alexandrine triompha sous forme chrétienne; le gnosticisme en fut l'exagération maladive; les exagérations furent chassées; mais l'Église catholique, l'Église moyenne[3], conserva, cette fois comme toujours, la trace profonde des particularités qu'elle avait éliminées.

Un autre dogme chrétien, celui de la grâce, se retrouve dans Philon en traits qui ont beaucoup d'analogie avec la doctrine de saint Paul. Le bien vient tout entier de Dieu; le mal vient de la matière ou des puissances inférieures qui contribuèrent avec le Verbe à la création du monde. Tout bien doit donc être rapporté à Dieu. Se regarder soi-même comme l'auteur d'une bonne action est un acte d'orgueil; c'est un vol accompli au préjudice de Dieu. Cette influence bienfaisante de Dieu, qui rend l'homme capable de bien, c'est la *charis*, « la grâce ». Saint Paul a-t-il lu ces passages? Nous sommes loin de le soutenir. Disons seulement qu'il y avait un terrain commun où la théologie judéo-hellénique, le christianisme de saint Paul et le gnosticisme eurent leurs premiers développements.

Comme pour saint Paul, la descendance d'Abraham est, pour Philon, peu de chose. Le judaïsme de Philon est franchement cosmopolite. Le peuple juif a mérité sa prérogative,

1. *Ibid.*; en général, voir l'index, aux mots *Logos* et *Verbe*.

2. Voir surtout ce qui concerne le *Logos* de saint Justin. *Orig. du christ.*, VI, 387 et suiv.

3. C'est le sens du mot καθολικός à cette époque : commun, en dehors des sectes : le contraire de particulier. Le sens de « répandu partout » est venu plus tard.

parce qu'il est le plus parfait, le plus juste, le plus raisonnable, le plus humain, le plus religieux des peuples. Son culte est le plus conforme à ce que peut désirer l'Éternel. Il doit le choix que l'Éternel a fait de lui à ses vertus et aux vertus de ses ancêtres. En réalité, Dieu n'établit pas de différence entre les hommes. En s'adjoignant au judaïsme et en pratiquant la Loi, on devient enfant d'Abraham.

Le péché originel lui-même est très logiquement dans Philon. L'espace entre Dieu et le monde est rempli d'âmes; les âmes qui se rapprochent le plus de la terre sont les plus sensitives, ce qui les amène à prendre un corps; faute énorme, car le corps c'est le mal, et tous les mauvais instincts de l'homme viennent de là. Le fait d'exister suppose donc une faute primitive, un acte de concupiscence coupable. L'effort de la vertu est de rompre le mariage fatal, pour que l'âme s'échappe dans sa liberté et sa pureté. La doctrine de la migration des âmes aurait dû sortir de là: Philon n'a pas suivi cette pensée avec sa logique accoutumée.

Philon n'a pas, à proprement parler, de messianisme[1]; la croyance à la résurrection lui est également étrangère. Il n'en a pas besoin. La philosophie grecque lui offre pour la récompense des bons et le châtiment des méchants des moyens plus simples. Les imaginations juives d'un bonheur universel sur terre l'obsèdent cependant et l'amènent aux rêves les plus contradictoires. Tous les Israélites que les hasards de l'esclavage ont entraînés jusqu'au bout du monde seront délivrés. Leurs maîtres, pleins d'admiration pour eux, ne pourront supporter la pensée d'être les maîtres de gens qui leur sont si fort supérieurs en vertu. Ainsi devenus libres, poussés à la même heure par un même instinct, ils accourront en Palestine, des terres et des îles les plus éloignées. La colonne lumineuse se mettra à leur tête; elle ne sera visible que pour les justes. Arrivés au terme de leur voyage, ils régneront. Les villes détruites se rebâtiront d'elles-mêmes: les déserts se repeupleront; le pays stérile se couvrira de fruits... Cet âge de bonheur se réalisera quand les hommes se convertiront au judaïsme. Les bêtes féroces se mettront au service de l'homme

1. Du moins, il ne se sert jamais des mots Μεσσίας ni Χριστός.

Celui qui ne voudra pas de la paix sera exterminé. Comme dans toutes les utopies de suppression universelle de la guerre, en effet, la paix est maintenue par une force armée irrésistible, qui aurait les mêmes inconvénients que le mal qu'on veut empêcher. Les Saints, organisés en une sorte de ligue de la paix et ayant à leur tête un roi terrible tiré par des contresens du texte grec des prophéties de Balaam[1], seront les gendarmes pacifiques des nations. Dieu combattra avec eux; ils n'auront pas de sang à verser: à la fois dignes, redoutables et bons, ils régneront par le respect, la crainte et l'amour. La richesse, le bien-être, la santé, la force du corps seront les caractères de ce règne bienfaisant d'Israël.

L'ancien génie hébreu n'est nullement mystique. Philon l'est au plus haut point. Il admet un degré de clairvoyance religieuse supérieure, où l'on arrive avec l'aide de la grâce divine, et où l'on contemple l'Être éternel face à face. L'extase est l'union de l'âme avec Dieu. L'âme revient ainsi à son origine transcendante. L'extase d'Abraham a lieu au coucher du soleil[2]; car l'esprit divin se lève quand notre conscience individuelle se couche et réciproquement. Un tel état ressemble à la folie; il est divin en réalité: car Dieu alors se substitue à l'homme, agit par ses organes. Les abus de l'ascèse ne paraissent pas encore chez Philon: ces états merveilleux s'obtiennent par l'enthousiasme, par l'amour et le renoncement à soi-même.

Philon, on le voit, se livrait à des spéculations d'un ordre assez contradictoire. Sa prodigieuse activité intellectuelle ne s'imposait pas d'unité. Ses œuvres formeraient dix volumes considérables, et il s'en est beaucoup perdu. Le Pentateuque est l'objet perpétuel de ses commentaires: il paraît l'avoir embrassé trois fois, à des points de vue divers, tantôt s'adressant aux non Juifs, tantôt à ses propres coreligionnaires. La vie de Moïse est curieuse comme biographie du législateur hébreu écrite en vue de plaire à des lecteurs païens. Les œuvres apologétiques[3] et

1. Nombres, XXIV, 7

2. Gen., XV, 12.

3. L'*Apologie des Juifs* de Philon ne nous est connue que par Eusèbe. Sur le *Traité de la vie contemplative*, voir ci-dessous, ch. III.

historiques[1] ont de l'éloquence. Composées pour les païens, elles visent surtout à montrer aux non Juifs combien de préceptes juifs ils pourraient pratiquer avec avantage[2]. Touchante est la pensée des deux traités parallèles : « Que tout être vil est esclave ». « Que tout honnête homme est libre[3]. » Le nombre des Juifs devenus esclaves par suite des guerres du temps était énorme. Philon les console au nom de l'idéalisme transcendant, consolation que ceux-là seuls trouveront vaine qui n'ont jamais souffert injustement.

La fortune littéraire de Philon fut des plus singulières. L'école juive d'Alexandrie disparut au Ier siècle de notre ère, et on ne voit pas quels élèves eut Philon dans sa patrie. Il n'exerça non plus aucune action sur le judaïsme palestinien parlant hébreu : son nom n'est pas prononcé une seule fois dans le Talmud ni dans la tradition juive. Jésus sans doute ne le connut pas. Mais la seconde et la troisième génération chrétienne le lurent beaucoup. Son influence, ou du moins l'influence d'idées analogues aux siennes, est sensible dans les épîtres authentiques de saint Paul, dans l'épître d'un caractère indécis dite Épître aux Éphésiens, et surtout dans les écrits qu'une certaine école attribua à l'apôtre Jean.

Depuis lors, Philon fut fort en faveur dans l'école chrétienne : on le copia comme un Père de l'Église : on soutint même qu'il avait été chrétien. Le modèle de l'homélie à la façon des Pères, prenant pour texte un passage de l'Écriture et partant de là pour les développements moraux, remonte à Philon. La théologie chrétienne, héritière et continuatrice de la théologie helléniste, lui dût beaucoup de choses, en particulier son goût désordonné pour l'allégorie. Le gnosticisme sortit en partie de Philon ou du moins développa des idées du même genre que les siennes. On peut dire que Philon, par sa théorie des forces ou puissances *(dynamis)* et par son amour effréné pour les hypostases, fut le père de Valentin. Les néopla-

1. L'ouvrage de Philon sur l'état des Juifs sous Tibère, Caligula et Claude et sur la part qu'il prit à ces événements formait 5 livres dont le 3e *(In Flacc.)* et le 4e *(Leg. ad Caium)* ont seuls été conservés. Voir *les Apôtres*, p. 194-197.

2. C'était le sujet des Ὑποθετικά.

3. Le premier de ces deux traités est perdu. Philon eut aussi l'intention d'écrire un traité sur la « souveraineté du Sage » (*Quod omnis probus liber*, § 3).

toniciens d'Alexandrie le connurent ; Numénius d'Apamée, en particulier, le prit comme un de ses maîtres[1] ; il exagéra même son admiration, puisqu'il allait, dit-on, jusqu'à prétendre que Philon lui apprenait le véritable esprit du platonisme mieux que Platon lui-même.

Ce qui est vrai, c'est que Philon fut, dans le judaïsme, un phénomène absolument unique. Josèphe est tout autre chose. Bien moins philosophe que Philon, il n'a pas ces coquetteries de spéculation où se plaît l'Alexandrin. Son fond hellénique est arrivé à la forme la plus simple, la plus classique, si j'ose le dire : Dieu et l'immortalité. Les précautions du patriote sont les mêmes ; le caractère moral de Philon nous paraît supérieur ; mais les temps de Josèphe furent si terribles ! Josèphe est plus hébraïsant que Philon ; son grec est celui d'un homme qui, écrivant artificiellement une langue apprise, emploie concurremment des mots pris de tous les côtés ; il nous avoue lui-même qu'il le prononçait mal. Ni l'un ni l'autre n'était dans la direction qui devait engendrer l'avenir. Ce sont des lettrés, et les lettrés font peu de chose. C'est des pauvres conventicules de messianistes et d'égarés de Palestine, gens ignorants, n'ayant pas de philosophie, ne sachant pas un mot de grec, que sortira Jésus.

III

LA VIE CONTEMPLATIVE

La grande préoccupation de Philon est l'idée d'une vie philosophique parfaite, où l'âme, livrée sans relâche à la méditation de l'infini, s'absorbe en l'objet de ses méditations et s'élève au-dessus de tous les soucis matériels. Les esséniens de Palestine réalisaient à beaucoup d'égards ce programme, et

1. *Orig. du Christ.*, VII, p. 434-435.

Philon a pour eux la plus grande admiration. Y avait-il des ascètes de ce genre en Égypte? Cela est fort douteux; mais Philon en rêvait, et c'est ce qui l'amena à composer ce traité de la *Vie contemplative*, dont la tournure est si singulière qu'on peut se demander s'il a pour fond quelque réalité[1].

« Après avoir parlé des esséniens, dit-il, qui aiment et pratiquent la vie active mieux que n'importe qui, je vais parler maintenant de ceux qui ont embrassé la vie contemplative... » La doctrine de ces philosophes apparaît tout d'abord en leur nom. On les appelle *thérapeutes*, soit parce qu'ils font profession d'une médecine supérieure ne *guérissant* pas seulement les maladies du corps, mais encore celles de l'âme; soit parce qu'ils ont appris par l'étude de la nature et des saintes lois à *servir* l'Éternel. Ce sont les meilleurs et les plus heureux des êtres. Possédés de l'amour céleste, ils ressentent des transports qui ne s'apaisent que quand ils sont parvenus à voir l'objet de leurs désirs. Dans l'ardeur qui les porte vers cette vie immortelle et bienheureuse, et s'imaginant qu'ils en ont fini avec la vie mortelle, ils ouvrent eux-mêmes leur héritage et donnent ce qu'ils possèdent à leurs enfants, à leurs parents, à leurs amis. « Il faut, en effet, que ceux qui ont acquis les trésors de la vie intellectuelles laissent les biens qui aveuglent à ceux dont la pensée est encore enveloppée de ténèbres. »

Ce sont tous des gens de bonne naissance et de mœurs polies. Débarrassés de tous les soucis du monde, ils abandonnent frères, femme et enfants, et s'enfuient loin de leurs patrie et des lieux habités. Ils s'établissent hors des villes, dans des jardins ou des lieux solitaires, non par misanthropie, mais pour éviter les dangers de la société humaine. Ils n'ont pas d'esclaves, regardant l'esclavage comme contraire au droit naturel. « La nature nous a tous engendrés libres: les injus-

1. Nous tenons pour certain que le traité Περὶ τοῦ Θεοῦ θεωρητικοῦ ἢ ἱκέτων ἀρετῶν est de Philon. Le style, les pensées sont absolument du penseur alexandrin. Notez la haine contre les éranes (§§ 5-7), qui n'a plus de sens au IIe siècle. Les ascètes dont il est question dans la *Vie contemplative* sont des ascètes profondément juifs; ils n'ont pas un seul trait spécialement chrétien. On voudrait songer à des bouddhistes: impossible. Un pastiche philonien si bien réussi, au IIe siècle, serait un fait unique dans l'antiquité. Les faussaires ne s'appliquaient jamais à imiter le style de l'auteur à qui ils prêtaient des compositions apocryphes.

tices et l'avarice de quelques hommes ont établi l'inégalité, source de tous les maux, et courbé les plus faibles sous le joug des plus forts. »

Cette espèce de sages existe en beaucoup d'endroits de la terre habitée; car il convenait que la Grèce et les pays barbares possédassent également ces modèles de vertu. On les trouve en plus grand nombre en Égypte, dans chacune des provinces qu'on appelle nomes, et surtout aux environs d'Alexandrie. De toutes parts les thérapeutes les plus distingués se donnent rendez-vous à une espèce de maison-mère de la secte, située à un endroit très avantageux, au bord du lac Maria[1], sur une colline peu élevée, aussi bien choisie pour la sûreté du lieu que pour la pureté de l'air. La sûreté est fournie par une ceinture de métairies et de villages, et la bonté de l'air provient des brises continuelles qui s'élèvent non seulement du lac à son embouchure dans la mer, mais encore de la mer elle-même, qui est voisine. Les brises de la mer sont subtiles, celles de l'embouchure du lac sont épaisses, et de leur mélange résulte un état atmosphérique très salubre.

Les établissements de thérapeutes, selon la description que nous en donne Philon, n'étaient pas des monastères à la façon de l'Occident, ni des séries de cases contiguës; c'étaient des laures à la façon des couvents du Mont-Athos, ou des espèces de béguinages. Les cases, d'une simplicité extrême, garnies de pauvres nattes, étaient assez éloignées les unes des autres pour que les solitaires ne pussent se gêner, assez rapprochées pour qu'ils pussent se porter secours. Dans chacune était une espèce d'oratoire appelé *semnée* ou *mystère ;* là, le solitaire accomplissait les actes les plus sacrés de sa vie religieuse, lisait la Loi, les prophètes, les Psaumes et les autres livres sacrés. Les femmes étaient admises dans l'ordre. Elles gardaient une rigoureuse virginité, uniquement occupées comme les hommes de la méditation de la Loi.

« La pensée de Dieu leur est toujours présente, même dans leur sommeil. Ils ne voient en rêve que les beautés des Vertus de Dieu et ses Puissances. Beaucoup parlent en dormant et reçoivent dans leurs songes les plus hauts enseignements de la science sacrée[2]. »

1. Le lac Mariout, *Marœotis* des anciens.

2. Trait bien philonien. Cf. le traité Περὶ τοῦ θεοπεμπτοὺς εἶναι τοὺς ὀνείρους.

Ils prient deux fois par jour, au lever du soleil et à son coucher. La journée est consacrée à méditer sur les saintes Écritures, en cherchant des allégories dans la philosophie des Pères. Les thérapeutes, en effet, sont persuadés que le sens littéral cache toujours un sens mystérieux. Ils possèdent des livres écrits par les anciens fondateurs de la secte, et où le modèle de la méthode allégorique est donné. Ils composent ainsi à la louange de Dieu des cantiques et des hymnes, de vrais psaumes de cadences diverses, qu'ils chantent sur des rythmes graves et variés. Le jour entier est rempli par l'étude; toutes les nécessités du corps sont réservées pour la nuit. Quelques-uns arrivent à ne manger que tous les trois jours ou même plus rarement encore.

Telle est leur vie pendant six jours de la semaine. Pendant ces six jours, ils ne sortent pas de leur case, ni même ne jettent un regard dehors. Le septième jour, ils se réunissent dans un semnée commun, divisé en deux par un mur de trois ou quatre coudées. Les thérapeutrides, en effet, sont admises à ces réunions; le mur n'empêche pas les voix de se réunir, et il pare aux inconvénients de la promiscuité.

Les confrères s'assoient par rang d'âge, dans une attitude recueillie. Le plus âgé et le plus consommé en doctrine s'avance et parle gravement, simplement. On l'écoute en silence, sans se permettre autre chose que des signes discrets d'approbation. Philon insiste sur la discrétion que chacun met à soutenir son opinion et à combattre celle des autres. Le contraste avec les controversistes vaniteux de Jérusalem est finement indiqué. On sent que la bonne éducation de Philon et ses manières exquises d'homme du monde avaient été souvent froissées par le verbe haut et le ton tranchant de ces scolastiques impertinents.

Après le service religieux, les solitaires donnent au corps quelque relâche. Ils mangent du pain assaisonné de sel; les délicats y joignent un peu d'hysope. Leur grande fête est la Pentecôte. Le repas est la partie essentielle de la fête. Ils se réunissent en habits blancs [1], portant sur leur figure les signes d'une joie contenue. D'abord, ils se mettent en rang et prient,

1. Comme les esséniens. En général, la messe des thérapeutes ressemble fort à celle des esséniens.

les mains et les yeux levés au ciel. Puis ils se placent selon l'ordre d'ancienneté dans la secte. Les femmes prennent part au repas, séparées des hommes : les premiers à droite, les secondes à gauche. Comme il n'y a pas d'esclaves dans la secte, on choisit pour le service les jeunes gens distingués par leur élégance, leur noblesse et ayant un haut avenir de vertu. Ils entrent dans la salle, vêtus de tuniques longues, sans ceinture, pour écarter toute idée de servilité. « Ces jeunes gens semblent des fils heureux et empressés autour de leurs père et mère. Car ils voient dans les convives des parents communs, auxquels les attache un lien plus étroit que celui du sang. Pour ceux qui jugent sainement des choses, rien ne crée, en effet, une plus forte attache que la pratique du beau et du bien ».

La réunion ressemble d'abord bien plus à une séance académique qu'à un repas. Au milieu d'un profond silence, l'un des solitaires entame une dissertation théologico-philosophique. Le sujet en est une question tirée de l'Écriture, ou un doute soulevé par un confrère. La discussion est sérieuse, exempte de tout amour-propre, nul ne cherchant à briller ni à triompher de sa supériorité. « Chacun enseigne à loisir, sans crainte des répétitions ou des longueurs, ne cherchant qu'à faire pénétrer sa pensée dans les âmes : dans les explications données d'une manière trop rapide et sans pause, il arrive, en effet, que l'esprit de ceux qui écoutent, ne pouvant suivre, reste en arrière et que l'intelligence des choses lui échappe [1]. »

Les commentaires des saintes Écritures consistent en interprétations allégoriques. La Loi leur paraît ressembler à un animal : les préceptes en sont le corps : l'âme est représentée par l'esprit invisible caché sous le texte. La sagacité consiste à deviner à demi-mot, et, sur le moindre indice, à saisir l'invisible à travers le visible. Quand on croit que le président a assez parlé, un applaudissement unanime marque le plaisir que tous ont éprouvé. Puis le président se lève et chante un hymne qu'il a composé lui-même ou tiré de quelque ancien poète. La secte possédait, en effet, outre le livre des Psaumes, des recueils d'hymnes de mètres variés, faits pour les processions,

1. On dirait que Philon veut ici caractériser sa propre manière et faire l'apologie de sa prolixité.

les stations et les moments divers du culte. Ces hymnes étaient sans doute en grec et reproduisaient toute la série de la prosodie liturgique. Après le président, chacun chante à son tour, et tous reprennent en chœur les dernières paroles de l'hymne et les refrains.

Quand tous ont chanté leur hymne, les jeunes servants apportent la table du festin sacré. Il ne s'y trouve aucun mets sanglant : rien que du pain, du sel, de l'hysope pour les gourmets. Le vin n'y figure pas : on ne sert que de l'eau pure, attiédie pour les vieillards obligés à des précautions. Le pain est fermenté, pour que nulle confusion ne soit possible avec les pains azymes, dits de proposition, qui figurent sur la table dans le vestibule du temple. Ces derniers pains sont destinés aux prêtres, et les laïques doivent s'en abstenir, pour reconnaître le privilège du sacerdoce. Philon, en effet, est loin de supposer que l'ascétisme de ses thérapeutes supprime le culte de Jérusalem, ou les égale aux prêtres. Chez les esséniens, la tendance à se passer des prêtres et à substituer les rites de la secte au culte officiel, surtout aux sacrifices sanglants, est tout à fait sensible. Philon ne veut pas que ses solitaires commettent la même faute. La supériorité du culte de Jérusalem est hautement reconnue.

Après le repas a lieu la veillée sacrée [1]. Tous se lèvent et se groupent au milieu de la salle, de façon à former deux chœurs, celui des hommes et celui des femmes. On choisit pour conduire chacun de ces chœurs la personne la plus respectée et la plus exercée dans la musique. Une danse sacrée s'engage, accompagnée d'hymnes chantés en partie, avec des antiphonies et des répons. Des gestes marquent les cadences diverses de ces chants alternants.

Ils dansent ainsi au milieu de saints transports, tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, tantôt tournant sur eux-mêmes, selon la loi de la strophe et de l'antistrophe. Lorsque chacun des deux chœurs séparément s'est rassasié de ce plaisir, ivres du vin de l'amour divin, comme il arrive dans les mystères de Bacchus, ils se mêlent, les deux chœurs n'en font plus qu'un, à l'imitation de celui qui fut jadis formé sur les bords de la Mer Rouge, sous la conduite de

1. Παννυχίς.

Moïse et de Marie. Les chants se continuent en versets alternatifs. Les voix graves des hommes se mêlant aux voix aiguës des femmes, produisent une symphonie harmonique et un effet tout à fait musical. Les pensées sont belles, les paroles aussi ; les danses sont très graves. Le but des pensées, des paroles et des danses, c'est la piété.

Ils se plongent jusqu'au matin dans cette belle ivresse, qui, loin d'alourdir leur tête, d'appesantir leurs paupières, les rend lestes et alertes. Quand ils aperçoivent les premiers rayons du soleil, ils lèvent les mains au ciel et demandent à Dieu un jour heureux, la connaissance de la vérité et la lucidité de l'intelligence. Après cette prière, chacun gagne son semnée, pour y reprendre la culture de la philosophie.

Tout cela doit-il être pris bien au sérieux ? Philon, dans ces pages singulières, décrit-il un idéal ou une réalité ? Ces thérapeutes du lac Mariout, dont il est le seul à parler, ont-ils réellement existé, ou n'est-ce pas là une Salente idéale, la peinture d'un paradis destinée à édifier et à charmer ? Il est fort difficile de répondre d'une manière absolue. Le fond du roman thérapeute est emprunté à l'essénisme, mais avec d'importantes corrections. Peut-être quelques ascètes que Philon vit près du lac Mariout [1] tournèrent-ils ses idées de ce côté. Ce qu'il avait lu des instituts pythagoriques et de la vie stoïcienne flottait peut-être aussi dans son imagination. L'ensemble est une création libre et voulue. C'est l'idéal de la vie parfaite et du parfait bonheur comme le conçoit Philon. La vie du thérapeute est la vie de Philon lui-même, une vie où l'homme fait triompher en lui l'esprit sur les sens, ne s'occupe que de l'âme et devient, par la simplification de tout ce qui touche au corps, citoyen du ciel et du monde. Une telle vie, dans le langage philonien, se résume en « la philosophie », la philosophie, qui, pour un Juif, est surtout la méditation et l'explication allégorique des anciens livres. L'œuvre entière de Philon, c'est l'œuvre d'un parfait thérapeute ; Philon ne vécut pas sur le bord du lac Mariout ; il n'habita pas une petite maison avec un semnée : mais sa vie fut bien consacrée à la recherche de la vérité : sans se séparer du judaïsme officiel, il se créa une

1. Comparez les catochites ou reclus du Sérapéum. *Orig. du christ.*, II, 79, 325 ; VI, 188, note 2.

ascèse personnelle et fut heureux dans la règle qu'il s'était faite. Peut-être quelques amis partagèrent-ils ses goûts. L'invention, l'initiative religieuse étaient à cette époque d'une hardiesse qui nous étonne. On osait tout. Jésus, fondateur de religion, n'a pas été en son temps une apparition isolée. Et la portée de ce que peut oser l'agada, qui donc peut se vanter de l'avoir mesurée ?

Dichtung und Wahrheit! voilà bien le traité de la vie contemplative, livre éminemment subjectif, mélange bizarre de vérité et de traits fuyants, sans consistance, décelant l'œuvre d'imagination, roman philosophique, ou, si l'on veut, tableau fait par un homme qui voyait le monde à travers ses rêves. C'était bien le cas de Philon. Ses thérapeutes sont tous des Philon, nobles, polis [1], pleins d'antipathie pour les pédants grossiers, parfaits de manière. Nulle part on ne sent le peuple, la foule laïque. Cela n'a jamais sérieusement existé. Ce couvent philosophique où, dans une cellule large de quelques mètres carrés, on eût philosophé depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, eût été une annexe de la Morgue. Les gens bien élevés qui s'y seraient enfermés seraient morts en quelques semaines d'inanition et de névrose.

Nous pensons donc que le traité de la *Vie contemplative* fut écrit par Philon comme un appendice du traité *Que tout honnête homme est libre* [2] où il est longuement question des esséniens de Palestine. Cette brillante manifestation du judaïsme, si analogue à ses idées, excite chez lui une sorte de jalousie, et lui inspire le désir de montrer que l'Égypte n'était pas, sous ce rapport, au-dessous de la Palestine. Avec quelques éléments réels, il dressa un tableau que l'histoire aurait tort d'accepter comme un vrai document. Dans l'exposé de l'essénisme, il ne faut faire aucun usage du traité de la *Vie contemplative* : le mot même de thérapeute doit être banni d'une histoire du judaïsme comme désignant un institut distinct, ayant existé en dehors des aspirations de Philon. Ce qui sort de ces pages singulières,

1. Ἄνθρωποι ἄστειοι καὶ εὐγενεῖς, § 9, deux fois.

2. Un trait remarquable c'est la préoccupation de l'esclavage dans *De Vita cont.*, (surtout § 2 et § 9), préoccupation dominante aussi dans *Quod Omnis Probus Liber*,

c'est le portrait de Philon lui-même, dans ses plus fines nuances : homme du monde délicat, cœur excellent, épris de l'amour du vrai et du bien, une des âmes, à l'égal de Spinoza, les plus spéculatives et les plus désintéressées qui aient jamais existé. Comme les cigales dont il parle, il vécut bien d'air et de chant. Philon fut vraiment un de nos frères ; nous aimons le petit couvent philosophique de Mariout comme un joujou cassé de notre enfance. L'objet était mince : mais l'effort était beau ; surtout si l'on pense que ce créateur religieux était un simple laïque riche, nullement un prêtre. L'activité religieuse en dehors du sacerdoce officiel, voilà toute l'histoire d'Israël.

Les ressemblances des thérapeutes de Philon avec les moines chrétiens [1] sont frappantes. On a eu tort d'en conclure l'identité : mais le principe était le même. Les chartreux ont à peu près réalisé ce que rêvait Philon sur les bords du lac Mariout.

1. Genre de vie, costume, humilité (§ 4 fin), etc.

ERNEST RENAN.

LE MARIAGE DE CHIFFON

I

— Femme d'officier !... en voilà un métier !... j'aimerais autant être pion dans un lycée !...

La marquise de Bray haussa les épaules :

— Quand tu sauras de quel officier il est question...

— Quand même ça serait M. de Trêne, qu'on trouve si chic, je n'en voudrais pas, ainsi...

— Tu n'en voudrais pas ?... vraiment ?... tu n'as pourtant pas le droit d'être difficile, car...

— « ... car ton père n'a laissé que des dettes et tu n'as pas le sou... » Ah ! je la connais, cette phrase-là !... Tu me l'as répétée assez souvent pour que je ne l'oublie pas, va !...

— Eh bien, alors ?...

— Eh bien, j'ai beau n'avoir pas le sou, je ne me marierai pas de mauvais cœur...

— D'autant plus — dit timidement M. de Bray — que, sans être riche, tu as cependant une dot...

— Une dot ?... — fit l'enfant étonnée — une dot que toi tu me donnes, alors ?...

Ses tendres yeux d'un gris très pâle, qui riaient à travers des cils bruns étonnamment longs et touffus, vinrent se poser affectueusement sur son beau-père.

Agacée, madame de Bray reprit d'un ton sec :

— Inutile de lui apprendre ce qu'elle n'a pas besoin de savoir... et de la rendre encore plus difficile...

— Comment, difficile?... — s'écria Coryse indignée, — en quoi?... J'ai eu seize ans il y a trois mois, et personne n'a encore demandé à m'épouser, que je sache!...

— Si!... quelqu'un te demande... et tu refuses avant même de savoir qui...

— Parce que je ne veux pas épouser un officier... ça, jamais!... J'en vois ici, des femmes d'officiers!... il n'en manque pas dans les quatre régiments... Eh bien, pour rien au monde, je ne voudrais être à leur place!... je n'ai pas un caractère à ça!... je ne suis pas assez polie... je sens que si mon colonel avait une femme comme madame de Bassigny, par exemple, rien ne pourrait me décider à lui faire des visites, rien!...

Et se tournant vers le fond du salon, comme pour y chercher un appui, elle demanda :

— N'est-ce pas, j'ai raison, oncle Marc?...

Sans laisser à l'oncle Marc le temps de répondre, madame de Bray déclara :

— Ceci ne regarde pas ton oncle... veux-tu, oui ou non, m'écouter un instant?...

Et, d'un ton solennel :

— Celui qui te fait l'honneur de te demander en mariage est le duc d'Aubières...

Elle s'arrêta, comptant sur l'étonnement de sa fille. En effet, le petit visage chiffonné de Coryse exprimait une extrême stupeur. Madame de Bray prit cette stupeur pour un saisissement joyeux et demanda, l'air triomphant :

— Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ça?...

— Eh bien, — répondit la petite qui se mit à rire, — je dis que j'en suis baba!...

Et sans s'inquiéter des regards menaçants de sa mère, elle continua paisiblement :

— Oui... Il a au moins quarante ans, monsieur d'Aubières, puisqu'il est colonel... il est plutôt vilain..... et j'entends dire à chaque instant qu'il a très peu de fortune...

La marquise toisa sa fille et, méprisante :

— Ah ! c'est complet !... voilà qu'elle veut aussi de l'argent !...

Coryse secoua sa tête trop blonde.

— Oh ! pas du tout !... L'argent, ça m'est égal !... à condition que je ne sois pas duc... duchesse, je veux dire... C'est ridicule, un gros titre avec une petite fortune... Je ne dis pas que si j'en avais un de naissance, j'irais, sous prétexte que je ne suis pas riche, l'enterrer dans la cave... non !... il m'embêterait, mon titre, mais enfin, je le porterais tout de même, puisque ça ne serait pas ma faute... D'ailleurs, c'est pas seulement à cause du titre que je dis non !...

— C'est à cause de la carrière ?...

— C'est surtout à cause du monsieur...

— Mais tu as répété cent fois que monsieur d'Aubières était charmant... et que tu l'aimais beaucoup...

— Certainement, je l'aime beaucoup !... mais pas pour l'épouser !... D'abord, je le trouve vieux... et puis, s'il me fallait passer tout mon temps avec lui, j'ai pas idée que ce serait très drôle...

La marquise lança sur son mari un regard chargé de rancune, et répondit :

— On ne se marie pas pour que ça soit drôle !...

— Ben, voilà !... moi, justement, je ne me marierai que pour que ça soit comme ça !...

— Cette enfant est folle !... Tenez !... j'aime mieux m'en aller !...

Et se levant, d'un mouvement qu'elle croyait très noble et qui était très ridicule, la marquise sortit à grands pas du salon.

Quand la porte se fut refermée avec fracas, M. de Bray dit doucement :

— Tu as tort, ma petite Coryse, de...

Coryse, que la bruyante sortie de sa mère avait laissée très calme, blottie au fond de la vieille bergère de soie fanée où elle disparaissait toute, se dressa vivement :

— Pourquoi m'appelles-tu Coryse ?... pourquoi ne dis-tu pas Chiffon ?... Tu es donc fâché aussi, toi ?...

— Je ne suis pas fâché du tout, mais...

— Si, tu es fâché !... je le vois bien, va !... Et d'abord, qu'est-ce que tu voulais dire quand je t'ai coupé ?...

— Mais rien... je ne sais plus !...

— Je sais, moi !... tu disais : « Tu as tort de... » ... J'ai tort de quoi ?...

— De discuter comme tu le fais avec ta mère...

— Comment ?... il faut donc que je me laisse marier malgré moi... sans me défendre ?...

— Je ne dis pas ça...

— Alors, qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que... que sans... sans...

— Tu vois bien !... tu bafouilles !...

— Mais...

— Tu bafouilles, ça ne fait pas question !... et je te défie bien de sortir de ton explication... oui !... Ou je ne me laisse pas faire et je discute... ou je ne discute pas et je me laisse faire...

— Tu pourrais, à la rigueur, discuter... mais sur un autre ton, et surtout dans d'autres termes... Ton langage exaspère ta mère...

— Oui... je sais... elle aime le style noble !...

Tout ce qu'il y avait de tendresse et d'infinie bonté dans les yeux de l'enfant disparut, et elle ajouta d'une voix dure :

— Elle est si distinguée, elle !...

M. de Bray dit d'un air désolé :

— Tu me fais beaucoup, beaucoup de peine...

— Mon Dieu !... et moi qui voudrais ne t'en faire jamais, de la peine !... je t'aime bien, va !...

— Moi aussi, je t'aime bien...

— Alors, pourquoi veux-tu me renvoyer... me marier quand même ?...

— Mais je ne veux pas te...

— Si !... tu le veux !... et je n'ai que seize ans et demi !... Je t'en prie !... laisse-moi tranquille !... laisse-moi vivre ici encore...

Elle s'interrompit, et, comptant sur ses doigts :

— ... Encore cinq ans... pas même tout à fait cinq ans... après, je m'en irai... je te le promets... je te le promets...

Les doux yeux bleus se troublaient, et des larmes rondes, semblables à des boules de verre, glissaient sans se déformer sur les joues fraîches de Coryse.

Corysande d'Avesnes, qu'on appelait Coryse, ou plus habituellement encore *Chiffon*, était une fillette solide et souple, beaucoup plus bébé que jeune fille, avec encore les angles et les disproportions de l'enfance et la peau transparente des tout petits, — cette peau sous laquelle courent des lueurs roses. — Ses mouvements harmonieux et agiles, bien qu'un peu maladroits, qui rappelaient ceux d'un grand jeune chien, irritaient sa mère autant presque que son langage trop peu correct.

Très infatuée de sa personne, la marquise de Bray considérait en général tous ceux avec qui les nécessités sociales l'obligeaient de vivre comme de pauvres êtres inférieurs et nuls, auxquels elle faisait le très grand honneur de descendre jusqu'à eux. Elle avait passé sa vie à mépriser et à tourmenter les gens simples et bons qui l'entouraient. Le comte d'Avesnes, d'abord, le père de Coryse, qui avait eu l'esprit de mourir au bout de deux ans, et sans s'être gêné, d'ailleurs, pour organiser au dehors une existence impossible chez lui. Sa veuve, restée sans fortune, était allée s'installer avec sa fille chez un oncle et une tante qui adoraient l'enfant et l'avaient élevée jusqu'au second mariage de sa mère. Quant à madame d'Avesnes, elle ne faisait chez l'oncle et la tante de Launay que de courtes apparitions. Elle voyageait, passant son temps à Paris ou chez des amis, ne pouvant — disait-elle — s'habituer à la vie de province.

Ce fut au cours d'une de ses visites à Pont-sur-Sarthe qu'elle plut à M. de Bray. Il était assez riche et très charmant. Elle commençait à mûrir et comprenait que sa beauté, toute de fraîcheur et d'éclat, allait disparaître tout à coup. Au lieu d'être pour le marquis ce qu'elle avait été pour beaucoup d'autres, elle l'amena très doucement et très habilement au mariage. Se résignant à régner à Pont-sur-Sarthe, puisqu'elle ne pouvait plus briller ailleurs, elle épousa M. de Bray en criant bien fort qu'elle ne se remariait que par dévouement, afin d'assurer l'avenir de sa fille.

Et alors commença pour le pauvre mari l'existence épouvantable, faite de criailleries et de silences, de scènes et de raccommodements, qu'avait menée son prédécesseur et aussi l'oncle et la tante de Launay, qui supportaient tout par amour pour leur petit « Chiffon », dont ils craignaient avant tout de se voir séparés.

Mais c'était à sa fille que madame de Bray réservait les pires tracasseries. Tout dans la nature de l'enfant heurtait ses idées étroites à certains points de vue et larges démesurément à d'autres. Entichée de noblesse, — et d'argent aussi, depuis qu'elle en avait. — aimant par-dessus tout le panache et la pose, elle ne pardonnait pas à la petite Coryse une simplicité et une rondeur qu'elle ne comprenait point. N'ayant pas, à proprement parler, de type déterminé, la marquise s'en était créé un à beaucoup d'images diverses et banales. Elle avait appris à parler au théâtre et à penser dans les romans. Et comme elle n'avait, au fond, nulle finesse de sentiment ni de sensation, elle appliquait mal ce qu'elle ne comprenait pas très bien, et arrivait, lorsqu'elle voulait se montrer tragique, par exemple, à des effets d'un comique intense qui provoquaient chez Chiffon des crises de folle gaieté.

Très vulgaire d'allure et d'aspect, madame de Bray reprochait sans relâche à sa fille d'être commune, et de n'avoir même pas pour elle cette distinction, « apanage des d'Avesnes ».

En voyant pleurer Coryse, qui ne pleurait jamais, M. de Bray, tout bouleversé, ne pensa plus qu'à la consoler de son mieux.

— Voyons, mon petit Chiffon... sois raisonnable... tout ça s'arrangera :

Elle répondit, en secouant avec découragement sa tête ébouriffée :

— Ça s'arrangera en épousant M. d'Aubières?... Eh!... je ne demanderais pas mieux, va!... si je ne sentais pas que, si je fais ça, je ferai une action mauvaise et que je le rendrai malheureux... Je l'épouserais tout de suite pour qu'on soit débarrassé de moi...

— C'est mal de me dire ça!...

— Aussi, ce n'est pas pour toi que je le dis... et tu le sais bien?...

— Mais ta mère n'a pas plus que moi envie de te voir partir...

— Allons donc!... elle ne pense qu'à ça!... elle a si peur que je ne me marie pas, et surtout que je ne fasse pas un beau mariage!... pas pour que je sois heureuse, qu'elle y tient!... oh! non!... ça, c'est un détail!... mais c'est par vanité, pour

avoir la satisfaction d'être jalousée par ceux-ci ou par ceux-là... pour épater les gens de Pont-sur-Sarthe et pour embêter ses amis... pas pour autre chose...

— Je suis tout à fait chagrin de t'entendre parler ainsi de ta mère...

— C'est plus fort que moi!... je ne peux pas m'empêcher de dire ce que je pense!...

— Précisément, il ne faut pas le penser...

— Et comment veux-tu que je ne le pense pas?... comment veux-tu que je croie qu'elle m'aime?... Est-ce que, avant ta venue dans la maison, elle s'est jamais occupée de moi autrement que pour me gronder, ou gronder ceux qu'elle accusait de me gâter?... est-ce que, sans l'oncle et la tante de Launay, et sans toi plus tard, j'aurais jamais été soignée et caressée, moi?... Ah! si!... caressée, je l'étais!... deux fois par an!... quand elle partait, et quand elle revenait de ses voyages... Ça se passait sous la porte cochère, où j'étais cramponnée aux jupes de ma bonne, tremblante de la sentir rentrée dans la maison si calme quand elle n'était pas là!... Oh! c'étaient de vrais transports! « Ma Corysande!... ma fille bien-aimée!... » On aurait cru que nous jouions un drame et qu'on venait de me retrouver au fond d'un souterrain!... Et elle me soulevait de terre!... et elle m'écrasait à me couper la respiration contre son corset!... Tout ça, c'était pour les domestiques et le cocher de l'omnibus qui déchargeait les bagages... mais, comme ils la connaissaient bien, ça ne les mettait pas dedans!... C'est égal! on leur offrait tout de même régulièrement la petite scène de mélo...

Et, redevenue rieuse, l'enfant conclut d'un air bonhomme:

— Elle a toujours manqué de simplicité, tu sais...

— Tu exagères certaines imperfections...

— J'exagère?... Mais tu ne peux pas penser ce que tu dis là!... toi qui es si peu à la pose... si peu occupé de l'effet que tu produis...

— Tu te plais à contrecarrer ta maman pour des riens...

— Ta « maman »!... Prends donc garde!... si elle t'entendait!...

Et comme M. de Bray regardait vers la porte avec inquiétude, elle s'écria:

— Tu as eu peur, hein?...

Et d'un ton solennel :

— ... d'avoir oublié que « maman » est un mot bon pour le peuple... un mot qu'il faut laisser aux concierges... les gens qui sont nés s'expriment autrement...

— Puisqu'elle a la petite faiblesse de tenir à ce détail... pourquoi ne pas la satisfaire?...

— Mais je la satisfais!... mais je ne fais que ça, sapristi!... En lui parlant, je ne l'appelle pas... j'évite... mais en parlant d'elle, je dis « ma mère » gros comme le bras... j'en ai plein la bouche... mais pas plein le cœur!... Ah! c'est pas ma faute, va!... j'ai essayé!... depuis que tu as remplacé mon pauvre papa, surtout!... Tu as été si bon pour la petite fille sauvage et laide qui ne voulait pas te voir... et je t'ai tant aimé quand je t'ai connu, que, pour te faire plaisir, j'aurais voulu aimer ta femme... Ah! ouiche!... j'ai pas pu!...

— Mais c'est abominable, ce que tu dis là!...

— En quoi?... Je lui suis attachée comme il faut?... je serais désolée qu'il lui arrivât la moindre chose et je ne lui souhaite que du bonheur... mais quand je ne la vois pas, je respire mieux, c'est positif!...

Voyant la mine atterrée de son beau-père, elle reprit :

— Mais tu sais, tout ce que je te dis là, je ne l'ai jamais dit à personne qu'à toi...

— C'est heureux! — balbutia le pauvre homme abasourdi.

— C'est vrai!... je n'ai confiance que dans toi...

Elle regarda, par-dessus son épaule, le comte de Bray qui se balançait silencieux dans un fauteuil de bambou, et ajouta :

— Et aussi dans l'oncle Marc!... pourquoi ne dis-tu rien, oncle Marc?...

L'oncle Marc, un grand garçon long et élégant, répondit d'une voix un peu chantante :

— Parce que je n'ai rien à dire... Avant, d'ailleurs, que j'aie parlé, ta mère m'a imposé silence; par conséquent...

— Je sais bien!... mais depuis qu'elle n'est plus là?...

— Depuis qu'elle n'est plus là, tu as dit des choses à peu près justes, mon pauvre Chiffon... et, comme je ne peux pas te donner raison, alors je me tais...

— Tu es bon aussi, toi!...

— Oh !... excellent !... Mais laisse-moi donc tranquille, grande bête !... — ajouta-t-il en se levant brusquement, faisant glisser Coryse, qui lui grimpait sur les genoux comme un bébé.

Elle demanda, surprise :

— Pourquoi me pousses-tu comme ça ?...

— Parce que tu es trop grande pour faire encore de ces singeries-là !... à ton âge ?... est-ce que ce sont des manières, voyons ?...

— Comment, des manières ?... je ne peux plus monter sur les genoux de mon oncle, à présent ?...

Et, d'un air réservé et drôlet, elle conclut :

— Ah !... si tu n'étais pas mon oncle !...

— Eh bien, voilà, — répondit Marc de Bray d'un ton bourru, — c'est que, précisément, je ne le suis pas !...

— Oh !... — fit douloureusement la petite. — Oh !... que tu es méchant de me dire ça !...

Et s'allongeant, dans un de ces mouvements de joli animal qui lui étaient naturels, elle se mit à sangloter, le nez enfoui dans les coussins du divan.

— Ah çà !... — demanda l'oncle Marc, agacé — qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui, cette petite ?... elle qui n'a pas la larme facile, elle pleurniche tout le temps !... elle est insupportable !...

— Sois un peu indulgent, voyons, — dit M. de Bray, — elle est énervée de cette histoire de mariage...

— Je comprends ça !...

— Prends garde qu'elle ne t'entende... elle enverrait définitivement au diable ce pauvre Aubières !...

— Eh bien ?... Tu ne vas pas laisser faire cette monstruosité, je pense ?...

— Sa mère y tient tellement...

— Elle est folle !... Aubières a vingt-cinq ans de plus que Chiffon !...

— Si j'en crois les potins, la petite de Liron t'adore... et elle a vingt ans de moins que toi ?...

— En admettant que ce soit... elle m'adore aujourd'hui, mais demain ?...

— Je te citerai aussi l'exemple de notre mère, qui avait

vingt-cinq ans de moins que son mari et qui l'a passionnément aimé toujours...

— Je te répondrai que ce sont de ces exemples qu'on ne trouve que dans sa propre famille... heureusement!... En attendant, ce pauvre Chiffon pleure, que ça fait peine à voir...

Il alla au divan, et, passant sa main sur la petite nuque rose toute secouée de sanglots, il dit affectueusement :

— Je te demande pardon, petit Chiffon, de t'avoir fait du chagrin...

Elle releva son visage bouleversé et demanda :

— Pourquoi as-tu été si méchant?... pourquoi m'as-tu dit que tu n'es pas mon oncle?...

— Mais parce que, bien que je t'aime autant que si je l'étais, je ne le suis pas!... je suis le frère du mari de ta mère, je ne te suis rien... je pourrais t'épouser... si je n'étais pas de l'âge de mon ami d'Aubières, que tu envoies si gentiment promener...

— Oh!... — fit l'enfant stupéfaite — tu es de l'âge de M. d'Aubières?...

Et elle ajouta en riant :

— Ben, tu es moins « déchu » que lui, — comme disent les gens de Pont-sur-Sarthe... — Oui... l'autre jour, j'ai causé dans la rue avec un bonhomme qui m'a dit ça, pour m'expliquer que sa femme était un peu cassée...

Le marquis demanda, inquiet :

— Tu as causé dans la rue avec un bonhomme?... quel bonhomme?...

— Un bonhomme que j'ai rencontré quand je revenais du cours avec le vieux Jean... je pense que ça doit être un balayeur... ou un chiffonnier...

— Si ta mère t'avait vue causer avec cet homme, elle...

— Elle aurait poussé des cris?... j'sais bien!... mais elle ne m'a pas vue!...

Et, se retournant brusquement vers l'oncle Marc, elle demanda :

— Enfin, voyons?... que tu sois mon oncle pour de vrai ou pas, voilà cinq ans que je t'appelle mon oncle et que j'crois que tu l'es, comme je crois, quand on ne me met pas le nez dessus, que papa est papa, s'pas?... Alors tu peux bien me

donner un conseil... faut-il ou ne faut-il pas épouser M. d'Aubières?...

— C'est embarrassant, ce que tu me demandes là!...

— Enfin, si tu étais à ma place, qu'est-ce que tu ferais?...

— A ta place... mon Dieu!... je me tâterais!...

— Mais c'est précisément parce que je me tâte que...

— Avant de dire non, je verrais quelquefois d'Aubières... je réfléchirais...

— Ah!... tu penses que de le voir souvent, ça pourrait me faire changer d'idée?... Ben, moi, je crois le contraire...

— Aubières a de l'esprit... il est bon, bien élevé... il ne peut que gagner à être connu... Sans être riche, il a une gentille fortune et un nom historique...

— Ah! sapristi!... je le sais, qu'il est historique!... on l'a assez répété devant moi, qu'il l'est!... on l'a assez fait mousser!... mais moi aussi, j'ai un nom historique!... alors, tu comprends, on ne gobe pas beaucoup les choses qu'on a... c'est les choses qu'on n'a pas qu'on voudrait!...

— Qu'est-ce que tu voudrais?...

Elle réfléchit: puis, résolument :

— Beaucoup d'amour... ou, si c'est trop difficile, beaucoup, beaucoup d'argent!... il n'y aurait plus un seul pauvre à Pont-sur-Sarthe... vous verriez ça?... et puis, j'achèterais des tableaux... et des beaux chevaux... et j'aurais tous les soirs un concert... Ah! on ne s'embêterait pas chez moi, allez!...

— « S'embêterait »... encore!... Ah! si ta mère t'entendait!...

— Oui... mais elle ne m'entend pas!...

Un domestique ouvrit la porte :

— Madame la marquise voudrait dire un mot avant le dîner à monsieur le marquis et à monsieur le comte... Elle prie aussi mademoiselle d'aller s'habiller...

— M'habiller? — s'écria Coryse étonnée — il y a donc du monde?...

Puis se tournant en riant vers son beau-père et son oncle :

— Ça doit être M. d'Aubières!... et on veut vous indiquer la manière de le faire briller... Allez!... trottez-vous vite!... moi, je vais mettre ma vieille robe rose... elle est moins jolie et plus sale que celle-ci, mais elle est « du soir!... »

Elle regarda M. de Bray, — qui sortait suivi de son frère, — et balbutia, les yeux gros de nouvelles larmes prêtes à couler :

— C'est égal !... c'est pas de veine que les deux seuls qui m'aiment, ne me soient justement rien de rien !...

Et, comme son beau-père se retournait pour répondre, elle ajouta vivement :

— « Les deux seuls », c'est pas gentil ce que j'ai dit là !... J'oubliais l'oncle Albert et la tante Mathilde qui m'aiment tant !... et qui me sont vraiment quelque chose, ceux-là !...

Tout à coup, prise d'une idée subite, elle plongea, et, passant rapidement sous le bras de M. de Bray qui tenait encore le bouton de la porte, elle lui cria en riant :

— Au fait !... je dîne chez eux ce soir !...

Elle enfla sa voix, continuant avec emphase :

— Tu le diras à « ma mère », si elle l'a oublié...

Et elle disparut en courant dans l'escalier.

II

Chiffon avait bondi jusqu'à sa chambre, planté de travers un chapeau sur sa toison blonde et, entrant en bombe dans l'office, s'était emparée du vieux Jean qui enfilait en jurant des gants de coton trop étroits pour ses grosses mains.

— Allons !... vite !... conduis-moi chez tante Mathilde !...

— Mais, mademoiselle, vous n'y pensez pas !... y a du monde à dîner... c'est moi que j'dois aller à la porte... et on va arriver...

— Tu as bien le temps !... tu seras tout de suite revenu... nous allons courir...

— Ah ! nous allons courir !... — murmura le vieux cocher — par une chaleur pareille... ça va être gentil d'courir !...

Il achevait d'entrer ses gants, en enfonçant ses doigts écartés les uns entre les autres, d'un mouvement gauche et régulier. Coryse le prit par le bras et le secoua brusquement :

— Allons !... dépêche-toi !... tu vas me faire pincer !...

Le bonhomme resta les doigts ouverts en rayons, et demanda, l'air ahuri :

— Pincer?... Vous n'avez donc pas la permission?...

— Je l'ai sans l'avoir... allons, viens!...

— J'parie qu'c'est pas vrai... qu'vous n' l'avez pas?...

— Si... je l'ai... de papa...

— C'est bien comme si vous l'aviez pas alors!... Les permissions d'mossieu le marquis, c'est comme ses ordres... autant dire rien...

En traversant la salle à manger, elle s'arrêta, étonnée :

— Tiens! — dit-elle en voyant le couvert — il y a donc plusieurs personnes à dîner?... je pensais qu'il n'y avait que M. d'Aubières... Eh bien! où vas-tu?...

— Prendre ma casquette, qui est crochée dans la sellerie... j'vous attrape tout d'suite...

Il rejoignit Coryse, qui déjà détalait sur le cours à grandes enjambées, et se mit à marcher à quelques pas derrière elle. Tout à coup, elle se retourna, demandant :

— Tu le connais, M. d'Aubières... comment le trouves-tu?...

— J'le trouve un beau colonel...

— Ah!... Ben, mon pauv' Jean, on veut que je l'épouse!...

— Oh!... — fit le vieux cocher, avec un effarement si comique que la petite se mit à rire en le regardant — oh! pas possible!... mais i' serait quasiment vot' papa!...

— C'est égal... on veut tout de même... c'est madame la marquise qui veut...

— Ah! — dit le bonhomme, qui connaissait les goûts de sa maîtresse, — c'est qu'il a un grand nom, mossieu l'duc d'Aubières!...

— Avance donc ici, à côté de moi!... — ordonna Coryse, que ça gênait de se retourner en marchant — tu me donnes le torticolis!...

— J'peux pas m' mettre à côté... Madame la marquise l'a 'xpressément défendu... « Dans la rue, on marchera cinq pas derrière mademoiselle, quand on l'accompagnera... », qu'elle a dit...

— Aux autres... mais pas à toi qui es à moitié ma nourrice... Voyons?... est-ce qu'il peut y avoir une étiquette pour toi?... Tiens! nous voilà arrivés!...

Jean regarda le vieil hôtel de granit qui, en face d'eux, dressait sur la place du Palais sa lourde silhouette grise, et murmura en poussant un énorme soupir :

— En v'là une bonne maison!... où qu'on était bien... et des bons maîtres!... c'est pas que j'veux rien dire d'mossieu l'marquis, toujours!... qu'a pas meilleur qu'lui... mais i' n'fait pas souvent c'qu'i' veut!... tandis qu'mossieu et madame de Launay, i' faisaient chacun c'qu'i' voulaient... mais c'était toujours c'que voulait l'autre...

— Tu regrettes, hein?... de les avoir quittés?...

— J' regrette pas, vu qu'j'ai quitté pour être avec vous et qu' j'y suis... mais quand vous serez mariée à mossieu le duc d'Aubières... ou à un autre, j' resterai pas longtemps... rapport à madame la marquise...

Et, comme Chiffon ne répondait rien :

— J'ai tort de m'plaindre à vous d'ça!... d'abord, pac' que c'est tout d'même vot' maman... et puis pac' que vous êtes pus à plaindre qu' moi... qu'moi j' peux m'en aller si j'veux... et qu'vous, vous n'pouvez pas?...

Et, après un silence, le bonhomme, qui suivait toujours sa petite idée, demanda :

— Croyez-vous qu'i' m'reprendront, mossieu et madame de Launay?... i' savent bien qu'j'ai quitté qu'pour être avec vous, mam'zelle Coryse... et i' trouvent que d'puis qu'c'est pus moi, leurs chevaux sont pus si beaux, ni si gras, ni si luisants et tout...

— Mais tu sais bien que tu resteras toujours avec moi, vieux Jean, et que je t'emmènerai en m'en allant...

Elle venait de soulever le marteau de la porte cochère et d'enjamber l'énorme barre de traverse. Les yeux pleins de larmes, le cocher se pencha vers elle, ému et joyeux :

— Comment?... vous voudriez encore pour vot' service d'un vieux homme comme moi... qu'est pas beau, ni chic?...

— Oui... tu me plais comme te voilà, Nourrice!... et c'est pourtant vrai qu' t'es pas joli!...

Laissant retomber le battant de la porte, elle lui cria :

— En attendant, file!... tu n'as que le temps!...

Et, riant, sans prendre garde à la mine terrifiée du pauvre homme :

— Tu ne vas peut-être pas être trop bien reçu à la maison, tu sais!...

L'entrée de Chiffon dans la salle à manger des Launay, qui s'asseyaient à table au même instant, fut un véritable événement. La tante Mathilde et l'oncle Albert se levèrent en poussant un cri ravi, et le domestique se permit un grognement satisfait.

C'est que tout le monde adorait Chiffon dans la vieille maison où s'était écoulée sa première enfance, et où elle revenait toujours avec joie dès qu'elle pouvait s'échapper.

Elle avait dix ans quand sa mère, en se remariant, la reprit aux deux vieillards habitués à la croire vraiment leur enfant. Ce fut pour eux un déchirement terrible; terrible aussi pour la petite fille, que l'avenir effrayait.

Grondée, secouée par sa mère dès l'âge où elle pouvait se souvenir; soignée et caressée par le vieil oncle et la vieille tante dès qu'elle les avait connus: puis cahotée et tiraillée entre les câlineries et les injures pendant les séjours de madame d'Avesnes à Pont-sur-Sarthe, Coryse, foncièrement gaie par tempérament, mais triste par réflexion, vivait dans une perpétuelle inquiétude.

Toute petite, assise dans son tout petit fauteuil sous les regards fixes des portraits en armures et en corselets des Avesnes, entre les deux vieux qui ne perdaient pas de l'œil sa tête frisée, déjà l'enfant pensait.

Elle pensait que c'était bon de vivre et de rire: de se rouler sur le tapis du grand salon ou sur le gazon du triste jardin qui lui semblait, à elle, tout plein de soleil et de joie. Elle pensait que c'était amusant de causer avec les chiens, les chevaux, les oiseaux, les joujoux et les fleurs. Mais tout cela ne devait pas durer. Un jour, demain peut-être, on entendrait vers le soir ouvrir la grande porte de la voûte; une grosse voiture tournerait dont elle connaissait bien le bruit, et l'oncle Albert, courbant vers elle son grand corps, lui dirait en l'embrassant, avec un peu d'embarras:

— Mon Chiffon, c'est ta petite mère qui arrive... tu vas descendre au-devant d'elle avec Claudine...

On ne lui disait plus d'avance le retour de madame d'Avesnes. L'oncle et la tante s'étaient aperçus que, dès qu'on l'avertissait, elle cessait de dormir et de manger. Elle avait aussi de continuelles crises de larmes, mais faisait bonne contenance au dernier moment, résignée lorsqu'il « le fallait » absolument.

Et elle songeait qu'obéissant alors à l'oncle, elle prendrait dans sa petite main un coin du tablier de Claudine et descendrait résolument, les yeux secs, faisant à peine une « lippe », tandis que la Bretonne touchée lui dirait de sa grosse voix encourageante :

— Allons, mon pauv' Chiffon!... faut t'faire une raison!...

Alors, elle répondrait d'une voix effarée, qu'il lui semblait entendre :

— Toi surtout, fais attention à ne pas me tutoyer!... et appelle-moi Mademoiselle... tu sais bien qu'elle veut... Oh!... mon Dieu!... fais bien attention, dis?...

Certes, les scènes et les cris qui pleuvaient sur elle irritaient Coryse, mais moins toutefois que les scènes et les cris destinés aux autres.

La vue de la tante Mathilde pleurant doucement dans sa chambre, ou d'un domestique renvoyé, traînant tout pâle sa malle dans l'escalier, la bouleversait au point de la faire rester toute une nuit, dans son petit lit, les yeux grands ouverts et la mâchoire tremblante.

Et c'était tout cela qu'annonçait la grosse voiture, dont elle croyait toujours entendre le roulement, même quand elle jouait; ou distinguer la silhouette hérissée de bagages, même quand elle regardait ce qu'elle aimait tant à contempler immobile et attentive : l'eau, le feu, et les fleurs.

Et toujours, pendant des années, Chiffon avait vécu rieuse mais préoccupée : ne parvenant pas à oublier, au cours des huit ou dix bons mois tranquilles, les quelques mauvais jours passés et à venir : courbant d'avance son petit dos souple et fort, dans l'attente de quelque choc effroyable qu'elle prévoyait.

L'annonce du mariage de sa mère qui, en lui-même, la laissait fort indifférente, la terrifia quand elle sut qu'elle allait quitter le vieil hôtel où elle avait grandi et les vieux parents qui l'avaient élevée. Elle connaissait de vue le marquis de Bray, qu'elle apercevait souvent à cheval avec son frère Marc,

et elle lui trouvait jusque-là l'air très « chic » et très bon. Mais quand elle vit qu'il épousait sa mère, elle en conclut qu'il devait lui ressembler et crut son dernier jour arrivé.

Très maîtresse d'elle-même quand elle jugeait qu'il fallait être telle, elle ne laissa pas voir ses craintes et se contenta de protester silencieusement. A madame d'Avesnes, qui lui annonça avec de grandes phrases que c'était par amour maternel et dans l'intérêt de son avenir qu'elle se remariait, elle ne répondit pas un mot. Et quand on la chercha pour la présenter à M. de Bray, venu faire une visite aux Launay, elle alla se blottir au fond du jardin dans une boule d'hortensias où elle demeura introuvable.

Pâle, les lèvres pincées, les yeux durs, elle assista dans la triste cathédrale au mariage de sa mère, comprenant vaguement que là disparaissait le dernier souvenir du pauvre papa qu'elle n'avait pas connu et qui peut-être l'eût aimée.

Et ce fut le cœur désolé et plein de rancune que la petite entra dans sa nouvelle maison.

Tout de suite, M. de Bray aima Chiffon ; mais, devinant ce qui se passait en elle, il ne chercha pas à hâter l'instant qui devait les rapprocher. L'intraitable caractère de sa femme amena ce rapprochement.

Effarouchés du vacarme, des pleurs, des éclats et des grands gestes de la marquise, ces deux êtres gais et bons cherchèrent instinctivement l'un chez l'autre un appui. Ils multiplièrent, sans même s'en rendre compte, les occasions de se réunir, et Chiffon, sans se l'avouer encore, finit par n'être un peu joyeuse et rassurée que quand son beau-père était là.

Toujours l'enfant s'était appliquée à cacher la terreur qu'elle avait de sa mère. Elle se redressait au bruit des cris, affectant un calme irritant et levant impertinemment le nez, alors qu'elle sentait pourtant claquer ses dents et trembler ses petites jambes.

Mais un soir elle se trahit. Poursuivie à travers un corridor par madame de Bray qui l'injuriait, elle enfourcha brusquement la rampe de l'escalier et, glissant jusqu'au bas, se précipita dans la bibliothèque. Là, se croyant seule, elle se plaqua contre la porte, haletante, angoissée, écoutant si sa mère la cherchait.

Marc de Bray, qui habitait avec son frère, fumait enfoncé dans un grand fauteuil loin de la lampe. Il appela doucement la petite. Elle se retourna, mécontente d'être surprise dans ce moment de faiblesse et d'abandon.

— Ah! — fit-elle d'un ton fâché — vous êtes là, vous?...

Marc répondit, un peu goguenard :

— Mon Dieu, oui, mademoiselle Corysande!... je suis là!.... je vous gêne?...

Chiffon ne mentait jamais. Elle vint à lui et, bourrue :

— Oui!... vous m'avez vue avoir peur... et je n'aime pas bien ça!...

Il se mit à rire en regardant affectueusement l'enfant :

— Tu es vraiment un gentil Chiffon!... Si tu avais peur d'un revenant... ou d'un coup de canon, je te dirais que c'est très vilain pour un descendant des Avesnes... mais de ta mère?... Ah!... mon pauv' petit!... j'en ai bien peur, moi, un vieux barbu!... ainsi, juge si je te comprends!...

— Ah! — murmura Coryse plus confiante — vous aussi?... vous n'avez pas l'air...

— Je n'ai pas l'air quand elle est là... ça lui ferait trop de plaisir... mais après je me dédommage et je tremble tout mon soûl!... C'est vrai!... ce matin encore à déjeuner, quand elle a attrapé ce malheureux Joseph, j'ai voulu ne rien dire... me contenir, et mon gosier s'est contracté sur un pruneau... je ne te dis que ça!... tu as bien vu que je me suis sauvé pour aller étouffer paisiblement dans le vestibule...

Puis, devenu sérieux :

— Vois-tu, Chiffon, tu devrais raconter à mon frère tes petites affaires...

— Oh!... — fit Coryse, saisie.

— Oui... tu devrais lui avouer franchement tes tristesses et tes peurs...

Elle répondit, indifférente et découragée :

— Qu'est-ce qu'il y pourrait?...

— Dame!... il est le maître, après tout!...

Les yeux de Chiffon s'ouvrirent tout grands :

— Lui?... pas possible!...

Marc de Bray éclata de rire :

— Je sais bien que ça ne paraît pas beaucoup!... Ton beau-

père a l'horreur des discussions et des scènes... il préfère céder toujours en ce qui le concerne...

— Eh bien, alors?...

— Eh bien, alors, s'il s'agit de toi, c'est autre chose... en souvenir de ton papa dont il était l'ami, et pour toi-même aussi, car il t'aime beaucoup...

Voyant qu'elle faisait un mouvement, il appuya :

— Beaucoup... moi aussi, je t'aime bien, va, mon petit Chiffon... et si nous ne t'avons jamais parlé de cette affection, c'est qu'il n'est pas très facile d'aborder un petit hérisson qui se met en boule du plus loin qu'il aperçoit ceux qu'il ne veut pas voir...

Et comme son frère entrait, il lui cria :

— Tiens, Pierre, dis à Chiffon que nous sommes ses amis... et j'ai idée que ce soir elle te croira...

De ce jour, une affection immense était éclose dans le petit cœur si fermé de l'enfant, et elle avait vécu plus tranquille.

— Comment se fait-il que tu sois venue ce soir, mon Chiffon? — demanda l'oncle Albert enchanté : — je croyais que vous aviez du monde à dîner?...

Elle cligna de l'œil dans une grimace drôle de gavroche :

— M. d'Aubières, hein?... — fit-elle, sautant à pieds joints dans la question.

Et tout de suite, sans laisser le temps de répondre :

— A ma place, vous l'épouseriez, dites?... M. d'Aubières?...

— Mais... Chiffon!... — balbutia timidement la tante Mathilde, indiquant du regard le domestique qui s'empressait d'ajouter un couvert.

— Bah!... qu'est-ce que ça fait?... M. d'Aubières a dû me demander vers quatre heures, on me l'a dit à cinq... ce soir une partie de la ville le saura... et demain ma mère l'apprendra au reste... Ça a l'air grand... comme ça, Pont-sur-Sarthe!... et on dit qu'il y a 80.000 habitants!... ben, ca n'empêche pas qu'un potin a vite fait d'en faire le tour... vous le saviez, vous, que M. d'Aubières veut m'épouser?...

— Mais — dit M. de Launay — nous, nous le savons par

ta mère, qui est venue nous le dire, et nous inviter à aller chez elle ce soir...

— Ah!... parfaitement!... on veut le présenter à la famille... me forcer à dire oui!...

La tante protesta :

— Mais on n'a pas à nous le présenter... nous le connaissons depuis qu'il est en garnison ici... et il y a déjà longtemps...

— Il y a un an!... la première fois que l'oncle Marc l'a amené dîner, il a dîné à côté de moi... j'avais encore mes robes courtes... il m'a parlé tout le temps de *rallye-paper* et de chasse... Ce que je me suis embêtée pendant ce dîner-là!...

— Chiffon! — fit madame de Launay d'un ton de reproche — un gros mot!... encore!...

Elle s'étonna :

— Un gros mot!... où donc ça?... Oh!... c'est « embêtant » que vous appelez un gros mot!... C'est vous qui êtes si correcte que ça, tante Mathilde!...

— C'est toi qui ne l'es pas assez!... Ta mère a raison quand elle te reproche tes façons et ton langage... oui... tu as des manières de garçon, et tu parles comme les enfants de la rue...

— Dame!... c'est les seuls qui m'amusaient à écouter, quand j'étais petite... C'est pas ma faute si je n'ai jamais pu trouver un mot à dire à mes cousines de Lussy, ni aux « petites demoiselles du général », — comme disait Claudine, — qui arrivaient pour goûter avec moi en robe de soie et frisées au petit fer!... J'avais beau me torturer l'imagination, je restais les bras ballants en face d'elles, riant bêtement... et me moquant moi-même de moi... mais je n'y pouvais rien!... elles me parlaient comme on m'a pourtant appris à parler et je ne les comprenais pas!... elles faisaient des liaisons!... et y a rien qui me trouble comme ça!... c'est si drôle!... il me semble toujours qu'on joue la comédie... n'est-ce pas, oncle Albert?... vous saisissez?...

— Oui... oui... je saisis... mais ne parle pas tant et mange ton bœuf qui va être froid...

— Il sera bon tout de même!... c'est si bon, le bœuf!... encore une chose qu'on ne mange jamais à la maison!...

— Ta mère ne l'aime pas, je crois?...

— C'est pas qu'elle l'aime pas!... mais elle veut pas qu'on le serve... elle dit que c'est un plat peuple... et tout ce qui est peuple, que ce soit un plat ou autre chose...

— Oui... c'est bon!... mange!...

— En attendant, vous ne m'avez toujours pas donné de conseil?...

— Pourquoi faire?...

— Ben, pour M. d'Aubières...

— Mais dans ce cas, ma petite enfant, — dit l'oncle Albert, — tu ne dois prendre conseil que de toi-même... M. d'Aubières convient à ta mère... c'est à toi de voir si, à toi, il te plaît...

— Il me plaît... il me plaît... oui... certainement... jusqu'à présent... mais jamais je ne l'ai regardé à ce point de vue-là... et dame!... je crois bien que si je l'y regarde...

La tante Mathilde insista :

— Il faut le revoir encore... le revoir plusieurs fois... ça t'est facile, puisqu'il vient constamment chez tes parents... alors tu l'étudieras bien... et quand tu l'auras bien étudié...

— Qu'est-ce que je ferai, quand je l'aurai bien étudié?...

— Eh bien, tu verras ce que tu veux répondre..

— Et je répondrai : « Zut!... »

— Zut?...

Chiffon se mit à rire.

— Ah! que c'est donc drôle, tante Mathilde, de vous entendre dire zut!... vous n'y mettez pas l'intention du tout!...

— Pas intention?...

— Non!... zut!!! c'est un mot qui veux dire : « Allez vous promener!... » ou quelque chose comme ça... alors il faut l'envoyer plus délibérément, vous comprenez?...

— Tu penses bien que je ne vais pas, à mon âge, apprendre à dire zut?...

— Vous le diriez pourtant bien!... Ordinairement vous n'êtes pas pincée pour deux sous, vous, tante Mathilde!... et vous vous servez quelquefois d'expressions... qui valent bien « embêtant », soit dit sans reproche!...

— J'ai tort!...

— Jamais!... c'est dans ces moments-là que je vous aime le mieux!... et tenez!... c'est ce qui me plaît de M. d'Aubières... c'est qu'il n'est pas non plus à la pose... et je suis bien sûre

que mes façons de dire ne le choquent pas le moins du monde... la preuve...

— Et — demanda M. de Launay — quel est, au sujet de ce mariage, l'avis de ton papa et de ton oncle?...

— Papa ne dit pas trop grand chose... il se contente de faire l'éloge de M. d'Aubières... l'oncle Marc, lui, me dit de me tâter... et puis, quand ils croyaient que je ne les écoutais pas... parce que je pleurais dans un coin...

Ensemble les deux vieillards demandèrent inquiets :

— Tu pleurais?...

— Dame! mettez-vous à ma place... si vous croyez que c'est rigolo!... d'ailleurs, c'était pas pour ça que je pleurais... c'était pour autre chose!... enfin, pendant qu'ils croyaient que je ne les écoutais pas, ils énuméraient les gens de leur connaissance qui s'adorent malgré vingt ou vingt-cinq ans de différence...

— Ont-ils parlé de nous?...

— Non...

— Eh bien, Chiffon, j'ai eu hier quatre-vingt-un ans, et ta tante n'en a que soixante...

— Ah!... tout de même vous me faites l'effet d'être très bien comme vous êtes!... — dit Chiffon, qui s'accrocha au bras du vieil oncle pour passer dans le salon.

— J'ai demandé la voiture à huit heures et demie... — dit madame de Launay; — je vais me préparer...

— La voiture!... par ce temps-là?... pour faire deux cents mètres?...

Et, illuminée :

— C'est pas une idée de vous, ça!... j'parie que c'est pas une idée de vous?...

— C'est en effet ta mère qui....

— Qui vous a dit de venir en voiture... parce que vous avez de beaux chevaux... et que, comme tout le monde s'en va ensemble, on voit ça!... c'est pour éblouir M. d'Aubières... Oh! là! là!... toujours son épate et ses embarras!...

Tandis que les Launay se préparaient à sortir, Chiffon, assise dans une bergère à oreilles, regardait d'un œil affectueux le grand salon où elle avait tant joué jadis. Elle aimait le vieux meuble Empire à sphinx de cuivre recouvert

de velours d'Utrecht rayé jaune serin; les petites armoires basses, finissant au niveau du parquet, dissimulées dans les boiseries blanches, dans lesquelles elle serrait ses joujoux: et les belles boiseries Louis XVI, si intactes et si riantes, avec leurs satyres et leurs nymphes se lutinant à travers les bosquets, ce que Claudine, sa bonne, définissait ainsi : « Des hommes et des femmes qui se chatouillent sur le mur »: et la vieille pendule avec ses aigles; et les urnes de Sèvres ennuyeuses et charmantes...

Là, Chiffon revivait les bonnes heures de sa toute petite enfance, et c'est d'un ton convaincu qu'elle dit à ses vieux amis qui l'appelaient pour partir :

— Ah! il fait rudement bon ici!....

En arrivant à l'hôtel de Bray, elle grimpa en courant l'escalier devant l'oncle et la tante, leur criant :

— Vous direz que je viens!... faut que je m'habille!... je me ferais attraper si j'entrais comme ça!... je vais m'introduire dans ma vieille robe rose!...

III

En entrant dans le salon très éclairé, Coryse s'arrêta, examinant dans le clignement familier aux myopes, les gens qui causaient, assis en un grand cercle. Elle resta un instant hésitante, se demandant qui elle devait saluer d'abord. Puis elle marcha vers une vieille femme silencieuse, au fin profil effacé, et s'inclina dans un mouvement qui, étant donné ses allures habituelles, était certainement très respectueux.

La comtesse de Jarville plaisait à Coryse pour plusieurs raisons. Elle lui trouvait grand air en dépit de son attitude modeste, et elle la croyait vraiment intelligente et bonne. Et puis, madame de Bray haïssait cette vieille femme, parente éloignée de son mari, qui attristait son salon avec ses robes fanées et son aspect de vieux portrait pâli. Cette haine seule eût suffi pour la rendre sympathique à Chiffon.

— Corysande, — dit la marquise d'un ton bref, — viens donc dire bonjour à madame de Bassigny !...

Madame de Bassigny était la femme d'un colonel, et la bête noire de Chiffon. Une femme très riche et très à la pose, qui se plaisait à vexer et à humilier tous les ménages militaires de Pont-sur-Sarthe, et à faire punir les officiers garçons qui négligeaient son jour.

La petite se retourna et répondit avec une indifférence presque impertinente :

— Tout à l'heure... quand j'aurai salué madame de Jarville...

La marquise lança à sa fille un regard furieux, tandis que M. d'Aubières posait sur l'enfant ses bons yeux bleus, tout remplis d'admiration et de contentement.

Lui aussi détestait la femme de son collègue des hussards, et il était ravi du manque d'empressement qu'on lui témoignait si délibérément.

Cette femme maigre, — qui avait, disait-il, des becs aux coudes et une arête dans le dos, — mauvaise comme la gale, bavarde comme une pie et potinière comme une concierge ; qui calomniait les jolies femmes et se moquait des laides et des pauvres, lui faisait réellement horreur. Trop franc pour dissimuler absolument cette répulsion, M. d'Aubières s'en était tenu aux simples démarches de politesse réglementaires.

D'abord, madame de Bassigny très désireuse d'attirer chez elle ce célibataire bien tourné, porteur d'un grand nom, s'était montrée infiniment aimable pour lui. Elle s'appliquait avant tout à avoir le salon le plus élégant et le mieux fréquenté de Pont-sur-Sarthe, et elle comprit tout de suite que la présence du duc d'Aubières était indispensable pour bien établir la suprématie de ce salon. Un duc est une sorte de personnage dans presque tous les milieux, mais en province il devient un grand personnage.

Dès l'arrivée du colonel d'Aubières, on s'était dit : « C'est probablement un duc de l'Empire », et on l'avait regardé avec curiosité. Mais quand on apprit que le vieux monsieur de Blamont avait constaté dans le d'Hozier de la bibliothèque que le titre d'Aubières datait d'avant la revision de 1667, la curiosité devint admiration. Et comme, avec sa petite fortune, le duc d'Aubières faisait assez bonne figure ; qu'il avait de

beaux chevaux qu'il montait bien ; un phaéton bien tenu et une petite maison « pour lui tout seul » et pleine — disait-on — de jolis bibelots, dans le quartier neuf, près de la gare, il était devenu le point de mire à la fois des mères, des veuves, et des cocottes de Pont-sur-Sarthe.

Mais, malgré toutes les amabilités dont l'accablèrent le colonel et madame de Bassigny, il resta cérémonieux et réservé, se contentant d'être poli, sans plus.

Plus heureuse que son amie, madame de Bray eut la joie de produire le duc d'Aubières dans son salon. Il était très lié avec son beau-frère Marc, qui le lui amena, ne craignant pas, cette fois, qu'elle accueillît avec son habituel dédain un camarade aussi brillant.

Et, tandis que toutes les plus jolies femmes, — y compris madame de Bray à son déclin, mais encore appétissante, — lui faisaient à l'envi la cour, le duc ne regarda, ne vit que la gamine à la fois svelte et rablée, rêveuse et gavroche, qui riait avec lui, confiante, affectueuse, sans se soucier des jeunes gens chics qui ornaient le salon de sa mère. Il devina une partie des petites misères qui troublaient la vie de Chiffon, l'oncle Marc lui apprit le reste ; et, inconscient, il se mit tout doucettement, à quarante-trois ans, à aimer l'enfant de quinze ans qui lui riait si joliment au nez, de toutes ses dents de petit chien.

Quand M. d'Aubières s'aperçut de ce qui se passait dans son cœur trop jeune, il pensa : « Je suis fou... »

Puis, à force de rêver à ce mariage qui lui semblait d'abord impossible, il en arriva peu à peu à se dire : « Pourquoi pas ?... »

Et il était ce soir, le pauvre homme, craintif, angoissé, cherchant le regard de Chiffon pour y lire l'impression produite par sa demande qu'il jugeait à présent, dans sa grande modestie, outrecuidante et ridicule.

Mais Chiffon évitait obstinément de tourner les yeux vers lui. Après avoir sommairement salué madame de Bassigny, elle causait maintenant avec un petit jeune homme grêle et étriqué, au front fuyant, au menton ravalé, le vicomte de Barfleur, descendant de la plus vieille famille du pays, et l'un des élégants de Pont-sur-Sarthe. Et, bien que cette conversation sem-

blât, d'après l'air distrait et ennuyé de Coryse, totalement dénuée d'intérêt, M. d'Aubières, irrité de la voir occupée de quelqu'un, se mit à prendre en grippe l'innocent avorton qui n'en pouvait mais.

Tout à coup, une grande jeune fille très belle, Geneviève de Lussy, une cousine des Avesnes, s'écria :

— Chiffon !... pourquoi n'es-tu pas venue au cours tantôt?...

— Comment? — demanda madame de Bray stupéfaite — comment?... elle n'est pas allée au cours?...

Coryse, devenue très rouge, avait brusquement planté là le petit Barfleur : et, s'avançant vers sa mère,

— Non, — dit-elle, — je ne suis pas allée au cours... je suis restée dans le jardin...

Elle se tourna vers M. de Bray, l'œil suppliant, et ajouta :

— Il faisait si, si beau !...

— Et où êtes-vous allée?...

Jusqu'à l'âge de cinq ans, la marquise avait dit « vous » à sa fille, qui lui disait également vous. Elle n'admettait pas qu'il en fût autrement, parce que, affirmait-elle, le tutoiement entre enfants et parents datait de la Révolution. Il était ignoble et nivelait les classes, etc... etc... Et puis, un beau jour, au retour d'un de ses voyages, elle avait déclaré que le tutoiement réciproque était plus tendre ; que lui seul marquait l'intimité, la confiance : qu'à présent, « toutes les femmes du faubourg Saint-Germain » tutoyaient leurs enfants et se faisaient tutoyer par eux. Et, subitement, elle avait exigé que Coryse la tutoyât. La pauvre petite, qui eût employé volontiers une appellation plus cérémonieuse encore que le « vous », avait eu peine à se faire à ce tutoiement si loin de son cœur et de ses lèvres. Madame de Bray aussi s'oubliait souvent. Dès qu'une discussion quelconque l'emportait, elle criait « vous » à Chiffon comme par le passé, et la petite, « remise dans le ton », — comme elle disait, — reprenait avec joie la « tradition » ancienne. Elle répondit :

— Je viens de vous le dire... je suis restée dans le jardin...

— A fainéanter?...

— Non...

— Qu'est-ce que vous avez fait?...

— J'ai regardé les fleurs...

— C'est bien ce que je disais!...

Et, avec importance, comme si elle devait se tenir au courant pour surveiller les études de sa fille et lui faire reprendre les leçons manquées :

— De quoi s'est-on occupé aujourd'hui au cours, Geneviève?...

— Au cours?... — fit la jeune fille, qui chercha un instant à se souvenir, — nous nous sommes occupées de la reproduction...

Et, au milieu d'un silence étonné, elle reprit :

— De la reproduction des plantes phanérogames...

L'oncle Marc haussa les épaules en murmurant à demi-voix :

— Chiffon a bien raison d'étudier les fleurs elle-même dans le jardin... c'est sans inconvénient, au moins!...

Quant à la marquise, qui ignorait totalement les plantes phanérogames ou autres, et qui n'avait pas compris un mot, elle dit, d'un ton doctoral et protecteur, revenant au tutoiement :

— Tu as entendu, Coryse?...

La petite ne répondit pas. Geneviève reprit, s'adressant à elle :

— Mardi, c'est sur *Britannicus*, le cours...

— J'irai!... — s'écria Chiffon. — j'aime tant Racine!...

Le petit Barfleur savait qu'un homme du monde doit toujours placer dans toute conversation, et sur n'importe quel sujet, un mot quelconque. Il demanda, d'un air indifférent et poli :

— Et pourquoi, mademoiselle, aimez-vous tant Racine?...

— Je ne sais pas... — fit Chiffon, indifférente aussi.

Puis, après un instant de réflexion, elle déclara :

— C'est peut-être parce qu'on a voulu me faire aimer Corneille...

Marc de Bray se mit à rire : sa belle-sœur, furieuse, se tourna vers lui :

— On dirait vraiment que vous cherchez à la rendre plus ridicule et plus insupportable encore!...

— Moi!... — fit l'oncle Marc, ahuri.

— Oui, vous!... qui riez de toutes les inepties qu'elle dit... et qui avez l'air de trouver ça drôle! ..

Elle allait continuer, élevant déjà la voix au milieu du silence. Très agacée d'être ainsi épluchée, Chiffon, les yeux brillants et le nez en l'air comme aux jours de bataille, proposa :

— Si on recausait comme avant... au lieu de s'occuper de moi ?...

Une des portes du salon, qui donnait sur le jardin, était ouverte. Sans attendre pour juger de l'effet produit par sa proposition, elle sortit et descendit le perron, où l'attendait *Gribouille*, son meilleur ami, un énorme dogue court et trapu : bonasse avec un air féroce.

La nuit était claire, mais sans lune. Une de ces nuits pleines d'humidité et de parfums qu'aimait Coryse. Suivie de Gribouille elle s'éloigna de la maison, marchant vers l'extrémité du jardin. L'odeur intense des pétunias blancs l'attirait. Et quand elle fut auprès de la longue corbeille, qui apparaissait toute pâle au milieu du gazon sombre, elle se pencha, les narines ouvertes, prise d'une envie de se rouler sur les fleurs embaumées pour les mieux respirer. Mais elle pensa :

— Je leur ferais mal !...

Car Chiffon, persuadée que les fleurs souffrent, ne les touchait qu'avec une délicatesse infinie et d'attendrissantes précautions.

Un bruit de pas dans l'allée fit grogner Gribouille : et, tout de suite, elle devina que c'était M. d'Aubières qui s'avançait dans l'obscurité. Il demanda, distinguant vaguement la tache claire que laisait Chiffon :

— C'est vous, mademoiselle Coryse?..,

— Oui, monsieur...

D'une voix hésitante, il reprit :

— Voulez-vous me permettre de causer avec vous un instant?...

— Mais oui...

— Est-ce que... est-ce qu'on vous a dit que... que...

Elle eut pitié de son embarras.

— Oui... je sais que vous m'avez demandée aujourd'hui en mariage...

Il murmura, le gosier serré :

— Eh bien?...

— Eh bien !... je ne m'y attendais pas, comme vous pensez !... et dame !... ça me surprend un peu... et même beaucoup, si vous voulez que je vous dise ?...

— Pourquoi ?... vous n'avez donc pas deviné que je vous aime depuis très longtemps ?...

Elle répondit, sincère :

— Oh ! quant à ça, non, par exemple !...

— C'est pourtant bien vrai !... je vous aime depuis que je vous connais...

— Ça, c'est excessif !... je suis bien sûre que le premier jour où vous m'avez vue, j'ai pas dû vous faire une impression bien agréable... Oh ! non !...

— Le premier jour ?...

— Oui... à dîner... le soir où j'étais à côté de vous... Ce que j'ai dû vous paraître moule !... C'est vrai qu'aussi vous m'aviez si tellement rasée avec vos chasses et vos *rallye-papers* et tout le tremblement...

— Mais... — balbutia le pauvre homme interdit — je ne savais pas de quoi vous parler... et je...

— Soyez sûr que je vous suis reconnaissante de ne pas m'avoir parlé service... car il y avait encore ça !...

— Comme vous vous moquez de moi !... Vous me trouvez ridicule... ennuyeux ?...

Elle protesta avec vivacité :

— Oh ! non... pas du tout !... ça ! jamais !... et même je vous aime beaucoup... je suis très contente quand je vous vois...

Joyeux, il demanda :

— Eh bien, mais alors...

— Quand je vous vois... accidentellement... mais si c'était toujours, toujours, tout le temps...

— Alors, vous ne voulez pas de moi ?...

Chiffon avait envie, à cette question bien nette, de répondre nettement non. Comme ça, au moins, tout serait fini : on ne reviendrait plus là-dessus. Mais elle devina tant d'inquiétude dans la pauvre voix étranglée qui l'interrogeait, tant de supplication dans la haute silhouette penchée vers elle, qu'elle n'eut pas le courage de faire un gros chagrin à cet ami qui semblait tant l'aimer. Gentiment, elle répondit :

— Non... je ne dis pas ça encore... je suis très flattée, très reconnaissante de votre affection... mais je suis si petite fille !... j'ai si peu pensé aux choses graves... laissez-moi réfléchir... voulez-vous ?... ne me demandez pas de dire tout de suite oui ou non... car, alors... je dirais non...

— J'attendrai votre décision... mais permettez-moi de plaider un peu ma cause ?...

Et, voyant que Coryse revenait du côté de la maison, il la fit retourner sur ses pas en lui prenant doucement le bras.

— Je vous en prie, accordez-moi encore quelques minutes... c'est votre mère qui m'a dit de venir vous rejoindre ici...

Avec conviction, Chiffon s'écria :

— Ah ! je le pensais bien !...

Et en elle-même elle ajouta :

— Elle ne peut pas me laisser tranquille !...

De sa belle voix grave, très émue, M. d'Aubières reprit :

— Je vous parais vieux... mais je vous offre un cœur très jeune, un cœur qui n'a jamais été à personne...

— Oh !... — fit Coryse, effarée, — vous n'êtes pas arrivé à votre âge sans aimer quelqu'un... voyons ?...

Il répondit gravement :

— Aimer... ce que j'entends par aimer... jamais !...

— Et qu'est-ce que vous entendez donc par aimer ?...

— J'entends donner tout mon cœur et toute ma vie...

— Eh bien, n'est-ce pas toujours là ce qu'on appelle aimer ?...

— Toujours... enfin... non... ça dépend, — balbutia M. d'Aubières embarrassé.

— Tenez, — fit brusquement Chiffon, — j'aime autant vous dire que je ne vous crois pas !... oh ! mais, pas du tout !...

— Vous ne me croyez pas !... et pourquoi ?...

— Ah !... voilà !... c'est que c'est assez difficile à vous raconter... Enfin, un jour... au printemps... j'étais à me promener à cheval, avec l'oncle Marc, dans la forêt de Crisville... et je vous ai aperçu de loin... avec une dame... je vous ai reconnu tout de suite... il n'y a personne d'aussi grand que vous à Pont-sur-Sarthe... Vous étiez à pied... et il y avait un fiacre qui vous suivait... un des petits fiacres ridicules de la station de la place du Palais... La dame... c'était une des dames dont personne ne parle... excepté ma mère et madame de Bas-

signy, qui les appellent « les donzelles » et qui font des écarts dans la rue ou au cirque, quand il faut les frôler... on croirait que ça brûle... Je vous demande pardon de dire ça à propos de quelqu'un que vous aimez...

— Moi !... — protesta le duc, à moitié riant, à moitié désolé.

— Ou que vous aimiez, du moins...

Et, imperturbable, Chiffon continua :

— Alors, je dis à l'oncle Marc : « Tiens ! M. d'Aubières... avec la dame dont il ne faut pas parler !... » Ah ! c'est que j'ai oublié de vous dire... Paul de Lussy, le frère de Geneviève, celui qui fait son droit... vous savez bien ?... il avait fait des bêtises à cause de cette dame-là... et on voulait l'engager... alors, Georgette Guibray, la fille de votre général, l'avait montrée un jour, au Parc, à Geneviève, la dame... en lui disant : « Vois-tu, c'est à cause de celle-là que ton frère fait des sottises... » Geneviève me l'avait montrée aussi, et j'avais demandé des explications à papa en déjeunant... Ah !... Seigneur !... quelle affaire !... Je vois encore ça !... ma mère s'était levée, elle me maudissait avec sa serviette en m'appelant « Fille éhontée » !... moi, j'étais bleue !... je comprenais pas du tout ce qu'il pouvait bien y avoir !... Alors, après le déjeuner, papa m'a emmenée dans le fumoir et il m'a dit qu'il ne fallait jamais parler de ça... surtout devant ma mère... et que d'ailleurs on devait ignorer le monde des « cocottes »... qui est un monde à part... Et le soir, ça a recommencé avec ma mère quand j'allais me coucher !... Sapristi !... c'est un des plus beaux attrapages dont je me souvienne !... mais ça vous ennuie peut-être que je vous raconte ça ?...

— Non... je voudrais seulement vous expliquer...

— Attendez que j'aie fini... Donc je dis à l'oncle Marc : « Voilà M. d'Aubières avec la dame dont on ne parle pas... » et il me répond : « Tu ne sais pas ce que tu dis !... tu es myope comme une taupe et tu ne peux rien distinguer d'ici là-bas... » Alors je lui offre de trotter pour voir... mais il ne veut pas, et le premier sentier que nous trouvons... crac !... il me pousse dedans pour que je ne puisse plus regarder la route... et c'est tout pour cette fois-là...

— Je vais vous...

— C'est pas fini !... Un mois après, j'étais avec le vieux

Jean... je vous revois avec la même dame et presque à la même place... Ah ! je me dis, cette fois-ci, comme moi je ne suis pas comme ma mère et madame de Bassigny et que j'ai pas peur de me brûler, je veux les regarder de près... et je trotte... « Mam'zelle Coryse, — me dit Jean, — la route devient bigrement grasse, les chevaux vont s'coller su' l'museau, bien sûr !... m'est avis qu'i' vaudrait mieux retourner par où qu'nous venons... » Je ne l'écoute pas, vous pensez... mais, à ce moment-là, vous remontez dans le fiacre ridicule et vous filez par la route de Crisville... Je dis à Jean : « Je veux voir où ils vont... » et il me répond : « Ça, mademoiselle, c'est des choses qu'est pas à faire !... »

— Et après ?...

— Après, je vous ai perdus à un carrefour... mais je vous ai retrouvés tout de même... à l'auberge de Crisville !... Votre fiacre mangeait l'avoine, et vous étiez au premier à une fenêtre... avec la cocotte... alors, j'ai pensé...

— Vous avez pensé ?...

— Puisque M. d'Aubières se cache dans la forêt et dans les auberges avec une femme avec qui il ne peut pas se montrer, c'est qu'il veut absolument la voir quand même... et s'il veut la voir quand même, c'est qu'il l'aime, comme Paul de Lussy l'aimait... et même plus !... car pour risquer, lui, un colonel, un homme sérieux et âgé...

Et comme le duc faisait un mouvement :

— Oui... en comparaison de Paul qui a vingt-deux ans, vous êtes âgé, n'est-ce pas ?... eh bien, pour faire ce que, quand c'était Paul, on appelait déjà des bêtises, il faut...

— Il faut s'ennuyer terriblement à Pont-sur-Sarthe... et chercher dans n'importe quel monde les distractions dont on ne sait pas se passer... Je ne peux pas vous expliquer ce que vous ne devez point comprendre, mais je peux vous affirmer que, quoi que vous ayez pu voir ou apprendre de ma stupide existence, je suis digne de vous aimer et d'être votre mari... Jamais, jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'ai eu l'idée de donner mon nom ni mon cœur à personne, et je vous offre, malgré mon « grand âge », un amour très jeune et très pur...

Serrant contre lui le petit bras qu'il avait gardé sous le sien, il murmura :

— Laissez-moi espérer un peu, je vous en prie?...

— Si je ne vous réponds pas tout de suite oui... — dit franchement Coryse — c'est que je veux n'épouser qu'un homme que j'aimerai ou que je sentirai que je peux aimer plus que tous les autres... Je déteste le monde, moi!... j'ai les grimaces et les guirlandes en horreur!... je n'ai, jusqu'à présent, aimé vraiment que l'oncle et la tante de Launay, papa, l'oncle Marc, le vieux Jean, ma bonne, Gribouille et mes fleurs... je veux aimer mon mari, sinon de l'amour que j'ignore, du moins très tendrement, très sûrement...

M. d'Aubières s'était arrêté. Il prit les mains de l'enfant et les appuyant contre ses lèvres :

— Je serais si horriblement malheureux s'il me fallait renoncer à vous...

Il l'attirait à lui, et elle s'abandonnait, émue par cette voix qui tremblait, par toute cette tendresse qu'elle sentait si vraie.

— Chiffon — balbutia-t-il — mon petit Chiffon!...

Elle s'appuyait à son épaule, rêvant, se demandant si elle ne pourrait pas aimer un jour cet homme qui l'aimait tant et qui semblait si bon.

Mais M. d'Aubières, bouleversé au contact du petit corps souple qui s'abandonnait, si confiant; énervé par l'obscurité, grisé par les parfums qui montaient des fleurs à cette heure de la nuit, perdit complètement la tête. D'un mouvement brutal, il enveloppa Coryse de ses bras, couvrant de baisers fous ses cheveux et son front. La petite se dégagea violemment, presque avec horreur. Et comme le duc, revenu à lui, murmurait troublé, désolé de ce qu'il avait fait :

— Pardonnez-moi... je vous aime tant!...

Elle lui répondit simplement, déjà remise d'un effroi que, dans son innocence, elle ne s'expliquait pas :

— Moi aussi, je vous demande pardon... mais c'est que, voyez-vous, je ne peux pas souffrir qu'on m'embrasse...

GYP.

(A suivre.)

LA

RÉSURRECTION D'UNE LÉGENDE

Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié sous les coussins du trône
La gorge de la liberté.
(AUGUSTE BARBIER, *Iambes*.)

A quelques lieues de Dijon, à Fixin, on voit une des œuvres les plus belles et les moins connues de François Rude. Le vieux sculpteur, chez qui le républicanisme s'alliait au culte de Napoléon, sur le désir d'un vieux soldat de l'Empire, le capitaine Noizet, a conçu et exécuté un admirable monument symbolique à la mémoire du grand homme.

Sur des quartiers de roche où pendent des chaînes est couché un Napoléon de marbre : il semble s'éveiller, écouter et soulever un coin du linceul de bronze qu'un aigle gigantesque protège de ses ailes brisées.

Il semble que l'obscur grognard et le grand artiste aient prévu le mouvement de renaissance napoléonienne auquel nous assistons, et dont il n'est pas sans intérêt d'étudier la genèse, — d'autant mieux que le bonapartisme ou ce qui lui ressemble revient de loin, comme on dit familièrement.

Il faut remonter à vingt-cinq ans en arrière pour se rendre compte de l'état où il était en plein second Empire.

L'apothéose de 1867, l'affluence des souverains étrangers dans

ce Paris qu'une spirituelle ambassadrice appelait la guinguette de l'Europe, la vogue extraordinaire de nos toilettes, de nos opérettes, de nos « cocottes », de nos actrices (l'une d'elles n'avait-elle pas été surnommée *le Passage des Princes*?), la situation exceptionnelle de Napoléon III, en apparence arbitre de l'Europe, tout cela était, il faut bien le dire, un décor qui cachait des réalités moins brillantes. Ne citons que la fin lamentable de l'entreprise mexicaine, l'entrée en scène triomphante de la suprématie de la Prusse avec Sadowa, et les complications qu'avait amenées au delà des Alpes et du Rhin l'application incomplète, mal ordonnée, de la politique des nationalités. Cette politique — très défendable au demeurant — a fini par devenir fatale à la France, mais l'ancien équilibre européen n'avait-il pas fait son temps? Et l'équilibre nouveau aurait-il eu les mêmes effets si l'Empereur eût pu ou voulu aller jusqu'aux conséquences extrêmes de son idée : constituer tout à fait l'unité de l'Italie en sacrifiant le pouvoir temporel du pape: s'associer à la Prusse pour fonder, moyennant des compensations à débattre, l'hégémonie allemande — que devait compléter la guerre de 1870? En réalité, la politique des nationalités n'a jamais été appliquée que très incomplétement, et c'est ce qui l'a rendue si nuisible à notre état en Europe.

Quoi qu'il en soit, les ferments d'opposition, endormis ou comprimés de 1851 à 1860, avaient ressuscité avec l'espèce de système parlementaire rendu à la nation. Des générations nouvelles naissaient à la vie publique: les anciens Cinq étaient poussés en avant par des hommes plus jeunes, plus hardis: et même dans la majorité des satisfaits et des fidèles se glissait un besoin de contrôle, justifié par la gravité des événements qui bouleversaient le monde.

La presse était encore soumise à un régime répressif dont il était facile de s'arranger: mais les adversaires du second Empire trouvèrent plus commode et aussi utile à leur œuvre de s'en prendre au premier.

M. Thiers venait de terminer, il n'y avait pas très longtemps, le monument un peu massif qu'il avait élevé à la gloire de Napoléon. Avec tout le respect qu'on doit à la mémoire du premier Président de la République, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* paraît d'une digestion difficile aujourd'hui. C'est

un Arc de triomphe auquel manqueraient le beau bas-relief de Rude et l'admirable perspective des avenues qui l'entourent.

Immédiatement, d'ailleurs, on se mit à saper en détail le colosse de bronze que M. Thiers avait cru construire. L'histoire de Lanfrey, haineuse, passionnée, le livre du colonel Charras sur la campagne de 1815, vinrent brutalement ébranler le piédestal de l'Idole.

Non seulement, on perçait à jour la politique du souverain, comme dans le beau livre de M. d'Haussonville, *l'Église romaine et le premier Empire*, non seulement on discutait les origines de l'Empire en présentant le 18 Brumaire comme un guet-apens auquel la nation était restée étrangère, non seulement on exaltait outre mesure la Révolution, ses hommes et ses institutions, mais on arrivait à discuter le mérite militaire du général. L'incompétence de ceux qui se chargèrent de cette besogne ne laissait pas que de faire sourire les spectateurs indépendants.

M. Littré, par exemple, le respectable M. Littré, pour qui la science des étymologies n'avait point de secret, mais qu'on ne s'attendait point à voir transformé en émule de Jomini, publiait (1868-1869), dans la *Revue positive*, deux articles plus tard réunis en plaquette (1872) avec ce titre : *Sur le Génie militaire de Bonaparte*. Il établissait la supériorité de Wellington sur Napoléon, qui eût dû livrer la bataille de Waterloo le 17 et non le 18 juin pour pouvoir écraser l'armée anglaise avant l'arrivée de Blücher. Il est probable que Napoléon s'en doutait, et, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il ne l'a pas pu, mais le vénérable auteur du *Dictionnaire* tenait à arriver à cette conclusion énorme :

« ... Il me suffit de savoir que Wellington fut au niveau de toutes situations militaires, tandis que Napoléon ne fut au niveau que de quelques-unes ! »

Voulez-vous maintenant voir comment Lanfrey racontait un des épisodes militaires les plus glorieux de cette campagne d'Italie, saluée jusqu'ici, même par les adversaires de Napoléon, comme un modèle du genre ?

Il s'agit du combat d'Arcole :

« Augereau et Bonaparte lui-même revinrent vainement à la charge contre le pont d'Arcole. Tous deux successivement

s'élancèrent sur le pont, un drapeau à la main, pour entraîner le soldat, mais ils ne parvinrent pas à forcer le passage. Bonaparte fut précipité dans le marais et perdit dans cette attaque un grand nombre d'officiers du plus grand mérite. »

Il fallait bien avouer, quelques lignes plus loin, que tout de même ce combat si vaguement indiqué avait dégagé Vérone; mais, où l'on avait plus beau jeu, c'est quand, à côté du soldat, dont on ne pouvait toujours nier ou diminuer les victoires, il s'agissait de juger le politique.

Le 18 Brumaire, d'abord, héritait de toutes les épigrammes et de tous les reproches qu'on n'osait adresser directement au 2 Décembre: et puis, que de points sombres dans la grande histoire! La mort du duc d'Enghien, le procès de Moreau, la guerre d'Espagne, l'enlèvement et la captivité de Pie VII, sans parler des dessous moins connus ou moins en évidence : le supplice de Palm, le libraire de Nuremberg, l'assassinat juridique des derniers chouans, comme Frotté et ses compagnons, l'assassinat pur et simple d'un autre royaliste de l'ouest, le baron d'Aché, la déportation aux Seychelles des anciens jacobins, non ralliés, les prisonniers du Temple et les fusillades de la plaine de Grenelle!...

Bref, on peut dire qu'au moment où commença la guerre de 1870, l'Empire était disqualifié à la fois par le souvenir de ses fautes et par l'oubli de ses gloires.

Il est inutile — nous ne voulons pas nous appesantir sur des souvenirs irritants — de rappeler l'explosion de haine qui suivit le désastre de Sedan. Depuis, à la réflexion, on s'est demandé si le 4 Septembre n'avaitpas été une sorte de crime national; on oublie, selon moi, que le plébiscite avait créé un contrat synallagmatique entre l'Empire et le peuple français, à qui l'Empire était tenu de donner paix, bonheur et gloire, la sécurité à l'intérieur et le prestige à l'extérieur. Ce pacte rompu, rien ne rattachait la France à une dynastie nouvelle, qui n'avait point contribué à la formation de l'agglomération nationale; qui avait, il est vrai, incarné les bienfaits de la Révolution, mais en la dénaturant, en nous brisant au joug de l'égalité sans nous donner les habitudes de la liberté dans ce qu'elle a de viril, dans ce qu'elle comporte d'indépendance à l'égard des tutelles administratives et légales.

Le 4 Septembre ne fut pas une révolution, mais une poussée, la secousse qui fait tomber le fruit mûr de l'arbre.

Ce qui s'est passé depuis est trop récent, et reste trop gravé dans notre mémoire pour que je développe outre mesure cette revue rétrospective des variations de l'esprit français. Quel chemin parcouru entre les huit millions de *Oui* du plébiscite et la complainte insultante du *Sire de Fich-ton-Kan*, entre les Corps législatifs serviles ou craintifs et l'Assemblée de Bordeaux rejetant à jamais l'Empire et les Bonaparte! Inutile aussi, n'est-ce pas, de répéter ce que la presse, les livres, les politiciens ont été pendant près de vingt ans pour les vaincus de 1870.

Tout à coup, le silence se fait. C'est de cet oubli, de cette haine, de ce mépris, que la Légende impériale ressuscite peu à peu de façon à fasciner les yeux, sinon à reprendre les esprits. On dirait la revue nocturne de Sedlitz, illustrée par l'admirable évocateur que fut Raffet. Une à une, aux sons voilés du tambour fantôme, se redressent les ombres glorieuses : soldats, officiers, généraux, ceux d'Austerlitz et ceux de la Bérésina, ceux des Pyramides et ceux de Waterloo, avec, dans le fond, le profil héroïque du Petit Caporal, blême sous le tricorne et la redingote grise.

Que s'est-il passé et qu'est-ce que cela veut dire ?

I

Il est connu que la Légende impériale a déjà subi la même crise et retrouvé la même fortune. « L'ogre de Corse », de 1814, n'avait mis que vingt-six ans à revenir de Sainte-Hélène aux Invalides, mais les circonstances ne se ressemblaient guère.

D'abord, les souvenirs de gloire étaient tout proches, tout chauds, pour ainsi dire. Ce vieil homme qui clopinait sur sa jambe de bois, avec un bonnet de police crânement posé sur sa tête à moustaches, était un amputé de Wagram : ce bourgeois à la longue lévite, aux favoris frisés, à l'air paterne malgré l'œil dur, aux mouvements presque mécaniques, avait suivi

l'Autre, de Marengo à la ferme de la Haie-Sainte. Les Témoins refirent, et bien vite, une histoire contemporaine à leur usage. L'immense satisfaction qui accueillit la chute de l'Empire, le soupir de soulagement que poussèrent les générations décimées, même la rancune des mères et des fiancées ne tint pas longtemps devant les survivants des grandes guerres. Il y eut d'ailleurs autour d'eux et de leur héros comme une complicité de grands événements et de menus détails qui rendit la chose facile.

Plus on était certain d'avoir échappé au péril des conscriptions meurtrières (Gouvion Saint-Cyr venait, d'ailleurs, de rétablir le tirage au sort comme base du recrutement de l'armée, ce qui diminuait l'importance du résultat acquis), plus on avait de plaisir à brandir un sabre de bois, à armer un fusil platonique.

La vue des survivants faisait oublier les morts ! Mortes aussi étaient les mères, et les fiancées étaient déjà veuves d'un autre mari.

Et puis, Louis XVIII, épigrammatiste accompli, latiniste émérite, mais roi peu décoratif, faisait un contraste étrange avec son prédécesseur. Ce gros Bourbon, soumis à l'appétit traditionnel de sa race, ressemblait si peu au maigre soldat d'Égypte ! On oubliait comment le svelte consul était devenu, lui aussi, un souverain obèse et ventru, quand on voyait que le cheval du fils de Saint-Louis était tantôt une calèche, tantôt le sac de velours rouge où il cachait ses jambes déformées par l'arthritisme.

Pendant ce temps-là, LUI, lui s'éteignait à Sainte-Hélène. On a voulu démontrer par la publication des *Mémoires* de sir Hudson Lowe que le plus tourmenté des deux captifs dans l'Atlantique n'avait pas été le geôlier. Plaisanterie sinistre ! Napoléon a peut-être manqué d'endurance et de résignation dans ses querelles avec l'autorité anglaise. Hudson Lowe poussait à l'excès le sentiment de sa responsabilité : d'autres prisonniers, Lafayette par exemple, dans les cachots d'Olmutz, montrèrent une dignité froide peu compatible avec le caractère primesautier de Napoléon : mais, si l'on veut bien comparer, ainsi que le répète toujours le *Mémorial de Sainte-Hélène*, la maisonnette de Longwood aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Compiègne, ou à l'espace des champs de bataille, au tumulte

des camps, on s'expliquera sans trop de peine que Napoléon fût de méchante humeur sur son rocher.

De 1815 à 1821, la sensation de cette souffrance devait être plus vive, alors que tant de gens l'avaient connu, avaient partagé, pour une part infime, mais qu'on exagérait volontiers, sa gloire et ses dangers.

D'un autre côté, le parti libéral ne pouvait guère, avec l'état d'esprit qui régnait alors, en face d'autres survivants et d'un autre passé, se réclamer de la République. Il confondit habilement sa cause et ses intérêts avec ce qui restait du bonapartisme. Histoire souvent faite, et sur laquelle je ne voudrais pas revenir.

Tout cela n'eût pas suffi, cependant, à la restauration morale de l'idée bonapartiste, sans l'ensemble admirable avec lequel donnèrent la librairie et la littérature.

Je distingue ces deux courants : la librairie se chargea des *Mémoires;* il y en eut de sincères et d'authentiques : il y en eut plus encore d'apocryphes auxquels de grands noms servaient de pavillons et de garants.

Quelques-unes de ces publications, comme les Mémoires de Thibaudeau (*Un ancien conseiller d'État*) sur le Consulat, les *Souvenirs d'un sexagénaire*, d'Arnault (j'anticipe un peu sur les dates, mais tous ces livres font partie du même groupe et participèrent à la production des mêmes effets), les *Mémoires* de madame d'Abrantès, sont aujourd'hui encore la base de la légende napoléonienne. Je cite trois ouvrages : il y en eut cent, il y en eut mille, sans compter le plus célèbre d'entre eux, celui qui frappa le plus profondément l'imagination. Je veux parler du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il faut le relire dans l'édition de 1842, illustré par les dessins médiocres mais passionnés de Charlet (voir notamment le frontispice), pour se rendre à peu près compte de l'effet que l'ouvrage produisit en sa nouveauté.

Plein d'inexactitudes, a-t-on dit depuis, parfois agaçant à cause des réclames un peu multipliées que l'Empereur est censé faire à l'*Atlas* de Le Sage, — ouvrage dépassé par la science moderne, mais d'ailleurs excellent en soi, qui avait rétabli la fortune du comte de Las-Cases, — le *Mémorial* n'en est pas moins un témoignage capital pour les idées, les souvenirs, les projets, les ennuis, les souffrances de Napoléon captif.

C'était là comme qui dirait le gros de la troupe qui opérait contre la Restauration plutôt que pour le bonapartisme.

Napoléon mort, son fils était un archiduc d'Autriche enfermé à Schœnbrünn ou à Laxenburg. Ses frères, qui portaient avec ostentation le deuil du grand homme et se paraient de son souvenir, étaient comptés comme peu de chose; — en quoi, somme toute, on avait raison, malgré l'affectation de Joseph à revendiquer l'héritage, malgré les prétentions littéraires de Lucien et de Louis, dont les fils étaient des adolescents. Quant à Jérôme, il vivait dans l'obscurité.

Il n'y avait donc pas de parti songeant à une restauration: néanmoins, on comptait d'innombrables bonapartistes, prosélytes de la littérature et de la chanson.

Le théâtre devait, après 1830, exploiter Bonaparte depuis Brienne jusqu'à Sainte-Hélène: sous la Restauration, il fallait se borner à applaudir Talma, jouant le rôle de Sylla et donnant à l'agonie du dictateur romain les allures d'un autre moribond. En revanche, la poésie trouvait dans Napoléon une « admirable matière à mettre en vers *français* ».

Victor Hugo fut un des premiers qui embouchèrent le clairon.

Il a vécu dans une telle atmosphère de vénération et de silence volontaire sur les parties de sa vie qui prêtaient à la discussion, qu'on ne lui a jamais demandé sans doute sa pensée de derrière la tête sur son napoléonisme.

Il a été de 1821 à 1842 un des agents les plus actifs de la cause bonapartiste. On ressent même une certaine stupeur en voyant où a abouti l'enthousiasme qui lui dictait l'*Ode à la Colonne* et le *Retour de l'Empereur*.

Je sais qu'il y avait eu le 2 Décembre. Oui! mais, auparavant, il y avait eu Brumaire: et il ne paraît s'en être souvenu, dans *les Châtiments*, qu'au moment où ses rancunes et ses désillusions personnelles lui démontrèrent la ressemblance des deux dates. Victor Hugo, pénétré de la mission qui incombe au poète, conscient de l'influence qu'il a sur ses contemporains, n'eût pas dû s'étonner de voir logiquement refleurir le régime dont il avait chanté les grandeurs et dissimulé les tares.

Lamartine, au moins, fut toujours franchement hostile, et avec quelle hauteur de vues! Ses vers des *Nouvelles Méditations* resteront non seulement comme un très beau poème,

mais comme un des verdicts les plus justes que la conscience des hommes ait rendus contre Napoléon.

Alfred de Vigny, qui n'a pas parlé de lui en vers, a écrit, dans *Servitude et Grandeur militaires*, des pages admirables sur le César révolutionnaire. Le *Tragediante ! Comediante !* par lequel Pie VII répond au double jeu de Napoléon, jette un jour supérieur sur les deux faces de ce génie si complexe.

Il serait injuste de ne pas citer Auguste Barbier : l'*Idole*, à laquelle j'ai emprunté l'épigraphe de ce travail, est un admirable morceau, comme il en est quelques-uns dans l'œuvre parfois banale et « prudhommesque » de l'auteur des *Iambes*.

Beaucoup d'autres écrivains ou poètes, plus ou moins obscurs, s'attelèrent au char du Dieu ; mais j'ai hâte d'arriver au vrai Tyrtée du bonapartisme, à Béranger.

Celui-là donna une forme ailée et précise aux sentiments confus qui habitaient l'âme des ouvriers et des bourgeois de la Restauration. Frappante dans sa concision, martelant les esprits par des refrains connus et familiers, réduisant en anecdotes rimées, — qu'on pouvait se redire après boire, toutes portes closes, sans craindre les mouchards, — les gloires et les malheurs gigantesques de l'Empire, la chanson de Béranger fut une arme incomparable et insaisissable. Le philosophe qui avait souri avec le *Roi d'Yvetot* devenait épique avec le *Vieux Sergent* ou les *Souvenirs du Peuple*.

Toutefois le bonapartisme continuait à n'exister qu'à l'état sentimental, on le vit bien en 1830 : si l'idée d'aller chercher en Autriche le jeune prince qui cachait sous un pseudonyme à désinence germanique le nom à jamais illustre de Napoléon passa par quelques têtes de grognards, la foule n'en sut rien et n'y songea guère.

II

Sous Louis-Philippe, un nouveau travail s'opéra. Le théâtre mit en menue monnaie le bronze de la colonne, et ce devint un sort pour un acteur que d'avoir un profil césarien. La librairie, délivrée de sa gêne par la chute de la Restauration,

redoubla de zèle et de production. On achevait l'Arc de Triomphe : l'œuvre de cristallisation se trouvait complétée à tel point que les bizets de Juillet étaient tous convaincus qu'ils seraient des foudres de guerre et qu'ils donneraient une leçon à l'Europe.

Louis-Philippe voyait les choses de plus haut et avait sur l'équilibre européen des données qui manquaient à sa garde nationale : il n'était pas si convaincu qu'elle de la facilité qu'il y aurait à délivrer l'Italie ou à reconstituer la Pologne.

En ce temps-là, la Pologne était à la mode. Demander à la Russie, à la Prusse, à l'Autriche de rendre la part qu'elles s'étaient taillée dans ce malheureux et chevaleresque pays, il n'y fallait pas songer. De plus, les difficultés intérieures et les malveillances extérieures donnaient assez de fil à retordre au Roi des barricades pour qu'il s'occupât surtout de se faire accepter des souverains, ses bons frères. Il y eut de la peine : on sait combien le tsar Nicolas était malveillant ; et, à la cour d'Autriche, la princesse de Metternich, femme du ministre dirigeant qui était le vrai souverain, faisait à M. de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France, des allusions insolentes à la couronne « volée » par Louis-Philippe.

La paix à tout prix, qu'on lui a reprochée, était donc pour lui une nécessité absolue. Il eut l'idée, pour en atténuer l'effet, de s'abriter derrière la popularité toujours grandissante de Napoléon Ier. De là le retour des Cendres, qui, coïncidant avec la coalition de l'Europe contre nous, en 1840, devait surexciter encore la fibre patriotique.

Entre temps, un jeune homme pâle, à la fois rêveur et viveur, qui devait à son séjour hors de France l'avantage de ne pas reculer devant le ridicule, avait voulu escamoter à son profit la poussée sentimentale dont tout le monde hâtait l'épanouissement. C'était le prince Louis-Napoléon, fils du mélancolique et grognon roi de Hollande et de la reine Hortense, douce et aimable figure, faite de galanterie discrète, de passions furtives, avec des reflets de poésie et d'art.

L'heure n'était pas venue, et la légende ne rapporta rien au Neveu de l'Oncle : si même cela eût été possible, les équipées de Strasbourg et de Boulogne eussent plutôt compromis le souvenir de l'Empire.

Cependant, pareil à certaines plantes qui ne poussent qu'après une lente germination dans les entrailles de la terre, le souvenir survivait dans l'imagination populaire et l'explosion de sa floraison fut d'un effet foudroyant.

J'étais enfant en 1848 : dans mon modeste coin de petite bourgeoisie, l'écho des salons légitimistes et orléanistes m'arrivait par hasard avec un excellent prêtre qui me donnait amicalement mes premières leçons de latin. Entre deux versions de l'*Epitome historiæ sacræ* ou du *De viris illustribus*, le digne homme me parlait en éclatant de rire des ambitions de ce jeune Bonaparte de qui l'on suspectait la filiation et qui, avec son accent allemand, ses fréquentations douteuses, son isolement de tout ce qui tenait aux classes dirigeantes, à la société respectable, avait la prétention de gouverner la France.

Il y parvint pourtant. On sait comment cela commença et comment cela finit.

III

Cette fois, il semblait bien que c'en était fait de la Légende: on pensait lui avoir définitivement substitué l'Histoire, une Histoire où l'élément civil et parlementaire prenait enfin sa revanche contre l'esprit militaire, où des avocats, mettant en balance Austerlitz et Brumaire, trouvaient que ceci effaçait cela : à travers toutes les exagérations dont nous avons indiqué plus haut les traits caractéristiques, on arrivait à cette conclusion, d'aspect pratique et raisonnable, en somme, que, dans la vie des nations, il faut tenir compte surtout des résultats.

Peu importe, concluait-on, que Napoléon ait promené ses aigles

Des bords du Tanaïs aux sommets du Cédar,

puisqu'en définitive il a laissé la France plus petite qu'il ne l'avait prise au Directoire, plus faible, plus désarmée que ne l'avait laissée, en s'écroulant, l'ancienne monarchie.

La logique, qui préside à ce raisonnement irréfutable, avait

oublié de mettre l'imagination en ligne de compte ; et voici que l'imagination est en train de prendre une revanche éclatante.

Tant qu'a vécu le Prince Impérial, il y a eu un parti actif, agité, dont le pouvoir établi s'inquiétait avec raison ; il groupait des hommes encore dans la force de l'âge, qui n'avaient pas renoncé à l'ambition et qui constituaient une minorité plus redoutable par la cohésion que par le nombre.

Le fils de Napoléon III alla mourir au Zoulouland ; l'attitude démocratique du prince Napoléon, héritier régulier de l'idée césarienne, ne fut pas comprise par le gros des bonapartistes, qui, sous ce nom, obéissaient à des instincts monarchiques et défendaient spécialement des intérêts conservateurs et capitalistes.

Les disputes du prince Napoléon et de son fils aîné donnèrent le dernier coup au bonapartisme en tant que parti agissant et menaçant.

C'est précisément à partir de ce moment que le Napoléonisme rentra en scène.

Parmi les dernières publications qui furent hostiles au souvenir de l'Empire, il faut citer les *Mémoires* de madame de Rémusat. Je les crois fort exacts dans leur ensemble. On a bien signalé certaines divergences entre leur texte et la correspondance de madame de Rémusat avec son mari pendant la même période de temps. Ce n'est pas, je crois, une raison de nier leur sincérité. Outre que la correspondance des personnages de la cour n'était pas sans doute à l'abri des curiosités du Cabinet noir, le couple Rémusat pouvait, devait être sous le charme, sans qu'il dût le subir jusqu'au bout.

On discuta longtemps dans les salons la question de savoir si les sévérités de la jeune femme ne seraient pas le dépit d'une amie trop vite délaissée, et l'on fit un sort à un mot du vaudevilliste Sirandin : « Je n'aime pas les domestiques qui disent du mal de leurs maîtres. »

La colère que soulevèrent les *Mémoires* de madame de Rémusat ne fut pas sans étonner un peu. Il y avait donc encore, en dehors du bonapartisme officiel, des gens qui avaient gardé la superstition de Napoléon? On n'y fit point, d'ailleurs, autrement attention, et les choses restèrent en l'état jusqu'au fameux article de Taine.

Cet article, qui parut en 1887 dans la *Revue des Deux-Mondes*, ouvre maintenant le deuxième volume des *Origines de la France contemporaine*. Après avoir démontré l'impossibilité de vivre sous l'Ancien régime, après avoir examiné tous les crimes et toutes les sottises de la Révolution, l'éminent historien voulait achever son œuvre en établissant les inconvénients du régime moderne et de l'ordre social issu des trois centralisations, monarchique, républicaine et impériale.

Trouvant Napoléon sur son chemin, il lui appliqua la méthode d'analyse qui lui est propre et qui constitue son originalité.

Je viens de relire ce portrait, autour duquel on mena si grand tapage : fait de petits morceaux de marqueterie, comme tous ceux qu'a tracés l'auteur de *Thomas Graindorge*, il ne donne pas, en effet, l'impression de l'être génial auquel l'histoire banale nous a habitués.

Préoccupé avant tout de rechercher les origines ataviques des Bonaparte, Taine avait accumulé tous les menus faits qui servaient sa thèse, à savoir que Napoléon avait représenté les mœurs, les brutalités, la conception de la vie qu'avait un de ces *condottieri* couronnés du XVe siècle italien auxquels le rattachait une généalogie assez probable.

L'idée pouvait être juste ; mais, en s'élargissant, le cadre où avait opéré l'Empereur brisait par avance les ressemblances sur lesquelles Taine insistait. Comme les Castruccio Castracani, les Visconti, les Sforza, Napoléon n'avait peut-être pas pour ses propres actes une perception très nette du bien et du mal ; mais sa conscience renaissait quand il s'agissait d'organiser un Empire qui, malgré les écarts privés du maître, fut plutôt une école de régularité et de discipline : il voulait faire de la France une sorte de séminaire militaire. Nous retrouvons dans le *Mémorial* la trace de ces préoccupations ; une fois l'Europe pacifiée, il eût songé au bonheur particulier de chacun de ses esclaves et, comme Henri IV, il rêvait de donner la poule au pot aux familles, — dont il prenait les fils.

Dans l'ensemble des détails groupés par M. Taine, le côté héros diminuait ; on voyait surtout l'homme, et il n'est pas toujours aimable. Jamais, depuis les pamphlets de 1815 et

les emprunts que leur avaient faits les écrivains démocrates, de 1866 à 1870, on n'en avait tant dit sur César.

Ce fut un *tolle* extraordinaire, inattendu, dont Taine se montra le premier surpris. On venait de s'apercevoir, toute question d'opinion mise à part, que Napoléon était le morceau capital de notre patrimoine national, le plus grand homme dont il nous fût possible de nous glorifier, depuis Henri IV, en se mettant au point de vue du « panache » qui est celui de toutes les nations et de toutes les histoires officielles et abrégées, les seules qu'on lise.

Il y eut une réponse fort discutée du prince Napoléon aux allégations de Taine, que, naturellement, il ne pouvait accepter : il y en avait de hasardées : et puis, le prince était de la famille par l'ardeur césarienne de ses caprices, de ses exigences, de ses amours, par son dédain du qu'en-dira-t-on. Au fond, Taine n'avait pas reproché autre chose au Grand Homme : il n'avait même pas reproché, mais simplement constaté.

IV

Cet incident donna l'élan au mouvement d'idées qui existait déjà et qui restait encore inaperçu. Il serait injuste de ne pas signaler au passage, dans le sens « résurrectionnel » qui nous occupe, la curieuse publication de M. Lorédan Larchey, un des hommes de France qui savent le mieux l'histoire contemporaine : je veux parler des *Cahiers du capitaine Coignet*.

Coignet, garçon de ferme devenu troupier, puis sous-officier, apprenant à lire pour avoir l'épaulette, mis à la demi-solde comme capitaine après 1815, épousant la gentille épicière d'Auxerre que séduisent son air martial et sa Légion d'honneur, est un type tellement achevé du grognard de l'Empire, que son histoire avait l'air d'être arrangée. Larchey s'est contenté seulement de mettre en ordre et d'orthographier

les récits incorrects du vieux soldat. On peut rattacher au même cercle d'idées les curieux *Souvenirs d'un canonnier de l'armée d'Espagne*, recueillis par M. Germain Bapst et parus depuis. Mais c'est un peu plus tard, et surtout à la publication des *Mémoires* de Marbot qu'il faut fixer la véritable explosion de l'amour napoléonien (1891).

L'apparition, longtemps attendue, des *Mémoires* du prince de Talleyrand avait été une demi-désillusion : déjà escomptés en partie par la publication de la correspondance de l'illustre diplomate avec Louis XVIII pendant le congrès de Vienne, ces *Mémoires* avaient, de plus, le malheur de ne pas renfermer les anecdotes piquantes, les portraits, les jugements qu'on espérait y trouver sur les hommes et sur les choses. Napoléon, Louis XVIII, Louis-Philippe y apparaissaient comme Talleyrand lui-même dans une majesté glacée, visiblement voulue, mais ne faisant pas le compte de ceux à qui les idées générales ne suffisent pas pour reconstituer l'atmosphère d'une période historique.

Les *Mémoires* de Marbot, qu'on n'avait point annoncés solennellement, qu'on ne faisait point attendre depuis soixante ans avec un luxe de précautions excessif, et d'ailleurs inutile, eurent, au contraire, un succès foudroyant.

On vit revivre en traits passionnés, quoique sans déclamations ni protestations de fidélité, la personne d'un Coignet d'ordre supérieur, au milieu d'une vie militaire oubliée de toute une génération. Quand je dis oubliée, mal sue serait plus exact. Il y eut de 1820 à 1840 beaucoup de Mémoires ou de Souvenirs analogues, mais aucun de ces livres n'avait l'accent personnel, l'art extraordinaire de narration que Marbot possède par un don naturel.

J'ai entendu Mgr le duc d'Aumale, qui l'a connu aide de camp de son frère le duc d'Orléans, rappeler que les récits de Marbot avaient enchanté sa jeunesse et que le général était un conteur incomparable. Si j'osais dire toute ma pensée, j'ajouterais que Marbot a dû parfois abuser de ses avantages. Sans parler de petites inexactitudes sur lesquelles on ne s'est jamais bien expliqué, — notamment ce nom d'Avenue Montaigne donné à une voie publique que Marbot n'avait pu connaître que sous l'ancien nom d'Allée des Veuves, familier aux

vieux Parisiens, — il a accumulé dans ces volumes tant d'aventures dont il sort toujours à son avantage, malgré les éléments et les obstacles, qu'on songe parfois en le lisant aux aventures mirifiques de Sindbad le Marin et autres personnages des *Mille et une nuits*.

Je ne connais guère que les *Aventures de guerre*, de Moreau de Jonnès, récemment rééditées, qui soient supérieures aux *Mémoires* de Marbot comme fréquence de périls extraordinaires toujours surmontés avec un bonheur fabuleux. Chez Moreau de Jonnès, l'invention touche parfois à la « fumisterie » : chez Marbot, au contraire, elle est toujours légère, spirituelle, avec un fond de vraisemblance et certainement de vérité un peu arrangée, avec un soin parfait et sans trop de vantardise, comme il convenait aux récits que le vieux général faisait à son royal élève. N'était-il pas naturel qu'il songeât à l'étonner, à l'éblouir un peu ? Marbot avait l'honneur d'être Gascon.

Le succès de ses *Mémoires* a été le point de départ d'une série ininterrompue de publications napoléoniennes. Les *Souvenirs* de Macdonald et du comte Chaptal, quelques chapitres de ceux du baron de Barante et, plus récemment, des *Mémoires* du chancelier Pasquier, bien que moins constamment favorables à Napoléon que les *Mémoires* de Marbot, nous rendent cependant toujours son image, nous initient aux secrets de son caractère, de ses vues, de son génie.

D'ailleurs, pendant qu'on lisait ces fragments de l'Epopée jugée par ses auteurs secondaires, on la rendait palpable aux yeux dans les expositions de Raffet et de Charlet. Le premier surtout, allant du familier au sublime, racontait dans ses admirables lithographies, l'histoire grandiose des vingt-trois années qui allèrent de 1792 à 1815. On revit l'Empereur à travers les coups de génie graphique dont procéda et profita Meissonier avec l'appoint de son talent personnel.

« Ils grognaient, mais marchaient toujours » semble avoir inspiré à la fois le *1814* et le *1807* ; la lithographie où Napoléon, isolé sur un tertre, regarde de loin ceux qui vont mourir, n'a pas dû être étrangère au Napoléon III de *Solférino*.

Un autre livre, le *Napoléon intime*, de M. Arthur Lévy, nous a rendu, conformément au titre, l'homme que fut Napoléon dans la vie privée. M. Arthur Lévy a mis trop de complaisance

à ne voir dans son personnage que le bon papa, le bon mari, le bon fils, le bon frère, ménager de sa fortune, soigneux dans ses calculs, un peu « jobardé » par ses femmes, ses frères, ses sœurs, ses compagnons d'armes.

Ce Napoléon bourgeois et vertueux a choqué pas mal de gens, dont je suis. J'aime mieux celui de Taine, plus dangereux, moins bon garçon, mais évidemment plus vrai.

Maintenant le mouvement continue : les beaux travaux de M. Henry Houssaye sur *1814* et *1815* ont été accueillis avec une faveur marquée : l'histoire si curieuse des relations de Napoléon et d'Alexandre 1er a été racontée par M. Albert Vandal avec des documents d'un intérêt passionnant et une entente profonde de la psychologie des deux adversaires. Citons encore le livre du baron Larrey sur *Madame Mère*, dont il remet en lumière l'énergique physionomie et qu'il a connue à Rome, et surtout le livre de M. Frédéric Masson, *Napoléon et les Femmes*, auquel doit succéder un intéressant Napoléon en famille.

Le théâtre s'en mêle : depuis l'*Épopée* de Caran d'Ache, qui fut une des gloires du Chat-Noir et coïncida précisément avec les premiers symptômes du mouvement que nous étudions, Napoléon est redevenu, comme après 1830, un personnage scénique. Enfin on a vu, il y a quelques semaines, sur les murs de Paris des images annonçant une édition populaire du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Le moment est donc tout à fait propice pour essayer de rechercher les causes de ce renouveau inattendu.

V

Un esprit puissant, mais confus, et d'une assimilation difficile pour nos cerveaux latins, Carlyle, a écrit un livre théorique sur le culte des Héros, — *Hero-worship :* — il considère le héros comme l'épanouissement de la personnalité humaine, et ce culte comme un hommage rendu aux exemplaires exceptionnels de notre espèce.

Nous nous revoyons en eux, tels, non pas que nous sommes, mais que nous voudrions être, agrandis, planant au-dessus des nécessités de la vie, vainquant les obstacles et nous rapprochant ainsi du rang des Dieux, où l'on ne voit plus maintenant que des mythes solaires, mais où nos aïeux, mieux avisés, ce me semble, retrouvaient des héros, déifiés par le respect des générations postérieures.

Ce culte des héros, semblable à tous les cultes, ne va pas sans une part de mysticisme, de dévotion secrète. Longtemps les amoureux de Napoléon, tenus à une sorte de discrétion, avaient entre eux des mots de passe et des clignements d'yeux, comme la petite école des stendhalistes avant que Stendhal entrât dans la grande gloire et devînt l'ancêtre qu'il avait rêvé d'être.

Aujourd'hui le culte napoléonien s'étale, à la fois démontré et exalté par l'esprit commercial qu'y apportent des marchands avisés. Voilà que justement les mobiliers Louis XVI, même retouchés, commencent à manquer et que le meuble Empire fait prime. Les formes sont souvent disgracieuses et raides, mais que de détails heureux, que de moulures délicates, que de figures d'une jolie mythologie, souvenirs des vases étrusques et des peintures pompéiennes !

Ne faut-il voir là qu'une mode momentanée? L'explication serait insuffisante.

Il y a mieux que cela dans ce mouvement sentimental. Si nous l'analysons minutieusement, nous trouverons d'abord le très honorable espoir d'une revanche, qui est dans l'âme de tous les peuples malheureux. La France avait une histoire militaire admirable, où les défaites ne manquent pas, mais que le tempérament national avait toujours trouvé le moyen de terminer par des apothéoses Cette histoire est totalement coupée par les désastres de 1870 ; il est naturel que l'imagination et l'amour-propre des masses remontent aux dernières grandes gloires qu'ait connues la nation. Certes il n'en est pas de plus étonnantes que celles de 1805 à 1812.

Peut-être — car il faut tout dire — un sentiment moins noble, quoique fort naturel en soi, a-t-il exalté les esprits. Plus on est pacifique, plus on comprend et l'on goûte les bienfaits de la paix, moins on se sent directement menacé par la gloire guer-

rière, — et plus on dépense en l'honneur du militarisme le fonds d'héroïsme disponible qui vient dans les oreilles au son des premières marches militaires que l'on entend, dans les yeux, à la vue des uniformes bariolés et variés pour lesquels tout « péquin » a volontiers l'admiration des bonnes d'enfant. Ajoutons, si vous voulez, un respect pour le côté de sacrifice et de dévouement qui constitue la base de la vie militaire.

Pendant la guerre de 1870, il était remarquable que, dans les réunions populaires, les vieillards, les femmes, les infirmes, les gens de métier sédentaire et tout à fait impropres à la lutte, étaient les plus ardents pour qu'elle continuât à outrance.

L'Empire nous rappelle, en outre, le souvenir d'une époque qui ne reviendra plus. Je ne crois pas à l'abolition officielle de la guerre, et il paraît bien difficile qu'une étincelle, tombant on ne sait d'où, sur la poudrière européenne, ne soit pas tôt ou tard la cause d'un embrasement général : mais l'ancienne guerre, la guerre héroïque, personnelle, napoléonienne, paraît disparue pour longtemps, — jusqu'à ce que, selon la théorie du major allemand Von der Goltz, on en revienne aux petites armées conduites par de grands généraux.

Les qualités stratégiques indispensables avec les procédés actuels de guerre sont toutes différentes de cet héroïsme individuel qui enflamme la mémoire des hommes et devient le principe des légendes. Les victoires futures, remportées sur des ennemis qu'on ne pourra aborder corps à corps, seront des problèmes de mathématique et de géométrie, sur la solution desquels on ne peut guère se prononcer d'avance. Comment faire mouvoir, comment nourrir les centaines de mille hommes qui sont désormais nécessaires aux luttes entre nations? Il y a là des mystères dont l'expérience et la pratique, hélas! nous donneront seules la clef.

Les générations destinées à pratiquer cette guerre inédite, quasi impersonnelle, ont voulu admirer une dernière fois, et dans sa forme définitive, l'ancienne guerre, celle dont Napoléon a été le dieu, et dont le troupier français, le grognard brusque mais bon enfant, restera l'expression historique la plus complète.

Jamais le soldat de Frédéric II, autrement obéissant, mais dépourvu d'initiative et de bonne humeur, ne laissera un tel

souvenir; nous revoyons dans le cavalier, dans le petit pioupiou parti en 1792 au cri de la Patrie en danger, et traversant l'Europe au pas de course, avec le bâton de maréchal dans sa giberne, nous revoyons en lui l'image d'un passé où nous avons été les maîtres de l'Europe, les arbitres de son équilibre toujours instable : nous pouvons l'admirer en toute sécurité, certains que ce temps ne reviendra pas, qu'il ne nous imposera plus des sacrifices auxquels les habitudes de bien-être et de plaisir tranquille, universellement répandues aujourd'hui, nous préparent assez mal.

Quant à prétendre que le bonapartisme profitera de ce réveil d'une Légende qu'il a, lui-même, cruellement frappée, franchement je ne le crois pas.

Comme je l'ai déjà indiqué, c'est depuis que le bonapartisme s'est effondré en tant que parti militant que le culte napoléonien est sorti de l'oubli. Basé sur le suffrage universel qui est, en définitive, une des formes incontestables de l'idée plébiscitaire, le bonapartisme devait décroître devant les affirmations réitérées du goût de la France pour la République. Le bonapartisme est surtout enfin une question de personne : c'est comme Bonaparte, non comme héritier de Napoléon, que son neveu fut élu président de la République en 1848: les événements ne nous ont pas permis, jusqu'ici, de savoir quel contingent les deux fils du prince Napoléon pourraient apporter à l'actif du bonapartisme.

Il y a plutôt, dans le mouvement auquel nous assistons, un goût pour l'image, le panache, le panorama. Le général du Barail, tour à tour si profond et si « verveux », toujours si spirituel, me disait un jour que les singularités, les inutilités de l'uniforme, cuirasses, chabraques, schapskas, colbacks, bonnets à poil, étaient peut-être essentiels pour maintenir dans une armée le niveau de l'esprit militaire. Chaque corps voulait illustrer son uniforme et qu'il frappât l'attention par la bravoure de ceux qui le portaient, contrairement à la raison et à la logique. Et ici nous revenons encore à ma théorie de tout à l'heure, au culte inné des héros, à l'amour de la gloire qui ne nous coûte rien et qui flatte les instincts chauvins de la race.

Ne croyez pas que je veuille railler et déprécier ces senti-

ments : ils ont toujours fait partie du caractère français, et, moins que jamais, il faudrait négliger cet élément moral qui, au jour de la conflagration inévitable, transformera sans doute en vrais soldats une foule en apparence peu préparée pour la lutte.

La Sainte-Alliance que le mystique Alexandre Ier imagina de conclure contre la France révolutionnaire, foyer toujours menaçant de doctrines qui faisaient trembler l'absolutisme russo-germain, ressemble, en somme, étant donnée la différence des temps, des hommes, des milieux, à cette Triple alliance qui impose à l'Europe un état de paix armée, si ruineux et, par malheur, si difficile à modifier. Il n'est pas mauvais que l'ombre de Napoléon se dresse devant la nouvelle union de nos adversaires, comme elle le fit devant l'ancienne, jusqu'à ce que la force des choses détruise la conception diplomatique de Bismarck et du roi Humbert, ainsi qu'elle a détruit celle du tsar Alexandre Ier et du prince de Metternich.

C'est donc à un mouvement d'âme honorable et salutaire que nous assistons, dégagé, à ce qu'il me semble, de toute question personnelle et transitoire. Nous avons simplement relevé, revendiqué notre droit à l'idéal. Il est bon d'en profiter sans arrière-pensée, sans trop se rappeler par quelles fortunes diverses a passé cette Légende dont nous nous glorifions.

Je n'ai pas besoin de redire combien le 2 Décembre a fait répandre d'encre — plus d'encre que de sang — et quelles indignations il excitait jadis. Nous avons tous connu de vieux républicains qui avaient la fièvre ce jour-là, comme Voltaire à chaque anniversaire de la Saint-Barthélemy.

— Monsieur, nous disait le créole M... B..., un de ces bohèmes politiques dont la race a disparu, je n'ai pas *i* depuis le 2 *Décembe*.

Et c'était vrai, M... B... était sincère.

Cette année, la date fameuse a passé presque inaperçue, sans malédictions, sans déclamations : les passants qui regardaient sur les murs le Napoléon de fantaisie qui sert de frontispice à la nouvelle édition du *Mémorial*, avaient évidemment oublié la stupeur avec laquelle, en 1851, leurs pères ou eux-mêmes avaient lu d'autres affiches annonçant que le Président sortait de la légalité pour rentrer dans le droit.

Notre indifférence pour le parlementarisme, quand ce n'est pas du dégoût qu'il inspire, a peut-être servi aussi à nous faire comprendre avec quels sentiments furent accueillies la victoire du prince Louis-Napoléon et la défaite, qu'on croyait définitive, du régime des avocats et des bavards. On l'appelait déjà ainsi, et l'on croyait voir dans l'empereur de demain la suite de l'empereur d'hier, de celui que M. Barrès a si joliment appelé un « professeur d'énergie ».

Ce sentiment persiste. On l'a vu lors du boulangisme, qui fut une manière de furoncle césarien : il a, du moins, mis bien en relief cette vérité banale que l'imagination ne suffit pas à faire un dictateur. Il en faut aussi la matière première, c'est-à-dire un homme. Le pauvre général Boulanger n'était qu'un mousquetaire.

Quoi qu'il en soit, quelque impression que puisse faire le coup d'État d'où sortit le second Empire, il n'est pas mauvais que nous cessions de nous jeter nos dates à la tête. Il ne s'agit pas, bien entendu, de respecter le 2 Décembre, qui fut un incident quelconque de notre Révolution de cent ans, un coup d'État à cataloguer entre ceux de Vendémiaire, de Fructidor et de Brumaire, entre le 29 Juillet 1830 et le 24 Février 1848. Il convient seulement de reprendre le respect de nous-mêmes, et de retrouver le sens de notre histoire et la compréhension de notre passé tout entier.

On a beaucoup applaudi le général Saussier, de qui les sentiments républicains ne sont pas suspects, quand, devant le cercueil de Lasalle, rapporté aux Invalides, il a dit de Napoléon qu'il était resté « le maître en l'art des batailles ». Personne ne se permettrait plus aujourd'hui les facéties du bon M. Littré !

La France a un patrimoine de grands hommes qu'elle ne saurait trop vénérer. Depuis Philippe-Auguste et Saint-Louis, que de grandeurs à travers nos misères ! Charles V, — qui eût arrêté la guerre de Cent ans, si la mort ne l'avait frappé dans sa pleine activité. — Jeanne d'Arc, Louis XI, Henri IV, Louis XIV, Napoléon, tout cela est à nous, bien à nous. Quel intérêt aurions-nous à laisser sombrer une de ces grandes mémoires ?

Tous les noms que j'ai énumérés, sauf celui de Jeanne d'Arc, qui passe pure et rapide comme une apparition céleste, sont ceux d'hommes qui eurent leurs faiblesses et leurs erreurs, qui

commirent des fautes et même des crimes, mais ils forment à la tête de notre histoire un groupe glorieux qui ne fut surpassé nulle part, et qui constitue une sorte de propriété nationale à laquelle on ne peut toucher sans être un fils ingrat, ou tout au moins imprudent, de la mère patrie.

. . . . . .

Maintenant, si vous me demandez, en manière de conclusion, quel profit le bonapartisme peut tirer de ce mouvement qu'accélèrent la littérature et l'imagerie, je vous répondrai qu'évidemment cela ne peut pas lui faire de tort, mais que le bonapartisme a mis trente ans après 1815 à redevenir dangereux pour ceux qui remplaçaient le gouvernement impérial. Par conséquent, nous avons le temps : et, au passage, le mouvement pourra parfaitement être confisqué, soit par un général heureux, soit par un « péquin » très malin.

FRANCIS MAGNARD.

EPISCOPO ET CIE

Vous voulez donc savoir... Que voulez-vous savoir, monsieur? Que faut-il vous dire? Quoi?... Tout!... Eh bien, je vais vous raconter tout, depuis le commencement.

Tout, depuis le commencement! Comment faire? Je ne sais plus rien; je vous assure que je ne me souviens de rien. Comment faire, monsieur? Comment faire?

Ah, mon Dieu! Voici... Attendez, s'il vous plaît. Un peu de patience; ayez, je vous prie, un peu de patience, parce que je ne sais pas parler. Quand même je me rappellerais quelque chose, je ne saurais pas vous le dire. Au temps où je vivais parmi les hommes, j'étais taciturne: j'étais taciturne même après avoir bu, toujours.

Non, non, pas toujours. Avec *lui*, je parlais, mais avec *lui* seulement. Certains soirs d'été, dans le faubourg, ou encore sur les places, dans les jardins publics... Il mettait son bras sous le mien, son pauvre bras maigre, si frêle que je le sentais à peine. Et nous nous promenions ensemble, en raisonnant.

Onze ans, — pensez, monsieur, — il n'avait que onze ans: et il raisonnait comme un homme, il était triste comme un

homme. On aurait dit qu'il savait déjà la vie, toute la vie, et qu'il souffrait toutes les souffrances. Déjà sa bouche connaissait les mots amers, ceux qui font tant de mal et qui ne s'oublient pas!

Mais y a-t-il des gens qui oublient jamais quelque chose?

Je vous disais : Je ne sais plus rien, je ne me souviens plus de rien... Oh, cela n'est pas vrai!

Je me souviens de tout, de tout, de tout! Vous entendez? Je me rappelle ses paroles, ses gestes, ses regards, ses larmes, ses soupirs, ses cris, les moindres particularités de son existence, tout, depuis l'heure où il est né jusqu'à l'heure où il est mort.

Il est mort. Voilà seize jours déjà qu'il est mort. Et moi, je suis encore en vie! Mais je dois mourir; et, plus tôt je mourrai, mieux cela vaudra. Mon enfant veut que j'aille le rejoindre. Chaque nuit, il vient, s'asseoit, me regarde. Il est nu-pieds, le pauvre Ciro! et j'ai besoin de tendre l'oreille pour distinguer ses pas. Dès que la nuit tombe, je suis continuellement, continuellement aux écoutes; et, lorsqu'il met le pied sur le seuil, c'est comme s'il le mettait sur mon cœur, mais d'une façon si douce, si douce, sans me faire mal, léger comme une plume... Pauvre âme!

Toutes les nuits, maintenant, il est nu-pieds. Mais, croyez-moi, jamais, de son vivant, jamais il n'a marché nu-pieds: jamais, je vous le jure.

Je vais vous dire une chose. Faites bien attention. S'il vous mourait une personne chère, prenez soin qu'il ne lui manque rien dans son cercueil. Habillez-la, si vous pouvez, de vos propres mains; habillez-la complètement, minutieusement, comme si elle devait revivre, se lever, sortir. Rien ne doit manquer à celui qui s'en va du monde. Rien, souvenez-vous-en.

Eh bien, regardez ces petits souliers... Vous avez des enfants?... Non. Alors, vous ne pouvez pas savoir, vous ne pouvez pas comprendre ce qu'est pour moi cette mauvaise paire de petits souliers qui ont contenu *ses* pieds, qui ont conservé la forme de *ses* pieds. Je ne saurai jamais vous le dire; jamais aucun père ne saura vous le dire, aucun.

Au moment où ils entrèrent dans la chambre, où ils vinrent pour m'emmener, est-ce que tous *ses* vêtements n'étaient point là, sur la chaise, à côté du lit? Pourquoi donc ne me préoccupai-je que des souliers? pourquoi les cherchai-je sous

le lit, anxieusement, avec la sensation que mon cœur se fendrait si je ne les trouvais pas? Pourquoi les cachai-je, comme s'il y était resté un peu de *sa* vie? Oh! vous ne pouvez pas comprendre.

Le matin, en hiver, à l'heure de l'école... Le pauvre enfant souffrait des engelures. L'hiver, ses pieds n'étaient qu'une plaie, tout saignants. C'est moi qui lui mettais ses souliers, qui les lui mettais moi-même. Je *savais* si bien! Puis, pour les lacer, je me baissais, et je sentais s'appuyer sur mes épaules ses mains déjà tremblantes de froid : et je m'attardais... Mais vous ne pouvez pas comprendre.

Quand il est mort, il n'en avait qu'une paire, celle que vous voyez. Et je la lui ai prise. Et sûrement on l'a enseveli tel quel, comme un petit pauvre. Est-ce que personne l'aimait, excepté son père?

Et maintenant, tous les soirs, je prends ces deux souliers et je les pose l'un à côté de l'autre sur le seuil, à son intention. S'il les voyait en passant? Peut-être les voit-il, mais il n'y touche pas. Il sait peut-être que je deviendrais fou si, au matin, je ne les retrouvais plus à leur place, l'un à côté de l'autre...

Vous me croyez fou? Non? Il me semblait lire dans vos yeux... Non, monsieur, je ne suis pas fou encore. Ce que je vous raconte, c'est la vérité. *Tout est vrai.* Les morts reviennent.

Il revient aussi, *l'autre*, quelquefois. Quelle horreur! Oh, oh, quelle horreur!

Voyez : pendant des nuits entières j'ai tremblé comme à présent, j'ai claqué des dents sans pouvoir m'en défendre, j'ai cru que la terreur allait me disloquer les os aux jointures : j'ai senti sur mon front, jusqu'au matin, mes cheveux pareils à des aiguilles, raides, dressés. N'ai-je pas tous les cheveux blancs? Ils sont blancs, n'est-ce pas, monsieur?

Merci, monsieur. Vous voyez, je ne tremble plus. Je suis malade, très malade. Combien de jours de vie me donneriez-vous encore, à en juger sur ma mine? Vous savez, je dois mourir, et le plus tôt sera le mieux.

Mais oui, oui, je suis calme, parfaitement calme. Je vous

raconterai tout, depuis l'origine, selon votre désir : tout, par ordre. La raison ne m'a pas encore abandonné, croyez-moi.

Donc, voici l'affaire. C'était dans une maison des quartiers neufs, une espèce de pension bourgeoise, il y a douze ou treize ans. Nous étions une vingtaine d'employés, tant jeunes que vieux. Nous y allions dîner le soir, ensemble, à la même heure, à la même table. Nous nous connaissions tous plus ou moins, quoique nous ne fussions pas tous du même bureau. C'est là que j'ai connu Wanzer, Giulio Wanzer, il y a douze ou treize ans.

Vous... vous avez vu... le cadavre?... Ne vous a-t-il point semblé qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans ce visage, dans ces yeux?... Ah! j'oublie, les yeux étaient fermés... Pas tous les deux, cependant, pas tous les deux. Cela, je le sais bien. Il faut que je meure, ne serait-ce que pour m'ôter des doigts l'impression de cette paupière qui résistait... Je la sens, je la sens ici, toujours, comme si en cet endroit s'était attaché un peu de cette peau. Regardez ma main. N'est-ce pas une main qui a déjà commencé à mourir? Regardez-la.

Oui, c'est vrai. Il ne faut plus y penser. Pardonnez-moi. Je vais maintenant tout droit au but. Où en étions-nous? Le commencement allait si bien! Et puis, tout d'un coup, je me suis perdu. C'est sans doute parce que je suis à jeun, rien autre chose : non, rien autre chose. Depuis bientôt deux jours je n'ai rien mangé.

Je me souviens qu'autrefois, quand j'avais l'estomac vide, il me venait une espèce de délire léger, si étrange! Il me semblait que je m'évanouissais : je voyais des choses...

Ah, j'y suis! Vous avez raison. Je disais donc : c'est là que j'ai fait la connaissance de Wanzer.

Il dominait tout le monde, là dedans : il opprimait tout le monde : il ne souffrait pas de contradiction. Toujours le verbe haut, et, quelquefois aussi, la main haute. Une soirée ne se passait pas sans qu'il y eût quelque altercation. On le haïssait et on le redoutait comme un tyran. Tout le monde parlait mal de lui, murmurait, complotait : mais à peine paraissait-il, que les plus enragés faisaient silence. Les plus timides lui souriaient, le cajolaient. Qu'est-ce qu'il avait donc, cet homme?

Je ne sais pas, moi. A table, j'étais presque en face de lui. Involontairement, mes yeux le regardaient sans cesse. J'éprouvais une sensation bizarre que je suis incapable d'exprimer : un mélange de répulsion et d'attraction, quelque chose d'indéfinissable. Cela ressemblait à un magnétisme malfaisant, très malfaisant, que cet homme robuste, sanguin et brutal projetait sur moi, si faible dès lors, et maladif, et sans volonté, et, pour tout dire, un peu lâche.

Un soir, vers la fin du repas, une dispute s'éleva entre Wanzer et un certain Ingletti, dont la place était à côté de la mienne. Selon son habitude, Wanzer haussait le ton et s'irritait. Ingletti, à qui le vin peut-être donnait de la hardiesse, lui tenait tête. Moi, je restais presque immobile, les yeux sur mon assiette, n'osant pas les relever, et je sentais à l'estomac une horrible contraction. Soudain Wanzer saisit un verre et le lança contre son antagoniste. Le coup faillit, et le verre vint se briser sur mon front, là où vous voyez une balafre.

Dès que je sentis le sang chaud sur ma figure, je perdis connaissance. Lorsque je revins à moi, j'avais déjà la tête bandée. Wanzer était à mon côté, la mine dolente ; il m'adressa quelques mots d'excuse. Il me reconduisit à la maison avec le médecin ; il assista au second pansement : il voulut rester dans ma chambre jusqu'à une heure avancée. Il revint la matinée d'après : il revint souvent. Et ce fut le commencement de mon esclavage.

Il m'était impossible d'avoir à son égard une autre attitude que celle d'un chien qui a peur. Quand il entrait chez moi, il prenait des airs de maître. Il ouvrait mes tiroirs, se peignait avec mon peigne, se lavait les mains dans ma cuvette, fumait ma pipe, fouillait dans mes papiers, lisait mes lettres, emportait les objets à sa convenance. Chaque jour, sa tyrannie devenait plus insupportable : et chaque jour, mon âme s'avilissait, se rapetissait davantage. Je n'eus plus ombre de volonté : je me soumis simplement, sans protestation. Il m'enleva tout sentiment de dignité humaine, comme cela, d'un seul coup, avec autant de facilité qu'il m'aurait arraché un cheveu.

Et pourtant, je n'étais pas devenu stupide. Non. J'avais conscience de tout ce que je faisais, une conscience très claire de tout : de ma faiblesse, de mon abjection et, spécialement, de l'*impossibilité absolue* où j'étais de me soustraire à l'ascendant de cet homme.

Je ne saurais vous définir, par exemple, le sentiment profond et obscur que ma cicatrice éveillait en moi. Et je ne saurais vous expliquer le trouble extrême qui m'envahit, un jour que mon bourreau me prit la tête dans ses mains pour examiner cette cicatrice encore fraîche et enflammée. Il passa le doigt dessus à plusieurs reprises et dit :

— Elle est fermée parfaitement. Dans un mois il n'y paraîtra plus. Tu peux remercier Dieu.

Il me sembla, au contraire, à partir de cette minute, que je portais au front, non pas une cicatrice, mais un sceau de servitude, une marque infamante qui sautait aux yeux et que je garderais toute ma vie.

Je le suivis partout où il voulut : je l'attendis des heures entières, dans la rue, devant une porte ; je veillai la nuit pour lui recopier les papiers de son bureau : j'allai porter ses lettres d'un bout de Rome à l'autre : cent fois je gravis les escaliers du Mont-de-Piété, je courus d'usurier en usurier, hors d'haleine, pour lui trouver l'argent dont il attendait son salut : cent fois, dans un tripot, je restai derrière sa chaise jusqu'à l'aube, mourant de fatigue et de dégoût, tenu éveillé par l'explosion de ses blasphèmes et par l'âcre fumée qui me mordait la gorge : et ma toux l'impatientait, et il m'accusait de sa déveine : et puis, quand nous sortions, s'il avait perdu, il me traînait avec lui comme une guenille, dans les rues désertes, sous le brouillard, jurant et gesticulant, jusqu'au moment où, à un détour, surgissait une ombre qui nous offrait le petit verre d'eau-de-vie.

Ah! monsieur, qui me dévoilera ce mystère avant que je meure? Il y a donc sur terre des hommes qui, rencontrant d'autres hommes, peuvent en faire ce qu'ils veulent, peuvent faire d'eux des esclaves? Il y a donc moyen d'ôter à quelqu'un sa volonté comme on lui retirerait d'entre les doigts un fétu de paille? Cela est donc possible, monsieur? Mais pourquoi?

Devant mon bourreau, *je n'ai jamais pu vouloir*. Et pourtant j'avais mon intelligence : j'avais le cerveau plein de pensées : j'avais lu beaucoup de livres, je savais beaucoup de choses, je comprenais beaucoup de choses. Il y a une chose, une surtout, que je comprenais bien : c'est que j'étais irrémissiblement perdu. Au fond de moi-même, sans trêve, j'avais un effroi,

une épouvante : et, depuis le soir de la blessure, il m'était resté la peur du sang, la vision du sang. Les faits divers des journaux me troublaient, m'ôtaient le sommeil. Certaines nuits, lorsque, rentrant avec Wanzer, je passais par un couloir sombre, par un escalier obscur, si les allumettes tardaient à s'enflammer, je me sentais un frisson dans l'échine et mes cheveux commençaient à devenir sensibles. Mon idée fixe était qu'une nuit ou l'autre cet homme m'assassinerait.

Cela n'arriva point. Ce qui arriva, c'est au contraire *ce qui ne pouvait pas arriver*. Je pensais : mourir de ces mains, une nuit, atrocement, voilà mon destin, à coup sûr. Et au contraire...

Mais écoutez. Si, ce soir-là, Wanzer n'était pas venu chercher dans la chambre de Ciro, si je n'avais pas aperçu le couteau sur la table, si *quelqu'un* n'était pas entré en moi à l'improviste pour me donner la terrible poussée, si...

Ah ! c'est vrai. Vous avez raison. Nous n'en sommes qu'au commencement, et je vous parle de la fin. Vous ne pourriez pas comprendre si je ne vous racontais pas d'abord toute l'histoire. Et pourtant je suis déjà fatigué : je m'embrouille. Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur. J'ai la tête légère, légère : on dirait une vessie pleine de vent. Je n'ai plus rien à vous dire. *Amen ! amen !*

Allons, c'est passé. Merci. Vous êtes bien bon ; vous avez pitié de moi. Personne sur terre n'a eu pitié de moi, jamais.

Je me sens mieux : je puis continuer. Je vais vous parler d'elle, de Ginevra.

Après l'accident du verre, quelques-uns de nos camarades quittèrent la pension : d'autres déclarèrent qu'ils resteraient si Giulio Wanzer était exclu. De là vint que Wanzer reçut de la patronne une espèce de congé. Après avoir, selon son habitude, tempêté contre tout le monde, il partit. Et, lorsque je fus en état de sortir, il voulut m'emmener avec lui, il exigea que je le suivisse.

Nous errâmes longtemps de restaurant en restaurant, sans nous décider. Et il n'y avait rien de plus triste pour moi que l'heure des repas qui, pour les gens fatigués, est une heure de soulagement et quelquefois d'oubli. Je mangeais à peine, en

me forçant, de plus en plus dégoûté par le bruit que faisaient les mâchoires de mes commensaux : des mâchoires de bouledogues, formidables, qui auraient broyé de l'acier. Et petit à petit commençait à s'allumer en moi *la soif*, cette soif qui, une fois allumée, dure jusqu'à la mort.

Mais, un soir, Wanzer me laissa libre. Et, le jour d'après, il m'annonça qu'il avait découvert un endroit très agréable où il voulait me conduire immédiatement.

— J'ai trouvé. Tu vas voir : cela te plaira.

En effet, la nouvelle pension était peut-être meilleure que l'ancienne. Les conditions me convenaient. Il y avait là quelques-uns de mes camarades de bureau : plusieurs autres habitués ne m'étaient pas inconnus. Je restai donc. D'ailleurs, vous le savez, il m'aurait été impossible de ne pas rester.

Le premier soir, lorsqu'on apporta le potage sur la table, deux ou trois pensionnaires demandèrent en même temps, avec une vivacité singulière :

— Et Ginevra? Où est Ginevra?

On répondit que Ginevra était malade. Alors tous s'informèrent de la maladie, tous manifestèrent beaucoup d'inquiétude. Mais il ne s'agissait que d'une légère indisposition. Dans la conversation, le nom de l'absente vint sur toutes les bouches, prononcé au milieu de phrases ambiguës qui trahissaient le désir sensuel dont tous ces hommes, vieux et jeunes, étaient troublés. Moi, je tâchais de saisir les mots au vol d'un bout de la table à l'autre. Vis-à-vis de moi, un jeune libertin parla de la bouche de Ginevra, longuement, avec chaleur : et, en parlant, il me regardait, parce que je l'écoutais avec une attention extraordinaire. Je me souviens qu'alors mon imagination se forma de l'absente une idée fort peu différente de la figure réelle que je vis plus tard. Je me souviens toujours du geste significatif que fit Wanzer et de la moue gourmande de ses lèvres lorsqu'il prononça en dialecte une obscénité. Je me souviens encore que, quand je sortis, je sentais déjà sur moi la contagion d'un désir pour cette femme inconnue, et aussi une légère inquiétude, une certaine exaltation très étrange, presque prophétique.

Nous sortîmes ensemble, moi, Wanzer et un ami de Wanzer, un nommé Doberti, celui-là précisément qui avait parlé de la

bouche. Chemin faisant, ils continuèrent à causer entre eux de grossières voluptés, et ils s'arrêtaient de temps à autre pour rire à leur aise. Moi, je restais un peu en arrière. Une mélancolie pareille à un chagrin, une surabondance de choses obscures et confuses gonflait mon cœur déjà si oppressé, si humilié.

Cette soirée, après douze ans, je me la rappelle encore. Je n'en ai rien oublié, pas même les plus insignifiants détails. Et je sais maintenant, comme alors *je sentis*, que cette soirée décida de mon sort. Qui m'envoyait donc cet avertissement?

Est-ce possible? Est-ce possible? Un simple nom de femme, trois syllabes sonores, ouvrent devant vous un abîme inévitable: et, vous avez beau l'apercevoir, vous le savez inévitable. Est-ce possible, cela?

Pressentiment, clairvoyance, vue intérieure... Des mots, rien que des mots! J'ai lu dans les livres, moi. Non, non, ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Vous êtes-vous jamais regardé en dedans? Avez-vous jamais surveillé votre âme?

Vous souffrez. Votre souffrance vous paraît-elle nouvelle, *jamais éprouvée*? Vous jouissez. Votre jouissance vous paraît-elle nouvelle, *jamais éprouvée*? Erreur, illusion. Tout a été éprouvé, tout est arrivé. Votre âme se compose de mille, de cent mille fragments d'âmes qui ont vécu la vie tout entière, qui ont produit tous les phénomènes, qui ont été témoins de tous les phénomènes. Comprenez-vous où je veux en venir? Écoutez-moi bien; car ce que je vous dis, c'est la vérité, la vérité découverte par quelqu'un qui a passé des années et des années à regarder continuellement en lui-même, solitaire au milieu des hommes, toujours solitaire. Écoutez-moi bien: car c'est une vérité beaucoup plus importante que les faits que vous voulez connaître. Lorsque...

Une autre fois? Demain? Pourquoi demain? Vous ne voulez donc pas que je vous explique ma pensée?

Ah! les faits, les faits, toujours les faits! Mais les faits ne sont rien, ne signifient rien. Il y a au monde, monsieur, quelque chose qui vaut beaucoup davantage.

Eh bien! voici encore une autre énigme. Pourquoi la vraie Ginevra ressemblait-elle presque trait pour trait à l'image qui

avait flamboyé dans mon esprit? Mais laissons cela. — Après trois ou quatre jours d'absence, elle réapparut dans la salle, portant une soupière dont la vapeur lui voilait le visage.

Oui, monsieur, c'était une servante, et elle servait une table d'employés.

L'avez-vous vue? L'avez-vous connue? Lui avez-vous parlé? Vous a-t-elle parlé ? Alors, il n'y a pas de doute : vous avez, vous aussi, ressenti un trouble subit et inexplicable, s'il lui est arrivé de vous toucher la main.

Tous les hommes l'ont désirée, tous la désirent, la convoitent : ils la convoiteront toujours. Wanzer est mort : mais elle aura un autre amant, elle aura cent autres amants, jusqu'à l'heure de la vieillesse, jusqu'à l'heure où les dents lui tomberont de la bouche. Quand elle passait dans la rue, le prince se retournait dans son carrosse, le loqueteux s'arrêtait pour la regarder. Dans tous les yeux j'ai surpris le même éclair, j'ai lu la même obsession.

Elle est changée pourtant, très changée. Alors elle avait vingt ans. J'ai souvent essayé, sans y réussir, de la *revoir* en moi-même telle qu'elle était quand je la vis pour la première fois. Il y a là un secret. N'avez-vous jamais fait cette remarque? Un homme, un animal, une plante, un objet quelconque ne vous livre son aspect véritable qu'une seule fois, au moment fugitif de la première perception. C'est comme s'il vous donnait sa virginité. Aussitôt après, ce n'est plus cela, c'est autre chose. Votre esprit, vos nerfs lui ont fait subir une transformation, une falsification, un obscurcissement. Et au diable la vérité!

Eh bien! j'ai toujours porté envie à l'homme qui *pour la première fois* voyait cette créature. Me comprenez-vous? Non, sans doute, vous ne me comprenez pas. Vous croyez que je radote, que je m'embrouille, que je me contredis. Cela ne fait rien. Passons : revenons aux faits.

... Une chambre éclairée au gaz, surchauffée, d'une chaleur aride, qui dessèche la peau : une odeur et une fumée de viandes : un bruit confus de voix, et, par-dessus toutes les autres voix, la voix âpre de Wanzer, qui donne à chaque mot un accent brutal. Puis, de temps en temps, une interruption, un silence qui me semble effrayant. Et une main m'effleure, enlève

l'assiette devant moi, en pose une autre, me communique le frisson que me donnerait une caresse. Ce frisson, chacun autour de la table l'éprouve à son tour : cela est visible. Et la chaleur devient étouffante, les oreilles s'échauffent, les yeux luisent. Une expression basse, presque bestiale, apparaît sur les visages de ces hommes qui ont bu et mangé, qui ont atteint le but unique de leur existence journalière. L'étalage de leur impureté me donne un coup si cruel que je me sens près de défaillir. Je me ramasse sur ma chaise, je ramène mes coudes pour élargir l'intervalle entre mes voisins et moi. Une voix crie dans le vacarme :

— Episcopo a la colique !

Une autre :

— Non ! Episcopo fait du sentiment. N'avez-vous pas vu la mine qu'il prend lorsque Ginevra lui change son assiette ?

J'essaye de rire. Je lève les yeux et je rencontre ceux de Ginevra fixés sur moi avec une expression ambiguë.

Elle sort de la salle. Alors Filippo Doberti fait une proposition bouffonne :

— Mes amis, il n'y a pas d'autre solution. Il faut qu'un de nous l'épouse... pour le compte des autres.

Ce ne sont pas exactement les termes qu'il emploie. Il prononce le mot cru, il nomme la chose et le rôle que joueront les autres.

— Aux votes ! Aux votes ! Il faut élire le mari.

Wanzer clame :

— Episcopo !

— Maison Episcopo et Cie !

Le vacarme augmente. Retour de Ginevra, qui peut-être a tout entendu. Et elle sourit, d'un sourire calme et tranquille, qui la fait paraître intangible.

Wanzer clame :

— Episcopo, fais ta demande !

Deux pensionnaires, avec une gravité feinte, s'avancent pour demander en mon nom la main de Ginevra.

Elle répond avec son sourire habituel :

— J'y penserai.

Et de nouveau je rencontre son regard. Et j'ignore vraiment si c'est de moi qu'il s'agit, si c'est de moi qu'on parle, si je

suis cet Episcopo qu'on bafoue. Et je ne parviens pas à imaginer la physionomie que j'ai en ce moment-là...

Un rêve, un rêve. Toute cette période de ma vie ressemble à un rêve. Vous ne pourrez jamais comprendre ni imaginer quel sentiment j'avais alors de mon être, quelle conscience j'avais de mes actes en voie d'exécution. Je revivais en rêve une phase de vie déjà vécue: j'assistais à la répétition inévitable d'une série d'événements déjà arrivés. Quand? Personne ne le sait. Au surplus, je n'étais pas bien sûr d'être *moi-même*. Souvent il me semblait que j'avais perdu ma personnalité, ou encore que j'en avais une artificielle. Quel mystère que les nerfs de l'homme!

J'abrège. Un soir, Ginevra prit congé de nous. Elle annonça qu'elle ne voulait plus servir et qu'elle nous quittait: elle dit qu'elle ne se sentait pas bien, qu'elle s'en allait à Tivoli, qu'elle y resterait quelques mois chez sa sœur. A l'instant des adieux, tout le monde lui tendit la main. Et, souriante, elle répétait à tout le monde:

— Au revoir, au revoir!

A moi, elle me dit en riant:

— Nous sommes *promis*, monsieur Episcopo. Ne l'oubliez pas.

Ce fut la première fois que je la touchai, la première fois que je la regardai dans les yeux avec l'intention de pénétrer son cœur. Mais elle resta pour moi une énigme.

Le soir suivant, le souper fut presque lugubre. Tout le monde avait l'air déçu. Wanzer dit:

— Pourtant, l'idée de Doberti n'était pas mauvaise.

Sur quoi, quelques pensionnaires se tournèrent de mon côté et prolongèrent stupidement les railleries.

La société de ces imbéciles me devenait insupportable: mais je ne cherchai pas à m'éloigner. Je continuai à fréquenter cette maison où, parmi les bavardages et les rires, je trouvais un aliment pour mes obscures et douces imaginations. Pendant des semaines et des semaines, malgré les pires embarras matériels, malgré les humiliations, les inquiétudes et les terreurs de ma vie d'esclave, je goûtai tout ce qu'il y a de plus délicat et de plus violent dans les angoisses d'amour. A vingt-huit ans,

s'épanouissait dans mon âme une espèce d'adolescence imprévue et tardive, avec toutes les langueurs, avec toutes les tendresses, avec toutes les larmes de l'adolescence...

Ah! monsieur, figurez-vous ce miracle dans un être tel que moi, déjà vieilli, flétri, desséché jusqu'au fond. Figurez-vous une fleur qui poindrait, imprévue, au sommet d'une branche morte.

Un autre événement, extraordinaire, inattendu, vint me stupéfier et me bouleverser. Depuis plusieurs jours déjà Wanzer me faisait l'effet d'être plus dur, plus irritable que d'habitude. Il avait passé les cinq ou six dernières nuits dans un tripot. Un matin, il était monté dans ma chambre, livide comme un cadavre, il s'était jeté sur une chaise, avait à deux ou trois reprises fait celui qui va parler: puis, renonçant brusquement à rien dire, il était sorti sans m'adresser un seul mot, sans me répondre, sans me regarder.

Je ne le revis plus ce jour-là. Je ne le revis pas au dîner. Je ne le revis pas le jour suivant.

Comme nous étions à table, Questori entra. C'était un collègue de Wanzer.

— Vous savez, dit-il, la nouvelle? Wanzer est en fuite.

D'abord je ne compris pas bien, ou plutôt je fus incrédule: mais le cœur me sauta à la gorge.

Des voix demandèrent:

— Que dis-tu? Qui est en fuite?

— Wanzer, Giulio Wanzer.

Je ne sais vraiment pas ce que j'éprouvai: mais ce qui est sûr, c'est que ma première émotion fut surtout de la joie. Je fis un effort pour la contenir. Et alors j'entendis l'éclat de tous les ressentiments, de toutes les rancunes, de toutes les haines accumulées contre cet homme qui avait été mon maître.

— Et toi? me cria l'un des plus acharnés. Tu ne dis rien, toi? Wanzer n'avait-il point fait de toi son domestique? C'est toi, sans doute, qui lui as porté ses valises à la gare?

Un autre me dit:

— Tu as été marqué au front par un voleur. Tu feras du chemin.

Et un autre:

— Au service de qui te mets-tu maintenant? Tu entres à la Questure?

Voilà comme ils m'insultaient, pour le plaisir de me faire mal, parce qu'ils me savaient poltron.

Je me levai, je sortis. J'allai par les rues, vagabondant à l'aventure. Libre, libre! J'étais libre enfin!

C'était une nuit de mars, toute sereine, presque tiède. Je montai par les Quatre-Fontaines, je tournai vers le Quirinal. Je cherchais les larges espaces; je voulais boire d'un trait une immensité d'air, contempler les étoiles, écouter le murmure de l'eau, faire quelque chose de poétique, rêver à l'avenir. Je me répétais sans cesse à moi-même : — Libre, libre, je suis un homme libre... — J'étais pris d'une sorte d'ivresse. Je ne pouvais pas encore réfléchir, recueillir mes pensées, examiner ma situation, Il me venait des envies puériles. J'aurais voulu accomplir mille actions à la fois pour constater ma liberté. En passant devant un café, je reçus une bouffée de musique qui me remua profondément. J'entrai la tête haute. Il me semblait que j'avais l'air brave. Je commandai un cognac; je fis laisser la bouteille sur la table, j'en bus deux ou trois petits verres.

On étouffait dans ce café. Le geste que je fis pour ôter mon chapeau me rappela ma cicatrice, réveilla dans ma mémoire la phrase cruelle : — Tu as été marqué au front par un voleur. — Comme je m'imaginais que tout le monde me regardait au front et remarquait ma balafre, je pensai : — Que vont-ils croire? Ils croiront peut-être que c'est une blessure reçue en duel? — Et moi, qui n'aurais jamais eu le courage de me battre, je me complus dans cette pensée. Si quelqu'un était venu s'asseoir auprès de moi et avait engagé la conversation, j'aurais certainement trouvé un moyen de lui raconter mon duel. Mais personne ne vint. Un peu plus tard, il entra un monsieur qui prit une chaise placée en face de moi, de l'autre côté de la table; il ne me regarda point, il ne me demanda point la permission, il ne prit point garde si j'y posais les pieds. Ce fut une impolitesse, n'est-ce pas?

Je partis, je me remis à marcher dans les rues, à l'aventure. Mon ivresse tomba tout d'un coup. Je me sentis infiniment malheureux, sans trop savoir pourquoi. Petit à petit une vague inquiétude émergea de mon étourdissement; et cette inquiétude grandit, devint poignante, me suggéra une pensée : — S'*il* était encore à Rome en cachette? S'*il* parcourait les rues sous un

travestissement? S'*il* m'attendait devant ma porte, pour me parler? S'*il* m'attendait dans les ténèbres de mon escalier? — J'eus peur: je me retournai deux ou trois fois pour m'assurer que je n'étais pas suivi: je rentrai dans un autre café comme dans un refuge.

Tard, très tard, je me décidai à reprendre le chemin de mon logement. Toutes les apparences, tous les bruits me faisaient tressaillir d'effroi. Un homme étendu sur le trottoir, dans l'ombre, me donna une vision de cadavre. — Oh! pourquoi ne s'est-il pas suicidé? pensai-je. Pourquoi n'a-t-il pas eu le courage de se suicider? C'était cependant la seule chose qu'il eût à faire. — Et alors je m'aperçus que la nouvelle de sa mort m'aurait mieux tranquillisé que celle de sa fuite.

Je dormis peu et d'un sommeil agité. Mais au matin, dès que les croisées furent ouvertes, une sensation de soulagement commença de nouveau à se répandre par tout mon être : une sensation singulière que vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous n'avez jamais été esclave.

Au bureau, j'eus des informations détaillées sur la fuite de Wanzer. Il s'agissait d'irrégularités très graves et d'une soustraction de valeurs à la Trésorerie centrale, où il était employé depuis un an environ. Un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui, mais sans résultat. Quelques-uns croyaient savoir qu'il avait déjà réussi à se mettre en lieu sûr.

Dès lors, certain d'être libre, je ne vécus plus que pour mon amour, pour mon secret. Il me semblait que j'étais comme en convalescence: j'avais de mon propre corps une sensation plus légère, moins déplaisante; je pleurais avec autant de facilité qu'un enfant. Les derniers jours de mars, les premiers jours d'avril eurent pour moi des douceurs et des tristesses dont le souvenir, maintenant que je meurs, me console d'être né.

Ce souvenir, monsieur, suffit pour que je pardonne à la mère de Ciro, à la femme qui m'a fait tant de mal. Vous, monsieur, vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est, pour un homme endurci et perverti par la souffrance et par l'injustice, que la révélation de sa propre bonté latente, la découverte d'une source de tendresse dans l'intimité de sa propre nature. Vous ne pouvez pas comprendre, peut-être même ne pouvez-vous pas croire ce que je dis. Eh bien, je le dis quand même.

Il y a des moments où, Dieu me pardonne! je sens en moi quelque chose de Jésus. J'ai été le plus vil et j'ai été le meilleur des hommes.

Allons, laissez-moi pleurer un peu. Vous voyez comment mes larmes coulent? Tant d'années de martyre m'ont appris à pleurer comme cela, sans sanglots, sans soupirs, pour n'être pas entendu, pour ne pas affliger l'être qui m'aimait, pour ne pas ennuyer l'être qui me faisait souffrir. Peu de gens au monde savent pleurer comme cela. Eh bien, monsieur, cela du moins est une chose dont je vous prie de vous souvenir et de me tenir compte. Après ma mort, vous direz que toute sa vie le pauvre Giovanni Episcopo sut du moins pleurer en silence.

Comment se fit-il qu'un dimanche — le dimanche des Rameaux — je me trouvai en tramway sur la route de Tivoli? En vérité, je n'en ai qu'un souvenir confus. Fut-ce un accès de démence? Fut-ce un acte de somnambulisme? En vérité, je ne sais pas.

J'allais vers l'inconnu, je me laissais entraîner par l'inconnu. Encore une fois, j'avais perdu le sens du réel. Il me semblait que j'étais enveloppé d'une sorte d'atmosphère étrange qui m'isolait du monde extérieur. Cette sensation, je ne l'avais pas seulement dans les yeux, je l'avais aussi sur la peau. Je ne sais comment m'expliquer. La campagne, par exemple, cette campagne que je traversais, me semblait indéfiniment lointaine, séparée de moi par un intervalle incalculable...

Comment pourriez-vous concevoir un état mental aussi extraordinaire? Tout ce que je vous décris doit nécessairement vous paraître absurde, inadmissible, contraire à la nature. Eh bien, songez que jusqu'à ce jour ma vie s'est passée dans ce désordre, dans ce désarroi, dans ces anomalies, presque sans interruption. Paresthésies, dysesthésies... On m'a bien dit le nom de mes maux; mais personne n'a su les guérir. Pendant toute ma vie je suis resté au bord de la démence, conscient de mon état, pareil à un homme qui, penché sur un abîme, attendrait d'une minute à l'autre le vertige suprême, la grande obscurité.

Que vous en semble? Perdrai-je la raison avant de fermer les yeux? Y en a-t-il des symptômes sur mon visage, dans

mes paroles? Répondez-moi sincèrement, cher monsieur; répondez-moi.

Et si je ne devais pas mourir? Si je devais survivre longtemps encore, perdu d'esprit, dans un asile d'aliénés?

Non, je vous le confesse, telle n'est pas ma crainte véritable. Vous savez... qu'*ils* reviennent tous deux, la nuit. Une nuit, c'est sûr, Ciro se rencontrera avec l'*autre;* je le sais, je le prévois. Et... et alors? L'explosion de la fureur, la folie furieuse dans les ténèbres... Mon Dieu, mon Dieu! Est-ce ainsi que je dois finir?

Hallucinations, oui: pas autre chose. Vous dites bien. Oh, oui, oui, vous dites bien. Il suffira d'allumer une bougie pour que je reste tranquille, pour que je dorme profondément. Oui, oui, une bougie, une simple bougie. Merci, cher monsieur.

Où en étions-nous? Ah, oui, à Tivoli.

... Une puanteur pénétrante d'eau sulfureuse; et puis, tout à l'entour, des oliviers, des oliviers, des bois d'oliviers; et, en moi-même, l'étrange sensation primitive, qui se dissipe peu à peu comme dans le vent du trajet. Je descends. Les gens sont dans les rues: les rameaux luisent au soleil; les cloches carillonnent. Je sais que je vais la rencontrer.

— Ah, monsieur Episcopo! Vous ici?

C'est la voix de Ginevra, c'est Ginevra devant moi, les mains tendues: et j'en suis bouleversé.

Elle me regarde et elle sourit, en attendant que je réussisse à dire quelque chose. Est-ce la même femme qui tournait autour de la table, dans la salle pleine de fumée, sous la lumière du gaz? Est-il possible que ce soit elle?

Je finis par balbutier une phrase.

Elle insiste :

— Mais comment êtes-vous ici? Quelle surprise!

— Je viens pour vous voir.

— Vous vous souvenez donc que nous sommes *promis*?

Elle ajoute en riant :

— Voici ma sœur. Accompagnez-nous à l'église. Vous passerez la journée avec nous, n'est-ce pas? Vous jouerez votre rôle de fiancé. Dites oui.

Elle est gaie, causeuse, pleine de grâces imprévues, pleine de séductions nouvelles. Elle porte un vêtement simple, sans prétention, mais avec grâce, presque avec élégance. Elle me demande des nouvelles des camarades.

— Et ce Wanzer?

Un journal, par hasard, lui a tout appris.

— Vous étiez grands amis, n'est-ce pas? Non?

Je ne réponds rien. Il y a un court intervalle de silence, et elle paraît songeuse. Nous entrons dans l'église toute fleurie de rameaux bénits. Elle s'agenouille à côté de sa sœur, elle ouvre un livre de prières. Moi, debout derrière elle, je lui regarde le cou, et la découverte d'un petit signe brun me donne un indicible frisson. Au même instant, elle se retourne un peu et, du coin de l'œil, m'envoie une étincelle.

La mémoire du passé s'abolit, l'inquiétude de l'avenir s'endort. Il n'y a plus que l'heure présente: sur terre, il n'y a plus pour moi que cette femme. Sans elle, il ne me resterait qu'à mourir.

A la sortie, sans parler, elle m'offre un rameau. Et moi, sans parler, je la regarde; et il me semble que ce regard lui a tout fait comprendre. Nous nous acheminons chez la sœur. On m'invite à monter. Ginevra s'approche du balcon, en me disant:

— Venez un peu: venez prendre un air de soleil.

Nous voici sur le balcon, l'un près de l'autre. Le soleil nous inonde: le bourdonnement des cloches passe sur nos têtes. Elle dit tout bas, comme si elle se parlait à elle-même :

— Qui l'aurait jamais pensé?

Mon cœur se gonfle d'une tendresse sans limites. Je ne me soutiens plus. Je lui demande, d'une voix méconnaissable :

— Nous sommes donc *promis*?

Pendant une seconde, elle se tait. Puis, tout bas, avec une imperceptible rougeur, en baissant les yeux, elle répond :

— Vous voulez? Eh bien, oui, soit!

On nous appelle de l'intérieur. C'est le beau-frère, ce sont d'autres parents, ce sont les fillettes. Et je prends au sérieux mon rôle de fiancé! A table, je suis à côté de Ginevra. Un moment, nous nous serrons la main sous la nappe; et je crois que je vais défaillir, tant cette volupté me semble poignante. De temps à autre, le beau-frère, la sœur, les parents me regardent avec une curiosité mêlée de stupeur :

— Mais comment se peut-il que personne n'en ait rien su!

— Mais comment ne nous en avais-tu point parlé, Ginevra?

Nous sourions, embarrassés, confus, stupéfaits tout les premiers de l'événement qui s'accomplit avec la facilité et l'absurdité d'un rêve...

Oui, absurde, incroyable, ridicule: ridicule, surtout. Et pourtant cela s'est accompli en ce monde, entre moi Giovanni Episcopo et la nommée Ginevra Canale, comme je vous le dis, exactement comme je vous le conte.

Ah! monsieur, vous pouvez rire, si cela vous plaît. Je ne m'offenserai point.

La *farce tragique*... Où donc ai-je lu ce mot-là? — C'est vrai: il n'y a rien de plus ridicule, rien de plus ignoble et rien de plus atroce.

J'allai faire visite à la mère, dans une vieille maison de la rue Montanara; je grimpai un escalier étroit, humide, glissant comme celui d'une citerne, et où s'infiltrait par une lucarne une lumière douteuse, verdâtre, presque sépulcrale: quelque chose qu'on n'oublie pas. J'ai tout dans la mémoire! En montant, je m'arrêtais presque à chaque marche, parce qu'il me semblait toujours que je perdais l'équilibre, comme si j'avais posé le pied sur une glace mouvante. Plus je montais, et plus l'escalier, avec cette lumière, me faisait l'effet d'être fantastique, plein de mystère, plein d'un silence profond où venaient mourir des voix très lointaines, incompréhensibles. Tout à coup, sur le palier supérieur, j'entendis une porte s'ouvrir avec violence, et une explosion d'injures hurlées par une voix de femme retentit dans l'escalier; puis la porte se referma par une brusque poussée, qui fit trembler la maison du haut en bas. Je tremblai aussi de frayeur, et je restai sur place, ne sachant que faire. Un homme descendait lentement, lentement: on aurait dit qu'il glissait le long du mur comme une chose flasque. Il grognait et geignait, sous un chapeau blanchâtre aux larges bords. Mais, en se heurtant à moi, il releva la tête. Et j'entrevis une paire de lunettes sombres, de celles qu'entoure un treillis, des lunettes énormes qui faisaient saillie sur une face rougeâtre comme un morceau de viande crue.

L'homme, me prenant pour quelqu'un de sa connaissance, s'écria :

— Pietro !

Et il me saisit le bras en m'envoyant au visage son haleine vineuse. Mais il s'aperçut de sa méprise et recommença à descendre. Alors je me remis à monter, machinalement ; et, sans savoir pourquoi, j'étais sûr d'avoir rencontré quelqu'un *de la famille*. Je me trouvai devant une porte où je lus : « Emilia Canale, courtière au Mont-de-Piété, avec autorisation de la Questure Royale. » Pour mettre fin au malaise de l'incertitude, je fis un effort, je tirai le cordon de la sonnette ; mais, sans le vouloir, je tirai si fort que la sonnette se mit à sonner avec furie. Une voix irritée répondit de l'intérieur, la même voix qui avait proféré les injures : la porte s'ouvrit, et moi, en proie à une sorte de panique, sans rien voir, sans rien attendre, hors d'haleine, je dis en mangeant les mots :

— Je suis Episcopo, Giovanni Episcopo, l'employé... Je suis venu, vous savez..., pour votre fille... vous savez... Pardon, pardon. J'ai tiré trop fort.

J'étais devant la mère de Ginevra, une femme encore belle et fleurie, devant la courtière, parée d'un collier d'or, de deux grosses boucles d'or, d'anneaux d'or à tous les doigts. Et je faisais timidement une demande en mariage, — vous vous souvenez ? — la fameuse demande proposée par Filippo Doberti !

Ah ! monsieur, vous pouvez rire, si cela vous plaît. Je ne m'offenserai point.

Dois-je vous conter tout, minutieusement, jour par jour, heure par heure ? Voulez-vous toutes les petites scènes, tous les menus faits, toute ma vie de ce temps-là, si bizarre, si extravagante, si comique et si misérable, tout jusqu'au *grand événement* ? Voulez-vous rire ? Voulez-vous pleurer ? Rien de plus facile que de tout vous dire. Je lis dans mon passé comme dans un livre ouvert. C'est une grande clarté qui vient à celui dont la fin est proche.

Mais je suis las, je suis faible. Et vous aussi, vous devez être un peu las. Il vaut mieux abréger.

J'abrège. J'obtins sans peine le consentement. La courtière paraissait déjà renseignée sur mon emploi, sur mes appointements, sur ma situation. Elle avait la voix sonore, le geste

décidé, un regard méchant, presque rapace, qui par instants se faisait enjôleur, presque lascif, un peu semblable à celui de Ginevra. Quand elle me parlait debout, elle m'approchait de trop près, elle me touchait sans cesse : tantôt elle me donnait une petite bourrade, tantôt elle me tirait par un bouton de mon habit, tantôt elle secouait de mon épaule un grain de poussière, tantôt elle m'ôtait du vêtement un fil, un cheveu. C'était pour moi une inquiétude de tous les nerfs, une torture, la mainmise de cette femme, que j'avais vu plus d'une fois lever le poing au visage de son mari.

Le mari, c'était justement l'homme de l'escalier, l'homme aux lunettes vertes, un pauvre idiot.

Il avait été typographe. Mais maintenant une maladie des yeux l'empêchait de travailler. Et il vivait à la charge de sa femme, de son fils et de sa belle-fille, maltraité par tout le monde, martyrisé, regardé comme un intrus. Il avait le vice de la boisson, l'habitude de l'ivresse, *la soif*, la terrible soif. Personne, chez lui, ne lui donnait un sou pour boire ; mais certainement, afin de gagner un peu de monnaie, il devait faire en cachette, dans on ne sait quelle rue, dans on ne sait quelle boutique, pour on ne sait quelles gens, un ignoble petit métier, une besogne basse et facile, au jour le jour. Quand l'occasion s'en présentait, il agrippait à la maison ce qui lui tombait sous la main et courait le vendre pour boire, pour se procurer le moyen de satisfaire son indomptable passion ; la peur des injures et des coups était impuissante à le retenir. Une fois au moins par semaine, sa femme le chassait sans pitié. Pendant deux ou trois jours, il n'avait pas le courage de revenir, de frapper à la porte. Où allait-il? Où dormait-il? Comment vivait-il?

Dès le premier jour, dès le jour où je fis sa connaissance, je lui plus. Tandis que j'étais assis et que j'endurais le bavardage de ma future belle-mère, il se tournait vers moi en souriant d'un sourire continuel qui faisait trembler sa lèvre inférieure un peu pendante, mais qui ne transparaissait pas sous les espèces de cages où ses pauvres yeux malades étaient emprisonnés. Lorsque je me levai pour partir, il me dit à voix basse, avec une crainte manifeste :

— Je sors avec vous.

Nous sortîmes ensemble. Il était mal d'aplomb sur ses jambes. En descendant l'escalier, je vis qu'il hésitait, qu'il chancelait, et je lui dis :

— Voulez-vous vous appuyer?

Il accepta, s'appuya. Quand nous fûmes dans la rue, il ne retira point son bras de dessous le mien, malgré le mouvement que je fis pour me dégager. D'abord il se tut; mais, de temps à autre il se tournait vers moi et rapprochait si près son visage qu'il me touchait du rebord de son chapeau. Il continuait de sourire, et, pour rompre le silence, il accompagnait ce sourire d'un bruit guttural singulier.

Je me souviens : c'était à la brune, par une soirée très douce. Les gens étaient dans la rue. Deux musiciens, flûte et guitare, jouaient un air de *Norma* à la terrasse d'un café. Je me souviens : une voiture passa, qui emportait un blessé escorté de deux sergents de ville.

Il finit par dire, en me serrant le bras :

— Je suis content, tu sais. Vrai, je suis content. Quel bon fils tu dois être! J'ai déjà de la sympathie pour toi, tu sais.

Il dit cela presque convulsivement, absorbé par une idée unique, par un désir unique, mais qu'il avait honte d'exprimer. Puis il se mit à rire comme un hébété. Le silence recommença. Puis il répéta encore :

— Je suis content.

Et il se remit à rire, mais d'un rire spasmodique. Je m'aperçus qu'une crise nerveuse l'agitait, le faisait souffrir. Lorsque nous arrivâmes devant un vitrage garni de rideaux rouges que faisait flamboyer une lumière intérieure, il dit à l'improviste, d'une voix rapide :

— Buvons-nous un verre ensemble?

Et il s'arrêta, me retint devant la porte, dans le reflet rougeâtre qui tachait le dallage. Je sentis qu'il tremblait, et la lumière me permit d'apercevoir à travers les lunettes ses pauvres yeux enflammés.

Je répondis :

— Entrons.

Nous entrâmes dans le cabaret. Le peu de buveurs qui s'y trouvaient, réunis en groupe, jouaient aux cartes. Nous prîmes place dans un coin. Canale commanda :

— Un litre, rouge.

On aurait dit qu'il avait été pris d'un enrouement subit. Il versa le vin dans les verres, d'une main qui tremblait comme celle d'un paralytique: il but d'un trait, et, pendant qu'il se passait la langue sur les lèvres, il se versa un second verre. Puis, posant la bouteille sur la table, il se mit à rire et déclara naïvement :

— Voilà trois jours que je n'avais pas bu.

— Trois jours?

— Oui, trois jours. Je n'ai pas le sou, moi. A la maison, personne ne me donne un sou. Tu comprends? Tu comprends? Et je ne puis plus travailler, avec ces yeux-là. Regarde, mon fils.

Il souleva ses lunettes: et ce fut comme s'il avait soulevé un masque, tant l'expression de son visage changea. Les paupières étaient ulcérées, bouffies, sans cils, chargées de pus, horribles; et, sur ce fond rouge, dans ce bouffissement, s'ouvraient avec peine deux yeux larmoyants, infiniment tristes, de cette tristesse profonde et incompréhensible qu'ont les regards des bêtes qui souffrent. Devant cette révélation, une répugnance mêlée de pitié m'émut. Je demandai :

— Cela vous fait mal? beaucoup de mal?

— Oh! mon fils, figure-toi! Des aiguilles, des aiguilles, des échardes de bois, des morceaux de verre, des épines venimeuses... Si on me piquait tout cela dans les yeux, mon fils, ce ne serait rien en comparaison.

Peut-être exagéra-t-il sa souffrance parce qu'il se voyait l'objet de ma pitié, de la pitié d'une créature humaine, après si longtemps! Depuis si longtemps il ne lui avait pas été donné d'entendre une voix compatissante! Il exagéra peut-être pour accroître ma commisération, pour entendre une fois au moins les consolations d'un homme.

— Cela vous fait tant de mal?

— Oui, tant de mal!

Il passa sur ses paupières, doucement, doucement, une espèce de chiffon qui n'avait plus ni forme ni couleur. Puis il rabaissa ses lunettes et vida le second verre, d'un trait. Je bus aussi. Il toucha la bouteille et dit :

— Mon fils, il n'y a que cela au monde.

Je l'observais. Véritablement, rien en lui ne rappelait Ginevra :

pas une ligne, pas une expression, pas un geste, rien. Je pensai :

— Ce n'est pas lui le père.

Il but encore : il commanda un autre litre : puis il recommença à dire, sur un ton de fausset :

— Je suis content que tu épouses Ginevra. Et tu peux être content, toi aussi... Une honnête famille, les Canale! Si nous n'avions pas été honnêtes... à l'heure qu'il est...

Et, en levant son verre, il eut un sourire ambigu qui m'inquiéta. Il reprit :

— Eh! Ginevra... Ginevra aurait pu faire notre fortune, si nous avions voulu. Tu comprends? Ce sont des choses qu'on peut te dire, à toi. Non pas une, ni deux, mais dix, mais vingt propositions... Et quelles propositions, mon fils!

Je sentais que je devenais vert.

— Le prince Altini, par exemple... Depuis une éternité, il me persécute. De guerre lasse, il m'a fait venir dans son palais, un soir, l'autre mois, avant le départ de Ginevra pour Tivoli. Tu comprends? Il donnait trois mille francs comptant, il lui ouvrait une boutique, etc., etc. Mais non, non. Emilia l'a toujours répété : « Ce n'est pas ce qu'il nous faut : ce n'est pas ce qu'il nous faut. Nous avons marié l'aînée : nous marierons aussi la cadette. Un employé, avec un bel avenir, avec des appointements fixes... Nous le trouverons. » Et tu vois, tu vois! C'est toi qui es venu. Tu t'appelles Episcopo, n'est-ce pas? Quel nom! Madame Episcopo, alors, madame Episcopo...

Il devenait loquace. Il se mit à rire.

— Où l'as-tu vue? Comment as-tu fait sa connaissance? Là-bas, n'est-ce pas? à la pension. Raconte, raconte. Je t'écoute.

En ce moment entra un homme d'aspect équivoque, répulsif, moitié valet de chambre et moitié coiffeur, pâle, avec la face semée de pustules rougeâtres. Il salua Canale.

— Bonjour, Battista!

Battista l'appela, lui offrit un verre de vin.

— Buvez à notre santé, Teodoro. Je vous présente mon futur gendre, le fiancé de Ginevra.

L'inconnu, surpris, me regarda avec des yeux blanchâtres qui me firent frissonner comme si j'avais senti sur ma peau un contact froid et visqueux : et il murmura :

— Monsieur est donc...

— Oui, oui, répliqua le bavard en lui coupant la parole: c'est monsieur Episcopo.

— Ah! monsieur Episcopo! Enchanté... mes félicitations...

Je n'ouvris pas la bouche. Mais Battista riait, le menton sur la poitrine, en se donnant un air malin. L'autre ne tarda pas à prendre congé.

— Adieu, Battista. Au plaisir de vous revoir, monsieur Episcopo.

Et il me tendit la main. Et je lui donnai ma main.

Aussitôt qu'il se fut éloigné, Battista me dit à voix basse :

— Tu sais qui c'est? Teodoro... *l'homme de confiance* du marquis Aguti, le vieux, le propriétaire du palais d'à côté. Depuis un an, il tourne autour de moi pour Ginevra. Tu comprends? Le vieux la veut, la veut, et la veut; il pleure, il crie, il trépigne comme un bambin, parce qu'il la veut... Ah! ah! ah! le pauvre Teodoro, quelle mine! As-tu vu la mine qu'il a faite? Il ne s'y attendait guère, à cette affaire-là, le pauvre Teodoro: il ne s'y attendait guère!

Il continuait à rire stupidement, tandis que je mourais d'angoisse. Tout à coup il s'arrêta et poussa une imprécation. De dessous le treillis de ses lunettes, il lui coulait sur les joues deux ruisseaux de larmes impures.

— Oh! ces yeux! Quand je bois, quel supplice!

Et de nouveau il souleva les terribles lunettes vertes: et de nouveau je vis en plein cette face difforme, qui avait l'apparence d'un écorché, rouge comme le derrière de certains singes, vous savez, dans les ménageries. Et je revis ces deux yeux douloureux au milieu de ces deux plaies. Et je revis le geste dont il pressait ce chiffon sur ses paupières.

— Il faut que je parte, dis-je: je n'ai que le temps.

— Bien, partons. Attends un peu.

Et il se mit à fouiller dans ses poches, comme pour en tirer de la monnaie, grotesquement. Je payai. Nous nous levâmes, nous sortîmes. Il mit encore son bras sous le mien. On aurait dit qu'il ne voulait plus me lâcher de toute la soirée. A chaque instant il riait comme un imbécile. Et je sentis renaître en lui la première crise, l'agitation, l'affolement intérieur d'un homme qui veut dire quelque chose, et qui n'ose pas, et qui a honte.

— La belle soirée! dit-il.

Et il eut le même rire convulsif que la fois précédente.

Tout à coup, avec un effort pareil à celui du bègue qui demeure court, la tête basse, en se cachant sous le rebord de son chapeau, il ajouta :

— Prête-moi cinq francs. Je te les rendrai.

Nous nous arrêtâmes. Je mis les cinq francs dans sa main tremblante. Et aussitôt il se retourna, s'enfuit, se perdit dans l'ombre!

Ah! monsieur, quelle pitié! L'homme que dévore le vice, l'homme qui se débat dans les griffes du vice, et qui se sent dévorer, et qui se voit perdu, et qui ne veut pas, qui ne peut pas se sauver... Quelle pitié, monsieur, quelle pitié! Connaissez-vous quelque chose de plus inconcevable, de plus fascinant, de plus obscur? Dites, dites; entre toutes les choses humaines, y en a-t-il une plus triste que l'effarement qui saisit un homme devant l'objet de sa passion désespérée! Y en a-t-il une plus triste que ces mains qui tremblent, ces genoux qui vacillent, ces lèvres qui se crispent, tout cet être que torture l'implacable besoin d'une sensation unique? Dites, dites: y a-t-il rien de plus triste sur la terre? Y a-t-il rien?...

Eh bien! monsieur, depuis ce soir-là, je me suis senti lié à ce misérable, je suis devenu son ami. Pourquoi? Par quelle affinité mystérieuse? Par quelle prévision instinctive? Peut-être par l'attraction de son vice, qui commençait à me dominer irrésistiblement, moi aussi? Ou encore par l'attraction de son infortune, inévitable et sans espérance, comme la mienne?

Depuis ce soir-là, je l'ai revu presque tous les soirs. Il venait me chercher n'importe où: il m'attendait à la porte de mon bureau: il m'attendait chez moi, la nuit, dans l'escalier. Il ne me demandait rien: il n'avait pas même la ressource de faire parler ses yeux, puisqu'ils étaient recouverts. Mais il me suffisait de le regarder pour comprendre. Il souriait de son sourire habituel, de son sourire hébété et convulsif: et il attendait, sans demander rien. Je n'avais pas la force de résister, de le congédier, de l'humilier, de lui montrer un visage sévère, de lui adresser une parole dure. — M'étais-je donc soumis à un nouveau tyran? Giulio Wanzer avait donc un successeur? — Souvent sa présence m'était pénible, horriblement pénible: mais je ne faisais rien pour m'en délivrer. Il avait parfois des effusions de tendresse ridicules et affligeantes

qui me serraient le cœur. Un jour, il me dit, en faisant la grimace que fait un bambin qui va commencer à pleurer :

— Pourquoi ne m'appelles-tu point *papa*?

Je savais qu'il n'était pas le père de Ginevra : je savais que les enfants de sa femme n'étaient pas ses enfants. Lui-même, sans doute, ne l'ignorait pas non plus. Mais je l'appelais *papa* lorsque personne ne nous entendait, lorsque nous étions seuls, lorsqu'il avait besoin de consolation. Pour m'émouvoir, il lui arrivait souvent de me montrer une meurtrissure, la marque d'un coup, avec le geste des mendiants quand ils étalent leur difformité ou leur plaie pour arracher une aumône.

Le hasard me fit découvrir que, certains soirs, il se postait dans la rue aux endroits les plus obscurs et demandait l'aumône, à voix basse, adroitement, sans se faire remarquer, en marchant à côté des passants un bout de chemin. A l'angle du Forum de Trajan, je me vis un soir accosté par un homme qui marmottait :

— Je suis un ouvrier sans travail. Je suis presque aveugle. J'ai cinq enfants qui n'ont pas mangé depuis quarante-huit heures. Faites-moi une petite charité, pour que j'achète un morceau de pain à ces pauvres créatures du bon Dieu...

Immédiatement, je reconnus sa voix. Mais lui, qui en effet était presque aveugle, ne me reconnut pas dans l'ombre. Et je m'éloignai en hâte, je m'enfuis, par crainte d'être reconnu.

Il ne reculait devant aucune bassesse, pourvu qu'il eût de quoi satisfaire sa soif atroce. Une fois, il se trouvait dans ma chambre et ne tenait pas en place. Je venais de rentrer de mon bureau; j'étais en train de me laver; j'avais posé ma jaquette et mon gilet, et j'avais laissé dans le gousset du gilet ma montre, une petite montre d'argent, un souvenir de mon père, de mon père mort. Je me lavais donc derrière un paravent. Et j'entendais Battista remuer dans la chambre d'une manière insolite, comme s'il eût été inquiet. Je demandai :

— Que faites-vous?

Il répondit, avec trop de hâte, d'une voix un peu altérée :

— Rien. Pourquoi?

Et vite il accourut derrière le paravent, avec un empressement exagéré.

Je me rhabillai. Nous sortîmes. Au bas de l'escalier, je

cherchai ma montre dans mon gousset pour regarder l'heure. Je ne la retrouvai pas.

— Diable! J'ai laissé ma montre en haut dans la chambre. Il faut que je remonte. Attendez-moi ici. Je reviens dans un instant.

Je remontai: j'allumai une bougie: je cherchai la montre partout, sans réussir à la trouver. Après quelques minutes de recherche, j'entendis la voix de Battista qui demandait:

— Eh bien! l'as-tu retrouvée?

Il m'avait suivi en haut et s'était arrêté à la porte. Il chancelait un peu.

— Non. C'est étrange. Il me semblait pourtant que je l'avais laissée dans mon gousset. Vous ne l'avez pas vue?

— Non.

— Vraiment?

— Non.

Déjà un soupçon m'avait frappé. Battista se tenait sur le seuil, debout, les mains dans ses poches. Je recommençai à chercher, avec impatience, presque avec colère.

— Il est impossible que je l'aie perdue. Tout à l'heure, avant de me déshabiller, je l'avais: je suis certain que je l'avais. Elle est sûrement ici: il faut qu'elle se retrouve.

Battista avait fini par s'approcher. En me retournant à l'improviste, je lus le péché sur son visage. Le cœur me faillit. Tout honteux, il balbutia:

— Elle est sûrement ici, il faut qu'elle se retrouve.

Et il prit la bougie, se pencha pour chercher autour du lit, s'agenouilla en trébuchant, souleva les couvertures, regarda sous le lit. Il se tourmentait, il haletait: et la bougie dégouttait sur sa main mal assurée.

Cette comédie m'exaspéra. Je lui criai rudement:

— Assez! Levez-vous: ne vous donnez pas tant de peine. Je sais bien, moi, où il faudrait chercher...

Il posa la bougie sur le parquet, resta un moment à genoux, tout courbé, craintif comme quelqu'un qui est sur le point de confesser une faute. Mais il ne confessa rien. Il se releva péniblement, sans mot dire. Pour la seconde fois je lus le péché sur son visage, et j'eus un accès de dépit. « Certainement il a la montre dans sa poche: il faut que je le contraigne à

avouer, à rendre l'objet volé, à se repentir. Il faut que je le voie pleurer de repentir. » Mais le courage me manqua. Je dis :

— Partons.

Nous sortîmes. Le coupable descendait l'escalier derrière moi, lentement, lentement, appuyé à la rampe. Quelle pitié! Quelle tristesse!

Quand nous fûmes dans la rue, il me demanda, d'une voix qui n'était qu'un souffle :

— Ainsi, tu crois que c'est moi qui l'ai prise?

— Non, non, répliquai-je. N'en parlons plus.

J'ajoutai un instant après :

— Cela m'ennuie, parce que c'était un souvenir de mon père mort.

Je remarquai qu'il réprima un petit mouvement, comme s'il avait eu l'intention de tirer quelque chose de sa poche. Mais il n'en fit rien. Nous poursuivîmes notre chemin.

Un peu plus tard il me dit, presque brusquement :

— Veux-tu me fouiller?

— Non, non. N'en parlons plus. Adieu, je vous laisse. J'ai affaire ce soir.

Et je lui tournai le dos, sans le regarder. Quelle tristesse!

Les jours suivants, je ne le revis point. Mais, le soir du cinquième jour, il se présenta dans ma chambre. Je fis, d'un air sérieux :

— Ah! c'est vous?

Et je me remis à mes écritures, sans un mot de plus. Après un silence, il osa me demander :

— L'as-tu retrouvée?

Je feignis de rire, et je continuai mes écritures.

Après un autre long silence, il dit encore :

— Ce n'est pas moi qui l'ai prise.

— Oui, oui, c'est bien. Je sais. Vous y pensez toujours?

Lorsqu'il vit que je restais assis à ma table, il me dit après un troisième silence :

— Bonsoir!

— Bonsoir, bonsoir!

Je le laissai partir comme cela, sans le retenir. Ensuite j'en eus regret. Je voulus le rappeler, mais trop tard : il était déjà loin.

Pendant trois ou quatre jours encore, il demeura invisible.

Puis, au moment de rentrer à la maison, assez tard, un peu avant minuit, je le rencontrai sous un bec de gaz. Il pluvinait.

— Comment, c'est vous? A cette heure!

Il ne tenait pas sur ses pieds; je le crus ivre. Mais, en l'examinant mieux, je m'aperçus qu'il était dans un état pitoyable: couvert de boue comme s'il s'était roulé dans une ornière, amaigri, défait, avec une figure presque violette.

— Que vous est-il arrivé? Dites?

Il éclata en pleurs, et se rapprocha comme pour me tomber dans les bras; et, de tout près, en sanglotant, il essayait de me conter la chose, suffoqué par les sanglots, par les larmes qui lui coulaient dans la bouche.

Ah! monsieur, sous ce bec de gaz, sous cette pluie, quelle terrible chose! Quelle terrible chose que les sanglots de cet homme qui n'avait pas mangé depuis trois jours!

Connaissez-vous la faim? Avez-vous jamais regardé un homme à moitié mort de faim, qui s'assoit à une table, qui porte à sa bouche un morceau de pain, un morceau de viande, et qui mâche la première bouchée avec ses pauvres dents affaiblies et vacillantes dans les gencives? L'avez-vous jamais regardé? Et votre cœur ne s'est-il pas fendu de tristesse et de tendresse?

C'est vrai, je ne voulais pas vous entretenir si longtemps de ce pauvre diable. Je me suis laissé entraîner; j'ai oublié tout le reste, je ne sais pourquoi. Mais, en vérité, ce pauvre diable a été mon unique ami et j'ai été son unique ami, au cours de notre existence. Je l'ai vu pleurer et il m'a vu pleurer plus d'une fois. Dans son vice, j'ai contemplé le reflet du mien. Nous avons aussi partagé des douleurs, nous avons souffert la même injure, nous avons porté la même honte.

Il n'était pas le père de Ginevra, non. Dans les veines de la créature qui m'a fait tant de mal, ce n'était pas son sang qui coulait.

Que de fois j'ai pensé, avec une curiosité inquiète et insatiable, au véritable père, à l'inconnu, à l'anonyme! Qui pouvait-il être? Non pas, assurément, un homme du peuple. Certaines finesses physiques, certaines allures d'une élégance native, certaines cruautés, certaines perfidies trop compliquées,

et puis l'instinct du luxe, le dégoût facile, une façon très particulière de blesser et de déchirer en riant, toutes ces choses et d'autres encore révélaient quelques gouttes de sang aristocratique. Quel était donc le père? Peut-être un vieillard obscène comme le marquis Aguti? Peut-être...

Que de fois j'y ai pensé! Et parfois aussi mon imagination m'a représenté une figure d'homme, non pas vague et changeante, mais bien déterminée, avec une physionomie spéciale, avec une expression spéciale, et qui semblait vivre d'une vie extraordinairement intense.

Sans nul doute, Ginevra devait savoir, ou du moins *sentir*, qu'elle n'avait aucune communauté de sang avec le mari de sa mère. Le fait est que je n'ai jamais réussi à surprendre dans ses yeux, quand ils rencontraient l'infortuné, un éclair d'affection ou du moins de compassion.

Au contraire, c'était l'indifférence, c'était souvent la répugnance, le mépris, l'aversion, c'était même la haine qui se montrait dans ses yeux, lorsqu'ils se tournaient vers l'infortuné.

Oh! ces yeux! Ils disaient tout: ils disaient trop de choses en un instant, trop de choses différentes; et je m'y perdais. Il leur arrivait de rencontrer les miens par hasard, et ils avaient un reflet d'acier, d'acier luisant et impénétrable. Et puis, soudain, ils se couvraient comme d'un voile pâle, ils perdaient leur dureté. Figurez-vous, monsieur, une lame ternie par une haleine.

Mais non; il m'est impossible de vous parler de mon amour. Jamais personne ne saura combien je l'ai aimée, personne. Elle-même ne l'a jamais su; elle ne le sait pas. Mais ce que je sais, moi, c'est qu'elle ne m'a jamais aimé! Pas un seul jour, pas une seule heure, pas même un seul instant.

Je le savais dès le début; je le savais alors même qu'elle me regardait de ses yeux voilés. Je ne me faisais aucune illusion. Jamais mes lèvres n'ont osé prononcer la question tendre, la question que répètent tous les amants : « M'aimes-tu? » Et je me souviens que, quand j'étais à côté d'elle, quand je sentais en moi l'invasion du désir, j'ai pensé plus d'une fois : « Oh ! si je pouvais lui baiser le visage, et qu'elle ne s'aperçût point de mon baiser ! »

Non, non, je ne puis pas vous parler de mon amour. Je vais vous raconter encore des faits, de petits faits ridicules, de petites misères, de petites hontes.

Le mariage fut décidé. Ginevra demeura quelques semaines encore à Tivoli; et moi, j'allais souvent à Tivoli en tramway, j'y passais une demi-journée, j'y passais une heure ou deux. J'étais content de la savoir loin de Rome. Ma constante appréhension était qu'un de mes camarades de bureau n'arrivât à découvrir mon secret. J'usais d'une quantité de précautions, de subterfuges, de prétextes, de menteries pour dissimuler ce que j'avais fait, ce que je faisais, ce que j'allais faire. J'avais déserté les lieux habituels de rendez-vous; je répondais évasivement à toutes les questions; je me sauvais dans une boutique, sous une porte cochère, par une rue transversale, dès que je reconnaissais de loin quelqu'un de mes anciens commensaux.

Mais un jour je ne pus pas esquiver Filippo Doberti. Il me rattrapa, m'arrêta, ou plutôt m'empoigna.

— Hé! comme il y a longtemps qu'on ne t'a vu, Episcopo! Qu'as-tu donc fait? Tu as été malade?

Je ne parvenais point à vaincre mon agitation involontaire. Je répondis sans réfléchir :

— Oui, j'ai été malade.

— Cela se voit; tu es vert. Mais quelle vie mènes-tu maintenant? Où manges-tu? Où passes-tu tes soirées?

Je répondis par un second mensonge, en évitant de le regarder au visage.

— On causait de toi, l'autre nuit, reprit-il. C'était Efrati qui racontait t'avoir vu dans la rue Alexandrina, bras dessus bras dessous avec un ivrogne.

— Avec un ivrogne? fis-je. Mais Efrati rêve.

Doberti éclata de rire.

— Ah! ah! ah! Voici que tu rougis! Décidément, tu recherches toujours la belle compagnie, toi. Et à propos, as-tu des nouvelles de Wanzer?

— Non, je ne sais rien.

— Comment? Tu ne sais pas qu'il est à Buenos-Ayres?

— Je ne sais rien.

— Mon pauvre Episcopo! Adieu, je te quitte. Soigne-toi, soigne-toi, tu sais. Je te vois très bas, extrêmement bas. Adieu.

Il tourna par une autre rue, en me laissant dans une agitation que je ne parvenais pas à maîtriser. Toutes les paroles de la soirée lointaine où il avait parlé de la bouche de Ginevra me revinrent à la mémoire, toutes, précises, vibrantes. Et il me revint aussi à la mémoire d'autres paroles plus crues, plus brutales. Je revis, dans la salle éclairée au gaz, la longue table autour de laquelle étaient assis ces hommes repus, allumés par le vin, un peu engourdis, de connivence dans une même préoccupation obscène. Et j'entendis encore les rires, le vacarme, mon nom crié par Wanzer, acclamé par les autres; et enfin le mot atroce : « Maison Episcopo et Cie ». Et je pensai que cette horrible chose aurait pu devenir une réalité!

Une réalité, une réalité! Mais une pareille ignominie est donc possible? Mais il est donc possible qu'un homme qui, du moins en apparence, n'est ni un fou, ni un idiot, ni un insensé, se laisse entraîner à une pareille ignominie?

Ginevra revint à Rome. Le jour du mariage fut fixé.

Dans un fiacre, avec la courtière, nous fîmes le tour de Rome pour chercher un petit appartement, pour acheter le lit nuptial, pour acheter divers meubles indispensables, pour faire en un mot tous les préparatifs ordinaires. J'avais retiré un dépôt d'une quinzaine de mille francs, qui constituait toute ma fortune d'orphelin.

Donc, dans un fiacre, nous fîmes triomphalement le tour de Rome; moi, anéanti sur le strapontin, et les deux femmes assises en face de moi, les genoux contre mes genoux. Qui ne rencontrâmes-nous point? Tout le monde nous reconnut. Vingt fois, malgré ma tête baissée, j'aperçus du coin de l'œil quelqu'un qui, sur le trottoir, faisait des gestes vers nous. Ginevra s'égayait, se penchait, se retournait, disait chaque fois :

— Regarde Questori! Regarde Micheli! Regarde Palumbo avec Doberti!

Ce fiacre était mon pilori.

Et la nouvelle courut. Et ce fut, pour mes camarades de bureau, pour mes anciens commensaux, pour toutes mes connaissances, un sujet d'allégresse sans fin. Je lisais dans tous les regards l'ironie, la dérision, l'hilarité maligne, parfois aussi une sorte de compassion insultante. Personne ne m'épargnait son offense; et moi, pour faire quelque chose, je souriais

à chaque offense, avec une contraction toujours pareille, comme un impeccable automate. Avais-je autre chose à faire? Devais-je me fâcher? me mettre en colère? devenir menaçant? me livrer à la violence? donner un soufflet? lancer un encrier? brandir une chaise? me battre en duel? Mais tout cela, monsieur, n'aurait-il pas encore été ridicule?

Un jour, au bureau, deux « garçons d'esprit » contrefirent un interrogatoire. Le dialogue s'engageait entre un juge et Giovanni Episcopo. A la question du juge : « Votre profession? » Giovanni Episcopo répondait : « Homme à qui on manque de respect. »

Un autre jour, mon oreille surprit ces phrases :

— Il n'a pas de sang dans les veines, pas une goutte de sang. Le peu qu'il en avait, Giulio Wanzer le lui a tiré par le front. Positivement, il est visible qu'il ne lui en reste plus une goutte...

C'était la vérité, c'était la vérité.

Comment advint-il que, tout d'un coup, je pris la résolution d'écrire à Ginevra pour me dégager de ma promesse? Oui, j'écrivis à Ginevra pour rompre le mariage; j'écrivis moi-même, de la main que voici. Je portai moi-même la lettre à la poste.

C'était le soir : je me souviens. Je passai et repassai devant la poste, ému comme un homme qui est sur le point de se résoudre au suicide. Enfin je m'arrêtai, je mis la lettre à l'ouverture de la boîte; mais il me sembla que mes doigts ne pouvaient point s'ouvrir. Combien de temps restai-je dans cette attitude? Je l'ignore. Un sergent de ville me demanda en me touchant l'épaule :

— Que faites-vous?

J'écartai les doigts, je laissai tomber la lettre. Et peu s'en fallut que je ne défaillisse dans les bras du sergent de ville.

— Dites, balbutiai-je avec des larmes dans la voix, que faut-il faire pour la ravoir?

Et la nuit, les angoisses de la nuit! Et, le matin d'après, la visite au nouvel appartement, à l'appartement conjugal, déjà préparé pour recevoir les époux et devenu subitement inutile, devenu un appartement mort! Oh! ce soleil, ces

rayons de soleil tranchants comme des lames, sur tout ce mobilier neuf, luisant, intact, qui exhalait une odeur de magasin, une odeur intolérable!...

Dans l'après-midi, vers les cinq heures, en sortant du bureau, je rencontrai dans la rue Battista qui me dit :

— On te demande à la maison, tout de suite.

Nous nous acheminâmes. Je tremblais comme un malfaiteur capturé. A un moment, pour me préparer, je demandai :

— Que peut-on me vouloir?

Battista ne savait pas. Il haussa les épaules. Lorsque nous fûmes arrivés à la porte, il me quitta. Je montai l'escalier très lentement, avec le regret d'avoir obéi, en songeant aux mains de la courtière, à ces terribles mains qui me donnaient une peur folle. Et, quand je levai les yeux vers le palier, quand je vis la porte ouverte et, sur le seuil, la courtière prête à bondir, je dis en hâte :

— C'était une plaisanterie, une simple plaisanterie.

Et la semaine suivante, on célébra le mariage. Mes témoins furent Enrico Efrati et Filippo Doberti. Ginevra et sa mère voulurent qu'on invitât au dîner le plus grand nombre possible de mes collègues, pour éblouir la canaille de la rue Montanara et des environs. Aucun de mes commensaux de la pension, je crois, ne manquait.

J'ai un souvenir brouillé, vague, interrompu, de la cérémonie, de la noce, de cette foule, de ces voix, de ces rumeurs. A un moment, il me sembla qu'il passait sur la table quelque chose d'analogue au souffle ardent et impur qui passait jadis sur l'*autre table*. Ginevra avait la figure en feu et les yeux d'un éclat extraordinaire. Autour d'elle luisaient beaucoup d'autres yeux et beaucoup d'autres sourires.

J'ai le souvenir d'une sorte de tristesse lourde qui s'abattit sur moi, m'envahit, m'obscurcit la conscience. Et je vois encore là-bas, au bout de la table, tout au bout, dans un incroyable éloignement, ce pauvre Battista qui buvait, buvait, buvait...

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. Hérelle.)

(La fin au prochain numéro.)

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

Études critiques sur l'Histoire de la Littérature française. — Histoire et Littérature. — Questions de critique. — Essais sur la Littérature contemporaine. — Le Roman naturaliste. — Conférences de l'Odéon (1891-1892) sur l'Histoire du théâtre français. — Conférences de la Sorbonne (1892-1893) sur l'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle, et (1893-1894) sur Bossuet.

I

Professeur et critique, M. Ferdinand Brunetière n'a jamais voulu être que cela. Il a eu l'ambition restreinte et suivie. Il a, depuis vingt ans environ, creusé un sillon droit et profond, sans jamais ni interrompre, ni varier le labeur. C'est à ces signes qu'on reconnaît la vocation vraie, et, en effet, personne n'avait été, depuis Sainte-Beuve, — et il faudrait remonter peut-être plus haut, et l'on ne trouverait pas, — et donc jamais personne n'avait été plus appelé que M. Brunetière, par décret providentiel, à être un directeur d'esprits en choses littéraires. Il avait pour ce rôle toutes les qualités nécessaires, et quelques autres utiles encore, s'ajoutant aux premières comme un excellent surcroît. Il avait cette puissante mémoire aidée d'une bonne méthode qui donne de bonne heure une pleine et forte érudition. Il avait l'amour des lettres à un point qui est extrêmement rare même parmi les plus passionnés lettrés, une

sorte de culte ardent et insatiable qui rappelle les ferveurs des savants du XVIe siècle. Il avait le courage, relativement rare, de dire sa pensée et toute sa pensée, sur tout ouvrage et tout auteur, aussi bien ancien que contemporain ; et ce courage, se plaisant pour ainsi dire à lui-même, allait jusqu'à devenir une sorte, ou au moins une apparence d'humeur batailleuse et rudoyante. Il avait ce goût sûr, un peu sévère, que l'érudition unie à la justesse d'esprit donne toujours, — le passé, qui est réduit, naturellement, à peu près aux chefs-d'œuvre qu'il a produits, mettant très haut dans l'esprit de ceux qui ont commerce avec lui la ligne de démarcation entre le bon et le médiocre, et maintenant ainsi leur jugement à un degré assez élevé d'où il n'aime pas à descendre. — Il avait enfin une puissance de travail donnée à fort peu d'hommes dans l'ordre du labeur intellectuel, le plus épuisant, comme l'on sait, et le plus lourd, que la plupart des hommes de lettres sont forcés de mesurer et de ménager avec précaution, et que M. Brunetière a toujours porté avec une facilité allègre qui ressemble beaucoup plus à un plaisir qu'à un effort.

C'en est assez pour faire un professeur et un critique de premier ordre. M. Brunetière avait, de plus, une tournure d'esprit naturellement philosophique, qui devait en faire en même temps qu'un critique, un *historien littéraire* éminent. Ces deux choses, en effet, qui se complètent quand elles se trouvent unies, ne sont point même chose, et ne sont point unies toujours. Le critique est un homme de goût et de savoir à qui son savoir sert à avoir du goût. L'historien littéraire est un homme de goût, de savoir et d'intelligence synthétique, à qui son savoir sert à avoir du goût d'abord et des idées générales ensuite. Et ces idées générales deviennent, comme d'elles-mêmes, ordonnatrices, découvrent ou créent, au travers des faits historiques, des rapports, des suites et des chaînes, organisent ainsi la matière historique en tableaux d'ensemble et en masses distinctes, établissent en un mot l'histoire littéraire en sa succession vraie, ou probable. Cette intelligence synthétique, M. Brunetière la possédait dès ses débuts à ce point que souvent alors on disait de lui qu'il était plutôt un philosophe qu'un critique. Ajoutez que, par suite de son culte pour les lettres, d'une part, et, d'un autre côté, par suite de

l'extrême conscience morale et scrupule qu'il apportait dans son office de critique, il avait la plus haute et la plus ferme idée du rôle moral et des obligations morales de la littérature. Qu'une chose qu'il aimait si fort et à laquelle il se consacrait avec une intégrité rigoureuse et une conscience passionnée fût un simple divertissement de l'esprit, cela ne pouvait pas être, et en effet n'est point, mais quand il eût été, n'eût pas été accepté par M. Brunetière avec complaisance : et de là, de très bonne heure, chez M. Brunetière, cette idée que la littérature est une chose qui a un caractère moral, qui est bonne ou qui est funeste, qui est salutaire ou qui est corruptrice, mais qui n'est jamais indifférente, et qui, du moment qu'elle n'est pas indifférente, a des devoirs auxquels elle ne doit point se soustraire.

Ainsi muni et ainsi *orienté*, M. Brunetière se révélait comme un critique de caractère assez rare, dont personne encore n'avait donné très nettement les traits caractéristiques. Il apportait avec lui son goût, son savoir et des règles très fortement dessinées, déjà, dans son esprit. Cela était vraiment nouveau. Je n'ai pas besoin de dire que personne n'avait été moins que Sainte-Beuve critique dogmatique. Sainte-Beuve était bien trop « personnel », et dans tous les sens du mot, pour cela. Tout au travers de ses études si fortes et si consciencieuses, et de son goût infiniment exercé et affiné, et de sa « bonne volonté » et probité littéraire, qu'il ne faut pas songer à contester, il avait trop de passions, en outre de celle de la vérité, pour arrêter et enchaîner sa critique dans des règles fixes qui auraient pu, à un moment donné, gêner ses secrets désirs et entraver ses malices. — Planche, si l'on veut, était dogmatique : mais ce serait un léger abus de mots que de lui maintenir cette qualification. La différence ne laisse pas d'être grande entre *dogmatique* et *autoritaire*. Planche était autoritaire autant, je crois, qu'on peut l'être ; dogmatique, point : car il ne s'était point fait de lois esthétiques à guider et soutenir son jugement. Il jugeait *autoritairement*, — et, du reste, avec autorité, — d'après son goût personnel : il était sévère au nom de ses répulsions et approbateur au nom de ses tendances, et, en bref, c'était un dogmatique qui avait tout pour être tel, sauf le dogme.

M. Brunetière avait, lui, le goût, et sentait le besoin d'avoir un *credo* aussi net et aussi bien arrêté que possible, pour se donner le droit de juger les œuvres de l'esprit. Juger en équité, dans le domaine des lettres, tout autant qu'en une autre juridiction, lui paraissait très dangereux ; et si la critique est tenue assez généralement pour une magistrature, il lui paraissait juste et nécessaire, en conséquence, qu'elle eût un code. Il se le fit, net, clair, peu chargé, composé de quelques titres seulement, mais aussi précis qu'en choses de lettres il se peut ; et il s'y tint, le développant seulement, avec les années, toujours dans l'esprit même où primitivement il l'avait conçu.

II

Et quelles étaient donc ces règles qu'il apportait avec lui, pour servir de fondement solide à l'œuvre considérable qu'il méditait, qu'il commençait, et qu'il devait pousser si loin ? La première de ces règles était qu'il fallait une règle. La première de ces règles, c'était à lui-même qu'il l'imposait. Il estimait que la critique ne devait pas être *personnelle ;* il affirmait que le critique devait constituer en lui, conserver et consommer l'impersonnalité de la critique. En vain lui faisait-on observer qu'il est singulièrement difficile de se détacher de soi-même pour juger, l'impression première qu'on reçoit d'un ouvrage étant sans doute l'origine nécessaire du jugement qu'on en porte.

C'est précisément, répondait-il, s'arrêter à cette impression première et ne la point dépasser qui est mauvais et qui est la tendance qu'il faut combattre. Surtout c'est développer, entretenir et comme nourrir cette impression première pour la transformer en un prétendu jugement qui est faire fausse route. C'est le moyen de ne mettre que soi-même dans la critique et de remplacer peu à peu ce qui doit être un jugement par une confidence. De l'impression première on ne peut se passer, et il faut évidemment qu'elle ait lieu : mais, si elle est le tout du lecteur, de l'auditeur, de l'amateur, elle ne doit être que le

point de départ du critique, sans quoi le critique ne se distinguerait guère du premier venu, et ne serait que le premier venu sachant écrire. Il doit être plus : pour lui l'impression première n'est qu'une occasion de réfléchir sur les principes d'esthétique qu'il s'est faits, une impulsion qui met en jeu son intelligence et sa raison, lesquelles pourront porter un jugement tout autre que celui que sa sensibilité toute seule aurait porté. Je suis ému par une scène tragique : ce n'est pas un mauvais signe, sans doute, et je ne dois pas me mépriser à ce point de tirer de là une présomption défavorable pour cette scène : mais je ne dois pas me contenter de ce mouvement instinctif de mon cœur. Ce qu'il faut que je sache encore, c'est si ma sensibilité n'a pas été surprise : car on reconnaîtra qu'en matière d'art comme en autre chose, elle peut l'être. Qui me l'apprendra ? En « autre chose », c'est l'expérience : en matière d'art il y a une expérience, c'est la comparaison avec les grandes œuvres qui, elles aussi, m'ont ému, mais plus noblement, ou plus délicieusement, ou plus profondément, ou d'une manière plus prolongée. Et si ces œuvres, appelées à mon secours par ma mémoire, consultées par ma raison, se trouvent être fort visiblement le contraire même de celle qui tout à l'heure m'enchantait, ne suis-je pas autorisé à juger contre mon plaisir, à décider contre mon impression, et, en un mot, l'intelligence et le sentiment étant deux choses, à comprendre et opiner contre ce que j'ai senti ?

Voilà, si je comprends bien, ce que M. Brunetière entend par la critique impersonnelle. Elle consiste, non pas à se détacher de soi, ce qui sans doute serait malaisé, non pas à être autre que soi-même, non pas à juger contre soi, ou hors soi : mais à juger avec les parties de soi-même qui sont le moins des formes du tempérament, et le plus des facultés pénétrées et modelées par l'expérience, par l'étude, par l'investigation, par le non-moi. On y gagne, si l'on est simple spectateur, déjà quelque chose, à savoir de faire appel à tout soi-même pour juger une œuvre, au lieu de s'en tenir à cette partie de soi-même la plus intime, à la vérité, mais la plus instable aussi et la plus fragile, qui s'appelle l'humeur. On y gagne, si l'on est critique, d'abord d'avoir plus d'autorité, car quel lieu a celui qui juge par humeur de prétendre éclairer les autres et de leur

faire préférer son humeur à la leur? Et l'on y gagne ensuite de ne se point reposer sur son impression comme infaillible, ce qui est à la nonchalance et à la paresse un merveilleux encouragement, ou, au moins, une perfide tentation. Au fond, la critique impersonnelle, c'est la critique circonspecte et laborieuse, et qui s'impose la circonspection pour en triompher par le travail. C'est une bonne règle et fondée en raison : c'est surtout un beau programme à se dicter à soi-même, et M. Brunetière se faisait honneur en le recommandant au critique, c'est-à-dire en s'engageant à le remplir.

Il le remplissait, du reste, et rien davantage n'est signe chez M. Brunetière d'une haute conscience et d'une énergique volonté : car, on le sent, nul ne serait naturellement plus porté que lui à juger par humeur. L'humeur est vive chez lui, et prompte l'impatience, et vigoureuse « la haine du sot livre ». L'emportement contre l'œuvre qui lui déplaît lui serait facile, et le difficile doit être pour lui de le contenir. En s'imposant à lui-même la critique impersonnelle, M. Brunetière combattait donc, non point sans doute, son naturel tout entier, que, du reste, on ne peut jamais combattre (car avec quoi le combattrait-on?) mais des parties considérables de son naturel : il suivait un des préceptes d'un livre que je crois, du reste, qu'il n'aime pas beaucoup, le *Discours sur le Style*, de Buffon : il se « défiait de son premier mouvement ». Il s'engageait ainsi à une lutte contre lui-même qui ne lui déplaisait point, — car elle était un exercice de la volonté, — mais qui pouvait être et qui a dû être souvent assez pénible.

L'effet en a été très bon. C'est dans ces conditions que l'on conquiert peu à peu l'autorité. L'autorité est faite, pour une partie, de la compétence que le public sent et reconnaît en vous; pour une partie, de l'impartialité dont vous savez faire preuve : pour une partie, et celle-là plus importante qu'on ne croit, de la puissance sur vous-même, de la maîtrise de vous-même, que le public finit par apercevoir en vous : et, pour tout dire, l'autorité sur le public, c'est surtout, transformée et transportée, l'autorité que vous avez sur vous-même. Tout au fond, la critique impersonnelle n'était pas, n'est pas autre chose, et, sans entrer dans les distinctions subtiles et la métaphysique de la question, le public l'a parfaitement entendu ainsi. Il a bien

vu qu'il était en présence d'un esprit non seulement droit, mais qui ne se contentait pas d'être droit, qui, sûr de sa rectitude naturelle, voulait encore une rectitude continuellement contrôlée, et surveillée, et avertie, et perfectionnée par les souvenirs, les comparaisons, les considérations d'ensemble et les idées générales. C'était viser haut : et c'est ce que le public veut toujours et exige de ceux qui s'adressent à lui, surtout pour le guider et le conduire.

III

Une autre règle, que M. Brunetière apportait avec lui, ou renouvelait, mais avec une singulière force de conviction et une pénétrante lumière d'intelligence, c'était que la littérature devait avoir un but autre qu'elle-même, ce qui revient à dire qu'elle devait avoir un but. La théorie de *l'art pour l'art* était encore très considérée et assez généralement adoptée à l'époque où M. Brunetière débuta dans la critique. Elle était à la fois très séduisante et très commode. Très séduisante : car elle semble n'être qu'une forme du respect même de l'art, et une forme de la loyauté de l'artiste. « Je suis un artiste, je ne vois et ne veux voir que mon art : je semblerais le mépriser si je voulais voir et viser au delà. Il me suffit, tant il est grand, tant je l'estime grand, et c'est mon devoir de l'estimer grand. Je lui serais infidèle de songer à autre chose en le pratiquant, c'est-à-dire, sans doute, de le vouloir mettre au service d'autre chose. Ce n'est pas être dévoué à un maître que de le vouloir subordonner. » — Voilà en quoi la théorie était séduisante et avait grand air. Elle était commode, de plus, parce qu'elle affranchissait du soin de chercher quel devait être le but de la littérature et de l'art, une fois établi en principe qu'ils n'auraient d'autre but qu'eux-mêmes, et, pour ainsi parler, d'autre fin que de se satisfaire. Cela tranchait la question et permettait de se reposer, dans une formule, du reste, qui avait belle mine et tour noble. M. Brunetière ne fut pas le seul

à résister à cette doctrine : mais il fut parmi ceux qui la combattirent le plus vaillamment, et surtout, ce qui est le point, qui ne cessèrent pas un moment de penser qu'elle était fausse, et qui firent du soin de n'y pas croire un de leurs dogmes, une de leurs règles d'esprit et un de leurs entretiens intérieurs continuels.

Pour M. Brunetière il y a, ce me semble, dans cette affaire, à établir une sorte de hiérarchie des arts. Il est difficile d'assigner à un peintre de natures mortes un autre but que celui de peindre avec vérité des natures mortes. Il est difficile de ne pas reconnaître qu'un paysagiste n'a rien autre à souhaiter que de présenter à nos yeux de beaux paysages. Les arts plastiques sont des arts où la beauté seule de l'exécution est le but. Mais dès qu'un art s'adresse à la pensée, est fait pour être non pas seulement senti, mais compris, met en jeu et en mouvement l'intelligence humaine, dès ce moment, il ne peut plus n'avoir pour but que lui-même. Puisqu'il parle, quoi qu'il en ait, et quelque restreint à la seule perfection de la forme qu'il veuille être, il soulève des idées, et le voilà responsable des idées qu'il soulève. Quand bien même le mot ne serait pour lui qu'un beau son, encore ne peut-il empêcher ce mot d'avoir son sens, d'apporter une idée avec lui et de la répandre. Dans tout art qui se sert du mot, l'humanité entre, l'âme humaine, l'esprit humain, et la conscience humaine, et avec tout cela, nécessairement, l'artiste doit compter. Dès lors ne poursuivre que la beauté de son art lui est à peu près impossible. Il est à peu près condamné à penser, du moment qu'il se sert de cette parole humaine qui a pour office d'exprimer la pensée des hommes. Dès lors, il doit s'inquiéter des effets et des suites plus ou moins lointaines de ce qu'il dit. Tout mot tend à devenir un acte, et parler n'est qu'une manière d'agir, ou une manière de provoquer à l'action. L'art pour l'art peut-il exister en ces conditions ? Oui, mais au prix d'une singulière et violente contradiction. Il faudra que l'artiste transforme ce qui est un instrument d'action en objet de contemplation. Il faudra qu'il dépouille de sa puissance propre et de son intime vertu la matière même dont il se sert pour son art. Ce mot, et cette phrase, c'est-à-dire cette idée et cette suite d'idées, il faudra qu'il leur fasse perdre leur caractère même et qu'il les change

en simples enchantements des oreilles ou des yeux, qu'il les transforme soit en musique, soit en peinture. La chose est possible, et de grands artistes nous ont montré à quel point elle est réalisable : mais quel vain effort, et quelle déviation, et quel détournement, et quel soin bizarre de fausser les chemins naturels de l'esprit! C'est pour cela que les artistes littéraires qui ont été comme pénétrés de la théorie de l'art pour l'art ont été, souvent, si peu *naturels*. C'est qu'au fond même et au principe de leur méthode, de leur travail, il y avait comme un renoncement à la nature même des choses et une gageure de s'y soustraire.

Un art littéraire ne peut donc pas, sans les plus grands périls et le risque des plus étranges aventures, se borner à se contenter lui-même et vivre de sa propre contemplation. Il faut qu'il ait un but en dehors de lui. Quel sera ce but? C'est ce que M. Brunetière, ce me semble, n'a jamais, et avec grande raison, indiqué très précisément. C'est que sur ce point, il faut être extrêmement circonspect. Que l'art littéraire ait besoin d'un but en dehors de lui, voilà le vrai ; qu'il faille lui assigner celui-ci ou celui-là, c'est où il convient d'être très prudent. Faut-il dire : « *l'art pour la morale* », ou, selon une récente formule, assez heureuse, de jeunes littérateurs : « *l'art pour la vie* », ou autre chose encore? Il est bien certain que l'art est subordonné à la morale comme à sa dernière fin, puisque la morale est la règle définitive de la vie, et que tout, sous peine d'être funeste et mortel, y doit tendre. Il est certain, pour les mêmes raisons, que l'art doit servir à donner une conception de la vie, et la formule : « *l'art pour la vie* », plus large que la précédente, n'est, du reste, pas moins juste. Ne sera pas un art vraiment littéraire l'art qui laissera l'esprit du lecteur sans une pensée générale sur l'ensemble des choses humaines, pensée qui pourra peu à peu, élaborée et reprise en différents sens par l'esprit du lecteur, aboutir à une règle de vie, c'est-à-dire à une morale. Mais ce qui serait dangereux, c'est que l'artiste fût trop préoccupé de ce but à atteindre, en composant son œuvre, eût trop devant les yeux, par une obsession, cette conception de la vie à donner à ses lecteurs ou cette règle morale à leur suggérer. C'est un fait d'expérience que toute œuvre d'art évidemment conçue et faite *en vue* d'une édifica-

tion, ou seulement en vue d'une thèse, que toute œuvre d'art qui a fait le ferme propos de prouver quelque chose est comme refroidie par cette préoccupation et paralysée par ce souci, a tout d'abord et garde je ne sais quelles gaucheries et maladresses d'allures, et manque par cela même à tout ce qu'elle se proposait.

Y a-t-il donc là une antinomie insoluble? D'une part, l'œuvre d'art n'ayant d'autre but qu'elle-même est-elle condamnée à être d'une singulière frivolité, et, d'autre part, l'œuvre poursuivant un but extérieur à elle l'est-elle à rester d'une singulière froideur? Je crois, pour mon compte, qu'on peut sortir de ce défilé. Ce qui fait la difficulté, c'est le *but poursuivi*, c'est le *en vue de*. Dans les formules que je rappelais tout à l'heure, c'est le *pour* qui a tort. Il ne faut pas dire : l'art *pour* la morale ; il ne faut pas dire : l'art *pour* la vie ; et entendre que l'artiste en prenant la plume la prend *en vue de* maintenir ou instituer une théorie morale ou un système. Il y a confusion entre cause proprement dite et cause finale. Le système, la thèse, la théorie ne doivent pas être *devant* l'œuvre d'art pour qu'elle y tende : ils doivent être dessous, pour ainsi dire, à sa base et à sa racine, et l'inspirer sans qu'elle s'en doute, au lieu de la tirer à eux. L'artiste n'est pas un théoricien qui de propos délibéré conçoit une œuvre d'art pour la mettre au service de sa théorie : c'est un homme d'imagination qui, composant une œuvre, est mené à son insu par une conception générale qui dépasse son œuvre et que son œuvre mettra en lumière sans qu'il y ait précisément songé. Ce n'est donc pas littéralement un but qu'il faut recommander à l'artiste de poursuivre, c'est un but qu'il faut souhaiter que l'artiste atteigne sans l'avoir formellement poursuivi. Ce n'est pas : « Allez vers tel point » qu'il faut lui dire : c'est : « Ayez en vous une pensée assez forte pour que toute œuvre que vous ferez aille d'elle-même et nécessairement quelque part. » — En conséquence, de même qu'il n'est pas bon que l'artiste ait un but préconçu, de même il n'est pas bon que le critique assigne un but, même très général, à l'artiste. Il suffit et il est raisonnable que le critique dise à l'artiste que l'œuvre doit aller plus loin qu'elle-même par les impressions qu'elle laisse, pour être véritablement une grande œuvre. — Et ceci encore est très bon à dire. Ce n'est

pas tracer un programme à l'artiste, ce qui serait mauvais, puisqu'il est mauvais, ou périlleux, que l'artiste s'en trace un à lui-même : c'est le prévenir seulement qu'il serait assez dangereux de n'être qu'artiste, qu'une œuvre purement artistique ne remplit pas le dessein naturel et la destinée d'une œuvre littéraire, et que l'art borné à l'art est un art vain. C'est là ce qu'a dit bien des fois M. Brunetière, à la fois avec une force extrême quand il s'agissait d'exprimer la nécessité pour l'artiste de viser à l'art, *plus quelque chose*, et une extrême prudence quand il s'agissait d'indiquer à l'artiste à quoi, en outre de l'art, il devait viser. C'est, je crois, pour les raisons que j'ai données plus haut, la mesure juste en cette affaire.

Et c'est ainsi qu'il y aura, si l'on veut, une classification des arts selon le degré d'importance du but, extérieur à eux, qu'ils ne devront pas précisément chercher, mais qu'ils pourront atteindre. Les arts plastiques pourront n'avoir aucun but extérieur à eux. Ils seront parce qu'ils sont et pour ce qu'ils sont. Ils donneront une satisfaction purement esthétique ; et, pour cette raison, il est loisible aux uns de les mettre au sommet de la hiérarchie, aux autres de les mettre au plus bas degré, comme à d'autres encore de dire qu'il n'y a pas hiérarchie, mais simple classification et répartition. Les arts musicaux et littéraires, qui font sentir, rêver et penser, ne pourront pas se borner à eux-mêmes et ne rempliront pas leur destinée s'ils ne remplissent que leurs définitions ; et, à mesure qu'ils seront comme plus chargés de pensée, ils deviendront plus complexes et plus vastes et plus grands et plus vraiment humains, — jusqu'au moment, qu'à cause de la faiblesse de l'esprit humain il faut prévoir, où, à force d'être chargés de pensée, ils cessent de pouvoir être des arts proprement dits, perdent forcément la séduction pour cause de précision, le charme par la nécessité d'être rigoureux, la grâce par le besoin d'être abstraits, et l'impossibilité où est notre esprit de mener loin de front des qualités contraires ou seulement très différentes. Et, par exemple, le moraliste pur, très vigoureux et très profond, cessera d'être véritablement un artiste, sera plus philosophe qu'artiste, sera presque exclusivement philosophe, et de même le théologien. — Et celui qui, tout en étant moraliste, ou philosophe ou théologien, ou tous

les trois, ne cesse point pour cela d'être artiste, celui-là, oh! pousse aussi loin qu'il est possible la puissance de l'esprit humain, le don ou l'art de gagner d'un côté sans perdre de l'autre, la faculté exceptionnelle de concilier des biens de l'esprit contraires ou différents, et là peut-être est le secret de l'admiration passionnée et tendre de M. Brunetière tant pour Bossuet que pour Pascal.

Telles sont, en tout cas, insuffisamment rapportées par moi, les hautes pensées dont M. Brunetière a entretenu les artistes sur cette question de l'art pour l'art. Elles peuvent, ce me semble, se résumer à peu près ainsi : l'art, non pas *pour* quelque chose, mais *avec* quelque chose qui n'est pas lui, et jamais *pour* lui seul.

IV

Un autre principe auquel M. Brunetière n'a pas tenu moins qu'aux précédents est celui de la prééminence de certains genres sur certains autres. En cela, il était encore formellement classique et même remontait aux premières sources lointaines du classicisme. La distinction des grands genres littéraires et des petits n'est point de l'invention de La Harpe, n'est point de l'invention de Marmontel, n'est point de l'invention de Boileau. Elle remonte à la Pléiade et à la *Défense et illustration de la langue française*. Les premiers classiques français ont été les inventeurs de cette classification. Elle est au fond même de notre esprit littéraire national depuis la Renaissance des lettres. On la conteste, bien à tort. On a beaucoup ri des formules de La Harpe : « Écrivain de premier ordre dans un genre de second ordre: écrivain secondaire dans un genre supérieur: écrivain supérieur dans un genre secondaire, etc. » L'erreur ici est, en effet, de se perdre dans des classifications minutieuses; mais le fond des choses est vrai, et il faut tenir compte de la hiérarchie des genres, surtout à une époque où le mépris, sincère ou concerté, de cette hiérarchie a souvent servi d'excuse aux

demi-talents. Qu'on oublie la hiérarchie des genres quand il est question d'un homme comme La Fontaine, qui, dans un genre évidemment un peu inférieur, se montre un grand poète, j'en suis d'avis ; et encore est-il bon de faire remarquer que ce genre, en s'y illustrant et en l'illustrant, il l'a déformé, à ce point qu'il a été impossible depuis, — ce dont on peut se consoler du reste, — à aucun poète de s'y exercer avec un grand succès. Et n'y a-t-il point là une confirmation précisément de la théorie de la hiérarchie des genres, puisque, si un grand poète s'empare d'un genre inférieur à son génie, il le tue? Preuve, sans doute, qu'aux grands genres il faut de grands génies, aux petits genres des talents, et que donc il y a une différence naturelle entre les grands genres et les petits. S'il est vrai, comme on l'a raconté, que, jadis, en sa classe, M. Jules Lemaître ait dit : « Oui, La Fontaine, grand poète, sans doute : mais pourquoi, diantre, s'est-il avisé d'écrire des fables? » M. Jules Lemaître, ce jour-là, en cette boutade, a fait une proclamation énergique de la hiérarchie des genres.

Elle existe. Il y a, à égalité de talent, du reste, des genres qui demandent plus d'effort, plus de patience, plus de concentration d'esprit, plus de réflexion : et il y a, surtout, des genres qui demandent plus de talent que n'en demandent les autres. Il faut le savoir pour être juste envers les artistes, et encourager ceux qui visent au grand, qui n'est pas la même chose, à la vérité, que le difficile, mais qui est toujours difficile. Cette théorie de la hiérarchie des genres est de bon sens, d'abord, et elle est assez facilement acceptée par ceux qui jugent bonnement, d'après une expérience ordinaire et moyenne des choses de lettres. Quand on l'approfondit, on s'aperçoit qu'elle se confond avec une autre théorie, chère aussi, naturellement, à M. Brunetière, très souvent exposée par lui, et qui vise le degré de personnalité ou d'impersonnalité que l'écrivain met dans son œuvre. Les petits genres sont ceux où l'écrivain peut naturellement, sans étonner, sans dépayser le lecteur, sans le froisser ou déconcerter, mettre beaucoup de sa propre personne ; les grands genres sont ceux qui repoussent en quelque sorte, naturellement, l'ingérence et l'intrusion de la personne de l'auteur dans son œuvre. Il est assez clair que dans une épigramme, un madrigal, un billet en vers, une lettre en

prose, une élégie, une chanson, un rondeau, une ballade, je puis, assez naturellement et sans étonner, parler de moi. Il n'en sera pas de même, sans doute, dans un poème épique, un drame, une comédie, un discours philosophique en vers, une histoire, un traité philosophique, etc. Le petit genre est donc celui où l'on peut faire impunément de la littérature personnelle, et le grand genre celui où il est dangereux, sinon ridicule, d'en faire. A un autre point de vue, le petit genre sera celui qui, sans autoriser par lui-même, par sa constitution, pour ainsi parler, le bavardage confidentiel de l'auteur, ne le repousse point, n'a pas, si je puis dire, assez de force pour l'exclure. Un conte n'est pas une confidence d'un auteur, à l'ordinaire : mais si, au cours d'un conte, l'auteur se met à nous parler de lui, la matière du conte n'est pas chose d'une telle importance que nous soyons stupéfaits ou irrités d'entendre l'auteur, interrompant son récit, nous rapporter ses petites affaires. De même, dans une fable, dans une nouvelle, dans une *impression de voyage*. Le petit genre est donc celui ou qui autorise ou qui n'a pas la force d'exclure la littérature personnelle. Précisément à cause de cela, M. Brunetière tient à la distinction, entre les grands genres et les petits, n'ayant pas pour la littérature personnelle une grande tendresse d'âme, et n'étant point fâché de la *reléguer* un peu.

Il a eu bien des occasions de montrer, à l'appui de ce qui précède, que la littérature personnelle, si elle s'empare d'un grand genre, même quand elle est en compagnie du génie, ne laisse pas de le rabaisser un peu, de le modifier, du moins, d'une façon qui peut devenir dangereuse, de l'acheminer vers un commencement de décadence. Est-il, par exemple, quelque chose de plus brillant, en soi, que la poésie lyrique du XIXe siècle? Remarquez, cependant, que ces grands poètes, qui étaient littérature personnelle tout entiers, des pieds à la tête, ont fait de la poésie lyrique une province de la littérature personnelle, à ce point qu'on n'imagine point, désormais, le lyrisme autrement que comme la confidence exaltée des sentiments les plus intimes, les plus profonds, et les plus secrets (ou qui devraient l'être) de l'auteur. Qu'est-ce à dire? Qu'ils ont fait descendre, si l'on me passe le mot, la poésie lyrique au rang de l'élégie. Ils ont dénaturé un genre. — Qu'importe?

dira-t-on. — Peut-être importe-t-il, parce que, en dénaturant un genre, on en compromet les destinées futures. Depuis les grands romantiques, qu'est devenue la poésie lyrique? Sous sa forme impersonnelle, elle ne peut plus reparaître, parce qu'on ne la comprend même plus ainsi depuis sa transformation; sous sa forme élégiaque, elle attend des génies du même ordre et de même nature pour refleurir. Il est possible qu'elle ait été tuée par la métamorphose — encore que cette métamorphose ait été merveilleuse — qu'elle a subie. Sans rigueur pédantesque, mais non sans sévérité, veillons donc à la distinction entre les grands genres et les petits, et tout en reconnaissant qu'encore vaut-il mieux avoir du talent dans un genre secondaire, que cultiver sans talent un genre supérieur, n'oublions pas de rappeler aux artistes qu'il y a une véritable aristocratie des œuvres d'art, et que réussir à moitié en une grande œuvre est, quoi qu'on dise, plus beau que de réussir pleinement en une simple récréation de l'esprit. La chose est bonne à dire parce qu'elle est vraie, aussi parce que les tentations du succès facile sont très grandes, et entraînent souvent les hommes de lettres. Un des plus grands services qu'un critique puisse rendre à l'art est de persuader au public de bien garder ce respect, qu'il a, du reste, naturellement pour les genres de difficile accès, et de ne pas s'abandonner au goût de ce que Nisard appelait assez joliment la « littérature facile ».

V

On voit que M. Brunetière se donnait pour office de ramener le public aux anciens principes de la critique classique, renouvelés et rajeunis par un esprit très éveillé, très ouvert aux choses modernes, et même continuellement préoccupé de choses contemporaines. Certaines nouveautés, en art critique, lui déplaisaient assez, comme, par exemple, « la critique des beautés substituée à la critique des défauts ». Il comprenait mal pourquoi la critique des beautés serait féconde et la critique des défauts stérile, comme le veulent les nouveaux axiomes.

La critique, comme son nom l'indique, est avant tout discernement, et doit consister sans doute à distinguer et séparer les beautés d'avec les défauts. Or les défauts sont, le plus souvent, beaucoup plus dissimulés que les beautés, et demandent qu'on s'applique à les distinguer. Les beautés éclatent, et il suffit de les constater : il suffit d'adhérer au sentiment public, qui, le plus souvent, les a découvertes tout d'abord. Les défauts, généralement, sont ce point faible, invisible, ou presque, dans la nouveauté de l'œuvre, qui apparaîtra dans quelques années, *fera ride*, se révélera de plus en plus, et par où elle périra. Critiquer le défaut, c'est-à-dire le découvrir, n'est-il pas tout aussi utile, tout aussi « fécond », et peut-être plus, que de se pâmer sur une belle chose, ce que, du reste, il ne faut pas s'interdire ? Ajoutez que les « défauts » sont en général de fausses beautés. Ce sont des traits séduisants, des prestiges, des fascinations qui entraînent, pour un temps, la faveur du public. Y a-t-il rien de plus « fécond » que de savoir les distinguer des beautés véritables, et la véritable « critique des beautés » n'est-elle pas précisément, en écartant les beautés illusoires, de tirer au jour et de mettre en pleine lumière les beautés vraies ? Le défaut qui n'est qu'une défaillance peut, en effet, être passé sous silence et épargné ; le défaut qui est une tare secrète, ou le défaut qui est une brillante apparence, doit être signalé et poursuivi. Critique stérile est bien vite dit, mais pour être féconde il est probable qu'avant tout la critique doit être forte, et il y a un peu plus de force à découvrir un défaut secret qu'à apercevoir une beauté éclatante et à se répandre en louanges éloquentes à son propos.

VI

Telles étaient les principales tendances qui dirigeaient la critique de M. Brunetière dès ses débuts et qui faisaient de lui, à l'époque où la critique romantique régnait encore, ou du moins ne cessait point d'être en faveur, un critique original et plein, tout d'abord, d'autorité.

Ce qu'il avait de plus original encore, c'était son talent.

Talent vigoureux, solide et nerveux, d'une pénétration d'analyse qui touche à la subtilité, sans y tomber : d'une force de dialectique qui brise les résistances et emporte l'assentiment : d'un mouvement, enfin, suivi, tenace et rapide, qui entraîne, sans l'étourdir, l'esprit du lecteur, et, dans une lucidité qui reste absolue, nous échauffe et nous anime en une sorte de poursuite impétueuse du vrai. Bien souvent, en le lisant, nous est revenu en mémoire le mot de ce vieil officier écoutant Bourdaloue : « Morbleu ! Il a raison. » On ne peut guère trouver que M. Brunetière a raison, sans être, comme le vieil officier, un peu ému par le déploiement d'énergie, la fougue précise et la *maestria* avec lesquels il a raison. Ce genre particulier d'éloquence, dont M. Brunetière a donné tant d'exemples et dans ses articles et dans ses conférences et dans ses cours, est bien curieux et nouveau. M. Brunetière s'émeut à prouver, comme d'autres à s'attendrir ou à s'indigner ou à s'irriter. La logique l'échauffe et l'emporte, et, dans tous les sens du mot, le ravit. Un raisonnement bien construit, qui soutient d'un bout à l'autre la trame solide d'une exposition ou d'un article, le pénètre d'une sorte de joie mâle et forte qui anime tout son être et qui se communique au lecteur ou à l'auditeur comme ferait un mouvement de sensibilité ou d'enthousiasme. Et, en effet, c'est un enthousiasme d'un certain genre que celui-ci. C'est le plaisir de se sentir dans le vrai et de *créer du vrai*, par l'instrument logique, en tirant d'une vérité ou de ce que l'on croit une vérité, toutes les vérités qui y étaient contenues, et qui en sortent comme à votre appel, ou comme sous la pression de votre pensée. Les philosophes, quand ils sont des orateurs, ont ce genre d'enthousiasme, et M. Brunetière qui est critique-philosophe et orateur, l'éprouve fréquemment et nous en donne le très intéressant spectacle.

VII

J'ai dit qu'en M. Brunetière, à côté du critique proprement dit, il y avait l'historien littéraire. Comme historien littéraire M. Brunetière a de très grands dons. Et d'abord il est très savant. Il est, sans contredit, je crois, l'homme de France qui

connaît le plus complètement la littérature française, et qui l'a le plus présente à l'esprit. Il la tient tout entière sous son regard, et la voit distinctement en toutes ses parties. La mémoire méthodique est chez lui d'une rare étendue et d'une singulière puissance. De plus, M. Brunetière a ce qui constitue proprement l'historien littéraire, comme l'historien lui-même : la faculté de voir les ensembles et les masses. C'est toujours à sa place, au moins vraisemblable, dans un groupe, qu'il voit un fait littéraire ; c'est toujours avec tous ses rapports, au moins probables, avec les antécédents et les conséquences, qu'il voit une œuvre ; c'est toujours comme aidé en son éclosion par tel précurseur, et gêné par tel rival, et prolongé par tel disciple ou compromis par tel imitateur, et revivant à distance dans telle postérité, qu'il voit un auteur ou de premier ou même de second ordre. On sait que ces rapprochements, ces subordinations, ces filiations, ont toujours un certain degré d'hypothétique. Mais il faut savoir aussi qu'ils sont nécessaires. Sans eux, comme l'histoire, l'histoire littéraire n'est qu'une sorte de poussière impalpable. Elle flotte et ondoie devant le regard : elle ne se retient pas, elle fuit de l'esprit à mesure qu'elle y entre, ou plutôt qu'elle y semble entrer : car elle n'y entre pas. Cette manière de la considérer est donc une façon de faire qu'elle existe. Pour éviter le plus possible l'arbitraire en pareille affaire, il faut asseoir fortement l'histoire littéraire ainsi comprise sur la base de la chronologie. Aussi M. Brunetière est-il fanatique de chronologie littéraire. Il a dit souvent que c'était là le fondement même de toute vérité d'histoire littéraire, et ce qui inspire toutes les idées justes, y compris les plus générales. On peut donc être rassuré sur les idées générales de M. Brunetière en histoire littéraire : elles ont au moins, on en peut être sûr, ce point de départ précis et cette assiette ferme. C'est une très grande garantie, beaucoup plus rare qu'on ne pense peut-être.

Ces considérations sur les ensembles de l'histoire littéraire ont conduit M. Brunetière, depuis quelques années, à une théorie très séduisante et très imposante, qui a été beaucoup discutée, vivement combattue par les uns, chaleureusement adoptée par les autres, et qui, en tout cas, vaut qu'on l'examine avec la plus grande attention. On entend bien que je

parle de la doctrine de l'*évolution des genres*. Les genres littéraires sont des *espèces* dans le règne littéraire, comme il y a des *espèces* dans le règne végétal et dans le règne animal, et, comme les espèces en histoire naturelle, les genres littéraires subissent une loi d'évolution. Ils naissent à l'état d'ébauche, ils se munissent peu à peu des organes qui leur sont nécessaires pour arriver à la vie pleine et complète, ils s'arrêtent quelque temps dans cette plénitude, aisée et vigoureuse, d'existence, puis ils déclinent, décroissent, s'alanguissent... et ne meurent pas : car les individus meurent, mais les espèces ne meurent point ; elles se transforment, elles se métamorphosent en d'autres espèces qui les remplacent ; de leurs éléments constitutifs, restés puissants, elles forment et entretiennent des types nouveaux qui ont même fond, forme différente.

La matière demeure et la forme se perd.

Ainsi font les espèces, ainsi font les genres littéraires. Quand un genre disparaît, regardez à côté, sachez regarder : vous verrez que vient de s'élever un autre genre, qui semble avoir détourné et comme soutiré à son profit les forces intimes du genre qui a disparu ou qui languit. A étudier la littérature genre par genre, il y a donc toujours deux choses à faire : d'abord, suivre de sa naissance à sa disparition, à travers ses phases d'accroissement et de déclin, le genre que l'on considère,—et cela, c'est étudier proprement son *évolution;*—ensuite, quand il vous échappe, quand on perd sa trace, s'inquiéter du genre dans lequel il a pu comme se perdre et s'absorber pour revivre,—et c'est là s'enquérir de sa *transformation*.—Cela est de grande conséquence, plus encore pour se rendre compte de la naissance des genres nouveaux, que de la mort des anciens. Car, qu'un genre meure, cela s'explique, et n'étonne point : il était épuisé ; il avait donné tout ce qu'il pouvait donner ; il en était à l'imitation de lui-même, etc. Mais qu'un genre naisse, comme il arrive (songez à l'explosion du lyrisme au XIXe siècle, en France), d'où vient-il, de quelle source, de quelle infiltration, de quelle matière plutôt, et ces forces vives, dont il se soutient, où s'étaient-elles accumulées et concentrées pour lui donner naissance ? Et *naissance adulte*, remarquez bien : car c'est là le point. Qu'un balbutiement de poésie lyrique ou de poésie

épique se fasse entendre ou plutôt se devine quelque part dans le grand domaine littéraire, c'est un commencement, et les commencements se font de peu : il ne faut pour les expliquer que songer aux forces naturelles répandues à peu près également partout. Mais un genre nul, ou à bien peu près, pendant deux siècles, par exemple, éclatant tout à coup en pleine vigueur et avec une souveraine puissance, ne s'explique point, ou ne s'explique qu'en supposant qu'il a recueilli l'héritage d'un genre voisin qui n'est plus et attiré à lui les forces laissées en liberté par cette mort.

Voilà, autant que je puis la pénétrer et m'en rendre compte à moi-même, les principaux traits de la célèbre théorie de l'évolution des genres.

On sait, ou l'on peut deviner assez vite, les objections qu'elle a soulevées. On a très vite crié, soit au *réalisme* (sens moyen âge), soit à la métaphore. « Quoi donc ! a-t-on dit, un genre est donc un être vivant, *réel,* qui existe par lui-même, et qui a, non seulement son histoire, que nous lui faisons, mais sa vie propre, par lui-même, en lui-même ? C'est donc un personnage et une personne ? Il a donc un état civil ? Qu'est ceci ? Avez-vous jamais vu un genre ? Un genre est une pure création de notre esprit, une classification que nous faisons, une généralisation que nous instituons, une pure abstraction, en un mot. Voilà un nouvel être abstrait qu'un poète — le poète de la critique — personnifie et fait marcher à travers le monde. Ne nous laissons pas prendre à ces illusions, et écartons les prestiges de cette mythologie littéraire... » Ou bien l'on disait : « Sans aller jusqu'à parler de mythe, comprenons que nous sommes en présence de métaphores bien conduites. Un genre naît, meurt et se transforme, cela veut dire qu'à une époque il y a eu des tragédies, qu'on s'en est dégoûté, et qu'à une autre époque il y a eu des comédies où une certaine quantité de pathétique s'est réfugié... Effaçons : s'est réfugié, — qui est encore une métaphore, — et disons qu'à une autre époque il y a eu des comédies plus ou moins pathétiques. Et voilà tout. Le reste n'est qu'images à la fois fortes et précises d'un homme qui aime tant les idées que les idées deviennent pour lui concrètes et se meuvent devant ses yeux comme des êtres ».

Il est possible, et la théorie de M. Brunetière, quoique complète en son esprit, n'a pas été encore suffisamment déployée en toute son étendue, en toutes ses conséquences, pour que nous puissions, ou dans un sens ou dans un autre, formellement nous déclarer. Cependant examinons, comme en principe, nous réservant pour plus tard de vérifier et contrôler.

Et faisons-nous, tout d'abord, la question essentielle : qu'est-ce qu'un genre? Remarquez qu'un genre littéraire n'est pas autant que vous le croyez une pure abstraction. Un genre est, au commencement des choses, une tendance de l'esprit humain. Les hommes aiment à conter : ils content ; peu à peu la manière de conter, chez un peuple, à cause du caractère de ceux qui content et de ceux qui écoutent, à cause des habitudes qui se prennent insensiblement, devient assez uniforme. C'est une tendance de l'esprit qui est devenue un genre, et c'est un genre qui a pris ses lois : mais il reste toujours en son fond une tendance de l'esprit. A côté de lui, une autre tendance a créé un autre genre : celle de pleurer sur ses malheurs, par exemple, a créé l'élégie : ainsi de suite. Mais ces différents genres littéraires sont des tendances permanentes de l'esprit humain. Dès lors ils ne sont pas des êtres *abstraits:* ils sont parfaitement des êtres *collectifs*. Sous eux, ou derrière eux, en quelque sorte, il y a un groupe et même une foule d'âmes qui pensent, qui sentent, qui vivent. Un genre est l'être représentatif de tous les êtres qui éprouvent fortement le penchant qu'il exprime. Le considérer comme un être vivant n'est donc ni un mythe ni une métaphore, c'est une simple abréviation. C'est désigner un groupe humain par un seul mot. Au lieu de dire : « En tel pays, les âmes tendres et mélancoliques passèrent peu à peu de la simple tristesse à une sorte d'exaltation religieuse », celui qui parle genres littéraires dira : « L'élégie, en ce pays-là, se transforma peu à peu en méditation religieuse ». Et voilà un exemple d'évolution d'un genre. Rien de scolastique donc dans l'histoire des évolutions des genres littéraires ; et faire cette histoire, c'est tout simplement faire de l'histoire morale en la prenant par le côté littéraire : c'est faire de l'histoire morale en considérant que la littérature et ses changements en sont une expres-

sion importante et précieuse : c'est étudier les évolutions morales de l'humanité à travers les évolutions de la littérature, comme il y a quelque temps, je pense, qu'on le fait.

Seulement, c'est tenter de le faire avec une rigueur nouvelle, ou tout au moins par un procédé qui a bien quelque apparence de devoir être plus rigoureux. Autrefois c'était d'une façon générale que l'histoire littéraire cherchait à connaître, en la surprenant ici, puis là, un peu à la rencontre, la tendance des esprits à une certaine époque, puis à une certaine autre. Maintenant, avec le nouveau procédé, chaque genre littéraire important étant considéré comme une tendance particulière de l'âme humaine, quand on voit un genre tomber, disparaître, c'est avec plus de sûreté qu'auparavant qu'on peut signaler l'affaissement de tel sentiment dans la majorité de l'élite d'une nation et, par conséquent, à bref délai, dans la majorité de cette nation elle-même. Puis, jetant les yeux tout autour, et s'avisant que tel genre, plus ou moins voisin, semble avoir profité des débris du genre disparu et se les être assimilés, l'historien littéraire pourra supposer, quitte à le vérifier par l'examen du détail, que la tendance qu'on croyait disparue tend à revivre, mais avec un nouveau caractère indiqué par le nouveau genre qui commence à la représenter à son tour. Supposez un peuple où la grande poésie épique ait été très florissante, puis, brusquement, ait disparu. L'historien littéraire commence par dire qu'il y a eu affaissement, chez ce peuple, de l'amour-propre national, et des goûts aventureux, et de l'humeur belliqueuse. Puis, s'il s'aperçoit que le roman, le roman romanesque, avec ses amoureux, ses amoureuses et ses aventures de cœur, a pris, vers la même époque, certaines couleurs de poésie épique, a semblé hériter de l'épopée, il dira, non plus que les sentiments héroïques ont disparu, mais que les sentiments héroïques, un peu affaiblis, se sont transformés en sentiments romanesques. Et certes, il lui restera à en être sûr, à faire une enquête minutieuse dans les documents, dans les mémoires, dans les lettres du temps, pour se prouver ce dont la transformation des genres ne lui a donné que le premier signe ; mais ce signe est précieux, et aucun autre n'est aussi net, aussi considérable, n'attire plus fortement le regard, une fois qu'on

s'est avisé d'y voir, en effet, un signe et de vouloir en tenir compte.

L'évolution des genres, les genres littéraires considérés comme des espèces qui se transforment, c'est donc, puisque les penchants humains se transforment eux-mêmes, une chose fondée en raison, d'abord, valant par elle-même, et comportant et appelant l'étude du critique ; et ensuite, à ne la considérer que comme procédé, c'est un procédé dangereux, comme tous les procédés, qui doit être contrôlé et surveillé, comme tous les procédés, mais singulièrement utile, efficace et ingénieux, permettant d'aller à la vérité relative, qui est celle des choses littéraires et morales, avec une promptitude et une allure directe fort appréciables, quitte à appeler ensuite à soi toutes les méthodes de vérifications et de preuves que l'on voudra et que l'on devra. La seule chose même que je craigne, c'est que cette méthode ne devienne trop facilement un procédé entre les mains des écoliers. Elle a des séductions bien grandes et une simplicité élégante qui la fera sans doute trop chérir, et employer à tout propos. Ce sera un jeu de montrer la transformation d'un genre en un autre, n'ayant avec celui-là que des rapports arbitrairement créés. Il sera bon que M. Brunetière, non seulement par son exemple, mais par une indication assez rigoureuse des règles de cette méthode nouvelle, enseigne à ne l'employer qu'avec la prudence nécessaire. Qu'il dise bien, par exemple, — du moins c'est sur ce point ma pensée, et j'ignore si c'est la sienne, — que ce ne sont que les très grands genres littéraires, fortement constitués, très nettement distincts, dont l'évolution et les transformations importent, parce que seuls ils sont *des tendances générales de l'esprit* devenues des genres littéraires. Qu'il dise bien qu'il faut, avec un soin rigoureux, savoir et déterminer de quels éléments un genre est formé, pour bien voir si c'est bien de ceux-là ou de quelques-uns de ceux-là qu'un genre nouveau hérite à un moment donné : car ici l'erreur est facile et les conséquences de l'erreur seraient assez graves. Enfin qu'il donne à cette belle théorie, par la doctrine et par les applications, toute la rigueur dont elle est susceptible. — et l'on sait si l'on peut se fier à M. Brunetière pour donner de la rigueur à ce qu'il enseigne, — et cette ingénieuse, peut-être profonde découverte tiendra

une très grande place dans l'histoire de la critique et de la littérature.

VIII

Telles sont les principales idées qui ont été comme le centre intellectuel de M. Brunetière, et la source d'où sont sortis des milliers de pages fortes, brillantes, pénétrantes, ingénieuses, des centaines de conférences et cours qui ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont entendus. M. Brunetière a eu dans l'enseignement littéraire toutes les ardeurs, toutes les fougues et toutes les opiniâtretés de l'apostolat. Il a combattu le combat littéraire comme le « bon combat », en soldat toujours armé et qui ne connaît pas le sommeil. C'est qu'aussi bien il n'a pas cessé de voir derrière toute question littéraire une haute question morale ; c'est qu'il n'a pas séparé les questions de goût des questions de mœurs, considérant que le goût est l'image même des mœurs et, à son tour, influe sur elles. De là vient que, souvent, c'est plus au public qu'à l'auteur même qu'il a paru s'en prendre dans les querelles littéraires, et dans son *Roman naturaliste*, c'est beaucoup plus encore le goût pour Zola qu'il n'aime point, que les conceptions et les procédés de M. Emile Zola qu'il attaque. Il semble avoir voulu agir par la critique sur la littérature pour arriver à agir par la littérature sur les mœurs générales, et c'est ce qui a donné à tout ce qu'il a écrit ou dit un accent si énergique et une force de conviction et de propagande si particulière. Né orateur, du reste, l'étant déjà dans sa phrase écrite, au vaste contour et à la vigoureuse plénitude, l'étant encore plus dans sa phrase parlée, qui se déroule avec une aisance et une certitude de démarche infaillible, il avait à la fois le fond et la forme de l'apostolat : car l'éloquence n'est que la conviction et le désir de convaincre qui trouvent leur occasion et leur voie dans la facilité et la puissance du verbe. Par la parole, par la revue, par le livre, il a répandu de toutes ses forces une foule d'idées

neuves, hardies, les unes d'une vérité qui éclate et éblouit, les autres qui paraissent plus paradoxales, toutes fortes et qui font penser. Par l'allure, qu'il a parfois oratoire, jusqu'à en être un peu provocatrice et tribunitienne, il n'a point fait de tort, et au contraire, à ses idées, le public français ne prêtant pas toujours du premier coup aux idées littéraires une oreille très attentive.

En résumé, M. Brunetière est de tous les critiques qui ont paru en ce siècle, d'abord un des plus grands par le talent, ensuite celui, certainement, qui a le plus constamment ramené le public à la considération des grands principes et à l'examen des grandes questions. Là est le secret de sa haute fortune littéraire. Il a devant lui une longue carrière encore, qu'il consacrera jusqu'au bout, nous en sommes sûrs, au service des bonnes lettres, en donnant toute leur extension, tout leur développement et toute leur portée en différents sens, aux cinq ou six grandes idées générales qu'il a ou réintroduites ou introduites pour la première fois dans ce que l'on pourrait appeler le domaine de la *science littéraire*, domaine qui est essentiellement le sien.

ÉMILE FAGUET

LE ROMAN D'UN ROI D'ÉCOSSE

Alas for the woful thing
That a poet true and a friend of man,
In desperate days of bale and ban,
Should needs be born a King !
ROSSETTI.

I

A mesure que l'on remonte vers le nord, le paysage change : les prairies disparaissent, les arbres se font plus rares, le soleil s'éteint. L'Angleterre laisse le souvenir d'un immense parc aux somptueuses verdures, et l'Écosse le souvenir d'une lande sans fin que couvre à perte de vue la bruyère. Les bouleaux et les mélèzes, clair-semés sur le bord des cours d'eau, détachent leur silhouette ajourée sur le fond sombre des montagnes. Dans ces solitudes immobiles, seuls les nuages suivent à travers le ciel leur marche silencieuse ; le vent les divise, les roule en flocons ; ils s'abaissent, s'arrêtent au flanc des collines, et semblent s'accrocher aux ronces, puis ils se détachent et s'envolent légers, et se fondent dans la masse mouvante.

Nul bruit que le bruit des eaux ; les ruisseaux tombent en cascades ou frémissent le long des pentes ; nul chant que le cri des corbeaux, assemblés en grandes troupes, et que le passage du voyageur n'effraie point ; ils regardent sans bouger et

tout au plus arrêtent leurs causeries : ils sont chez eux et sur leur terre : c'est le passant qui est l'intrus. L'hiver vient vite avec ses nuits longues : peu d'heures après midi, les ombres grandissent, l'air devient plus froid, les ténèbres enveloppent la lande, le sentier, les mélèzes, et laissent à peine distinguer le feu de la lointaine masure, marquée pour le repos de la nuit.

Les habitations sont rares et pauvres, bâties de pierres irrégulières, sans crépi, avec des toits de bruyère. La bruyère est la grande amie ; sans elle la vie humaine s'arrêterait sur les montagnes d'Écosse : elle donne la flamme blanche qui chauffe le foyer et éclaire la maison, elle fournit la toiture du logis, elle garnit le matelas du lit de la famille et du lit de l'hôte ; elle fait avec ses roses floraisons la beauté du paysage. Quatre murs de pierres et un toit dressé en pointe à cause des neiges, voilà la demeure ; des galettes de grains d'avoine, des poissons séchés sous le manteau de la cheminée, voilà la nourriture : la peau d'un veau à longs poils étendue sur la terre battue, voilà le confort.

Dans cette région peu fortunée, au delà des lochs reliés depuis par le canal calédonien, terre qui n'était connue que par ouï-dire, habitaient jadis ce que les chroniqueurs appelaient les « Écossais sauvages », ces clans d'Écosse que Walter Scott nous a rendus familiers, « catervani » disaient encore les chroniqueurs, dans leur latin barbare. La race était belle et fière ; elle se plaisait aux hasards : les hommes étaient soldats, pêcheurs, marins : un grand sentiment, d'une vigueur extraordinaire, le sentiment de la famille, remplissait leur cœur ; les autres sentiments humains avaient sur eux moins d'empire : le chef du clan incarnait pour eux religion, patrie et famille, et le chef ne voulait connaître d'autre maître que Dieu. Nulle loi pour ces chefs que celle qu'ils faisaient, les lois royales étaient à leurs yeux des lois étrangères ; et il en avait été toujours ainsi. Les Romains, maîtres du monde, avaient renoncé à soumettre les gens d'Écosse, et, pour n'avoir pas eux-mêmes à reculer, ils avaient bâti au nord de l'Angleterre deux grandes murailles qui allaient d'une mer à l'autre.

Aussi, de tous les rudes métiers qui se pratiquaient dans la rude Écosse d'autrefois, le plus rude était le métier de roi. Au dehors, une guerre sans trêve ; les murs de Rome se sont

écroulés. l'Anglais est aux portes : au dedans les incessantes rébellions et les luttes fratricides des « catervani » : une seule alliée : la lointaine France.

Sur cette terre et sur ce peuple régnait, en 1402, le vieux Robert III Stuart. Une fatalité mystérieuse pesait sur sa race. Ange et démon tour à tour, le Génie de la famille paraissait aux jours de naissance pour mettre dans les berceaux des couronnes d'or, ou de fleurs, ou de lauriers : et l'enfant grandissait vaillant et beau, poète et artiste charmant, pour tomber ensuite sous le poignard, ou monter les degrés de l'échafaud, ou mourir oublié dans le morne palais de Saint-Germain en France.

La race eut de bonne heure le pressentiment de son sort et s'efforça de conjurer l'oracle. Robert III s'appelait Jean de son vrai nom ; mais c'était un nom de mauvais augure pour un roi, comme on avait vu pour Jean de France, Jean d'Angleterre, Jean de Bohême et Jean d'Écosse. Quand l'heure de régner vint pour lui, il prit le nom de Robert ; mais qui peut tromper le Destin ? Tout le monde l'appela Robert, mais le Destin continua de voir en lui Jean d'Écosse, deuxième du nom ; des malheurs étranges l'attendaient, une fortune plus étrange encore attendait son fils.

II

Jacques, fils de Robert, était en 1402 le seul héritier du vieux roi. La tragédie de sa vie avait commencé de bonne heure : il avait six ans lorsque son frère aîné, David, duc de Rothesay, avait été emprisonné par Robert Stuart, duc d'Albany, son oncle, qui l'avait, dit-on, laissé mourir de faim. Jacques grandissait sous la garde de l'évêque Wardlaw, à Saint-Andrews, ville savante et pieuse : il avait pour compagnon de jeux un autre rejeton d'une famille aux destinées tragiques, Henry Percy, fils du fameux Hotspur qui venait d'être tué à la bataille de Shrewsbury. L'enfant était en sûreté : mais le vieux roi, inquiet du sort des Stuarts, provoqua une fois de plus le Destin en voulant déjouer ses arrêts. Il y avait, pensait-il, pour garder l'enfant, mieux

que Saint-Andrews : il y avait la lointaine France : là Jacques serait vraiment en sûreté ; il s'instruirait dans les lettres et deviendrait parfait chevalier.

Le jeune prince mit à la voile au mois d'avril 1405 : c'était un grand voyage. Froissart a dit comme le temps paraissait long sur les navires d'alors : on jouait aux dés, on faisait des paris : un chevalier offrait de monter en armure jusqu'au haut du mât, pour distraire ses compagnons : un coup de vent le jetait à l'eau et il coulait à pic comme on peut croire, dont c'était grand pitié. Un incident imprévu abrégea la traversée de Jacques : comme son navire relevait la pointe de Flamborough, des marins anglais, avertis, croit-on, par le traître Albany, l'assaillirent, s'emparèrent du vaisseau et firent tous les passagers prisonniers. L'abordage eut lieu le dimanche des Rameaux, 12 avril 1405.

On était alors en pleine paix, mais y avait-il jamais paix véritable avec l'Écosse ? Henri IV régnait au palais de Westminster : il avait déjà quelques fautes sur la conscience : il estima que ce qui était bon à prendre était bon à garder : c'est un raisonnement qu'il avait appliqué au royaume d'Angleterre lui-même, et en conclusion duquel il avait dépossédé, emprisonné et tué son prédécesseur et cousin Richard II. Il envoya donc Jacques à la Tour, en attendant de savoir ce qu'il conviendrait d'en faire, et une captivité de dix-neuf ans commença pour l'héritier des Stuarts.

« Des murs de pierre ne font pas une prison, ni des barreaux de fer une cage : » l'âme de l'enfant, qui devenait jeune homme, ne fut jamais prisonnière. Derrière les épaisses murailles de la Tour bâtie jadis par le Conquérant, il étudia : les gardes veillaient sur lui, mais son esprit était loin et voyageait aux royaumes de la poésie. Il visita ainsi, dans des voyages en pensée, de gros livres sur les genoux, à la lumière de sa croisée, les champs fameux où s'était déroulée la Geste Romaine : il fut à la plaine de Troie, et y vit ce qu'on y voyait alors, des chevaliers en armures se tuer pour l'amour d'une Hélène en cornette. Le « noble sénateur » Boèce lui enseignait la résignation. Guillaume de Lorris venait le prendre par la main et le conduire au jardin de la Rose ; l'illustre Chaucer l'invitait à suivre, sur la grand'route de Cantorbery, la

troupe tumultueuse de ses pèlerins; le grave Gower, annonçant par avance un sermon de plusieurs heures, le priait de s'asseoir, et au murmure de cette sage parole, l'enfant, la tête renversée sur l'appui de la fenêtre, s'endormait paisiblement.

Ainsi passaient les années, et le principal changement qu'elles apportaient était un changement de prison; après la Tour ce fut le donjon de Nottingham, autre citadelle du temps des Normands, puis Evesham, puis de nouveau la Tour; enfin, et ce fut alors une liberté relative, le château de Windsor.

De temps en temps aussi, des nouvelles venaient du dehors, presque toujours lugubres : le sort continuait d'être contraire au prisonnier. Alors commençaient pour lui des périodes sombres ; Bel Accueil souriait en vain, la gaieté des pèlerins de Cantorbery n'était plus communicative, la guerre de Troie était sans charmes : l'enfant songeait à d'autres guerres.

Car la Fortune ne se lassait pas de favoriser les Anglais; ils avaient maintenant tout un « trésor » de prisonniers, représentant toutes les nations ennemies. C'étaient, outre Jacques d'Ecosse, Griffin fils du fameux rebelle gallois Owen Glendower, comme l'appelaient les Anglais, qui ne pouvaient prononcer son vrai nom de Glyndyfrdwy ; Murdoch Stuart, comte de Fife, autre Écossais, fils du traître Albany : ce fut enfin le poète chevalier Charles d'Orléans, qui vint, en 1415, conter aux autres captifs le désastre d'Azincourt. La Fortune continuait d'être contraire à la France et à son alliée; l'épopée de la Bonne Lorraine n'avait pas encore commencé.

Plus tristes que toutes les autres étaient les nouvelles venant d'Écosse. En apprenant la captivité de son fils, le vieux roi avait été atteint d'un chagrin si profond, qu'on l'avait vu s'affaiblir de jour en jour ; il avait fini par refuser toute nourriture et par s'éteindre, le dimanche des Rameaux 1406, jour anniversaire de son malheur. Il avait demandé qu'on gravât sur sa tombe : « Ci-gît le pire des rois et le plus malheureux des hommes. » Jusqu'à la fin, le Destin s'était souvenu que Robert III était dans la réalité Jean d'Écosse. A la mort du roi, le traître Albany était devenu régent ; il envoyait de temps en temps en Angleterre des missions pour la délivrance de son neveu ; les ambassadeurs ne parvenaient jamais à rien conclure et n'en étaient pas moins bien vus de leur maître. Il envoyait

aussi des missions pour la libération de son fils Murdoch, mais celles-ci avaient meilleur succès : Murdoch rentrait dans son pays laissant Jacques prisonnier, ce que ne devait pas oublier le jeune prince en qui commençait à se former l'âme vindicative des Stuarts.

III

Les poètes ont chanté à l'envi dans leurs romans et dans leurs contes, les miniaturistes ont représenté dans leurs dessins rehaussés d'or, le prisonnier de guerre, enfermé dans un donjon, sur les bords de la Tamise ou du Rhône, à la Tour de Londres, ou à Beaucaire, ou au pays de la poésie et des songes. Le captif se penche mélancolique à la lucarne de sa prison ; il voit couler le fleuve silencieux ; il entend le bruit des lances et des armures ; ce sont des troupes militaires partant pour une expédition : puis c'est le printemps et le matin : les fleurs baignées de rosée se tournent vers le soleil qui se lève, les oiseaux chantent dans les bosquets au pied du donjon ; et voici venir, parmi les herbes mouillées, gaie comme les oiseaux, fraîche comme les fleurs, ou rêveuse parfois et recueillie, la jeune fille vue en songe, qui donnera la joie ou la peine. Le prisonnier doute s'il rêve ou s'il veille, il lui semble voir devant lui son rêve réalisé. La jeune fille suit les allées, se baisse pour cueillir des fleurs, s'assoit à l'ombre des arbres, tandis que le soleil monte; à son tour, elle songe. Elle s'appelle Nicolette dans l'histoire d'Aucassin, Emilie dans le « Conte du Chevalier » ; elle s'appela Jeanne de Beaufort dans le roman de la vie réelle vécu par Jacques d'Écosse.

Jeanne appartenait, comme le prisonnier, à une race aux destinées sombres, les Somerset, branche de la famille royale de Lancastre, dont pendant cent ans les représentants principaux furent tous tués à la guerre ou décapités pour haute trahison. Le frère de Jeanne fut tué à la bataille de Saint-Alban ; deux de ses neveux furent décapités, le troisième fut tué à Tewkesbury.

Elle parut un jour sous les fenêtres de Windsor, jeune et

belle comme une héroïne de roman, l'air doux et résolu à la fois ; le prisonnier l'aperçut de sa croisée, venant, comme en une miniature de manuscrit, cueillir des fleurs dans la rosée, au pied des sombres murailles. Jacques n'avait jamais rien vu de si charmant, si ce n'est en imagination, en tournant les feuillets de son auteur favori, Chaucer. Jeunesse était devant lui, Beauté et tous les êtres merveilleux dont les poètes d'alors se plaisaient à remplir leurs palais d'amour. Jacques aima, fit connaître sa passion, eut le bonheur de la voir partagée : il la chanta.

IV

Le roi prisonnier était poète, comme furent la plupart des Stuarts. Il était aussi musicien, artiste, excellent cavalier, passionné joueur de paume ; il était habile en toute chose. Une fois donc qu'il connut Jeanne de Beaufort et que l'amour dora les barreaux de sa prison, la vie pour lui changea d'aspect, le monde lui sembla un immense parterre où Jeanne cueillait des fleurs : le reste était comme n'existant pas : les abstractions du jardin de la Rose prirent corps à ses yeux : sa solitude d'âme était finie : il s'entretenait avec Bel-Accueil, il se défendait contre Male-Bouche : il prenait les conseils de Vénus et ceux de Minerve ; les badinages des rimeurs n'étaient plus pour lui des badinages, les livres d'amour n'étaient plus des passe-temps poétiques ; la rose d'amour n'était plus une allégorie ; sa rose était une rose vivante, avec des yeux éclatants, des lèvres rouges et un cœur qui battait ; elle avait un nom et un rang dans le monde ; Jacques aimait Jeanne de Beaufort.

Il chanta Jeanne de Beaufort. Il la chanta suivant la mode d'alors en vers musicaux et charmants, en strophes toutes pleines d'oiseaux et de fleurs, où il semble entendre sans cesse des battements d'ailes, où les ramures bruissent doucement au vent du matin, où le printemps met sa jeunesse sur les fronts et dans les cœurs. Jeanne est peinte en figure de manuscrit, et, l'amour fait de ces merveilles : après quatre cents ans, il semble qu'elle ne soit pas encore glacée ; ses mains sont encore tièdes.

Mais quel style spécial à l'époque, et comme on contait différemment des peines toutes semblables aux nôtres ! « Bien haut sous le dôme circulaire du ciel, brillaient les étoiles de feu, et la blanche Cynthia lavait dans le Verseau ses tresses d'or » : autrement dit, c'était la nuit. Au lieu de dormir, le poète-roi songeait : il se remémorait ses peines, il pensait à sa patrie, et méditait sur cet acharnement du sort qui depuis tant d'années le retenait loin des siens. Il avait ouvert un livre, le livre qu'ouvraient tous les infortunés autrefois et qui avait été, dans ce temps où des revers si subits atteignaient les plus forts, traduit en toutes les langues d'Europe, l'ouvrage de Boèce, « ce noble sénateur de Rome, jadis fleur du monde ».

Jacques lisait encore quand il entendit tinter au dehors, dans le ciel, les cloches de matines et, « me croirez-vous ? il me sembla que les cloches parlaient et disaient : Conte ce qu'il t'est advenu ». On ne saurait désobéir aux cloches : il s'assit donc à la table où il avait « gaspillé déjà bien de l'encre et bien du papier » : prit une plume, fit une croix sur le premier feuillet, et commença ainsi...

Il commence par s'adresser aux Muses, mode élégante, qui a vieilli, mais qui alors était nouvelle : il invoque Clio et Polymnie, comme Chaucer, et ajoute Tisiphone qu'il prend pour une Muse, parce qu'il est moins expert en mythologie que Chaucer. Il va dire « son tourment et sa joie ». C'est d'abord son enfance, son départ d'Écosse, avec beaucoup de « Faites bon voyage » et de « Saint Jean vous protège », vœux d'amis aimés que la Fortune n'exauça pas : puis vient le récit de la capture en mer, et le tableau des années d'exil, des longs jours, des longues nuits.

Un matin, levé de bonne heure comme il faisait toujours par sympathie pour les douces heures d'aurore, il s'accoude à sa fenêtre : c'était un de ses amusements. Il aimait à voir « de là le monde et les gens qui passent, et bien que ce fût, dit-il, toute ma part de plaisir, cependant cela me faisait du bien de regarder ». Il voyait un jardin tout vert et tout fleuri : le rossignol chantait, et il lui sembla « que les paroles de sa mélodie étaient : Venez, vous qui aimez, saluer ce matin de mai : pour vous va sonner l'heure fortunée : chantez avec moi : Disparais, hiver, disparais : viens, Été, douce saison du soleil ! »

Et comme le jeune roi baissait les yeux, que vit-il, sinon ce qui lui parut une fleur vivante, « la plus belle, la plus fraîche des fleurs »? Le sang afflua vers son cœur : par un mouvement subit, il se retira de la fenêtre, comme s'il avait vu ce qu'il ne devait pas voir, et tout aussitôt pencha de nouveau sa tête vers le jardin. « Nul air de menace sur son doux visage. Mon cœur fut à elle à l'instant, pour jamais et de libre volonté. » Ainsi Jacques aima Jeanne, à première vue et pour toujours, comme Théagène avait aimé Chariclée et comme des Grieux aimera Manon. « Je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. » Les héros grecs s'étaient regardés et avaient vu dans leurs yeux un amour si profond qu'ils n'avaient pu le croire né sur-le-champ, et ils se demandaient où ils s'étaient connus déjà autrefois.

« Ah! Douce, s'écrie Jacques, êtes-vous créature terrestre, ou êtes-vous chose du ciel, sous habit mortel? Seriez-vous la Reine d'amour venue pour me délivrer? ou n'êtes-vous pas Nature la déesse? Serait-ce vous qui, touchant de vos doigts les plantes de ce jardin, les avez couvertes de fleurs? Quels termes employer? Quelles adorations vous offrir? » Il ne se lasse pas de contempler et de révérer : il admire ses cheveux, ses vêtements, ses mains, sa taille, son visage d'une beauté « à ramener l'univers à l'idolâtrie ». Des Grieux dira la même chose, exactement dans les mêmes termes, trois cents ans plus tard : tant l'amour ressemble à l'amour.

Jacques ne peut détacher ses regards : il prie, il implore, il chante : il observe les moindres mouvements de la jeune fille, sa démarche, les plis des vêtements ; il se tait, puis parle de nouveau, et ses paroles sont comme des caresses ; on devine qu'il saura l'attendrir et gagner sa cause : « Si vous êtes déesse et qu'il vous plaise de me faire peine, je ne le saurais éviter. » Il envie le petit chien qui sonne ses grelots dans l'allée devant elle. Elle part, et il lui semble que les fleurs se ferment et que le jour se remplit d'ombres. Jamais les murs de la prison ne lui ont paru si lourds : il reste vers la fenêtre d'où il l'a vue : il s'agenouille sur la pierre, il regarde dans l'espace vide, « jusqu'à ce que Phébus replie ses rayons d'or et dise son adieu à chaque feuille et à chaque fleur ». La nuit est venue, il reste toujours là ; il s'assoupit sur le bord de la fenêtre.

Moitié éveillé, moitié rêvant, il a un songe. Une œuvre d'imagination et de sentiment n'aurait pas été complète alors sans un songe. Il se voit en pensée dans le palais de la Déesse Vénus, maîtresse de son sort ; le palais est peuplé des amoureux d'autrefois qu'un bonheur sans fin récompense d'avoir souffert les peines d'amour ; car pour Jacques, comme pour d'autres depuis, l'amour est une religion et une vertu, et ses adeptes méritent le paradis : que la terre leur soit légère ! Le poète-roi retrouve là Bel-Accueil et tous ses amis du Roman de la Rose ; Cupidon, « ses longs cheveux jaunes couronnés de feuilles vertes », tient son arc d'or et ses flèches dangereuses. Vénus est étendue sur sa couche : une guirlande de roses court dans ses cheveux, « ses blanches épaules sont couvertes d'un manteau », que Chaucer, moins pudique, ne lui avait pas mis. « Déesse, ayez pitié ! » et le roi tout en pleurs conte sa peine ; il voudrait revoir la jeune fille du jardin « qui vint d'un air si doux » : s'il ne la revoit pas, il mourra. Et la déesse prend pitié : « Mon fils fait les blessures, moi je les guéris » : je guérirai les tiennes si tu promets d'aimer toujours et si tu enseignes ma loi sur terre. On ne sait plus aimer ; les hommes dédaignent l'amour ; à cette pensée « mes larmes coulent, et, tombant sur la terre, deviennent ces fleurs du chèvrefeuille, qui supplient les hommes, en leur langage de fleurs, d'être fidèles à l'amour ».

Une Vénus en manteau n'est pas une Vénus ordinaire : rien d'étonnant que celle-ci, donnant Bon-Espoir pour guide au poète, l'envoie à Minerve : précaution que les Vénus du Titien auraient peut-être oubliée. La déesse de la Sagesse se montre fort prudente ; elle puise ses conseils au livre de toute sagesse ; elle est d'accord sur chaque chose avec le sage roi Salomon, et, trop honnête pour s'en cacher, elle avoue qu'elle ne fait rien que répéter des passages de l'Ecclésiaste ; le poète est encore chez une déesse que l'Olympe n'avait pas connue. Pour lui, il promet, « par Celui qui mourut sur la croix », d'aimer, fidèle à tout jamais, et de faire tout ce qu'on voudra ; « mais, madame, que je revoie la fraîche beauté de son visage ! »

Bien instruit de ses devoirs, le poète-roi quitte Minerve et celle-ci, trouant d'un rayon l'immensité des nuages, lui trace un chemin lumineux pour redescendre sur la terre. Il se trouve

sur le bord d'un ruisseau « aux rives brodées de fleurs », dont les eaux chantent sur des cailloux d'or : on voit dans les remous courir des poissons aux écailles de rubis. Il suit la rivière, arrive chez la déesse Fortune qui prend pitié à le voir si pâle, et, comme elle lui promet de lui faire connaître les plus hauts degrés de sa terrible roue, le prince ouvre les yeux et se trouve toujours accoudé sur sa fenêtre de Windsor : à ses pieds le jardin s'éveille, dans le ciel le soleil monte.

Est-ce un rêve, et où a-t-il commencé ? Sa plus belle partie, l'apparition de Jeanne de Beaufort, n'est-elle que fumée ? fumée comme le palais de Vénus ? fumée comme Minerve lisant l'Ecclésiaste, et comme la rivière aux poissons de rubis ? Le réel et l'irréel se mêlent ; le poète voit ou croit voir : il s'est éveillé, et pourtant le songe continue ; par sa fenêtre ouverte à la brise du matin est entrée une colombe toute blanche : elle laisse tomber sur les genoux de l'amoureux une branche de giroflées rouges : est-ce encore une illusion ? ou voit-il bien, de ses yeux, des lettres d'or sur le vert de la tige ? Et ces lettres disent : « Éveille-toi, éveille-toi ! j'apporte, amoureux, j'apporte la nouvelle heureuse, certaine, triomphante de ton bonheur ! Joue maintenant, ris et chante : l'heure fortunée est proche pour toi, la fin de tes maux a été décrétée dans le ciel ! » N'est-ce pas merveille ? Moins grande merveille pourtant que l'apparition de Jeanne de Beaufort dans le jardin.

Bénies soient, pense alors le roi, les déesses-étoiles qui brillent au firmament, bénie la déesse Fortune, malgré sa roue terrible, béni le rossignol qui a charmé par son chant d'amour le cœur de celle que j'aime ; bénie soit la giroflée par-dessus toutes les fleurs, bénies soient les fleurs, parce que la giroflée en est une, béni le mur de la prison où j'ai été visité par ces visions du ciel.

« Et si l'on me dit, par aventure, que c'est faire grand état de peu de chose », et parler bien longuement de ce qui arrive à tout le monde, je répondrai : « J'ai passé des tourments d'enfer aux joies du paradis, et quiconque a fait ce voyage ne peut s'en taire : il le raconte et le redit. » Le silence est bon pour ceux qu'effraye le danger de la route, « et qui n'ont pas le courage de toucher à la Rose ». Va, mon livre, dénué d'éloquence ; « je te mets sous la protection incomparable de mes

maîtres chéris Gower et Chaucer, debout jadis, au temps de leur vie, sur le perron de Rhétorique, poètes les plus hauts que le laurier ait jamais couronnés. A vous, maîtres, je recommande mon livre en strophes de sept vers : et à Dieu vos âmes, à jamais. Amen ! »

V

Vénus, Minerve, Fortune, la colombe à la girouflée, n'avaient pas menti. De meilleurs jours étaient proches. Même au pays d'Écosse, l'avenir semblait moins sombre : la mort avait mis fin à la régence d'Albany : Murdoch, son héritier, ne pouvait continuer longtemps la politique paternelle et résister au désir de la nation de ravoir son roi. A son tour, l'Angleterre était en tutelle et allait connaître les misères des longues régences : le héros d'Azincourt dormait maintenant parmi ses pairs, sur le seuil de la chapelle du Confesseur : la cuirasse et le casque des guerres de France se voyaient, trophée inutile, sous une arche de Westminster, où ils sont encore. Le jour approche où le Roi de Chinon deviendra Charles le Victorieux.

Une mission vint d'Écosse avec ordre, cette fois, de réussir : à l'automne de 1423 les délégués des deux pays conclurent un arrangement : Jacques paierait une rançon de soixante mille marcs d'or. L'accord fut signé le 10 septembre : c'est un des grands événements qu'ait vus la salle du chapitre attenante à la cathédrale d'York. Le roi d'Écosse était libre.

Avant de retourner sur sa terre, le roi réalisa son rêve. Le 14 février 1424, l'église de Sainte-Marie-Overy, de l'autre côté du Grand Pont, fut en fête : les cloches sonnèrent à toutes volées : ce n'étaient plus les cloches de matines disant : conte tes peines : elles chantaient le bonheur du poète-roi. Ce jour-là, dans cette église, où était enterré l'un de ses maîtres poétiques, Gower couronné de roses, Jacques Stuart, désormais Jacques Ier d'Écosse, épousa Jeanne de Beaufort.

Ils gagnèrent aussitôt leurs États, et furent couronnés le 21 mai à Scone, le Reims des Écossais et qui demeurait pour

eux une ville sainte, même maintenant que les Anglais y avaient pris la fameuse pierre du sommeil de Jacob, autre trophée gardé à Westminster. Le vieil évêque Wardlaw, qui n'avait pas revu son pupille depuis le jour où s'étaient échangés beaucoup de « Faites bon voyage » et de « Saint Jean vous protège », vingt ans plus tôt, posa de ses mains la couronne sur le front du roi. Grand était l'enthousiasme dans le pays : les nobles s'offraient à l'envi pour garantir comme otages le paiement de la rançon. Jacques avait versé sur-le-champ neuf mille mares. Les esprits méticuleux apprendront avec regret que cet effort accompli, le poète-roi ne songea plus jamais à sa dette et ne paya pas un seul marc du restant : si bien que longtemps après sa mort les pauvres otages continuaient de faire pénitence en Angleterre, en attendant une rançon qui ne vint pas.

L'état du royaume était affreux : le faible gouvernement de Robert III, la tyrannie et les complaisances d'Albany avaient fomenté l'esprit de révolte ; l'indiscipline était à son comble. Les chefs de clan régnaient indépendants : chacun d'eux gouvernait peu de monde, mais il était maître absolu des siens. Les forces nationales étaient éparses, nulle concentration, nulle obéissance à une autorité suprême ; les clans se faisaient la guerre sans se soucier de la patrie ; et nul n'attachait à ces guerres plus d'importance que s'il se fût agi de duels entre particuliers. Que pourrait faire dans ce rude pays, appelé soudain au rude métier de roi, le rêveur à peine revenu du pays des fées ?

A la stupéfaction universelle le poète de Bel-Accueil et des giroflées aux lettres d'or se trouva transformé dès son retour sur le sol de la patrie. Il aime toujours sa chère Jeanne, mais il y a place dans son cœur pour une volonté de fer ; il réfléchit, mûrit des plans, se souvient de ce qu'il a vu ailleurs : en France où un moment Henri V l'avait conduit ; en Angleterre, à Westminster et à Londres. Les durs chefs des « catervani » découvrent en lui un vouloir plus dur encore que le leur ; malheureusement ce vouloir avait le caractère *immodéré* qui est le trait fatal du génie des Stuarts.

Avant toute chose, il fallait organiser la nation, et, pour cela, avoir la paix extérieure. Jacques la conserva pendant tout son règne : Jeanne l'aida à la garder avec l'Angleterre, et cependant l'antique alliance avec la France ne fut pas rompue.

Pendant son séjour chez les Anglais, le roi avait été frappé de l'utilité et de la puissance de ce mécanisme, alors unique au monde : le Parlement siégeant à Westminster. A tout levier il faut un point d'appui, et il se dit qu'un Parlement était le meilleur appui dont un roi pût se servir. La décision prise, il la mit dans l'instant à exécution : il développa l'institution parlementaire et prit soin de faire ratifier d'année en année par les États toutes ses réformes. La loi à imposer désormais aux chefs de clans ne serait plus la loi du roi : ce serait la loi de toute la nation. Le prince pouvait ainsi exiger davantage et il n'y manqua pas : toutes ses lois visent la concentration, la régularisation, les développements pacifiques : tous les désordres sont châtiés, qu'ils soient civils, religieux ou militaires : l'indiscipline des « Écossais sauvages », surtout, fait l'objet de mesures rigoureuses.

Les Parlements se succèdent à Perth, Stirling et Édimbourg : ils décident, avec l'assentiment du roi, que : les guerres civiles seront interdites : tous ceux qui négligeront d'aider le roi dans ses expéditions contre les rebelles seront tenus eux-mêmes pour rebelles ; les chefs des pays de clans, au lieu de vivre où bon leur semble, répareront leurs manoirs en ruines et les habiteront : on saura ainsi où les prendre, et ils seront responsables du bon ordre dans leur région. Jacques donne l'exemple et répare la Tour d'Inverness et ses autres châteaux. Défense de voyager avec ces escortes excessives qui ressemblaient à des armées et permettaient des coups de main ressemblant à des faits de guerre. Les lois seront codifiées ; la justice royale remplacera la justice locale. Les hérétiques seront soigneusement brûlés.

Le saumon, qui était un des principaux articles du commerce d'Écosse, est protégé par des lois spéciales : on le fumait et on l'exportait en barils, en Angleterre et sur le continent. On fera la guerre à ces immenses troupes de corbeaux qui mangent le blé en herbe : il sera défendu de mettre le feu aux bruyères parce qu'on incendie ainsi les récoltes. Les petits propriétaires seront protégés contre les grands. A partir de douze ans, les hommes s'exerceront au tir de l'arc ; on ne jouera plus au « foot-ball » : on ne jouera plus au « golf », le jeu le plus aimé en Écosse. C'était approcher de bien près les limites de la tyrannie.

Jacques s'en doutait, et, sans pouvoir le maîtriser, il se méfiait du génie des Stuarts qui était en lui. « Lat wisedome ay to thy will be innyt, » lui avait dit, comme par un pressentiment, la déesse Minerve : « Que la sagesse soit unie à ta volonté ». Mais les vouloirs de Jacques étaient immodérés. Il s'assignait un but, et l'éclat que son imagination prêtait au but l'aveuglait sur tout le reste. Nul prince ne fut plus cruel en ses vengeances que le poète des giroflées aux lettres d'or : il semble qu'on voie, transplantées sous le pôle, les haines de Ferrare ou de Rimini.

La famille d'Albany a fomenté le désordre : il faut l'abattre. Tous ses chefs et leurs principaux adhérents sont arrêtés et livrés au Parlement : car l'exemple du respect pour ce pouvoir supérieur doit venir du roi même. Le Parlement les condamne. Murdoch, l'ancien compagnon des années d'exil, est décapité : ses fils Walter et Alexandre ont aussi la tête tranchée. — Ils furent regrettés du peuple écossais « parce qu'ils étaient de si haute taille ». — Le vieux comte de Lennox, beau-père de Murdoch, presque octogénaire, fut de même exécuté : cinq autres furent pendus, et leurs corps coupés en quartiers furent cloués sur le gibet des grandes villes d'Ecosse. La mort était alors si peu de chose qu'il fallait y ajouter des tortures ou des hontes pour qu'elle ne passât pas inaperçue.

Les chefs de clans, indifférents aux ordres du roi et du Parlement, continuaient à faire la guerre quand bon leur semblait : perdus dans leurs ravins, à l'abri de leurs collines et de leurs marais, cachés dans leurs îles, ils vivaient toujours sans maître que Dieu. Jacques rassemblait son armée, montait à cheval, rencontrait les « catervani » sur le bord d'un de leurs lochs, les taillait en pièces et les noyait dans le loch : l'an d'après, le clan s'était reformé, tout aussi belliqueux et tout aussi indépendant. Le but n'était pas atteint, le roi devait recourir à d'autres moyens : n'importe lesquels, puisqu'il *fallait* que le but fût atteint. Le poète-roi convoquait donc à Inverness les chefs de clans, « un par un, fort sagement », dit Bower, et quand ils étaient tous entrés dans sa tour, il en retenait cinquante, tranchait la tête à un Mac Gowrie et à un Mac Arthur, pendait un Campbell et plusieurs autres, et emprisonnait le reste. Mais rien ne devait permettre à Jacques d'atteindre

le but : ses efforts étaient prématurés. La première chose que fait Angus Moray à sa sortie de prison est d'envoyer son défi à Angus Duff, chef des Mackays de Strathnavern : ils se rencontrent, mais non pas seuls : chacun est suivi de douze cents hommes exactement comptés ; — et la bataille fut si acharnée, et le point d'honneur était placé si haut, la fuite tenue pour si honteuse, que neuf seulement survécurent. De ce témoigne l'honnête moine Walter Bower, chroniqueur contemporain et le premier de son temps. « Les Écossais montagnards », observe-t-il, en manière d'oraison funèbre pour les « catervani » défunts, « établis sur les confins et marches du monde, ont en eux plus d'audace que les autres nations. »

Alexandre, Lord des Iles, avait été de même emprisonné, puis relâché, laissant sa propre mère en otage. A peine libre, il réunit les clans de sa race, marche contre la plus prochaine ville royale, Inverness, la prend et la brûle : Jacques est obligé de rassembler encore ses troupes et de faire en personne la guerre à son sujet. Il le poursuit et l'atteint dans les marais de Lochaber, à l'extrême ouest du royaume, en face de Mull. Les « catervani » sont battus et dispersés : le clan des Chatan et le clan des Cameron se rangent sous la bannière royale : le Lord des Iles implore la paix qui est refusée. Le roi triomphe.

Le dimanche des Rameaux suivant, on vit dans la chapelle d'Holy Rood, dont il ne reste aujourd'hui que ruines, un émouvant spectacle. En chemise et la corde au cou, tenant son épée par la pointe, un suppliant remontait la nef et, s'arrêtant devant le trône du roi, lui offrait son épée. C'était Alexandre, Lord des Iles, le descendant du fameux Somerlaed, l'héritier des rois scandinaves, qui se rendait à merci. Jacques avait donné peu d'exemples de clémence, et le sort du rebelle était certain : les gibets des quatre villes attendaient son cadavre. Mais la reine Jeanne était là ; elle pria le roi de faire grâce, et Jacques fit ce que lui demandait le doux regard de son amie. Le Lord des Iles eut la vie sauve et fut enfermé au château de Tantallon.

Afin que l'ordre régnât également dans les affaires religieuses, et pour maintenir ses sujets dans la droite voie du ciel, Jacques fit aussi une guerre rigoureuse, aux Wyclifites, aux Hussites et à tous les hérétiques. Paul Crawar, de Prague,

venu pour prêcher les doctrines de Huss, fut pris et brûlé en grande pompe, pour l'exemple, dans la ville de Saint-Andrews. Il persista jusqu'à la fin à nier le purgatoire et la résurrection des morts.

VI

Un prince qui de nos jours aurait, sur sa grand'place, des quartiers saignants du corps de ses ennemis cloués au gibet, passerait pour cruel; il le serait sans doute à ses yeux mêmes, et sa vie serait troublée par l'idée des vengeances à craindre ou à préparer. Il lui resterait peu de temps pour les joies de la famille et le culte des arts. Il n'en était pas de même autrefois : le terrible souverain guerroyeur était encore le poète du « Cahier du Roi » ; il faisait toujours des vers; il était toujours l'amant éperdument épris de Jeanne de Beaufort. Jusque dans les lois du royaume on trouve la trace de cet amour : les Écossais prieront dans leurs églises, non seulement pour le roi, mais aussi pour la reine; outre le serment au roi, un serment de fidélité sera prêté personnellement à la reine. L'union avait été bénie du ciel, et de nombreux enfants grandissaient autour des souverains : Marguerite, Élisabeth, Jacques, qui fut roi, Jeanne, Éléonore, Marie, Anabella. Le prince, après ses chevauchées, rentré dans son palais, redevenait le poète de Windsor ; il montrait la bonne grâce et la vivacité d'esprit des Stuarts; il causait tard dans la nuit, lisait des romans, jouait aux échecs; assis avec la reine sous le manteau de la cheminée, et poussant les bûches au feu, il aimait à conter des contes d'autrefois; ou bien il disait des vers, ou faisait de la musique. Il n'était pas Stuart à demi. Mais, à la différence de tous les autres Stuarts, il se montrait aussi fidèle que tendre, et, seul de sa race, il n'eut pas de maîtresse et ne laissa pas de bâtards.

Sa voix était fort belle, et il jouait en outre de tous les instruments, tels que cithare, orgue, flûte et même trompette. On aurait dit Orphée, dit son biographe, qui ajoute plus juste-

ment : c'était un vrai Écossais. Il savait aussi dessiner de jolies miniatures, et sans doute plus d'une fois il peignit la scène de roman qu'il avait vécue en Angleterre, les murs sombres du château, le prisonnier à la fenêtre, la jeune fille suivant les allées du jardin et cueillant des fleurs dans la rosée. C'était pour les enlumineurs un sujet favori, dont maintes représentations subsistent ; mais aucune n'est du roi d'Écosse. Une d'elles représente un de ses compagnons d'exil, poète comme lui, Charles d'Orléans, à la fenêtre de la Tour de Londres, regardant d'un air triste l'eau de la Tamise couler du côté de la mer, de la liberté et de douce France.

Dans la journée, quand il n'était pas en guerre, Jacques se livrait avec passion aux exercices physiques. Il était excellent joueur de paume, et d'interminables parties avaient lieu, entre ses amis et lui, les jours de beau temps, dans les fossés du monastère de Perth, où il aimait se retirer. Il lançait le mail comme personne : il tirait de l'arc droit et raide et manquait rarement son but. Très bon cavalier, ce qui était à peine un mérite de son temps où l'équitation était une nécessité, il cultivait la marche et la course comme un art à part ; on eût dit qu'il avait « des ailes aux talons » : il se flattait d'être un des meilleurs marcheurs de son royaume.

Son zèle religieux ne lui fit pas seulement brûler Paul Crawar. Il bâtit des chapelles ; il fonda un monastère dans sa ville favorite de Perth. On fut très surpris quand on sut quel ordre il voulait y appeler ; c'était l'ordre contemplatif des chartreux ; ce choix fut très critiqué. « J'ai entendu dire, écrit Bower, que bien des gens parlent mal de cet ordre très saint, parce qu'ils n'ont jamais eu nouvelles de miracles faits par des chartreux, tandis que les membres de tous les autres saints ordres en font. » Mais il ne faut pas s'en étonner : « Les chartreux, désirant plaire à Dieu seul, cachent du mieux qu'ils peuvent les miracles qu'ils font, et c'est pourquoi, douter de la sainteté et pureté de l'ordre est non seulement sacrilège, mais blasphématoire ». Qui doute de la sainteté du bienheureux Jean-Baptiste, de celle d'Élie, ou d'Elisée ? « Sachez que les miracles sont accomplis d'ordinaire pour prouver la sainteté de celui qui les fait, lorsque le doute est possible » ; et c'est pourquoi « Jean-Baptiste n'en a jamais fait aucun, bien que nul fils

de femme ne fut plus grand que lui ». Jacques fonda donc sa chartreuse, à Perth, dans le Val des Vertus, et l'on trouva alors que la chose avait été prédite « bien des années avant que cette pensée vînt au roi ». Bower était présent quand un « notable clerc » avait révélé cette prophétie. Le premier abbé fut Oswald d'Allemagne, homme de grande science et d'une sainteté admirable : le second fut Adam de Hangladsid, Écossais, qui avait longtemps vécu dans un monastère du continent, mais à qui le prieur de la Grande Chartreuse permit d'aller diriger le couvent de Perth.

Parfois, d'autres visiteurs, plus considérables encore qu'Oswald et Adam, quittaient le continent et venaient voir le roi d'Écosse. Plusieurs ambassades solennelles lui furent envoyées par les souverains d'Europe, non sans de mémorables conséquences. Charles VII de France, toujours pressé par ses ennemis, et toujours roi de Chinon, avait le plus urgent besoin du secours de ses alliés les Écossais : un mariage peut-être resserrerait cette alliance, et un mariage était possible, car il avait un fils, Louis, dauphin de Viennois, de deux ans plus âgé que Marguerite, fille aînée du roi d'Écosse. Il décida d'envoyer une ambassade pour demander la main de la princesse, et il chargea de ce soin Jean Stuart de Darnley, « connétable des Écossais en France », de la famille royale d'Écosse, et Regnault de Chartres, archevêque-duc de Reims, pair de France. Ils devaient négocier le mariage et renouveler en outre les « antiques alliances, ligues et confédérations existant entre la France et l'Écosse depuis le temps de l'empereur Charlemagne ». Ces deux grands personnages se mirent en route, à la fin de l'année 1427, accompagnés d'une grande suite et voyageant à petites journées, comme il convenait à des envoyés de leur rang.

Un bon diplomate doit savoir bien écrire et bien parler. On en était si convaincu au moyen âge que les rois nommaient constamment leurs poètes ambassadeurs, par simple considération pour le don de bien dire qu'ils avaient reçu du ciel. Chaucer avait été ambassadeur d'Angleterre, Eustache des Champs, ambassadeur de France. Le pauvre roi de Chinon, dépouillé de tous ses États, avait encore un poète, et il eut recours à lui. Tandis que l'archevêque et le connétable prenaient

leur temps, Charles faisait partir en avant, pour leur préparer les voies, un troisième ambassadeur, qui n'était autre que maître Alain Chartier, « père d'éloquence française », a dit Jean Bouchet : « clerc excellent, orateur magnifique, » a écrit en son « Séjour d'honneur » Octavien de Saint-Gelais.

Alain revenait d'une mission en Allemagne auprès de l'Empereur Sigismond : la mission avait complètement échoué, sans diminuer le moins du monde le prestige d'Alain : si un poète n'avait pas réussi, c'est que personne n'aurait pu réussir. Alain, qui dans ses voyages traduisait son nom en latin, « magister Alanus Aurigæ », partit donc et s'en vint trouver Jacques d'Écosse en sa ville de Perth.

Il fut reçu en audience solennelle. L'occasion était importante : deux peuples avaient les yeux sur Alain. L'homme qui a si simplement dit tant de vérités profondes, qui savait donner leur forme définitive aux anciennes remarques sages, et écrire de douces phrases, gloires de notre langue, dont on ne saurait changer un mot, comme : « la vieillesse vient tard aux gens de modestes maisons », Alain le poète se tut, et ce fut magister Alanus Aurigæ, « ambaxiator solemnis », qui prit la parole. Le discours avait été préparé longtemps d'avance : tous les termes en avaient été pesés ; il avait été copié sur parchemin, et c'est ainsi qu'il nous est venu. Comme il convenait lorsque magister Alanus prenait la parole, le discours est en latin, et voici comment s'exprimait le « Père d'éloquence française » quand il parlait latin :

« Sire, lorsque je me regarde, que je pense à la petitesse de mon jugement, à la pauvreté de ma parole, à l'exiguité de ma personne : par suite de quelle audace je peux lever les yeux sur une telle majesté, par quels mots je peux commencer mon discours, en vérité je ne sais... Oserai-je placer parmi les splendeurs du soleil mon infime chandelle, et fatiguer la sagesse royale et les oreilles des habiles par mon inculte oraison ? Déjà, défiant de mes forces, je renoncerais à ma tâche, si le souvenir de celui qui m'envoie, si l'objet de ma mission, si votre indulgence royale, prince sérénissime et roi illustrissime, ne me donnaient courage... J'ai donc cherché par quelles paroles je pourrais le mieux commencer... et j'ai trouvé cette formule de salutation, au-dessus de laquelle on ne saurait rien mettre et que

l'invention des hommes ne saurait surpasser... Et c'est pourquoi, au nom du roi très chrétien des Français, votre frère, parent et allié très cher, j'adresse à Votre Sérénité excellentissime les paroles de salutation qu'employa le messager Achimias lorsqu'il vint trouver David et lui dit : *Roi, Salut !* »

Bien des choses dans ces deux mots. Qu'est-ce qu'un roi et qu'est-ce qu'un salut ? Alanus Aurigæ a trop étudié les règles de la logique pour ne pas savoir qu'afin d'être compris il faut être simple et que, pour être simple, il faut réduire les propositions compliquées en leurs parties essentielles : il divise donc sa proposition en deux parties, donne à chacune d'amples et très beaux développements, chaque dire étant appuyé d'une citation : et quand il aura fini ce premier morceau de sa harangue, le roi et la cour sauront exactement ce que c'est qu'un roi et ce que signifie un salut.

Puis, par degrés successifs, et avec d'infinies précautions, et descendant l'interminable spirale qui l'amènera au fait, il parle de l'illustre royaume d'Écosse, et de l'illustre et malheureux royaume de France. Et là, il a beau s'acharner à faire de l'éloquence d'école, et à expliquer que « expectatio quasi enim ex spe statio derivata est », l'éloquence des faits domine le murmure de sa voix : il y a quelque chose de déchirant dans ce plaidoyer pour la patrie, qui résiste encore au malheur, qui n'est pas encore tout à fait abattue, qui vient d'avoir un succès contre l'ennemi, — qui ne sait pas encore que déjà, dans les prés de Lorraine, la sainte bergère entend les Voix !

Les phrases continuent, les citations reprennent, le ciel se referme. Que ce fût l'éloquence des choses ou l'éloquence des mots, il n'importe : le discours produisit grand effet. Quand l'archevêque-duc et le connétable des Écossais de France arrivèrent, ils n'eurent pas de peine à tomber d'accord avec le roi pour un traité définitif. Le roi apposa son sceau sur l'acte, à Perth, le 19 juillet 1428, et l'instrument authentique, porté à Charles par les ambassadeurs, fut ratifié par lui à Chinon, le 19 octobre.

Mais la fiancée pour qui s'était faite l'ambassade n'avait que trois ans ; le Dauphin de Viennois en avait cinq. On laissa donc couler les années, et ce fut seulement en 1435 que la princesse passa la mer. On mit à la voile et on vint en France,

à travers mille dangers; le nord était encore à l'ennemi; il fallait aborder à La Rochelle. Les Anglais, au courant du voyage, étaient en embuscade sur leurs navires au Raz de Bretagne, et, justement, le vaisseau portant la princesse, meilleur voilier que les autres, se trouvait séparé de son escorte. Par bonheur, conte non sans malice le vieux Bower, vers le même moment, était signalée au large une flotte flamande rapportant en Flandres des vins de Bordeaux. Les Anglais coururent sus à la flotte et s'en emparèrent, pendant que les Écossais entraient en sûreté à La Rochelle. Les tonneaux de vin donnèrent lieu à une nouvelle bataille, entre Anglais et Espagnols, cette fois: les Espagnols eurent le dessus et emportèrent la cargaison : c'est du moins ce que veut se persuader le chroniqueur écossais ; les ennemis restèrent les mains vides, « inanes ».

Quant à Marguerite, aimable et gracieuse, douée comme tant d'autres Stuarts du don de poésie, héroïne de la légende du baiser reçu par Chartier (mort quand elle vint en France), elle épousa à Tours le dauphin de Viennois et connut enfin le fiancé qu'Alain lui avait donné. C'était le futur roi Louis XI qui « à la vérité, dit Commynes, semblait mieulx pour seigneurir ung monde que ung royaulme », et qui « pour tout plaisir aimait la chasse, et les oyseaulx en leurs saisons, mais il n'y prenait pas tant de plaisir comme aux chiens : des dames il ne s'en est point meslé ». Marguerite ne trouva pas à son foyer le bonheur conjugal dont elle avait laissé l'image en Écosse : elle ne fut jamais aimée. « Quand il fut homme, a dit encore Commynes de son héros, il fut marié à une fille d'Écosse, à son desplaisir, et autant qu'elle vesquit il y eut regret ». Le roi et la reine de France, en revanche, l'adoraient : Charles lui faisait maints cadeaux : on le voit donner « à madame la dauphine, le premier jour de l'an 1436, un miroir d'or à pié, garni de perles, pour ses estrennes ». On a un reçu de « nous Marguerite daulphine de Viennois », de deux mille livres payées par Jacques Cœur, « nous estant naguères à Nancy en Lorraine pour avoir des draps de soie et martres pour faire robes pour notre personne ». Mais Marguerite avait une nature aimante et tendre : les dédains de son mari, de viles calomnies, la firent tomber en langueur ; et ainsi elle « alla de vie à trespas, en la ville de Chalons en Champagne ».

Son histoire a été contée, et se trouve au Livre des Marguerites.

Un autre ambassadeur, qui a laissé un nom dans l'histoire, visita Jacques d'Écosse : Æneas Sylvius Piccolomini, envoyé par le concile de Bâle, pour traiter d'affaires religieuses. C'était alors un tout jeune homme, des plus brillants qu'eût produits l'Italie, instruit, élégant, habile, tout rempli de l'esprit de la Renaissance, ayant le goût des arts, de la science et de l'histoire, rédigeant lui-même des chroniques et des romans, aimant à la passion les récits licencieux en faveur dans les cours lettrées d'Italie. Il devait entrer dans les ordres plus tard et devenir pape sous le nom de Pie II. La rudesse du climat et des mœurs impressionna de la façon la plus pénible cet élégant habitué aux raffinements des villes de marbre. Il ne trouva en Écosse que déboires matériels et désagréments physiques. Il les a contés tout au long ; ces déplaisants souvenirs voilaient pour lui tous les autres, si bien qu'après les avoir notés en grand détail, il a omis de dire ce qu'il était venu faire dans le pays. Peut-être sa mission était-elle secrète : le secret en tout cas n'a pas été trahi. Sa traversée avait été affreuse : on était en hiver, la tempête dura jour et nuit jusqu'à la fin du voyage, et les passagers, se sentant perdus, firent aux saints toute sorte de vœux. Æneas, pour sa part, promit de faire nu-pieds un pèlerinage à la châsse la plus prochaine. La châsse se trouva être celle de Whitekirk, « Alba Ecclesia », comme il l'appelle, près de North Berwick. Le futur pape fit dix milles, nu-pieds, sur la terre gelée, dans de telles souffrances qu'il ne put même pas monter à cheval au retour et qu'on dut le ramener en litière. Après ce début, tout dans le pays lui sembla horrible. Les jours d'Écosse, déjà si courts en temps d'hiver, lui parurent encore plus courts qu'ils n'étaient : il ne leur accorde que trois à quatre heures de lumière. Il note, bien entendu, la pauvreté des maisons qui ressemblaient fort, du reste, à celles d'aujourd'hui ; construites en pierres, sans mortier, avec des toits de bruyère. Les chevaux sont laids : ils ont de grands poils, « que ne démêle jamais ni brosse de fer ni peigne de bois ». Dans ce pays, « je vis à la porte des églises des pauvres mendier, à moitié nus, et s'en aller tout heureux après avoir reçu des pierres pour aumône. Cette pierre, en raison des substances sulfureuses ou autres qu'elle contient,

brûle et tient lieu de bois dont ce pays est dépourvu », — pierre fort étrange en effet, qui a produit dans le monde bien des merveilles, et qui était du charbon de terre.

Jacques fit de son mieux pour dérider son hôte : il se montra affable, à son ordinaire : il donna à l'Italien deux chevaux, et il n'y a nulle raison de douter que ces deux-là avaient été brossés avec soin : il lui donna aussi une perle qu'Eneas envoya à sa mère. Rien n'y fit : le pèlerin de Whitekirk emporta un souvenir détestable, il décrivit l'Écosse sous les couleurs les plus noires : il y mêla par aggravation un éloge de l'Angleterre : Jacques même ne trouva pas grâce, il fut jugé gros et inélégant. « En somme, dit Eneas, l'Écosse et le pays du border ne ressemblent en rien à l'Italie : c'est un désert sauvage que ne visite jamais le soleil bienfaisant. »

VII

« Celui qui renverse une barrière sera mordu par un serpent. » Jacques régnait depuis douze ans, et de sa main de fer il avait renversé mainte barrière : il s'efforçait de reconstruire et de régulariser, d'atteindre l'idéal impossible pour lequel sa nation n'était pas encore faite. Après les audacieuses entreprises des premières années, toujours suivies de succès, des symptômes inquiétants commençaient à se manifester. Des prophéties sinistres couraient de bouche en bouche, et disaient que le roman d'amour commencé à Windsor finirait dans le sang : les présages se multipliaient tellement que Jacques lui-même, malgré sa gaieté naturelle, ne pouvait s'empêcher d'en être frappé : une vague inquiétude semblait remplir le royaume.

Parmi les chefs jadis emprisonnés, puis relâchés, figurait Sir Robert Graham, de la famille des comtes de Strathern, plus dur et plus violent qu'aucun des autres. La vengeance, depuis son emprisonnement, était devenue sa seule passion. Il avait d'abord essayé de provoquer une révolution et de faire déposer le roi en plein Parlement. Insinuant autant qu'audacieux, il avait persuadé aux nobles dont la famille avait eu à se plaindre du roi qu'il convenait d'en appeler au roi lui-même, et de lui

faire connaître publiquement les griefs de l'aristocratie écossaise. Mais il fit bien plus et, se levant dans l'assemblée où il croyait ses sentiments partagés par presque tous, il prononça sa harangue, puis, marchant droit au trône, mit la main sur l'épaule du roi en criant : « Je vous arrête au nom des trois États de votre royaume, ici assemblés en Parlement, car, de même que votre peuple a juré d'obéir à Votre Majesté royale, de même vous avez juré de le garder et gouverner d'après les lois et selon la justice. » Le moment était solennel, et tout le monde avait à l'esprit l'exemple du Parlement de Westminster déposant Richard II. Mais les deux assemblées différaient comme les deux rois ; car lorsque Robert Graham, se retournant vers les Lords, ajouta : « N'en est-il pas comme je viens de dire? » au lieu de l'assentiment unanime du Parlement anglais, il ne trouva nulle réponse, et sa parole retentit, sans écho, dans l'assemblée.

Le roi arrêta Graham de ses propres mains, aux yeux des États, et le fit conduire « en prison forte et sûre ». Du moins, il le crut : mais la trahison était dans l'air même. Ces grandes familles qu'il avait voulu briser rendaient impossible son gouvernement ; s'il arrêtait un Campbell ou un Mac Gowrie, il suffisait que le dernier des valets de prison fût un Campbell ou un Mac Gowrie pour que le prisonnier fût libre. Nul pacte, nulle entente, nulle conspiration n'étaient nécessaires pour cela : car nul serment de fidélité ne tenait devant les obligations de famille. Le dernier des « catervani », sans ordres, abandonné à lui-même, risquait la mort et les affreux supplices du temps, pour délivrer le chef, quel que fût le crime du chef, et sans un instant d'hésitation : le sang est plus épais que l'eau. La prison « forte et sûre » n'arrêta pas longtemps Graham, qui bientôt se trouvait de nouveau en liberté, en pleine montagne, parmi les Écossais sauvages, « ynto the cuntreis of the Wild Scottis ».

Le roi, d'abord, ne s'en préoccupa guère : c'était un accident pareil à bien d'autres qu'il avait déjà vus, et il avait trop d'affaires sur les bras pour se donner tout entier à aucune d'elles. Un Robert Graham n'était pas plus redoutable qu'un Lord des Iles, et le Lord des Iles avait fini par se laisser reprendre, pour être cette fois bien gardé au château de Tantallon. Mais Graham ne ressemblait à personne, et il paraissait dur, même entouré comme il était d'hommes de fer. Un jour,

le roi reçut des lettres qu'un messager apportait de l'extrémité des Highlands. C'était un nouveau défi de Graham : il déclarait, en forme solennelle, sous son seing et le sceau de ses armes, qu'ayant pour sa part déposé le roi, il le considérait comme roi déchu, dépouillé des privilèges de la Majesté : et ne voyant plus en lui qu'un homme et son mortel ennemi, il le tuerait de sa main, comme on tue un homme ennemi. Que Jacques Stuart veille sur lui ! — On était en 1435.

L'année d'après, vers la Noël, le roi, étant à Édimbourg, résolut d'aller passer la fête dans sa chère ville de Perth, au couvent des Dominicains, chez qui il avait mainte fois séjourné. Comme il arrivait sur le bord de l'eau appelée la « mer Écossaise » et s'apprêtait à passer, une femme du pays de Gael se leva tout à coup en criant : « Retourne, mylord Roi ! Si tu passes cette eau, tu ne reviendras pas vivant. — Ce n'est rien, c'est une femme ivre », dit un des compagnons du roi, qui continua sa route. Les fêtes de Noël furent très brillantes : le roi était entouré des siens : la reine était là, et toute la cour. Les nuages de tempête grossissaient au dehors : une prophétie avait cours disant qu'en moins d'un an, un roi serait tué en Écosse. Le soir de Noël, Jacques s'amusa à jouer aux échecs avec un de ses chevaliers qu'on appelait pour sa bonne grâce le « Roi d'Amour », et, faisant allusion, avec son inguérissable entrain, à la sombre prophétie, il dit : « Sire Roi d'Amour, vous connaissez la prophétie sur le roi qu'on doit tuer en Écosse dans l'année. Il n'est en ce pays d'autres rois que vous et moi : veillez donc sur vous comme, par Dieu, je veillerai sur moi, aussi vrai que j'appartiens moi-même à votre royaume et sers en service d'Amour. »

Là-dessus, chacun se mit à conter des histoires de présages : l'un avait rêvé du terrible Graham : le roi, tout en continuant à jouer, avoua, que lui aussi avait eu un rêve, — non plus, cette fois, du temple des déesses-étoiles : — il s'était vu attaqué par un serpent et un crapaud monstrueux : il était dans sa chambre à coucher, la nuit, et, n'ayant pas d'armes, il s'était battu contre les reptiles avec les pincettes de la cheminée.

Quelques semaines passèrent, et l'on ne pensait plus aux propos de la nuit de Noël. Un soir, le 20 février de l'année 1437, le roi était de nouveau assis à la table d'échecs devant le feu :

la reine lisait un livre de romans: d'autres « chantaient et harpaient ». On entendit frapper à la porte, non pas la porte du couvent, mais la porte de l'appartement royal. Qui pouvait, à une pareille heure, avoir pénétré jusque-là? C'était la femme du pays de Gael qui s'était glissée inaperçue. « Il faut que je parle au roi, criait-elle : je suis cette même femme qui lui ai parlé à Leith, quand il allait passer la mer Écossaise. » Les gardes haussèrent les épaules. « Vous vous en repentirez tous », dit-elle, et elle s'en alla.

La nuit s'avançant et la partie finie, le roi congédia ses compagnons, et, vêtu de sa robe de nuit, debout devant la cheminée, continua de causer avec la reine. Au dehors tout était tranquille et sombre.

Tout à coup, une lumière de torches aux fenêtres, un bruit étrange dans la cour, des pas précipités dans les escaliers, le pas lourd d'hommes armés, un murmure de foule. Nul doute, les présages se réalisaient, la femme de Gael avait raison : le roi était trahi, c'était Graham et sa troupe rebelle.

Nulle défense, le roi était sans armes: on court aux fenêtres; elles avaient été scellées par avance; les serrures des portes étaient faussées et les verrous enlevés. Dans cette conjoncture, une des filles de la reine, Catherine Douglas, digne de son nom et de sa race, passa, dit-on, son bras dans les anneaux de la porte: et, pendant que Graham lui brisait les os et la rejetait sanglante sur le plancher, Jacques prenait les pincettes de la cheminée, soulevait le parquet et se laissait glisser dans un réduit obscur ménagé sous l'appartement. La voûte donnait sur les fossés, et par là le prince eût pu fuir. Mais le Destin veillait: trois jours avant, le roi, qui jouait souvent à la paume dans les fossés, avait fait murer lui-même l'orifice parce que les balles venaient s'y perdre.

Il ne tarda pas à être découvert. Doué d'une grande force musculaire il abattit, à moitié étranglés, les deux premiers assaillants: mais bientôt, les mains coupées par les dagues qu'il avait voulu arrêter, il demeura sans défense: et il tomba devant Graham, percé de seize coups d'épée.

Ainsi s'achevait le roman commencé à Windsor en un jour de mai. La reine, en voulant défendre le roi, avait été blessée, et échappa par miracle à la mort.

On remarqua, depuis, que dans le « Cahier du Roi » composé tant d'années avant pour perpétuer le souvenir des jours heureux, Jacques, comme par un pressentiment, avait écrit ces lignes :

> And thus this floure, I can seye no more,
> So hertely has unto my help attendit,
> That from the deth hir man sche has defendit.

« Que dirai-je de plus, cette fleur des femmes vint d'un tel cœur à mon secours qu'on la vit défendre contre la mort même celui qu'elle avait choisi. » Pour Jeanne, elle donna au roi une dernière preuve de son amour, conforme aux mœurs de l'époque. S'étant emparée, après une chasse passionnée, de Graham et de tous les assassins, elle les fit périr dans des supplices si atroces qu'on fut au point de les trouver excessifs, même de son temps.

Dans l'asile silencieux de la Librairie de Sienne joignant la cathédrale, on admire les fresques les plus belles que le Pinturicchio ait peintes : François Piccolomini, neveu d'Eneas Sylvius, destiné à ceindre à son tour la tiare, a fait exécuter ces peintures par le plus grand artiste de son époque. Elles représentent les principaux événements de la vie d'Eneas : on le voit accomplir sa mission auprès du roi d'Écosse. Jacques est là, représenté en roi idéal, sage, doux, long-vêtu. Ce pourrait être Charlemagne, ou Arthur, ou Barberousse, ou tout autre roi de Roman. Une cour de seigneurs raffinés l'entoure, rois d'amour, différents de celui des nuits de Perth. Et derrière le trône, à perte de vue, figurent les lacs bleus et les glauques montagnes d'une Écosse imaginaire. L'artiste n'a pas représenté le sauvage pays où le pèlerin de Whitekirk avait tant souffert : sans le savoir, il a peint le paysage enchanté où Jacques avait erré en songe, la rivière où les poissons avaient des écailles de rubis, l'azur infini du Paradis d'amour où le roi d'Écosse avait rencontré Jeanne de Beaufort.

J.-J. JUSSERAND.

LA PEINTURE DE PORTRAIT

« Quelle vanité que la peinture, dit Pascal, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! »

Que la peinture soit un art d'imitation, nul ne songe à le contester : dans des apparences faites pour le plaisir des yeux, elle nous montre le monde même qui nous entoure, des collines, des rivières, des arbres, des fleurs, des animaux et des hommes. La nature est à la fois le modèle et le premier maître du peintre : c'est dans ses œuvres qu'il découvre les ombres et les lumières, les formes et les couleurs : c'est le sentiment plus ou moins confus des beautés créées par elle qui a fixé en son esprit les images, et lui a donné le désir et la patience de les reproduire. L'imitation n'est pas pour la peinture une étape à franchir, une sorte d'apprentissage qui la prépare aux libertés d'une fantaisie sans modèle et sans règles : elle est la condition même de son existence. Pour exprimer sa pensée, le peintre a les lignes, les lumières, les ombres, les couleurs : mais, isolés des formes réalisées autour de nous, ces signes perdent leur sens ou ne gardent du moins qu'un sens très vague. C'est par l'imitation seule que la peinture parle un langage humain,

intelligible à tous. Aujourd'hui qu'on a découvert la couleur des voyelles et qu'on nous promet une poétique fondée sur ce principe, on pourrait être tenté de renouveler la peinture par ces secrètes correspondances des couleurs aux sons: les arabesques et les symphonies de couleurs ont dès longtemps trouvé leur place dans l'art, mais la pure décoration et la tapisserie ne sont pas la peinture.

La peinture est un langage précis que l'art individuel peut varier à l'infini, sans sortir des règles qu'impose la logique de sa grammaire. L'esprit n'est pas en dehors de la nature : s'il prend conscience de lui-même en nous, il est vivant en elle, dans les formes harmonieuses dont l'échelle monte lentement jusqu'à la forme humaine, où surtout il apparaît. Au lieu d'étudier les formes données, de les analyser, de les comprendre, pour se mettre au travail à son tour et, en les imitant, faire œuvre humaine, quelle folle présomption que de vouloir tout recommencer, que de se poser en une façon de Dieu avant la création! On ne s'isole pas plus impunément de la nature que des hommes : elle est la source de toute richesse : qui la néglige, s'appauvrit. De vagues images pour de vains rêves; au total, des fantasmagories plus ou moins lyriques, un art fermé, tout subjectif, qui ne parle qu'à son auteur, la perpétuelle redite de soi-même, — voilà tout ce qu'on peut attendre du peintre qui abandonnerait la nature. « L'art, dit le Poussin, n'est pas chose différente de la nature et ne peut sortir de ses limites. »

Mais, sans parler ici de tout ce que suppose d'invention véritable l'imitation pittoresque, sans insister sur tout ce que ce langage par le dessin, par la perspective, par les jeux de la lumière et de l'ombre, par la science des formes, concentre d'observations justes, de vérités appliquées, de lois connues ou pressenties, l'objet de la peinture, quoi qu'en dise Pascal, n'est pas l'imitation. En imitant l'objet, l'artiste plus ou moins le recrée: quand il le peint, ce qu'il peint, à dire vrai, c'est ce mélange ou mieux cette harmonie de sensations et de sentiments en accord que l'objet devient en lui. Ce que nous admirons dans la peinture, ce qui nous plaît en elle, ce n'est pas la « ressemblance » des choses, c'est dans cette « ressemblance » ce que l'esprit a mis de nouveau, d'inattendu : une joie de la pensée dans une

jouissance de l'œil. Quel que soit l'objet imité, l'art est cette présence réelle de l'esprit en lui : il n'est rien qu'elle ne relève et n'anoblisse. Arrêtez-vous devant une nature morte de Chardin : les gris argentés se varient en mille nuances, la finesse des tons révèle la finesse de l'esprit qui les observe, et l'atmosphère qui les enveloppe dans le demi-silence d'une lumière apaisée répand sur ces choses le charme moral de l'intimité domestique. Par des sensations d'un éclat plus matériel, tel autre trahira un sentiment moins précieux et moins rare : un chaudron peut être regardé par un rétameur et par un poète.

Voyez comment un même pays d'aspect assez uniforme, la Hollande, a été imité par ses grands paysagistes. C'est chez tous le même sol plat, pâturages et polders : la mer du Nord et ses dunes grises : au-dessus de la plaine ou de la mer, une vaste étendue de ciel, avec des nuages suspendus qui s'enroulent. Mais, si l'objet est le même, les esprits varient : il y a la Hollande de Van Goyen, d'Hobbema, de Cuyp, de Potter, de Ruysdaël, de Van de Velde. Cuyp en égaie les couchers de soleil d'un rayon de lumière chaude et dorée qui semble venir de l'Italie ; Hobbema la détaille avec la précision qui est sa manière de l'aimer ; Van Goyen, sans insister, en rend la grâce fine, l'air mêlé de vapeurs, les harmonies grises dans des buées légères ; Ruysdaël, le plus grand de tous, avec ses verts bleuâtres, ses accords un peu sourds mais pleins, lui donne une poésie grave, un caractère élevé, le sien, une profondeur qui est celle de son âme mélancolique et hautaine.

Mais je ne vois pas de réfutation plus frappante de la pensée de Pascal que le portrait. Parce qu'il semble la justifier d'abord, il en marque plus fortement la fausseté. Le portrait ne suppose-t-il pas l'imitation littérale ? Ce qu'on admire en lui, n'est-ce pas la ressemblance avec le modèle, qui lui sert nécessairement de terme de comparaison ? Le devoir de l'artiste n'est-il pas de s'effacer, de disparaître ? Ce n'est pas de lui, c'est d'un autre qu'il doit nous parler. Soit ; mais une reproduction machinale ne donnera qu'une image abstraite. Le modèle est un vivant : pour vouloir être trop ressemblante, l'image ne l'est plus du tout, car elle laisse échapper du vivant la vie même. Seul l'esprit de l'artiste, seules son intelligence et son émotion peuvent, en vivifiant l'œuvre, la rapprocher de la nature. Comment

concilier la ressemblance physique et la ressemblance morale? la vérité et la vie? l'imitation et l'expression? Comment un portrait peut-il être à la fois, si j'ose dire, celui de l'original et celui du peintre? Si la contradiction est insoluble, la peinture de portrait est un malentendu que fera cesser la photographie. Mais il y a longtemps qu'Holbein, Antonio Moro, Velasquez, Titien, Rembrandt l'ont résolue.

I

On veut d'un portrait la ressemblance, et on l'imagine comme quelque chose d'absolu, d'uniforme : le même être peut cependant servir de modèle à des images très différentes, qui toutes gardent une vérité relative. Supposez le même courtisan devant Labruyère et Saint-Simon. Comparez les traits fins, choisis avec art, savamment équilibrés de l'un, aux touches ardentes, aux reliefs heurtés de l'autre. La réalité n'arrive jusqu'à l'homme qu'en traversant son esprit. Les choses en nous sont des images, et ces images prennent toujours quelque chose du milieu intérieur où elles se forment et vivent. Il y a mille manières de voir un même objet, autant que de manières de le regarder. Ajoutez que l'objet lui-même se présente sous les apparences les plus diverses, baigné d'une clarté partout égale, perdu dans l'ombre, en sortant avec éclat par le contraste du clair-obscur. L'artiste est libre de choisir entre ces divers aspects et, par ce choix, sans cesser d'être vrai, de nous dire ses goûts et ses préférences.

Aussi bien, la reproduction machinale que semble exiger le portrait est impossible. Comment copier un objet qui, au sens strict du mot, n'existe jamais, parce qu'il change sans cesse? Dans la variété des physionomies, qui se succèdent comme les sentiments qui passent, discerner la physionomie vraie, qui est présente à toutes les autres; dans la diversité des mouvements, surprendre l'attitude caractéristique qui se

retrouve en toutes, est-ce là seulement imiter et reproduire ? Pour ce travail, ce n'est pas assez d'un œil indifférent, inattentif, qui se passe du concours de l'esprit : il y faut la rapidité d'un coup d'œil très juste, la décision d'un regard prompt à saisir les nuances, à comparer et à résumer.

Le corps a son caractère aussi complexe, aussi difficile à pénétrer que le caractère moral dont il est la traduction et le symbole. Le grand peintre de portrait est celui qui, de la multiplicité des éléments dont se compose le caractère physique, sait en dégager l'unité. Que de détails qui peuvent troubler le regard, distraire l'esprit, et qu'il faut dominer pour ne saisir que l'expressif! La forme humaine n'existe que réalisée dans des individus qui la varient à l'infini. Déjà ce qu'il y a de plus stable, de plus semblable en apparence chez tous, la charpente osseuse, a son sens expressif. La ligne du front, le relief de ses bosses, l'enfoncement plus ou moins profond des yeux dans l'orbite, la saillie des pommettes, l'angle facial, le développement de la mâchoire inférieure, l'ampleur de la cage thoracique, la largeur des hanches, la longueur relative des membres, tous ces caractères anatomiques déjà trahissent les instincts et les penchants de l'individu. C'est ce qu'il a reçu de la nature, le résumé en lui de la vie antérieure.

Ces parties fixes, qui se modifient peu durant la vie, sont revêtues de muscles mobiles, qui se modifient sans cesse. A chaque émotion de l'âme répond un mouvement du corps. Surtout le visage est un instrument expressif d'une merveilleuse délicatesse. Plus de quarante muscles, d'une irritabilité que tout ébranle, en sont comme les touches frémissantes : les uns élèvent les sourcils et sillonnent le front de rides transversales, les autres rapprochent les sourcils de la base du nez, d'autres encore meuvent le globe de l'œil en tous sens, dilatent ou pincent les narines, serrent ou écartent les lèvres, abaissent ou élèvent les coins de la bouche. Chaque contraction de chacun de ces muscles a un sens expressif dont la nuance varie selon ses degrés, de l'ébranlement qui y met une ondulation légère à l'extrême tension qui le crispe : ce sont les éléments d'un langage dont l'esprit, sans y songer, multiplie les combinaisons à l'infini.

Sensations passagères, sentiments doux ou violents qui tra-

versent l'âme, instincts profonds qui la constituent, il n'est rien d'elle qui ne retentisse dans l'organisme. Comme des habitudes de l'esprit, il y a des habitudes du corps, et elles sont dans un rapport constant. Notre caractère se révèle à notre conscience par les idées et les désirs qui le plus souvent l'occupent; il se trahit aux yeux par ce que laissent d'eux-mêmes les mouvements corporels qui leur répondent. Nos états d'âme ordinaires s'impriment dans notre corps et se gravent sur notre visage. Les rides qui, comme des blessures anciennes, sillonnent la face, sont les cicatrices de toutes les passions. Comme un caractère moral, il y a ainsi un caractère physique, image du premier dont il est l'effet. Dès qu'un homme paraît, avant même qu'il ait ouvert la bouche, son corps a parlé pour lui, les yeux préviennent l'esprit. Avant de le juger, nous le devinons. Son âme se réfléchit dans la nôtre par une sympathie qui nous la révèle. C'est ce caractère physique que le portraitiste doit imiter: mais il ne l'imite qu'à la condition de le recréer. Il saisit les traits expressifs, le sens de chacun, la valeur relative de tous : c'est sa langue, il la comprend et il la parle, c'est pour cela qu'il peint, et qu'il n'écrit pas des maximes. Avec le choix, l'émotion, le parti pris, le génie retrouve sa place et son rôle. Le portrait n'est ressemblant que s'il vit, il ne vit que s'il parle. L'imitation se subordonne à l'expression; mais l'expression, c'est toujours ce que le peintre découvre en lui-même par sympathie, son intelligence et son émotion dans un objet muet sans elles.

Il faut la sagacité instinctive, la sûreté du regard, l'attention éveillée d'un observateur, pour découvrir dans la variété des expressions du visage et dans la diversité des attitudes l'unité du caractère physique, ce quelque chose de propre qui trahit la nature individuelle[1]; pour composer de ces éléments le visage définitif, la physionomie vraie, il faut plus que l'analyse, il faut l'imagination d'un grand artiste, l'intuition du

1. Sur le fond d'un charmant portrait de femme, dont la grâce a je ne sais quoi de spirituel (*National Gallery*, de Londres), Ghirlandajo écrit :

Ars, utinam mores animumque effingere posses!
Pulchrior in terris nulla tabella foret.

Le distique finit en madrigal, mais le vœu qu'exprime le premier vers marque l'effort de tout peintre de portrait qui comprend son métier.

poète. Le modèle, à proprement parler, n'est pas donné, il est à découvrir, à dégager des accidents qui le dissimulent, à recréer dans son unité; il s'appauvrit ou s'enrichit, il vit d'une vie plus ou moins intense, selon l'œil qui le regarde et l'esprit qui le représente. Ce n'est pas tout : le peintre ne peut rendre la vie intérieure du modèle que dans la mesure où elle devient en lui émotion, où, par suite, de cette forme imposée il fait sortir un thème pittoresque qui répond à sa sensibilité et l'exalte. Il ne peut faire une œuvre vive à laquelle il ne soit présent : même en rendant la vie des autres, c'est la sienne qu'il donne. Le peintre n'est pas un psychologue qui analyse un caractère, il ne comprend que ce qu'il sent, il ne sent vraiment que ce qu'il voit. Il parle une langue spéciale. Si importante que puisse être l'idée, elle n'a de valeur, elle n'existe pour lui que par le charme sensible qui lui en donne comme la possession physique. L'effet pittoresque ne se sépare pas des sensations visuelles qui le produisent : on ne transpose un tableau dans la langue commune qu'en supprimant ce qui précisément le spécifie. Un peintre de portrait n'est grand que dans la mesure où il reste un peintre qui va à l'esprit par les yeux, en faisant parler les lignes, les couleurs et leurs harmonies.

Résumer, dans une image qui ne montre qu'un moment et qu'un aspect de l'individu, quelque chose de sa vie entière, faire pressentir dans le caractère la destinée, en dégageant de la variété des effets la permanence et l'unité des causes profondes, ce problème est des plus délicats. Chaque portraitiste de génie l'a résolu à sa façon, selon son tempérament, dans le style qui lui est propre. Chacun a sa manière unique de rendre la vie, ce qui est encore la donner, en faisant concourir à l'expression cette musique vague des lignes et des couleurs, du clair et de l'obscur qui, dans le langage pittoresque, accompagne le sens plus précis des formes réelles. A consulter les maîtres, il est facile de se convaincre que dans le portrait l'imitation n'est ni servile ni littérale, qu'ici comme toujours elle est un moyen pour l'expression, et qu'elle laisse apparaître dans l'œuvre l'âme de l'artiste, qui crée ce qu'il reproduit.

II

Holbein le Jeune excelle dans l'art du portrait. Attentif et sincère, il y met sa conscience et sa naïve profondeur. Tout, chez lui, prend une signification morale : il ne dépayse pas ses personnages ; il les place dans leur milieu habituel, il les entoure d'objets familiers. Voyez Erasme, à Anvers, au Louvre : il est à son bureau, entouré de ses livres.

L'archevêque de Cantorbery a près de lui son livre d'heures, grand ouvert. Thomas Kratzer, l'astronome d'Henri VIII, est assis devant sa table : il a sous les yeux ses instruments de travail : ciseaux, règle, équerre, marteau ; de la main droite il tient un compas, de la gauche un polyèdre en buis. D'elle-même sa pensée reprend ses voies habituelles : aussi comme apparaît en lui le savant distrait, l'Allemand méditatif !

A voir, au Musée de Bâle, le petit dessin à la plume, d'Holbein, qui représente la famille de Thomas Morus, on est surpris de ce que peut dire un simple croquis, quand les traits sont choisis avec ce discernement et rendus avec cette précision [1]. Nul n'a mieux qu'Holbein possédé l'art de concentrer ce qu'il y a d'original dans un visage et dans un corps : il démêle les signes expressifs et il les accorde, il dégage des accidents le caractère physique dans ce qu'il a de permanent, la personnalité vivante dans ce qu'elle a de plus intime. Comparez le portrait de Guillaume Warham, archevêque de Cantorbery, avec celui de Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre (au Louvre). Ce sont deux contemporains. De suite, Holbein nous avertit de l'opposition des deux natures, nous fait pressentir la conduite que tiendra chacun d'eux dans les mêmes circonstances, et quels destins différents les attendent dans ces temps difficiles.

Guillaume Warham, archevêque de Cantorbery durant les grandes luttes religieuses qui ensanglantèrent son pays, est

1. Voyez aussi les dessins de Windsor, qui nous montrent les observations et comme les notes qui préparent l'œuvre.

inconnu : vous n'en êtes pas surpris. Est-il mort pour sa foi? Vous l'ignorez, mais vous sentez que le meurtre d'un tel homme, fait pour céder en gémissant, eût été une inutile cruauté. Regardez Thomas Morus. Sa physionomie, son attitude, son geste, tout est énergie. La tête est large et forte, posée avec décision: la bouche est presque dure: les sourcils sont froncés: les yeux, où l'on sent une flamme, regardent avec inquiétude et autorité. Les rides sont celles d'un homme qui pense pour agir: on y lit l'habitude des décisions difficiles et des résolutions énergiques. Même au repos, les muscles sont tendus; les mains ne retombent pas inertes et languissantes, la gauche serre un papier, la droite tient une croix d'or, qui pend à une chaîne passée autour du cou, et semble là pour je ne sais quel serment de Thomas Morus à lui-même ou à son Dieu.

Guillaume Warham a soixante-dix ans. Il a toujours été en paix avec lui-même, avec ses semblables et avec Dieu. Il n'est ni un grand penseur, ni un homme d'action : il est honnête, d'une nature calme et douce. Creusées d'un effort lent, en sillons réguliers, les rides ne marquent pas les violences d'une âme en révolution. Les yeux regardent tranquilles, se posent avec assurance et laissent transparaître la sérénité d'une âme candide qui n'a jamais bien compris les choses d'ici-bas et qui croit au triomphe de la bonté d'en haut. L'attitude ici encore est un trait de caractère : les deux mains s'appuient, comme celles d'un prédicateur, à la balustrade de la chaire, mais, au lieu de serrer énergiquement, elles reposent avec abandon sur un coussin de brocart d'or, en s'ouvrant, d'un geste soumis et lassé. C'est la tristesse et la résignation d'une nature faible, faite pour la vie tranquille et les devoirs paisibles, et mêlée aux grandes luttes qui veulent les grands courages.

La peinture d'Holbein est de l'histoire. Quand Henri VIII s'engage dans ses luttes avec Rome, Thomas Morus refuse de prêter le serment de suprématie: on l'enferme à la Tour, on le prive de ses livres: il résiste aux caresses et aux menaces, il écrit le *Quod pro fide mors est non fugienda* (Qu'il faut affronter la mort pour sa foi), et il meurt décapité. Warham est un homme pacifique et conciliant. Il cède aux intrigues du cardinal Wolsey, se laisse déposséder par lui de sa charge de

grand chancelier, lui abandonne même une partie des privilèges de son siège archiépiscopal de Cantorbery. Dans l'affaire du divorce, il évite de se compromettre, d'irriter le roi, il cède : plus tard, dans la grande crise religieuse, il cède encore, il cède toujours, c'est sa nature : Holbein nous l'avait dit.

Le portrait d'Érasme (au Louvre) n'est pas moins instructif. Vous savez ce que fut Érasme au XVIe siècle : un écrivain toujours à l'œuvre, un érudit, un modéré qui devait répondre aux attaques des protestants et des catholiques, ce qui doublait sa tâche : un journaliste avant l'heure : une sorte de Voltaire, moins les emportements et la verve endiablée. Comment faire le portrait d'un tel homme pour les curieux de l'avenir? En dépit de ses voyages, Érasme est un sédentaire : il va de Suisse en Angleterre, d'Angleterre en Italie : il ne change pas de milieu : partout il vit dans son cabinet, la plume à la main, penché sur sa table, secouant le sablier sur la page encore fraîche. Que ce soit donc ainsi qu'il se présente devant la postérité. Il est plié à cette attitude, tout son corps s'y dispose sans gêne, ses traits prennent d'eux-mêmes une expression en accord avec elle, et, même sans qu'il y songe, son être moral se révèle ainsi par les habitudes de son être physique.

Le corps est droit : le visage attentif, mais calme, nous montre que le travail se fait par un mouvement continu de la pensée, et non par des soubresauts d'inspiration. La main gauche s'appuie légèrement sur le papier, la droite tient la plume sans la serrer, au repos, attendant une seconde la pensée qu'on voit naître. Sans hâte, sûr que le mot ne manquera pas à l'idée, Érasme est sans impatience. Ce qui d'abord prend les yeux, c'est le dessin du profil, qui se détache avec la netteté d'une pensée claire. La bouche est d'un contour très fin, qui répond à la finesse du sourire, — un sourire intérieur, qu'une ombre indique, un sourire discret, aiguisé en pointe légère, comme l'ironie du modèle. — Voilé par la paupière, à travers laquelle filtre le regard, l'œil, tourné en dedans, tout en rayonnant au dehors, semble lire sans peine la phrase intérieure que la main écrit sans précipitation.

En faisant le portrait des autres, Holbein, sans y songer, fait le sien. Ses œuvres sont des œuvres d'art, donc des œuvres vives.

— qu'anime l'esprit qui en a choisi et ordonné les éléments. — Plus ou moins nette, la figure du vieux peintre se dessine en notre esprit : proposé par un critique maladroit, un trait discordant nous choquerait comme un contresens. Il n'est pas homme d'imagination : ses petites compositions du Musée de Bâle sont des enluminures admirées sur parole : à Augsbourg, Holbein le Vieux, son père, se montre en ce genre un tout autre peintre. L'ami d'Erasme est de nature sérieuse et réfléchie, calme sans froideur, toujours maître de lui, sûr de son œil et de sa main, profond sans affectation de philosophie, d'une profondeur de peintre, pour qui penser et voir se tiennent. Devant la nature il est consciencieux jusqu'au scrupule. Il observe les traits et leurs rapports, c'est par eux surtout qu'il exprime. Son exécution a les qualités et les défauts de son esprit : elle est sobre, nette, sans mystère, sans réticence, expressive par la justesse, avec un charme de franchise et de clarté.

Que les scrupules de l'observation et l'évidence des ressemblances ne nous trompent pas! Les portraits d'Holbein ne sont pas des reproductions machinales de la réalité : ce que nous admirons en eux, ce n'est pas la ressemblance au sens banal de ce mot, c'est le concert des traits expressifs, le choix des attitudes synthétiques, l'unité du langage et de la pensée, c'est l'art, je veux dire l'esprit d'Holbein, — qui fond tous ces éléments intellectuels et sensibles dans l'harmonie d'une œuvre vive.

III

Il y a plus d'une manière de comprendre le portrait et d'en concilier les exigences avec l'effet pittoresque.

Il y a la manière psychologique d'Holbein, qui subordonne tout à l'expression morale, arrive à la vie par la pénétration et au charme par la fermeté d'un langage dont chaque trait porte. Aussi simples dans leurs procédés, moins savants et moins intimes, plus mondains déjà, sont les maîtres français du

XVIe siècle (école des Clouet). Ils ont moins de profondeur que de finesse, une observation plus prompte que soutenue, mais une grâce singulière, dans leur style clair, spirituel, parfois un peu sec, toujours expressif. Je ne sais rien de plus passionnant, pour le curieux et pour l'historien, que les dessins qui, de François Ier à Henri III, nous montrent les principaux acteurs de l'histoire agitée, violente, brutale et raffinée du XVIe siècle. Chacune de ces figures trahit, sans le livrer tout entier, le secret d'un caractère : et, par la franchise du langage, par le choix des traits expressifs, par l'élégance des lignes en accord, ces dessins sont autant de précieux documents, les chefs-d'œuvre d'un art tout français, d'un art où l'observation, déjà comme sociale, montre l'homme vrai, mais qui se sent regardé.

Il y a le portrait des maîtres italiens, où se retrouve l'habitude des grandes compositions, expressif sans familiarité, individuel et vivant, mais relevé et comme généralisé par le souci de la forme humaine. Que le Titien rencontre l'empereur Charles-Quint au lendemain de la bataille de Mühlberg, et il peindra, dans sa manière chaude et forte, l'inoubliable portrait du Musée du Prado, plus éloquent que bien des tableaux d'histoire : l'empereur est à cheval, armé, casque en tête; mais dans la lassitude du visage amaigri, dans je ne sais quel affaissement du corps, on voit que ce victorieux est un vaincu que le destin mène où il doit aller.

Il y a le portrait intime, tel que l'ont si bien compris les Hollandais, Mirevelt, Franz Hals, Van der Helst : de bons bourgeois, une vieille femme, des êtres qui ont vécu une vie simple et laborieuse, qui parlent d'eux-mêmes, regardés avec sympathie, exécutés avec conscience, une collerette blanche, plate ou tuyautée, tranchant sur le vêtement noir.

Il y a le portrait décoratif, un art d'intéresser les yeux par l'éclat des costumes et la richesse des choses; sans rejeter au second plan l'homme qui est l'occasion de l'œuvre et qui doit en rester le centre, l'artiste cherche dans l'ordonnance des lignes et l'harmonie des couleurs un effet purement pittoresque.

Dans cet art du portrait décoratif, que de variétés ! Tenant aux portraits familiers des Hollandais, voici les tableaux de

Corporations: le fameux *Banquet des Arquebusiers* de Van der Helst, à Amsterdam, où tout est également dit et bien dit; les *Repas d'archers* de Franz Hals, à Harlem, où la verve du peintre s'épanche dans des tableaux aux gestes bruyants, dont les couleurs claires se fondent en harmonies grises sous la lumière égale d'un jour d'intérieur. Groupant ainsi des soldats, des officiers, des costumes, des écharpes, des armes, des bannières, vingt, trente personnages, la composition, par le jeu des lignes et des couleurs, égaie les grandes salles de la maison commune. Rembrandt, dans la *Leçon d'anatomie*, Hals, dans les *Régents de l'Hôpital Sainte-Élisabeth*, accordent l'effet pittoresque avec la gravité de la scène et du lieu. Tout autre est la manière décorative de Van Dyck : favori des rois, épris de toutes les élégances, des étoffes joyeuses, soies, satins, damas, dentelles, des plumes flottantes et des épées de fantaisie, comme des longues mains fines et blanches, il ajoute à la ressemblance morale par les harmonies délicates et riches dont il relève ses images de rois (Charles Ier), d'enfants de roi (à Turin), de grands seigneurs ou de princesses (à Gênes). Ses portraits sont faits pour les palais qu'ils ornent : il peint des êtres de luxe dans le décor qui est leur milieu naturel.

Velasquez trouve une formule nouvelle du portrait décoratif dans son tempérament fait d'audace et de sang-froid. Avec moins d'éclat et plus de gravité, avec moins de distinction et plus de vraie noblesse, il est aussi riche et plus profond que Van Dyck. Bon chrétien et sujet loyal, il n'est pas en proie aux curiosités chimériques. Il est optimiste et n'éprouve pas le besoin de changer le monde. Il peint les choses comme il les voit, les rois et les nains : le tout est de les voir ainsi. Sans se préoccuper de ce qu'en penseront les psychologues, il campe ses personnages, le fusil à la main, des chiens à leurs pieds, en costume de chasse : il les lance au galop à travers la campagne, droit sur le spectateur, s'il lui en prend fantaisie. Qu'importe, si sa verve espagnole est aussi instructive que le sang-froid germanique d'Holbein ? La nature, qu'il avait si patiemment observée, lui avait appris que, pour un œil attentif, il y a autant de manières d'accomplir l'acte le plus indifférent qu'il y a d'hommes qui l'accomplissent. Philippe IV, quoi qu'il fasse, reste l'Autrichien flegmatique et blond, le roi indolent et ennuyé,

le grand corps roidi dans sa dignité solennelle, le long visage pâle, à mâchoires saillantes. Olivarès reste à cheval le ministre magnifique, l'ambitieux, le rêveur d'impossible, qui se grise du pouvoir et en aime l'ivresse, l'Espagnol ardent et emphatique, le beau joueur qui joue au jeu de la diplomatie et de la guerre les possessions espagnoles, et perd fièrement les royaumes de son maître. Holbein cherche une attitude qui soit un trait de caractère : Velasquez, dans une attitude indifférente, montre les habitudes originales du corps. Sans perdre leur valeur expressive, ses portraits sont des tableaux aux harmonies rares, qui semblent, comme arrêté au passage, un aspect charmant des choses.

Il n'a d'autre secret que celui de bien voir et de bien rendre ce qu'il voit. Donnez une âme à l'appareil photographique, faites-en quelque chose d'animé, de vivant, qui pense et qui juge, qui s'émeuve et qui aime : ajoutez-y, avec le don de rendre les couleurs, un sentiment exquis de leurs harmonies, le goût et la liberté du choix : vous aurez Velasquez. Un œil admirable pour percevoir l'objet, une imagination tenace et nette pour en garder l'image précise, une main d'une souplesse et d'une docilité merveilleuses pour la traduire, voilà ses sortilèges. Je ne parle pas de cette originalité dans l'observation et dans le sentiment, de ce *je ne sais quoi*, qui est l'art même.

Un jour, l'infante Marie-Marguerite, l'enfant charmante que nous connaissons tous, devait poser devant lui. Rendez-vous avait été pris dans une salle du Vieux-Palais. L'heure venue, il attendait. La porte s'ouvre, Don Joseph Nieto, *aposentador* de la reine, annonce Son Altesse Royale. L'infante apparaît : elle a deux *ménines* (demoiselles d'honneur) auprès d'elle pour l'accompagner et la servir, un gros chien et deux nains pour la distraire, une dame d'honneur et un officier de la reine pour la surveiller : même une princesse est un enfant. Tous les enfants ont leurs caprices : l'infante se mutine, refuse de poser. Ses deux compagnes sont à ses côtés : l'une lui présente une tasse d'eau et l'apaise, l'autre, Isabel de Velasco, qui devait briller seulement, puis mourir, cérémonieuse et charmante, insiste avec une révérence : les trois animaux domestiques, d'instinct, se sont rangés côte à côte : la grosse

naine, Maria Barbolo, immobile et lourde, le petit nain, Nicolas Pertisano, espiègle, agaçant du pied l'énorme chien qui regarde indifférent, la tête haute, les pattes étendues: un peu en arrière, doña Marcella de Ulloa s'entretient avec l'officier de la reine, et, tout au fond, sur le pas de la porte qu'il allait refermer, don Joseph Nieto se retourne. D'un regard, Velasquez a tout vu: d'un geste, il arrête ces êtres dans leur mouvement qui va pour jamais disparaître. En cette grande salle s'épand une lumière égale et grise, qui donne à toutes choses une telle expression de calme et de recueillement! Sur ce fond monotone, l'infante, avec ses cheveux d'un blond d'argent, avec son teint d'Allemande pâle et rose, avec ses yeux bleus grands ouverts et son air mutin d'enfant royal, fait une tache si douce dans l'encadrement des deux jeunes filles, brunies au soleil d'Espagne! Ce groupe jeune, gracieux, souriant, s'oppose si fortement à la difformité des nains! Le peintre se remplit les yeux de cette scène; il en fixe en lui l'image; en même temps, sa main se hâte et, en touches justes, arrête cet aspect fugitif d'une réalité curieuse et charmante! L'esquisse est faite, il en sortira le tableau que vous savez (musée du Prado). Le dernier coup de pinceau y fut donné par le roi: de sa propre main, Philippe IV traça la croix rouge de l'ordre de Saint-Jacques sur la poitrine de l'artiste, qui figure dans cette scène, à sa place, devant son chevalet, la tête à demi tournée vers l'infante. Ce conte est-il une histoire? A coup sûr il est une vérité [1].

S'il fallait une preuve décisive de cette vérité évidente que le portrait n'est pas une imitation littérale, que, comme toute œuvre d'art, il suppose un artiste, je veux dire un esprit dont l'émotion personnelle dégage et concentre l'expressif, il suffirait de citer le peintre de portraits qui, plus que tous les autres peut-être, nous passionne, Rembrandt. Je ne parle pas de quelques portraits (au musée d'Anvers) qui, par leur tenue, montrent ce que suppose toujours d'études et d'observations le génie d'un maître. Je prends les œuvres audacieuses, où surtout il est pré-

1. Il existe en Espagne une esquisse du tableau des *ménines* sur une toile de petite dimension, destinée, sans doute, au portrait de l'infante. — Je ne fais que reproduire ici une causerie du grand coloriste Alfred Dehodencq.

sent. A propos de lui, qui oserait parler de reproduction machinale? Ce grand simplificateur commence par laisser là couleur et nuances; et de la lumière et de l'ombre il compose, en alchimiste, une matière animée, fluide, tour à tour épaisse et subtile, d'où la vie rayonne. Des tableaux de corporations il fait la *Ronde de Nuit*, une œuvre singulière, d'un effet fantastique, qui déconcerte les uns, passionne les autres. J'étais dans une salle trop petite du vieux musée d'Amsterdam (Trippenhuis), dont la *Ronde de Nuit*, de son cadre de bois sombre, touchait le plancher: en face, par un contraste voulu peut-être, se déployaient les arquebusiers de Van der Helst. Une famille française entre : tout le monde admire les feutres, les bottes, les épées, les mousquets et la table servie de Van der Helst. On s'extasie : que tout cela est bien imité! Chacun fait sa petite découverte. — Le mot de Pascal a du vrai. — Seule une petite jeune fille brune, qui, d'abord, avait eu les yeux pris par l'étrange fantasmagorie de Rembrandt, s'obstinait à ne les en point détourner, répondant à toutes les objurgations : « Oh ! ça, c'est bien plus amusant ! » — Voilà un jugement qui en vaut un autre.

Dans les *Maîtres d'autrefois*, E. Fromentin a mis une sorte d'âpreté à attaquer la *Ronde de Nuit*, dont la critique forme comme le centre de sa critique sur Rembrandt. C'est un véritable réquisitoire, où les mots abondent, où les arguments se pressent : il énumère toutes les raisons qu'il a de ne vouloir pas être ému, les invraisemblances de l'œuvre, ses incohérences, ses faiblesses, ses obscurités : il oppose ce qu'on demandait au peintre à ce qu'il a fait, le réalisme du sujet à la fantaisie de l'exécution, qui transpose dans un milieu chimérique une scène de la vie commune. Ce sont là les objections d'un peintre raisonnable et d'un homme de sens, qui ne veut que des émotions justifiées; mais si fortes, si bien déduites que soient ces critiques, ce qui fait la *Ronde de Nuit* unique, inoubliable, ce qui en détache l'image dans l'esprit, c'est qu'elle est ce qu'on lui reproche d'être, autre chose qu'une ordonnance savante de portraits sagement peints. Rembrandt est le poète de l'École hollandaise : la *Ronde de Nuit* nous montre ce que devient le tableau de corporation, un sujet mille fois traité, facilement uniforme, ennuyeux, en traversant l'esprit ardent,

inquiet du grand visionnaire. Si l'œuvre ne nous dit pas tout ce qu'elle pourrait nous dire du capitaine Kock et du petit lieutenant Ruijtemberg, habillé de lumière, elle nous révèle, avec une singulière clarté, le génie de Rembrandt, ce qu'a d'original, d'impérieux, son regard sur les choses. Ce qui, en dépit de tout, a fait et fera toujours à la *Ronde de Nuit* des admirateurs fervents, c'est la pénétration mutuelle de la réalité et de la fantaisie de l'artiste, c'est le contraste même du sujet et de l'exécution, qui, le transfigure, c'est l'étrange poésie qui peut sortir de la vision de quelques bourgeois en armes, sans anecdote, sans épisodes dramatiques, par la seule magie de la lumière.

Mais, si la fantaisie vous semble ici compromettre l'exactitude, prenez les portraits de Rembrandt que nul ne conteste : choisissez ceux qu'il vous plaira de choisir, au Louvre, à Dresde, à Londres. Il n'en est guère de plus vivants, qui s'imposent plus impérieusement à l'œil et à l'esprit. Le poète, ici, loin de contredire le portraitiste, en est inséparable. La nature n'est transposée que pour devenir plus significative. Des éléments de la réalité, Rembrandt prend ceux dont il a besoin, ceux qui répondent à sa manière de voir et de sentir : il oublie les autres, il ne les perçoit pas. Il ne dessine pas un visage par ses traits, comme Holbein : il construit la tête par la lumière et l'ombre dans son relief et dans son expression. Il a sa manière de montrer les gens, de rendre leur physionomie, en faisant sortir l'expressif par le contraste même de l'ombre dont il enveloppe tout le reste. Du dedans au dehors il fait rayonner la flamme de la vie : c'est elle qui modèle le visage, jaillit dans l'étincelle du regard. Art unique, où l'observation et l'invention, la vérité et la fantaisie, le modèle et le peintre se pénètrent dans des œuvres étrangement réelles par cela même qu'elles sont profondément senties. Cinq bourgeois, les *Syndics* de la corporation des drapiers, sont réunis autour d'une table que recouvre un tapis rouge, un registre ouvert devant eux. Chacun d'eux est bien individuel, d'une ressemblance évidente : rien de plus simple, de moins dramatique que cette réunion de marchands. Par la vie de la lumière, par la chaleur contenue, par l'atmosphère dont il l'enveloppe, par le je ne sais quoi qui est le génie même de Rembrandt, cette scène

prend une grandeur et une poésie que vous ne sauriez pas plus séparer de son exactitude et de sa vérité que la lumière des choses qu'elle éclaire.

Pour se convaincre de ce qu'il y a de faux dans sa boutade sur la peinture, — qu'il ne faudrait pas, non plus, prendre trop au tragique, — Pascal n'aurait pas eu besoin d'aller bien loin. Il pouvait voir, dans la maison même de Port-Royal, le tableau que Philippe de Champagne, son ami, avait peint en commémoration de la guérison miraculeuse de sa fille[1]. Le tableau est aujourd'hui au Louvre. Il réunit les portraits de la mère Agnès et de la sœur Catherine de Sainte-Suzanne, la fille du peintre, dont il est le chef-d'œuvre. C'est comme une vision de Port-Royal.

Lisez dans Sainte-Beuve cette longue histoire, parfois si douloureuse, toujours si édifiante, et revenez au peintre. Le tableau est d'une harmonie grise et uniforme, dans une gamme sévère qui fait songer à la théologie janséniste. La cellule est triste et nue, avec une longue inscription latine sur la muraille, comme d'un tombeau; seul un rayon qui vient d'en haut montre le libre chemin qui s'ouvre aux âmes. Affaissée dans un fauteuil de paille, les jambes soutenues par un escabeau, un reliquaire ouvert sur ses genoux, les mains jointes, la sœur Catherine, dont le regard monte vers le ciel, accueille avec un sourire, où se mêlent la surprise et l'extase, le miracle qui, pour elle, au charme de la vie ajoute le prix d'un don surnaturel. A genoux, dans une attitude de prière, qui dessine les plis roides de sa robe de bure, la mère Agnès, par une contradiction touchante, oublie les sermons sur l'utilité de la maladie et la délivrance par la mort. Prise de pitié pour cette jeunesse, attendrie par cette résignation, elle en appelle à Dieu avec une telle ardeur de confiance qu'il descend en un rayon céleste et consent au miracle.

N'est-ce pas Port-Royal avec la douceur de ses intimités

1. Plus tard, Philippe de Champagne peignit le grand miracle de Port-Royal, par lequel Dieu récompensa les Provinciales et manifesta contre les Jésuites : la nièce de Pascal « fut guérie en un moment par l'attouchement de la sainte Épine d'une fistule lacrymale qui avait fait un si grand progrès dans trois ans et demi que le pus sortait non seulement par l'œil, mais aussi par le nez et par la bouche. » (*Vie de Pascal*, par madame Périer.)

pieuses, le charme des prières en commun, les émotions mystiques que multiplie l'accord des âmes ; le jansénisme, avec sa théologie sévère, tempérée par les élans de la charité et la ferveur de l'amour divin ; avec ses dogmes redoutables que la conscience d'avoir la grâce transforme en certitudes délicieuses ; avec la naïveté de sa foi qui fait revivre les premiers âges du christianisme et ramène sur la scène du monde bien des choses oubliées, les saints, les martyrs et les miracles?

IV

Holbein, par sa sincérité, poussée parfois jusqu'à l'irrévérence, par son art de discerner les traits constitutifs et de fixer la physionomie permanente ; Velasquez, par sa verve aussi juste que prompte, par ce qu'il résume comme dans un coup d'œil ; Rembrandt, par son ardente vision de la flamme qui relie la vie animale à la vie de l'esprit et brille de tout son éclat dans le regard, tous les maîtres par leurs défauts et par leurs qualités s'accordent à nous le dire : le portrait n'est pas une imitation : sans doute, il la suppose, mais comme un moyen pour une fin plus haute.

Copier un visage humain n'est pas chose aussi simple qu'on l'imaginerait d'abord, car la diversité des physionomies successives, le mouvement incessant de la vie déconcertent l'œil inerte qui attend du dehors l'image qu'il ne veut que copier servilement. Le peintre n'est pas un psychologue, un analyste à la façon de La Bruyère, mais il a sa profondeur, son art de dégager l'unité du caractère physique. Son intelligence est dans sa manière de voir, dans ce qu'il élimine et dans ce qu'il concentre, dans la synthèse par laquelle, à la lettre, il crée l'image, dont la nature ne lui donne que les éléments. N'imaginez pas d'ailleurs cette synthèse faite du dehors, d'analyses rapprochées : spontanée, agissant tout entière à la fois, l'intelligence ne se sépare pas ici de la vision, ni la vision de l'émotion qui en fait l'unité. C'est cette émotion qui, mêlée à l'observation

du peintre, ne s'en distinguant point à vrai dire, fait du portrait une œuvre d'art par le thème pittoresque que chaque artiste de génie sait en faire sortir selon son style et son tempérament. L'idée ne se sépare pas du sentiment, ni le sentiment de la sensation, du langage de lignes, de couleurs, de lumières et d'ombres qui en est la réalisation immédiate.

Nous voyons ce qu'est la ressemblance d'un portrait : elle n'est pas quelque chose d'un, d'absolu, de donné, en quelque sorte, par la nature, quelque chose que l'on puisse copier machinalement. Elle est quelque chose de mobile, de variable, qui ne se laisse pas définir : elle tient à la fois à la structure plastique du visage et au jeu des muscles délicats qui l'animent : elle dépend du regard et de l'intelligence de l'observateur, elle peut être profonde ou superficielle, trahir plus ou moins de l'individu, sauter aux yeux des sots, n'être vivement sentie que par les gens d'esprit. La ressemblance matérielle, la « ressemblance de la rue » ne vaut que dans la mesure où elle sert à la ressemblance morale. Ce qui fait le prix d'un portrait, c'est, dans un accord choisi de sensations, ce qu'il concentre de vie et de pensée, ce qu'il peut, du dehors, révéler de ce mystère d'une âme que nul n'épuise.

L'intelligence du peintre n'est pas, à coup sûr, celle du moraliste : elle est irréductible, inexprimable par les mots, inséparablement liée à la vision, mais elle se manifeste dans le langage qui est le sien. Pour faire un artiste, ce n'est pas assez de la volonté, du parti pris, de la décision. L'art est simplification, il n'est pas appauvrissement : il abstrait sans doute et il concentre, mais non point en ce sens qu'il rejette l'intéressant pour donner tout son prix à la banalité. Tel peintre regarde les visages de ses modèles comme des objets matériels dont il ne s'agirait que de rendre le relief en les éclairant fortement. Son œil, qui ne se relie point à un esprit, abaisse, matérialise tout ce qu'il perçoit. Par le parti pris, par le sacrifice, il reste artiste, mais à rebours, si j'ose dire, car il sacrifie ce qui surtout nous intéresse, et ne parle très haut que pour ne rien dire. « Il n'y a pas de nature morte, me disait un jour Eugène Carrière : le pot que je peins, je le regarde avec des yeux humains. » Que penser d'un peintre de portrait qui de l'homme élimine l'homme

même, la grâce, la noblesse, l'esprit, qui, tandis que l'art doit, des choses mêmes, par l'émotion, à force de les pénétrer d'humanité, faire comme des personnes, ne laisse des personnes que des choses?

La peinture de portrait, par cela même qu'elle semblait propre à justifier le mot de Pascal, en fait d'autant mieux ressortir l'insuffisance et la fausseté. Qui dit ressemblance, dit rapport : on ne pourrait regarder un portrait qu'en présence de l'original, en jouir que par leur comparaison. S'il s'agit d'exactitude matérielle, il faut enlever tous les portraits de nos musées.

Que de raisons, au contraire, de les y conserver! Si, par un accident heureux, le peintre rencontre un être jeune et beau, le portrait prend un charme impersonnel. Le modèle déjà est une œuvre d'art : la beauté est douce aux yeux comme la bonté l'est au cœur. S'agit-il d'un homme illustre, nous interrogeons son visage, nous cherchons comment il apparut à ses contemporains, ce que son être physique trahit de son être moral. Il y a deux portraits de Descartes au Louvre : comparez-les, et voyez comme il est heureux que le philosophe se soit rencontré avec Franz Hals.

Aussi bien, dans tout beau portrait, il y a un homme qui vaut d'être étudié : le peintre qui l'a exécuté et qui y est présent. C'est à propos des portraits peints par Rubens que Fromentin écrivait : « L'art de peindre est peut-être plus indiscret que tout autre. C'est le témoignage indubitable de l'état moral du peintre au moment où il tenait la brosse... Une distraction, un oubli, la sensation plus tiède, la vue moins profonde, une application moindre, un amour moins vif de ce qu'il étudie, l'ennui de peindre et la passion de peindre, toutes les nuances de sa nature et jusqu'aux intermittences de sa sensibilité, tout cela se manifeste dans les ouvrages du peintre aussi nettement que s'il nous en faisait la confidence. »

Je néglige l'intérêt historique, le plaisir que trouve le curieux à rapprocher les portraits d'une même époque, à les comparer à ceux d'un autre siècle. Pris comme l'image d'un inconnu, en lui-même, le portrait nous intéresse encore. Il est l'effigie d'un homme, d'un être qui a vécu, qui a été regardé par un œil perspicace et qui nous parle de lui-même. Il nous laisse quelque

chose à deviner. Le personnage est donné, le roman n'est pas fait. Il faut créer ici pour comprendre. A ce plaisir tout intellectuel s'ajoute celui de la sympathie, qui ne nous laisse étrangers à rien de ce qui est humain. La peinture de portrait, comme la causerie, est faite pour les délicats, pour ceux qui comprennent encore les tragédies de Racine et trouvent le loisir de s'occuper des sentiments des autres.

Mais ce sont là plaisirs qui ne viennent pas de la peinture elle-même : ce sont joies de psychologues et d'historiens, qui trouvent un aliment à leur curiosité dans des œuvres d'art dont ils ne jouissent pas en artistes. Encore faut-il que ces œuvres parlent pour qu'ils les entendent! Prenons le portrait en lui-même. En peinture, les idées ne valent que si, ayant pris un corps, elles se font sensations, que si, confondues avec la forme qui leur sert d'expression, devenues lignes et couleurs, elles sont une joie pour les yeux. Le portrait est une œuvre d'art, précisément parce qu'il est une œuvre synthétique, créée par cette action concertée des sens et de l'esprit. L'imitation ne se distingue pas de l'expression, dont elle est le moyen, la poésie de la vérité. Dans le modèle, ce que voit d'abord le peintre, ce n'est pas seulement un objet à imiter : c'est, dans les signes mêmes qui serviront à l'imitation, les éléments d'une harmonie sensible faite pour la joie de l'œil. Mais déjà par elle-même cette harmonie sensible est expressive : le principe de son unité est le sentiment de l'artiste, l'effet général qu'il veut produire. La valeur de son œuvre dépend de ce qu'il sait mettre d'émotion et de pensée dans cet accord de sensations. La beauté d'un portrait, comme celle de toute œuvre d'art, se mesure à la richesse et à l'unité de l'activité qu'il devient en nous. Le plaisir esthétique est l'harmonie intérieure que crée la contemplation d'une œuvre où les sensations et les idées accordées se répondent et conspirent.

Je ne sais rien de mieux fait que la peinture de portrait pour nous instruire de ce qu'est l'art. L'idéalisme platonicien, avec sa théorie des idées et des types éternels, n'a même plus ici un sens apparent : le réalisme, au sens étroit du mot, n'est pas moins chimérique. L'art est entre les deux. Il ne cherche ni l'abstrait qui n'existe jamais, ni le réel qui n'existe qu'un

instant. Pour égaler la nature, il ne dit pas comme elle, ni autant qu'elle, il cherche à dire plus en disant mieux. La nature a pour elle l'espace et le temps : elle trouve une minute pour toutes ses fantaisies, elle a le droit de tout dire et elle en use : elle n'épargne ni les accidents ni les détails superflus. L'artiste dispose de forces moindres : mais par l'unité du sentiment il leur imprime une même direction. La nature affaiblit ses effets en les disséminant, il les multiplie en les ramassant : elle se disperse, il se concentre.

GABRIEL SÉAILLES.

LES LIVRES NOUVEAUX

L'Almanach Hachette.

Michelet, projetant un Almanach en harmonie avec les besoins et les progrès de notre époque, disait que « l'Almanach bien compris serait un excellent moyen d'éducation ». Cette idée a dirigé MM. Hachette et Cie dans la confection de leur « Petite Encyclopédie populaire de la vie pratique ». Nulle lecture n'est plus instructive, amusante, étonnante même : ce petit livre abonde en surprises ; on peut y faire chaque jour de nouvelles découvertes. Comme Socrate, il nous fait connaître que nous ne connaissons rien ; mais il nous enseigne aussitôt ce que nous ignorons. Voulez-vous savoir quel temps il fera à telle date, l'âge de tel académicien, les temps des verbes irréguliers, les cinquante tableaux les plus chers, les ordonnances de police concernant la bicyclette, les monnaies à refuser, les principales foires d'Angleterre et d'Irlande, les chances de mariage pour une jeune fille, comment on fabrique un livre, les chefs-d'œuvre de la littérature, comment il faut lire un compteur à gaz, vous y trouverez tous ces renseignements et combien d'autres ! Une vie d'homme ne suffirait pas à les rechercher ; l'Almanach Hachette les mettra, recueillis en bon ordre, sur votre table.

L'Art de Richard Wagner, *L'Œuvre poétique*, par M. ALFRED ERNST.

Les drames wagnériens vont-ils créer toute une littérature consacrée à leur *glose*, comme jadis en Italie la *Vita Nuova* et la *Divina Comedia* ? On le penserait, en voyant les livres innombrables qu'a déjà fait surgir Wagner. Dans les derniers par la date, mais non par le volume, ni la valeur, voici le livre de M. Ernst. Il est comme la première partie d'une étude générale sur « l'Art de Wagner » : la seconde commentera son *Œuvre musicale*.

M. Ernst, dont on sait la compétence en wagnérisme, est admirablement informé. Il est plein de son sujet : parfois même il en est débordé : d'où un peu de confusion, sinon dans le plan, du moins dans le contenu de son livre ; il y a des répétitions. L'ouvrage est écrit dans une langue à la fois abstraite, à la façon des Allemands, et lyrique : c'est de fort bonne *idéologie*, avec, çà et là, des pages où M. Ernst fait le tour de force de traduire en simple prose les grandes scènes symphoniques du maître, et de nous communiquer par des mots le frisson musical.

Suivant la formule consacrée, son livre peut servir de guide à ceux qui ne connaissent pas bien les drames wagnériens, et à ceux qui y sont versés, de memento. Mais c'est un guide qui est intéressant par lui-même, un memento qui n'éveille pas seulement la mémoire, mais enseigne du nouveau. Car M. Ernst, en commentant Wagner, est amené tout naturellement à parler de ses maîtres : tantôt les tragiques grecs, Shakespeare, Gœthe, tantôt Bach, Beethoven. D'où il suit, que même ceux qui ne s'occupent pas de musique, trouveront de l'intérêt à son livre, issu d'un esprit libre qui se met directement en contact avec les œuvres, qui sent et pense par lui-même.

Cœurs russes, par M. le Vte E. MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Nous aimons beaucoup l' « âme slave » : nous la connaissons moins. M. de Vogüé, qui fut un des premiers à l'étudier, réunit aujourd'hui cinq nouvelles dont la plus récente a paru il y a déjà dix ans, et dont chacune nous montre, en des récits tour à tour pathétiques et gracieux, un des aspects de cette âme complexe, incohérente, où l'extrême barbarie et l'extrême civilisation se heurtent sans se pénétrer, mais jeune, riche, féconde, toujours intéressante à regarder vivre pour nos « âmes françaises », comme les adolescents pour ceux qui ont beaucoup vécu.

Manuel historique de Politique étrangère, par ÉMILE BOURGEOIS. Tome Ier, *Les Origines*.

Comme l'indiquent un peu obscurément le titre et plus nettement la préface de son ouvrage, M. E. Bourgeois s'est proposé de mettre à la portée de tous, puisqu'aujourd'hui le sort de la France à l'extérieur dépend un peu de tous, les leçons de « Politique étrangère » que peut fournir l'histoire. Dans ce tome Ier, où il recherche les origines de l'état actuel, ne voulant pas remonter jusqu'à l'infini la chaîne des causes, il en commence l'étude à l'avènement des temps modernes : mais c'est à partir de Richelieu qu'il entre dans le plein de son sujet, pour nous conduire jusqu'à la Révolution. Son ouvrage, clair et substantiel, encore que le style en soit quelque peu embarrassé, est un très bon manuel.

La Fin du Monde, par M. CAMILLE FLAMMARION.

Le 14 juillet de l'an 24.., une comète rencontre la Terre : le choc ne va pas sans causer quelque dommage. Des centaines de mille hommes périssent ; mais enfin, aucune perturbation sérieuse ne se produit dans la course de notre chère planète ; la fin du monde est remise à une date ultérieure. Edgar Poë a quelque part traité un sujet analogue ; il en a fait comme un fragment d'une Epopée des Mondes. M. Flammarion, fidèle à son dessein : — Instruire en amusant, — y a mis beaucoup de chiffres et une fantaisie agréable. Ces sortes d'ouvrages conviennent à tous : ils font rêver les savants, et réfléchir les ignorants.

En Orient et en Occident, *paysages et croquis*, par M. G. DAREMBERG.

En Algérie, à Tunis, à Malte, en Grèce, à Constantinople, en Corse, à Moscou, à Nijni-Novgorod, aux Pyrénées et à Berck-sur-Mer, M. G. Daremberg a promené la mélancolique et docte curiosité d'un savant, las du savoir appris dans les livres et désireux d'avoir vu un coin de sa planète. Il publie les notes qu'il a rapportées de ses voyages. Il a passé partout en touriste, « posant à peine le pied sur les chemins ». Il n'a jamais eu le temps d'étudier de près les pays qu'il traversait, ni par conséquent de s'habituer à ses sensations, de prendre le pli des coutumes qu'il a observées. C'est ce qui fait l'intérêt de ses notes : elles sont *naïves*, elles traduisent les premières impressions faites par tant de pays et si divers, sur une âme de Parisien. A ces récits animés d'une verve familière se mêlent des études d'un caractère purement scientifique, par exemple sur l'hygiène à Tunis ou l'hôpital de Berck-sur-Mer, qui font la part du sérieux dans ces narrations humoristiques.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LE

SOLITAIRE DE LA LUNE

> Y a-t-il réellement un homme dans la lune ? Les Slaves disent que cet homme s'appelle Clotar et qu'il fait allonger la lune en y versant de l'eau.
> (Henri Heine — *Reisebilder.*)

I

PARADIS LUNAIRE

L'histoire de Clotar est fort ancienne. Elle commence vers l'époque où Dieu se flattait, en formant l'homme à son image, d'avoir un jour d'intelligents appréciateurs de sa force. Cette espérance se changea bientôt en regrets. Lorsque la terre et toutes les autres planètes furent peuplées d'êtres raisonnables, Dieu s'aperçut que son but était manqué. Il avait uni des milliards d'âmes à des milliards de corps avec mission de faire agenouiller ceux-ci devant sa divinité, et voilà que la masse des créatures n'était occupée que de soins profanes, à part quelques individus spécialement voués au culte du Très-Haut, ce qui pour eux consistait surtout à morigéner le peuple et à le gouverner par la vénération.

En général, les esprits cultivés dissertaient au lieu d'adorer. Ils maniaient Dieu comme un problème et disputaient s'il est nombre, idée ou harmonie. Suivant les uns, l'univers entier

participe à l'essence divine, dont l'obscurité vient précisément de ce qu'on ne peut voir sa propre figure. D'autres jugeaient l'existence un triste cadeau, indigne d'une main souverainement bonne. D'illustres génies s'appliquaient à disculper Dieu et à prouver son innocence, alors que, par goût des solutions simples, les moins subtils niaient toute direction surnaturelle.

Tandis que délibéraient les sages, les illettrés se jalousaient, se pillaient, s'égorgeaient, ou encore s'aimaient, ce qui les détournait bien davantage de leur fin dernière.

Devant ce piètre résultat, Dieu pensait que si la création était à refaire, mieux vaudrait renoncer aux adorations réfléchies, et s'en tenir à la douce chanson du rossignol, qui n'est pas loin de la prière, grâce à son inconscience même, — quand il se souvint qu'un astre chétif, sans végétation et sans eau, restait encore désert.

C'était la lune.

Séduisante occasion d'expérimenter si un être supérieur soustrait à l'influence de ses pareils, ne pouvant plus ni les aimer ni les tuer, donnerait enfin le spectacle unique d'une personne raisonnable fidèle à sa mission. D'abord conquis à cette idée, le Seigneur examina quelle espèce d'anachorète il mettrait dans la lune; et, entre les habitants de tous les mondes, il se décida pour l'homme, le plus sensuel, le plus obstiné et le plus orgueilleux des êtres. Certes, si l'on parvenait à obtenir l'hommage exclusif d'un pareil animal, l'épreuve serait décisive.

Celui qui fut l'objet de ce choix flatteur s'appelait Clotar. Sa chevelure était blonde, sa peau blanche et son front large. Il touchait à sa deuxième année. On le prenait d'âge très tendre, pour s'assurer une âme libre de tout sentiment; et, en effet, Clotar n'avait encore chéri que le sein de sa nourrice, pour le mordre aussitôt de sa première dent. Ce passé, quoique résumant à merveille la double face des affections humaines, parut négligeable. L'Élu se vit subitement transporté sur un des principaux sommets de la lune. Pour lui rendre la vie possible, Dieu l'environna d'un peu d'air, mais ne jugea pas utile de placer à sa portée ni eau ni plantes. Le jeune Clotar ne se mettait jamais en colère, puisqu'il n'avait personne à battre; il ne jouait pas, faute de camarades; ne courait pas, étant toujours sûr d'arriver le premier. Il ne riait jamais, ne pleurait pas da-

vantage. Son existence ressemblait beaucoup à celle des roches environnantes. Pas plus que les granits il ne se dépensait en mouvements injustifiés. Cela étant, qu'avait-il besoin de nourriture ou de boisson? Les molécules que la main du Tout-Puissant ajoutait à son corps, aussi longtemps qu'il fut en voie de croissance, lui restèrent acquises comme à une statue les parcelles de son marbre.

Tant qu'il habita la lune, Clotar ne s'éloigna pas du lieu où il avait été déposé. Il y vécut des centaines d'années, tout le long des jours étendu au soleil. Une fois par siècle, il s'inquiétait d'un volcan voisin dont l'éruption lui lançait des cendres et des laves. Il s'esquivait alors, avec des grognements de bête fauve, pour s'abriter dans une caverne. A ces rares contrariétés près, les journées du solitaire s'écoulaient heureuses. Il n'était précisément ni éveillé ni endormi, mais dans un état d'engourdissement fort enviable. L'ennui était sans prise sur cette âme qui n'avait pas connu de plaisirs. Chacune de ses minutes ressemblait à la précédente : pourquoi eût-il préféré l'une à l'autre? Jamais le cœur de Clotar n'avait battu plus vite, jamais son œil n'avait interrogé l'horizon dans l'anxiété d'une attente. Il ne soupçonnait pas ces instants incomparables qui font terrible la monotonie des heures. Passé, avenir, se confondaient dans le présent.

D'ailleurs, son indifférence n'était pas absolue. Souvent le soir, au soleil couchant, il se soulevait avec lenteur; et, assis sur le sommet du mont, il observait les ombres noires qui, pareilles à des fosses béantes, s'allongeaient au pied des cônes, tandis que plus loin, dans les ténèbres que projetaient déjà de hautes crêtes, d'innombrables volcans brasillaient.

Enfin le soleil jetait dans l'espace son dernier rayon.

Clotar tournait vers le ciel un visage attendri, lorsqu'au milieu des étoiles montait un disque énorme dont ne se détachait plus son regard. L'extase durait des heures, pendant lesquelles il suivait sans se lasser les phases de la Terre, voyait s'arrondir son croissant et guettait l'arrivée des îles qui, toutes vertes, traversaient le bleu pâle des mers.

Quelquefois l'astre chéri éblouissait par sa blancheur, signe que l'hiver ensevelissait sous les neiges le pays de Clotar, dont les frères mouraient de faim et de froid. Mais, à dis-

tance, les contrées glacées paraissaient d'autant plus brillantes qu'elles étaient plus misérables. Charmé, Clotar levait les bras avec une dignité sacerdotale, pour lui geste de suprême énergie, qui signifiait : « Que c'est beau ! » sans ajouter, malheureusement : « Celui qui a fait cela doit être grand ! » car il n'avait jamais vu d'activité se manifester par une œuvre. A un élan mal défini se résumaient donc ses aspirations vers l'Idéal. Le soleil n'avait qu'à revenir : la Terre ne semblait plus dans les cieux qu'un léger nuage. Clotar s'étendait, les yeux clos, et sa piété continuait à dormir sans réveil probable.

Nouveau désappointement pour le Seigneur. Était-ce en vue d'étudier l'incrustation progressive d'un célibataire morose en d'immuables façons d'être, qu'il avait isolé une existence dans la lune ? A quoi bon trier parmi les habitants de l'univers un enfant vierge d'impressions pour le cloîtrer dans une planète soigneusement purgée de toute cause de dissipation, depuis la femme au regard troublant jusqu'au plus humble légume ? Que de combinaisons dépensées en pure perte ! Renoncer à l'homme sociable que les passions absorbent, et découvrir que la solitude n'est pas moins malfaisante en supprimant toute passion ! Du sein des cités populeuses s'élevait parfois vers Dieu le cri d'une âme blessée. Mais Clotar, parmi les roches arides, dans le silence des précipices, n'exhalait jamais que le souffle mesuré de l'animal qui repose. Comme glorification du Très-Haut, c'était peu, et le Seigneur irrité résolut de couper court à cette quiétude sacrilège par un avertissement sévère.

Un formidable orage éclata. Aux premières détonations, Clotar se souleva pour inspecter le volcan voisin : et, le voyant paisible, il se tranquillisait, lorsque Dieu lança la foudre sur un bloc de pierre tout proche du dormeur, qu'un éclat vint meurtrir au milieu de la poitrine. Clotar, qui n'avait jamais ressenti la moindre douleur, bondit avec un hurlement plaintif, puis, guidé par l'instinct, se prosterna, très humble. Le Seigneur, apaisé par cette posture, ne voulut pas se montrer trop exigeant : le tonnerre cessa de gronder ; et, peu après, Clotar retombait dans une sécurité somnolente.

Des années s'écoulèrent, et l'incorrigible persista dans son indifférence. Il fallut pour le secouer un nouvel orage et une seconde blessure, accueillie, cette fois encore, par un hurle-

ment, mais par un hurlement de rage. Il montra le poing au ciel, et courut se réfugier dans l'angle le plus obscur de la caverne où il s'abritait contre les éruptions du volcan. Là, se croyant en sûreté, il partit d'un éclat de rire.

Si le créateur de la caverne ne fit pas écrouler la montagne sur la tête du rieur, c'est que d'être aplati comme une feuille de mica dans la masse du granit est une fin trop prompte.

La mesure est comble, l'expérience terminée, et l'expiation sera terrible, quoique d'apparence plutôt bénigne.

II

PARADIS TERRESTRE

Des femmes qui, à marée basse, ramassaient des coquillages, trouvèrent Clotar étendu sur la grève. Il dormait. Ce n'était pas un naufragé : car depuis plusieurs jours le calme régnait sur l'Océan ; ni un nomade venu de l'intérieur : car le sable autour de lui ne portait aucune empreinte. Les femmes se retirèrent sans l'éveiller et revinrent bientôt suivies du gros de la tribu, le roi et les anciens en tête. Chacun put vérifier que la plage n'avait pas été foulée. Tous se regardèrent, émus d'une même idée : l'étranger descendait du ciel.

Quoique de mœurs paisibles, et fort heureux, d'ailleurs, ce peuple ne passait pas pour civilisé. Il n'avait d'autres lois que le bon plaisir d'un chef, il ignorait l'écriture, et les mots de sa langue n'exprimaient jamais deux choses à la fois. Il se fiait aux apparences et constatait de fréquents prodiges. A l'unanimité, il décida que l'étranger ne pouvait être qu'un Dieu.

Lorsque Clotar reprit connaissance, il aperçut le roi, les anciens et le peuple prosternés devant lui. Ce spectacle ne l'enchanta pas. L'animation de la foule le surprenait et l'effrayait. Jusqu'alors il n'avait observé que le mouvement

soumis à des lois fatales, aboutissant sur son corps à des chocs douloureux. Dans la multitude agenouillée, la seule chose dont il se préoccupât était une incessante mobilité, qu'il supposait de même nature que la chute des roches au fond des précipices. Il voulait fuir : mais son regard en quête d'une caverne rencontra la mer dont les lames jouaient au soleil, et plus loin, sur le rivage, un bois dont la brise secouait gaiement les ramures. Entre les mouvements de la foule, de la mer et du bois, il ne fit aucune distinction, et, persuadé que la matière ennemie le cernait, il attendit. Le roi se leva et prit la parole. C'était un homme universellement estimé comme sage et pieux. Sa bonne conscience lui donnait de l'audace. Il dit à Clotar que sa nation était infiniment touchée de ce qu'il daignait la visiter et se croirait invincible tant qu'elle aurait l'honneur de le loger. Il pria l'hôte céleste de se rendre au temple, où lui seraient rendus les honneurs divins. Clotar l'écoutait sans comprendre ; et l'immobilité de ses traits, rappelant l'inertie des idoles, ne fit qu'ajouter à la sainte terreur qu'il inspirait.

Il se laissa conduire avec une soumission farouche qu'on prit pour de la majesté. En chemin, ses yeux, habitués aux solitudes pierreuses, aperçurent de grasses cultures où bondissaient des troupeaux. Les mugissements des bœufs, les triomphantes clameurs du peuple et la plainte lointaine de la mer l'assourdissaient d'un tumulte confus. Il tremblait. Le temple, dont la voûte imitait la paroi protectrice d'une caverne, le rassura. Son émotion décroissante fit place à un malaise intolérable : la faim le tenaillait pour la première fois, rendue impérieuse par une heure d'existence plus accidentée que les siècles passés dans la lune. Aussi lorsqu'on lui présenta les viandes du sacrifice, en dévora-t-il une bonne part devant les fidèles ravis de la condescendance du Dieu, qui voulait bien, chose inouïe, toucher aux mets sacrés.

Le roi et les prêtres l'installèrent ensuite dans l'enceinte réservée du sanctuaire, où on le laissa en compagnie de dix jeunes filles choisies parmi les plus belles. Ainsi entouré, Clotar ne put échapper longtemps aux fatalités physiques dont la faim venait de marquer l'invasion. Ce que l'instinct eût peut-être tardé à lui apprendre, ses dix épouses mirent une

religieuse ardeur à le lui dévoiler, car l'amour divin ne comporte ni honte ni retenue. Pendant ce temps, les prêtres, restés dans le temple, invoquaient l'Esprit créateur.

Au bout de quelques mois, Clotar n'ignorait rien de ce qu'un homme non civilisé doit savoir. Il parlait couramment un langage imagé : n'ayant conversé qu'avec des femmes, il voyait dans la parole tout autre chose qu'un instrument de démonstration. Comme le roi, les prêtres et le peuple cherchaient à l'émouvoir par des prières, plutôt qu'à le convaincre par des raisons, il ne recevait jamais de son entourage la moindre leçon de logique. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin pour jouer à la perfection son rôle auguste. Clotar, avec des mots d'affirmation absolue, de tendresse passionnée, de fureur débordante, tenait admirablement la piété publique en haleine.

Sa parole ne s'adressant qu'au sentiment, il était naturel que sa pensée ne s'attachât qu'aux apparences. Pourquoi eût-il douté d'une divinité évidente à tous? En se croyant Dieu, il s'inclinait devant un fait ; et l'éducation de la chair transformait son orgueil de nouvel initié en illusion complète de la puissance créatrice.

Toutes les satisfactions que peut rêver une âme barbare dans un corps robuste épiaient son désir. Une obéissance aveugle accueillait ses ordres irréfléchis et son caprice était sagesse. Il offrait la plus parfaite image du souverain bonheur aux naïves intelligences qui l'avaient élu. Relativement à ses fidèles, Clotar était réellement un Dieu.

III

HUMANITÉ

De la terrasse qui couronnait le temple, on découvrait une immense étendue de pays dont la déclivité se perdait dans la mer. Cette terrasse était le séjour préféré de Clotar. Il y passait des heures, grave au milieu du babil des femmes, amusé seule-

ment par le lointain fourmillement des hommes. A les voir petits et affairés sous l'immensité des cieux, il trouvait dans sa propre indifférence la marque d'une grandeur comparable à celle des horizons limpides, — plus certain de sa supériorité quand il découvrait ses adorateurs luttant contre la nature, que lorsqu'il les avait à ses pieds baisant les dalles du sanctuaire.

Un soir, il aperçut au delà des forêts, dans la brume dorée du crépuscule, un long panache d'étincelles qui tourbillonnait jusqu'aux étoiles. Il s'informa.

— Tu veux sans doute nous éprouver? répondit une des femmes. Tu sais bien que c'est un signe terrible de ta colère. La montagne qui vomit du feu semblait depuis longtemps éteinte et nous espérions que ta présence avait à jamais éloigné ce fléau. Mais tu lui as de nouveau commandé de faire pleuvoir des cendres sur les vignes, et ton peuple se désole.

Clotar interrompit avidement :

— Femme, reviens de ton erreur. Comment la montagne pourrait-elle incendier vos vignes? Elle s'élève au milieu d'une plaine rocailleuse où rien ne pousse.

La femme sourit, dévotement incrédule, mais Clotar ne s'en soucia pas. Avec la netteté d'une vision, son souvenir l'emportait dans une âpre contrée où il cessait d'être Dieu. Seul, sous une main vengeresse, il fuyait éperdu à la recherche d'un asile, et n'était plus qu'un homme, misérable entre tous. Les sacrifices, l'encens dont on le grisait, les cantiques où l'on exaltait son éternelle sagesse, tout cela se changeait en opprobre là-bas, auprès de la montagne dont brillait dans la nuit l'auréole sanglante. Quel Dieu était-il donc pour que du haut de son temple l'œil d'une femme pût apercevoir la frontière de son royaume? Cette humiliante vision laissa Clotar les yeux baignés de larmes.

Or, comment n'aimer pas un Dieu qui pleure? Lorsque le peuple apprit combien le Maître s'affligeait de ses crimes, il oublia le fléau pour s'abîmer dans une contrition désintéressée. Ce fut vraiment le peuple d'un Dieu.

Désormais, la mélancolie de Clotar allait grandissant. Sa pensée ne quittait plus les déserts où il avait entrevu l'Esprit.

Mais quel Esprit, et pourquoi avait-il encouru sa haine? Nuit et jour, il se heurtait au problème d'airain. Du choc jaillissait parfois un éclair de poésie; les prêtres attentifs en gardaient la mémoire; et, lorsque l'écriture fut inventée, on en fit des livres, les plus beaux du monde.

Jusqu'alors, Clotar n'avait pas eu de favorite. Incapable de distinguer l'exaltation mystique du délire le moins affiné, son caprice appréciait chez toutes ses compagnes une égale facilité au plaisir. Il en fut autrement dès que l'angoisse de l'Inconnaissable vint bouleverser sa vie. La possibilité d'une déchéance le jeta dans des exaltations. Il eut besoin d'être ennobli par ses satisfactions les moins hautes, et ses intimités ne furent plus de simples rencontres.

Celle qu'il aima était ardente et frêle, consumée, semblait-il, d'une flamme intérieure. Elle entrevit la plaie dont souffrait son ami et fut glorieuse de consacrer sa tendresse de créature infime à la guérir. Le Dieu et sa servante trouvèrent une grande douceur à ce commerce, que la mort termina bientôt. La mort n'était connue de Clotar que par l'égorgement des victimes et l'effeuillement des roses devant l'autel. Du reste, il s'attendait à tout voir périr, hormis lui-même, dont les cantiques célébraient l'éternité. Pourtant, lorsque les joues de la bien-aimée se décolorèrent, lorsqu'au navrement de son sourire, à la langueur de son baiser, à la faiblesse de sa voix, il comprit qu'elle allait passer, sa stupeur égala son désespoir.

— Mon époux et mon Dieu, disait l'agonisante, je meurs contente, si c'est ta volonté! Je sais que tu ne resteras pas toujours sur cette terre. Tu me fais partir pour bientôt me rejoindre. Je t'attendrai au séjour des justes, avec quelle impatience! peux-tu l'ignorer?

Clotar, révolté contre la brutalité du trépas, s'écriait :

— Mais vois donc ma douleur!... Si mon amour ne te rend pas la vie, c'est que je ne suis pas Dieu. J'ose te l'avouer, à toi, sœur de mon âme; j'avais à ce sujet un doute qui devient une certitude affreuse. Il existe un pouvoir auquel je suis asservi, qui m'a jeté ici-bas sans me consulter, et qui te frappe pour m'atteindre. Comment ai-je offensé ce Dieu, le vrai? D'où vient qu'il me torturait déjà dans une autre existence, dont je

garde le vague souvenir? Pourquoi m'est-il interdit de pénétrer le double mystère de son être et du mien?

La mourante lui pressait doucement la main :

— Tu es Dieu, je l'affirme! Ah! j'ai bien réfléchi à ton sacrifice sublime! Il t'a plu de revêtir notre enveloppe mortelle pour être mieux à portée de nos cœurs... Mais aussi comme nous t'aimons!... Le doute, la négation, la terreur d'une divinité plus puissante, c'est le fond de notre nature, c'est ce que tu acceptais en venant partager notre héritage de souffrances, ô mon Dieu, mon céleste amant!...

Elle n'avait qu'un moyen de le convaincre, — en ne mourant pas. Dès qu'elle eut rendu l'âme, il y eut un incrédule, un seul, dans le temple de Clotar, et il trônait au fond du sanctuaire!

Les fidèles ne tardèrent pas à remarquer la tristesse de Dieu. Ils observèrent en même temps que la vigne coulait, que les brebis étaient moins fécondes, et qu'il ne naissait que des filles : tout le pays se lamentait.

Le roi se présenta devant Clotar :

— O Dieu, excuse un esclave assez hardi pour t'importuner en dehors des heures de prières publiques, et pardonne-lui surtout de faire allusion à tes sentiments personnels. Depuis quelques semaines, ton visage reflète un noir souci ; et la vendange, qui s'annonçait belle, dessèche sur les ceps, les troupeaux dépérissent, et il naît si peu de garçons que bien des maris ont résolu de déserter le lit conjugal tant que ton humeur ne sera pas adoucie. Nous sommes d'avis que ces calamités ont suivi la mort de celle que tu pleures. O Dieu, j'ai une fille unique, trésor de beauté, perle de ma nation, digne de remplacer ta bien-aimée. Et puis, si quelque chose dans cette jeune âme ne te convenait pas, n'es-tu pas Celui qui voit dans les cœurs et les tourne où il lui plaît ? Je te la donne. Accueille mon enfant, et compatis à nos maux.

Par habitude d'accepter les offrandes, Clotar fit signe que la postulante était admise. Après avoir baisé la poussière, le roi se retirait : cédant à l'irrésistible impulsion qui porte l'homme à confier ses peines, Clotar le rappela.

— Roi, j'apprécie ton intelligence et ta vertu. Approche sans crainte : je veux t'interroger sur un doute qui m'obsède.

— Notre intelligence n'est qu'un reflet de l'éternel Savoir,

répliqua le roi. Mais, si tu réclames au miroir ton image affaiblie, comment se refuserait-il à te la rendre?

— J'endure un inexprimable supplice, reprit Clotar : j'ai peur de n'être pas Dieu. Il paraît peu probable que ma puissance soit la raison de toutes choses : et lorsque j'ai perdu ma bien-aimée, aurais-je éprouvé un sentiment de révolte, si une volonté maîtresse de la mienne ne s'était plu à me pousser à bout? Voilà mon douloureux secret : ne le livre à personne, et dis-moi ton opinion.

Le roi dissimulait un grand embarras sous un fin sourire :

— Tu es Dieu. N'es-tu pas venu parmi nous sans laisser d'empreinte sur le sable? Devant ce prodige, la multitude n'a pas hésité un instant à proclamer ta céleste origine. Or, tu le sais, si la parole d'un seul est sujette à caution, la voix d'une nation entière est toujours infaillible. Sans cela, de quoi serait-on certain?

— Si la voix de l'univers entier jurait que ma bien-aimée est morte de mon consentement, elle mentirait, soupira Clotar. Et si je ne suis pas tout-puissant, que suis-je?

Le roi continuait à sourire, preuve que son embarras persistait. Mais, sûr de parler suivant sa conscience, il s'arma de résolution :

— Seigneur, ta haute clairvoyance a déjà dû t'apprendre que moi et quelques prêtres instruits soupçonnons que tu n'es pas la raison de toutes choses. Il doit exister un Dieu auquel tu es soumis. Quel est-il, où habite-t-il, que fait-il?... Nous serions insensés de vouloir percer le mystère où il s'enveloppe. Il lui convient de n'être adoré qu'indirectement, sous certaines formes qu'il impose par des merveilles. Tu es une de ces formes. Sois-en fier, car j'estime que, plus un peuple est éclairé, plus le Dieu qui lui est désigné s'élève vers le modèle suprême, et mon peuple mérite un Dieu choisi. Dans les temps reculés, il vénérait de grossières idoles et d'immondes symboles, mais aussi la tradition rapporte des détails monstrueux sur les mœurs de nos ancêtres. Nous sommes maintenant une nation pleine d'aménité, qui honore l'objet de son culte.

Clotar, mal préparé à l'idée qu'il suppléait d'immondes symboles, écoutait avec quelque impatience :

— Pourquoi, dit-il, le Dieu dont je suis, d'après toi, un diminutif déjà perfectionné, veut-il que les hommes aient une religion, puisqu'il met tant de soin à rester inconnu ?

Le roi, qui, sans doute, avait médité là-dessus, répliqua sans délibérer :

— Si tu demandais pourquoi nous sommes créés, je resterais muet, tant les motifs qu'on en donne semblent puérils. Quant à la religion, les bons esprits voient en elle un instinct aussi nécessaire à l'homme qu'à la fourmi celui d'amasser des provisions, et qu'à l'abeille celui de construire des magasins à miel. Sans religion, les hommes ne tarderaient pas à s'entretuer. Mais la crainte d'un maître plus fort que les plus forts est un frein qui leur permet d'habiter en commun et de bâtir des cités prospères. Suppose un homme vivant seul dans un astre, je crois qu'il n'aurait pas de religion parce qu'elle lui serait inutile et que rien n'existe sans motif. Au contraire, si, après des siècles de piété l'âme arrivait à perdre ses inclinations mauvaises, je pense que la religion disparaîtrait comme superflue... Pardonne, ô Dieu, si je suis dans l'erreur, et daigne rectifier mon jugement.

— Tu es un impie ! s'écria Clotar. Disparais à mes yeux et fais pénitence !

Le roi partit, très repentant, car ce n'est pas avec des hypothèses qu'on étouffe le scrupule. Quant à Clotar, il n'était pas encore parvenu à ce point de sagesse où l'on jouit d'analyser sa propre imperfection : aussi demeura-t-il morose.

La fille du roi n'avait pas été surfaite par son père : sa grâce ailée et sa tournure de déesse rendaient son amour digne d'un temple. Mais elle avait beau idolâtrer Clotar, il songeait dans les bras de sa nouvelle amante que rien n'est impossible à remplacer et que seule est perdue sans retour, quand elle a disparu, la divinité qu'on portait en soi-même.

La fille du roi remplaçait le charme mystique de sa devancière par un esprit très ouvert : la conversation des sages, qui, toute petite, l'intéressait, avait développé sa raison sans détruire une disposition féminine à croire beaucoup plus aux dieux palpables qu'aux pouvoirs invisibles. D'ailleurs, malicieuse et gaie : souvent, derrière le voile sacré, son rire faisait écho à la mélopée des fidèles.

Elle ne tarda pas à régner sans partage dans le cœur de son époux. Il enviait sa bonne humeur, estimait sa prudence, et se sentait grandir sous l'adoration d'une personne aussi sensée. S'il lui arrivait parfois encore de se figurer être Dieu, c'était sur la poitrine de la fille du roi.

Mais bien rarement il faisait ce beau rêve, absorbé plutôt par une méditation féconde en invectives contre le tyran occulte qui plane sur les têtes. Pourquoi ne pas s'offrir en toute sincérité aux regards des mortels?... Pourquoi livrer des dieux indignes à la ferveur des religions? Et ces dieux, s'ils sont indispensables, pourquoi susciter le doute qui les renverse, l'un après l'autre, vermoulus? Pourquoi, s'ils sont inconscients, les traiter en usurpateurs? Le véritable usurpateur, n'est-ce pas celui qui, après avoir permis la gloire des idoles, dévoile soudain leur néant? Si l'idole est vivante, — ô honte, ô rage! — est-il humiliation comparable à la sienne?... chute plus profonde?... Et au profit de qui?... Ainsi pensait Clotar, et une fureur blanche le raidissait, tandis qu'à travers des nuages d'encens la foule admirait sa majesté sereine.

Son âme était trop malade, et il aimait trop la fille du roi pour ne pas réclamer d'elle un mot de compassion :

— Ma détresse ferait pitié aux misérables qui m'implorent... Tout-puissant, je ne constate en moi que faiblesse... Il y a un Maître qui tôt ou tard ordonnera ta mort, et je ne pourrai m'y opposer!... Que puis-je empêcher?...

La princesse l'embrassa tendrement :

— Ah! je te plains de tout mon cœur, tu dois souffrir cruellement! J'ai entendu dire qu'il n'est pas de supplice plus grand que d'avoir cru en Dieu et de perdre sa foi... Mais, si l'on est Dieu et qu'on perde la foi en soi-même, le supplice doit être incomparablement plus atroce...

La princesse, comprenant à quel point son orgueil saignait, redoublait de tendresse presque maternelle. Lui se laissait câliner en sanglotant. Lorsqu'il fut un peu calmé, elle tenta de le faire sourire :

— Regarde à quoi mène de se désoler ainsi!

Ce disant, elle arrachait un cheveu de Clotar et le lui présentait : un cheveu blanc.

— J'aime pourtant un jeune Dieu ! ajouta-t-elle aimablement.

Malgré tout son esprit, elle venait de commettre une grosse maladresse. Clotar pâlissait.

— Le jeune Dieu, murmura-t-il, prendra peu à peu la figure d'un vieillard : après les cheveux blancs, les rides, puis les infirmités. Enfin, comme tous les vieillards il descendra dans la tombe. Et l'on dira : « Notre Dieu toussait hier, il est mort ce matin... Quel miracle !... Agenouillez-vous, mortels !... »

Consternée, la princesse joignit les mains, sans une parole, car elle commençait à penser que Clotar pouvait avoir raison. Lui, de nouveau, l'interrogeait d'une voix sourde :

— Je t'en supplie, réponds, crois-tu que je mourrai ?

Il s'était emparé de ses mains et l'attirait, forçant son regard. Elle dut lever les yeux et l'aperçut livide : un visage de cadavre. Saisie, elle ne put retenir un cri.

Clotar n'insista pas, et de longtemps ne parla plus de sa mort, bien qu'y pensant toujours. Il s'y fût résigné, s'il avait pu disparaître sans laisser la répugnante épave, témoin du peu qu'il était. Mais les propos que tiendrait le peuple devant son corps défiguré, l'ironie qui ferait cortège à sa divinité vaincue, les ridicules funérailles qui changeraient le temple de sa gloire en sépulcre de ses os ! La fille du roi devinait ce tourment. Mais que dire pour l'alléger ? Elle refoulait dans son cœur de tendres niaiseries et, pour se tirer d'affaire, offrait, en personne avisée, sa silencieuse étreinte.

Clotar s'enflammait encore à ce genre d'éloquence : et souvent, par les belles soirées, il entraînait amoureusement la fille du roi le long des prairies jusqu'à la plage, où tous deux, doucement recueillis, écoutaient la mer haleter dans l'ombre.

Bientôt une sphère étincelante émergeait des vagues, qui, avec des reflets d'armures, cliquetaient au clair de lune.

— Je ne demande qu'une chose à Celui qui donne la vie et la mort, disait Clotar : qu'il me mette seul dans cet astre, seul loin des regards moqueurs et des curiosités impies, seul avant ma décrépitude.

— Seul ? répétait la bien-aimée d'un ton de reproche.

— Oui, répliquait-il avec tristesse. Ah! crois-moi, je ne suis pas insensible au déchirement des séparations éternelles et ne souhaite pas une heure de félicité loin de toi. Je supplie la suprême Clémence de me ménager un départ digne d'un Dieu, quitte à endurer ensuite ce qu'elle voudra.

Allait-il être exaucé? Depuis qu'il se sentait parent des hommes par la souffrance, une profonde pitié l'inclinait vers eux. Les murmures de la foule, autrefois écoutés dans une distraction hautaine, prenaient un sens. L'espoir, la crainte, l'angoisse palpitaient dans le bourdonnement des prières. Les yeux brillants de ferveur, les fronts humiliés, les mains jointes, tout le langage honteux des misères l'assiégeait d'une pathétique éloquence. S'il n'avait eu qu'un mot à dire, certes l'assemblée gémissante se fût dispersée joyeuse! Peu à peu, la toute-puissance et la miséricorde lui semblèrent inséparables. Convaincu de sa propre faiblesse, il ne l'était pas moins de trouver au dehors un secourable ami. Enfin il conquérait par la tribulation ce que des siècles de méditation n'avaient pu lui gagner : la foi en un Dieu caché, et le don de prier avec l'espérance d'obtenir. Il parvenait à la folie sublime d'aimer, au delà des espaces, le haïssable tyran. Son optimisme lui montrait la place qui l'attendait, au retour du pèlerinage terrestre, à côté d'un bienveillant suzerain, sur les nuées resplendissantes. Il marchait les yeux au ciel, confiant et prophétique. Les femmes, le roi, les prêtres l'observaient, anxieux, prévoyant des prodiges, incapables de discerner s'il y avait de la colère, du mépris ou un admirable renoncement dans la parole du Dieu qui se prétendait réclamé par la patrie céleste. Les femmes, le roi et les prêtres surent bientôt à quoi s'en tenir.

La peste se déclara, d'une violence inouïe, n'épargnant pas l'enceinte sacrée, où l'apportaient ceux dont la terreur stimulait le zèle. Les compagnes de Clotar tombaient autour de lui, qui, à chaque perte nouvelle, s'inclinait :

— Ne voyez-vous pas qu'il existe une autre Volonté, sœur de la mienne?... Ce qu'elle commande est pour le mieux. Glorifiez notre Providence dont les vues sont profondes!

Il s'expliquait en toute sincérité, confondant sa personnalité soumise avec celle qui gouvernait. Tout fait accompli

lui paraissait heureux, puisque rien n'arrive sans l'ordre d'en haut.

La fille du roi mourut à son tour : Clotar ne sortit pas de sa soumission calme.

Mais, un soir, il monta sur la terrasse du temple, dévoré, lui aussi, d'une fièvre ardente. Un peu ranimé par la fraîcheur, il écouta les cris funèbres qui, de loin, l'invoquaient. Partout dans la campagne, au milieu des jardins, sur la lisière des forêts, brûlaient les bûchers des morts, tandis qu'à l'horizon, comme un bûcher mieux nourri que les autres, le volcan exhalait par intervalles de sinistres clartés.

De nouveau, Clotar se sentit défaillir : le mal triomphait. En un instant s'évanouirent les systèmes consolants fournis par l'ingéniosité de sa foi. Il allait expirer comme sa bien-aimée, ses prêtres, comme le premier venu !

Mourir !... Lui !... Un Dieu !...

Il se prosterna devant celui qu'il devinait implacable

— Ainsi, c'est résolu !... Vous jetez à la pourriture la majesté divine !... Oui, c'est votre puissance que vous humiliez en me brisant. Vous êtes le maître des Dieux, mais je suis le Dieu des hommes : et quand ils insulteront mon cadavre, que restera-t-il de sacré pour eux ?

Un frisson glacé lui apprit combien sa prière était vaine. Pauvre Dieu déchu, qu'allait relever l'indomptable énergie de l'orgueil humain !

Il se met debout, cherchant un coin pour y mourir, et il pousse un cri de victoire. Là-bas le volcan s'est embrasé, les lacs de feu débordent, une fumée lourde descend sur les vallées. Aura-t-il la force d'aller se faire engloutir par la fournaise ?... Il part, chancelant le long des rues, à travers les carrefours. Qui reconnaîtrait, dans cet agonisant, le Dieu qu'on n'ose regarder face à face ? Ceux qui fuient devant les laves s'écartent avec horreur du pestiféré qui se traîne dans la direction du cratère. Les mains et les genoux ensanglantés, il rampe sur le sol fumant : mais ses yeux prennent l'expression du triomphe : car le torrent rouge se précipite à sa rencontre, couvert d'un brouillard fauve. Le Dieu disparaît comme il était venu, sans imprimer sur le sol la trace de ses pas.

IV

AU DELA

Clotar a retrouvé dans la lune son ancienne demeure: et, cette fois, il n'a rien oublié du passé. Il se souvient d'avoir été Dieu. Voilà l'épouvantable supplice qui lui était réservé.

Le Créateur n'a pu obtenir l'hommage des créatures. Elles ne comprennent ni sa grandeur ni son but. C'est la souffrance du Seigneur! En voulant n'être pas la seule intelligence, il s'est donné des rivaux. Lorsque Dieu visite les temples, il en rapporte l'amertume des rois détrônés.

Le Seigneur se fût contenté d'un fidèle : Clotar pouvait être l'élu. Il a manqué à sa mission. Son châtiment, châtiment grandiose, est de copier la souffrance de Dieu. Il s'est vu tout-puissant, et ne l'est plus. Il a joué devant un parterre éperdu le Mystère de l'infini: et maintenant sa voix sonne dans le désert, il appelle son peuple, il supplie et blasphème, il demande un autel ou la mort. Il n'aura jamais que l'éternelle solitude avec des souvenirs splendides et d'immenses désirs.

FRANÇOIS DE CUREL.

ERNEST RENAN

Les séances de réception ne sont souvent qu'un déploiement d'éloquence académique ; mais quand il s'agit d'un grand mort jugé par des esprits de haute portée, elles sont, dans l'histoire littéraire et philosophique, un événement, une date. Tout le monde a lu et veut relire les discours de MM. Challemel-Lacour et Boissier. J'engage fortement mes lecteurs à y joindre le discours prononcé par M. James Darmesteter devant la Société asiatique, dont Renan était le président.

M. Boissier, qui joint à infiniment d'esprit une rectitude de jugement presque infaillible, a tracé en quelques pages un portrait qui restera. M. Challemel-Lacour, dans sa belle et forte étude sur son prédécesseur, a voulu faire un chapitre d'histoire et non un panégyrique. Il a loué avec joie; il a critiqué et blâmé en toute franchise. Il est surtout sévère pour la philosophie de M. Renan. Il va jusqu'à nier qu'elle existe. Il en donne ses raisons, qui ne sont pas de très mauvaises raisons. Il conteste aussi, il discute, tout au moins, la science de Renan, surtout à propos de *la Vie de Jésus*.

Il le réduit presque à n'être qu'un lettré. On sait quels étaient précisément pour le lettré les dédains de Renan. Il est cruel de le réduire à cette condition basse et humiliante. C'était, selon Challemel, un grand lettré, le plus grand de tous les lettrés. Il tient un des premiers rangs parmi nos grands écrivains, mais il nous éblouit sans nous instruire.

Je constate cette sévérité. Je ne reproche pas au brillant orateur d'avoir dit toute sa pensée. Renan lui-même n'aurait pas consenti à être épargné. Il était de force à supporter des coups. Sa gloire n'en sera pas diminuée; son âme, s'il assiste à nos débats, n'en sera pas attristée. C'est aux petits et aux humbles qu'il faut toucher avec ménagement.

Après Challemel-Lacour, Boissier et Darmesteter, il n'y a plus de place pour un article; il faut attendre le Livre, qui ne peut tarder. Je ne veux, dans les pages qu'on va lire, que rassembler quelques souvenirs personnels.

Je connaissais Renan depuis 1845, avant la publication d'*Averroès;* j'ai donc quelques droits à dire que je l'ai vu naître. Je dois avouer tout d'abord que je n'ai jamais été dans son intimité comme Berthelot et Boissier; je ne suis qu'un admirateur pris dans la foule, et même, à ma confusion, un admirateur ignorant. J'en sais assez long pour admirer les belles études de Renan; mais je suis hors d'état de les juger. Quelques circonstances, que je signale ici sur-le-champ, donnent peut-être à mon témoignage une certaine importance d'ordre tout à fait secondaire.

Je viens de dire que je le connaissais depuis 1845; nous n'avons cessé d'avoir, l'un pour l'autre, pendant plus de cinquante ans, une cordiale amitié; c'est moi qui eus l'honneur de le rétablir dans sa chaire du Collège de France, d'où l'Empire l'avait exilé. Il voulut bien me choisir, lors de sa réception à l'Académie, pour être, avec Victor Hugo, l'un de ses deux parrains (coïncidence douloureuse : je viens d'être, il y a quelques jours, le parrain de son successeur); enfin, comme nous étions Bretons tous les deux, et Bretons profondément dévoués à la vieille province, il arrivait que nous allions ensemble, pendant les vacances, bénir quelque statue. Tantôt on nous appelait tous les deux : quand on n'en appelait qu'un, l'autre allait par amitié, et, si c'était moi, par dilettantisme.

Tréguier, la ville natale de Renan, est un petit port de cabotage où se fait un commerce assez actif de poisson et de céréales. Vous voyez un grand bassin de forme ovale, entouré de toutes parts par des berges très richement boisées. Au fond est un pont élégant et hardi, jeté sur l'embouchure de la petite rivière. Vis-à-vis du pont est la haute mer, mais on ne la voit pas, elle est cachée par les collines. Les bateaux se glissent entre deux de ces collines par une passe étroite et sinueuse, et la mer apparaît tout à coup après quelques coups de rames.

Le port n'occupe qu'une petite partie de la berge entre le pont et la passe. Il est fort gai, malgré quelques tours en ruine, contemporaines de Duguesclin, et accommodées aux usages modernes. La ville grimpe derrière le port par deux rues escarpées, qui conduisent à une jolie cathédrale, achevée au XVIe siècle, et commencée deux siècles plus tôt. C'est un édifice inondé de lumière, dont la flèche de pierre s'aperçoit au loin, et qui fait, à juste titre, l'orgueil du pays.

A droite de la cathédrale est l'ancien évêché, aujourd'hui inhabité, avec un cloître élégant du XVe siècle; à gauche, une jolie place triangulaire, où le marché se tient dans la matinée. A midi, chaque marchande emporte sa chaise et sa petite table, et la place, balayée en un clin d'œil par les vents de la mer, redevient toute proprette pour servir de promenoir aux rentiers. La mer, qui rend ce service aux habitants, ne se laisse voir ni de l'église, ni de la place, ni des rues avoisinantes. On ne voit le port que quand on y est, et la mer que quand on prend une barque pour aller la chercher.

La population se compose de marchands de grains, de rentiers, de marins retirés et de quelques gentilshommes, qui sont à Tréguier des seigneurs de haute lignée, et que personne ne connaît à trois lieues de là.

Il y a dans la ville de très nombreux couvents pour une si petite population. On cite surtout le petit séminaire, qui est un des collèges les plus renommés et les plus peuplés de la Bretagne. Les élèves s'y comptent par centaines; l'enseignement y est donné par des prêtres. C'est là que Renan a été élevé. C'est là que M. Dupanloup est allé le chercher pour lui donner une place dans son petit séminaire du Chardonnet, d'où il passa plus tard à Saint-Sulpice. La maison où

il est né, et qui n'a pas cessé de lui appartenir, est située dans une des longues rues qui, de la cathédrale, descendent jusqu'au port; le petit séminaire est tout en haut, de l'autre côté de la place, séparé de la maison natale par une longueur de deux cents à trois cents pas.

Quand je le visitai pour la dernière fois, il y a quinze ou vingt ans, les bons prêtres me parlèrent de Renan avec de grandes marques d'admiration, et, ce qui me surprit un peu, et me charma, avec une affectueuse tristesse. Ce ton contrastait avec les colères que suscitait ailleurs *la Vie de Jésus*. Ils me montrèrent la cellule qu'il avait occupée, et qu'ils ont laissée vide. « Il la retrouvera quand il voudra, disaient-ils. Il serait reçu à bras ouverts. On ne lui demanderait rien, pas même une explication. »

Ces paroles me touchèrent beaucoup. J'en fis part à Renan, qui fut moins étonné que moi. Il ne pouvait pas ignorer certaines violences; mais il les regardait comme des aigreurs et des colères toutes personnelles. Il ne croyait pas avoir offensé le clergé en disant avec respect, mais avec franchise, ce qu'il croyait être la vérité. Il envoya *la Vie de Jésus* à plusieurs de ses camarades de Saint-Sulpice, devenus évêques, avec des dédicaces affectueuses.

J'ai assisté, peu de temps après 1863, à un déjeuner où il y avait, outre un professeur de philosophie révoqué, un vicaire de la Madeleine, un des plus admirables maîtres de l'art musical en France, un évêque qui depuis est devenu cardinal, et M. Arnaud de l'Ariège, que j'appellerai, ne sachant dans quelle catégorie le placer, un Père de l'Église laïc. Nous avions tous reçu, de notre ami Renan, un exemplaire de *la Vie de Jésus*, avec une affectueuse dédicace de l'auteur. On ne parla pas d'autre chose; et pendant toute cette fin d'année, on ne parlait pas d'autre chose en France. « Je pense qu'il attend mes remerciements, disait l'évêque. — Et pourquoi ne lui en feriez-vous pas, monseigneur? lui dit-on. Vous ne pourriez lui reprocher que de se tromper... » L'évêque interrompit sur ce mot, et parla d'apostasie. L'interlocuteur reprit ses paroles en y insistant et en les complétant : « Vous ne pouvez lui reprocher que de s'être trompé, et de n'avoir pas voulu tromper les autres. »

J'insiste à mon tour sur cette distinction entre l'erreur et la faute, parce qu'elle est, à mon avis, très nécessaire pour la juste appréciation du caractère de Renan et de son œuvre.

Tout le monde sait que l'Église catholique traite comme un crime une erreur en matière de foi. Renan était sur ce point en désaccord complet avec elle. Il admettait la liberté de penser dans toute sa plénitude. Non seulement il l'admettait ; mais il en faisait la règle essentielle de la morale, comme il faisait de la recherche de la vérité le but essentiel de la vie. Son idéal était celui-ci : employer tout son temps et toutes ses facultés à la recherche et à la constatation de la vérité; quand on est en possession de la vérité, l'exposer et la défendre avec tout le zèle dont on est capable. Les apôtres de la foi chrétienne peuvent avoir et ont le plus souvent un double but : répandre la foi : arracher des âmes à l'erreur. Le côté charitable échappait absolument à Renan, qui ne se sentait pas chargé de peupler le ciel, et qui, tout en respectant profondément la morale, et en souhaitant l'amélioration de l'espèce humaine, ne se regardait à aucun degré comme un directeur de conscience. C'est uniquement à la vérité qu'il songeait; c'était pour lui une même chose, de cesser de penser, ou de cesser de penser librement. Son attachement pour la vérité était sans emportement et sans violence; ce n'était pas une passion, c'était une seconde nature. Il ne se concevait pas lui-même abandonnant ou cachant la vérité; il ne comprenait pas les autres lui reprochant son opinion, du moment que son opinion était sincère: car c'était lui reprocher d'être lui-même. Sur ce point, je le répète, il était en désaccord et en dissentiment avec ses maîtres de Saint-Sulpice.

La seconde différence roulait sur le dogme catholique lui-même. Renan n'admettait pas la divinité de Jésus, ni par conséquent les dogmes et les mystères qui s'y rattachent. Il croyait que ses maîtres étaient dans l'erreur, et le leur disait avec simplicité, comme il leur aurait dit qu'ils se trompaient sur les dimensions de la lune. Personne ne rendra jamais un plus bel hommage que lui à la personne, au talent et même à l'érudition de M. Le Hir, son professeur. Ses maîtres s'indignaient contre lui, et pleuraient sur lui. Pendant ce temps-là, il leur faisait sa plus profonde révérence, et leur

offrait ses services pour rectifier la version de saint Jérôme sur laquelle ils s'appuyaient et qui, d'après Renan, fourmillait d'erreurs. Non seulement il ne leur rendait pas colère pour colère; mais c'est à peine s'il s'affligeait des colères dont il était l'objet. Il entendait bien les injures; mais il était habitué aux docteurs du moyen âge dont la polémique était toujours accompagnée de malédictions. Il prenait ces malédictions pour des ornements oratoires, dont il n'usait pas, mais dont il trouvait fort naturel qu'on se servît en parlant de lui. Ces polémiques ardentes étaient en réalité une preuve d'estime.

Il était convaincu que la vérité était pour lui. Il se savait gré de l'avoir exprimée avec précision, et d'avoir, en toute occasion, rendu pleine et éclatante justice à Jésus et à ses disciples. Il pensait qu'à part les points controversés, on aurait pu le considérer comme un apologiste. Je n'ose dire, pour ne pas être taxé d'exagération, qu'il croyait avoir droit aux remerciements des prêtres catholiques pour avoir fait de Jésus, dont ils font l'homme-Dieu, un homme divin.

Le troisième point de controverse était la question de savoir si Renan, une fois convaincu que Jésus n'était qu'un prophète au sens humain de ce mot, c'est-à-dire un poète et un chef de culte inspiré, avait le droit, avait le devoir d'abandonner à jamais ceux qui le présentaient comme un Dieu, qui prêchaient et même imposaient la croyance au Symbole de Nicée. Cette troisième question ne pouvait faire de doute, ni pour Renan, ni pour ses maîtres. Peut-être quelques vieux confesseurs auraient-ils essayé de le retenir, en comptant sur une conversion, et en le tenant à l'écart jusqu'à ce qu'elle se produisît. La discussion l'éclairerait, ou la pénitence le materait (je n'ose me servir du mot de Pascal), ou la grâce le toucherait. Mais la maison de Saint-Sulpice a une morale trop éclairée et trop droite pour ne pas être la première à conseiller la séparation, une fois la dissidence constatée.

Quant à Renan lui-même, il n'avait aucun doute, ni sur la doctrine qu'il devait croire comme historien, ni sur la conduite qu'il devait tenir comme homme. On a parlé de scepticisme. C'est une accusation que les catholiques portent volontiers contre ceux qui ne partagent pas leur croyance. Mais le mot n'est pas bien appliqué. Renan et ses analogues

ne doutent pas; ils affirment très positivement l'humanité de Jésus-Christ et l'absence de révélation divine. Ce sont des incrédules, ce ne sont pas des sceptiques.

Disons ici sur-le-champ, pour rapprocher deux opinions qui dépendent du même principe, qu'on a accusé Renan d'être sceptique en toutes choses, et autant pour le moins en philosophie qu'en théologie. Le symbole de Nicée n'est pas le seul qu'il renie. Il n'est ni avec Descartes, ni avec Leibniz, ni avec Kant, ni avec Schopenhauer. M. Challemel-Lacour le représente comme un homme qui se contredit d'une page à l'autre, et quelquefois dans la même page, et jusque dans la même phrase. Il y met, comme Galatée, de la coquetterie. Il vous échappe au moment où vous croyez le saisir.

Je réponds pour la philosophie, comme pour la théologie, que l'incrédulité est autre chose que le scepticisme. Il ne croyait pas aux systèmes, qu'il appelait des coquilles de noix, et qui dans le fond ne sont que des hypothèses plus ou moins brillantes avec lesquelles on s'efforce d'expliquer l'inexplicable. Cette incrédulité qu'il opposait aux systèmes ne l'empêchait pas d'adhérer fortement à un certain nombre de doctrines et d'y conformer sa conduite. Ce sceptique prétendu, comme M. Boissier et M. Darmesteter en font la remarque, s'est peut-être contredit dans ses opinions, mais il ne s'est jamais contredit dans ses actes. Il a plus d'une fois sacrifié sa position pour se rester fidèle à lui-même. Quitter Saint-Sulpice, risquer de perdre sa chaire au Collège de France, sont des actes de foi, qui méritent d'être signalés et qui sentent autre chose que l'absence d'une doctrine.

Mais il appartenait à un siècle critique; il avait, plus encore que ses contemporains, le souci de voir tous les côtés d'une question. De là ces contradictions, dont on dénature le caractère quand on y voit une sorte d'ironie préméditée. Ce sont plutôt des exagérations et des subtilités, conséquences fâcheuses de deux qualités excellentes, la clairvoyance et la dialectique. Leibniz a prononcé contre les écarts de cette sorte une condamnation : « Prenez garde aux logiciens à outrance. *Cave a consequentiariis*. Prenez garde à ceux qui voient tous les côtés de la question. »

Ce besoin de tout voir, et de ne souffrir aucune limite ni à

sa curiosité, ni à sa sincérité, qui était la note dominante du caractère de Renan, explique sa rancune contre Descartes.

Descartes a contre lui ceux qui ne veulent pas du doute méthodique, parce qu'ils le savent envahissant, et, à l'autre extrémité du monde philosophique, ceux qui ne veulent pas de l'arche sainte où il mettait à part les vérités qui touchent à la morale. Descartes croyait, et Kant a cru après lui, que la morale fait partie intégrante de la méthode.

Mais Renan avait trop l'habitude de penser librement pour accepter une limite à la liberté. Il croyait que, comme l'eau est faite pour couler, une grande intelligence est faite pour voir la vérité jusqu'au bout. En même temps qu'il obéissait à cette nécessité de sa nature, il sentait l'impuissance qui naît des triomphes mêmes de la critique. Il savait que les foules ont besoin de dogmes; que c'est à la fois leur faiblesse, puisque c'est une limite, et leur force, parce que c'est leur raison d'agir et leur moyen de penser. Il contestait la légitimité de l'arche sainte, mais il en reconnaissait la nécessité. Il ne riait pas de ce problème, puisqu'il lui a consacré dans sa jeunesse un livre qu'il n'a publié que dans sa vieillesse. Il riait des solutions essayées, dont aucune en effet ne peut être sérieusement défendue. Celle qu'il propose dans son livre *De l'Avenir de la science* est plutôt un aveu d'impuissance qu'une solution. En face de deux besoins contradictoires également contestés, il n'essayait point de système; il proposait à la religion et à la science qui ne peuvent ni s'annihiler, ni se fusionner, de conclure une paix éternelle, en s'attribuant chacune un domaine particulier: à la science, la recherche de la vérité; à la théologie, la consolidation des préjugés nécessaires. Donnez-nous les académies et le Collège de France avec les journaux scientifiques, et nous vous laisserons les petites écoles et vos catéchismes. Cette opinion ne diffère pas tant qu'on le croirait des deux sœurs immortelles tant reprochées à Thiers et à Cousin. Renan l'exposait d'abord, et il terminait son exposition par un éclat de rire, qui, cette fois, était à sa place.

Entre ces deux mondes, le clairvoyant impuissant par excès de clairvoyance, et l'aveuglé que ses illusions mêmes rendaient capable de produire, le choix de Renan n'était pas

douteux; il allait du côté de la vérité. Il fit ses premiers pas dans cette séparation en 1845, quand il sortit du séminaire, et il y persista toute sa vie.

C'est à l'occasion de son changement d'état que je le vis pour la première fois. Je le connaissais beaucoup de réputation, quoiqu'il fût tout jeune. Dès son enfance il avait été la merveille de Tréguier, et depuis qu'il était à Saint-Sulpice, on pensait qu'il serait un Lamennais. Il était tout le contraire; mais nos compatriotes voulaient dire seulement qu'il serait, comme Lamennais, un très grand homme.

Je le vis entrer un matin dans la chambre où j'écris en ce moment. Je le fis asseoir dans le fauteuil qui est là devant moi; c'est la même chambre, le même fauteuil. Il y a de cela bien près de cinquante ans. C'était en 1845. Si vous voulez savoir quel était alors son aspect extérieur, vous n'avez qu'à fermer les yeux, et à vous le représenter tel à peu près qu'il était il y a quatre ans. On peut dire de lui que son corps n'avait jamais été jeune, et que son esprit l'a toujours été.

Il était en soutane, et j'aurais juré alors que ce costume était fait pour lui; qu'il n'en porterait jamais d'autre. Il fut quelque temps à trouver une place pour son chapeau. Il commença par le mettre à terre; puis il le prit sur ses genoux; puis il le remit à terre, où définitivement il le laissa.

Il me dit qu'il venait me voir parce que j'étais Breton et professeur de philosophie. Il avait, me disait-il, un conseil à me demander. Je crois surtout qu'il avait un récit à me faire. Il était bien sûr qu'en me le faisant il le faisait à Uzel, à Quintin, à Saint-Brieuc, où il avait intérêt à donner ses raisons. Ses premiers mots me mirent au courant de la situation. « Je suis, dit-il, élève de Saint-Sulpice. Il s'agit pour moi de sortir du séminaire et de quitter cet habit. »

Ce n'était pas la première confession de ce genre qui me fût faite. Mais les deux autres m'avaient parlé en philosophes, sur les conditions de la certitude, et sur l'impossibilité de concilier les miracles avec les principes de la raison: M. Renan ne me parla que de philologie.

« Vous savez, me dit-il, combien la version de saint Jérôme est inexacte, et le parti que les apologistes ont tiré de la fameuse phrase... » Il me flattait. Ce qu'il y a de plus

remarquable en moi, c'est ma profonde ignorance. J'en rougis et j'en gémis ; mais je n'ai jamais pu réagir contre le défaut d'éducation première.

Je l'en avertis, et le priai d'entrer dans tous les détails nécessaires pour que je fusse bien au courant.

L'abbé Le Hir avait donc cité la phrase de saint Jérôme, et, dans un commentaire lumineux, il en avait déduit l'authenticité de la Révélation, avec toutes les conséquences qui s'en suivent.

— Il était évident pour moi, dit M. Renan, que l'abbé Le Hir ne savait pas l'hébreu, ce qui était désolant pour un professeur d'exégèse. — Je fis un geste d'assentiment. — Quoique fort ému, continua mon visiteur, je crus devoir l'avertir de la méprise qu'il commettait. Je me levai, m'inclinai, suivant l'usage, et prononçai la formule accoutumée : « *Liceat loqui, pater reverendissime.* — *Do veniam* », me dit-il avec bonté. J'exposai alors que son argumentation était très forte, mais qu'elle reposait sur le texte de saint Jérôme, lequel était un contresens. « Vous auriez raison, lui dis-je, si saint Jérôme avait traduit fidèlement l'hébreu. Mais voici le texte hébreu, qui dit précisément le contraire : d'où il résulte que vous avez tort. » — Et que dit alors l'abbé Le Hir? m'écriai-je, vivement intéressé par cette scène d'intérieur. — Il réfléchit quelque temps, dit M. Renan ; puis il me dit avec douceur ces propres paroles : « Monsieur l'abbé, vous réciterez les sept Psaumes de la pénitence à genoux devant le saint sacrement. » — Et vous, lui dis-je, que répondîtes-vous? — Je répondis ce qu'on répond en pareil cas : « *Gratias ago quam maximas, pater dilectissime.* » — Et vous fîtes votre pénitence? — Et je la fis. — Il débita alors un panégyrique de l'abbé Le Hir, qu'il conclut par ces mots : — Mais il ne savait pas l'hébreu.

— Et depuis, demandai-je? — Je suis revenu à la charge, dit Renan, et je n'ai eu que la même réponse. Je ne puis pourtant point passer ma vie à réciter les Psaumes de la pénitence.

Je souriais. Il rêvait. Mais je ne voyais pas l'anxiété poignante d'un chrétien qui va perdre la foi. C'était plutôt un philosophe qui faisait un pas de plus dans la découverte

de la vérité et qui découvre de nouveaux horizons. Je fus très frappé de cette situation sur le moment. Je me dis que ce n'était pas un passionné, un tourmenté comme Lamennais, qu'il vivait de curiosité, calme, résolu, souriant. Pour le moment, il était préoccupé de sa situation matérielle qu'il ne prenait pas au tragique, mais dont il sentait la gravité.

Rentrer dans le monde, il le fallait sans doute. Il n'y avait pas un coin dans le monde où il fût attendu. « J'aurai beau quitter cet habit, disait-il, on me reconnaîtra partout. L'éducation que j'ai reçue est comme les sacrements de l'Église qui impriment un caractère. »

Il y avait au commencement du siècle beaucoup de prêtres qui ne se souvenaient plus qu'ils étaient prêtres ; des ecclésiastiques qui n'étaient pas dans les ordres sacrés. Ils gardaient les convenances extérieures de leur état, par habitude, par goût, par sentiment de dignité personnelle. Je cite les plus connus : La Romiguière, Mablin, Bouchitté, Daunou. Talleyrand était autre chose. Les traces de la Révolution achevaient de disparaître en 1845, et Renan n'était pas homme à rompre à demi. Une pensée le retenait, ou plutôt le troublait sans le retenir. Son oncle, qui était prêtre, et professeur au petit séminaire de Tréguier, avait consacré les économies de toute sa vie à payer les frais de son éducation. Il voulait faire de lui un prêtre. « Il me semble, disait Renan, que je vais faire faillite. Je manque à la parole donnée. » Mais il n'avait pas donné parole, et on ne donne pas parole contre la morale.

Il fut d'abord maître d'études, dans je ne sais quelle petite institution du Quartier latin, où Marcelin Berthelot était élève. L'écolier et le maître se devinèrent. Là commença, entre le grand philologue et le grand chimiste, une amitié que la mort même n'a pu rompre, et qui profita grandement aux études de l'un et de l'autre. En 1848, Trousseau le prit à la bibliothèque. Il y végéta. Il avait commencé ses admirables travaux : la gloire lui venait ; mais l'administration le dédaignait ou l'oubliait. Il était de beaucoup le premier par le mérite, mais il était le dernier par le rang officiel ; Taschereau m'en dit la raison : « On ne veut pas, me dit-il, d'un inférieur à qui il faut parler chapeau bas. »

Les commencements furent rudes, mais, en somme, la vie

fut heureuse. Il le disait lui-même quand il était déjà vieux, harcelé par la calomnie et la maladie. « Tout m'a réussi, disait-il. Tout m'a souri. »

Ses premiers ouvrages avaient solidement fondé sa réputation de savant. *La Vie de Jésus* le mit en rapport avec le grand public. C'est un des plus grands succès du siècle. Tous les savants durent l'étudier et la discuter. Les profanes, les femmes elles-mêmes la dévorèrent. Était-ce de l'histoire et de la philosophie? Était-ce un roman, un poème? C'était tout cela. Les docteurs en ont encore pour longtemps à la discuter; mais on la lut jusque dans les alcôves, comme on avait lu le *Vicaire savoyard*, comme on avait lu *Jocelyn*. Le livre aboutissait à la négation, et, par un rare privilège, il gardait les apparences et le prestige de la foi. On cria au scepticisme. Si c'est du scepticisme, Renan aura créé le scepticisme attendrissant et émotionnant.

Rien ne lui manqua de ce qu'il pouvait souhaiter, c'est-à-dire de ce qu'il pouvait utiliser pour le but unique de sa vie, qui était la recherche de la vérité sans parti pris. Il voulut voir l'Orient, il le vit dans les conditions les meilleures. Il lui fallait une bibliothèque : tous les grands dépôts de Paris furent à sa disposition. Il avait besoin d'auxiliaires : l'École des hautes études lui en fournit, et de l'ordre le plus élevé. On lui donna la chaire du Collège de France, une chaire indépendante où le professeur n'a pas charge d'âmes : il n'est chargé que de chercher librement. Mais, comme la liberté ne sera jamais chez nous sans une pointe de despotisme, il fut un jour révoqué. La France avait autrefois offert un asile et une chaire à Spinoza; Spinoza, qui était un sage, n'hésita pas à refuser. Cette petite persécution, supportée avec calme, montra la fermeté d'âme de Renan. Je le rétablis dans sa chaire sans qu'il me l'eût demandé. Ainsi Renan joua deux fois sa carrière, à Saint-Sulpice, au Collège de France, et les deux fois pour la même cause, pour rester fidèle à la vérité, à ce qu'il regardait comme la vérité. Il le fit simplement, sans chercher à se faire payer en popularité. Il fut hanté à plusieurs reprises par le désir d'être député, ce que je n'approuvais pas beaucoup. Je fus chargé une fois de lui offrir une candidature au Sénat. J'avais fait la même démarche

auprès de Pasteur, qui ne douta pas du succès, mais ne put découvrir à quoi le Sénat lui servirait pour guérir la tuberculose et la diphtérie. Renan aurait accepté. Les partis sont exigeants et impitoyables. On lui demanda : « Voterez-vous avec nous? » — Il réfléchit plusieurs minutes, et répondit enfin : « Assez souvent. » Cette parole, qui n'était que la déclaration d'un homme sincère, fut acceptée comme un refus.

Il était plus populaire que Taine, ce qui d'ailleurs ne prouve rien. Il était surtout populaire à l'étranger. On disait à Berlin et à Londres : « Renan, Taine, Pasteur ». Son nom était un des noms qui protégeaient la France. Il n'était pourtant ni l'homme d'une église, ni, quoi qu'on en ait dit, le chef d'une école. Il n'était pas sceptique, puisqu'il n'érigeait pas le scepticisme en doctrine, et qu'il avait un certain nombre de croyances, ou gardées d'autrefois, ou acquises ; mais il ne les rattachait pas ensemble par un lien systématique. S'il avait fait une hypothèse, ce qui l'aurait tenté comme on le sent et le voit dans ses Mémoires, il l'aurait donnée pour une hypothèse. Sa force résidait dans son érudition variée et immense, dans l'entière liberté de son esprit et dans son style.

On dit partout : « C'était un magicien. » C'était en effet un magicien. Ce mot semble fait exprès pour exprimer l'espèce de fascination qu'il exerçait.

Son style était chaste, ce qu'il faut louer particulièrement de nos jours. On ne rencontrerait pas dans ses très nombreux ouvrages un mot, une image qui ne soit digne d'être employée par un grand esprit. Sa langue était pure ; le seul joug qu'il acceptât était celui de l'orthodoxie classique. Il parlait naturellement la langue des grands écrivains, parce qu'il était de leur compagnie et de leur monde. La majesté de sa phrase ne lui ôtait pas sa souplesse, sa variété et sa grâce. C'est même un caractère frappant de sa manière que cette alliance du nombre et de l'élévation avec une grâce aimable et souriante qui ne l'abandonne jamais.

On a remarqué qu'il riait un peu de tout, de trop de choses peut-être : en tout cas, c'était un rire bienveillant et comme affectueux.

Pour expliquer ce double caractère, la poésie et l'ironie, si

rarement unies, et qui, dans Renan, ne se séparent pas, on a eu recours à une certaine théorie d'atavisme qui lui était chère. Il y avait en lui, par ses origines, du Gascon et du Breton.

Je me permets de ne tenir aucun compte de l'atavisme, et de voir dans Renan un pur Breton sur lequel la Gascogne n'a aucun droit à faire valoir. Je veux bien reconnaître qu'on hérite de la force physique de ses pères et qu'on profite de leurs économies, parce que je vois clairement la transmission; mais pour l'âme, au contraire, je ne la vois pas, et elle n'existe pas. Où la conscience ne voit rien dans le monde de l'esprit, la continuité est chimérique. Je connais l'atavisme depuis longtemps, puisque j'ai été à l'école de Platon, qui lui-même ne le donnait pas pour une doctrine originale, pas plus que la distinction, qui lui était familière, entre le monde du *devenir* et l'unité dégagée de toute matière et conçue dans l'unification la plus absolue. Ceux qui ne savent pas que la Bretagne est partagée entre le rire et la mélancolie ne connaissent pas les mystères de Brocéliande. La Bretagne est comme la mer, qui a ses tempêtes et ses accalmies, et n'en est pas moins éternellement semblable à elle-même.

Ceux qui exagèrent le scepticisme de M. Renan, que je ne veux pas nier d'une façon absolue et qui souvent laisse trop peu de place à l'affirmation, n'ont peut-être pas étudié assez à fond la qualité de son style. Le rire leur a caché l'émotion.

Il me disait, quand il quitta le séminaire, qu'on reconnaîtrait toujours en lui le prêtre, rien qu'en le regardant. On le reconnaissait aussi en le lisant. Ses plus belles pages sont catholiques. Son cerveau était une cathédrale désaffectée, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit : mais c'était une cathédrale. Elle avait conservé sa vaste nef aux proportions majestueuses, ses bas-côtés pleins de mystère, ses images symboliques, ses traditions vénérées. On y respirait encore la suave odeur de l'encens; on y ressentait l'émotion de la bénédiction et de la prière. Après tout, il a vécu avec les saints et les prophètes, et c'est tout au plus s'il croyait les avoir abandonnés.

Il était certainement ondoyant et divers, et par conséquent on fera des portraits de lui qui ne se ressembleront pas entre

eux; mais il y avait sous cette variété une unité qu'il ne se souciait pas assez de montrer. C'était un grand voyageur dans le monde de la pensée. Je voudrais qu'il ne nous eût pas conduits un jour à l'abbaye de Jouarre; mais il nous a conduits au lac de Némi, à Jérusalem, en Phénicie, en Grèce, sur tous les sommets à travers tous les siècles.

Il n'a pas fait école en philosophie; il n'a pas voulu en faire. Il ne faut le regretter, ni pour lui, ni pour les autres. Je ne puis juger l'orientaliste que par les yeux de Darmesteter. Tout compte fait, c'était avant tout un grand écrivain. Cet éloge, qu'il aurait peut-être dédaigné, est le plus grand qu'on puisse décerner à un penseur. Savoir penser est la première condition pour savoir écrire. Renan approfondissait les questions; mais il avait encore plus d'étendue que de profondeur. Il avait des vues originales sur toutes choses, dans tous les ordres de la science. Il les exprimait dans la langue la plus orthodoxe, persuadé que ceux-là seuls se plaignent de la pauvreté de la langue française, qui n'en connaissent pas les ressources et n'en connaissent pas l'histoire. Vous chercheriez en vain un néologisme ou une incorrection dans les nombreux volumes qu'il a laissés. Son style prend aisément les tons les plus divers; il en était de même de sa parole, car il était orateur, et surtout professeur, autant qu'écrivain. Ce n'était pas la phrase courte, simple, élégante de Voltaire. Il se rapprochait plutôt de la langue à la fois aisée et majestueuse de Rousseau, mais avec plus de force. Il savait être simple et familier suivant les sujets. Il passait d'un ton à l'autre et d'un sujet à l'autre avec une facilité sans égale. Il semblait toujours nouveau, et il était toujours attrayant. On lui a reproché d'avoir trop abusé du rire. Peut-être, en effet, en a-t-il abusé dans les derniers temps; mais son rire, comme son scepticisme, a besoin d'être compris. Je me hâte de dire avant tout qu'il n'était jamais affligeant ni décourageant pour personne. Il riait quelquefois des systèmes et des hypothèses, ce qui n'est pas rire de la raison. Il était de ces heureux esprits qui sont contents de la vie. Sans doute, elle avait été bonne pour lui. Elle l'avait pris dans les derniers rangs de la société, pauvre, sans amis, sans appui; et elle lui avait donné un rang dans le monde, les ressources de l'étude en abon-

dance, le commerce des plus grands esprits de son temps, la popularité, et par-dessus toutes choses, la gloire.

Mais il avait eu des heures douloureuses. Il avait été renié, calomnié, condamné au silence, réduit à sentir les plus dures épreuves de la pauvreté. Sa santé, qui n'avait jamais été fort brillante, s'était avec le temps délabrée. Il souffrait de deux ou trois maladies à la fois; et au milieu de tous ces maux, podagre, diabétique, ne pouvant plus ni manger, ni dormir, ni presque parler, il disait encore : « Je suis heureux; j'ai été favorisé: je rends des actions de grâce. » Son rire était quelquefois de l'ironie, et souvent de la joie. Il nous a laissé ce beau précepte : de faire notre œuvre en chantant.

JULES SIMON.

EPISCOPO ET Cie [1]

Une semaine au moins! Je ne dis pas un an, un mois. Mais au moins une semaine, au moins la première semaine. — Non, rien; sans miséricorde. Elle n'attendit pas seulement un jour; tout de suite, la nuit même des noces, elle commença son œuvre de bourreau.

Quand je vivrais un siècle, je ne pourrais pas oublier cet éclat de rire imprévu qui, dans l'obscurité de la chambre, me glaça et humilia ma timidité et ma balourdise. Dans l'obscurité, je ne voyais point son visage: mais pour la première fois je sentis toute sa méchanceté dans ce rire mordant, railleur, impudique, jamais entendu, non reconnaissable. Je sentis qu'une créature venimeuse respirait à mon côté.

Oh! monsieur, elle avait le rire dans les dents comme les vipères y ont le venin.

Rien, rien n'eut le pouvoir de l'apitoyer: ni ma muette soumission, ni ma muette adoration, ni ma douleur, ni mes larmes; rien. J'essayai tout pour lui toucher le cœur, inutilement. Quelquefois elle m'écoutait, sérieuse, avec des yeux graves, comme si elle avait été sur le point de com-

1. Voir *la Revue* du 1er Février.

prendre; et puis, tout d'un coup, elle se mettait à rire, de ce rire épouvantable, de ce rire inhumain qui lui mettait plus de lueurs aux dents qu'aux yeux. Et moi, je restai anéanti.

Non, non, c'est impossible. Permettez-moi, monsieur, de ne rien dire: permettez-moi de passer outre. Je ne puis pas vous parler d'elle. C'est comme si vous me forciez à mâcher une chose amère, d'une amertume intolérable et mortelle. Ne voyez-vous pas comme ma bouche se tord pendant que je parle?

Un soir, deux mois environ après le mariage, elle eut en ma présence un trouble, une espèce de défaillance... Vous savez, la scène ordinaire... Et moi qui, tremblant d'espoir, attendais en secret cette révélation, cet indice, cet accomplissement de mon vœu suprême, cette immense joie dans ma détresse, je tombai à genoux comme devant un miracle. Était-ce vrai? Était-ce vrai? Oui; elle me le déclara, me le confirma. Elle portait en elle *une seconde vie*.

Vous ne pouvez pas comprendre. Même si vous étiez père, vous ne pourriez pas comprendre l'émotion extraordinaire qui s'empara de toute mon âme. Figurez-vous, monsieur, figurez-vous un homme qui a souffert tout ce qu'il est possible de souffrir sous le ciel, un homme sur qui s'est acharnée sans une minute de répit toute la férocité des autres hommes, un homme qui n'a jamais été aimé de personne et qui a pourtant au fond de son être des trésors de tendresse et de bonté, des trésors à répandre, inépuisables; figurez-vous, monsieur, l'espérance de cet homme qui attend une créature de son sang, un fils, un petit être délicat et doux, oh! d'une douceur infinie, dont il pourra se faire aimer... se faire aimer... comprenez-vous?... se faire aimer!

C'était en septembre; je me le rappelle. C'était une de ces journées calmes, dorées, un peu mélancoliques... vous savez bien, quand l'été se meurt. Toujours, toujours je rêvais de lui, de Ciro, ineffablement.

Un dimanche, au Pincio, nous rencontrâmes Doberti et Questori. Tous deux firent grande fête à Ginevra et se joignirent à nous pour la promenade. Ginevra et Doberti prirent les devants; Questori et moi, nous restâmes en arrière. Mais on eût dit que chaque pas du couple qui nous précédait me piétinait le cœur. Ils parlaient avec animation, ils riaient

ensemble : et les gens se retournaient pour les regarder. Leurs paroles m'arrivaient indistinctes parmi les flots de musique, quoique je tendisse l'oreille pour en saisir au vol quelques-unes. Mon chagrin était si visible que Questori les rappela en disant :

— Pas si vite, pas si vite! Ne vous éloignez pas tant. Episcopo va crever de jalousie.

Ils plaisantèrent, se moquèrent de moi. Doberti et Ginevra continuèrent de marcher en avant, de rire et de causer, au milieu du fracas de la musique, qui peut-être les exaltait et les enivrait; et moi, je me sentais si malheureux que, passant le long du parapet, j'eus la pensée folle de me précipiter en bas d'un élan brusque, pour couper court instantanément à cette souffrance. Il y eut un moment où Questori lui-même se tut. Je m'aperçus que ses regards attentifs suivaient la silhouette de Ginevra et que le désir le troublait. D'autres hommes, venant à notre rencontre, se retournèrent deux ou trois fois pour la regarder, et ils avaient dans les yeux le même éclair. C'était toujours, toujours la même chose, quand elle passait à travers la foule comme en un sillon d'impureté. Il me sembla qu'autour de nous cette impureté souillait toute l'atmosphère; il me sembla que tout le monde convoitait cette femme, et jugeait facile de l'obtenir, et avait la même image obscène fichée dans le cerveau. La musique élargissait ses ondes dans une lumière intense; toutes les feuilles des arbres miroitaient : les roues des voitures faisaient à mes oreilles un bruit assourdissant. Et, au milieu de cette lumière, de ce brouhaha, de cette foule, au milieu de ce spectacle confus, à l'aspect de cette femme qui, en ma présence, se laissait enjôler petit à petit par cet homme, ayant la sensation que l'impureté m'enveloppait de toutes parts, je pensai, avec une terrible crise d'angoisse, avec une convulsion de tout ce que j'avais de fibres tendres, je pensai à la petite créature qui commençait à vivre, au petit être informe qui pâtissait peut-être en ce moment des émotions de cette chair où il commençait à vivre.

Mon Dieu, mon Dieu! comme cette pensée me fit souffrir! Que de fois cette pensée me tortura avant *sa* naissance! Comprenez-vous? La pensée de la souillure... Comprenez-vous? L'infidélité, la faute m'affligeaient moins pour moi-même que

pour le fils qui n'était pas né encore. Il me semblait que quelque chose de cette honte, de cette vilenie, devait s'attacher à lui, le salir. Comprenez-vous mon horreur?

Et, un jour, j'eus un courage inouï. Un jour que mes soupçons me tourmentaient plus cruellement, j'eus le courage de parler.

Ginevra était à la fenêtre. Je me rappelle : c'était le jour de la Toussaint ; les cloches tintaient ; le soleil frappait sur l'appui. En vérité, le soleil est la plus triste chose qu'il y ait au monde. N'est-ce pas votre avis? Le soleil m'a toujours mis de la souffrance au cœur. Dans tous mes souvenirs les plus douloureux, il y a un peu de soleil, une raie jaune, comme autour des draps mortuaires. Lorsque j'étais enfant, on me laissa quelques minutes dans la chambre où gisait le cadavre d'une sœur à moi, exposé sur un lit parmi les couronnes de fleurs. Il me semble que je le vois encore, ce pauvre visage tout creusé d'ombres bleuâtres, auquel devait plus tard, dans les derniers moments, ressembler si fort le visage de Ciro...

Ah! où en étais-je? Ma sœur, oui, ma sœur gisait sur le lit parmi les couronnes. Bien, c'est cela que je disais. Mais où voulais-je en venir? Laissez-moi réfléchir un peu... Voici. Je m'approchai de la fenêtre, saisi d'effroi ; c'était une petite fenêtre qui s'ouvrait sur une cour. La maison d'en face semblait inhabitée ; on n'y entendait aucune voix humaine ; le calme était absolu. Mais, sur le toit, des multitudes de moineaux faisaient un ramage navrant, continu, sans fin ; et, sous le toit, sous la gouttière, sur le mur gris, dans l'ombre grise, une bande de soleil, une raie jaune, rigide, aveuglante, rayonnait sinistrement avec une incroyable intensité. Je n'osais plus me retourner, je regardai fixement la raie jaune, comme pris de fascination ; et, derrière moi, je *sentais*, comprenez-vous? tandis que mes oreilles étaient pleines de l'immense ramage, je *sentais* derrière moi le silence épouvantable de la chambre, ce silence glacé qui règne autour des cadavres...

Ah! monsieur, combien de fois j'ai revu dans ma vie la tragique bande de soleil! Combien de fois!

Mais de quoi s'agissait-il? Je disais donc que Ginevra était à la fenêtre ; les cloches tintaient ; le soleil entrait dans la chambre. Il y avait aussi sur une chaise une couronne d'immortelles garnie

d'un ruban noir: Ginevra et sa mère devaient la porter au Campo Verano sur une tombe de parents. — Quelle mémoire! pensez-vous. — Oui, maintenant, j'ai une mémoire terrible.

Écoutez. Elle mangeait un fruit, avec cette sensualité provocante qu'elle mettait dans tous ses actes. Elle ne faisait nulle attention à moi, elle ne s'apercevait ni que j'étais là ni que je la regardais. Jamais sa profonde insouciance ne m'avait affligé comme en ce jour; jamais je n'avais compris avec autant de clarté qu'elle ne m'appartenait point, qu'elle était à la disposition des premiers venus, qu'inévitablement elle se donnerait aux premiers venus, et que jamais, moi, je ne saurais faire valoir ni le droit de l'amour, ni le droit de la force. Et je la regardais, je la regardais.

Ne vous arrive-t-il point, en regardant longuement une femme, de perdre soudain toute notion de son humanité, de son état social, des liens de cœur qui vous attachent à elle, et de *voir,* avec une évidence qui vous atterre, la bête, la femelle, la brutalité du sexe?

C'est ce que je *vis* en la regardant: et je compris qu'elle n'était apte qu'à une œuvre charnelle, à une ignoble fonction. Et une autre vérité hideuse se présenta encore à mon esprit : le fond de l'existence humaine, le fond de toutes les préoccupations humaines, c'est une laideur. — Hideuse, hideuse vérité!

Dites, que pouvais-je y faire? Rien. Mais cette femme portait dans ses entrailles *une autre vie,* elle nourrissait de son sang la créature mystérieuse où s'incarnait mon rêve continuel, ma suprême espérance, mon adoration...

Oui, oui, avant qu'il ait vu la lumière, je l'ai adoré, j'ai pleuré pour lui de tendresse, je lui ai dit dans mon cœur d'indicibles paroles. Pensez, monsieur, pensez à ce martyre : ne pouvoir séparer d'une image ignoble une image innocente; savoir que l'objet de votre adoration idéale est lié à un être dont vous redoutez les infamies. Qu'éprouverait un fanatique, s'il était forcé de voir sur l'autel le sacrement couvert d'une loque immonde? Qu'éprouverait-il, s'il lui était interdit de baiser la substance divine autrement qu'à travers un voile souillé?

Je ne sais pas m'exprimer. Nos paroles, nos actes restent toujours vulgaires, stupides, insignifiants, quelle que soit la

grandeur des sentiments qui les inspirent. Ce jour-là, je portais en moi-même une immensité de choses douloureuses, comprimées, qui se confondaient; et le tout n'aboutit qu'à un petit dialogue cynique, à une scène ridicule, à une lâcheté. Voulez-vous le fait? voulez-vous le dialogue? Les voici.

Elle était donc à la fenêtre, et je m'approchai d'elle. Un instant je restai silencieux. Puis, avec un énorme effort, je lui saisis la main et lui demandai :

— Ginevra, m'as-tu déjà trompé?

Elle me regarda, stupéfaite, et répondit :

— Trompé? Que veux-tu dire?

Je lui demandai :

— As-tu déjà pris un amant? Peut-être... Doberti?

Elle me regarda encore, parce que je tremblais horriblement de tous mes membres.

— Mais quelle scène me fais-tu là? Qu'est-ce qui te prend, à cette heure? Es-tu fou?

— Réponds, Ginevra!

Et, tandis que je cherchais à lui ressaisir la main, elle me cria en se dérobant :

— Ne m'ennuie plus. En voilà assez!

Mais moi, comme un homme en démence, je me jetai à genoux, je la retins par le bord de sa robe.

— Je t'en prie, je t'en supplie, Ginevra! Aie pitié, aie un peu de pitié! Attends du moins la naissance... de cette pauvre créature, de mon pauvre enfant!... C'est mon enfant, n'est-ce pas? Attends sa naissance. Après, tu feras tout ce que tu voudras; je me tairai, je supporterai tout. Quand ils viendront, tes amants, je m'en irai. Si tu me le commandes, je me mettrai à cirer leurs chaussures dans l'autre chambre... Je serai ton domestique; je serai leur domestique; je supporterai tout. Mais attends, attends! Donne-moi d'abord mon fils! Aie pitié!...

Rien, rien. Dans son regard, il n'y avait qu'une curiosité presque gaie. Elle répétait en reculant :

— Es-tu fou?

Puis, comme je poursuivais mes supplications, elle me tourna les épaules, sortit, ferma la porte derrière elle, me laissa là, agenouillé sur le plancher.

Sur le plancher, il y avait du soleil; et sur la chaise, il y

avait cette couronne mortuaire. Et mes sanglots ne changeaient rien à la fatalité des choses...

Mais pouvons-nous jamais changer rien aux choses? Quel poids pèsent nos larmes? Chaque homme n'est qu'*un homme quelconque*, à qui il arrive *une chose quelconque*. Voilà tout, et il n'y a rien de plus. Amen!

Nous sommes las, mon cher monsieur, moi de raconter, et vous d'écouter. En somme, j'ai divagué un peu. J'ai divagué un peu trop, peut-être; car, vous le savez bien, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le *point* est ailleurs. Pour arriver au *point*, il y a dix ans à passer: dix ans, dix siècles de douleurs, de misères, d'ignominies.

Et cependant le mal n'était pas encore sans remède. La nuit où j'entendis les hurlements de cette femme en couches, des hurlements qui n'avaient rien d'humain, des hurlements de bête à l'abattoir, je pensai avec une convulsion de tout mon être: « Si elle mourait, oh! si elle mourait en me laissant mon fils vivant! » Elle hurlait d'une manière si effroyable que je pensai: « Quand on hurle comme cela, on ne peut pas ne point mourir. » Oui, j'eus cette pensée, j'eus cette espérance. Mais elle ne mourut pas: elle survécut, pour la damnation de mon fils et la mienne.

Mon fils, c'était vraiment *mon* fils, le fils de mon sang. Il avait sur l'épaule gauche le même signe particulier que je porte depuis ma naissance. Je bénis Dieu pour cette marque qui m'a permis de reconnaître mon fils.

Et maintenant, vous raconterai-je notre martyre de dix années? Vous dirai-je encore *tout*? Non, cela est impossible. Je ne parviendrais jamais à finir. Et puis, peut-être ne me croiriez-vous pas; car ce que nous avons souffert est incroyable.

En peu de mots, voici les *faits*. Ma maison devint un mauvais lieu. Quelquefois je me rencontrais sur ma porte avec des hommes inconnus. Je n'en vins pas à faire ce que j'avais dit; je ne cirai pas leurs chaussures dans la chambre voisine: mais, en ma propre maison, je ne fus bientôt plus qu'une espèce de domestique inférieur. Battista lui-même était moins malheureux que moi, moins humilié. Aucune humiliation ne sera jamais

rien en comparaison de la mienne. Jésus aurait pleuré sur moi toutes ses larmes: car, entre tous les hommes, je suis celui qui a touché le fond, le dernier fond de l'humiliation. Vous entendez? Battista, le misérable Battista, pouvait me prendre en pitié.

Et dans les premières années, tant que Ciro ne comprit pas, ce ne fut rien. Mais, lorsque je m'aperçus que son intelligence s'éveillait, lorsque je m'aperçus qu'en cet être débile et frêle l'intelligence se développait avec une prodigieuse rapidité, lorsque j'entendis sortir de ses lèvres la première question cruelle, oh! alors, je me vis perdu.

Comment faire? Comment lui cacher la vérité? Quelle ressource dans ma détresse? Je me vis perdu.

Sa mère n'avait aucun soin de lui; elle l'oubliait durant des jours entiers; elle le laissait parfois manquer du nécessaire; parfois même elle le battait. Et moi, j'étais contraint de le quitter pendant de longues heures ; je ne pouvais l'entourer continuellement de ma tendresse protectrice; je ne pouvais lui rendre la vie aussi douce que je l'avais rêvé, que je l'aurais voulu. La pauvre créature passait presque tout son temps en compagnie d'une servante, dans la cuisine.

Je le mis à l'école. Le matin, c'était moi qui le conduisais; l'après-midi, sur les cinq heures, j'allais le reprendre; et ensuite je ne le quittais plus, tant qu'il n'était pas endormi. Très vite il sut lire, écrire: il distança tous ses camarades: il fit des progrès étonnants. L'intelligence brillait dans ses yeux. Quand il me regardait de ses grands yeux noirs qui lui illuminaient le visage, des yeux profonds et mélancoliques, j'éprouvais quelquefois une sorte d'inquiétude intérieure, et je ne pouvais pas soutenir longtemps son regard. Oh! quelquefois, le soir, à table, quand la mère était là et que le silence s'appesantissait sur nous... Toute mon angoisse muette se reflétait dans ces yeux purs.

Mais les jours vraiment terribles étaient encore à venir. Ma honte devenait trop publique, le scandale trop grave; *madame Episcopo* était trop perdue de réputation. D'autre part, je négligeais mon travail de bureau: je commettais de fréquentes erreurs dans les pièces: certains jours, le poignet me tremblait si fort que je ne pouvais pas écrire. Mes collègues et mes

supérieurs me tenaient pour un homme déshonoré, dégradé, abruti, abêti, ignoble. On me donna deux ou trois avertissements; puis on me suspendit de mes fonctions: et finalement on me destitua, au nom de la morale outragée.

Jusqu'alors, j'avais du moins représenté la valeur de mes appointements. Mais, depuis ce jour, je ne valus pas même une guenille, pas même une pelure jetée dans la rue. Rien ne peut vous donner l'idée de la férocité, de l'acharnement que ma femme et ma belle-mère mirent à me torturer. Et pourtant elles m'avaient pris les quelques milliers de francs que j'avais de reste, et la courtière avait ouvert à mes frais une boutique de mercerie, et ce petit commerce faisait encore vivre la famille.

On me considéra comme un odieux mange-pain et on me mit au même niveau que Battista. A mon tour, il m'arriva la nuit de trouver porte close, il m'arriva d'endurer la faim. Je me pliai à tous les métiers, à toutes les fatigues, aux plus basses et aux plus méprisables besognes. Je me démenai du matin au soir pour attraper un sou; je fis le copiste, je fis le saute-ruisseau, je fis le souffleur dans une troupe d'opérette, je fis l'huissier au bureau d'un journal, je fis le commis dans une agence matrimoniale, je fis tout ce dont le hasard m'offrit l'occasion, je me frottai à toutes sortes de gens, je récoltai toutes sortes d'avanies, je courbai le cou sous tous les jougs.

Et maintenant, dites-moi. Après les interminables journées d'un pareil labeur, ne méritais-je pas bien un peu de repos, un peu d'oubli? Le soir, quand je pouvais, dès que Ciro avait fermé les yeux, je sortais de chez moi. Battista m'attendait dans la rue, et nous allions ensemble boire au cabaret.

Du repos? De l'oubli? Qui a jamais compris le sens de l'expression : « Noyer sa tristesse dans le vin? » Ah! monsieur, si j'ai toujours bu, c'est parce que j'ai toujours senti se rallumer en moi la soif inextinguible; mais le vin ne m'a jamais procuré une seconde de jouissance. Nous nous asseyions l'un en face de l'autre, et nous n'avions pas envie de parler. D'ailleurs, là dedans, personne ne disait rien. Êtes-vous jamais entré dans un de ces cabarets silencieux? Les buveurs s'isolent : ils ont la figure lasse; ils soutiennent leur tempe avec la paume de la

main; devant eux il y a un verre, et leurs yeux fixent le verre, mais peut-être ne le voient pas. Est-ce du vin? Est-ce du sang? Oui, monsieur, c'est l'un et l'autre.

Battista était devenu presque aveugle. Une nuit que nous cheminions ensemble, il s'arrêta sous un bec de gaz et me dit en se palpant le ventre :

— Vois-tu comme il est enflé?

Puis, me prenant la main pour me faire tâter la dureté de l'enflure, il ajouta, d'une voix que la peur altérait :

— Qu'est-ce que cela peut être?

Depuis plusieurs semaines il était dans cet état, et il n'avait révélé son mal à personne. Quelques jours après, je le conduisis à l'hôpital pour la visite du médecin. C'était une tumeur ou plutôt un groupe de tumeurs qui grossissaient rapidement. On pouvait tenter une opération : mais Battista n'y consentit point, quoiqu'il ne fût nullement résigné à mourir.

Il traîna son mal pendant un mois ou deux encore; puis il fut contraint de se mettre au lit, et il ne se releva plus.

Quelle lente, quelle atroce mort! La courtière avait relégué le malheureux dans une sorte de débarras, dans une niche obscure et étouffante, à l'écart, pour ne pas entendre les gémissements. J'y allais tous les jours, et Ciro voulait m'accompagner, voulait m'aider... Ah! si vous l'aviez vu, le pauvre enfant! Comme il était courageux, dans cette œuvre de charité accomplie à côté de son père!

Pour y voir un peu mieux, j'allumais un bout de bougie, et Ciro m'éclairait. Et nous découvrions ce grand corps déformé et geignant, qui ne voulait pas mourir. Non, ce n'était point un homme atteint de maladie : c'était plutôt, comment dire? c'était plutôt... les mots me manquent... c'était une maladie personnifiée, une chose hors nature, un être monstrueux vivant de sa vie propre et auquel étaient soudés deux lamentables bras humains et deux lamentables jambes humaines avec une petite tête décharnée, rougeâtre, répugnante. Quelle horreur! Quelle horreur! — Et Ciro m'éclairait; et, sous cette peau tendue, luisante comme un marbre jaunâtre, j'injectais la morphine avec une seringue rouillée.

Mais assez, assez. Paix soit à cette pauvre âme! Il s'agit maintenant d'arriver *au point* et de ne plus divaguer.

La Fatalité ! — Il s'était passé dix ans, dix ans de vie désespérée, dix siècles d'enfer. Et, un soir, à table, en présence de Ciro, Ginevra me dit inopinément :

— Tu sais, Wanzer est de retour.

Je ne pâlis point, cela est sûr. Car, voyez-vous, depuis longtemps mon visage a pris une couleur invariable, que la mort même ne changera pas et que j'emporterai telle quelle sous la terre. Mais je me rappelle que ma langue immobile se refusa à prononcer une seule parole.

Elle me fixait de ce regard aigu, tranchant, qui m'inspirait toujours une appréhension pareille à celle que donne à un poltron la vue d'une arme affilée. Je m'aperçus qu'elle regardait mon front, ma cicatrice; et elle souriait d'un sourire exaspérant, intolérable. Elle me dit en désignant la balafre, avec la conscience de me faire mal :

— Tu l'as donc oublié, Wanzer? Pourtant il t'a laissé sur le front un joli souvenir.

Alors les yeux de Ciro se fixèrent à leur tour sur ma cicatrice; et je lus dans ses yeux les questions qu'il aurait voulu m'adresser. Il aurait voulu me dire :

— Comment? Ne m'as-tu point conté autrefois que tu t'étais blessé en tombant? Pourquoi ce mensonge? Et quel est cet homme qui t'a balafré?

Mais il rabaissa les yeux et se tut.

Ginevra reprit :

— Je l'ai rencontré ce matin. Il m'a reconnue immédiatement. Moi, d'abord, je ne le reconnaissais pas, parce qu'il a laissé pousser toute sa barbe. Il ne savait rien sur notre compte. Il m'a dit qu'il te cherche depuis deux ou trois jours. Il veut te revoir, le cher ami. Sans doute il a fait fortune en Amérique, du moins à en juger sur sa mine...

En parlant, elle continuait de tenir les yeux sur moi, et elle avait toujours son sourire inexplicable. De temps à autre, Ciro me jetait un regard; et *je sentais qu'il me sentait souffrir*.

Après une pause, Ginevra ajouta :

— Il va venir ce soir, tout à l'heure.

Dehors, la pluie tombait à flots. Et il me sembla que ce bruit continu et monotone se produisait, non pas au dehors, mais en moi-même, comme si j'avais avalé une forte dose de

quinine. Et soudain je perdis le sens du réel, je fus enveloppé de cette atmosphère isolante dont je vous ai déjà parlé, j'eus à nouveau la sensation très profonde *de l'antériorité de l'événement actuel et de l'événement futur*. Me comprenez-vous? Il me semblait que j'assistais à l'inévitable répétition d'une série de faits déjà arrivés. Était-ce *nouveau*, ce que disait Ginevra? Était-ce *nouveau*, cette anxiété de l'attente? Était-ce *nouveau*, ce malaise que me donnaient les yeux de mon fils, qui, par un mouvement sans doute involontaire, se tournaient trop souvent vers mon front, vers cette maudite cicatrice? Non, *rien de tout cela n'était nouveau*.

Tous trois, autour de la table, nous gardions le silence. Le visage de Ciro exprimait une inquiétude insolite. Ce silence avait en soi quelque chose d'extraordinaire : une signification profonde, très obscure, que mon âme ne parvenait pas à pénétrer.

Tout à coup, la sonnette sonna.

Mes regards et ceux de mon fils se croisèrent. Ginevra me dit :

— C'est Wanzer. Va donc ouvrir.

J'allai ouvrir. Mes membres accomplissaient l'acte, mais la volonté de l'acte n'était point en moi.

Wanzer entra.

Est-il besoin de vous décrire la scène, de vous répéter ses paroles? Mais dans ce qu'il dit et dans ce qu'il fit, dans ce que nous dîmes et dans ce que nous fîmes, il n'y eut rien d'extraordinaire. Deux vieux amis se revoient, s'embrassent, échangent les questions d'usage et les réponses d'usage. Ce fut tout, en apparence.

Il portait un grand manteau imperméable avec un capuchon, tout trempé de pluie, luisant. Il paraissait plus grand, plus gros, plus impérieux. Il avait trois ou quatre bagues aux doigts, une épingle à la cravate, une chaîne d'or. Il parlait sans embarras, comme un homme sûr de lui-même. Était-ce bien le voleur revenu dans son pays sous le couvert de la prescription?

Entre autres choses, il me dit en m'examinant :

— Tu as beaucoup vieilli. *Madame Ginevra*, au contraire, est plus fraîche que jamais...

Et il examina Ginevra en clignant un peu des paupières,

avec un sourire sensuel. Déjà il la désirait, et il était certain de la posséder.

— Parle franchement, ajouta-t-il. N'est-ce pas moi qui ai arrangé ton mariage? C'est moi, positivement. Tu te rappelles? Ah! ah! ah! Tu te rappelles?

Il se mit à rire: Ginevra aussi se mit à rire: et moi aussi, j'essayai de rire. J'étais parfaitement entré dans le rôle de Battista, à ce qu'il paraît. Le pauvre Battista (que Dieu ait son âme!) m'avait laissé en héritage cette façon de rire convulsive et stupide. Que Dieu ait son âme!

Cependant Ciro regardait sans cesse sa mère, l'étranger et moi. Et, lorsque son regard se posait sur Wanzer, il prenait une expression de dureté que je ne lui avais jamais vue.

— Cet enfant te ressemble beaucoup, continua-t-il. Il te ressemble plus qu'à sa mère.

Et il étendit la main pour lui caresser les cheveux. Mais Ciro fit un bond et évita cette main par un écart de tête si violent et si farouche que Wanzer en demeura interdit.

— Tiens! cria la mère. Tiens, mal élevé!

Et elle lui appliqua un soufflet retentissant.

— Emmène-le: vite, emmène-le! m'ordonna-t-elle, pâle de colère.

Je me levai, j'obéis. Ciro tenait le menton sur sa poitrine, mais il ne pleurait pas. A peine, à peine entendis-je que ses dents serrées grinçaient.

Quand nous fûmes dans notre chambre, je lui relevai la tête du geste le plus caressant que je pus trouver; et je vis sur sa pauvre joue maigre l'empreinte des doigts, la tache rouge du soufflet. Les larmes m'aveuglèrent.

— Cela te fait mal? Dis, cela te fait très mal? Ciro, Ciro, réponds-moi. Cela te fait beaucoup de mal? lui demandai-je, en me penchant avec un désespoir de tendresse sur cette pauvre joue outragée, que j'aurais voulu baigner, non pas de mes larmes, mais de je ne sais quel baume précieux.

Il ne répondait pas, il ne pleurait pas. Jamais, jamais je ne lui avais vu cette physionomie dure, hostile, presque sauvage; ce front plissé, cette bouche menaçante, ce teint livide.

— Ciro, Ciro, réponds, mon enfant!

Il ne répondait pas. Il s'écarta de moi, s'approcha de son lit,

commença à se déshabiller en silence. Je me mis à l'aider avec des gestes presque timides, presque suppliants, et je me sentais mourir à la pensée qu'il avait aussi quelque chose contre moi. Je m'agenouillai devant lui pour délacer ses chaussures, et je m'attardai longtemps dans cette attitude, prosterné à ses pieds sur le plancher, mettant à ses pieds l'offrande de mon cœur, d'un cœur lourd comme une masse de plomb et qu'il me semblait impossible de relever jamais.

— Papa, papa! éclata-t-il à l'improviste en me saisissant aux tempes.

Et il avait aux lèvres l'angoissante question.

— Mais parle, mais parle donc! suppliai-je, toujours agenouillé à ses pieds.

Il s'arrêta, ne dit plus rien, monta sur son lit, se glissa sous les couvertures, enfonça la tête dans l'oreiller. Et, un instant après, il commença à claquer des dents, comme il faisait certains matins d'hiver, lorsqu'il gelait. Mes caresses ne le calmaient pas, mes paroles ne lui faisaient aucun bien.

Ah! monsieur, il a mérité le ciel, celui qui a éprouvé ce que j'éprouvai pendant cette heure-là.

Ne se passa-t-il qu'une heure? — A la fin, il me sembla que Ciro se tranquillisait. Il ferma les yeux comme pour dormir: son visage se recomposa petit à petit; son tremblement cessa. Je restai à côté du lit, immobile.

Dehors, la pluie tombait toujours. Par intervalles, une rafale plus impétueuse secouait les vitres; et Ciro ouvrait les yeux tout grands, puis les refermait.

Je lui répétais chaque fois :

— Dors, dors. Je suis là. Dors, mon cher enfant!

Mais moi, j'avais peur; j'étais incapable de réprimer ma peur. Autour de moi, sur moi, je sentais une menace terrible. Et je répétais chaque fois :

— Dors, dors!

Un cri aigu, perçant, éclata sur notre tête. Et Ciro se dressa d'un bond sur son lit, se cramponna à mon bras, haletant, terrifié.

— Papa, papa, tu as entendu?

Et tous deux, serrés l'un contre l'autre, oppressés par la même épouvante, nous écoutâmes, nous attendîmes.

Un autre cri, plus long, comme d'une personne assassinée, nous parvint à travers le plafond; et ensuite un autre cri, plus long, plus déchirant encore, un cri que je reconnus, que j'avais entendu déjà en une nuit lointaine...

— Calme-toi, calme-toi. N'aie pas peur. C'est une femme qui accouche, à l'étage d'en haut, tu sais, madame Bedetti... Calme-toi, Ciro. Ce n'est rien.

Mais les hurlements continuaient, traversaient le mur, nous transperçaient le tympan, de plus en plus brutaux. C'était comme l'agonie d'une bête mal égorgée par le boucher. J'eus la vision du sang.

Alors, par instinct, nous nous bouchâmes tous deux les oreilles avec les mains, en attendant le terme de cette agonie.

Les hurlements cessèrent; la rafale de pluie recommença. Ciro se blottit sous les couvertures, ferma de nouveau les yeux. Je répétai :

— Dors, dors. Je ne bougerai pas.

Il s'écoula un temps que je ne saurais préciser. J'étais en la puissance de mon destin, comme un vaincu est en la puissance d'un vainqueur inexorable. Désormais j'étais perdu, inexorablement perdu.

— Viens, Giovanni. Wanzer s'en va.

La voix de Ginevra! J'eus un sursaut; je remarquai que Ciro avait aussi tressailli, mais sans remuer les paupières. Il ne dormait donc pas?

Avant d'obéir, j'eus une hésitation. Ginevra ouvrit la porte de la chambre et répéta :

— Viens, Wanzer s'en va.

Je me levai; je sortis de la chambre, tout doucement, avec l'espérance que Ciro ne s'apercevrait point de mon départ.

Lorsque je reparus en présence de cet homme, je lus clairement dans ses yeux l'impression que je lui fis. Je dus lui faire l'effet d'un mourant qu'une force surnaturelle maintiendrait encore sur ses jambes. Mais il n'eut point pitié de moi.

Il me regardait, il me parlait de la même façon que jadis. C'était un maître qui avait retrouvé son esclave. Moi je pensai : « Pendant leur entretien, qu'auront-ils dit, qu'auront-ils fait, qu'auront-ils *comploté*? » J'observai un changement chez l'un et chez l'autre. La voix de Ginevra, quand elle lui adressait la

parole, n'avait plus le même accent qu'auparavant. Quand l'œil de Ginevra se posait sur lui, il se couvrait d'un voile, de ce voile...

— Il pleut trop fort, dit-elle. Tu devrais aller chercher une voiture.

Vous comprenez? C'était un ordre qu'elle me donnait. Wanzer ne protesta pas. Il lui semblait tout naturel que j'allasse lui chercher une voiture. Ne venait-il pas de me reprendre à son service? — Et c'est à peine, à peine si je tenais sur mes pieds. Et certainement ils voyaient bien tous les deux que j'avais peine à me soutenir.

Cruauté inconcevable! Mais que faire? Refuser? Choisir justement cette minute-là pour me révolter? J'aurais pu dire : « Je me sens malade. » Mais je me tus, je pris mon chapeau et mon parapluie, je sortis.

L'escalier avait déjà ses becs de gaz éteints. Mais, dans les ténèbres, je voyais une multitude de lueurs : et, dans mon cerveau, se succédaient avec une rapidité d'éclairs des pensées étranges, absurdes, incohérentes. Je m'arrêtai un instant sur le palier, parce que, à travers les ténèbres, je croyais sentir l'approche de la folie. Mais ce ne fut rien. J'entendis distinctement le rire de Ginevra : j'entendis le bruit que faisaient les locataires d'en haut. J'allumai une allumette, je descendis.

Au moment où j'allais sortir dans la rue, j'entendis la voix de Ciro qui m'appelait. Comme pour le rire, comme pour les bruits, j'eus vraiment une sensation *réelle*. Je retournai en arrière, je remontai l'escalier rapidement, avec une facilité inexplicable.

— Déjà revenu? s'écria Ginevra en me voyant reparaître.

Le grand essoufflement m'empêchait de parler. Je balbutiai enfin avec désespoir :

— Impossible... Il faut que j'aille dans ma chambre... Je me sens malade.

Et je courus auprès de mon fils.

— Tu m'as appelé? lui demandai-je bien vite en ouvrant la porte.

Il était assis sur son lit et semblait aux écoutes. Il répondit :

— Non, je ne t'ai pas appelé.

Mais je crois qu'il ne dit point la vérité.

— Peut-être m'as-tu appelé en rêve? Est-ce que tu ne dormais pas, tout à l'heure?

— Non, je ne dormais pas.

Il me regardait, inquiet, soupçonneux.

— Mais qu'as-tu toi-même? me demanda-t-il à son tour. Pourquoi es-tu essoufflé? Qu'as-tu fait?

— Sois donc tranquille, Ciro! suppliai-je, en évitant de répondre et en le couvrant de caresses. Me voici près de toi: je ne bouge plus. Dors, maintenant: dors.

Il se laissa retomber sur l'oreiller avec un soupir. Puis, pour me faire plaisir, il ferma les yeux et fit semblant de dormir. Mais, au bout de quelques minutes, il les rouvrit, me les fixa grands ouverts au visage, et dit avec un indéfinissable accent:

— *Il n'est pas encore parti.*

Depuis cette nuit-là, le pressentiment tragique ne me quitta plus. C'était une espèce d'horreur vague, très mystérieuse, qui se condensait au plus profond de mon être, là où la lumière de la conscience ne pouvait pas pénétrer. Parmi tant d'abîmes que j'avais découverts en moi, celui-ci demeurait inexplorable et apparaissait effrayant entre tous. Sans cesse j'avais l'œil sur lui, j'en sondais la profondeur avec une effroyable angoisse, avec l'espérance qu'un éclair subit l'illuminerait, me le révélerait tout entier. Parfois il me semblait que, petit à petit, je sentais monter l'*objet inconnaissable*, que je le sentais s'approcher des régions de la conscience, les toucher presque, les affleurer; puis, tout d'un coup, il se précipitait au fond et replongeait dans l'ombre, en me laissant un trouble extraordinaire et jamais éprouvé. Me comprenez-vous? Pour me comprendre, imaginez, monsieur, imaginez que vous êtes au bord d'un puits dont vous ne pouvez mesurer la profondeur. Ce puits est éclairé jusqu'à un certain niveau par la lumière naturelle; mais vous savez que plus bas, dans les ténèbres, il se cache une chose inconnue et terrible. Vous ne la voyez pas, mais vous avez la *sensation* qu'elle sement confusément. Et petit à petit cette chose monte, et elle arrive aux limites de la pénombre, où vous ne parvenez pas encore à la distinguer. Encore un peu, encore un peu, et

vous allez la voir. Mais la chose s'arrête, se recule, se dérobe, et elle vous laisse anxieux, déçu, atterré.

Non, non... Des enfantillages, des enfantillages... Vous ne pouvez pas comprendre.

Les faits, les voici. Quelques jours plus tard, Wanzer avait pris possession de mon appartement, s'était logé chez moi, s'y était installé comme pensionnaire... Et moi, par conséquent, je continuais à être esclave et à trembler. Est-il besoin, dès lors, de vous exposer la suite des faits? Est-il besoin de vous les expliquer? Vous paraît-il qu'il y ait là quelque chose d'étrange? Dois-je aussi vous raconter les souffrances de Ciro, ses colères muettes et rentrées, ses mots amers auxquels j'aurais préféré n'importe quel poison, ses cris et ses sanglots qui éclataient inopinément dans la nuit et me faisaient dresser les cheveux, et les effrayantes immobilités cadavériques que son corps avait dans le lit, et ses larmes, ses larmes, des larmes qui parfois se mettaient à couler sans cause, une à une, d'yeux qui restaient ouverts et purs, qui ne s'enflammaient pas, qui ne rougissaient pas... Ah! monsieur, il faut avoir vu cet enfant pleurer pour savoir *comment l'âme pleure*.

Nous avons mérité le ciel. O Jésus, Jésus, n'avons-nous pas mérité ton ciel?

Merci, monsieur, merci. Je puis continuer. Laissez-moi continuer tout de suite. Autrement, je n'arriverai jamais à vous dire la fin.

Nous en approchons, vous savez. Nous en approchons; nous y sommes. Quel jour est-ce, aujourd'hui? Le 26 juillet? Eh bien! ce fut le 9 juillet, le 9 de ce mois. On dirait qu'il y a un siècle; on dirait que ce fut hier.

Je me trouvais dans l'arrière-boutique d'une droguerie, courbé à mon pupitre sur un travail de comptabilité, épuisé de lassitude et de chaleur, dévoré par les mouches, écœuré par l'odeur des drogues. Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Souvent j'interrompais mon travail pour penser à Ciro, qui, depuis quelques jours, allait plus mal qu'à l'ordinaire. Je contemplais en mon cœur sa figure amaigrie par la souffrance, allongée, pâle comme un cierge.

Notez, monsieur, une circonstance. D'un vasistas percé dans la muraille à laquelle je tournais le dos, par conséquent au-dessus de ma tête, il tombait *une raie de soleil.*

Notez encore, monsieur, ces autres circonstances. Un garçon, un jeune homme corpulent, dormait couché sur des sacs, inerte, et des milliers de mouches bourdonnaient sur lui, comme sur une charogne. Le patron, le droguiste, entra et se dirigea vers un angle où était une cuvette. Il saignait du nez, et, comme il marchait en se penchant pour ne pas tacher sa chemise, le sang dégouttait par terre.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence si profond que la vie semblait suspendue. Aucun client n'entrait; aucune voiture ne passait; le garçon ne ronflait plus.

Tout à coup, j'entendis la voix de Ciro :

— Où est papa?

Et je le vis apparaître, — dans cette salle basse, parmi ces sacs, ces barils, ces tas de savon, lui si fin, presque diaphane, avec l'apparence d'un esprit! — je le vis apparaître devant moi comme en une hallucination. Son front ruisselait de sueur, ses lèvres tremblaient; mais il me semblait animé d'une énergie sauvage.

— Toi ici, à cette heure? m'écriai-je. Qu'est-il arrivé?

— Viens, papa, viens.

— Mais qu'est-il arrivé?

— Viens, viens avec moi.

Il avait la voix sourde, mais résolue.

Je quittai tout, en disant :

— Je reviens à la minute.

Et je sortis avec lui, bouleversé, vacillant sur mes jambes qui fléchissaient.

Nous étions dans la rue du Triton. Nous prîmes par en haut, vers la place Barberini, un vrai lac de feu chauffé à blanc, déserte. Était-elle déserte? Je ne sais pas; mais je ne vis que le feu. Ciro me saisit la main.

— Eh bien! tu ne parles pas? Qu'est-il arrivé? lui demandai-je pour la troisième fois, malgré la peur que j'avais de ce qu'il allait dire.

— Viens, viens avec moi. Wanzer l'a battue... il l'a battue...

La fureur lui étranglait la voix dans la gorge. Il paraissait être incapable d'en dire davantage. Il hâtait le pas, il m'entraînait.

— Je l'ai vu, vu de mes yeux, reprit-il. De ma chambre, j'ai entendu qu'ils criaient, j'ai entendu les paroles... Wanzer la couvrait d'injures, l'appelait de tous les noms... Oh! de tous les noms... Tu comprends? Et je l'ai vu, quand il s'est jeté sur elle, les poings levés, en hurlant : « Attrape, attrape, attrape! » Sur la figure, sur la poitrine, sur les épaules, partout, et si fort, si fort!... « Attrape, attrape! » et il l'appelait de tous les noms... Oh! tu sais bien lesquels.

Méconnaissable, cette voix : enrouée, aigre, sifflante, coupée par des suffocations de haine si furieuses que je pensai avec terreur : « Mais il va tomber! Mais, de rage, il va s'abattre sur le pavé! »

Il ne tomba pas : il continua de précipiter sa marche, de m'entraîner sous ce soleil cruel.

— Crois-tu que je me sois caché? Crois-tu que je sois resté dans mon coin? Crois-tu que j'aie eu peur? Non, non, je n'ai pas eu peur. J'ai avancé sur lui, moi : je me suis mis à crier contre lui : je l'ai empoigné par les jambes, je l'ai mordu à la main... Je n'ai pas eu la force de faire autre chose... Il m'a renversé par terre : puis il s'est de nouveau jeté sur maman, il l'a prise par les cheveux... Oh! le lâche, le lâche!

La suffocation l'interrompit.

— Le lâche! Il l'a prise par les cheveux, il l'a traînée vers la fenêtre... Il voulait la jeter en bas... Enfin il l'a lâchée : « Je me sauve : sans quoi, je te tuerais. » Ce sont ses propres paroles. Et il s'est sauvé, il s'est évadé de la maison... Ah! si j'avais eu un couteau!

La suffocation l'interrompit encore. Nous étions dans la rue San Basilio, déserte. Par crainte de le voir tomber, de tomber moi-même, je suppliai :

— Arrête, arrête une minute, Ciro! Arrêtons-nous une minute ici... à l'ombre. Je n'en puis plus.

— Non, il faut faire vite, il faut arriver à temps... Si Wanzer revenait à la maison pour la tuer?... Elle avait peur, maman : elle avait peur de le voir revenir et d'être tuée. J'ai entendu qu'elle disait à Marie de prendre la valise et d'y mettre ses affaires, pour quitter Rome tout de suite... pour aller, je crois, à Tivoli... chez tante Amalia. Il faut arriver à temps. La laisseras-tu partir, toi?

Il s'arrêta, mais seulement pour me regarder bien en face et pour attendre ma réponse. Je balbutiai :

— Non... non...

— Et *lui*, le laisseras-tu rentrer à la maison? Ne lui diras-tu rien! Ne lui feras-tu rien?

Je ne répondis pas. Et Ciro ne s'aperçut pas que j'étais sur le point de mourir de honte et de douleur. Il ne s'en aperçut pas, puisque, après un intervalle de silence, il me cria, à l'improviste, d'une voix qui n'était plus celle de tout à l'heure, d'une voix que rendait tremblante une émotion profonde :

— Papa, papa, tu n'as pas peur... tu n'as pas peur de *lui*, n'est-ce pas?

Je balbutiai :

— Non... non...

Et nous reprîmes notre marche, sous le grand soleil, à travers les terrains dévastés de la villa Ludovisi, parmi les arbres abattus, les monceaux de briques, les fosses à chaux qui m'éblouissaient et m'attiraient. « Plutôt, plutôt mourir brûlé vif dans une de ces fosses, pensais-je, que d'affronter l'événement inconnu. » Mais Ciro m'avait repris par la main et m'entraînait aveuglément vers la Destinée.

Nous arrivâmes, nous montâmes.

— Tu as la clef? demanda Ciro.

Je l'avais. J'ouvris la porte. Ciro entra le premier ; il appela :

— Maman, maman!

Point de réponse.

— Marie!

Point de réponse. La maison était vide, pleine de lumière et d'un silence suspect.

— Déjà partie! dit Ciro. *Que vas-tu faire?*

Il entra dans la salle. Il dit :

— Voici l'endroit.

Il y avait encore une chaise renversée. J'aperçus sur le parquet une épingle tordue et un nœud rouge. Ciro, dont les regards suivaient mes regards, se baissa, ramassa quelques cheveux très longs, me les tendit :

— Vois-tu?

Ses doigts et ses lèvres frémissaient; mais son énergie était

tombée, ses forces défaillantes. Je le vis chanceler, je le vis s'évanouir dans mes bras. Je l'appelai :

— Ciro, Ciro, mon cher fils!

Il était inerte. Je ne sais comment je fis pour vaincre la faiblesse qui allait me prendre à mon tour. Une pensée me frappa : « Si en ce moment Wanzer entrait? » Je ne sais comment je fis pour soutenir la pauvre créature, pour la porter jusqu'à son lit.

Il reprit connaissance. Je lui dis :

— Il faut te reposer. Veux-tu que je te déshabille? Tu as la fièvre. Je ferai venir le médecin. Veux-tu que je te déshabille tout doucement? Veux-tu?

Ces mots, je les prononçais, ces actes, je les accomplissais, comme s'il ne devait rien arriver de plus, comme si les banalités de la vie quotidienne, comme si les soins que je donnais à mon enfant devaient pour ce jour-là être ma seule affaire. Mais je sentais, mais je savais, mais j'étais sûr que les choses iraient autrement, qu'elles ne pouvaient pas ne pas aller autrement : mais une pensée, une pensée unique me martelait le cerveau; mais une attente unique, une attente angoissée me tordait vraiment les entrailles. L'horreur lentement accumulée au fond de mon être se propageait maintenant dans toute ma substance, faisait vivre mes cheveux depuis la racine jusqu'à la pointe.

Je répétai :

— Laisse que je te déshabille et que je te mette au lit.

Il répliqua :

— Non. Je veux rester vêtu.

Ni la nouveauté de son accent, ni la singularité de ses paroles, qui pourtant étaient graves, n'interrompirent en moi l'incessante répétition de cette question simple et terrible : « *Que vas-tu faire?* »

« *Que vas-tu faire? Que vas-tu faire?* »

Pour moi, toute action était inconcevable.

Il m'était impossible d'arrêter un projet, d'imaginer une solution, de préméditer une attaque ou une défense. Le temps passait; rien n'arrivait. — J'aurais dû aller chercher le médecin pour Ciro. Mais Ciro aurait-il consenti à me laisser sortir? A supposer qu'il eût consenti, il serait demeuré seul.

Et puis, j'aurais pu rencontrer Wanzer dans l'escalier. Et *alors*? Ou Wanzer aurait pu rentrer en mon absence. Et *alors*?

Selon les prescriptions de Ciro, je ne devais pas permettre à Wanzer de rentrer; je devais lui dire, je devais lui faire quelque chose. Eh bien! j'avais la ressource de fermer la porte en dedans avec le verrou, et Wanzer n'aurait pas pu ouvrir avec la clef. Mais il aurait tiré la sonnette, il aurait frappé, il aurait fait un furieux tapage. Et *alors*?

Nous attendions.

Ciro était couché sur son lit. Moi, j'étais assis à côté de lui et je tenais une de ses mains en lui tâtant le pouls. Les pulsations s'accéléraient avec une rapidité vertigineuse.

Nous ne parlions pas. Nous croyions entendre mille bruits, mais nous n'entendions que le bruit de nos artères. Dans le vide de la fenêtre, il y avait un fond d'azur; les hirondelles volaient en rasant, comme pour entrer; on aurait dit qu'une respiration gonflait les rideaux; sur le carrelage le soleil dessinait exactement le rectangle de la fenêtre, et les ombres des hirondelles s'y jouaient. Mais, pour moi, toutes ces choses n'avaient plus de réalité, semblaient n'être que des apparences; ce n'était plus la vie, c'était le simulacre de la vie. Mon angoisse même était devenue fantastique. Combien s'écoula-t-il de temps?

Ciro dit :

— J'ai si soif! Donne-moi un peu d'eau.

Je me levai pour lui donner à boire. Mais, sur la table, la carafe était vide. Je la pris et je dis :

— Je vais la remplir à la cuisine.

Je sortis de la chambre, j'allai à la cuisine, je mis la carafe sous le robinet.

La cuisine était contiguë à l'antichambre. Mon oreille perçut distinctement le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure. Je restai pétrifié, *dans l'impossibilité absolue de me mouvoir*. Ensuite j'entendis qu'on ouvrait la porte, et je reconnus le pas de Wanzer.

Il appela :

— Ginevra!

Silence.

Il fit quelques pas en avant, il appela encore :

— Ginevra!

Silence.

Nouveaux pas. Évidemment, il la cherchait dans les chambres. *Impossibilité absolue de me mouvoir.*

Soudain, mon fils poussa un cri, un cri sauvage, qui dénoua instantanément mes membres rigides. Mes yeux coururent à un long couteau qui luisait sur le buffet, et aussitôt ma main le saisit. Et une force prodigieuse m'envahit le bras: et je me sentis transporté comme par un tourbillon sur le seuil de la chambre de mon fils; et je vis mon fils cramponné avec une furie féline au grand corps de Wanzer; et je vis sur mon fils les mains de Wanzer...

Deux, trois, quatre fois je lui plongeai le couteau dans l'échine, jusqu'au manche.

Ah! monsieur, par charité, ne me quittez pas, ne me laissez pas seul! Avant ce soir, je mourrai: je vous promets de mourir. Alors vous vous en irez; vous me fermerez les yeux et vous vous en irez. Mais non, je ne vous demande pas même cela: c'est moi, moi-même qui, avant d'expirer, fermerai mes yeux.

Voyez ma main. Elle a touché les paupières de cet homme, et elle en a jauni... Ces paupières, je voulais les baisser, parce que Ciro se dressait à tout instant sur sa couche et criait :

— Papa, papa, *il me regarde!*

Comment pouvait-il le regarder, puisqu'il était recouvert? C'est donc que les morts regardent à travers les draps?

Et la paupière gauche résistait, froide, froide...

Que de sang! Est-il possible qu'un homme contienne une mer de sang! C'est à peine si les veines se voient: elles sont si fines qu'on les distingue à peine, à peine. Et pourtant... je ne savais où mettre le pied: mes chaussures se trempaient comme deux éponges — est-ce bizarre, eh! — comme deux éponges.

L'un, tant de sang: et l'autre, pas une goutte : — un lis...

Oh!, mon Dieu, un lis! Il y a donc encore des choses blanches au monde?

Des lis! Que de lis!

Mais voyez, voyez, monsieur!... Qu'est-ce qui me prend? Quel est ce bien que j'éprouve?

Avant ce soir, oh, avant ce soir...

Une hirondelle entra...

Laissez... laissez entrer l'hirondelle.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. Hérelle.)

LE

MINISTÈRE CASIMIR PERIER

13 MARS 1831 — 16 MAI 1832 [1]

LETTRE DU BARON PASQUIER AU BARON DE BARANTE [2]

Paris, 15 mars 1831.

Vous voyez que j'avais eu raison de vous dire dans ma dernière lettre que *j'espérais*.

1. La Révolution de 1830 avait été suivie d'une période d'anarchie dans la politique intérieure et extérieure, le ministère étant divisé entre le parti de résistance et le parti du mouvement.

A l'intérieur, les scènes révolutionnaires se multipliaient (émeutes demandant la tête des ministres de Charles X, 18 octobre; dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois et sac de l'Archevêché, 14 février 1831). A l'extérieur, le parti d'action demandait la guerre pour l'affranchissement des nationalités opprimées : Belgique, Italie, Pologne. Devant l'hésitation du gouvernement de Louis-Philippe à intervenir activement en Europe comme représentant des principes de la Révolution, le président du Conseil, Laffitte, donne sa démission. Son successeur, Casimir Perier, prend pour programme (discussion du 18 mars) : « Au dedans, l'ordre sans sacrifice pour la liberté; au dehors, la paix sans qu'il en coûte rien à l'honneur. » Profondément pénétré du sentiment de l'autorité, il l'impose au roi, à la Chambre, aux partis; réprime les émeutes de tous les partis, républicain, légitimiste, bonapartiste; dissout la Chambre des 221 qui a perdu toute autorité et forme dans la Chambre nouvelle, par l'ascendant de sa volonté, une majorité de gouvernement; fait reconnaître l'indépendance de la Belgique au Congrès de Bruxelles (juillet 1831); répond à l'intervention des Autrichiens en Italie par l'occupation d'Ancône. Il est emporté par le choléra le 16 mai 1832.

Les documents qui suivent sont extraits de la *Correspondance* du baron de Barante (IVe volume sous presse). M. de Barante représentait le gouvernement de Juillet à la cour de Turin. — Les notes signées C. B. sont de son petit-fils, M. Claude de Barante, éditeur des *Souvenirs* qui a bien voulu nous autoriser à donner ces extraits.

2. Président de la Chambre des pairs sous le gouvernement de Juillet.

Le nouveau ministère prend bien, mieux même que je n'avais osé y compter, et dans quelques jours, quand il aura fait à la Chambre sa déclaration de principes et de conduite, j'espère qu'il prendra encore mieux. Il sera éminemment quoique dignement pacifique. Réglez vous là-dessus, et il le faut bien, car je vous le déclare : avec la guerre, *tout au diable ici.*

DU COMTE SÉBASTIANI[1]

Vous trouverez dans le *Moniteur* une ordonnance du roi qui appelle à l'activité quatre-vingt mille jeunes soldats sur la classe de 1830. Ces quatre-vingt mille hommes avaient été mis à la disposition du gouvernement par une loi rendue il y a plus de deux mois, et leur nombre n'excède que du quart la proportion du recrutement annuel sous l'ancienne législation. Il n'y a donc rien d'extraordinaire dans une semblable mesure. Cependant nous l'eussions probablement différée sans l'attitude qu'ont prise depuis quelque temps, sur l'invitation de la Diète, les divers États de la Confédération germanique.

Partout on organise les contingents pour mettre l'armée fédérale au complet de paix, c'est-à-dire pour la porter à plus de trois cent mille hommes.

Nous savons que cette disposition n'est que la mise en vigueur d'une loi expresse de la Diète, jusqu'à présent assez mal observée, mais le moment qu'on a choisi pour la rappeler a dû nous frapper. Quant à nous, nos dispositions sont toujours les mêmes : nous continuons à espérer que la paix, objet des vœux unanimes de tous les gouvernements, pourra être maintenue, et dès que les puissances qui les premières ont alarmé l'Europe par des armements extraordinaires auront commencé à les réduire, nous nous empresserons de suivre leurs exemples.

1. Ministre des affaires étrangères.

DU COMTE MOLÉ

Paris, 20 mars 1831.

Je sors de chez le nouveau président du conseil, où l'affluence était grande. Son discours à la Chambre [1], sa circulaire aux préfets [2], quoique bien verbeuse, ont produit beaucoup d'effet. Le parti de l'ordre a repris courage, quoique ses adversaires ne l'aient pas perdu.

DE M. DE RÉMUSAT [3]

Paris, 2 avril 1831.

Enfin, mon cher ami, je vous écris, je le puis faire en sûreté et en liberté. Vous pensez bien que j'y ai grand plaisir. Nous avons passé par des temps où je vous ai regretté, et il y a encore de quoi se plaindre de votre absence. On n'en a pas de trop de ceux avec qui l'on peut s'abandonner en toute sympathie et penser tout haut.

Vous avez deviné, ressenti tout ce que nous éprouvions. Ce ministère Laffitte, honteux d'imprévoyance et de faiblesse, nous a même tour à tour divertis et dégoûtés. Je n'ai point vu, je n'ai pas imaginé de ministre ayant plus les vues politiques d'un courtisan, d'un grand seigneur élevé dans les cours, que celui de ce funeste étourdi, et je crois que M. de Polignac lui-même lui était supérieur. Enfin nous en sommes délivrés. La combinaison qui a succédé était la seule possible; il n'y avait pas moyen de composer plus fortement le cabinet. Ceux qui ont le plus de talent ont encore plus de discrédit que de talent. Il n'y a que Sébastiani que je regrette de voir là. Casimir va bien, il a du dévouement,

1. Le discours du 18 mars (où il développe son programme). C. B.

2. Circulaire du 19 mars, aux préfets, dans laquelle M. Casimir Perier développe les principes qui doivent désormais prévaloir dans l'administration. C. B.

3. Le collaborateur de M. Thiers dans la fondation de la troisième République.

du tact et du courage. Par malheur il est impropre aux détails et neuf en tout. Cependant il a du succès et un crédit dans les salons, et une faveur près de nos amis qui passe toute idée. Je me sens disposé à le seconder; on me l'a tant conseillé, on m'y a tant pressé que me voilà à peu près ministre de l'intérieur [1], au moins pour les détails. Je ne resterai pas là, car il faut que j'aille me faire élire. Ce ministère est peu capable, peu décidé. Tout ce qui se fait émane uniquement de la volonté du président du conseil. Il a déjà donné cinq ou six fois sa démission. Sébastiani, qui se voit en péril, trahit tout bas, et passe insensiblement dans le parti de la guerre, afin de ménager sa sortie. Je voudrais fort qu'il partît et que Casimir Perier prît sa place. Il faudrait laisser tout l'intérieur à d'Argout [2] et ne rien changer. Je crois que vous ferez bien de correspondre un peu avec le président du conseil.

L'intérieur ne me paraît pas malade d'un mal incurable. Il y a pourtant de l'agitation. Il n'y a que les ardents qui font du bruit, mais leur influence est circonscrite et superficielle. Cependant l'impression est pour eux et ils gagnent. A Paris, la réaction a bien un peu commencé, mais dans les départements, c'est le mouvement qui est en progrès. J'ai mauvaise idée des élections. Cependant tout n'est pas perdu, si nous pouvons remettre la main sur nos préfets et, par eux, sur la France. Les émeutes ont pris fin, nous n'avons qu'un peu d'inquiétude sur le procès des républicains qui doit se juger le 6 [3]. Il n'y a d'un peu organisé que le parti bonapartiste. L'Ouest fermente, mais tout cela, vendéens, bonapartistes, républicains, n'est rien, si nous n'avons pas la guerre. En attendant, l'état des finances est effrayant, il y a des chances de banqueroute dès le mois prochain.

1. M. de Rémusat était, mais sans caractère officiel, un des collaborateurs, au ministère de l'intérieur, de M. Casimir Perier. C. B.

2. Le ministre du commerce et des travaux publics. C. B.

3. Pendant les troubles qui éclatèrent à l'occasion du procès des ministres, l'attitude de l'artillerie de la garde nationale avait été telle que sa dissolution s'était imposée. On acquit bientôt la conviction qu'une entente avait eu lieu entre les chefs des sociétés populaires et une partie de l'artillerie dans le but de provoquer la guerre civile et de changer la forme du gouvernement. Dix-neuf prévenus, au nombre desquels M. Godefroy Cavaignac et Trélat, comparurent le 6 avril 1831 devant la Cour d'assises. C. B.

Que pensez-vous de votre Italie? On dit ici que le prince de Carignan[1] est devenu ennemi de la France. Je crois que si l'occasion s'offrait favorable, vous pourriez rendre un grand service à ce gouvernement-ci. Une négociation brillante, un agrandissement de territoire seraient bien utiles : ce serait le vrai baptême de cette royauté nouvelle. On ne doit point se dissimuler que la guerre est très populaire; c'est une réaction naturelle contre quinze ans d'humiliation, c'est une revanche de deux invasions. On croit à la guerre parce qu'on la désire. Si l'on pouvait persuader aux gens qu'elle est impossible, tout serait sauvé. Le seul côté faible du ministère, c'est qu'on craint qu'il n'endorme et ne perde la France en s'obstinant à la paix.

Les associations sont mortes; encore une fois l'intérieur est très réparable, que le pouvoir se montre un peu, et on viendra à lui.

DE LA DUCHESSE DE BROGLIE[2]

Paris, 3 avril 1831.

Cher Prosper, vous allez avoir de nos nouvelles d'une manière encore plus agréable que toutes les autres. C'est un soulagement de penser que votre isolement va finir et que vous allez retrouver là-bas votre vie de famille[3]. Pendant ce temps-là, nous allons mieux ici, du moins nous y tâchons. Ce nouveau ministère montre de la vigueur, de la loyauté, de la décision, mais il a peine à inspirer confiance, peine à ramener cette opposition inconsciente et effrayée qui a l'air d'avoir peur de tout sans se soucier de rien. Du moins, M. Perier est un homme décidé et ferme, il soutiendra ce qu'il a entrepris.

1. Le prince de Carignan, chef de la branche cadette de la maison de Savoie et héritier présomptif de la couronne, était sur le point de succéder, sous le nom de Charles-Albert, au roi Charles-Félix, dont l'état de santé semblait désespéré. C. B.

2. Madame la duchesse de Broglie était fille de madame de Staël. C. B.

3. Madame de Barante partait pour rejoindre son mari à Turin. C. B.

La brochure[1] de M. de Chateaubriand vous sera parvenue; cela m'a surpris de le voir si aigre, la conversation n'y préparait pas. Il est, dit-on, dans une affreuse détresse d'argent : comme il se dit exilé pour passer l'été en Suisse, il pourra aussi se dire ruiné par le gouvernement parce qu'il a fait des dettes. La proposition de M. Baude[2] a irrité bien des personnes, l'attitude de la Chambre était odieuse ce jour-là : certains mots, certaines expressions inutiles aigrissent plus de gens que des choses plus graves. Cette Chambre ne pense qu'à s'en aller et à se faire réélire; elle est désorganisée pour le moment. Cependant elle ne veut pas accepter les amendements à la loi d'élection de la Chambre des pairs[3]. M. Royer-Collard lui-même en est choqué et dit que c'est une insolence à la Chambre des pairs de les avoir faits. Vous voyez jusqu'où va l'anarchie des esprits. La presse tombe dans un grand décri, le métier de journaliste ne sera plus fait à l'avenir par des gens dignes de respect comme il l'a été. Ce pauvre M. Villemain a eu encore un échec, il est bien triste. Au milieu de tout cela on parle un peu de *Notre-Dame de Paris* que je n'ai lu que par éclairs, mais qui m'a fait horreur.

DE M. GUIZOT

Paris, 8 avril 1831.

La charrette est retournée du bon côté, voilà le fait. Depuis quelques jours même elle commence à marcher, et l'effet en est déjà visible. Je suis toujours, et plus que jamais, convaincu qu'une administration sensée, agissante, résolue, marchant

1. *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille.* G. B.

2. Proposition relative au bannissement du roi Charles X et de sa famille. G. B.

3. Le projet de loi voté par la Chambre fixait à 200 francs le quantum d'impôts à payer pour être électeur, mais assimilait aux contributions directes qui conféraient le droit électoral *les suppléments d'impôt de toute nature connus sous le nom de « centimes additionnels »*. La Chambre des pairs abaissait le cens de 200 à 150 francs, mais ne tenait compte, pour établir ce dernier chiffre, que des contributions directes proprement dites. Ces modifications furent repoussées par la Chambre des députés.

G. B.

droit sur ses adversaires, ralliera une majorité capable, très capable de lutter avec avantage contre l'anarchie. Casimir Perier est le noyau, le noyau très convenable d'une administration pareille. Il a le jugement politique et le courage politique. Amis et ennemis, tous le prennent au sérieux. C'est beaucoup, c'est plus de la moitié. Il finira la session avec avantage. Nous verrons après. Il faut faire les élections. Tout est là. Le parti mettra tout en œuvre contre nous. Cependant je crois que nous avons la chance. J'y compterais presque tout à fait, si la tribune était toujours active. C'est notre force. En tout, voilà la révolution de Juillet coupée en deux, un parti de gouvernement et un parti d'opposition; c'est là un grand caractère de ce qui vient de se passer.

Nous aurons encore un ou deux grands débats politiques avant la clôture. Que les affaires du dehors tournent bien; nous sommes, au dedans, en position et en état d'en profiter. Vendre la paix à l'Europe au lieu de la lui acheter, voilà notre problème; car il nous faut la paix, tant que nous ne pourrions avoir qu'une guerre générale et révolutionnaire. Or, tenez pour certain que nous en sommes encore là. Ce qui se passera autour de vous est, pour nous, d'une extrême importance. On m'assure ici que le prince de Carignan est en grande courtisanerie avec l'Autriche, et que nous gagnerons peu au change. J'ai peine à croire qu'un changement quelconque, là, ne soit pas pour nous une occasion de profit. Que nous paraissions en tête d'un progrès de civilisation et de liberté en Europe, quelque lent qu'il soit, nous aurons beau jeu. Il faut même, il faut absolument, pour nous, que le progrès soit lent et régulier. Nous sommes un gouvernement régulier, engagé dans la société des États européens, quoique différent de la plupart d'entre eux. Si nous ne prenons pas fermement cette position, si nous restons en dehors de l'Europe, nous ne servirons bien ni la cause des peuples ni la nôtre.

A M. ANISSON DU PERRON

Turin, 2 mai 1831.

Je vais être dans de grandes anxiétés sur les élections et

chaque courrier, dès qu'elles seront commencées, aura pour moi un vif intérêt. Je crains le succès du parti anarchiste; je crains encore plus les provinciaux ignorants, médiocres de situation, méfiants, envieux, dont l'éducation sera longue à faire, et qui, en attendant, seront funestes sans mauvaise intention.

DE LA DUCHESSE DE BROGLIE

Broglie, 29 mai 1831.

Si vous voulez des nouvelles de nos départements, je vous dirai que leur modération dépasse toute espérance. On porte M. Villemain dans deux arrondissements; on voudrait contester M. Dupont[1] à Bernay, au moins perdra-t-il bien des voix. Victor ne croit pas qu'on doive s'opposer à lui à Bernay et votera pour lui. M. Guizot a eu une marche triomphale dans le Calvados : il a trouvé partout un grand bon sens et tous les honnêtes gens pour nous. A tout prendre donc, il me semble que nous avons immensément gagné depuis deux mois.

Mais la Pologne est là pour pénétrer le cœur d'admiration et de douleur: si nous la voyons périr, quelques bonnes raisons que nous ayons, ce sera une douleur et un souvenir affreux. Dieu nous préserve de la guerre pourtant! Votre Italie pâlit bien devant cette admirable Pologne.

DE LA DUCHESSE DE DINO[2]

Londres, 5 juin 1831.

M. de Broglie vous aura sans doute écrit quelle est l'impression qu'il a reçue de l'état de ce pays-ci. Il m'a paru

1. Dupont de l'Eure (1767-1855), présida le premier ministère qui suivit la Révolution de 1830, appartenait au parti d'action.

2. Nièce de Talleyrand, alors ambassadeur à Londres, dont elle tenait le salon. — Voir la notice que lui consacre M. de Barante dans le volume III de ses *Souvenirs*, p. 581.

qu'il l'avait singulièrement bien apprécié, aussi je vous renvoie à lui pour le jugement à porter. Du reste nous sommes à quinze jours de cette lutte si formidable[1] et qui probablement amènera une ère nouvelle pour ce pays-ci. Quand je vois à quel degré de gloire et de puissance il est parvenu, je me demande s'il peut gagner au change: et ce n'est qu'en étant révoltée par l'excès de la misère qui se place auprès de l'excès du luxe que je me réponds *oui*. Mais ce meilleur état de choses ressortira-t-il de la modification qu'on propose, ou, pour dire comme les *tories*, de la révolution qu'on provoque? C'est ce que je ne me hasarderai pas à décider.

Je suis revenue de France avec une bonne prévision sur nos élections. J'ai été enchantée de M. Perier, autour duquel tous les honnêtes gens se groupent avec confiance. M. Royer-Collard sort pour lui de sa retraite et de son silence. J'ai eu une grande joie à voir votre ami de la rue d'Enfer. Comme elle est dispersée notre société! Et que ces matinées de la rue Saint-Florentin sont déjà loin de nous!

Il y a peu de Français ici qui méritent la peine d'être cités. M. et madame de Lamartine font exception, mais ils n'y ont aucun succès, parce qu'elle est insignifiante et lui prétentieux à l'effet, et que c'est juste tout ce qui déplaît davantage ici. Les carlistes abondent, mais je ne les vois pas, je ne les rencontre même pas. Je sais qu'à Holyrood on se querelle à s'arracher les yeux et qu'à Bath madame la duchesse de Berry s'occupe de ses affaires à elle les plus intimes et les plus privées. La duchesse de Saint-Leu est venue augmenter le bariolage qui se forme ici; elle n'y est du reste qu'en passant, et j'ai été lui dire moi-même, de la part de M. de Talleyrand, que notre gouvernement l'autorisait à traverser la France sous le nom de madame d'Arenenberg pour retourner aux bords du lac de Constance. Elle est tout juste telle que je l'ai connue jadis. Il y a de certaines gens sur l'humeur desquels les plus grandes secousses n'influent pas plus que les années ne laissent de traces sur leur figure.

1. Le bill de réforme électoral présenté par le cabinet libéral de lord Grey avait été rejeté par la Chambre des communes, le 21 avril. La dissolution du Parlement suivit aussitôt ce vote. Des élections générales allaient avoir lieu.

DE M. GUIZOT

Paris, 20 juin 1831.

Mon cher ami, nous sommes dans la crise électorale; elle est très vive. Je n'ai jamais vu la faction si enragée. L'alliance du bonapartisme et du jacobinisme est définitive et étroite. Ils se promettent de se duper l'un l'autre; mais en attendant, ils agissent de concert. Les émeutes de ces jours-ci étaient leur coup monté. Il a échoué; la garde nationale et la troupe de ligne sont très animées; mais ce n'est pas fini. Il faut que les Chambres, les tribunaux, la force publique y mettent la main ensemble et fermement. La répression ne sera efficace que lorsqu'on verra tous les pouvoirs y concourir avec résolution. La mollesse des jurés est un phénomène. Ils acquittent aux assises les gens qu'ils ont bourrés dans les rues. L'esprit dans lequel la liste annuelle a été faite y est pour quelque chose, mais la disposition générale des jurés eux-mêmes pour bien davantage.

J'attends la Chambre avec grande impatience. C'est là notre force. Tout annonce de bonnes élections, une grande majorité. J'y crois, cependant j'attends. La bourrasque est vive, et vous savez quel rôle joue, dans les élections, le vent du moment. La bataille électorale gagnée, la session sera rude. Nous aurons, dans la Chambre, beaucoup d'inexpérience, d'exigence, et une extrême timidité à se commettre avec les gens à qui pourtant on aura affaire. C'est là toute la force de la faction; on est très décidé à ne pas vouloir de son triomphe et très timide à lui faire la guerre. Sans la question de l'hérédité de la pairie[1], nous aurions, dans les élections du moins, un jeu très facile et très sûr. Personne ne peut dire ce que deviendra cette question dans les Chambres:

1. Lors des modifications faites à la charte, en août 1830, la question de l'hérédité de la pairie avait été réservée par le deuxième paragraphe de l'article 68 ainsi conçu : « L'article 23 de la charte sera soumis à un nouvel examen dans la session de 1831. » La nouvelle Chambre allait donc avoir une importante décision à prendre à ce sujet. La suppression de l'hérédité fut la plate-forme généralement adoptée pendant la lutte électorale de 1831. C. B.

mais, sans nul doute, si on la plaidait devant les collèges, on la perdrait.

Casimir Perier est bien, très bien, homme de jugement et d'action, s'il en fut. Les deux voyages du roi[1] ont très bien réussi. Les affaires du dehors ont, au dedans, beaucoup d'importance; il faut que nous puissions en parler haut. L'amour-propre national est au fond de toutes les questions. Singulier état de société! Jamais les impressions, les passions publiques, toute cette vie morale et mobile des peuples n'ont tenu plus de place, exercé plus d'influence; et on veut que les gouvernements ménagent et satisfassent avant tout les intérêts matériels. On a de l'imagination, de l'ardeur et on veut être tranquille, et que tout soit doux et commode autour de chacun. C'est difficile. Nous verrons.

DE LA DUCHESSE DE BROGLIE

Broglie, 22 juin 1831.

Cher Prosper, moi aussi j'avais bien envie d'avoir de vos nouvelles; je trouvais ce temps de silence de part et d'autre bien long, mais j'ose à peine écrire de mon coin tout tranquille dans un moment où l'on a besoin de savoir des nouvelles et où je ne peux en donner. Nous venons d'avoir encore une alerte à Paris, il me semble que cela s'est bien terminé et que le résultat sera fort heureux; néanmoins il y a dans cette renaissance de troubles presque périodiques quelque chose de bien singulier; tant d'éléments d'ordre, de paix, de stabilité, et cependant ni paix, ni ordre, ni stabilité. Je ne puis m'empêcher de croire que cela tient à l'absence de convictions profondes dans les esprits. Notre ordre social pose sur lui-même, il n'invoque rien de supérieur, et ceux qui nous gouvernent n'ont leur recours qu'en eux-mêmes. Nous bâtissons sur le sable, l'édifice est régulier, bien fait, de façon qu'il se soutient pour ainsi dire par son propre poids, mais,

1. En Normandie et dans l'Est. C. B.

à chaque instant, on le sent branler. La vie, ce phénomène que M. de Lamartine chante si bien dans son élégie du *Chêne*, la vie, ce mystère dans l'ordre moral et physique, ce n'est pas à l'œuvre de l'homme qu'elle appartient. Il a bien bonne volonté de notre temps; il est raisonnable, courageux, paisible; mais ce principe solide et ardent qui fait subsister les États et les individus pourrait bien nous manquer. Voilà un peu de galimatias:

Mais que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe?

et, comme les événements actuels ne permettent pas qu'on se distraie d'eux, force est bien de les rallier à ses préoccupations habituelles.

Notre pays est fort paisible, le peuple souffre pourtant, ce pauvre peuple au-dessus duquel on fait toutes les révolutions sans qu'il lui en arrive un verre d'eau de plus, au contraire.

Le *choléra morbus* n'arrive pas; l'épidémie de Paris n'est rien qu'un rhume, dit-on, mais de grands événements, de grands fléaux n'étonneraient pas beaucoup de notre temps. L'homme a besoin de quelque chose, il me semble que l'équilibre des facultés est rompu, il y a plus de raison que de convictions; il semble qu'on en sait trop aujourd'hui sur la destinée pour n'en pas savoir plus. Je lis M. de Chateaubriand. Quand il parle de lui, il est bien ridicule; il veut toujours qu'on le plaigne des malheurs qu'il s'impose, il s'est composé une grande infortune et il nous la raconte. Son histoire est pourtant amusante : il a toujours de la verve à tort et à travers. On le fête beaucoup à Genève.

AU COMTE DE MONTLOSIER

Turin, 16 juillet 1831.

Voilà les élections faites, et avant de fermer ma lettre, j'en connaîtrai plus de la moitié. Il n'y a victoire à chanter pour personne. Cependant, il faut se féliciter, car il pouvait arriver bien pis. La Chambre représentera cette anarchie de doctrines que vous peignez si bien. Elle sera rongée de

ce mal qui ronge la France, de cette lutte entre deux ou trois hypocrisies. Nous aurons des discussions où personne ne dira sa bonne vérité, où beaucoup même ne sauront pas vraiment s'ils ont une conviction. On se bat contre choses qui déplaisent sans trop savoir si les choses qui plaisent sont possibles. L'ancienne révolution ne portait pas ainsi en elle-même le ver du scepticisme, elle était présomptueuse et outrecuidante; celle-ci est destructive sans aucune hardiesse de création. Il y a de quoi patauger longtemps, de quoi vivre dans le provisoire, mais si l'on peut sauver le matériel de l'ordre public, il finira par assoupir et assouplir les opinions; chacun se remettra de son mieux à faire ses affaires. Ce fut le passeport de la Restauration, on ne peut espérer rien de plus, et encore; quant aux questions du dehors, elles se résoudront toutes, sauf la Pologne, peut-être, par notre état intérieur. On n'a nulle envie de nous faire la guerre, on voudrait que le volcan s'éteignît. C'est le vœu sincère de tous les cabinets. Comment en serait-il autrement?

AU COMTE SÉBASTIANI

Turin, 23 juillet 1831[1].

Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 15 juillet sous le n° 36, relativement aux tentatives de désordre qui ont été si efficacement réprimées le 14 juillet dernier. Je n'ai eu à dissiper aucune prévention, à redresser aucun faux jugement à cet égard. En général, on apprécie avec assez de justesse les faits isolés, les circonstances particulières.

Je n'ai jamais vu, par exemple, le cabinet de Turin et le corps diplomatique attacher une importance exagérée à telle ou telle émeute de Paris.

Les notices transmises par la correspondance des ambassades sont, ce me semble, exactes et sensées. Ce n'est pas sur ce point que se portent les préjugés d'opinion, les alarmes

1. Dépêche officielle, n° 92.

excessives, les pronostics funestes, la marche générale des choses, l'ardeur et la confiance des partis hostiles à notre gouvernement. L'insolence, les déclamations, la rage insensée de la plupart des journaux, les engagements pris par beaucoup de députés, la crainte de voir la Chambre ou le ministère se laisser imposer par les clameurs d'une opinion publique fausse ou passagèrement égarée; telles sont les considérations qu'avec plus ou moins d'exagération développent et font ressortir soit les gens timides, soit les hommes ennemis de la France et des principes sur lesquels notre gouvernement est fondé. C'est en ce sens et comme symptôme que les troubles de Tarascon[1], avaient produit un effet qui subsiste encore. On y avait vu un danger de plus pour l'ordre public, dans la désobéissance des troupes. Leur conduite constante à Paris est la meilleure réponse à ce genre d'alarmes. En résumé, Votre Excellence doit penser que, dans un pays si voisin de la France, en communication journalière avec nous, parlant notre langue, l'état de l'opinion est à peu près le même. Chacun, selon sa situation, sa nuance politique et ses lumières, pense et parle, à Turin, sur nos affaires, comme il le ferait à Paris.

DU DUC DECAZES

Paris, 1er août 1831.

Casimir Perier a blessé profondément la Chambre des députés, en lui mettant le marché à la main sur la présidence. Il a été beaucoup trop tranchant et pas assez prévenant dans ses rapports avec eux. Un grand nombre se plaignent de son peu de politesse. Il n'écoute pas et ne sait dire autre chose, si ce n'est qu'il se retirera si on ne lui accorde pas ce qu'il demande. Voilà ce qui explique une partie de l'échec qu'il vient de recevoir. Laffitte a eu 177 voix, Girod (de l'Ain)[2] 181. Il en fallait 180 pour la majorité, Girod a donc été élu, mais ce

1. Des troubles assez sérieux venaient d'avoir lieu à Tarascon. Deux régiments avaient refusé de disperser les émeutiers. C. B.

2. Candidat du ministère.

n'en est pas moins un échec. Le ministère se retirera-t-il? Tous, sauf Casimir Perier, sont désireux de la négative, j'en suis sûr, mais Casimir Perier penche fort pour l'affirmative et nos deux amis qui sont ses plus intimes conseillers, de Broglie et Guizot, pensent de même, quoique je croie qu'ils ne l'y poussent pas, effrayés de la responsabilité du conseil[1].

DE LA DUCHESSE DE BROGLIE

Étiolles, 4 août 1831.

Cher Prosper, je n'ai pas pu trouver un moment encore pour vous écrire dans nos fêtes[2] et dans nos troubles. Maintenant c'est d'Étiolles[3], à quelques lieues de tout cela, que je vous écris. Les fêtes ont été admirables; elles nous ont vraiment rendu pour quelques instants les souvenirs de nos impressions de la Révolution. L'esprit militaire et si paisible en même temps qui se manifeste dans la *Revue*, cette union de la population et des soldats, c'était bien beau et bien rassurant. Nous sommes sortis de tout cela par la chute ministérielle qui nous plonge dans l'effroi. Rien n'est décidé encore : la gauche ne veut pas du ministère dans ce moment. M. Perier n'en veut plus, et qui oserait prendre sa place? L'effroi est grand, la Chambre est bien singulière : il y a une absence absolue de discipline, chacun arrive non pas avec un système arrêté contre le gouvernement, cela vaudrait peut-être mieux, mais avec des vues personnelles chimériques, sentimentales : l'idée qu'il faut marcher ensemble ne leur vient pas. Cette Chambre, comme le pays, est un collier de grains de mille couleurs dont on a coupé le fil.

La nomination de M. Girod, à une voix, a surpris tout le monde; vainqueurs et vaincus furent également attrapés et on ne voyait que visages longs dans la Chambre. On blâme

1. Il donna sa démission, mais la retira à la nouvelle de la rupture de l'armistice conclu le 5 novembre 1831 entre la Hollande et les provinces belges révoltées. C. B.

2. Les fêtes commémoratives de la révolution de Juillet. C. B.

3. Propriété du comte de Sainte-Aulaire dans le département de Seine-et-Oise. C. P.

M. Perier de sa retraite. Victor l'approuve beaucoup, mais la Chambre lui en veut bien de ne pas s'être laissé chasser. On tentera tout avant de se décider à la gauche.

Dites à madame de Barante de ne pas croire tous les contes du choléra morbus, on exagère beaucoup, il est très doux en Hongrie.

DE M. GUIZOT

Paris, 11 août 1831.

Mon cher ami, j'ai tout juste le temps de vous dire deux mots. Je parlerai peut-être aujourd'hui sur l'adresse, et je n'ai que trois heures d'ici à la séance pour y penser un peu. Vous n'avez aucune idée du temps que j'emploie, ou que je perds, en conversations. C'est le premier soin à prendre dans une Chambre si neuve. Aurons-nous assez de temps pour attendre l'effet de ce soin-là? Je n'en sais encore rien. Les dispositions violentes, l'extrême gauche sont certainement en minorité dans cette Chambre; mais la raison, la bonne conduite n'y sont pas en majorité. Il n'est pas impossible de leur faire une majorité; mais le travail sera long et difficile. Il commence seulement. Mon avis fort arrêté est qu'avant tout il faut se conserver entier. On ne peut réussir que par une marche très ferme, très nette, dans laquelle la Chambre soit entraînée. Si on ne réussit pas, il faut tomber debout. Peut-être cette seconde issue est-elle la plus probable, non pas demain, mais d'ici à un mois. Si cela arrive, on essayera d'un ministère terne, flottant, qui cherchera quelque appui dans l'extrême gauche.

Voilà où nous en sommes. C'est la politique de café qui nous fait le plus de mal. Sur les affaires du dedans, il y a du bon sens dans la Chambre, malgré la faiblesse. Sur le dehors, la badauderie domine. L'incident de Belgique nous a sauvés il y a huit jours. En tout, la peur de voir M. Perier s'en aller est grande, très grande même, parmi les gens à qui il déplaît. Je ne regarde point comme impossible, tant s'en faut, qu'au moment du vote, cette peur l'emporte sur toutes choses. Mais je n'oserais vous le promettre.

A M. ANISSON DU PERRON[1]

Turin, 13 août 1831.

Mon cher ami, on m'écrit que mes amis approuvent fort toute la conduite qu'a tenue M. Perier. C'était bien ce que j'en avais pensé ici; plus faible, il n'aurait eu ni considération ni autorité : on l'aurait chassé après trois mois misérablement passés. Il faut que la Chambre se résigne à la discipline de majorité et de minorité et que le gouvernement ne soit plus pour elle une affaire de passe-temps, qui ne lui impose nulle responsabilité. C'est elle qui est devenue le souverain; on doit la traiter comme on a traité Charles X et la forcer à manifester sa vraie volonté, sans nous tenir dans l'incertitude. Cette Chambre est sans doute vulgaire, bornée, méfiante, venue de bas lieux. Pourtant la majorité a évidemment bonne intention et craint le désordre. Aura-t-on le temps de faire son éducation avant qu'elle ait amené beaucoup de mal? C'est ce que nous allons voir.

DU COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST[2]

Paris, 25 août 1831.

Je viens de passer plusieurs mois à Paris, témoin d'une

1. Auditeur au Conseil d'Etat, puis préfet de l'Arno sous l'empire, M. Anisson du Perron avait été appelé en 1809 à la direction de l'Imprimerie impériale, fonctions presque héréditaires dans sa famille avant 1789 et qu'il conserva jusqu'en 1823. Maître des requêtes (1809-1827), commissaire du sceau (1815-1827), député du Puy-de-Dôme (1830-1831), de la Seine-Inférieure (1833-1842), M. Anisson du Perron fut créé pair de France en 1844. Il avait épousé en 1816 une sœur de M. de Barante. C. B.

2. Petit-fils du ministre de Louis XVI, le comte Alexis de Saint-Priest (1805-1851) ne débuta dans la vie politique que sous la monarchie de Juillet, pendant laquelle il fut successivement chargé d'affaires à Parme (1831), ministre plénipotentiaire au Brésil (1833), en Portugal (1835), en Danemark (1838), pair de France (1841).

M. de Saint-Priest a écrit de très nombreux ouvrages de littérature, de poésie, de voyages et surtout d'histoire. Il a été nommé membre de l'Académie française en 1847. C. B.

lutte acharnée entre les deux partis. A qui restera la victoire? La pierre d'achoppement, comme vous le savez, est cette malheureuse affaire de la pairie; je l'avouerai franchement, tout en rendant un juste hommage aux hautes qualités du président du conseil, tout en admirant sa fermeté, son courage, j'ai lieu de regretter qu'il n'ait pas de plan suivi. Peut-on en avoir au milieu d'événements brusques et inattendus? je ne sais; j'ose croire cependant qu'un projet sur la pairie aurait dû être mûri dans le conseil, depuis l'avènement du ministère. Jusqu'à présent, rien n'est définitivement arrêté. Dans la réunion de pairs qui a eu lieu au ministère de l'intérieur, la question de la nomination royale a été posée comme un *sine quâ non*. M. Perier semblait y tenir fortement. M. Perier annonçait qu'il n'y renoncerait à aucun prix. Maintenant, dit-on, un compromis est passé entre ce système et celui des candidatures : le roi nommera *proprio motu*, mais d'après des catégories.

Le propos des carlistes redevient très audacieux, très insolent, je ne sais sur quoi ils s'appuient, mais ils affectent de grandes espérances. Il paraît certain qu'ils s'attendaient à une révolution populaire à Paris lors des Trois Journées. Madame la duchesse de Berry devait se jeter sur les côtes du Midi et établir un cordon sanitaire moral entre la France républicaine et la France royaliste; on reconnaît bien là les folles espérances si ordinaires au parti. La bonne compagnie de Paris est presque entièrement carliste. Ces messieurs et ces dames ne font pas précisément la moue à nous autres mal pensants, mais ils ont des comités particuliers, des coteries inaccessibles aux profanes. De plus, ils entretiennent un petit journal appelé *la Mode*, qui dit de grosses injures aux orléanistes, dans le goût du *Figaro;* on accuse plus d'une duchesse et d'une marquise d'y coopérer. Madame de Chastellux, entre autres, est véhémentement soupçonnée, et ce qui me fait croire, en effet, que des gens du monde s'y mêlent, c'est la médiocrité de la rédaction et l'exactitude de certains renseignements fashionables.

AU COMTE DE MONTLOSIER

Turin, 3 septembre 1831.

M. de Talleyrand, mon cher ami, a, ce me semble, rendu un grand service à la France et à l'Europe en maintenant cette bonne intelligence avec l'Angleterre, seul moyen de tout sauver. Je sais bien que c'était chose si vraie et si évidente que la politique de lord Grey a été sur ce point identique avec la politique du duc de Wellington, mais ce n'en est pas moins une belle page de la vie de M. de Talleyrand, et, malgré la facilité qu'il a pu trouver, l'habileté a dû être nécessaire. Préservés de ce côté-là, le serons-nous aussi des autres? Échapperons-nous à tant de dangers? Serons-nous garés des conséquences pour ainsi dire nécessaires de la situation actuelle?

Je suis presque de l'avis de l'abbé de Pradt, et j'ai envie de partager son irritation, non contre le régime représentatif et la liberté de la presse, mais contre les petites gens et les passions basses. Le drame est bon, mais les acteurs sont de trop bas lieu. La liberté est aristocratique de sa nature. Les classes inférieures livrées à elles-mêmes ne savent faire que de l'anarchie ou du despotisme. L'exemple de l'Amérique n'a point d'autorité céans : l'égalité, si elle y règne, n'est pas une oppression du supérieur par l'inférieur; elle existe, on ne la fait pas, et pour la faire en France, il faut violer l'équité, les habitudes et l'état nécessaire de la société. La nouvelle Chambre ne semble pas de force à résister aux impulsions de cet esprit révolutionnaire; il y a là beaucoup de braves gens qui en sont éloignés par la raison, mais qui s'en rapprochent par leur penchant. Le péril subsiste. M. Perier et nos amis soutiennent vaillamment la lutte, mais les avantages qu'ils ont pu remporter n'ont pas encore fait rompre d'une semelle le parti opposé : il a un sentiment de sa force qui le soutient. Je suis pourtant convaincu qu'il n'en a que pour le désordre. Son illusion est de croire qu'il recommencerait la Convention et son règne de la Terreur. Il n'en est rien. Il aurait la guerre civile dans un quart de la France et le reste ne lui

payerait pas d'impôts. On ne saurait trop le dire : c'est la vérité, et il est utile qu'elle soit connue d'avance. Notre bonne chance c'est qu'il y a une grande masse de raison répandue dans le public. On ne veut pas plus la guerre intérieure en France, qu'en Europe on ne veut la guerre extérieure; or, quand beaucoup, beaucoup de gens veulent une même chose, ils ont beau être inertes, malhabiles, sans organes suffisants, leur volonté, par cela même qu'elle est universelle, a une grande action. C'est une atmosphère qui enveloppe tout, arrête ou gêne les mouvements qui lui sont contraires. Je ris de moi-même qui mets mon espoir sur l'air du temps. Je n'y sais pourtant que cela, car j'ai peu de foi aux individus, encore que M. Perier me paraisse un brave et habile homme.

DE LA DUCHESSE DE BROGLIE

Paris, 9 septembre 1831.

Cher Prosper, j'ai reçu votre aimable lettre à Étiolles d'où je suis revenue dernièrement. J'y ai passé un temps très doux, sans être trop loin ni trop près du mouvement. A présent me voici au milieu, il me semble que les affaires ont beaucoup gagné, qu'il s'est fait beaucoup de progrès dans les esprits. A entendre M. Guizot, tout va à merveille : il est de ceux qui espèrent beaucoup de la nouvelle Chambre; elle est sans lumière, mais bien intentionnée, consciencieuse, et n'accueillant aucune mauvaise doctrine. Elle est bien dépourvue de toute connaissance pratique et en même temps ne se doute pas qu'il y ait quelque chose au-dessus de sa tête; mais, dans cette sphère intermédiaire qui n'est ni le ciel ni la terre, et où je crains bien qu'il n'y ait beaucoup de brouillard, elle a très grande envie de bien faire. Le ministère ne la prend pas bien. D'abord elle n'entend guère qu'on la gouverne; elle trouve cela malhonnête, et puis on ne se donne pas de peine; on ne s'entend pas à la bien disposer.

Nous avons aujourd'hui même une émeute; on y est accoutumé et personne ne s'en dérange : celle-ci ne semble pas politique, elle paraît avoir la misère pour prétexte. Le prétexte

est si réel qu'il est toujours inquiétant. La Chambre est folle sur le point des économies; il faudra renoncer à lui faire entendre raison sur ce sujet. La Chambre des pairs a beaucoup d'humeur; elle fera ce qui lui sera prouvé nécessaire pour le repos public, mais jusque-là elle résistera bien. Cette question est bien embrouillée : à la Chambre mille projets se présentent à toutes les têtes, aucun ne satisfait : celui qui paraît avoir le plus de faveur, c'est la loi du gouvernement avec des catégories assez larges pour comprendre tout le monde.

Pendant ce temps l'état du monde est terrible; tous les fléaux sont déchaînés et les yeux fatigués ne peuvent se tourner vers un seul point où il y ait repos. J'en ai l'imagination sombre, la vie et son petit train paraît peu de chose quand la mort et la souffrance moissonnent à grands coups tant de nos semblables. Je n'ai pas espoir de repos de nos jours, il me semble qu'un malaise inconnu et toujours renaissant nous suivra jusqu'à la fin.

DU DUC DECAZES

Paris, 19 septembre 1831.

Mon cher ami, je ne vous dirai pas grand'chose, ma belle-mère[1] vous racontera notre position que les journaux, d'ailleurs, vous auront fait connaître plus avancée, lorsque ma lettre vous parviendra. Elle est déplorable, et je ne sais comment nous en sortirons. Le roi a perdu ici toute popularité et, s'il lui en reste, elle est bien faible. En province, il n'en est pas ainsi, mais, s'il n'y prend garde, le niveau s'établira bientôt dans tout le royaume. Une partie de ce qu'il a fait pour gagner cette popularité a contribué à la lui faire perdre: sa familiarité avec le peuple, sa camaraderie avec les troupes ont pu faire aimer l'homme par quelques-uns, mais ont ôté toute dignité au roi; or, on ne comprend pas un roi qui n'a pas de dignité personnelle, qui n'a pas d'autorité, de fermeté, qui reçoit quinze cent mille francs par mois et qui en dépense à peine le tiers. C'est ce dernier fait surtout, qui, commenté

1. Madame la comtesse de Sainte-Aulaire. C. B.

par les orateurs des groupes, fait le plus de mal au roi. Il est certain cependant que le roi n'économise rien, en ce sens qu'il emploie chaque mois les quinze cent mille francs qu'il touche, mais il les emploie à des dépenses non productives pour les marchands et les fabricants. Il paie cent vingt mille francs par mois à la Banque pour Laffitte[1]; il a payé cinq millions de francs pour moitié du prix de la forêt de Laffitte, etc.

Mais ce n'est pas pour ces dépenses-là qu'on donne une liste civile, et ce ne sont pas celles qui, en occupant les ouvriers dans leurs ateliers, les empêchent de se joindre aux artisans des émeutes. Le roi n'a pas assez calculé ce que ferait dans la balance, pour l'ordre, un million dépensé de plus par mois à Paris. Je lui disais, il y a un an, je lui répétais il y a quinze jours, que, s'il voulait être roi, il devait dépenser trois millions par an pour la politique : il ne sait pas en dépenser la dixième partie. Ainsi, il faudrait acheter l'action de Cauchois-Lemaire dans le *Constitutionnel*, pour avoir la majorité dans ce journal ; Cauchois-Lemaire l'a achetée deux cent mille francs ; il la revendrait deux cent cinquante à trois cent mille francs, mais Casimir Perier ne veut pas prendre ces fonds sur les treize cent mille francs de police ; le roi croit que cette dépense ne le regarde pas, et le *Constitutionnel* reste à Cauchois-Lemaire. Casimir Perier me disait, à ce sujet, « qu'il avait rendu un grand service en prouvant qu'on pouvait gouverner malgré les journaux ». « La question est de savoir si la preuve est complète, » lui répondis-je. Les événements sont venus, depuis deux mois, répondre bien mieux que je n'aurais pu le faire. J'ajouterai pourtant que je pensais que, « s'il avait eu le *Constitutionnel* pour lui, il eût pu avoir quarante ou cinquante députés de la gauche de moins ». Sur ce que je l'engageais à s'occuper des députés à leur arrivée, il me répondit que cela était bon de mon temps, mais qu'à présent on devait agir autrement, et ne demander la majorité à la Chambre que par son système politique. Je ne pus que lui dire que je lui faisais compliment, si cela suffisait aujourd'hui, mais que j'en doutais fort.

1. M. Laffitte avait fait de mauvaises affaires et le roi venait à son aide pour lui éviter une faillite. C. B.

Les flatteries de sa famille et de son entourage lui ont tourné la tête. Parce qu'il est nécessaire, il croit que cette nécessité le dispense de tout, même de conserver le caractère qui le rendait utile et nécessaire; c'est ainsi qu'il a cru pouvoir agir pour la loi de la pairie. En abandonnant son opinion, il s'est abandonné lui-même, et de ce jour, il n'a plus été lui-même aux yeux de ses amis comme de ses ennemis. Nos amis lui ont donné, dans cette circonstance, de funestes conseils, et ont pris sur eux une grande responsabilité. Casimir Perier hésitait : si de Broglie et Guizot ne l'avaient pas pressé de sacrifier sa conviction, il serait tombé, peut-être, en la défendant, mais il serait tombé debout, au lieu qu'il tombera démoli.

A M. ANISSON DU PERRON

Turin, 1er octobre 1831.

En général, les élections municipales vont se faire sous l'influence anarchiste qui semble croître à chaque victoire qu'on paraît remporter sur elle. La lutte sera longue, à supposer que M. Perier la puisse soutenir. Outre les difficultés que nous lui connaissons, il est, dit-on, en ce moment en butte à des intrigues souterraines. Cependant je suis porté à les croire fort vaines. Or, pour l'instant, l'autorité et le crédit du roi sont de toute nullité. La scène est uniquement à la Chambre, qui n'aime point le mal et craint le désordre, mais ne peut se résigner aux conditions de l'ordre. Elle voudrait une autre France que la France de la restauration, et ne veut pas concevoir que, sauf Charles X, nous étions fort bien et sur la vraie route de la liberté.

DE LA DUCHESSE DE BROGLIE

Paris, 18 octobre 1831.

Nous touchons à la fin de la crise : l'opinion du dehors s'est modifiée sur l'hérédité, mais les engagements ont prévalu

dans la Chambre; elle est elle-même assez piquée d'honneur pour qu'on craigne beaucoup le conflit de la Chambre des pairs. D'autre part, la Chambre des pairs se regarde comme engagée d'honneur à ne pas céder, elle est pourtant animée du désir de ne pas troubler le pays. Dans cette difficulté, on parle d'une création de pairs qui tirerait tout le monde d'affaire, bien qu'en donnant beaucoup d'humeur. On serait bien aise d'avoir de l'humeur pour être tiré d'embarras. On se plaint de l'administration, on dit qu'elle ne marche pas avec le gouvernement. La volonté forte de M. Perier soutient tout, mais lui-même est peu content de la Chambre; elle se décide un jour, puis revient le lendemain sur ce qu'elle a fait. Son vote dans un sens la pousse dans un autre, elle joint à très peu de lumières toutes les incertitudes d'une conscience chimérique secondées par de mauvaises passions.

DE M. GUIZOT

Paris, 18 octobre 1831.

Nous touchons, nous, au terme de notre crise, mon cher ami; elle va passer dans votre Chambre. Votre Chambre, telle qu'elle est aujourd'hui, me paraît très disposée à rejeter la loi. Elle peut le faire sans danger pour elle-même. L'émeute ne sera pas ou ne sera rien. Le danger sera dans notre Chambre et pour le gouvernement, au retour de la loi amendée ou après le rejet. J'ai bien quelque confiance qu'après de violents combats nous ferions repousser le pouvoir constituant, mais ce dont je ne répondrais pas du tout, c'est le maintien du ministère. Je penche à croire qu'il serait emporté dans la tempête. L'esprit révolutionnaire est en grande minorité chez nous; mais l'imprévoyance y est en immense majorité, et la Chambre peut être jetée, en une demi-heure, dans quelque résolution qui ferait inévitablement monter au pouvoir des instruments révolutionnaires.

L'incapacité, la subalternéité, le tatillonnage, le commérage, voilà le vice radical et incurable de celle-ci. Elle n'est ni violente, ni avide; il n'y a, je crois, point de grande sottise

qu'on n'y puisse faire échouer; mais la rendre propre au gouvernement, c'est une chimère. Du reste, on n'a jamais mené une telle vie, si harassante, si dénuée de relâche. Ce sont les forêts d'Amérique à défricher que ces esprits-là. Avez-vous vu dans les montagnes les bergers et leurs chiens conduisant un gros troupeau le long d'un précipice, et suant sang et eau pour l'empêcher de s'y précipiter?

DE M. DE RÉMUSAT

Paris, 28 octobre 1831.

Je crois que l'affaire de la pairie se terminera à l'amiable. Une promotion de pairs est maintenant désirée par tout le monde, surtout par les partisans les plus inébranlables de l'hérédité. On croit qu'elle n'a pas besoin de dépasser cinquante pour être suffisante. Dans cette limite, il est certainement facile de faire une bonne liste de pairs. Il y a même des demandes qui m'ont étonné. La loi épurée, corrigée, mais maintenant l'abolition de l'hérédité passera facilement à la Chambre des députés. Je suis convaincu que si le rétablissement de l'hérédité nous était renvoyé, nous passerions par la crise la plus violente que gouvernement ait éprouvée. Je doute que nos efforts puissent empêcher la Chambre de prendre le pouvoir constituant et de le donner à la gauche. C'est là, ce me semble, la considération toute politique qui doit déterminer le sacrifice de la Chambre des pairs.

Quant à la Chambre des députés, il est de mode d'en dire du mal. A mon avis, on est injuste. Elle a excellente intention, une probité rare, un vrai amour du bien public. Dans quelques grandes occasions elle n'a pas craint de se commettre avec la popularité et certainement cela lui a coûté. Tous les jours la majorité grossit et se systématise. Au bout de quelques sessions elle sera bonne. Il faut cependant convenir qu'elle a peu d'esprit de gouvernement; qu'elle sera immodérée en fait d'économies et qu'elle a toujours besoin d'être avertie de la gravité des questions. Quand nous nous taisons, nous nous

perdons. Le ministère est considéré par la Chambre comme nécessaire, mais il ne lui est pas agréable; entre nous, c'est elle qui a raison. Il est difficile d'être plus étranger au ménage parlementaire que nos ministres. C'est, avec l'administration intérieure, leur mauvais côté. Le ministère a les grandes vertus, il lui manque toutes les petites. En temps ordinaire, il ne pourrait subsister quinze jours.

DU COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST

Paris, 6 novembre 1831.

Enfin, monsieur, le grand drame de la pairie touche à son dénouement; il est prévu, il l'a été à l'origine de la discussion, et quoique le résultat soit nécessairement le même, l'opinion publique et celle de la Chambre ont cependant passé par des phases très diverses. Il est clair comme le jour, surtout depuis les tristes discours des adversaires de l'hérédité et les admirables plaidoyers de MM. Royer, Guizot, etc., il est clair que la majorité de la Chambre mourait d'envie de maintenir notre hérédité, mais elle est enchaînée par les mandats; il y aura bien quelques défections, quelques boules blanches jetées furtivement dans l'urne, mais il n'y en aura pas assez pour décider la question en faveur du *statu quo*. Toutefois, si la Chambre des députés avait le courage de passer outre, de rejeter ses mandats et de proclamer l'hérédité, peut-être n'y aurait-il pas secousse, mais la Chambre des pairs peut-elle rejeter la loi dans le cas où la première Chambre l'adopterait? Est-elle de force à braver l'opinion publique? Ne jetterait-elle pas la Chambre des députés, malgré elle, dans l'asile désespéré du pouvoir constituant[1]? Telle est la crainte de beaucoup de bons esprits, et malheureusement la Chambre des pairs paraît décidée à rejeter la loi. Sa posi-

1. Les membres du parti avancé qui attribuaient à la Chambre des députés un pouvoir constituant prétendaient en tirer comme conséquence la mise en vigueur de ses décisions constitutionnelles, malgré l'opposition de la Chambre des pairs.

C. D.

tion est terrible : faible, timide si elle accepte; égoïste, si elle refuse.

Il est encore un autre ordre d'idées plus éloigné, mais plus important peut-être : il se forme des germes d'une révolution que nous ne tarderons peut-être pas à voir arriver. Je vous dirai toute ma pensée avec franchise. Je n'ai plus foi en la durée d'un gouvernement représentatif : c'est un juste milieu dans lequel nous ne saurions nous maintenir et nous irons nécessairement au delà si nous ne faisions point des pas rétrogrades. La partie de la population représentée par la garde nationale commence à être excédée des tiraillements de la Chambre des députés. Elle lui attribue la ruine du commerce, la perte de toute confiance et de toute sécurité. L'armée, de son côté, murmure plus que jamais contre les pékins; seule, elle ne peut rien, les Trois Journées l'ont bien prouvé, mais réunie à la classe moyenne, elle pourrait faire un 18 Brumaire. Mais où est le Petit Caporal? Étrange avenir! Cruelle incertitude!

DE M. DE RÉMUSAT

Paris, 13 décembre 1831.

Que pensez-vous de ce singulier événement de Lyon[1]? Nous n'en savons rien de plus que ce que vous en voyez dans nos journaux. Il n'y a certainement rien de politique dans la cause, ni dans le sentiment général, quoique certaines intrigues politiques, carlistes surtout, aient pu souffler le feu et aider aux préparatifs. Il est très possible que ceci donne une nouvelle force au gouvernement, en montrant combien la

1. L'insurrection du 21 novembre, le premier en date des mouvements socialistes. Les événements de Juillet avaient considérablement aggravé la crise que l'industrie lyonnaise traversait déjà avant 1830. Excités par les prédications saint-simoniennes et fouriéristes, les ouvriers émirent, vers la fin de 1831, la prétention de voir imposer aux fabricants un tarif obligatoire de salaires. Le préfet Bouvier-Dumolard se laissa entraîner à y consentir, malgré l'illégalité absolue de cette mesure. Les fabricants ne purent s'y soumettre et à la suite de ce refus une insurrection formidable éclata le 21 novembre. C. B.

monarchie de Juillet a pris racine dans les esprits. Quoi! une révolte qui n'est comparable qu'à celle des villes de Flandre, une ville de cent soixante mille âmes enlevée en deux jours! L'autorité matérielle est si faible, et au bout de tout cela, pas une tentative de mouvement politique! Assurément, l'insurrection de Lyon ne serait pas arrivée sous la restauration, mais, si elle était arrivée, elle était une révolution! On espère rentrer à Lyon sans coup férir. On ne cédera rien, on désarmera la ville, on sévira peu. Voilà le plan. Quant à la situation économique, elle reste la même et elle a sa gravité. Je ne sais s'il n'y a pas là un problème insoluble. Cette condition des classes industrielles a peut-être quelque chose de contradictoire. Les saint-simoniens sont stupides, ils n'indiquent que des remèdes insensés, mais ils sont dans la question.

La conspiration surprise à Paris n'a aucune gravité, et nul rapport avec Lyon. C'est une intrigue toute bonapartiste. Il n'y a de compromis que des gens de bas étage en France, et au dehors, la famille Bonaparte. La correspondance saisie est assez intéressante sous ce dernier rapport. Il y avait eu quelques tentatives sur la garnison de Strasbourg, ou du moins quelques desseins de la pratiquer. Le tout me paraît une vraie niaiserie. La preuve, c'est qu'un des principaux conspirateurs, c'est cet imbécile de Belmontet [1]. Dès qu'il s'est vu arrêté, il a pris peur, et il a fait des révélations. Par celui-là, jugez des autres. Jusqu'ici cette petite crise tourne au grand dommage du parti du mouvement. Je ne les crois pas en bonheur..

DU COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST

Paris, 19 décembre 1831.

Il y a longtemps, monsieur, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Des courses jusqu'en Dauphiné (trop près de vous puisque je ne pouvais pousser jusqu'à Turin) m'ont privé de ce plaisir. J'ai quitté Lyon la veille de l'insurrection et je

1. Le poète Belmontet (1769-1879), qui toute sa vie manifesta les opinions bonapartistes les plus ardentes. C. B.

ne m'en doutais pas plus que si j'avais été le préfet du Rhône, tant la ville avait un aspect tranquille. Quel événement! Sous le rapport de la politique, je le regarde comme une victoire. Les partis ennemis du gouvernement ont voulu en profiter et aucun n'a pu réussir; mais, sous ce triomphe politique, ne voyez-vous pas suppurer une grande plaie sociale? Quant à moi, j'y vois la confirmation des craintes que la secte saint-simonienne m'inspire depuis un an. Elle est ridicule, mais le ridicule a-t-il jamais empêché une secte de se propager? N'est-ce pas plutôt un moyen d'extension? Le ridicule apparent empêche l'amour-propre de se mettre en garde contre le fond de la doctrine; on rit, on se sait bon gré de rire et les principes s'infiltrent doucement à l'aide de cette écorce. Le père Bazard[1] n'est autre chose que la vieille histoire du chien d'Alcibiade.

A M. CASIMIR PERIER

Turin, 13 février 1832[2].

La conduite de l'opposition à la Chambre des députés est pour beaucoup dans les difficultés de nos relations extérieures et dans notre situation en Europe. Il est clair que notre force, ce qui pouvait engager à nous céder, à nous témoigner de la déférence, c'était la crainte d'allumer la guerre. La prompte reconnaissance de notre dynastie nouvelle avait dès l'abord manifesté la volonté que les puissances avaient d'éviter un si grand hasard. Ainsi le ministère français, se montrant favorable au maintien de la paix, était en situation d'obtenir dans toute négociation des conditions meilleures, en alléguant sans cesse la nécessité de satisfaire une opinion nationale exigeante et portée à la guerre. Ce moyen lui a été enlevé par l'opposition qui, en posant continuellement la question de paix et de guerre d'une façon tranchée et éclatante, a forcé le ministère à se prononcer plus qu'il n'eût été appelé à le faire, si

1. Un des principaux pontifes, avec Enfantin, de la secte saint-simonienne. C. B.

2. Dépêche officielle n° 152.

M. Casimir Perier faisait à ce moment l'intérim des affaires étrangères. Le comte Sebastiani venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. C. B.

une sage et patriotique réserve eût présidé aux discussions parlementaires. Mais cette contrainte exercée sur les ministres est le moindre inconvénient d'une telle indiscrétion. On a appris par là aux cabinets étrangers que la majorité de la Chambre avait un grand éloignement pour la guerre et qu'au fond la nation ne la voulait pas. Dès lors le ministère s'est trouvé désarmé dans la menace principale dont il avait à s'armer. Et aujourd'hui les cabinets étrangers, celui-ci du moins, sont convaincus, plus même que de raison, qu'il faudrait, pour forcer la France à la guerre, l'avènement d'un ministère violent et révolutionnaire,

Il en a été de même pour toutes les questions subsidiaires. A-t-on parlé de la Pologne? Le ministère a dû exposer combien il était impossible de la secourir, tandis qu'on ne pouvait être utile aux Polonais et tirer parti de leur insurrection qu'en faisant entrevoir les chances et les moyens de seconder leurs efforts. De même pour l'Italie, de même pour la Belgique. Constamment la tribune a dit ce que l'on devait taire et coupé court aux utiles incertitudes, au langage douteux et suspendu des négociations. Il y aura un jour une leçon salutaire à résumer de l'expérience des six mois qui viennent de s'écouler. On constatera jusqu'à l'évidence combien ont été nuisibles ces explications de tribune, combien les intérêts du pays ont été sacrifiés à une ardeur aveugle d'opposition; et par là on s'autorisera, dans l'avenir, à consentir moins fréquemment à de si préjudiciables discussions.

J'ai jusqu'ici rendu compte seulement de l'effet qu'a produit, selon ce que j'ai observé, la conduite de l'opposition en ce qui touche les relations extérieures. J'ai voulu montrer qu'elle devait s'attribuer la plus grande part dans les inconvénients de notre situation. Mais les regards de l'Europe sont trop fixés sur nos affaires intérieures; elle suit avec un intérêt beaucoup trop pressant les détails quotidiens de ce qui se passe en France pour ne pas en recevoir des impressions, pour ne pas en déduire des jugements qui sont le principal mobile des déterminations de chaque puissance.

Or ce qui frappe, non pas seulement les hommes qui tiennent le pouvoir, non pas seulement les aristocraties, mais la masse des gens de bien, des amis éclairés de la liberté, c'est

le spectacle d'une opposition haineuse et outrageante envers un gouvernement né de la révolution; gouvernement respectueux et timide devant son origine populaire, ne cherchant pas dans la difficulté des circonstances le motif de restreindre la moindre liberté : gouvernement dont la bonne foi est aussi évidente que nécessaire; qui n'a pas de retour possible : uni et confondu avec l'indépendance nationale et les plus larges libertés constitutionnelles. Or, si un tel gouvernement excite plus de fureur que le gouvernement déchu; si toute arme semble bonne contre lui, si les opinions les plus mortellement divisées se réunissent sans honte pour l'attaquer; si l'émeute et la révolte paraissent excusables et sont traitées de généreuses impatiences et d'imprudentes erreurs; si un tel déchaînement n'a pas un seul motif précis, positif, qu'on puisse dégager des phrases et des déclamations pour le discuter gravement; si telle est, au vrai, la lutte que le ministère soutient pour préserver l'ordre public, qu'on juge des arguments qu'y puisent les ennemis de la liberté; de la terreur qu'en éprouvent les gouvernements; de la timidité et de la tristesse où sont jetés les partisans de la France et des idées françaises. Si nous ne vivions pas au milieu de circonstances si changeantes et si rapides, je dirais que l'opposition a reculé de dix ans le progrès des opinions libérales. Elle compte sur sa propagande qui ne sait qu'exciter des tumultes isolés et imprudents et elle arrête la véritable et honorable propagande, celle de la raison, de l'expérience et de l'exemple. Elle cabre en arrière tous les gouvernements, leur enseigne que les passions politiques sont aveugles et insatiables, que nulle concession ne satisfait et ne désarme l'esprit populaire; qu'il faut lui résister en tout et ne pas se mettre en voie de transaction avec lui; qu'il est de sa nature incapable de fournir des éléments d'ordre et de pouvoir; qu'à s'en rapporter aux déclarations les plus claires et les plus réitérées, il y a guerre à mort contre les dynasties régnantes et contre toutes les supériorités sociales léguées par le passé; qu'ainsi il faut se défendre et pourvoir à la conservation de soi-même et de la société. De telles préventions sont exagérées et n'inspirent pas de conseils salutaires; mais n'importe, elles existent; il est facile de concevoir comment elles acquièrent de jour en jour plus

de force. Pourtant ne croyons point qu'elles soient invincibles. Sans doute il existe en Europe un parti nombreux et irréconciliable avec la France et la liberté. Là aussi, il y a passion et aveuglement. Mais cette opinion ne subjugue pas les hommes pratiques, ceux qui ont la responsabilité du gouvernement; elle ne règne pas dans la portion éclairée des aristocraties, elle ne forme nulle part une masse prépondérante. Son influence et son crédit lui viennent des exagérations de l'autre opinion, de celle qui nuit tant à la France. En effet, tout en reconnaissant, ainsi que je l'ai souvent écrit à Votre Excellence, que le gouvernement sarde subit maintenant cette influence, que le roi Charles-Albert est fort loin des intentions qu'il a eues, et que le voilà circonvenu par les hommes opposés à toute amélioration, je dois ajouter que cet esprit laisse subsister une bienveillance assez sincère pour la France, une sympathie prononcée pour tous les hommes honorables et sages qui luttent pour la paix et le bon ordre; une admiration hautement exprimée pour le ministre qui s'est chargé d'une si courageuse tâche. Le texte de mon langage doit être de montrer ce qui est assurément la vérité: c'est que ce ministre et cette coalition des gens raisonnables sont l'expression et l'organe de la masse nationale; que c'est en elle qu'ils puisent leur force pour résister; que leur appui ne leur a pas encore manqué et qu'on doit constater un fond d'expérience, de bon sens, d'amour de l'ordre et d'humanité dans ce peuple français, porté, pour ainsi dire malgré lui, à une révolution par une si injuste agression. Ces paroles trouvent toujours accès auprès de tout homme de bonne foi. Le plus ou moins de persuasion qu'elles entraînent avec elle dépend de l'impression du moment, des nouvelles arrivées de France. Espère-t-on le triomphe du ministère: croit-on au calme de Paris et des provinces : on est prêt à convenir de ce que je dis. Une séance orageuse, une émeute, une baisse de la rente, des articles de journaux, en voilà assez pour détruire l'effet de mes conversations et faire naître le découragement, les présages sinistres et l'éloignement pour la France,

DE LA DUCHESSE DE DINO

Londres, 9 avril 1832.

Tout disparaît devant l'état sanitaire et moral de Paris. Quelle horreur que l'esprit de parti allant jusqu'à exploiter un pareil fléau au profit du plus sanglant désordre! Ici l'intérêt puissant du commerce a étouffé la terreur, et cette puissance est si réelle que personne à Londres n'a eu le courage d'avoir peur. C'est qu'il y a ici un grand bon sens, seul genre d'esprit qu'il faille souhaiter aux masses. Hier, nous avons été bien agités par la nouvelle que M. Casimir Perier avait été atteint; les nouvelles de ce matin nous le disent hors de danger. Dieu en soit loué! car c'eût été la plus déplorable des fatalités, à une époque où l'imprévu n'apporte jamais la bonne, mais bien toujours la mauvaise chance.

DE M. DE RÉMUSAT

Paris, 15 avril 1832.

Notre situation assez triste doit paraître de loin effrayante. Il est certain que cette réponse a été plus forte que nous ne le pensions, et au milieu de la vie facile, propre et riante de la civilisation, on ne se croyait pas destiné à se mesurer avec un de ces grands fléaux qui consternent toute une population. Je crois qu'à aucune époque, de tels maux n'ont été mieux soignés, soignés avec plus de dévouement, mais ce dévouement est si professionnel, si administratif qu'il touche peu. C'est dans de pareilles situations que l'absence du sentiment religieux se fait le plus sentir. Sous ce rapport, tout ceci a plus l'air d'une épizootie que d'une épidémie.

DE M. DE RÉMUSAT.

Paris, 26 avril 1832.

Depuis un temps, nous avons plus de sécurité et le déclin du mal est frappant.

Nous nous trouvons bien quand nous songeons au passé, et peut-être n'y songeons-nous pas assez, car cette terrible crise a produit l'effet ordinaire; elle a excité, exalté la personnalité, et rendu les cœurs d'autant plus insensibles que le péril était plus grand.

Depuis huit jours aussi je ne vous cacherai pas que la préoccupation politique l'emporte pour moi sur toutes les autres. Depuis huit ou dix jours, en effet, la convalescence de M. Perier, d'abord si rassurante, s'est arrêtée et des accidents, assez communs à la suite du choléra, sont venus menacer sa vie. Il est mieux; il a eu trois bons jours, mais la journée d'aujourd'hui a ramené quelques inquiétudes et il est bien évident que son rétablissement sera lent. Ma conviction personnelle est que, s'il se rétablit, il sera aussi propre aux affaires que par le passé. Mais combien de temps faut-il? La France peut-elle attendre?

AU COMTE SÉBASTIANI

Turin, 23 mai 1832[1].

Monsieur le comte,

La mort de M. Perier fait ici une impression profonde. Elle semble un grand malheur pour la France ; elle répand de vives inquiétudes sur le repos de l'Europe. Lors même qu'on n'envisage pas les suites possibles d'une telle perte, M. Perier avait inspiré une telle admiration pour son courage, son talent, sa loyauté, sa constance, que tous les hommes honnêtes et raisonnables se sentent émus d'un triste regret. Chacun m'aborde avec une physionomie et des paroles d'affliction. Les membres du corps diplomatique m'ont surtout témoigné un intérêt marqué. Je pourrais vous envoyer la lettre que m'a écrite à ce sujet le ministre d'Angleterre, elle est remplie d'expressions vives et sincères.

1. Dépêche officielle n° 15.

M. le comte de La Tour[1], les hommes de la cour et du gouvernement sont dans une disposition pareille. M. Perier était personnellement connu de quelques Piémontais qui avaient eu des rapports avec lui. M. le comte de Sales[2] s'était fort attaché à lui et inspirait à sa cour une confiance sans bornes pour M. Perier.

Toutefois je ne vois pas que le cabinet de Turin appréhende un changement actuel de direction politique, ni de système ministériel. Il est évident que de sang-froid et de propos délibéré, la France ne sera pas livrée à ceux qui combattent depuis deux ans contre la paix et l'ordre public. Nous ne manquons ni d'hommes raisonnables, éclairés, éloquents, ni d'administrateurs habiles. Les collègues de M. Perier ont fait leurs preuves de talent, de fermeté, de sagesse.

Mais, pour tout dire, on craint de ne pas retrouver dans un nouveau président du conseil la même énergie de décision, la même hardiesse de ne point faire de concessions, le même courage difficile contre une impopularité passagère, cette absence de laisser-aller et même un genre de défauts utiles dans la situation présente. Le souvenir de ce qui s'est passé avant le 13 mars revient souvent dans la conversation. Le cabinet du Palais-Royal voulait, alors, comme il l'a voulu depuis, le maintien de la paix en Europe, la conservation de l'ordre social en France ; mais pour n'avoir pas accepté une scission ouverte avec les révolutionnaires, pour avoir cherché à désarmer par quelque complaisance les déclamations de la tribune, les diatribes des journaux, les clameurs de la rue, on avait fini par présenter à l'Europe l'aspect d'une dissolution prochaine. Sans doute, l'étranger porta alors de nous un jugement exagéré. Mais ce mal est à peine réparé aujourd'hui. L'impression grande et imposante qu'avait d'abord produite la révolution de Juillet, par sa force et sa modération, ne s'est pas retrouvée depuis. Nous semblons toujours exposés à un péril imminent, en proie à un esprit de subversion que la saine partie de la nation ne contient qu'avec peine.

1. Le ministre des affaires étrangères du royaume de Sardaigne.

2. L'ambassadeur de Sardaigne en France.

LE MARIAGE DE CHIFFON[1]

IV

— Avez-vous vu Chiffon ce matin? — demanda M. de Bray à la marquise, qui entrait, un peu avant le déjeuner, dans la bibliothèque où il causait avec son frère.

— Non... et vous?...

— Moi, je l'ai rencontrée vers neuf heures dans la rue des Bénédictins... — dit l'oncle Marc : — elle filait à toutes jambes, suivie du vieux Jean...

La marquise s'écria, déjà en colère :

— Comment!... elle est sortie!... sortie sans permission?...

— Elle allait probablement à la messe?... — insinua M. de Bray, conciliant.

— A la messe! elle n'y va jamais!... sauf le dimanche...

Marc, debout devant la fenêtre, annonça :

— La voilà qui rentre... elle est dans la cour avec Luce.

« Luce » était la baronne de Givry, la cousine germaine de M. de Bray. Elle entra dans la bibliothèque, suivie de Chiffon, qui marchait le nez au vent, l'air indifférent.

Sans même dire bonjour à la jeune femme, la marquise,

1. Voir *La Revue* du 1er février.

menaçante, demanda de cette voix de tête glapissante et aiguë qui faisait toujours se fermer à demi les yeux de Coryse.

— D'où viens-tu ?...

— De Saint-Marcien... — répondit la petite.

— Comment ça ?... toi qui ne vas jamais à la messe !...

— Aussi je n'ai pas été à la messe...

— Alors, qu'est-ce que tu es allée faire ?...

— Voir l'abbé Châtel...

— Pourquoi ?...

— Parce que j'avais quelque chose à lui dire...

— Ah !... — fit madame de Bray, inquiète — et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?...

— Avant de dire ce qu'il m'a répondu, il faudrait peut-être dire ce que je lui ai demandé ?...

Et, en riant, elle ajouta :

— Ce serait trop long !...

Le marquis s'adressa à madame de Givry :

— Alors, vous vous êtes rencontrées au confessionnal de l'abbé Châtel ?...

— Non... — répondit la jeune femme avec un peu d'embarras. — L'abbé Châtel n'est plus mon confesseur...

— Oh ! — fit le marquis étonné — est-ce possible ?... Toi qui ne remuais pas le bout du doigt sans aller lui demander dans quel sens il fallait le remuer !... toi qui parlais de lui continuellement... trop même, soit dit entre nous... Qu'est-ce donc qu'il vous est arrivé ?...

Luce de Givry, une grande femme de vingt-huit ans, osseuse et brune, dénuée de toute grâce, était renommée à Pont-sur-Sarthe pour sa piété austère, étroite et fatigante. Tolérante d'ailleurs, c'est-à-dire ne s'occupant jamais de ce que font ou ne font pas ceux qui pensent et vivent autrement qu'elle. Un peu agitée, elle menait de front les bonnes œuvres et le monde, qu'elle aimait passionnément et qui — comme le disait fort justement Marc de Bray — la payait d'une noire ingratitude. Non pas qu'elle fût désagréable ou tout à fait inintelligente, mais elle déplaisait par certains ridicules, et surtout par un manque absolu de jeunesse et de charme. Les femmes étaient gênées par sa très rigide et très réelle vertu ; les hommes ne lui pardonnaient pas sa disgrâce, et Luce n'était appréciée que

dans sa famille, où tous l'aimaient pour ses belles qualités et sa bonté naïve.

— Répète un peu ce que tu viens de dire à Pierre?... — demanda l'oncle Marc, jouant la stupeur.

Docilement, madame de Givry répéta :

— Je ne me confesse plus à lui...

— Vous êtes brouillés?...

— Nous ne sommes pas brouillés... mais c'est lui qui n'a plus voulu...

— Depuis quand?... — interrogea Chiffon, très surprise aussi.

— Depuis mon bal... le bal que j'ai donné au moment du Concours hippique...

— Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, ton bal?... — dit Marc. — Est-ce qu'il serait assez bête pour se mêler de ces choses-là?...

— Oh!... — protesta Luce avec vivacité — ce n'est pas lui, le pauvre abbé!... C'est ma faute!... c'est moi qui suis allée, la veille du bal, lui demander la permission de le donner...

— Eh bien?...

— Eh bien, il m'a dit : « Mon enfant, ces choses-là ne me regardent pas du tout! »...

— C'est un homme de grand sens...

— J'ai insisté, mais il n'a rien voulu entendre. Il m'a dit : « Ne venez pas à moi, prêtre, me demander la permission d'offrir chez vous un divertissement que l'Église n'approuve pas... je ne dois pas vous encourager dans cette voie... — Mais mon mari veut que nous donnions un bal... — Eh bien, donnez votre bal... et puis vous viendrez me dire que vous l'avez donné... et nous nous arrangerons... — Je ne veux pas qu'il y ait de bal sans votre permission... — En vérité, mon enfant, vous me placez dans une situation tout à fait ridicule!... »

— Il avait raison, ce pauvre homme! — dit en riant Marc de Bray.

— C'est un encroûté!... — déclara la marquise, qui n'admettait en fait de prêtres que les Jésuites.

Coryse s'écria, fâchée qu'on touchât au vieil abbé, qu'elle aimait beaucoup.

— Encroûté!... lui!... jamais de la vie!... mais c'est tout de même pas son métier d'exciter les gens de Pont-sur-Sarthe à gigotter, voyons?...

Et, se tournant vers madame de Givry :

— Seulement, Luce, il y a quelque chose que je ne comprends pas bien dans tout ça... Tu vas tout le temps au bal... tu ne fais que ça!... je croyais que tu avais la permission, moi!...

— Mais je l'ai aussi...

— Eh bien, alors?...

— C'est justement ce que j'ai dit à l'abbé Châtel... « Mais puisque vous me permettez d'aller au bal?... » Et il m'a répondu : « Mon enfant, ça n'a aucun rapport... Un bal est un lieu où l'on est plus exposé à pécher que dans beaucoup d'autres... »

— Ah!... — fit Chiffon, pensive.

— «... Or, quand vous donnez un bal, vous encouragez, vous facilitez en quelque sorte l'éclosion du péché... donc, vous êtes, dans une certaine mesure, complice ou responsable... Quand, au contraire, vous allez au bal, je vous autorise en toute sécurité à y aller, parce que je suis sûr que, non seulement vous ne péchez point, mais encore vous ne sauriez être pour personne une occasion de péché... » Ça te fait rire? — continua madame de Givry en se tournant vers Marc, qui se roulait dans son fauteuil, — mais moi, j'étais consternée!... toutes les invitations étaient parties... il n'y avait plus que deux jours!... Je suis rentrée, et j'ai dit à Hubert et à maman que nous ne donnerions pas de bal, parce que l'abbé Châtel m'en avait refusé la permission...

— Ils ont dû faire de bonnes têtes?... — questionna Coryse, qui riait aussi.

— Ah! je t'en réponds!... Maman m'a dit que j'étais folle d'aller parler de ça à l'abbé... Hubert, lui, était furieux, il m'a crié : « Eh bien, soit, nous ne donnerons pas ce bal... mais comme, à présent que nous ne sommes plus en deuil, je n'entends pas que nous recevions des politesses sans les rendre, nous n'irons plus nulle part... vous m'entendez bien... absolument nulle part!... à moi, ça m'est égal, j'exècre le monde!... mais vous?... » Moi, j'étais au désespoir!... et

puis, le bon Dieu a eu pitié de moi... Il m'a inspiré la pensée d'aller trouver le bon père de Ragon...

— Ah! — fit Coryse, avec une grimace.

— Et le père de Ragon a été charmant... il m'a dit, quand je lui ai raconté la défense de l'abbé Châtel...

— Allons, bon! — grommela Chiffon — v'là que c'est une défense, à cette heure!...

— Enfin, quand je lui ai eu expliqué pourquoi je venais le consulter, il m'a répondu: « Que dit l'Évangile, mon enfant?... que *la femme doit obéissance à son mari*... Votre mari veut que vous donniez un bal... donnez un bal... Dieu le voudra aussi... »

Coryse protesta :

— En voilà une idée, d'aller mêler le bon Dieu à tout ça!... Je vous demande un peu si c'est pas ridicule de débattre ces choses-là sur son dos!...

— J'étais ravie... — reprit madame de Givry — j'ai couru tout de suite chez l'abbé Châtel... et je lui ai raconté que j'étais allée me confesser au père de Ragon... et que j'avais la permission!... Il m'a demandé : « Alors, mon enfant, vous avez été satisfaite du père de Ragon?... » Moi, je n'osais pas trop m'extasier sur le père de Ragon, ni dire tout le bien que j'en pense... j'avais peur de froisser l'abbé Châtel... j'ai seulement dit « oui » parce que je ne voulais pas mentir... Alors, il m'a suppliée : « Eh bien, retournez-y!... oui... j'en serai enchanté... car je n'ai jamais vu quelqu'un de plus embêtant que vous à confesser!... » Il a dit *embêtant,* croiriez-vous?...

— C'est de moi qu'il aura appris ça! — s'écria Coryse en riant. — Ce pauvre abbé!... il est si bon et si drôle!...

— Tu sais, Luce, — conseilla Marc de Bray — tu feras bien de ne pas trop raconter cette histoire-là...

— Pourquoi?... — demanda ingénument madame de Givry.

— Mais... parce que... tu te rendrais ridicule... et aussi l'abbé... — ajouta-t-il, pensant bien que la crainte de nuire à son vieux confesseur ferait taire la jeune femme beaucoup plus que la crainte de se nuire à elle-même.

La marquise s'écria :

— L'abbé Châtel sort du peuple!... il ne sait rien comprendre!... il n'a aucune délicatesse... aucun sentiment des

choses mondaines... et, naturellement, c'est lui que Coryse est allée choisir pour confesseur...

— L'abbé Châtel n'est pas mon confesseur... — répondit Chiffon — ou du moins il ne l'est plus...

— Et depuis quand, je vous prie?...

— Depuis trois ou quatre ans... depuis qu'on ne s'occupe plus de moi, et que je sors seule avec Jean... depuis ma première communion, à peu près...

— Ah!... — fit madame de Bray, interdite de se voir si peu au courant des faits et gestes de sa fille — et cependant, vous êtes continuellement fourrée chez lui... qu'allez-vous y faire, s'il n'est plus votre confesseur?...

— Il est mon confident!... je l'aime beaucoup... je le crois sûr et droit... et je lui raconte mes petites affaires... celles que je crois devoir raconter...

— Alors, — interrogea la marquise, vexée, — à qui vous confessez-vous, à présent?...

— A personne...

Et, comme sa mère faisait un mouvement :

— Ou à tout le monde, si vous voulez?... je vais tantôt à l'un, tantôt à l'autre... à Saint-Marcien, à la Cathédrale, à la Chapelle Neuve, à Notre-Dame-du-Lys... enfin, je fais le tour de toutes les paroisses... et, comme il y a en moyenne trois vicaires par paroisse, j'ai de la marge!... je me confesse à peu près six fois par an... ça peut aller longtemps comme ça... et puis, quand j'aurai fini, je recommencerai...

— Cette petite est folle!... absolument folle!... — dit d'un air douloureux la marquise, — elle s'en va de droite et de gauche, au lieu de se choisir un intelligent directeur...

— « Un *directeur*... » Eh bien, c'est justement ça que je ne veux pas!... — déclara nettement Chiffon — je fais ce que je crois devoir faire, mais je le fais comme je l'entends... il est prescrit de se confesser, mais il n'est pas ordonné d'initier à sa vie, d'habituer à ses pensées et à ses fautes, quelqu'un qui vous connaît et vous rencontre hors de l'église!... Ça m'est odieux, ces relations extérieures et divines mêlées... en salade... je trouve ça grotesque et répugnant...

— C'est absurde!... — fit la marquise — alors, à ce compte-là, on ne consulterait pas non plus le même mé-

decin... et on craindrait de le rencontrer en dehors de ses visites?...

— Ça n'a aucun rapport!...

— C'est au contraire exactement la même chose... à l'un on montre son âme... à l'autre son corps... c'est encore pis!...

— Eh bien, voilà!... c'est que, moi, s'il fallait absolument montrer l'un ou l'autre, je montrerais plus volontiers mon corps que mon âme...

— Taisez-vous!... — cria madame de Bray, se dressant et étendant le bras dans un des grands gestes entrevus dans les drames qu'elle affectionnait particulièrement — taisez-vous!... vous êtes une horrible créature!... une fille sans pudeur!...

Coryse répondit sans s'émouvoir :

— C'est-à-dire que je comprends différemment la pud... Non... c'est drôle!... je ne peux jamais me décider à employer ce mot-là... ça me fait l'effet d'un vilain mot!... enfin, je comprends d'autre façon la modestie, probablement...

— Taisez-vous!... je vous adjure de vous taire!...

« Adjure » ayant amené un sourire blagueur sur la bonne figure franche de l'oncle Marc, la fureur de sa belle-sœur se tourna contre lui :

— Ah! je vous conseille de rire!... Ah! ça vous va bien!... vous qui êtes en partie responsable du ton et des allures de Corysande!...

Et comme, suivant sa coutume en pareil cas, Marc de Bray ne répondait pas un mot, la marquise s'emporta plus fort :

— Oui... vous avez beau dire que non!... vous êtes cause que je n'obtiens rien de cette enfant... je sais bien qu'elle a une mauvaise nature, mais...

— Je vais vous laisser déjeuner — dit madame de Givry, pressée de partir avant la scène qu'elle prévoyait.

Et, timide, se tournant à demi vers Coryse, à qui, dans sa terreur de madame de Bray, elle n'osait pas s'adresser directement, elle ajouta avec douceur :

— Je suis désolée... c'est un peu ma faute, c'est moi qui ai parlé de l'abbé Châtel et alors... c'est comme ça que le... le reste est venu...

— Bah!... — répondit impertinemment Chiffon, qui regarda

sa mère, — le reste vient toujours!... il n'y a pas besoin de toi pour ça!...

Elle allait s'esquiver, sortant derrière sa cousine, mais la marquise la rappela d'une voix que la colère faisait glapir plus que jamais :

— Restez!... j'ai à vous parler!...

Sans dire un mot, Chiffon revint s'asseoir.

— Eh bien?... — demanda madame de Bray — quelle réponse devons-nous faire au duc d'Aubières?...

— Aucune, je lui répondrai moi-même — fit tranquillement la petite.

— Enfin, je suis votre mère... et j'ai bien le droit, je pense, de connaître cette réponse?...

— Parfaitement... je ne peux pas me décider à épouser M. d'Aubières... et j'en suis désolée, car je l'aime infiniment...

— Mais c'est de la démence!... mais jamais vous ne retrouverez une pareille situation!...

— Je vous répète que ce serait très mal à moi de dire « oui » à contre-cœur... j'ai beaucoup réfléchi et je suis absolument décidée...

— C'est l'abbé Châtel qui vous aura soufflé ça?...

— L'abbé Châtel, à qui j'ai expliqué ce que je pense, m'approuve, mais il ne m'a rien soufflé... au contraire, il me conseillait d'attendre encore avant de prendre une détermination... jusqu'au moment où je lui ai raconté que...

La marquise, depuis un instant, réfléchissait, n'écoutant plus ce que disait sa fille. Tout à coup, par un de ces étonnants revirements qui lui étaient habituels, elle se fit pathétique et tendre :

— Corysande!... ma fille chérie!... je n'ai que toi au monde!... tu es mon seul amour!... ma seule joie!... je n'ai vécu que pour toi!... depuis le jour où tu es née, je n'ai jamais eu d'autre préoccupation que toi!...

Si habituée que fût Chiffon aux crises lyriques de sa mère, elle éprouvait toujours une vague surprise en présence de ce formidable aplomb qui, malgré elle, la démontait et lui semblait très comique. Elle écoutait, la bouche entr'ouverte, l'œil luisant, les tempes soulevées par le petit battement précurseur du fou rire. Elle baissa le nez, craignant d'éclater si elle

regardait la mine ahurie du marquis et l'air narquois de l'oncle Marc, et ne répondit rien.

La marquise reprit :

— Tu as toujours été profondément ingrate, je le sais... et je ne tenterai pas de te changer... je n'espère donc pas que tu fasses quoi que ce soit pour moi ni pour personne... mais c'est dans ton propre intérêt que je te supplie de réfléchir... de ne pas prendre à la légère cette détermination...

— Je ne la prends pas non plus à la lègère... — dit gravement Chiffon.

— Tu la prends sans consulter personne...

— Si...et tous ceux que j'ai consultés me répondent que je n'ai, dans ce cas, à prendre conseil que de moi-même...

La marquise joignit les mains, et, d'un ton tragique :

— Je te conjure une dernière fois d'attendre avant de répondre... de voir des gens éclairés...

Et, d'un ton indifférent :

— Le père de Ragon, par exemple!...

— Patatras!... nous y voilà!... — fit Coryse, à moitié riant, à moitié fâchée, — tu penses qu'il trouvera une combinaison subtile... comme pour le bal de Luce?...

— Veux-tu que je me traîne à genoux devant toi, pour...

— Non, merci... je ne veux pas!... Eh! mon Dieu! c'est pas la peine de faire tant d'histoires... je verrai le père de Ragon quand tu voudras!... ça m'est bien égal!... seulement il était plus facile pour lui de faire bicher les affaires de Luce et du bon Dieu que celles de moi et de M. d'Aubières!...

— Promets-moi que tu iras aujourd'hui même voir le père de Ragon?...

— Je te le promets...

— Et que tu écouteras ses conseils?...

— Je les écouterai... mais ça ne veut pas dire que je les suivrai...

— Qu'est-ce que tu lui as dit, hier soir?...

— A qui?...

— A M. d'Aubières?...

— Je lui ai dit la vérité... que je l'aimais beaucoup... mais pas pour l'épouser... que cependant j'allais voir... réfléchir...

— Et lui?...

— Quoi, lui?...

— Eh bien, qu'est-ce qu'il t'a dit?...

— Lui, il m'a embrassée... et ce que ça m'a été désagréable!...

— Parce que c'était la première fois... et que ça t'a intimidée...

— Moi!... ça ne m'a pas intimidée le moins du monde! ça m'a fait un effet épouvantable, voilà tout!... et la preuve que ça ne m'a pas intimidée, c'est que j'ai osé lui dire que ça me faisait cet effet-là... ainsi...

— Oh! tu lui as dit...

— Ce pauvre Aubières! — murmura en riant l'oncle Marc.

Un domestique annonça :

— Madame la marquise est servie!...

Tout de suite après le déjeuner, tandis que Coryse servait le café, madame de Bray sortit furtivement de la bibliothèque.

— Ah!... — fit l'enfant, en remarquant cette espèce de fuite. — elle va faire la leçon au père de Ragon!... c'est bien inutile!... d'abord, je l'ai en horreur, le père de Ragon... avec son air cauteleux et ses sourires tendus de vieille coquette qui veut cacher des dents noires...

Toujours bienveillant, le marquis conseilla :

— Il ne faut pas prendre ainsi les gens en horreur sans savoir pourquoi...

— Mais je sais pourquoi!...

— Ah!... et c'est?...

— Parce que je ne l'estime pas...

L'oncle Marc et M. de Bray se mirent à rire. La façon dont Chiffon déclarait qu'elle « n'estimait » pas cet homme très intelligent et tout-puissant, qui menait toutes les femmes et la plupart des hommes de Pont-sur-Sarthe, leur semblait étonnamment bouffonne.

La petite rougit.

— Vous vous moquez de moi?... — dit-elle — je le vois bien, allez!... « Estimer », c'est ridicule! c'est vieux jeu!... c'est pompier!... n'empêche que je ne connais pas d'autre mot pour exprimer ce que je pense...

M. de Bray protesta :

— Mais non, mon petit Chiffon... personne ne se moque de toi !... voyons, maintenant que nous sommes seuls, dis-nous ce que t'a raconté l'abbé Châtel?... veux-tu?...

— C'est plutôt moi qui lui ai raconté quelque chose...

— Quoi?...

— Ben... l'affaire d'hier soir...

— La demande en mariage?...

— Non... quand M. d'Aubières m'a embrassée...

— Ah !... bon !... très bien !... je ne savais pas que tu appelais ça l'*affaire*...

— Dame !... c'est important pour moi, ça !... au moment où M. d'Aubières a fait cette chose-là... je penchais presque pour « oui »... un peu plus et ça y était !... Ah ! ouiche !... ça a tout fichu par terre !...

— Mais pourquoi?...

— Mais parce que ça m'a été horrible, je vous dis !... et comme je pense qu'une femme est obligée de se laisser embrasser par son mari quand il en a envie... je ne peux pas me décider avec ça en perspective... non... je ne peux pas !...

— Et c'est ça que tu as dit à l'abbé?... — demanda Marc, qui s'amusait beaucoup.

— Dame, oui !...

— Et comment lui as-tu dit ça?...

— Je lui ai dit : « Monsieur l'abbé, M. d'Aubières me demande en mariage, etc... A la maison, on veut que je dise oui... »

— Permets... — interrompit vivement M. de Bray — je n'ai jamais voulu que...

— Il a bien compris que c'est pas toi !... quand je dis « on », il sait bien de qui je parle !... Donc, je lui ai demandé ce qu'il me conseillait, et il m'a répondu : « Ma chère petite, puisque vos parents souhaitent ce mariage, il ne vous reste plus qu'à consulter votre cœur et votre raison... ils vous enseigneront beaucoup mieux que moi ce que vous devez répondre... » J'ai dit : « Ma raison répond *Oui* tout à fait et mon cœur presque... mais voilà !... M. d'Aubières m'a embrassée sous les arbres... dans le jardin... hier soir... » Et alors, j'ai voulu expliquer de mon mieux l'effet que ça m'a

fait... mais il m'a coupée tout de suite, l'abbé Châtel... « Ça suffit, mon enfant!... ça suffit... je n'ai pas besoin d'en savoir davantage... » Pourquoi ris-tu, oncle Marc?...

— Parce que tu es grotesque avec tes racontars à ce malheureux abbé, qui n'est pas du tout fait pour écouter ce genre de choses!...

— Mais au contraire... il est là pour ça!... et je tenais à lui expliquer le drôle de phénomène qui s'est produit dans moi à ce moment-là...

— Ah! tu as tenu à lui dire...

— Oui... je lui ai dit que jamais je n'ai éprouvé ça... même le 1er janvier, où j'embrasse pourtant des gens joliment dégoûtants...

— Et pourquoi as-tu dit à l'abbé Châtel que tu embrassais des gens dégoûtants le 1er janvier?... — demanda M. de Bray, étonné.

— Mais parce que c'est vrai!... Madame de Clairville d'abord... qui m'embrasse toujours au travers de son voile mouillé... et le cousin la Balue, donc!... crois-tu qu'il soit appétissant, dis, le cousin la Balue?... il n'a pas de voile mouillé, lui, mais il vous bave dessus... ça revient au même!... Eh bien, malgré tout, je crois que j'aime encore mieux ça que M. d'Aubières hier soir...

— Tu n'es pas sérieuse!...

— Pas sérieuse?... ah bien!... si tu crois que je veux rigoler, tu te trompes joliment, toujours!... j'en ai guère envie, va!...

Et tout à coup elle demanda :

— Quelle heure est-il?...

— Deux heures!...

— Comment!... déjà!... faut que je file alors, puisque j'ai promis d'aller voir le père de Ragon!...

— Mais tu as bien le temps!... je crois qu'il n'est à son confessionnal qu'à quatre heures...

— Mais je n'y vais pas, moi, à son confessionnal!... je vais le demander au parloir!... à son confessionnal, j'en aurais pour longtemps, à l'attendre!... c'est l'heure des grenouilles de bénitier, quatre heures!... Ah! zut!...

Dans une longue glissade, elle sortit de la bibliothèque, et l'on entendit sa voix claire appeler le vieux Jean.

Devenu sérieux, l'oncle Marc affirma :

— Que le Chiffon épouse Aubières ou un autre.. quand il ne sera plus là, il nous manquera rudement!...

V

Quand Chiffon arriva à la maison des Jésuites, il était à peu près trois heures. Un orage s'annonçait, qui assombrissait le ciel et rendait l'air étouffant.

— Reste dans le jardin si tu veux... — dit-elle au vieux Jean qui entrait derrière elle au parloir, en regardant autour de lui d'un air méfiant. — ça sera plus amusant pour toi...

Il répondit, hésitant :

— Et si ça pleut?...

— Ben, si ça pleut, tu rentreras... Qu'est-ce que tu as donc à marcher comme ça?... on dirait que tu as peur de tomber dans des oubliettes...

— J'ai pas peur... mais j'suis tout d'même pas à m'n'aise ici, mam'selle Coryse... i' m'semble qu'les murs écoutent et ça m'jette un froid... pis... y a aussi c'sacré parquet...

— C'est ça!... jure un peu!... ça fera bon effet dans la maison...

— Mais c'est que j'glisse!... allons bon!... v'là qu'c'est les tapis, maint'nant!...

— Dame!... si tu patines avec!...

Et poussant dehors le vieux domestique qui s'empêtrait, glissant sur le parquet luisant et sur les petits carrés de tapis épars dans la grande pièce, elle lui dit en riant :

— Allons, va-t'en!... tu finirais par faire un malheur...

Dès qu'il fut sorti, Chiffon fit les cent pas dans le parloir, qu'elle voyait pour la première fois. De la neuve et coquette demeure que venaient de construire les Jésuites de Pont-sur-Sarthe, elle ne connaissait que la chapelle, où elle venait malgré elle, amenée par sa mère à quelque « salut » élégant. Madame de Bray estimait, — avec raison, d'ailleurs, — que les Jésuites sont non seulement des gens fort bons à voir,

mais encore des gens chez qui il est fort bon d'être vu. Toute la société chic, — les jeunes gens y compris, — se pressait à leurs « saluts », où chantaient les hommes et les femmes du monde qui avaient de jolies voix, et la tribune de la chapelle des Pères avait vu se mitonner bien des mariages et s'ébaucher bien des flirts.

Coryse, d'abord mécontente d'être traînée à ces réunions qui l'ennuyaient, et qu'elle considérait comme très profanes, avait fini par s'intéresser peu à peu aux menues intrigues qui se tramaient sous ses yeux. Elle connaissait toutes les petites rivalités religieuses ou mondaines. Elle savait que tel Père, plus « demandé », était jalousé par les autres Pères, vexés de son succès; et aussi que telle pénitente, élégante ou bien posée, avait ses entrées à toute heure aux confessionnaux, ouverts seulement aux heures réglementaires pour les pénitentes plus modestes.

Et, en attendant le Père de Ragon, — le plus couru des Pères mondains, — qui se faisait beaucoup attendre, Chiffon comparait la vaste maison, riante, construite avec un confort anglais dissimulé sous une sévérité aimable et voulue, à la triste et sale maison où s'empilaient humblement le curé de la cathédrale et ses trois vicaires. Elle se disait, avec son petit bon sens d'enfant, que, si les gens de la « société » de Pont-sur-Sarthe connaissaient bien le chemin de l'une, les pauvres connaissaient sûrement mieux le chemin de l'autre. Il lui semblait que les grosses sommes apportées ici par les legs, les dons et les quêtes, n'en devaient jamais ressortir, tandis que les maigres aumônes, obtenues avec tant de peine, ne devaient faire que traverser la pauvre petite maison grise de là-bas !...

Chiffon exécrait d'instinct ceux qui « amassent ». Ce mot, l'*épargne*, qu'elle entendait autour d'elle prononcer avec le respect qu'il inspire à la province, lui paraissait haïssable et répugnant, et elle pensait que, dans cette belle maison toute neuve, on devait épargner beaucoup et donner très peu, du moins aux pauvres. Elle regardait, en arpentant le parloir, ces « judas » ouverts dans les murailles blanches, et ils lui rappelaient des guichets de banque. Et les Jésuites qui, de temps à autre, traversaient rapidement la longue pièce, à pas glissants et menus, ressemblaient — trouvait-elle — bien plus

à des employés qu'à des religieux. Dans ce couvent, tout lui parlait du monde, rien ne lui parlait de Dieu.

Au bout d'un certain temps, Coryse s'impatienta :

— Ah ! mais !... je ne vais pas poser comme ça indéfiniment, moi !... il va être quatre heures !... il faut que j'aille au cours !...

Elle s'approcha de la fenêtre et vit, dans le grand jardin, Jean endormi sur un banc. D'abord correctement assis, raide comme autrefois sur son siège, le vieux cocher coulait doucement, engourdi par l'orage, les jambes allongées, le corps mou, la tête fléchie. Et les Pères qui, de temps à autre, passaient, se rendant à la chapelle, tournaient avec surprise leurs faces affinées, un peu inquiétantes, vers le vieil homme qui dormait sur le banc, dans une pose vautrée d'ivrogne. Leur indignation muette égayait infiniment la petite, et elle ne s'ennuyait plus du tout, lorsqu'une voix à la fois très sèche et très douce lui fit tourner la tête.

— C'est vous qui êtes là, mon enfant?... mais je ne puis pas vous recevoir à présent...

— Ah !... — fit Chiffon — je croyais que ma mère vous avait demandé si je pouvais venir?...

Et, se dirigeant vers la porte, elle ajouta, aimable et comme soulagée :

— Mais si vous ne pouvez pas, je m'en vais...

Le Père de Ragon l'arrêta d'un geste :

— Je ne peux pas vous recevoir ici...

— Je vous demande pardon, c'est ma mère qui...

— Oui... madame votre mère sait que je la reçois quelquefois au parloir... mais ce que je peux faire pour elle... à grand'peine... je ne puis pas le faire pour vous...

Comme la petite ne répondait rien, il reprit, toujours de la même voix nette et blanche :

— Madame votre mère m'a dit, mon enfant, que vous vouliez me consulter sur une question très grave?...

— Oh !... je veux !... c'est-à-dire... c'est elle qui veut !...

— Eh bien, je vous entendrai tout à l'heure à mon confessionnal...

— Mais... — protesta Chiffon — je ne viens pas pour me confesser...

— Peu importe!... mes pénitentes m'attendent déjà... je ne puis tarder davantage...

Coryse, effarée, entrevit l'attente prolongée dans la chapelle neuve, effroyablement neuve, où les ors flamboyaient, faisant grincer les verts crus des rinceaux : cette chapelle où l'œil ne se reposait sur rien de doux ni de tranquille; où l'on ne pouvait — au milieu des chuchotements et des froufrous — se recueillir ni prier. Et la peur qu'elle avait de cette attente lui suggéra cette réflexion qui, pensait-elle, allait peut-être la délivrer :

— Ah!... bon!... j'attendrai à la chapelle!... Oh! ça n'est pas ennuyeux d'attendre!... toutes ces dames parlent si haut!...

Il faut croire que le Père de Ragon était peu soucieux de livrer aux moqueuses oreilles de Chiffon les confidences de celles qu'elle appelait si irrévérencieusement « les grenouilles de bénitier », car subitement il se ravisa, disant, comme s'il n'avait rien entendu :

— Voyons... puisque vous semblez le désirer, je vais vous entendre ici...

Et, changeant de voix, d'un ton éteint et assourdi :

— Je vous écoute, ma fille... qu'avez-vous à me dire?...

Elle répondit délibérément :

— Moi?... rien du tout!... je croyais que c'était vous qui deviez me dire quelque chose?...

Plus habitué à la défense qu'à l'attaque, le Père de Ragon hésita un instant, puis, prenant son parti :

— Madame votre mère m'a appris que le duc d'Aubières vous demande en mariage et que vous semblez voir cette demande avec... je ne dirai pas avec répugnance...

— Oh! vous pouvez le dire, allez!...

Jamais le Jésuite n'avait adressé à Chiffon, lorsqu'elle accompagnait madame de Bray, que de banales paroles de bienvenue, auxquelles elle répondait par un monosyllabe ou pas du tout. Cette liberté de langage, à laquelle ses visiteuses habituelles ne l'avaient pas accoutumé, l'interloqua un peu.

Il y eut un silence.

— Eh bien?... — questionna simplement Coryse.

— Eh bien, — reprit le Père de Ragon, que décidément

cet interrogatoire déroutait un peu — cette demande qui serait flatteuse pour toute jeune fille est, pour vous, non seulement flatteuse, mais inespérée... vous n'avez pas de fortune...

— Je sais ça !...

— Le duc d'Aubières, lui, sans être très riche, trouve qu'il l'est assez pour deux... il donne, en demandant votre main, un bel exemple de désintéressement...

— Je sais ça aussi !... et je suis très reconnaissante à M. d'Aubières... que j'aime beaucoup, d'ailleurs...

— Vous l'aimez?...

— De tout mon cœur... c'est certainement celui que j'aime le mieux de ceux qui viennent à la maison...

— Mais alors, je ne comprends pas pourquoi vous...

— Comment, vous ne comprenez pas?... mais il me semble que c'est pourtant limpide !... J'aime M. d'Aubières comme j'aime madame de Jarville, par exemple !... ou l'abbé Châtel !... je les aime pour les aimer, mais pas pour les épouser, sapristi !...

— Mon enfant, je vois que vous ignorez ce que c'est que le mariage...

— Ça, sûr ! que je l'ignore !... mais enfin, je m'en fais une idée... on se fait toujours une idée des choses, s'pas?... eh bien, moi, en me mariant, je veux aimer celui qui sera mon mari autrement que je n'aime M. d'Aubières et l'abbé Châtel... et voilà !...

— Oui... vous êtes un peu sentimentale... comme toutes les jeunes filles...

— Moi?... — s'écria Chiffon, indignée, — pas pour deux sous sentimentale !...

Et réfléchissant, un peu troublée malgré elle; elle rectifia :

— Excepté peut-être pour les fleurs... et le ciel... et les rivières... c'est vrai que j'aime assez à me coucher par terre et à rêvasser devant tout ça !... oui !... enfin, mettons que je suis sentimentale pour les choses... et même pour les bêtes, si vous voulez... mais pour les gens !... ah ! fichtre non !... j'suis pas sentimentale !...

Positivement stupéfié par cette façon de parler, le Père de Ragon demanda, avec un sourire de mépris aimable au coin de sa lèvre très sinueuse et très mince :

— Par qui donc êtes-vous élevée, ma chère enfant?...

Sans paraître voir l'ironie, elle répondit :

— A présent, c'est par papa et l'oncle Marc... et avant, par mon oncle et ma tante de Launay...

Et, comme le Jésuite, rassemblant ses souvenirs, répétait : « de Launay »?... Chiffon ajouta en riant :

— Oh!... ne cherchez pas!... ils ne viennent pas chez vous!... c'est pas des gens à ça !... c'est des bons vieux tranquilles et pas chics !...

Et tout de suite, elle corrigea :

— Ils ont grand air, mais ils ne sont pas du tout dans le train.... ils vont à leur paroisse !... Mais pardon... vous me disiez, quand je vous ai interrompu, que j'étais sentimentale... c'est même parce que vous me disiez ça que je vous ai coupé...

— Je vous disais que les jeunes filles sont toutes plus ou moins éprises d'un idéal quelconque... idéal qu'elles se forgent de toutes pièces, et qu'elles ne rencontrent jamais...

— Je ne suis éprise d'aucun idéal...

— C'est déjà une bonne chose, cela!... car, alors, vous pouvez considérer librement et en pleine possession de vous-même le bel avenir qui s'ouvre devant vous si vous épousez le duc d'Aubières?...

— Où ça, le bel avenir?... moi qui justement n'ai jamais pu supporter l'idée d'épouser un militaire!... Oui... j'ai ça en horreur, les militaires!... je veux dire les officiers, bien entendu... car les soldats, c'est pas leur faute, les pauv's gens!... et ce que je les plains, au contraire!... et ce que je les aime pour ça!... j'peux pas en rencontrer un par la chaleur sans avoir envie de le faire entrer boire quelque chose à la maison, ainsi...

Le Père de Ragon examinait Chiffon avec effarement, et il pensait que madame de Bray avait grandement raison quand elle disait que sa fille « n'était pas comme tout le monde ». Il reprit, exagérant encore son air froid et sa correction parfaite :

— En vérité, mon enfant, vous parlez une langue singulière!...

Très sincèrement et gentiment, Coryse s'excusa :

— Oui. . ça, j'sais bien!... c'est très vrai!... mais je ne

peux pas m'en empêcher!... ça m'est instinctif!... Je vous demande pardon... je comprends bien que ça doit vous choquer... ça choque déjà l'abbé Châtel, ainsi... à plus forte raison, vous...

Et, le regardant, elle conclut :

— C'est que, voilà!... vous êtes un homme du monde, vous!... et moi pas!...

— Enfin, — fit le Jésuite, qui se mit malgré lui à rire, — êtes-vous disposée, mon enfant, à réfléchir avant de repousser ce mariage?... à écouter mes conseils?...

— Réfléchir ne me servira à rien!... D'abord, quand je veux réfléchir, ça m'endort plutôt!... et puis, plus je réfléchirais, plus je dirais non... il n'y a donc pas d'avantage à me faire réfléchir... Et quant à ce qui est de suivre vos conseils... si vous voulez que je vous parle franchement...

— Oui... parlez-moi franchement?...

— Eh bien, je ne vois pas trop pourquoi je les suivrais, vos conseils?... vous ne me connaissez pas!... vous ne m'avez jamais tant vue... tout en moi doit vous déplaire à crier...

Et, voyant que le Jésuite esquissait un geste vague de protestation :

— Si!... si!... je me rends bien compte!... je vous déplais, et vous n'avez aucune raison de vous intéresser à moi!... ce que vous me dites, vous me le dites parce que ma mère vous a demandé de me le dire... tout bêtement?...

— Je vous le dis parce que tel est mon avis...

— Soit!... mais c'est votre avis parce que ma mère vous a expliqué que, sans fortune, je ne peux faire qu'un mauvais mariage... et que celui-là est superbe... Alors, sous prétexte que je ne suis pas riche, vous me conseillez d'épouser un monsieur que je ne pourrai pas aimer... ou du moins aimer comme je veux aimer quelqu'un avec qui je passerai ma vie...

— Mon enfant, vous vous trompez... c'est parce que le duc d'Aubières est un homme parfaitement honorable et bien né, parfaitement bon aussi, que je vous conseille de l'épouser... je vous le conseillerais également si vous étiez très riche...

— Allons donc!... jamais de la vie!... D'abord, si j'étais très riche, au lieu de me pousser à épouser M. d'Aubières, vous me garderiez pour...

Comme elle s'arrêtait, le Père de Ragon demanda :

— Je vous garderais pour qui?...

— Pour un ancien élève à vous qui serait dans la dèche... ou qui aurait joué... ou n'importe quoi de ce genre-là!... oui!... J'ai toujours vu que ça se passe comme ça à Pont-sur-Sarthe, depuis que je sais voir quelque chose autour de moi... et je me suis réjouie de n'avoir pas d'argent!... Oh!... pour ça, vous savez aider les vôtres!... vous n'êtes pas lâcheurs!...

Craignant d'avoir trop parlé, Chiffon leva un œil presque timide sur le Jésuite. Sa belle figure distinguée et sérieuse s'était au contraire adoucie :

— Eh bien, — dit-il en regardant la petite avec une certaine bienveillance — il me semble que, d'après ce que je devine de vous, ceux qui ne sont pas des « lâcheurs », comme vous dites... doivent vous plaire?... vous devez aimer celui qui prête aux autres son appui?...

— Oui, si c'est un individu... non, si c'est une corporation.

Le Père de Ragon resta étonné, regardant Chiffon sans rien dire.

Depuis qu'il était à Pont-sur-Sarthe, cette gamine de seize ans était le premier être « pensant » qu'il rencontrait.

Voyant que l'enfant, prenant son silence pour un congé, allait se lever, il demanda :

— Vous avez donc beaucoup lu?...

— Non... pas beaucoup...

— Alors, vous avez beaucoup réfléchi à des choses sérieuses?...

— Quelquefois... à cheval... oui, c'est surtout quand je me promène à cheval que je pense à des choses... là, je ne peux pas m'endormir en réfléchissant... alors je réfléchis... mais c'est involontaire...

— Et... le résultat de ces réflexions c'est que vous n'aimez pas notre ordre?...

— C'est que, voilà!... ça ne me fait pas du tout l'effet d'un ordre... religieux, du moins... Les Dominicains, les Maristes, les Capucins, les Oratoriens, etc., etc., j'appelle ça des ordres... ça s'occupe du bon Dieu, ça prêche, ça fait seule-

ment ce que je comprends que fassent des religieux... Vous, vous me faites l'effet d'une association quelconque... vous faites des mariages, de la politique, un peu de tout... enfin, vous me faites peur!... et pourtant, le bon Dieu sait bien que j'ai pas peur de grand'chose!...

— Je vous assure, mon enfant, que nous ne travaillons que pour le bien et le salut de l'humanité...

— Son bien... sur la terre, ça, j'en suis convaincue!... son salut?... je ne crois pas que ça vous intéresse beaucoup... Et puis, l'humanité, pour vous, se réduit aux gens du monde... comme pour ma mère... je connais ça!...

— Je vois que vous avez décidément un parti pris contre nous... vous avez tort, ma chère enfant...

— Oh!... — affirma poliment Chiffon — pas plus contre vous que contre les francs-maçons, par exemple... ou les polytechniciens, qui continuent leur monôme à travers la vie... je hais en général les gens qui se massent pour tomber les isolés...

— Cette haine peut mener loin...

— Très loin!... Ainsi, toute petite... quand j'allais avec ma bonne faire des commissions et que j'entendais les pauvres petits boutiquiers des petites rues se plaindre... pleurer presque, en racontant que depuis les grands magasins de la rue des Bénédictins et de la place Carnot ils ne faisaient plus d'affaires... quand je voyais peu à peu se fermer plusieurs des boutiques d'autrefois... quand j'entendais raconter que tel ou tel fournisseur était en faillite... je rageais ferme, allez, contre ces énormes magasins qui écrabouillent les tout petits... et bien des fois, le soir, en faisant ma prière, j'ai crié de toutes mes forces au bon Dieu qu'il aurait une riche idée s'il raflait tout ça dans la nuit...

— Mais c'était une abominable pensée...

— C'est bien possible!... je ne la défends pas!... je l'avais, voilà tout!... je ne disais pas ça à l'oncle Albert et à la tante Mathilde, vous pensez?... avec eux ça n'aurait pas pris... Oh, non!... aussi, je n'ai jamais raconté mes idées à personne dans ce temps-là...

— Et maintenant non plus, j'espère?...

— Oh! si!... maintenant je dis très bien tout ça à l'abbé Châtel, ou à l'oncle Marc...

— Ah! c'est vrai! — fit le Jésuite avec un sourire tendu — M. le vicomte de Bray est socialiste... ou, du moins, il s'est présenté comme tel aux dernières élections?...

— Non... — dit brusquement Chiffon, qui n'admettait pas qu'on touchât à l'oncle Marc, — vous confondez!... M. de Bray, qui est bien, en effet, ce que vous appelez socialiste... ne s'est pas appuyé là-dessus pour se faire élire... il s'est présenté sans étiquette...

— Et il a échoué!...

C'était le candidat protégé par « les Pères » qui avait passé. Chiffon répondit rageusement :

— Oui... il fallait trop d'argent pour être élu!...

Puis, se levant sans attendre l'invitation du Jésuite, qui s'oubliait à écouter ce drôle de petit produit moderne, si différent de ce qu'il connaissait jusque-là, elle ajouta, un peu narquoise :

— Mais je n'ose pas vous retenir plus longtemps!... vous étiez très pressé... et il y a toutes ces dames qui doivent trépigner à la chapelle!...

Le Père de Ragon se leva aussi ; et, comme Coryse s'effaçait pour le laisser sortir le premier :

— Non... — dit-il en souriant, très courtois — vous n'êtes plus une petite fille... et vous serez peut-être bientôt « Madame la Duchesse »...

— Ça m'étonnerait!... — dit Chiffon, en secouant ses cheveux flottants qui ondulèrent autour de ses hanches — je n'ai pas la tête de l'emploi...

Le Père de Ragon demanda :

— Je ne vois personne à la « porterie »?... vous n'êtes pas venue seule, pourtant?...

— Oh! non!... je ne suis pas élevée du tout à l'américaine, moi!... j'ai ma bonne!...

Et, montrant le vieux Jean qui dormait toujours sur son banc, glissé presque jusqu'à terre :

— Il n'est pas décoratif, ma bonne!...

Quand Chiffon eut franchi la grille, elle se retourna et, regardant l'heure à la grosse horloge de la chapelle, elle murmura en riant :

— Cinq heures et demie!... Ben, je les ai fait poser, les grenouilles de bénitier!...

VI

On dînait quand madame de Bray entra dans la salle à manger. Depuis longtemps on avait renoncé à l'attendre : presque jamais elle n'arrivait à l'heure ; prétextant des courses, des visites, des pendules arrêtées et, au besoin, des accidents de voiture. Dès qu'elle se fut assise, elle demanda d'un air étonnamment aimable à Coryse :

— Eh bien?... as-tu été contente du Père de Ragon?...

— Oh ! très contente !... — répondit la petite avec insouciance.

Et, après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Mais, je ne sais pas si, lui, il a été content de moi...

— Qu'est-ce que tu lui as dit?... — interrogea M. de Bray, vaguement inquiet.

— Un tas de choses... la conversation a tourné...

— J'irai le voir demain matin... — fit la marquise, moins aimable, — et il me dira ce qui s'est passé...

— Mais... — remarqua paisiblement Chiffon — je peux aussi bien vous le dire... et d'abord, il ne s'est rien du tout passé...

— Ah !... c'est surprenant !...

— Et pourquoi donc est-ce surprenant?...

— Parce que tu as l'air embarrassé...

— Moi !... jamais !... pourquoi aurais-je l'air embarrassé?...

— Je n'en sais rien...

— Moi non plus !... On a voulu que j'aille causer avec le Père de Ragon... j'y suis allée... nous avons causé... et voilà !...

— Et... il n'y a rien eu de désagréable?...

— Mais non... il est bien élevé... trop même !... moi aussi, pas trop, mais enfin, assez !... Non !... je crois qu'il n'a rien approuvé de ce que je lui ai dit, et je suis sûre que rien de ce qu'il m'a dit ne m'a convaincue... mais, à part ça, nous sommes comme avant...

— Alors... — demanda madame de Bray, profitant d'une sortie du domestique, — tu n'es pas encore décidée à épouser le duc d'Aubières?...

— Je suis décidée à ne pas l'épouser!...

Et, se tournant vers l'oncle Marc :

— Je vais lui répondre ce soir, puisque tu m'as dit qu'il doit venir?...

— Non!... — s'écria la marquise, exaspérée, — vous ne lui répondrez pas ce soir!... c'est de la folie de refuser ainsi sans réfléchir!...

— Mais j'ai réfléchi!... mais je ne fais que ça!... depuis hier, je réfléchis à m'en faire mourir!...

— Vous attendrez pour donner une réponse définitive au duc d'Aubières!...

— J'attendrai quoi?... non... je ne veux pas lui faire croquer le marmot plus longtemps!... ça a déjà beaucoup trop duré...

— Je vous défends de lui parler aujourd'hui!... — dit impérieusement la marquise, en se levant.

Et, voyant qu'au lieu d'entrer dans le salon, Chiffon montait l'escalier, elle demanda :

— Eh bien?... où allez-vous?...

— Dans ma chambre...

— Vous resterez ici...

La petite devint très rouge et répondit nettement :

— Ça m'est égal!... mais, si je reste, je parlerai à M. d'Aubières comme je le dois... je lui dirai que je suis formellement décidée à ne l'épouser jamais... jamais...

— Vous êtes folle!...

— Il y a si longtemps que vous me le dites!...

— Le voilà!... — cria tout à coup la marquise en faisant, d'un grand geste, signe d'écouter la sonnette de la grille.

— Ah!... tant mieux!... — soupira Chiffon — j'ai rudement envie de ne plus avoir ce poids-là, moi!...

Elle alla au-devant du colonel qui entrait, et lui dit, sans aucun embarras :

— Monsieur d'Aubières, je voudrais vous parler?... voulez-vous venir avec moi dans le jardin, comme hier soir...

Et, descendant le perron toute souriante, elle ajouta très bas :

— ... Mais sans m'embrasser...

Le pauvre homme la suivit docilement : très ému, clairvoyant malgré son amour, et devinant ce qu'elle allait lui dire. Avant qu'elle eût parlé, il questionna, d'une pauvre voix touchante :

— C'est pour me dire que vous ne voulez pas, n'est-ce pas?...

— Oui... — balbutia Chiffon, très peinée de ce gros chagrin qu'elle causait — j'ai beaucoup, beaucoup pensé depuis hier soir... et j'ai compris que je ne peux pas vous épouser... je vous aime bien, allez, pourtant!... je vous aime de tout mon cœur... et je suis désolée de vous dire ces choses... mais il vaut mieux les dire avant qu'après, n'est-ce pas?...

Il ne répondit rien. Elle ne le voyait pas dans la nuit, mais elle le devina si malheureux qu'elle en fut tout attristée.

— Je vous en prie... — supplia-t-elle, en posant doucement sa main sur le bras de M. d'Aubières... — ne vous faites pas tant de chagrin!... je n'en vaux pas la peine, d'abord!... je suis colère, ignorante, mal élevée... « tous les vices des Avesnes », comme dit ma mère!... et puis, je serais incapable d'être une femme de colonel, moi!... ni d'être mondaine d'aucune façon!... je ne saurai jamais ni causer, ni recevoir, ni faire bonne figure aux gens qui me déplaisent... ni persuader aux imbéciles que je leur trouve de l'esprit... je n'ai rien d'une femme... je suis un sauvage fait pour vivre seulement avec des fleurs ou des animaux...

Tout à coup, inquiète, changeant de ton, elle s'écria :

— A propos d'animaux... où est Gribouille?... je ne l'ai pas vu depuis le déjeuner... si on me l'avait perdu?...

Et elle partit, courant à travers la grande pelouse, dans la direction des écuries. Au bout d'un instant, elle revint, courant toujours, et suivie de Gribouille, qui lui sautait aux épaules.

— Pardon... — fit-elle, tout essoufflée, — pardon de vous avoir laissé comme ça!... mais c'est que j'ai eu si peur pour Gribouille!... C'est égal!... je n'aurais pas dû... au milieu d'une conversation sérieuse... Ben, voyez-vous, c'est tout moi, ça!...

Comme le duc ne répondait pas, elle demanda, fouillant du regard l'obscurité :

— Est-ce que vous n'êtes plus là?...

— Si... — balbutia-t-il, d'une voix enrouée, — si... je suis toujours là...

Il s'était assis près de l'allée sur une sorte de tertre. Chiffon s'approcha de lui, comprenant qu'il pleurait.

— Comment!... — dit-elle, violemment émue, — comment! vous pleurez?...

La pensée que cet homme, qui lui apparaissait comme un géant, presque vieux, pouvait pleurer, ne lui était jamais venue. Stupéfaite et bouleversée, elle s'assit près de lui.

— Mon Dieu!... — fit-elle, prête à pleurer aussi — mon Dieu!... mon Dieu!...

Elle ne trouvait pas autre chose à dire. Elle perdait la tête. Elle se croyait horriblement mauvaise et stupide, de tourmenter cet être si bon, qui sanglotait doucement à côté d'elle.

L'idée que quelqu'un pouvait souffrir pour elle ou à cause d'elle était odieuse à Coryse. Elle préférait mille fois souffrir elle-même. Et, tout de suite, elle se dit :

« Ma foi, tant pis!... je vais lui avouer ce qui se passe dans ma tête... et puis après, s'il veut tout de même, eh bien, je l'épouserai... »

— Écoutez-moi... — dit-elle, de sa voix un peu sonore, qui remuait si profondément le duc, — écoutez-moi bien... et comprenez-moi, si vous le pouvez toutefois, car je ferai de mon mieux, mais ça ne sera peut-être pas très clair... C'est que c'est très difficile à dire, tout ça!... et si nous étions au soleil au lieu d'être dans le noir... si je voyais votre tête et si vous voyiez la mienne... je n'oserais jamais, jamais!... mais d'abord, je vous en prie, ne pleurez pas comme ça... ça m'est horrible!...

Et, comme sans rien dire il continuait à pleurer, d'un mouvement brusque, elle s'agenouilla devant lui :

— Je vous en prie?...

Elle passa ses bras autour du cou de M. d'Aubières, et, embrassant affectueusement la pauvre joue mouillée, elle répéta, d'une voix infiniment suppliante :

— Je vous en prie?... puisque je vous dis que je ferai tout ce que vous voudrez!... tout!...

Oublieuse de la veille, elle se pelotonnait contre lui, candide et tendre. Il la repoussa presque durement :

— Non... non... éloignez-vous!...

D'abord étonnée, Chiffon se releva, en murmurant tristement :

— Ah!... oui!... je vois!... vous faites comme moi hier!...

Et, timidement, elle se rassit sans rien dire à côté du duc. Il reprit, encore tout tremblant :

— Non... ne croyez pas ça, ma chère petite Coryse... c'est que... vous ne pouvez pas comprendre... je suis nerveux... malheureux... je ne sais plus ce que je fais, ni ce que je dis... j'avais fait un si joli rêve... et je retombe de si haut!...

Elle demanda, inquiète :

— Si vous avez fait ce que vous appelez un si joli rêve... ce n'est pas ma faute, au moins?... je veux dire que ce n'est pas moi qui vous ai fait croire que j'avais envie de vous épouser?... que je n'ai pas cherché à me faire aimer de vous autrement que comme un bon gosse, n'est-ce pas?...

— Non, certes!...

— A la bonne heure!... c'est que si j'avais fait ça... sans m'en douter, bien entendu... j'en serais au désespoir!... C'est vrai... je trouve que faire aux gens des mines, et des yeux, et tout ça... pour leur persuader qu'ils plaisent... ou qu'on désire leur plaire, alors qu'on ne se soucie pas du tout d'eux... c'est abominable!... oui, abominable!...

Et, après un silence, elle ajouta :

— C'est ce que je vois faire tout le temps autour de moi... et c'est ce que je ne ferai jamais...

— Vous disiez tout à l'heure — demanda le duc, qui se remettait peu à peu, — que vous alliez m'expliquer pourquoi vous ne voulez pas être ma femme?...

— Oui... et ça m'intimide de vous expliquer ça!... Je ne sais de la vie que ce que j'en peux deviner, et ce n'est pas grand'chose... mais enfin j'entends les conversations... on chuchote... on rapproche certains noms... et, quand il y a des bals à la maison, je vois bien des petits flirts... bien des petites incorrections... Je ne parle pas des jeunes filles... les

jeunes filles, elles, peuvent faire tout ce qu'elles veulent... ça n'a aucun inconvénient, n'est-ce pas?... puisqu'elles ne sont pas mariées?... Non... je veux dire ces dames... il y en a qui trompent leurs maris... et... tromper son mari, je ne sais pas au juste où ça commence ni où ça finit, mais je trouve que c'est très mal...

— Sans doute, c'est mal!...

— Eh bien, voilà!... c'est que je suis sûre que, si je vous épousais... je vous tromperais...

— Mais... — balbutia M. d'Aubières, interloqué — pourquoi êtes-vous sûre de ça?...

— Sûre... enfin autant qu'on peut l'être de ces choses-là!... Voyez-vous, jusqu'à présent, je n'ai jamais rencontré personne de qui je me sois dit : « Celui-là, je l'épouserais bien!... »

— Eh bien?...

— Eh bien, si, après que nous serons mariés, j'allais me dire, un jour, en voyant un monsieur quelconque : « Tiens! je l'aurais bien épousé, celui-là!... » Pensez donc!... quel coup!... ça serait désastreux!...

Malgré son chagrin, le duc eut envie de rire; mais il répondit gravement :

— Ce que vous dites là est arrivé à beaucoup de femmes...

— Et alors?...

— Alors, au lieu de laisser aller leur pensée vers le nouveau venu, elles se sont appuyées sur leur mari... et si c'était un bon mari, ce que je serai...

— Ça, j'en suis sûre!... — dit Chiffon avec conviction — mais croyez-vous que ça suffit d'être un bon mari, si on n'a pas une bonne femme?...

— Et pourquoi ne seriez-vous pas une bonne petite femme, honnête et brave?...

— Je serais ça... si je ne rencontrais pas...

— Quoi?...

— Le monsieur que je ne rencontrerai peut-être jamais... mais qui n'est à coup sûr pas vous...

Et, comme M. d'Aubières faisait un mouvement, elle ajouta vivement :

— Oui... je vous aime beaucoup, beaucoup!... je vous l'ai déjà dit... mais je crois que je ne vous aime pas du tout,

mais du tout, comme il faut aimer son mari... et je suis certaine que le jour où je rencontrerais celui que j'aimerais comme ça... je me laisserais aller!... oh! mais là, en plein!... Vous voyez?... c'est cocasse d'oser vous dire ça?... mais ça serait encore bien plus cocasse de vous épouser sans vous le dire... Si, après que vous savez ce qui m'empêche de dire oui, vous voulez de moi tout de même... au moins, vous aurez été prévenu... vous ne pourrez rien me reprocher... Quand je dis « rien me reprocher », c'est une manière de parler, parce que, au fond, je me rends bien compte que ça ne pourra pas vous faire plaisir... mais enfin, je n'aurai pas été sournoise, ni dissimulée... Comprenez-vous?...

— Je comprends — dit doucement M. d'Aubières — que vous seriez très malheureuse avec moi et que je serais horriblement malheureux de vous voir malheureuse... Il me faut renoncer à ce qui était, depuis six mois que j'y pensais sans cesse, toute ma joie, toute mon espérance... Vous m'avez très délicatement et très pittoresquement fait comprendre que je suis un vieux fou...

— Vous m'en voulez?... — demanda Coryse effarée — je suis sûre que vous m'en voulez?...

— Non... je vous jure que non... — marmotta le pauvre homme que l'émotion étranglait.

Il voulut se lever et resta enfoncé dans le sol.

— Tiens!... — fit-il, surpris de sentir que chaque mouvement l'enfonçait davantage.

Gribouille, en le voyant remuer, avait compris qu'on s'en allait et s'était mis à danser devant lui en aboyant avec fureur.

Le duc voulut s'appuyer sur sa main, mais elle entra dans la terre molle, tandis que son corps semblait y pénétrer plus avant.

— Je ne sais pas où je suis!... — dit-il à Chiffon, qui, debout dans l'allée, l'attendait — il me semble que je suis assis dans un trou... et, plus j'en veux sortir, plus j'y tombe...

Elle étendit ses mains, il les prit et se releva d'une secousse. Mais elle aussi, en s'approchant, avait senti le sol se défoncer.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... — fit-elle en tâtant la place que M. d'Aubières venait de quitter.

Elle se redressa en riant.

— Ah!... c'est le cimetière des fleurs!... vous étiez assis dessus!... et comme j'ai justement enterré ce matin, c'est tout mou...

Il questionna :

— Le cimetière de...

— Des fleurs... oui... ne parlez pas de ça à la maison... on se moquerait de moi... je sais bien que c'est bête!... mais j'aime tant les fleurs!... je ne peux pas les voir salies quand elles sont mortes...

En effet, depuis sa plus petite enfance, Chiffon avait un cimetière où elle enterrait ses fleurs fanées. Il lui était impossible de les voir traîner dans la rue ou dans les ordures. L'idée qu'une fleur toucherait quelque chose de sale, qu'elle serait froissée sous les pieds, traînée dans les jupes, ou balayée dans la poussière, lui était insupportable. En hiver, elle les brûlait dans la grande cheminée de sa chambre, après avoir allumé un énorme brasier où elles se consumaient d'une flambée. Mais en été, privée de cette ressource, elle les enterrait consciencieusement au fond du jardin, en cachette, redoutant les gronderies de sa mère et les blagues de l'oncle Marc.

— Ne le dites pas, je vous en prie?... — répéta-t-elle, très inquiète : — excepté Gribouille, personne ne le sait, personne... et ça me ferait si fort enrager si on se moquait de moi... pour cette chose-là seulement que ça me ferait enrager... parce que je trouve qu'on aurait raison... c'est ridicule!...

— Vous pouvez être sûre, mademoiselle Coryse, que je ne parlerai jamais à qui que ce soit du cimetière des fleurs...

Et, tristement, il ajouta :

— Ce pauvre petit cimetière!... moi qui pourtant ne ressemble guère à une fleur, j'y ai été enterré aussi ce soir... oui... tout à fait enterré...

— Allons!... bon!... — s'écria Coryse — voilà que vous allez encore repenser à tout ça!...

— Non... mais voulez-vous me laisser m'en aller par la petite grille?... je préfère ne pas entrer dans la maison... avec mes yeux gros comme le poing, je serais très ridicule... d'ailleurs, je viendrai voir Marc demain matin...

— Vous l'aimez bien, l'oncle Marc?...

— Beaucoup... c'est un camarade d'enfance...

— Vous êtes du même âge?...

— Il a trois ans de moins que moi...

— C'est la même chose!...

— La même chose!... oui, vous avez raison...

Mais, en baisant une dernière fois la petite patte solide et souple de Chiffon, M. d'Aubières se dit à part lui :

— Eh bien, non!... ça n'est pas la même chose!... c'est trois ans de moins!...

Rentrée dans le salon, la petite regarda — comme si elle le voyait pour la première fois — l'oncle Marc, qui lisait près d'une lampe. Et, au lieu de répondre à monsieur et à madame de Bray qui la questionnaient anxieusement sur la disparition du duc, elle pensa :

— C'est pas trois ans, c'est dix ans qu'il a l'air d'avoir de moins, l'oncle Marc!...

GYP

(A suivre.)

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE »[1]

VI

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A NEUCHATEL

Paris, 19 Juillet 1833.

Vous n'avez été ni oubliée, ni moins aimée, mais vous avez été un peu oublieuse. Vous ne m'avez pas écrit combien de temps vous restiez à Vienne, de manière à ce que je susse si ma réponse vous y trouverait. Puis vous avez écrit si peu lisiblement le nom du correspondant, que je l'écris encore avec la crainte qu'il n'y ait quelque malentendu.

Cela dit, je vous ai écrit plusieurs lettres que j'ai brûlées par peur de vous déplaire, et je vais vous résumer, en peu de mots, ma vie depuis quelque temps.

Un odieux procès m'a été suscité par le libraire, à propos du *Médecin de Campagne*. L'ouvrage est fini aujourd'hui, 19 juillet, et va être vendu par un libraire que commettra le tribunal. Quant à ce livre, j'y ai enterré, depuis que je ne vous ai écrit, plus de soixante nuits. Vous le lirez, vous, mon ange lointain, et vous verrez ce qu'il y a de vie et de cœur dépensés dans cet ouvrage, dont je ne suis pas encore très content.

Mon travail m'a tant absorbé que je n'ai pu vous donner que

1. Voir *la Revue* du 1er Février.

mes pensées : je suis si fatigué, et pour moi la vie est si déserte! Le seul sentiment d'apparence vraie qui pointe dans ma vie actuelle est à mille lieues de moi! Ne faut-il pas toute la puissance d'une âme de poète, pour y puiser des consolations, pour se dire, après tant de travaux : « Elle frémira de joie en voyant que son nom m'a occupé, qu'elle était présente à ma pensée, et que ce que je pensais de plus beau, de plus noble de la jeune fille, j'en ai chargé son nom[1] ». Vous verrez en lisant ce livre que vous étiez dans mon âme comme une lumière.

Je n'ai rien à vous mander de moi, car je suis resté nuit et jour travaillant, sans voir personne. Cependant quelques femmes inconnues sont venues frapper à ma porte, m'ont écrit. Mais je n'ai pas l'âme banale, et, comme dit *la Dilecta :* « Si j'étais jeune et jolie, je viendrais, je n'écrirais pas. » J'ai donc mis tout cela au néant. Il y avait de vous beaucoup dans cette réserve féminine. Une couronne du genre de celle à laquelle j'aspire se donne tout entière ; elle ne se partage pas.

Allons, encore quelques jours, quelques mois de travaux, et j'aurai achevé l'une de mes tâches : j'irai prendre quelque repos, rafraîchir ma cervelle par un voyage ; quelques amis m'ont déjà proposé l'Allemagne, l'Autriche, la Moravie et la Russie. *Non so.* J'ignore encore ce que je ferai. Vous êtes si despotique dans vos ordres que j'aurais peur de passer près de vous : il y aurait un double danger pour moi.

Vos lettres me ravissent ; vous vous faites aimer de plus en plus : mais cette vie qui va sans cesse vers vous, se consume en efforts sans revenir à moi plus riche. S'aimer sans se connaître est un supplice,

1er août.

Douze jours d'intervalle sans avoir pu reprendre ma lettre ! Jugez de ma vie. C'est un combat perpétuel, sans relâche. Les misérables ! Ils ne savent pas ce qu'ils dévorent de poésie.

Mon procès se juge demain. *L'Europe littéraire* a cité la vie

1. La jeune fille aimée par Benassis *(le Médecin de Campagne)* s'appelle Évelina.

de Napoléon récitée par un soldat de la garde impériale dans une grange à des paysans (un des morceaux capitaux du *Médecin de Campagne*). Bah ! Voici des spéculateurs qui depuis huit jours me volent, l'impriment sans ma permission, et voici vingt mille exemplaires de ce fragment vendus. Je pourrais faire sévir la justice, mais c'est indigne de moi. Ils ne disent ni mon nom ni celui de mon œuvre : ils m'assassinent et se taisent, ils me volent ma gloire et mon pécule, à moi, pauvre ! Vous lirez un jour ce gigantesque morceau, qui fait pleurer les plus insensibles, et que cent journaux ont reproduit. Des amis m'ont dit que d'un bout à l'autre de la France il y a eu un cri d'admiration. Que sera-ce donc pour l'œuvre entière !

Je vous joins ici un morceau d'une ancienne lettre que je n'ai pas entièrement brûlée.

Depuis le 19 du mois dernier, je n'ai eu que chagrins, anxiétés, travaux. Pour achever cette petite lettre, je prends sur une nuit, et je la considère comme une douce récréation.

Je vais partir dans huit jours pour la campagne, afin d'achever dans le calme le troisième dixain des *Cent Contes drolatiques*, et un grand roman historique nommé : *le Privilège*. Toujours des travaux. Vous pourrez, je crois, sans rougir, vous permettre le troisième dixain : il sera presque chaste.

J'attendrai certes avec anxiété votre lettre relative au *Médecin de Campagne*. Ecrivez-moi vite ce que vous en penserez : dites-moi vos émotions.

Mon Dieu, je voudrais bien vous raconter mille pensées : mais il y a quelqu'un d'impitoyable qui me pousse et me commande. Soyez généreuse, écrivez-moi, ne me grondez pas trop d'un silence apparent, car mon cœur vous parle. Si quelquefois une étincelle flambe dans votre bougie, le soir, prenez cette petite lueur comme une annonce des pensées de votre ami. Si votre feu pétille, pensez à moi qui songe à vous souvent, et déplore l'égoïsme forcé du travailleur. Oui, rêvez vrai en vous disant que vos paroles ne font pas que retentir, mais restent dans ma mémoire : que dans le coin le plus obscur de Paris il y a un être qui vous met dans ses songes, qui vous compte pour beaucoup dans ses sentiments, que vous animez parfois, et qui parfois aussi s'attriste et vous appelle, comme on espère un hasard presque impossible.

Paris, 8 août.

Je reçois votre lettre de Suisse, de Neuchâtel.

Ne serez-vous pas bien mécontente de vous-même, lorsque vous saurez que vous êtes venue me faire beaucoup de peine au moment où j'en avais le plus? Après tout ce que je vous ai dit, mon silence n'était-il pas bien malheureusement significatif! Je vous joins ici les lettres commencées avant que j'eusse reçu celle de Suisse, où vous me donnez une adresse bien exacte.

Je ne vous expliquerai pas les malheurs qui m'accablent : ils sont tels que je songeais hier à quitter la France. D'ailleurs le procès qui me chagrine tant est déjà fort difficile à exposer à des juges : vous sentez que je ne puis vous en rien dire dans une lettre.

Mon Dieu, si vous n'avez pas pensé que je pouvais avoir des chagrins incroyables, votre cœur aurait dû vous dire que je ne suis pas entré dans votre âme pour en sortir comme vous supposez que je l'ai fait, et que je ne vous oubliais point. Vous ne savez pas avec quelle force un homme qui n'a rencontré que travaux sans récompense, et douleurs sans joie, s'attache à un cœur où, pour la première fois, il trouve des consolations. Les fragments que je vous envoie ont toujours été sous ma main depuis trois mois, et depuis trois mois je n'ai pas eu un jour, une heure pour écrire aux personnes que j'aime le plus. Mais vous êtes loin, vous ne connaissez pas ma vie de travail et d'angoisse. D'ailleurs, je vous pardonne bien des *mauvaisetiez* qui accusent tant de force dans le cœur pour celui que vous aimez un peu.

Plus tard, je vous écrirai en détail ; mais aujourd'hui je ne puis que vous envoyer mes lettres commencées, et vous assurer de ma foi constante.

Je compte plaider moi-même ma cause et il faut que je l'étudie.

Rien ne vous peindra mieux la vie agitée que je mène, que ces fragments de lettres. Je n'ai pas le pouvoir ni la faculté de me livrer pendant une heure à quelque chose de suivi en

dehors de mes écrits ou de mes affaires. Quand cela finira-t-il ! Je ne sais. Mais je suis bien las de cette lutte perpétuelle entre les hommes, les choses et moi.

Il faut nous dire adieu. Écrivez-moi toujours et ayez foi en moi. Pendant les heures de relâche qui m'arriveront, je me tournerai vers vous. Adieu, quelque jour vous saurez combien j'étais malheureux en vous écrivant ce peu de lignes et vous vous étonnerez que j'aie pu les écrire.

Adieu, aimez qui vous aime.

VII

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL

Paris, 19 août 1833.

Que ne pardonnerait-on pas après avoir lu votre lettre, mon ange chéri? Mais vous êtes trop aimée pour jamais être coupable de la moindre faute; vous êtes un enfant gâté; à vous appartiennent mes heures les plus précieuses. Voyez, je vous réponds à vous seule. Mon Dieu, ne soyez jalouse de personne! Je n'ai plus revu madame Récamier ni personne. Je n'aime point madame de Girardin... Il y a bien dix mois que je n'ai vu Eugène Sue et vraiment je n'ai pas d'amis, dans le sens vrai du mot.

Ne lisez pas l'*Echo de la Jeune France*. La seconde histoire des *Treize* devait y être, mais ces gens-là se sont si mal conduits envers moi que j'ai cessé d'y faire ce que mon extrême complaisance pour un ami de collège, intéressé dans cette entreprise, m'y avait fait commencer. Vous y trouveriez une grande et belle histoire commencée: un premier chapitre *bien* et un deuxième *mauvais*. Ils ont eu l'impertinence d'imprimer

mes notes, sans attendre les travaux auxquels je me livre toujours sous presse, et je n'achèverai cette histoire que dans les *Scènes de la Vie parisienne*, qui paraîtront cet hiver.

Je n'ai qu'un moment pour vous répondre, et je vis au hasard, à bâtons rompus. *Perdonate mi.*

Depuis que je vous ai écrit, si à la hâte, j'ai eu plus de chagrins que je n'en ai jamais eu dans ma vie.

Mes avocats, mes avoués, tout le monde m'a supplié de ne pas laisser huit mois de ma vie au palais, et hier j'ai signé un compromis pour faire juger souverainement par deux arbitres toutes les questions en litige. Voilà où j'en suis. Notre affaire sera jugée à la fin de cette semaine, et je connaîtrai l'étendue de mes pertes et de mes obligations.

Des trois exemplaires que j'ai fait faire du *Médecin de Campagne*, il n'existe rien que je puisse vous envoyer, si ce n'est le premier volume. Mais voici ce que je ferai : je vais faire faire de doubles épreuves du deuxième et vous pourrez le lire d'ici à dix jours, avant tout le monde. J'ai trouvé déjà bien des taches, aussi n'est-ce qu'à la deuxième édition que je veux vous donner un exemplaire qui vous prouvera toute ma tendresse, car je ne sais pas pour qui je prendrais la peine d'écrire moi-même le titre en regard de l'impression.

Le dérangement excessif que ce procès et le temps passé à faire ce livre a introduit dans mes affaires, m'obligent à *reprendre du service* dans les journaux. Depuis huit jours je travaille très activement à l'*Europe littéraire*, où j'ai pris une action. Jeudi prochain la *Théorie de la Démarche* y sera finie. C'est un long traité fort ennuyeux. Mais à la fin du mois il y aura une *Scène de la Vie de province*, dans le genre des *Célibataires*, et intitulée *Eugénie Grandet*, qui sera mieux. Prenez l'*Europe littéraire* pour trois mois.

Vous ne m'avez pas dit si vous aviez lu *les Marana*, dans la *Revue de Paris*, et si vous aviez trouvé la fin de *Ferragus*. Je voudrais savoir si je dois vous envoyer ces deux morceaux. Quant aux *dixains* des *Contes drolatiques*, ne les lisez pas. Le troisième, vous pourrez le lire. Les deux premiers appartiennent, comme ceux qui suivront le troisième, à une littérature spéciale. Je connais des femmes d'un goût exquis et d'une haute dévotion qui les lisent, mais vraiment je n'avais pas

compté sur d'aussi rares suffrages. C'est une œuvre qui ne peut être jugée que complète et dans dix ans. C'est un monument littéraire bâti pour quelques connaisseurs. Si vous n'aimez pas les *Contes* de la Fontaine ni ceux de Boccace, et si vous n'êtes pas folle de l'Arioste, il faut laisser les *Contes drolatiques* de côté, quoique ce soit ma plus belle part de gloire dans l'avenir. Je vous dis cela pour n'y plus revenir.

Je vous envoie à l'adresse d'Henriette Borel[1], par le départ de demain, un *Louis Lambert* unique, sur papier de Chine, que j'avais fait tirer pour vous, croyant mon œuvre parfaite. Mais j'ai le chagrin de vous annoncer qu'il y a maintenant un nouveau manuscrit pour la future édition des *Contes et Romans philosophiques*. Vous trouverez également le premier volume du *Médecin de Campagne*, et je vous enverrai le second aussitôt qu'il y en aura un exemplaire : j'espère ne pas vous le faire attendre plus de huit à dix jours. *Evelina* est dans le second. (Si vous recevez exactement ces deux volumes, je vous enverrai le *Chénier* que j'ai ici pour vous).

Maintenant que tout ce que je regarde comme des affaires est terminé, parlons de nous. — Nous ! — ...Je vous en supplie, n'écoutez ni les calomnies ni les médisances : je suis sujet de toutes ces langues mauvaises. Hier, un de mes amis entendait dire par un niais que j'avais deux talismans chez moi, et auxquels je croyais : deux verres à boire. De l'un dépendait ma vie, et de l'autre mon talent ! Vous ne sauriez imaginer les bêtises qui se débitent sur moi, les calomnies, les inculpations folles ! Il n'y a qu'une chose vraie, ma vie solitaire, un travail croissant, et des chagrins.

Non, vous ne savez pas tout ce qu'il y a de cruel et d'amer pour un homme aimant, de désirer toujours le bonheur et de ne le pas rencontrer. La femme a été mon rêve, et je n'ai jamais tendu les bras qu'à des illusions. J'ai conçu les plus grands sacrifices : j'ai été jusqu'à rêver un seul jour de bonheur complet par année, pour une jeune femme qui eût été

1. A Neuchâtel. — Mademoiselle Henriette Borel, dont il sera beaucoup parlé dans ces lettres, institutrice de mademoiselle Anna Hanska, était originaire de Neuchâtel.

comme une fée pour moi. J'eusse été content et fidèle. Et me voici, m'avançant dans la vie, à trente-quatre ans, me flétrissant dans des travaux de plus en plus exigeants, ayant déjà perdu de belles années, n'ayant rien de réel !

Vous, vous, ma chère étoile, vous craignez, vous jeune et belle, de me voir : vous m'accablez d'injustes soupçons. Ceux qui ont souffert ne trahissent jamais : ils sont trahis.

Benjamin Constant a fait à mon sens le procès à tous les gens du monde, aux politiques : mais il y a de nobles exceptions. Quand vous aurez lu *la Confession du Médecin de Campagne*, vous changerez d'opinion et vous comprendrez que celui qui, pour la première fois, a fait entrevoir son cœur dans ce livre, ne doit pas être mis au nombre de ces gens froids qui calculent tout. O mon amour inconnu, ne vous défiez pas de moi, ne croyez à rien de mal de moi ! Je suis un enfant, voilà tout : un enfant plus frivole que vous ne le croyez, mais pur comme un enfant, et aimant comme un enfant. Restez en Suisse ou près de la France. Dans deux mois, il me faudra du repos. Eh bien, vous entendrez peut-être sans effarouchement un *Conte drolatique* de la bouche de l'auteur : oh ! oui, laissez-moi l'aller chercher près de vous, ce repos dont j'ai tant besoin, après ces douze mois de travail ! Je puis prendre un autre nom qui n'est pas connu, sous lequel je me cacherai. Ce sera un secret entre vous et moi. Tout le monde se défierait de M. Balzac : mais qui connaît M. d'Entragues ! Personne.

Mon Dieu ! ce que vous voulez, je le veux. Nous avons les mêmes souhaits, les mêmes inquiétudes, les mêmes appréhensions, la même fierté. Moi aussi, je ne conçois pas l'amour autrement qu'éternel, en appliquant ce mot à la durée de notre vie. Je ne comprends pas que l'on se quitte, et, pour moi, une femme, c'est toutes les femmes. Demain, je briserais ma plume, si vous le vouliez : demain, nulle femme n'entendrait ma voix. Je demanderais grâce pour la *dilecta*, qui est ma mère ; elle a bientôt cinquante-huit ans, vous ne sauriez en être jalouse, vous si jeune ! Oh ! prenez, acceptez tous mes sentiments et gardez-les comme un trésor ! Disposez de mes rêves, réalisez-les ! Je ne crois pas que Dieu puisse être sévère pour celle qui se présente à lui suivie de l'adorable cortège des belles heures, du bonheur, de la vie délicieuse qu'elle a faite à un

être fidèle. Je vous dis toutes mes pensées. Moi, je redouterais de vous voir, parce que je ne réaliserais rien de vos prévisions, et cependant je voudrais vous voir. Vrai, chère âme inconnue qui animez ma vie, qui faites fuir mes chagrins et réchauffez mon courage pendant mes heures douloureuses, cette espérance me caresse et me donne du cœur. Vous êtes pour tout dans mes efforts prodigieux. Si je veux être quelque chose, si je travaille, si je pâlis durant des nuits entières, c'est, je vous jure, parce que je vis dans vos émotions ; je tâche de les deviner par avance ; aussi, je suis désespéré de ne pas savoir si vous avez fini *Ferragus*, car la *lettre de madame Jules* est une page pleine de larmes et j'ai bien pensé à vous, en vous offrant là l'image de l'amour qui est dans mon cœur, l'amour que je veux et qui, chez moi, fut méconnu constamment. Pourquoi ? J'aime trop, sans doute. J'ai horreur des petitesses et je crois au beau, sans défiance. J'ai mis sur votre *Louis Lambert* une phrase latine de saint Paul : *una fides ;* une seule foi, un seul amour.

Mon Dieu, je vous aime bien, sachez-le ! Dites-moi où vous serez en octobre. En octobre j'ai quinze jours à moi. Choisissez un beau lieu ; faites qu'il soit tout le ciel pour moi.

Adieu, vous qui remplissez despotiquement mon cœur : adieu. Je vous écrirai toutes les semaines, au moins une fois. Vous, dont les lettres me font tant de bien, soyez charitable, jetez à profusion le baume de vos paroles dans mon cœur qui en est altéré. Sachez bien, chère, que ma pensée va vers vous chaque jour ; que mon courage vient de vous ; qu'un mot dur est un deuil, une blessure. Soyez bonne et grande ; vous ne trouverez jamais (et ici je voudrais être à genoux devant vous et que vous pussiez voir mon âme dans un regard) un cœur plus délicatement fidèle, ni plus vaste, ni plus exclusif.

Adieu donc, puisqu'il le faut. Je vous ai écrit pendant que mon avoué me lisait ses conclusions, car on me juge après-demain et il faut que je passe la nuit à écrire un *précis* de mon affaire.

Adieu. Dans cinq ou six jours vous aurez un volume qui a coûté bien des travaux, bien des nuits. Soyez indulgente pour les fautes qui restent malgré mes soins, et, mon ange adoré, n'oubliez pas de jeter quelques fleurs de votre âme à qui les

garde comme ses plus belles richesses ; écrivez-moi souvent ! Aussitôt le jugement rendu, je vous écrirai ; ce sera jeudi.

Allons, adieu. Prenez toutes les tendresses que je mets ici. Je voudrais vous envelopper de mon âme !

VIII

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL

Paris, fin août 1833.

Mon cher et pur amour, dans peu de jours je serai à Neuchâtel. J'avais déjà décidé d'y aller en septembre ; mais voici le plus délicieux des prétextes. Il faut que j'aille du 20 au 25 à Besançon, peut-être avant, et alors... vous comprenez : je serai en un clin d'œil à Neuchâtel. Je vous instruirai de mon départ par un simple petit mot.

J'ai donné à des spéculateurs un grand secret de fortune, et qui se résout par des livres, du papier noirci et de la littérature marchande, enfin. Le seul homme qui puisse nous fabriquer notre papier est aux environs de Besançon. J'irai avec mon imprimeur.

Eh ! oui, j'avais des chagrins d'argent : mais si vous saviez avec quelle rapidité huit jours de travail les apaisent ! En dix jours je puis gagner une centaine de louis, au moins. Mais cette dernière misère m'a fait songer sérieusement à ne plus être l'oiseau sur la branche, insouciant du grain, ne craignant que la pluie et chantant quand il fait beau. Alors, d'un seul coup, je deviendrai riche, puisqu'il faut de l'or pour satisfaire ses fantaisies. (Vous voyez que j'ai reçu votre lettre, celle où vous vous plaignez de la vie, de votre vie, que je veux rendre heureuse.)

O mon ange aimé, maintenant vous lisez, je l'espère, le

second volume[1]; vous voyez un nom tracé avec bonheur sur chaque page. J'aimais tant à m'occuper de vous, à vous parler! Ne soyez pas triste, mon bon ange: je tâche de vous envelopper de ma pensée. Je voudrais vous en faire un rempart contre toute peine. Vivez en moi, cher noble cœur, pour me rendre meilleur, et moi je vivrai en vous pour être heureux. Oui, j'irai à Genève, après vous avoir vue à Neuchâtel; j'irai y travailler une quinzaine de jours. Oh! ma chère et bien-aimée Evelina, mille fois merci de ce don d'amour. Vous ne savez pas avec quelle fidélité je vous aime inconnue, non pas d'âme, et avec quelle félicité je vous rêve! Oh! chaque année, avoir un doux pèlerinage à faire, n'eussé-je qu'un regard, j'irais le chercher avec un bonheur sans bornes! Pourquoi vous fâcher contre une femme de cinquante-huit ans, qui est ma mère, qui m'enveloppe dans son cœur, et me préserve de toute piqûre! N'en soyez pas jalouse: elle serait si heureuse de notre bonheur! C'est un ange sublime. Il y a les anges de la terre et ceux du ciel : elle est du ciel!

J'ai pour l'argent le même mépris que vous professez pour lui. Mais il faut de l'argent et voilà pourquoi je vais mettre de l'ardeur à la vaste et extraordinaire entreprise qui va éclater en janvier. Vous en aimerez la réussite. Je lui devrai le plaisir de pouvoir voyager rapidement, et d'aller plus souvent vers vous.

Una fides; oui, mon ange aimé, un seul amour et tout à vous. Il est bien tard pour un jeune homme dont les cheveux blanchissent: mais il a le cœur bien ardent, il est comme vous le voulez, naïf, enfant, confiant; je vais à vous sans crainte; oui, je chasserai la timidité qui m'a laissé si jeune, et je vous tendrai une main vieille d'amitié, un front, une âme pleins de vous.

Soyez donc joyeuse, ma chérie adorée: toute ma vie est en votre nom. Pour vous je souffrirais tout!

Vous me faites si heureux que je ne pense plus à mon procès. La perte est chiffrée. J'ai fait comme *le distrait* de La Bruyère: je me suis bien établi dans mon fossé. Pour trois mille huit cents francs à jeter à cet homme, j'aurai la liberté sur la montagne!

1. Du *Médecin de Campagne*.

Je vous apporterai votre *Chénier*, et je vous le lirai au coin d'un rocher, devant votre lac. O bonheur!

Quelle similitude! L'un et l'autre nous avons été maltraités par nos mères. Comme ce malheur développe la sensibilité! Que parlez-vous de *brebis chérie*? N'êtes-vous pas ma chère étoile, un ange vers lequel je m'efforce de monter!

J'en avais encore pour trois pages à vous dire; mais voici des affaires, des avocats et des conférences. A bientôt. Mille tendresses d'âme.

Vous me parlez d'une infidèle: mais il n'y a pas infidélité quand il n'y a pas eu amour.

IX

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL

Paris, 9 septembre 1833.

Nous avons déjà l'hiver ici, ma chère âme, et déjà j'ai repris ma station d'hiver, ce coin de petite galerie que vous connaissez; j'ai quitté le frais salon vert d'où je vois le dôme des Invalides à travers vingt arpents de feuillages. C'est à ce coin que j'ai reçu, lu vos premières lettres; aussi l'aimé-je encore plus que par le passé. En y revenant, j'ai pensé à vous plus particulièrement, vous, ma pensée chérie, et je n'ai pas pu résister à vous dire un petit mot, à converser une minute d'une heure avec vous! Comment ne voulez-vous pas que je vous aime: vous la première qui soyez venue à travers les espaces réchauffer un cœur qui désespérait de l'amour! J'avais tout fait pour attirer à moi un ange d'en haut; la gloire, c'était un phare pour moi, rien de plus. Puis, vous avez tout deviné: l'âme, le cœur et l'homme. Enfin, hier encore, relisant votre lettre, j'ai vu que vous seule aviez pressenti tout ce qu'est ma vie. Vous me

demandez comment je puis trouver le temps de vous écrire! Eh bien, ma chère Ève (laissez-moi abréger votre nom, il vous dira mieux ainsi que vous êtes tout le sexe pour moi, la seule femme qu'il y ait dans le monde; vous le remplissez à vous seule, comme la première femme pour le premier homme), eh bien, vous seule vous êtes ainsi demandé si un pauvre artiste, à qui le temps manque, ne faisait pas des sacrifices immenses en pensant, en écrivant à celle qu'il aime. Ici, personne ne s'en doute; chacun me prendrait sans scrupule toutes mes heures. Et moi, maintenant, je voudrais vous consacrer toute ma vie, ne penser qu'à vous, n'écrire que pour vous. Avec quelle joie, si j'étais libre de tout souci, je jetterais toutes les palmes, toutes les gloires et les plus beaux ouvrages, comme des grains d'encens sur l'autel de l'amour! Aimer, Ève, c'est ma vie!

Il y a bien longtemps que j'aurais voulu vous demander votre portrait, s'il n'y avait pas eu je ne sais quelle injure dans cette demande. Je ne le veux qu'après vous avoir vue. Aujourd'hui, ma fleur du ciel, je vous envoie une mèche de mes cheveux: ils sont encore noirs, mais je me suis dépêché pour narguer le temps. Je les laisse croître, et tout le monde me demande pourquoi. Pourquoi? je voudrais qu'il y en eût assez pour que vous en eussiez des chaînes et des bracelets!

Pardonnez-moi, ma chérie, mais je vous aime comme aime un enfant, avec toutes les joies, toutes les superstitions, toutes les illusions du premier amour. Ange chéri, que de fois j'ai dit: « Oh! si j'étais aimé par une femme de vingt-sept ans, que je serais heureux! Je pourrais l'aimer toute ma vie sans craindre les séparations que l'âge prononce. » Et vous, vous, mon idole, vous pouvez être à jamais la réalisation de cette ambition d'amour!

Chérie, j'espère partir le 18 pour Besançon. Cela tient à des affaires impérieuses. J'eusse tout brisé, s'il ne s'agissait de ma mère et de bien des intérêts graves. Je passerais pour un fou, et j'ai déjà bien de la peine à passer pour un homme sage.

Si vous voulez prendre *l'Europe littéraire* à compter du 15 août, vous y trouverez déjà toute la *Théorie de la démarche*, et un conte drolatique, intitulé *Persévérance d'amour*, que vous

pouvez lire sans crainte. Il vous donnera une idée des deux premiers dixains.

Vous avez lu maintenant le *Médecin de Campagne*. Hélas! mes critiques amis et moi avons trouvé plus de deux cents fautes dans le premier volume! J'ai soif d'une deuxième édition pour pouvoir porter ce livre à sa perfection. Avez-vous posé le livre au moment où Benassis laisse échapper le nom adoré?

Je travaille maintenant à *Eugénie Grandet*, une composition qui paraîtra dans *l'Europe littéraire* précisément pendant que je voyagerai.

Il faut vous dire adieu. Ne soyez plus triste, mon amour; il ne vous est plus permis de l'être, quand vous pouvez vivre à tout moment dans un cœur où vous êtes sûre d'être comme dans le vôtre, et d'y trouver plus de pensées pleines de vous qu'il n'y en a dans le vôtre.

Je me suis fait faire une boîte à serrer et parfumer les papiers à lettre: j'ai pris la liberté de vous en faire faire une semblable. Il est si doux de se dire: « Elle touche et ouvre une petite cassette que voici! » Et puis je l'ai trouvée si jolie! Puis elle est en bois de France. Puis elle pourra tenir votre *Chénier*, le poète de l'amour, le plus grand des poètes français, dont je voudrais vous lire à genoux tous les vers!

Adieu, trésor de joie, adieu. Pourquoi me laissez-vous des pages blanches dans vos lettres? Mais laissez, laissez. Rien de forcé. Ce blanc, moi je le remplis. Je me dis que votre bras a passé là, et je baise le blanc! Adieu, mes espérances. A bientôt. La malle-poste va, dit-on, en trente-six heures à Besançon.

Allons, adieu, mon Eva chérie, mon éloquente et toute gracieuse étoile. Savez-vous que, quand je dois recevoir une lettre de vous, il y a je ne sais quel pressentiment qui me l'annonce! Ainsi, aujourd'hui 9, je suis presque sûr d'en avoir une demain. Votre lac, je le vois, et parfois mon intuition est si forte, que je suis sûr qu'en vous voyant réellement je dirai: « C'est *elle!* » *Elle*, mon amour, c'est toi!

Adieu: à bientôt.

X

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL

Paris, 13 septembre 1833.

Votre dernière lettre du 9, que je reçois, m'a causé je ne sais quelle peine vive : elle est entrée dans mon cœur pour le désoler. Voici trois heures que je suis là, plongé dans un monde de pensées tristes. Quel crêpe vous attachez aux plus douces, aux plus joyeuses espérances que jamais ait caressées mon âme! Comment, ce livre que je hais maintenant, vous a donné des armes contre moi! Mais vous ne savez donc pas avec quelle impétuosité je m'élance vers le bonheur! J'étais si heureux! Vous mettez déjà Dieu entre nous! Vous ne voulez pas de mes joies, vous partagez votre cœur : « là, je vivrai avec *lui*, ici je ne vivrai plus! » Vous me faites connaître toutes les angoisses de la jalousie contre des idées, contre la raison! Mon Dieu, je ne voudrais pas vous dire de mauvais sophismes, — je hais la corruption autant que le viol : — je ne voudrais devoir une femme ni à la séduction, ni même à la puissance du bien. Le sentiment qui me comble de joie, qui me ravit, est le sentiment libre et pur qui ne cède ni à la grâce du mal ni à l'attrait du bien; le sentiment involontaire, excité par le pressentiment, justifié par le bonheur. Vous m'aviez donné tout cela; je vivais à plein ciel et vous me jetez dans les douleurs du doute. Aimer, mon ange, c'est n'avoir rien dans le cœur que la personne aimée. Si l'amour n'est pas cela, il n'est rien. Moi, je n'ai plus de pensée qui ne soit à vous : ma vie est vous. Des chagrins?... je n'en ai plus à vous dire depuis quelques jours. Il n'y a plus ni peines ni misères que celles que vous me faites; le reste n'est plus que des contrariétés. Je me dis : « Je suis si heureux que je dois payer mon bonheur! » Oh! ma bien-aimée, celle

qui se présente dans les cieux accompagnée d'une âme heureuse par elle, y entrera toujours! J'ai connu de nobles cœurs, des âmes bien pures, bien délicates; mais ces femmes-là n'hésitaient pas à dire qu'aimer est la vertu des femmes. C'est moi qui dois être le bien et le mal pour vous. Vous confesser, grand Dieu! A qui, de quoi?...

Si ce que je vous dis là est mal, mon Dieu, c'est bien à mon insu! Ne me mettez jamais au nombre des Français dont on se croit en droit d'accuser la légèreté, la fatuité, les croyances mauvaises sur les femmes. Il n'y a rien de cela chez moi. Trahir son aimé pour un homme ou pour une idée, est une seule et même chose. Oh! j'ai tant souffert de cette trahison... Le froid le plus glacial m'a pris par l'appréhension de douleurs nouvelles. Je n'y résisterais plus, je ne suis plus assez fort. Il faudrait en finir avec cette vie de sentiments doux, d'exaltation, de bonheurs rêvés, de constant et fidèle amour que vous avez ranimé pour la première et la dernière fois dans sa plénitude. Je me suis bien souvent levé pour moissonner: je n'ai rien trouvé dans les champs, ou bien j'ai rapporté des fleurs incomplètes! Je suis encore plus triste que je ne vous dis l'être, et, par la nature de mon caractère, mes sentiments vont croissant. Je serai le plus malheureux homme de ce monde jusqu'à l'arrivée de votre réponse, que je puis encore recevoir ici, avant mon départ pour Besançon, et conséquemment pour Neuchâtel. Je pars samedi 21: je serai le 23 à Besançon et le 25 à Neuchâtel. Mon voyage est retardé par la boîte que je vous apporte. Il y a bien des choses à y faire. J'ai fait chercher le plus habile ouvrier de Paris pour le secret, et ce que je veux y mettre a demandé du temps. Avec quel bonheur je vais dans Paris, je me meus, je m'agite pour une chose qui sera vôtre! C'est une vie à part, c'est ineffable! Le *Chénier* est impossible, il faut attendre la nouvelle édition.

Vous me demandez ce que je fais. Mon Dieu, des affaires: mes travaux sont délaissés. Puis, que faire en sachant que samedi soir j'irai vers vous? Il faut savoir combien la moindre attente me fait palpiter pour connaître tout le mal physique que je ressens à une espérance: Dieu m'a fait des membranes de fer si je n'ai pas d'anévrisme au cœur!

Ici, tous les journaux attaquent *le Médecin de Campagne*.

C'est à qui donnera son coup de poignard. Ce qui attristait et colèrait lord Byron me fait rire. Je veux gouverner le monde intellectuel en Europe et, encore deux ans de patience et de travaux, et je marcherai sur toutes les têtes de ceux qui voudraient me lier les mains, retarder mon vol! La persécution, l'injustice me donnent un courage de bronze. Je ne suis sans force que contre les sentiments doux. Vous seule pouvez me blesser. Eva, je suis à vos genoux : je vous livre ma vie et mon cœur. Tuez-moi d'un coup, mais ne me faites pas souffrir! Je vous aime de toutes les forces de mon âme : ne brisez pas tant de belles espérances!

Merci mille fois de cette vue : êtes-vous bonne et clémente! Ce site ressemble à la rive droite de la Loire. La Grenadière[1] est à dix pas de ce clocher. Il y a similitude complète. Votre dessin est sous mes yeux jusqu'à ce qu'il n'y ait plus besoin du dessin.

A bientôt.

Désormais mes lettres seront toujours *poste restante*. Il y a plus de sécurité pour vous à ce mode.

XI

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL

Paris, 18 septembre 1833.

Chère ange aimé,

J'ai la conviction de faire plus encore en venant à Neuchâtel que n'ont fait tous ces héros d'amour dont vous me parlez, et j'ai l'avantage sur eux de n'en rien dire. Mais cette folie me plaît.

1. « La Grenadière est une petite habitation située sur la rive droite de la Loire, en aval et à un mille environ du pont de Tours. » — H. de Balzac, *La Grenadière*.

Je ne puis partir que le 22 : mais la malle, la voiture la plus célère, et plus rapide qu'une voiture en poste, me mettra en quarante heures à Besançon. Le 25, au matin, je serai à Neuchâtel, et j'y resterai jusqu'à votre départ.

Malheureusement, je ne sais si c'est *Andrea* ou *Andrée*, pour la maison. Écrivez-moi, poste restante à Besançon, un petit mot à ce sujet.

Mille tendresses de cœur et mille fleurs d'amour. Chérie aimée, dans deux ans je pourrai faire mille lieues et passer à travers des dangers de contes arabes pour aller chercher un regard : je ne ferai rien d'extraordinaire, en comparaison des impossibilités de tout genre que présente mon voyage. Ce n'est pas l'offre à Dieu de toute une vie : non. C'est le verre d'eau qui compte en amour et en religion plus que des batailles. Mais que de plaisirs dans cette folie ! Comme j'en suis récompensé en sachant orgueilleusement combien je vous aime !

Je pars dimanche 22, à six heures du soir. Je voudrais rester trois jours à Neuchâtel. Ne partez que le 29.

Adieu, fleur chérie. Que de pensées dans toutes les heures de ce voyage, uniquement pleines de vous ! Je ne serai qu'à vous. Je n'ai jamais tant vécu, tant espéré !

A bientôt.

XII

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL

Neuchâtel, jeudi 26 septembre 1833.

Mon Dieu, je n'ai fait qu'un voyage trop rapide et j'étais parti très fatigué. Mais tout cela n'est plus rien. Une bonne nuit a tout réparé. J'étais resté quatre nuits sans me coucher.

J'irai à la promenade du faubourg, de une heure à quatre. J'y resterai tout ce temps-là à voir le lac que je ne connais pas. Je puis rester ici tout le temps que vous y serez. Écrivez-moi un petit mot pour me dire si je puis vous écrire en toute sécurité,

ici, poste restante, car j'ai peur de vous causer le moindre déplaisir, et donnez-moi, par grâce, exactement votre nom.

Mille tendresses. Il n'y a pas eu, depuis Paris jusqu'ici, une parcelle de temps qui n'ait été pleine de vous, et j'ai regardé le *Val de Travers* à votre intention. Il est délicieux, ce vallon.

A bientôt.

XIII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, dimanche, 6 octobre 1833.

Mon amour chérie,

Me voici, bien fatigué, à Paris[1]. Je suis au 6 octobre et il m'a été impossible de t'écrire auparavant. Il y avait un monde fou sur toute la route et, par chaque ville où nous sommes passés, la voiture a refusé de dix à quinze voyageurs. La malle-poste était retenue pour six jours en sorte que mon ami de Besançon[2] n'a pu m'y avoir de place. J'ai donc fait la route sur l'impériale d'une diligence, en compagnie de cinq Suisses du canton de Vaud, qui m'ont traité corporellement comme un animal qu'on mène au marché, et qui ont singulièrement aidé les paquets à me contusionner.

Je me suis mis au bain en arrivant et j'ai trouvé ta chère lettre. O mon âme, sais-tu bien le plaisir qu'elle m'a fait, le sauras-tu jamais? Non, car il faudrait que je t'eusse dit combien je t'aime, et on ne peint point ce qui est immense. Sais-tu, mon Eva chérie, que je me suis levé à cinq heures le jour de mon départ et que je suis resté sur le *crêt* pendant une demi-heure, espérant... quoi? Je ne sais. Tu n'es pas venue; je n'ai pas vu

1. Après cinq jours seulement passés à Neuchâtel, Balzac était reparti le mardi 1er octobre, et arrivé à Paris le vendredi 4.

2. Charles de Bernard.

d'agitation dans la maison, point de voiture à la porte. Alors j'ai soupçonné ce que tu me mandes, que tu restais un jour de plus, et il s'est glissé mille douleurs de regret dans mon âme.

Mon ange, mille fois remerciée seras-tu, quand je pourrai te remercier comme je voudrais pour ce que tu m'envoies.

Méchante! combien tu me juges mal! Si je ne t'ai rien demandé, c'est que j'étais trop ambitieux, j'en voulais assez pour faire une chaîne afin de toujours garder ton portrait sur moi, et que je ne voulais pas dépouiller cette noble tête idolâtrée. J'étais comme l'âne de Buridan entre ses deux trésors, également avare et avide... Je viens de mander mon bijoutier: il va me dire loyalement combien il en faut encore, et, puisque le sacrifice est commencé, tu l'achèveras, mon ange. Ainsi, si tu fais faire ton portrait, fais-le faire en miniature: il y a, je crois, un bon peintre à Genève; et fais-le monter dans un médaillon très plat. Je ne t'écrirai officiellement que par l'envoi que je te ferai bientôt.

Ma chère épouse d'amour, qu'Anna[1] porte la petite croix que je vais faire faire avec ses cailloux: je ferai graver derrière: *adoremus in æternum*. C'est une délicieuse devise de femme, et tu ne pourras pas voir cette croix sans penser à celui qui te dira sans cesse ces divines paroles par ce petit talisman de jeune fille.

Mon Eva chérie, voici donc une nouvelle vie délicieusement commencée pour moi. Je t'ai vue, je t'ai parlé; nos corps ont fait alliance comme nos âmes et j'ai trouvé en toi toutes les perfections que j'aimais: chacun a les siennes et tu as réalisé toutes les miennes[2].

Mauvaise! tu n'as pas vu dans mes regards tout ce que je souhaitais? Oh! sois tranquille, tous les désirs qu'une femme qui aime est jalouse d'inspirer, je les ai ressentis: et si je ne

1. Mademoiselle Anna Hanska.

2. Six jours après, le samedi 12 octobre 1833, Balzac écrivait à sa sœur, madame Surville:

« J'ai trouvé là-bas tout ce qui peut flatter les mille vanités de cet animal nommé l'homme, dont le poète reste la variété la plus vaniteuse. Mais, que dis-je de vanité!... Non, il n'y a rien de tout cela. Je suis heureux, très heureux en pensées, en tout bien tout honneur encore...

» L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous sommes belle par

t'ai pas dit avec quelle ardeur je souhaitais que tu vinsses un matin, c'est que je m'étais bêtement logé. Dans cette maison seulement il y avait du danger. Ailleurs, c'était possible peut-être. Mais à Genève, ô mon ange adoré, à Genève, j'aurai pour notre amour plus d'esprit qu'il n'en faudrait à dix hommes pour être spirituels.

J'ai trouvé ici tout au delà de mes espérances *en mal*. Les gens qui me doivent et qui m'avaient donné leur parole de payer ne l'ont point fait. Mais ma mère, que je sais gênée, a été d'un dévouement sublime. Mais, ma chère fleur d'amour, il faut que je répare la folie de mon voyage, une folie que je recommencerais demain, si demain tu m'écrivais que tu as vingt-quatre heures de liberté. Donc, maintenant, il faut travailler et jour et nuit. Quinze jours de bonheur à conquérir à Genève, voilà les paroles que je trouve gravées en dedans de mon front et qui m'ont donné le plus fier courage que j'aie jamais eu. Je crois qu'il arrive plus de sang à mon cœur, plus d'idées à ma cervelle, plus de force dans mon être à ce penser! Aussi je ne doute pas de faire de plus belles choses, animé par ce désir.

Pendant un mois, donc, travail à outrance: tout cela pour te voir. Te voilà dans toutes mes pensées, dans toutes les lignes que je tracerai, dans tous les moments de ma vie, dans tout mon être, dans mes cheveux qui croissent pour toi!

A compter de demain lundi, tu ne recevras plus de lettres que tous les huit jours; je les mettrai exactement à la poste les dimanches; elles contiendront le mot que je pourrai t'écrire tous les soirs, car tous les soirs avant de me coucher, de m'endormir dans ton cœur, je te ferai ma petite prière d'amour et te dirai laconiquement ce que j'aurai fait dans le jour. Je te vole pour t'enrichir. Il ne va y avoir que toi, le travail, le

admiration, que nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf; enfin, c'est une vraie madame de Lignelle, imprudente au point de se jeter à mon cou devant tout le monde!

» Je ne te parle pas des richesses colossales; qu'est-ce que c'est que cela devant un chef-d'œuvre de beauté, que je ne puis comparer qu'à la princesse de Belle-joyeuse, en infiniment mieux...

» Mon Dieu, que ce Val de Travers est beau, que le lac de Bienne est ravissant!... A l'ombre d'un grand chêne, s'est donné le furtif baiser, premier de l'amour! Puis, j'ai juré *d'attendre*, et, *elle*, de me réserver sa main, son cœur!... »

15 Février 1894.

travail et toi : dors en paix, ma jalouse. D'ailleurs, tu sauras dans peu que je suis exclusif comme une femme, que j'aime comme une femme, et que j'en rêve toutes les délicatesses.

Oui, ma fleur adorée, j'ai sur toi toutes les craintes de la jalousie, et voilà que je la connais, cette gardienne du cœur, cette jalousie que j'ignorais parce que j'étais aimé de manière à n'en rien craindre. *La dilecta* vivait dans sa chambre, et toi, tout le monde peut te voir. Je ne serai bien heureux que quand tu seras à Paris ou à Wierszchownia.

Je me mets demain, sans tarder, au *Privilège*, car il faut que je travaille. J'en suis effrayé. Je voudrais bien ne pas partir à Genève sans avoir rendu à Nodier son dîner, et je ne puis que le rendre splendide. Or, il faut que je travaille autant pour les superfluités nécessaires du luxe que pour le nécessaire superflu de mon existence.

Demain lundi, 7, je commencerai donc un journal de ma vie, qui ne s'arrêtera que dans les jours heureux pendant lesquels mon heureuse étoile me permettra de te voir. Les lacunes accuseront tout mon bonheur. Qu'il y en ait beaucoup! Mon Dieu, que je suis fier d'être encore dans l'âge où l'on peut apprécier tous les trésors qu'il y a en toi, où je puis t'aimer en jeune homme plein de croyances, en homme qui a la main sur un avenir! O mon mystérieux amour! qu'il soit à jamais comme une fleur enterrée sous de la neige, une fleur inconnue. Eva, chère et seule femme que le monde contienne pour moi et qui remplis le monde, pardonne-moi toutes les petites ruses que j'emploierai pour dérober le secret de nos cœurs.

Mon Dieu, que je t'ai trouvée belle, le dimanche, dans ta jolie robe violette ! O comme tu as frappé sur toutes mes fantaisies! Pourquoi me demandais-tu tant de te dire ce que je ne voulais t'exprimer que par mes regards ? Ces sortes d'idées perdent à la parole. Je voudrais les communiquer d'âme à âme par les flammes d'un coup d'œil!

Maintenant, mon épouse, mon adorée, sache bien, quoi que je t'écrive, pressé par le temps, chagrin ou joyeux, qu'il y a dans mon âmeun immense amour, que tu remplis mon cœur et ma vie, que, si je ne t'exprime pas toujours bien cet amour, rien ne l'altérera; qu'il fleurira toujours plus beau, plus neuf, plus gracieux, parce que c'est une amour vraie, et que le véri-

table amour va croissant. C'est une belle fleur, à longues années, plantée dans le cœur, et qui étend ses palmes et ses rameaux, qui double à chaque saison ses belles grappes, ses parfums : et, ma chère vie, dis-moi, répète-moi toujours que rien ne froissera ni son écorce ni ses feuilles délicates, qu'il grandira dans nos deux cœurs, aimé, libre, soigné comme une vie dans notre vie, une seule vie! Oh! que je t'aime, et quel baume cet amour répand sur moi, je ne sens pas de douleur possible. Tu es ma force, tu le vois.

Allons, mon Eva chérie, il faut te dire adieu : non, jamais adieu, au revoir, à bientôt à Genève, à Genève le 5 novembre. Et si tu dois venir à Paris, dis-le-moi vite.

Je ne t'ai pourtant rien dit de ce que je voulais te dire : combien je t'ai trouvée vraie, aimante : combien tu as répondu à toutes les fibres de mon cœur, et même à mes caprices. Mon Dieu, souvent j'étais si absorbé, malgré ces bavardages qu'il fallait dire, que je ne t'ai rien répondu quand tu m'as demandé si l'on reliait bien à Saint-Pétersbourg.

Chère ange, tu donnes un prix inestimable à mes heures : juge de ce qu'est une chose venue de toi, quand je voudrais vivre réellement en toi, au lieu d'y vivre par la pensée.

Allons, à bientôt. Le travail rendra court le temps qui nous séparera. Quels beaux jours que ceux de Neuchâtel! Nous y ferons des pèlerinages, dis? O ange, maintenant que je t'ai vue, je puis te revoir par la pensée!

Allons, mille baisers pleins de mon âme : je voudrais t'en enserrer. Mon Dieu, le plus doux de tous, je le rêve donc encore!

H. DE BALZAC.

(A suivre.)

L'AMOUR CHEZ HENRI HEINE

« L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est un épisode dans celle des hommes. » A cet aphorisme de madame de Staël, Henri Heine s'est chargé d'opposer un éclatant démenti. Il a vu dans l'amour, non pas seulement un passe-temps de jeunesse, une occasion éphémère de rêve et d'illusion, une fête passagère du cœur et des sens, mais la grande fonction de l'homme ici-bas, le seul emploi sérieux de tous ses jours et de tous ses instants, l'unique chose enfin qui donne un sens et un prix à la vie. Les dernières études publiées en Allemagne sur le poète de l'*Intermezzo* et quelques pages inédites ajoutées récemment à sa correspondance ont apporté des éléments précieux à la connaissance de sa physionomie intime ; je voudrais, à l'aide de ces documents nouveaux, marquer ici les caractères principaux de sa sensibilité, l'une des plus originales et des plus attachantes qui se soient produites en ce siècle.

I

Le trait le plus frappant de sa biographie morale est la précocité des émotions du cœur. Henri Heine avait onze ans à peine quand il s'éprit d'une enfant délicate et souffrante, qui n'avait même pas son âge, — « la petite Véronique ». — Rien de plus simple et de plus gracieux que ce début dans la vie sentimentale, rien qui montre mieux que pour une âme née tendre tout est occasion de s'attendrir et d'aimer : « Un jour d'été, en gravissant la colline, l'enfant jouait avec la fleur qu'elle tenait à la main : c'était un brin de réséda. Tout à coup elle le porta à ses lèvres, puis me le donna. » Et c'est tout, et c'est assez pour faire éclore l'amour dans cette âme novice. La rencontre ne sera suivie d'aucune autre ; Heine rentrera le lendemain même au collège de Dusseldorf et durant de longs mois ne reverra pas son amie, mais il ne cessera plus de rêver d'elle avec une émotion si douce, si subtile et si pénétrante que le poète plus tard ne pourra jamais la ressaisir ni la raconter.

Enfin les vacances reviennent et le jeune Heine accourt vers sa chère Véronique. Il trouve la maison tout en larmes : l'enfant vient d'expirer.

Avec mille précautions il fut introduit dans la chambre funèbre. L'idée de la mort lui était si étrangère encore qu'il ne ressentit d'abord ni douleur ni effroi à voir sa pauvre amie immobile et si pâle ; elle lui paraissait au contraire plus jolie et plus séduisante que jamais dans son linceul : « Les cierges allumés qui étaient dressés autour d'elle jetaient leur clarté sur son petit visage pâle et souriant et sur les rosettes de soie rouge et les feuilles de clinquant d'or dont sa petite tête et sa petite chemise mortuaire étaient ornées. La pieuse Ursule m'avait conduit le soir dans cette chambre tranquille, et en voyant ce petit cercueil, les cierges et les fleurs disposés sur la table, je crus d'abord que c'était une belle image de sainte en cire ; mais bientôt, je reconnus cette figure chérie, et je

demandai en riant pourquoi la petite Véronique était si tranquille. Et Ursule me répondit :

— C'est la mort qui fait cela.

Il eut ensuite un grand chagrin, — chagrin d'enfant, bientôt consolé. Mais jamais, de toute sa vie, il n'oublia la petite créature, souffrante et douce, qui la première lui avait fait battre le cœur. Sans cesse, comme une ombre légère, elle reparaît dans son souvenir et traverse son œuvre. Un jour, c'est une voix de femme qui soudain le trouble jusqu'au fond de l'être parce qu'il a cru reconnaître la voix de la chère disparue ; une autre fois, c'est un visage de jeune fille entrevu qui l'émeut d'une tendresse et d'une pitié subites, parce que « dans ses yeux habitait l'âme de la petite Véronique ». Jusqu'à la fin de sa vie, le gracieux fantôme viendra se glisser ainsi « au travers de toutes les fluctuations de son cœur », et quand sa dernière heure aura sonné, il suppliera sa plus fidèle amie de porter « un brin de réséda » sur sa tombe en souvenir de celle qui jadis lui avait révélé l'amour.

Rien ne nous autorise à douter que le sentiment de Heine pour la petite Véronique ait été sincère et que ce fût déjà de l'amour. Une pareille précocité est assez fréquente en effet chez les poètes. Faut-il rappeler que Dante avait neuf ans lorsqu'il rencontra Béatrice et l'aima pour toujours? N'est-ce pas vers la dixième année aussi que Rousseau, Alfieri et Novalis ressentirent les émotions du cœur? N'est-ce pas au même âge enfin que Byron conçut sa passion pour la petite Mary Duff, — « passion si violente, écrira-t-il un jour, que je ne crois assurément pas en avoir plus jamais éprouvé une semblable »? — Le cas de Henri Heine n'offre donc rien d'invraisemblable ni de trop anormal. D'ailleurs, il ne devait pas tarder à être plus sérieusement épris et troublé.

Quatre ans après la mort de la « petite Véronique », errant un jour dans la banlieue de Dusseldorf, il fit rencontre d'une étrange créature, la fille du bourreau de Westphalie. Elle avait seize ans au plus ; « mais, comme elle avait grandi subitement, sa taille élancée la faisait paraître beaucoup plus âgée. Cette soudaine croissance était aussi la cause de son extrême maigreur. Elle avait cette taille fine que nous remarquons chez les quarteronnes des Indes occidentales, et comme elle ne

portait ni corset, ni douzaine de jupons, son vêtement qui lui collait au corps ressemblait à la draperie mouillée d'une statue. Aucune statue de marbre ne pouvait rivaliser avec elle pour la beauté, car elle était la vie même et chacun de ses mouvements révélait les rythmes de son corps, je pourrais même dire la musique de son âme. Aucune des filles de Niobé n'avait un profil plus noble; la couleur de son teint et de sa peau était d'une blancheur un peu changeante. Ses grands yeux très foncés semblaient proposer une énigme dont ils attendaient patiemment la solution, tandis que sa bouche, avec ses lèvres minces, aux coins retroussés, et les dents un peu longues, d'une blancheur de craie, semblaient vous dire : — Tu es trop bête, et tu chercheras en vain. »

Son nom était Josepha, mais on l'appelait Sefchen la Rousse, à cause de la couleur de ses cheveux, qui, lorsqu'elle les enroulait autour de son cou, lui donnaient « l'aspect d'une décapitée dont le sang coulerait à flots. »

L'infamie attachée à ses parents condamnait la pauvre enfant à une solitude presque absolue. Elle vivait hors la ville, dans la « maison franche » que le bailliage de Dusseldorf avait assigné pour logement au bourreau, masure maudite, entourée de terrains vagues, et dont les passants se détournaient. Ces conditions d'existence avaient fortement réagi sur le caractère de la jeune fille. — « De là lui était venue sa timidité, ce tressaillement de sensitive que lui causait tout contact étranger, son état de rêve plein de mystère, uni au caractère le plus indépendant et le plus indomptable, à la sauvagerie la plus opiniâtre et la plus fière. »

Dès leur première rencontre, elle exerça sur Henri Heine une singulière séduction. Elle lui chantait les romances populaires dont on l'avait bercée, elle lui racontait les légendes que les familles de bourreaux se transmettaient de génération en génération, les pratiques étranges de magie divinatoire et de sorcellerie amoureuse auxquelles elle assistait parfois la nuit, du fond de son lit, dans la masure maudite. Elle s'émouvait elle-même à ses récits, et un trouble pareil gagnait ces deux âmes adolescentes chez qui la sensualité nouvellement éveillée se tempérait encore de la pudeur enfantine. Un soir que Sefchen venait de chanter un vieux *Lied* tragique, — « je fus,

dit Heine, si frappé de son agitation et un tel trouble m'envahit moi-même que soudainement je fondis en larmes, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, en sanglotant, et nous restâmes ainsi près d'une heure, sans dire un seul mot; les larmes nous coulaient des yeux, et nous nous regardions comme à travers un voile humide ».

Ils continuèrent quelque temps leurs relations : lui, s'enhardissant bientôt à « étreindre les hanches délicates de son amie et à baiser ses lèvres fières », elle, se défendant avec une timidité audacieuse de vierge qui craint tout et désire tout.

Comment finit le roman? Heine ne nous le conte pas, mais il est aisé de le deviner, — comme finit le roman de Daphnis et de Chloé, comme finiront tous les romans des êtres jeunes, vifs, libres de s'aimer dans la franchise de leur nature première.

Cet amour si ingénu et si tremblant à la fois laissa une trace profonde dans l'esprit et dans le cœur de Henri Heine. C'est auprès de Sefchen qu'il acquit le goût et le sens de la poésie populaire; c'est elle qui, comme une Muse un peu sauvage, l'instruisit dans l'art naïf et pénétrant des anciens *Lieder*, des vieilles ballades, des courtes épopées vulgaires où pendant des siècles le trésor poétique de la race allemande s'est conservé; c'est elle enfin qui, par ses récits d'aventures romanesques et de légendes tragiques, lui révéla la puissance mystérieuse, fatale et ensorcelante de l'amour passionné.

II

Ainsi, dès l'entrée dans l'adolescence, Henri Heine avait terminé son premier apprentissage sentimental, cette sorte de noviciat où s'essaient et s'affirment les vocations de la vie passionnelle. La « petite Véronique » lui avait enseigné la rêverie tendre; Sefchen l'avait initié au charme troublant des contacts féminins : il ne lui restait plus à connaître que le grand amour.

Il fréquentait en ce temps-là, à Hambourg, une fraîche,

blonde et gracieuse cousine, la fille du richissime banquier Salomon Heine. Elle s'appelait Amélie ou, de son diminutif familier, Molly. Du même âge qu'elle, il l'avait connue tout enfant, puis perdue de vue. Quand, vers la dix-septième année, il l'eut retrouvée, il se mit aussitôt à l'aimer.

La jeune fille se prêta d'abord aux sentiments qu'elle inspirait. C'étaient les premières paroles de tendresse qu'on lui murmurait à l'oreille, et elles lui semblaient exquises à entendre, car elles disaient :

« Roses, lis, colombes, soleil, autrefois j'aimais tout cela avec délices : maintenant je ne l'aime plus, je n'aime que toi, source de tout amour, et qui es à la fois pour moi la rose, le lis, la colombe et le soleil.

» Quand je vois tes yeux, j'oublie mon mal et ma douleur, et quand je baise ta bouche, je me sens guéri tout à fait.

» Si je m'appuie sur ton sein, une joie céleste plane au-dessus de moi ; pourtant si tu dis : « Je t'aime ! » soudain je pleure amèrement.

» Appuie ta joue sur ma joue, afin que nos pleurs se confondent ; presse ton cœur contre mon cœur pour qu'ils ne brûlent que d'une seule flamme.

» Et quand dans cette grande flamme coulera le torrent de nos larmes, et que mon bras t'étreindra avec force, alors je mourrai de bonheur dans un transport d'amour. »

Bientôt les serments et les baisers avaient succédé aux aveux. La « petite » se laissait aimer, adorer, caresser et rendait serments et baisers. Mais soudain sur le bonheur de l'amant un nuage vint à passer, le pressentiment confus d'un malheur inconnu, d'une trahison effroyable : « Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas... Tu vas me haïr, tu me hais déjà. »

Pourtant la chère Molly continuait de sourire, de jurer un amour éternel et de tendre ses lèvres roses. Elle se trompait elle-même, elle ne le trompait pas : avec la prescience des êtres qu'un grand sentiment domine, il avait désormais la certitude de son infortune prochaine : « Oh ! ne jure pas, et embrasse-moi seulement : je ne crois pas aux serments des femmes. »

Et voici qu'en effet, du jour au lendemain, sans une hésitation, sans une larme, Molly se fiance à un autre.

Les parents de la jeune fille avaient brusquement mis le holà à ce qui jusqu'alors leur avait paru une idylle enfantine. Admettre leur neveu comme gendre, ils n'y voulaient pas songer. Henri Heine était sans patrimoine; on avait en vain tenté de lui enseigner une profession lucrative; il avait aussitôt quitté tous les emplois qu'on lui avait procurés, prétendant ne subir d'autre règle que sa fantaisie, n'exercer d'autre métier que celui de poète.

C'était, on en conviendra, un triste parti pour la fille du banquier le plus cossu de Hambourg. Quoi d'étonnant qu'on lui préférât un bourgeois sérieux, riche et médiocre, Jean Friedländer, de Kœnigsberg?

Amélie Heine, nature insignifiante et neutre, obéit sans résistance aux injonctions de ses parents et accepta sur l'heure le mari qu'on lui donnait. La noce suivit de près les fiançailles, et le pauvre amant rebuté put voir passer, rayonnante de beauté dans sa parure nuptiale, celle qui venait de l'initier à la passion et à la souffrance.

De cette banale aventure est né le merveilleux poème d'amour qui a nom l'*Intermezzo*, — poème unique, capricieux et charmant, ironique et tendre, mélancolique et passionné, d'une grâce et d'une fraîcheur incomparables, où l'émotion du poète, encore toute frémissante, se communique invinciblement à nous, où sous chaque vers on sent battre un cœur et vibrer une âme: une de ces œuvres rares qu'on reprend sans cesse, qui émeuvent toujours et ne lassent jamais.

Et pourtant, on a mis en doute la sincérité des accents qui y résonnent. Une nièce du poète, la princesse della Rocca, a prétendu que la soi-disant passion de Heine pour sa cousine Molly était une amourette sans conséquence et que l'*Intermezzo* n'est qu'une brillante narration sur un thème de fantaisie. Plus récemment encore un de ses neveux, le baron Louis de Embden, a réédité cette affirmation et traité de « racontars sans fondement » la version généralement adoptée. « Il se peut, écrit-il, que quelques strophes éparses dans les poésies de Heine se rapportent à Amélie. Heine avait une grande admiration pour elle, mais leurs relations se bornèrent à un échange de sympathie tout amicale. » Rien de plus faux. Une lettre écrite par Heine à son ami Christian Sethe dans l'automne

de 1816 et publiée récemment établit d'une façon indiscutable que le poète aimait alors sa cousine, qu'il la savait coquette envers lui et qu'il en souffrait cruellement.

Et, ne posséderions-nous pas ce témoignage authentique, l'*Intermezzo* porte en soi-même la preuve péremptoire de la sincérité. Il est en effet tels accents dont le cœur seul a le secret et que l'imagination ne saurait inventer. Le sentiment vrai a pour se révéler des marques particulières échappant à toute définition critique, uniquement perceptibles à l'âme, mais contre lesquelles rien ne prévaut. Quand, par des procédés aussi simples que ceux de Heine, par un art aussi naturel, par des traits aussi familiers, un poète fait vibrer aussi fortement vos fibres les plus intimes, abandonnez-vous sans défiance à l'émotion qu'il vous communique et répétez avec lui : « Ce poème est vrai, ou je ne suis moi-même qu'un mensonge. »

Enfin, si les arguments qui précèdent ne paraissaient pas suffisants, n'en trouverions-nous pas un décisif dans cet autre poème qui fait pour ainsi dire suite à l'*Intermezzo :* le *Retour*?

Le recueil publié sous ce titre est le journal des impressions ressenties par Henri Heine lorsque, dans l'été de 1823, il revint à Hambourg pour assister au mariage de sa sœur Charlotte avec Maurice Embden. Depuis près de sept années, il n'avait pas revu les lieux où s'était déroulé le drame de son cœur. Il avait mené à Gœttingue et à Berlin la vie d'étudiant, fréquentant plus volontiers la brasserie que l'Université, adonné sans mesure aux distractions médiocres et aux amusements vulgaires, mais sentant toujours sa blessure saigner au fond de sa poitrine et d'autant plus attaché, semble-t-il, à son cher souvenir qu'il le profanait davantage. Ses amis, qui savaient bien ce que sa dissipation cachait de tristesse accumulée et de sensibilité étouffée, avaient en vain tenté de le détourner du voyage à Hambourg. Dès son arrivée, en effet, il écrivait à l'un deux : « La vieille passion éclate encore une fois dans sa violence. Je n'aurais jamais dû venir à Hambourg. »

C'est que l'influence des lieux a aussitôt agi sur lui. La magie des souvenirs l'a saisi, et, dans son âme de poète, les tableaux du passé ressuscitent avec une intensité extraordinaire. Il erre, la nuit, au hasard, à travers la ville endormie, et d'eux-mêmes ses pas le conduisent devant la maison fatale : « La

nuit est silencieuse, les rues sont calmes; c'est dans cette maison que demeurait ma bien-aimée; il y a longtemps qu'elle a quitté la ville, mais la maison est toujours à la même place.

» C'est étrange! Il y a là un homme debout, les regards fixés au ciel, et qui se tord les mains dans les transports de sa douleur. Je frémis en le voyant... A la clarté de la lune, j'ai reconnu que c'était moi.

» O toi, pâle et somnambule compagnon! pourquoi imites-tu ainsi ces souffrances d'amour qui, à cette même place, m'ont torturé jadis pendant tant de nuits? »

Et les émotions, les troubles, toutes les joies et toutes les douleurs des anciens jours renaissent dans une suite de tableaux charmants, de visions étranges et passionnées.

Voici pourtant qu'il revoit, non plus en songe, mais en réalité, la bien-aimée d'autrefois. C'est à la campagne, sur les bords de l'Elbe, dans la banlieue de Hambourg; l'été splendide exhale ses parfums, et les fleurs saluent le poète comme un ancien ami. Introduit dans une pièce à demi obscure, il aperçoit celle qui fut Molly. « Êtes-vous Molly? demandai-je, surpris moi-même de la fermeté de ma voix. Et une voix de marbre, une voix sans timbre, répondit : — Ainsi m'appelle le monde. »

Elle était là devant lui. Il avait jadis pressé ses lèvres, rêvé contre son cœur, vécu dans son amour. Mais il ne la reconnaissait pas: elle n'avait plus « ces grands yeux de violette » où il avait tant de fois miré son âme; elle n'était plus cette merveille de grâce coquette et fine, si douce, si fraîche et si parfumée. Elle avait les mains vulgaires, mal soignées, les hanches lourdes, toute la personne déformée par les grossesses et par les besognes du ménage.

Silencieux ou n'ayant que des paroles banales à la bouche, ils sortirent, s'en allant tous deux vers les prés qui bordent l'Elbe. Le soir tombait, des souffles tièdes flottaient dans l'air, et les rayons du soleil couchant, filtrant à travers les branches, mettaient sur le visage de « la pauvre créature flétrie », suspendue à son bras, un dernier éclat de grâce et de jeunesse. Alors, émue, reconquise peut-être par le passé, elle laissa « de sa douce voix d'autrefois » tomber ces mots : « Comment as-tu su que je suis si misérable, ainsi que je l'ai lu dans tes *Lieder* sauvages? »

C'était la dernière fois qu'il devait la voir, mais il l'aima toujours et la blessure qu'elle lui avait faite au cœur ne se cicatrisa jamais. Que, par la suite, il ait eu d'autres amours, qu'importe? Et pourquoi la sincérité de ses sentiments en serait-elle infirmée? N'est-ce pas le propre des natures sentimentales d'avoir une vie complexe, illogique et contradictoire? La passion, pour peu qu'elle dure, est fatalement inégale et intermittente, car il est un certain degré de tension que les fibres de l'âme ne peuvent longtemps supporter. De là, dans la vie du cœur, ces flux et reflux continuels d'impressions, ces phases alternantes de fièvre et d'atonie, ces réveils imprévus et ces indifférences soudaines qui, certains jours, nous rendent méconnaissables à nous-mêmes et incompréhensibles aux autres.

C'est ainsi qu'à travers toutes les aventures de son âme, Henri Heine conservera toujours vivant le souvenir de Molly et que, moribond, après trente années de séparation et de silence, il répondra, par ce cri passionné, à un mot de banale sympathie reçu d'elle : « Ta lettre a été pour moi un de ces éclairs d'orage qui illuminent subitement la nuit d'un abîme. Elle m'a montré avec une clarté effrayante combien mon malheur est profond, combien il est profondément horrible.

» Toi-même, te voilà émue de compassion, toi qui dans le désert de ma vie te tenais là, silencieuse, pareille à une statue, belle comme le marbre, froide aussi comme le marbre!

» O mon Dieu! faut-il que je sois misérable! Elle se met à me parler, des larmes coulent de ses yeux, la pierre elle-même a pitié de moi! »

III

Au lendemain du voyage de Hambourg, Henri Heine subit une crise profonde de mélancolie et d'abattement. Rien ne l'intéressait plus; il croyait de bonne foi sa vie perdue pour toujours, son cœur clos et refroidi à jamais; il n'avait même

plus le désir d'être heureux, et le monde entier lui semblait « exhaler un fade parfum de violettes desséchées ».

La poésie lui offrit alors ses consolations; par sa bienfaisante influence, il se sentit peu à peu renaître et respirer, il éprouva sur lui-même l'efficacité du remède tant recommandé par Gœthe : traduire poétiquement sa douleur pour l'apaiser. Et bientôt il connut la douceur secrète de la convalescence morale, ce bien-être intime et vivifiant qui accompagne le retour des forces de l'âme et la transformation de la souffrance en souvenir. C'est l'impression que traduit cette strophe charmante :

« Ne soyez pas trop impatient si parfois les accents de mes douleurs d'autrefois résonnent dans mes nouvelles chansons.

» Attendez! il se dissipera, cet écho de mes douleurs, et un nouveau printemps de poésie jaillira de mon cœur convalescent. »

De jour en jour l'amélioration s'accentue, un sang plus chaud circule dans les veines du poète, des clartés plus vives passent devant ses yeux, son âme renaît à l'espérance, et il s'écrie :

« Mon cœur, ô mon cœur, ne sois plus triste! Supporte ta destinée; un nouveau printemps te rendra ce que t'a enlevé l'hiver.

» Et que de biens te restent encore! Le monde est si beau! Et puis, mon cœur, tout ce qui te plaira, tu peux l'aimer. »

Le printemps n'est pas loin quand on le salue par de tels accents. Et voici qu'en effet, par un clair matin d'avril, l'amour s'insinue à nouveau dans le cœur du poète. La surprise de cet émoi le pénètre à la fois de crainte et d'allégresse : « Ah! la douce misère et l'amère volupté de l'amour, je les sens qui se glissent, ô torture exquise! dans mon âme à peine guérie. »

Et soudain cet amour s'épanouit dans son cœur comme la végétation naissante après la première nuit chaude de mai. Rien de plus frais, de plus jeune et de plus spontané n'est sorti de l'imagination de Heine que le poème du *Nouveau Printemps,* où il nous raconte ce retour inattendu de son âme à l'amour.

Ces vers sont comme imprégnés d'un parfum de verveine et

de réséda, de cytise et de chèvrefeuille; un tapis de pervenches se déroule sous nos pas; des chants d'oiseaux, des murmures d'eaux ruisselantes semblent traverser l'air. Le poète communique à tout ce qui l'entoure la puissance de vie et de désir qu'il retrouve en lui, et le charme de ses impressions personnelles se mêle si intimement à la féerie de la nature, qu'on ne sait plus si c'est le réveil du cœur qu'il célèbre ou le renouveau de l'année.

Par instants, cependant, un souffle de mélancolie passe sur son bonheur, comme un nuage sur le ciel azuré : c'est le souvenir du premier amour perdu, la conscience de l'instabilité de nos sentiments et de l'illusion de nos tendresses.

« N'ai-je pas autrefois rêvé du même bonheur? N'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, les mêmes regards?

» Hélas! je sais comme ils changent, ces beaux songes trop charmants, et comme les fleurs se fanent, et comme les arbres s'enveloppent d'un froid vêtement de neige.

» Je sais comment nous en viendrons à nous refroidir nous-mêmes, à nous fuir et à nous oublier, nous qui aujourd'hui nous aimons si tendrement et nous serrons si doucement cœur contre cœur. »

Mais qu'importe! L'homme a beau reconnaître l'inanité de ses désirs et la chimère de ses rêves, il désirera et rêvera toujours.

Une fois ressaisi par la passion amoureuse, Heine s'y abandonne avec une fougue qu'il n'avait encore jamais connue. Son cœur ranimé déborde de tendresse et s'épanche de toutes parts. Le printemps qu'il venait de chanter était loin déjà; c'était l'été maintenant, le plein été, à en juger par l'exubérante floraison de ses sentiments. Un défilé ininterrompu de figures de femmes traverse dès lors sa vie : on les aperçoit dans sa correspondance, on les devine dans son œuvre, images précises ou silhouettes furtives.

C'est Frédérique Robert, la femme du poète Louis Robert, belle et voluptueuse comme une Vénus du Titien, à qui il dédia un choix de ses meilleurs sonnets. C'est madame de Varnhagen, la célèbre Rahel, déjà sur le déclin, mais toujours noble, exquise et tendre. C'est l'inconnue rencontrée aux bains de

mer de Norderney, dont la présence secrète fait le charme singulier du recueil de la *Mer du Nord* et que cette seule allusion de la *Correspondance* nous laisse entrevoir : « La lune semblait vouloir me montrer qu'il y avait encore pour moi des splendeurs dans ce monde. Nous ne dîmes pas un mot. Ce ne fut qu'un long et profond regard ; la lune y ajouta la mélodie. Mon âme palpita et brûla... » C'est Miriam, la petite Juive de Gnesen, à qui sont dédiés ces vers d'une inspiration si délicate et si chaste : « Tu es pareille à une fleur par ta beauté, ta grâce et ta pureté. Tandis que silencieux je te regarde, un sentiment de tristesse indicible me pénètre : il me semble que je devrais étendre les mains sur toi, et te bénir, et implorer le ciel de te conserver si belle, si gracieuse et si pure. »

C'est encore lady Mathilde, l'héroïne des *Bains de Lucques*, nature tendre et fière, charmant esprit de femme, « cœur du métal le plus pur, mais dont une fêlure invisible étouffe par instants les claires vibrations ». C'est enfin la foule des *Deæ minores*, les amantes d'un jour, les compagnes d'une nuit, les « prêtresses de l'Aphrodite berlinoise », les « Vestales hanséatiques », les « Aspasies de Gœttingue, doctoresses ès philosophie horizontale », les « Messalines d'Amsterdam dont les yeux sont bleus comme le ciel et les mains pieuses comme des lis », etc., etc.

Il allait ainsi, poussé par un ardent et insatiable appétit de beauté, promenant sa fantaisie amoureuse à travers l'Allemagne, la Hollande, l'Autriche et l'Italie, aussi prodigue de son argent que de son cœur ; toujours à court de l'un, mais retrouvant sans cesse au fond de l'autre un trésor nouveau de tendresse à dépenser et d'illusions à dissiper.

Ce fut bien autre chose encore, ce fut une véritable ivresse de passion et de plaisir quand, au mois de juin 1831, las des tracasseries que son origine sémitique lui attirait en Allemagne et indigné de l'ostracisme qui y frappait ses œuvres, il vint s'installer à Paris.

Alors, rien ne fit plus obstacle à l'épanouissement de sa riche, impressive et rayonnante nature.

Physiquement, il en était à cette heure où le succès, la confiance en soi, l'accord secret des facultés et de leur emploi, l'harmonie du tempérament avec les circonstances extérieures,

se traduisent en beauté. Théophile Gautier, qui le connut à cette époque, nous a laissé de lui un vivant portrait : « C'était un bel homme de trente-cinq à trente-six ans, ayant les apparences d'une santé robuste; on eût dit un Apollon germanique à voir son haut front blanc, pur comme une table de marbre, qu'ombrageaient d'abondantes masses de cheveux blonds. Les yeux bleus pétillaient de lumière et d'inspiration; ses joues rondes, pleines, d'un contour élégant, n'étaient pas plombées par la lividité romantique à la mode à cette époque. Au contraire, les roses vermeilles s'y épanouissaient classiquement; une légère courbure hébraïque dérangeait, sans en altérer la pureté, l'intention qu'avait eue son nez d'être grec; ses lèvres harmonieuses « assorties comme deux belles rimes », pour nous servir d'une de ses phrases, gardaient au repos une expression charmante; mais, lorsqu'il parlait, de leur arc rouge jaillissaient en sifflant des flèches aiguës et barbelées, des dards sarcastiques ne manquant jamais leur but; car jamais personne ne fut plus cruel pour la sottise : au sourire divin du musagète succédait le ricanement du satyre. »

Se rappelant plus tard cette époque de sa vie, il disait :

« Je me croyais alors la Loi vivante de morale, j'étais impeccable, j'étais la pureté incarnée; les Madeleines les plus compromises furent purifiées par les flammes de mes ardeurs et redevinrent vierges entre mes bras : ces restaurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces; j'étais tout amour et tout exempt de haine; je ne me vengeais plus de mes ennemis; car je n'admettais pas d'ennemis vis-à-vis de ma divine personne, mais seulement des mécréants, et le tort qu'ils me faisaient était un sacrilège, comme les injures qu'ils me disaient étaient autant de blasphèmes. Il fallait bien de temps en temps punir de telles impiétés, mais c'était un châtiment divin qui frappait le pécheur, et non une vengeance par rancune humaine. Je ne connaissais pas non plus à mon égard des amis, mais bien des fidèles, des croyants, et je leur faisais beaucoup de bien. »

Jamais dieu de l'Olympe ne fut plus complaisant aux mortelles et ne leur fit charité de plus d'amour.

Il se prodiguait dans le monde, dans tous les mondes, dans le salon de la princesse Belgiojoso comme dans le boudoir de

la « Vénus aux Camélias », portant le désir de la femme toujours éveillé dans les yeux, toujours allumé dans les veines, cédant à tous les entraînements de sa nature facile, passant du sentiment le plus sérieux et le plus pur aux formes les plus troublantes de la volupté, entremêlant parfois ses aventures au point de confondre entre elles les figures de ses rêves passionnés, pratiquant sans scrupule l'amour « double », l'amour « triple », l'amour multiple. D'ailleurs peu exigeant dans la majorité de ses choix. — « Le papillon, disait-il, ne demande pas à la fleur : As-tu déjà reçu les baisers d'un autre papillon? — Et celle-ci ne lui dit pas : As-tu déjà voltigé autour d'une autre fleur? »

Pareil au papillon, il ne demandait pas aux fleurs qu'il voulait cueillir d'être « en odeur de vertu » comme les roses de Saron. Les roses déjà respirées, un peu flétries même, ne lui déplaisaient pas : car, sur ce chapitre, il pensait avec l'auteur du *Décaméron* que « *Bocca basciata non perde ventura ; anzi rinnova, come fa la luna.* »

IV

A se porter tour à tour sur tant d'objets divers, la fantaisie sentimentale de Heine finit par se fixer un jour.

C'était en 1832. Le poète errait à l'aventure dans les rues de Paris quand il aperçut derrière la vitrine d'un magasin de modes un fin visage de vierge, frais comme un matin d'avril, encadré de cheveux noirs si compacts qu'ils semblaient lourds, et éclairé de larges yeux plus noirs encore. Il se sentit pris à l'instant même, et irrémissiblement. Ce fut une de ces brusques sympathies physiques, une de ces flammes subites que la pensée trop assidue de la femme allume parfois au fond de l'homme et qui, certains jours, le poussent à donner tout son cœur à un cœur inconnu, toute son âme à une âme de rencontre.

Il ne lui fallut ni temps ni peine pour entrer en relations avec la jeune fille : elle s'appelait Mathilde et commençait sa

dix-huitième année. Sortie d'une famille pauvre de paysans belges, orpheline dès l'enfance, elle avait été recueillie à Paris par sa tante, la modiste, et l'aidait à recevoir les clients.

Celle-ci, qui avait l'esprit des affaires, avait, d'un coup d'œil sûr, estimé la beauté de sa nièce, et n'attendait que l'occasion d'en tirer un honnête profit. Le hasard voulut que Heine se trouvât en fonds dans ce temps-là ; ses offres étaient raisonnables : il eut la fille, et la duègne empocha les écus.

L'objet de ce contrat cynique valait bien son prix. Mathilde était physiquement d'une beauté rare : elle avait les lignes pures, les formes harmonieuses et pleines des statues grecques : elle semblait, a dit l'un de ses admirateurs, « avoir posé pour le modèle de la Phryné antique de l'Académie de Madrid ». — C'était un superbe animal féminin, une éblouissante fleur de chair. Fière de ses avantages, elle les laissait volontiers paraître, avec une impudeur naïve et superbe, tandis que Heine, plus fier encore de posséder un pareil trésor, en racontait indiscrètement le mystère. « Je ne crois pas, a-t-il dit, que la femme de Candaule fût plus belle. »

La beauté plastique de Mathilde n'avait d'égale que sa nullité intellectuelle. Et ce contraste, loin d'affliger son amant, le ravissait. Habitué à vivre dans les salons littéraires, dans les cercles précieux du Paris d'alors, il éprouvait un véritable bien-être auprès de cette créature simple et tout instinctive, qui savait à peine lire, qui n'aimait qu'à jouer et à rire, à habiller des poupées ou à élever des oiseaux, comme si dans son corps exquis de jeune femme elle avait gardé son âme d'enfant.

Cependant, si originale et piquante que parût à Heine l'ignorance de sa maîtresse, il y trouva sans doute quelque inconvénient, puisqu'il entreprit de la faire cesser. Après un an de libre existence, Mathilde vit se refermer sur elle la porte d'un pensionnat. On lui enseigna les rudiments de l'orthographe, un peu de littérature, les quatre règles du calcul, et quelques notions d'histoire et de géographie. Le goût qu'elle prit à ces études fut si vif que, dans la suite, rendue à elle-même, elle n'ouvrit plus jamais un livre, et mourut sans avoir lu une seule ligne du merveilleux écrivain qui l'avait attachée à sa vie.

Henri Heine venait paternellement la voir le jeudi; puis aux congés du dimanche et des fêtes solennelles, il la reprenait chez lui. Ils couraient alors les théâtres, les cafés, les cirques, les pâtisseries, ou bien, si le temps était beau, s'en allaient aux environs de Paris. Elle se pendait à son bras, insouciante, gaie, parlant sans cesse et toujours haut, riant plus haut encore. Son regard, son sourire, sa voix musicale, sensuelle et prenante, sa démarche souple et légère, ses moindres gestes, toute sa personne enfin enchantait le poète. Jamais il n'avait senti de la sorte comme la femme est un être joli et charmant, comme sa domination est ensorcelante, souveraine et délicieuse. Elle ne le possédait pas seulement par ses grâces extérieures, elle le captivait encore, lui, cet esprit si délicat et si sensible aux travers d'autrui, par son insignifiance morale, par son bavardage stupide et sans fin, par son caquetage inepte de perruche écervelée. Étrange chose, et qui prouve une fois de plus que l'amour s'accommode aussi bien de l'inégalité des esprits et de la différence des caractères que de l'analogie des goûts et de la similitude des tempéraments.

Quand Mathilde eut reçu la dose infinitésimale d'instruction que comportait son cerveau d'oiseau, les amants reprirent d'une façon définitive la vie commune. Ce fut un ménage d'apparence régulière et bourgeoise : « Mathilde, écrivait Heine en 1840, est devenue une bonne maîtresse de maison, malgré son humeur folle, et notre ménage est aussi moral que le meilleur de Krähwinkel. »

L'inconstance d'humeur était, en effet, le défaut grave du caractère de Mathilde. Capricieuse, têtue, elle se livrait comme les enfants aux scènes les plus violentes pour les causes les plus futiles; elle criait, trépignait, s'arrachait les cheveux, puis, subitement, sa colère tombée, elle reprenait son enjouement et sa gaieté.

Mais elle possédait deux qualités qui, aux yeux de Heine, lui tenaient lieu de beaucoup d'autres : elle était fidèle et n'était pas jalouse.

Fidèle, pourquoi ne l'eût-elle pas été, n'ayant ni imagination ni curiosité, et ne demandant à l'amour que ce dont elle était comblée : des robes fraîches, des parties de campagne, das billets de théâtre, des occasions continuelles de plaisir et

de toilette? Tout au plus était-elle coquette et s'amusait-elle du trouble qu'elle provoquait au cœur des hommes sans en être effleurée elle-même, du frisson de désir qu'elle sentait passer en eux et qui lui laissait l'âme tranquille, la chair indifférente et froide. Enfin elle ignorait la jalousie. Elle se montrait même d'une complaisance singulière envers ses rivales éphémères. — soit apathie de sa part, soit conscience de la supériorité de sa beauté. — Heine se proclamait donc, lui aussi, très heureux de cette association où il ne mettait en commun rien de son génie, rien de sa pensée, seulement une partie de son cœur.

Un événement imprévu changea soudain le caractère de cette liaison, en la fixant pour jamais.

Henri Heine venait de publier, sur le critique allemand Börne, un article où l'on lisait ces lignes : « A Francfort, j'ai demandé où était la demeure de Börne et personne n'a su me l'indiquer; mais tout le monde m'a dit que l'habitation de madame Wohl se trouvait au Wallgraben. » Il insinuait clairement par là que madame Wohl était la maîtresse de Börne. Quelques mois plus tard, la dame ayant épousé en secondes noces un certain docteur Strauss, celui-ci n'eut rien de plus pressé que de venir provoquer Heine à Paris, de l'amener sur le terrain et de lui traverser le bras d'une balle.

Durant les pourparlers qui précédèrent la rencontre, Heine, profondément troublé de la situation précaire où, en cas de malheur, il laisserait Mathilde, résolut de lui créer un titre à la charité de sa famille en légitimant les liens qui depuis neuf ans la tenaient attachée à lui. Autant que la loi le permettait, on abrégea les formalités nécessaires, et le mariage fut célébré le 31 août 1841.

Mais, après comme avant la cérémonie, ils s'aimèrent en amants. Leurs rapports ne gagnèrent ni en sérieux ni en dignité. Mathilde demeura pour Heine la *maîtresse*, une créature de plaisir et de frivolité, une âme de poupée dans un corps superbe, docile et voluptueux.

V

De tant d'expérieuses amoureuses, légères ou profondes, fugitives ou durables, une conclusion s'était peu à peu dégagée dans l'esprit de Heine, c'est que l'amour est non seulement l'affection dominante du cœur humain, mais la grande loi de la vie et le véritable maître du monde. Déjà, dans la première ardeur de son enthousiasme romantique, il avait revendiqué la supériorité des droits de la passion sur les lois de la morale sociale et proclamé le caractère divin du sentiment qui attire l'un vers l'autre les sexes. Parvenu plus avant dans son évolution intime, il fera de l'Amour le principe souverain de l'univers, la flamme qui crée, anime et régit tous les êtres, la force irrésistible et implacable devant laquelle les Puissances même du ciel s'inclinent désarmées. C'est cette prééminence absolue de l'Amour que traduit, d'une façon si saisissante et si poétique, l'admirable *Lied* du *Pèlerinage à Kevlaar,* où nous voyons la vierge Marie, la sainte mère de Dieu, demeurer impuissante devant le mal d'amour d'un pauvre enfant, et ne pouvoir guérir le cœur qui a gémi vers elle qu'en l'arrêtant pour toujours.

Ainsi, après avoir été tour à tour un passe-temps de jeunesse ou un motif de rêverie sentimentale, l'amour devint pour Heine une occupation de toutes les heures et de tous les instants, le principal mobile de son activité: le but, la règle et comme la religion de sa vie. Ce fut même sa seule religion.

Israélite de naissance, converti au protestantisme dans sa vingt-quatrième année pour échapper aux vexations qui poursuivaient alors les Juifs en Allemagne, il n'était jamais devenu chrétien. Par l'esprit et par les sens, il fut toujours païen. Ses vraies divinités étaient celles de l'Olympe hellénique. Malgré certaines parodies où s'est parfois amusée sa moquerie, il adorait, en secret, les dieux aux corps majestueux et sains dont l'immortelle vie s'écoulait comme un songe heureux et noble, et les déesses éternellement belles et florissantes qui, lasses

parfois des amours d'en haut, pouvaient sans déchoir prendre des héros pour amants. Aphrodite surtout, la « Courtisane céleste », hantait son imagination : il la voyait partout : dans les brumes matinales qui baignaient les prés de l'Elbe, dans les clartés qui blanchissaient les ombrages du Hartz, dans les rayons lunaires qui argentaient les plages de la mer du Nord. Un jour même, croyant reconnaître son image divine dans une Vierge peinte d'une église italienne, il implora la Mère du Crucifié sous ce vocable sacrilège : « *O Venus dolorosa!* »

Ce qui l'éloignait des dogmes chrétiens, c'était leur tristesse et leur sévérité. Il reprochait à la religion du Christ d'avoir à jamais assombri la vie en faisant planer sur les âmes la terreur perpétuelle de la mort, d'avoir mutilé la nature humaine en condamnant toute joie terrestre: enfin d'avoir détruit l'amour en mortifiant la chair. Étrange erreur de ne pas comprendre qu'en inaugurant un idéal de moralité supérieure, le christianisme, loin de détruire l'amour, l'a pour ainsi dire recréé, et qu'en imposant la pudeur à la femme, il lui a conféré une volupté nouvelle!

Que l'amour puisse tenir lieu de religion à certaines âmes et suffire à toutes leurs aspirations, on doit certes l'admettre si l'on songe au rôle qu'a joué ce sentiment dans le progrès moral de l'humanité. Pour combien d'êtres, en effet, n'a-t-il pas été le seul mobile de désintéressement, l'unique révélation de l'idéal? Combien d'existences n'a-t-il pas élevées au-dessus de l'égoïsme vulgaire, pénétrées du plus pur esprit de sacrifice, illuminées d'un rayon de grâce et pour ainsi dire sanctifiées?

Mais, de toutes les religions, il faut bien convenir qu'il est la plus décevante, celle qui, pour le plus d'appelés, compte le moins d'élus, puisque le désaccord de l'amour et de son objet est la loi presque constante des affections humaines, et que c'est miracle s'il en va parfois autrement entre des êtres qui changent à tout instant, pour qui leur propre âme est un secret insaisissable, et dont le *moi* s'échappe à lui-même dans une fuite éternelle.

Nul plus que Heine n'a souffert de cette discordance, parce que jamais nature ne fut plus mobile, plus instable, ni plus fuyante que la sienne. Avec une sincérité absolue, il a

professé toutes les opinions, religieuses, politiques, littéraires esthétiques, passant d'une croyance à l'autre sans transition, adoptant un système pour le rejeter aussitôt, incapable de maintenir un moment l'équilibre de sa pensée entre les points extrêmes qui l'attiraient tour à tour. Même versatilité dans ses sentiments que dans ses idées : il va de la tendresse au mépris, de la pitié à la haine, de la joie à la mélancolie, de l'extase au désespoir, avec une soudaineté surprenante. Ses gaietés comme ses tristesses sont subites. Ses larmes sèchent dans un sourire; son rire s'éteint dans un sanglot. Jamais, je crois, le *moi* humain ne fut plus ondoyant et plus divers; jamais âme de poète ne fut plus mobile, plus vibrante ni plus contradictoire. De là les disparates de son œuvre, ces sautes brusques de l'émotion à la raillerie, de l'élégie à la satire, de la poésie la plus pure à la prose la plus vulgaire. Il oscille sans cesse, et dans le même morceau, entre les sentiments les plus opposés : « Mon cœur, écrit-il, renferme des parfums si violents, qu'ils me montent à la tête et m'étourdissent au point que je ne sais plus où l'ironie cesse et où commence le ciel. » De là aussi le contraste de ses aventures amoureuses et la secrète mésintelligence qui le sépara toujours de l'objet de ses affections. On l'a vu, dans l'*Intermezzo*, donner le meilleur de son âme enthousiaste et tendre à une jeune fille niaise, coquette et intéressée. Pour se consoler de son idéal perdu, il a cherché, sur tous les chemins, d'autres amours : il a trouvé ce que donnent les amours qu'on cherche. « Je suis condamné, écrivait-il à son ami Laube, le 27 septembre 1835, à n'aimer que ce qu'il y a au monde de plus bas et de plus fou. » Pas une fois il ne s'est livré à une femme, qu'il ne se soit senti perdu d'avance et n'ait crié à celle qui *doit* détruire bientôt son rêve : « Oh! ne mens pas! ne mens pas! » A chaque tentative nouvelle, il a reconnu le leurre des lèvres qui s'offrent, des yeux qui promettent et des bras qui enlacent; il a constaté que « les dernières gouttes de la coupe d'or de l'amour sont de l'absinthe », et qu'en vérité « la femme est plus amère que la mort ». Marié même, il doutera de l'épouse comme il a douté de la maîtresse. Et, de son lit d'agonie, il croira voir sans cesse aux bras d'un autre la créature inconsciente qu'il aime d'une passion impuissante et frénétique.

Étrange situation que la sienne! Avoir fait de l'amour une religion, y croire comme à un dogme, et ne pouvoir croire aux êtres qui l'inspirent!

Ce que cette contradiction a infligé de souffrances à son cœur et d'humiliations à son orgueil, les stances tragiques du *Château des Affronts*, écrites presque à la veille de sa mort et comme un adieu à la vie, suffisent à le montrer : « Jardin maudit! Ah! il n'y avait pas là une seule place où mon cœur n'eût été torturé, où mes yeux n'eussent versé des pleurs. »

Contre ces souffrances et ces humiliations, Henri Heine n'a trouvé de remède que dans le développement exagéré et volontaire de deux facultés, généralement exclusives l'une de l'autre et dont la réunion chez lui fait l'originalité propre de son génie poétique, l'ironie et le rêve.

VI

L'ironie est susceptible de traduire des sentiments très divers. Moquerie légère ou critique narquoise des travers d'autrui, elle peut consister aussi, selon le mot de Voltaire, « en un retour sur soi-même qui exprime parfaitement l'excès du malheur ».

Cette ironie-là est celle de Heine. Elle est née chez lui le jour où il a connu la douleur. Mais, comme la première blessure n'a pas atteint encore les parties vives de son être, son ironie est d'abord légère et voilée. C'est une sorte de pudeur qui, voilant sa plainte, laisse deviner sa souffrance au lieu de la traduire, comme par exemple, dans cette strophe de l'*Intermezzo :*

« Tu as donc entièrement oublié que bien longtemps j'ai possédé ton cœur, ton petit cœur si doux, si faux et si mignon que rien au monde ne peut être plus mignon et plus faux?

» Tu as donc oublié l'amour et le chagrin qui me serraient à la fois le cœur?... Je ne sais pas si l'amour était plus grand que le chagrin, je sais qu'ils étaient suffisamment grands tous les deux. »

Et dans cette autre strophe encore :

« Sur les yeux de ma bien-aimée, j'ai fait les plus belles canzones; sur la petite bouche de ma bien-aimée, j'ai fait les meilleurs terzines: sur les yeux de ma bien-aimée, j'ai fait les plus magnifiques stances. Et si ma bien-aimée avait un cœur, je ferais sur son cœur quelque beau sonnet. »

Sous cette forme, l'ironie n'est qu'une délicatesse de plus. L'émotion se communique d'autant mieux à nous qu'elle s'épanche plus discrètement. Mais voici qu'aux chagrins de l'*Intermezzo* ont succédé les douleurs poignantes du *Retour*. Le poète est maintenant initié à la souffrance. S'il aime encore et de toute son âme, le premier charme de son amour est rompu. La vue claire des choses lui est revenue, il analyse son mal avec une impatience et une perspicacité nerveuses, il aperçoit nettement ce qu'il y avait de futilité, d'inconscience et de niaiserie dans l'objet de sa tendresse; combien étaient vides ces yeux ingénus où se reflétait son âme, combien froides ces lèvres roses où sa bouche s'était enivrée de baisers, combien insensible ce cœur qu'il avait tant de fois senti battre contre le sien. Et dans son ironie, une nuance nouvelle apparaît : ce n'est plus le reproche soumis et attendri d'une âme endolorie, c'est un sourire désenchanté où l'on devine l'amertume des larmes dévorées en silence.

Enfin, sont venues les amours de rencontre. Le poète a placé son rêve, au hasard de la vie, sur des êtres qui, ne pouvant le comprendre, le lui ont rendu terni, défloré, souillé. Alors, honteux de lui-même, sentant chaque jour plus profondément sa misère intime, il se raille sans pitié de son insatiable besoin d'aimer, de ses tendresses toujours renaissantes quoique toujours déçues, de son incorrigible crédulité aux sortilèges de la femme et aux illusions de l'amour. Et dans cette raillerie amère il goûte une étrange volupté. Se moquer de ses propres émotions, n'est-ce pas, en effet, se proclamer supérieur à elles, s'en détacher, se venger du mal qu'elles vous ont causé et, par suite, s'en guérir? Heine a proclamé dans un vers de superbe allure l'efficacité de ce remède : « Quand notre cœur, s'écrie-t-il, est brisé, broyé, alors il nous reste encore le beau rire éclatant. »

L'ironie n'a pas tardé à être pour Heine comme les narco-

tiques pour les personnes en proie au mal physique : après avoir constitué un remède occasionnel et passager contre une crise de souffrance, elle est bientôt devenue, entre ses mains, un antidote préventif procurant la sensation délicieuse de l'anesthésie morale et permettant de défier la douleur. Dès lors, il en fera usage à tout propos, au plus léger symptôme de retour du mal. Il ne se laissera plus aller à aucune émotion, si spontanée et délicieuse soit-elle, sans la railler, sans exécuter ce que Schlegel appelait la *selbstparodie*, cette parodie de soi-même qui tourne en dérision les sentiments les plus sérieux et les plus intimes. Une sorte de mauvais génie s'est emparé désormais du poète et ne le quittera plus : « J'étais sur le point, confesse-t-il un jour, de dire quelque chose d'intime, de plein d'âme, et, comme d'habitude, le démon de l'ironie a substitué à tout cela des paroles contraires. »

De là l'impression singulière de charme et de malaise sous laquelle nous laisse la lecture de Henri Heine. Le poète nous enchante par la magie de son art, par le rythme et la mélodie de sa langue, par la beauté de ses images, par la simplicité et la grandeur de son lyrisme : et, au moment où nous subissons la contagion de son émotion, où notre âme vibre à l'unisson de la sienne, il jette sur lui-même et sur nous, sur son trouble et sur le nôtre, son sarcasme douloureux et déconcertant. Presque toujours, c'est à la fin des pièces les plus sereines et les plus doucement rêveuses que son rire éclate le plus strident. L'effet produit sur le lecteur est aussi puissant que pénible ; le contraste entre le dernier vers et les premiers est trop violent ; le sursaut est trop brusque. Parfois on croit voir les traits du poète grimacer dans une crispation subite de douleur. La souffrance morale ainsi traduite cesse d'être matière poétique et ne nous émeut plus que physiquement, si l'on peut dire.

Avec l'expérience décevante de la vie, ce défaut ira toujours croissant chez Henri Heine. Le finale ironique sera désormais la marque et comme la signature de ses compositions poétiques. Son rire sonnera de plus en plus faux, parce qu'il sera mouillé de larmes plus amères ; sa raillerie sera plus acerbe et plus envenimée, parce que son âme toujours éprise verra plus

clairement son incurable misère; l'ironie de ses derniers jours aura je ne sais quoi de tragique et de désespéré.

Mais le démon de l'ironie ne régnait pas seul sur l'esprit de Heine : autant qu'analyste il était poète, et, chez lui, le don de la rêverie ne sommeillait jamais.

S'il connaissait trop bien l'impuissance qui frappe les âmes imaginatives et sentimentales quand elles tentent d'adapter leur rêve à la réalité qui leur est chère, il partageait aussi la bienheureuse prérogative qui leur permet par instants de s'abstraire dans le rêve jusqu'à perdre conscience de la réalité.

Il possédait éminemment ce singulier et précieux privilège; il avait à certaines heures la faculté de s'halluciner à son gré, de *croire* aux créations les plus irréelles de son cerveau, aux visions les plus fantastiques de ses songes. Les figures qu'il a évoquées à travers son œuvre n'étaient pas pour lui des êtres factices, de simples formes poétiques, de vains symboles littéraires, mais des créatures vraies, douées de vie, passionnées et passionnantes, capables de sentir, d'aimer et de souffrir. De là leur puissance persuasive, leur magique empire sur notre esprit et nos sens, sitôt que nous les voyons paraître; de là le trouble mystérieux et charmant qu'elles entretiennent en notre âme après qu'elles se sont évanouies.

Les exemples abondent qui nous montrent le poète se laissant prendre aux sortilèges de son imagination. Qu'il erre dans les montagnes du Hartz ou dans les plaines du Hanovre, sur les grèves d'Heligoland ou sur les collines du pays toscan, qu'il fasse ce qu'il appelle « une sieste d'âme » dans une église de Pologne ou dans un cloître d'Italie, il suffit d'un visage de jeune fille entrevu, d'une voix ou d'un parfum de femme venant jusqu'à lui pour qu'aussitôt sa sensibilité et son imagination entrent en jeu. Des visions se lèvent alors du fond de sa pensée et s'emparent de tout son être avec une promptitude et une énergie extraordinaires. « Avec quelle soudaineté, nous avoue-t-il, une passion sans bornes et l'attachement le plus tendre peuvent naître dans mon cœur des impressions les plus fugitives! » Ces figures de songe ne flottent pas en lui à l'état de vagues fantômes; elles sont nettes et précises; elles revêtent des formes presque tangibles, elles ont une physionomie individuelle, des mouvements, des poses, des paroles, des regards,

tout ce qui traduit au dehors la vie de l'âme. Dociles à son appel, il les voit s'avancer vers lui avec la démarche souple et les attitudes gracieuses qu'ont les amantes lorsqu'elles tendent les lèvres, avec les gestes doux et lents que font les bras de la femme lorsqu'ils enlacent. Elles se prêtent à tous les caprices de sa tendresse exaltée, elles devinent ses plus secrets désirs; elles lui donnent ce qu'il a vraiment cherché dans le monde réel, un amour fait à la juste mesure de son cœur; entre elles et lui, il ne retrouve plus l'invincible obstacle, l'indestructible cloison qui sépare ici-bas les âmes, qui les condamne à s'ignorer toujours, à ne pouvoir jamais se comprendre ni se pénétrer, à rester éternellement les unes pour les autres un mystère indéchiffrable et passionnant. Elles lui révèlent ainsi des trésors de jouissance intime et le transportent au plus haut degré de la volupté.

Cet état d'émotion, factice et sincère à la fois, dure une semaine, un jour, une heure seulement. Mais pendant cette semaine, ce jour, cette heure, il a conscience de mieux posséder ses maîtresses idéales « que d'autres avec toute leur puissance ne possèdent leurs maîtresses de chair pendant toute leur vie ». Et si l'on cherche à lui prouver la folie de ses rêves et l'illusion de ses sens, il répond : « En vain, te dis-je, chercherais-tu à changer en mensonges ce que je porte au plus profond de mon sein! »

Nombreuse est la série des visions amoureuses qui ont ainsi charmé sa fantaisie, — les jeunes filles de Johannisberg, la petite harpiste de Trente, la jeune fileuse de l'Eisach, la « délicieuse petite tête de blonde » du cimetière de Goslar, et bien d'autres encore.

La plus gracieuse, la plus pénétrante de ces figures est la Polonaise Jadviga, « d'une beauté si délicate qu'elle semblait formée de parfums de lis ». Heine l'a entrevue, un soir, dans la pénombre de la cathédrale de Gnesen, priant devant le sarcophage de saint Albert. Tout de suite il s'est épris d'elle; sa pensée est restée obsédée de cette vision d'une minute et pendant de longs mois est revenue sans cesse à Gnesen : « Alors je me retrouve dans la cathédrale, appuyé contre les piliers, près du tombeau de saint Albert; j'entends de nouveau retentir l'orgue, comme si l'organiste répétait un morceau du

Miserere d'Allegri; on murmure une messe dans une chapelle lointaine; les dernières lueurs du soleil traversent les vitraux peints des fenêtres; l'église est vide; seulement devant le sarcophage d'argent est agenouillée une jeune personne en prières, une angélique figure de femme qui me jette vivement un regard oblique, mais se retourne aussi vivement vers le saint, et de ses lèvres sentimentalement fines, murmure ces mots : Je t'adore! — Ces mots étaient-ils pour moi ou pour le saint Albert d'argent? Que signifiait le regard oblique qu'elle me jeta auparavant, et dont les rayons se sont répandus sur mon âme comme ces traînées de lumière que la lune verse sur la mer quand elle sort de l'obscurité des nuages, pour s'y replonger aussitôt après? »

A ces figures entrevues, si légères et séduisantes soient-elles, la tendresse imaginative du poète préfère des visions plus vaporeuses et plus immatérielles encore, les fantômes des mortes. — « Voici que tout à coup je pense avec tristesse à tout ce cortège d'amies mortes depuis si longtemps. Un amour subitement allumé agite d'étranges flammes dans mon cœur. » — Son imagination se complaît et s'attarde avec ces ombres mélancoliques, dont les mains demeurent glacées, dont les yeux sont clos pour toujours, dont le cœur ne battra plus, mais en qui l'âme garde encore un dernier souffle de vie et comme un dernier parfum. Rien de plus poétique et de plus touchant que ce culte, fait de pitié et de regrets, voué à de pauvres fantômes qui ne peuvent plus vivre que dans le souvenir des survivants et pour qui l'oubli serait comme une seconde mort.

Celles que Heine a aimées de cet amour étrange, c'est d'abord la petite Véronique qui fut l'objet de sa première tendresse, c'est Juliette dont nous ne connaissons que le nom, c'est Johanna, la poitrinaire d'Andernacht, et, plus que toutes celles-là peut-être, c'est la mystérieuse Maria des *Reisebilder*. Trois fois son image reparaît dans le cours du récit, et chaque fois elle s'évanouit en gardant son mystère. — « L'obscurité était venue, et les étoiles jetaient dans mon cœur leurs regards clairs et chastes; mais au fond même de ce cœur palpitait le souvenir de Maria la morte. Je pensai de nouveau à cette nuit où j'étais debout devant le lit sur lequel était étendu ce beau

corps pâle avec ses douces lèvres muettes. Je me rappelai le singulier regard que me jeta la vieille femme qui devait veiller le corps, et me confia son emploi pour quelques heures. Je pensai encore à la jaune hespéris qui était dans un verre sur la table et répandait un parfum si extraordinaire... Puis je me remis à frissonner en doutant de nouveau si c'était réellement un coup de vent qui alors avait éteint la lampe, si réellement il n'y avait pas un tiers dans la chambre mortuaire... »

Et, quinze jours plus tard, malgré les distractions et les péripéties d'un voyage, l'étrange vision revient faire palpiter le cœur du poète : — « Et alors je revis ma douce amie défunte, belle et sans mouvement; la vieille surveillante s'éloigna encore avec son regard énigmatique, l'hespéris répandit son parfum; je baisai de nouveau ces lèvres si chères, et ce corps chéri se leva lentement pour me rendre mon baiser... »

Au pâle cortège des mortes viennent se joindre, dans le cœur de Heine, quelques belles visions d'art, rencontrées au cours de ses nombreux voyages et aimées aussitôt qu'aperçues. Déesses grecques, de noblesse idéale dans leur nudité sculpturale, femmes de la Renaissance, patriciennes florentines en robes somptueuses et chatoyantes, courtisanes du Véronèse et Danaés du Titien aux formes épanouies, aux corps ambrés et florissants, — ces incarnations diverses de la beauté féminine provoquaient en lui une étrange exaltation, non pas la griserie superficielle et cérébrale du poète ou de l'artiste, mais une ivresse d'amant, ivresse profonde, voluptueuse et passionnée. Une fois même, promenant sa rêverie dans une église de Cologne, il osa s'éprendre d'une Madone toute rayonnante de pureté mystique dans son vieux cadre d'or. La frêle et divine figure lui inspira un sacrilège amour qui lui inonda l'âme de félicité. — « Mais cet état ne dura guère, nous déclare-t-il, et je quittai presque sans cérémonie la sainte Vierge quand j'eus fait, dans le musée de Cassel, la rencontre d'une nymphe grecque qui me retint longtemps captif dans ses chaînes de marbre. »

Mais dans ces visions fugitives, dans ces fantômes de mortes, dans ces fictions de l'art, trop de réalité extérieure palpite encore. Si docilement qu'elles se plient à son rêve, elles en diffèrent toujours; elles gardent à ses yeux trop

exercés la marque indélébile de leur origine étrangère. Or, pareil à tous les grands idéalistes, c'est son rêve même, c'est son rêve seul qu'il aime. Il cherchera donc en lui seul désormais l'objet de cet amour parfait qui le hante, l'attire et le désespère. Et telles sont, en effet, la puissance de son imagination et l'ardeur de son désir, que les créations les plus abstraites et les plus symboliques de son cerveau se transforment d'elles-mêmes en belles visions concrètes et animées. La plus accomplie d'entre elles est l'étrange apparition des *Nuits florentines*, d'essence si immatérielle qu'elle n'avait pu se révéler à lui que dans le sommeil de tous ses sens. — « Oui, c'était en songe que je la voyais, cette charmante créature qui m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai peu de choses à dire sur son extérieur. Je ne suis point à même de détailler les traits de son visage; c'était une figure que je n'avais jamais vue auparavant et que je n'ai jamais revue dans la vie. Je me rappelle seulement qu'elle n'était point blanche ni rose, mais d'une seule couleur, d'une blancheur d'ambre. Le charme de cette figure ne résidait ni dans une parfaite régularité de traits, ni dans une intéressante mobilité. Ce qui la distinguait était un caractère de sincérité séduisante, ravissante, presque effrayante; c'était une figure pleine d'amour consciencieux et de sainte bonté; c'était plutôt une âme qu'une figure : c'est pourquoi je ne pus jamais la fixer complètement dans mon souvenir. Elle portait un peignoir de soie couleur barbeau; c'était là tout son vêtement. Ses pieds et son cou étaient nus, et à travers ce voile souple et fin se trahissait quelquefois, comme à la dérobée, la svelte délicatesse des membres. Quant aux discours que nous tenions ensemble, je ne suis guère plus en état de les reproduire; je sais seulement que nous nous fiançâmes, et que nos caresses étaient sereines et heureuses, ingénues et intimes comme celles des fiancés, des caresses presque fraternelles. Il arriva même souvent que nous ne nous parlions pas, mais que nous confondions nos regards et demeurions des éternités plongés dans cette extatique contemplation... Comment vint le réveil? Je ne saurais le dire, mais je vécus longtemps sur les arrière-délices de cet amour. Longtemps je restai comme abreuvé de joies inouïes; mon âme semblait plongée dans une langoureuse et

profonde béatitude : un contentement inconnu vivifiait toutes mes sensations et je me maintins heureux et satisfait, quoique ma bien-aimée ne m'apparût plus depuis dans mes songes. Mais n'avais-je pas puisé dans son regard une éternité de bonheur? »

C'est ici le suprême effort et presque le miracle de l'imagination sentimentale, c'est l'amour sans objet, une construction tout idéale sans le moindre support réel, c'est la « cristallisation » de Stendhal sans le rameau de bois mort qui la détermine. Il faut se référer aux *Exercitia spiritualia* pour rencontrer des états analogues, des créations aussi spontanées de l'âme imaginative et passionnée. On retrouve dans ces guides de la piété mystique ces mêmes extases, ces mêmes pâmoisons, ces mêmes joies délicieuses et terribles, enivrantes et ineffables, provoquées par un objet conçu de l'âme seule en dehors de toute réalité.

VII

Les épreuves qui remplirent les dernières années de Heine, en le retranchant du monde, en l'isolant de tout contact extérieur, marquèrent plus vivement encore les traits que nous venons d'observer dans l'expression de sa sensibilité.

Vers 1839, il avait ressenti les premiers symptômes d'un mal qui ne pardonne pas, la paralysie générale. Sa « santé païenne », sa « divinité physique », dont quelques ans auparavant il s'était montré si fier, étaient irrémédiablement atteintes.

En 1848, la maladie avait opéré dans son organisme de graves ravages, et bientôt il prenait le lit pour ne plus le quitter. « Je ne suis plus, écrivait-il un jour à son éditeur Campe, un Hellène heureux de vivre et quelque peu corpulent qui abaissait un gai sourire sur les mélancoliques Nazaréens : je ne suis maintenant qu'un pauvre Juif malade à la mort, une image désolante de la souffrance. »

Émacié, les jambes percluses, obligé de soulever du doigt sa paupière paralysée pour percevoir ce qui l'entourait, incapable de lire et d'écrire, il restait allongé sur sa couche, blotti contre ses oreillers, en parfaite conscience de son état et sachant combien la mort serait lente et douloureuse à venir.

Mais il ne témoignait ni tristesse ni impatience. L'être moral, chez lui, restait intact; la pensée était toujours claire, l'esprit vif, l'imagination prompte au rêve, le cœur infiniment tendre et sensible à la beauté. « Oui, écrivait-il à Varnhagen d'Ense, je suis fort malade de corps, mais l'âme a peu souffert: fleur fatiguée, elle est un peu penchée, mais nullement flétrie, et fermement enracinée encore dans la vérité et dans l'amour. »

Quelques visites d'amis ou d'amies étaient ses seules distractions. A vrai dire, les amis étaient rares. Outre que le caractère et le tour d'esprit de Heine étaient peu faits pour lui concilier les amitiés masculines, le monde possède un si large fonds d'indifférence qu'il eut bientôt oublié le pauvre poète immobilisé pour jamais sur sa couche. Un jour que Berlioz lui faisait visite : « Vous venez me voir, vous! lui dit-il. Vous serez donc toujours original! » Mais les amitiés féminines lui restaient fidèles. Madame Jaubert, — « la fée », — la princesse de Belgiojoso, la comtesse Kalergis et quelques jeunes femmes du même groupe venaient assez régulièrement s'asseoir au chevet du malade et l'aider à tromper la longueur des heures corrosives. Il habitait alors, pendant l'hiver, un modeste appartement de la rue d'Amsterdam et, pendant l'été, une petite villa, située à Passy, qu'il avait poétiquement baptisée *Villa dolorosa*.

Parmi les sympathies que son isolement, sa misère physique et le charme toujours vivant de son esprit lui attiraient ainsi, une vint s'offrir à lui qui devait jeter sur sa vie un dernier rayon.

C'était une toute jeune femme, d'origine allemande, madame de Krienitz, connue plus tard sous le pseudonyme littéraire de Camille Selden[1]. Mariée à un homme qui, pris de

1. Elle a publié, sous ce pseudonyme, un roman, *Daniel Vlady*, des *Portraits de femmes*, une étude sur *la Musique en Allemagne*, enfin des souvenirs sur *les Derniers Jours de Henri Heine*.

folie jalouse, avait tenté de la faire enfermer comme folle, elle s'était bientôt séparée de corps et vivait dans une profonde retraite. Ses écrits nous laissent deviner en elle une intelligence prompte et fine, une âme sérieuse, délicate et tendre.

Un hasard la mit en présence de Heine. Elle arrivait de Vienne, chargée de lui remettre quelques feuillets de musique qu'un de ses admirateurs lui envoyait. Elle s'acquitta elle-même de la commission : ils causèrent, et dès cette première rencontre ils se sentirent unis.

De quelle nature au juste furent leurs rapports? Camille Selden les a définis ainsi : « Quand, après tant d'années et d'amitiés nouvelles, je cherche à me rappeler l'emploi des instants que nous passions ensemble, je retrouve surtout le souvenir d'une grande cordialité mutuelle, celui d'une liaison intellectuelle qui demeura toujours intacte et ne fut jamais gâtée par le mélange d'un sentiment banal. Pas ombre d'amour-propre, de vanité, de pose de part et d'autre. Nous étant mutuellement jugés dès le début, tout était accepté, excusé, pardonné d'avance. Nul malentendu possible ; nous pouvions nous montrer vrais sans crainte de paraître faux, ce qui ajoutait beaucoup au charme de nos rapports mutuels et leur prêtait quelque chose d'exquis et de rare qui frappait jusqu'aux indifférents, et inspirait du respect à tous. »

Il ne semble pas cependant que de la part du poète cette liaison ait gardé un caractère si parfaitement intellectuel. Même malade, même moribond, Henri Heine n'était pas homme à se contenter de pur platonisme : il avait une âme de voluptueux, et toujours un peu de sensualité se mêlait à ses sentiments. Le ton de ses lettres à son amie en porte témoignage, et elle-même nous a confié que plus d'une fois il l'effraya par la hardiesse de son langage passionné : « Pardon, lui disait-il ensuite. Mais cela va bientôt finir. Vois-tu, c'est la faute de la mort qui arrive. »

Elle était donc pour lui mieux qu'une amie, presque une amante, une dernière occasion de rêve sentimental, une « dernière fleur » à respirer avant de mourir. Elle ranimait toutes ses facultés de tendresse et d'imagination ; elle lui donnait une suprême illusion d'amour.

Un admirable poème qu'elle lui inspira, *la Fleur de la Pas-*

sion, est le commentaire le plus significatif de leur roman intime. Le poète se voit, en songe, déjà mort, étendu au fond d'un sarcophage, au chevet duquel une plante sombre, surmontée d'une fleur violette et jaune, a pris racine. C'est la fleur de la Passion, celle que, selon la légende, le sang du Christ fit éclore jadis au sommet du Calvaire : elle porte dans son calice blême l'image de tous les instruments qui servirent à la torture du divin Crucifié.

« Une telle fleur était auprès de ma tombe, et, penchée sur mon cadavre comme une femme en deuil, dans une désolation muette, me baisait le front, les yeux, la main.

» Magie du rêve ! Voilà que, par une transformation étrange, la fleur de la Passion, la fleur couleur de soufre devient effectivement une femme, et cette femme, c'est elle, la bien-aimée.

» Oui, c'était toi, la fleur, ô mon enfant ! Je devais te reconnaître à tes baisers ! Des lèvres de fleur sont moins tendres ; des larmes de fleur moins brûlantes.

» Nous ne parlions point. Toutefois mon cœur entendait ce qui se passait dans le tien ; le mot prononcé hautement est sans pudeur, la chaste fleur de l'amour est le silence.

» Entretien muet ! On ne croirait guère comme le temps fuit pendant la silencieuse causerie, dans le rêve charmant de la nuit d'été, ce rêve tissé de voluptés et de frissons !

» Ce que nous nous sommes dit, ne le demande jamais. Demande le secret de ses clartés au ver luisant ; à l'onde, l'explication de son murmure ; au vent d'ouest demande le mot de son gémissement et de sa plainte.

» Demande ce que signifient les feux de l'escarboucle ; ce que veulent dire les parfums de l'hespéris et de la rose ; mais jamais, entends-tu, jamais ne demande de quoi, sous les rayons de la lune, dans le jardin funèbre, l'homme mort et la fleur du martyre s'entretenaient ensemble. »

A côté de Camille Selden qui personnifiait si poétiquement le rêve du mourant, Mathilde représentait la réalité, l'ironique et toujours séduisante réalité.

Les années semblaient ne l'avoir changée ni au moral ni au physique. Elle était restée aussi futile, bavarde, taquine, capricieuse et sensuellement belle que par le passé.

Ce n'était pas qu'elle assistât indifférente aux souffrances

de son mari. Elle le soignait de son mieux, en bonne garde-malade. Mais, incapable de sérieux, toujours avide de plaisir, elle ignorait les paroles douces, les attentions intimes et délicates qui auraient pu soulager l'infortune du poète et l'aider dans son agonie sans fin. Dès qu'il n'avait plus de soins matériels à recevoir, elle s'échappait du logis, la conscience libre, le cœur léger, pour courir aux Champs-Élysées, aux magasins du boulevard, au Cirque ou dans les petits théâtres.

Elle avait gardé tout son empire sur l'homme qui, dix ans plus tôt, l'avait attachée à sa vie. En 1843, étant déjà malade, il écrivait à son frère Maximilien : « J'aime Mathilde avec une tendresse et une passion qui touchent au fabuleux. Pendant ce temps, j'ai joui d'une somme de bonheur effrayant, du plus horrible mélange de tourments et de félicité, plus que ma nature sensible n'en pouvait supporter. »

Enfin, si l'on veut savoir à quel degré pouvait atteindre cette passion insensée, qu'on relise les tragiques aveux du *Livre de Lazare :*

« La *femme noire* avait pressé tendrement ma tête sur son cœur. Ah ! mes cheveux devinrent gris là où ses larmes avaient coulé.

» Elle m'embrassa, et je fus paralysé ; elle m'embrassa, et je perdis mes forces ; elle me baisa les yeux, et je devins aveugle : elle suça, de ses lèvres sauvages, elle suça la moelle de mes reins. »

Mais un sentiment plus doux, presque paternel, calmait par instants ces transports passionnés. Heine se demandait avec angoisse ce qu'il adviendrait de Mathilde quand il ne serait plus là pour la protéger contre son inexpérience de la vie, contre la légèreté de son caractère, contre sa faiblesse et son insouciance d'enfant. Et, le cœur débordant de tristesse et de pitié, il s'écriait :

« C'est la méchante Mort : elle arrive montée sur un cheval fauve ; j'entends le coup de son sabot, j'entends le trot ; le sombre cavalier vient me querir, il m'entraîne, il faut que je quitte Mathilde ! Oh ! mon cœur ne peut se faire à cette pensée.

» Elle était ma femme et mon enfant tout ensemble ; et si je vais dans le royaume des ombres, elle sera veuve et orpheline ! Je laisse seule au monde la femme, l'enfant, qui, se fiant

à mon courage, reposait fidèle et sans inquiétude sur mon cœur.

» Anges du ciel, vous comprenez mes sanglots et mes prières : quand je serai dans la fosse noire, gardez la femme que j'ai aimée, soyez les boucliers protecteurs de celle qui vous ressemble. Protégez-la ! veillez sur Mathilde, ma pauvre enfant. »

Entre Mathilde et Camille, entre sa femme et sa dernière amie, il poursuivait ainsi le rêve de volupté et de tendresse qui le hantait depuis l'enfance, qui avait rempli toutes les années de sa jeunesse et de sa maturité. Jamais il ne s'était senti plus de désirs au cœur ; jamais la vie ne lui avait semblé plus belle à vivre, ni plus évidemment faite pour l'amour : « Oh ! implorait-il, une fois encore avant que la lumière de ma vie s'éteigne, que mon cœur se brise, une fois encore, avant de mourir, je voudrais jouir d'un amour de femme ! » — Cependant, ses yeux, si avides des spectacles de la nature, ne s'ouvraient plus ; ses mains, ses fines mains d'artiste, qui s'étaient délectées à la caresse des belles formes, demeuraient immobiles et crispées ; enfin, ses lèvres, qui tant de fois avaient posé « leur empreinte vivante » sur la chair féminine, étaient devenues inertes, froides et insensibles. — « Mon état physique est horrible, écrit-il à un ami ; j'embrasse, mais je ne sens rien. » — Et encore : « Je n'y vois presque pas et mes lèvres sont tellement paralysées que le baiser m'est devenu impossible. *Et pourtant il est plus difficile de se passer du baiser que de la parole.* »

Bientôt l'image de la mort ne quitta plus son chevet. Elle se rendait sans cesse présente par d'atroces douleurs, par de brusques alertes, par de terrifiantes syncopes. Il la regardait en face, sans crainte, sans trouble. Il supportait avec une fermeté héroïque le tourment d'une interminable agonie. « Je suis sur le brasier ardent de la torture du Saint-Office », disait-il avec un pauvre sourire, et sa plainte n'était jamais suppliante ni maudissante. Phénomène moral inexplicable, si l'on songe que rien, ni foi religieuse, ni doctrine philosophique ne soutenait son courage. Malgré de vagues et passagères aspirations au spiritualisme, Heine était l'âme la moins croyante et l'esprit le moins spéculatif. C'était un poète, un

artiste, un épicurien, une nature sensible et vibrante à l'excès; un de ces êtres raffinés à qui la souffrance devrait être épargnée parce que leur organisme hyperesthésié est incapable d'y résister. Eh bien! c'est ce nerveux et ce délicat qui, sans autre réconfort intérieur que le regret d'une vie de scepticisme et de volupté, est mort en héros. Ironie des choses et qui prouve que les doctrines valent seulement ce que valent les âmes! Le stoïcien le plus opiniâtre n'aurait pas affronté plus fermement la mort, et il aurait mis à l'attendre je ne sais quelle raideur, quelle pose théâtrale; le plus fervent chrétien n'aurait pas enduré avec plus de sérénité ce martyre sans fin, ce crucifiement de plusieurs années. Et pourtant leur existence à tous deux n'aurait été qu'une longue préparation à la mort. Et l'un se serait consolé de quitter la vie par l'orgueilleuse pensée d'adhérer volontairement aux Lois universelles établies par la Raison suprême. Et l'autre, pour tromper sa douleur, aurait eu la certitude de la vie future et l'espérance des joies éternelles. Ainsi l'épicurisme aussi peut aider à bien mourir.

A se représenter les derniers moments de Henri Heine, on ne peut se défendre de rappeler la fin si élégante de cet autre épicurien, de ce raffiné séduisant qui fut Pétrone. On en relit le récit dans Saint-Évremond, on en retient la conclusion : « Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'antiquité ». Et l'on se dit qu'en un temps comme le nôtre, où toute foi s'affaiblit, où le sens du sérieux de la vie se perd de jour en jour, où bientôt nous ne vivrons plus que « du parfum d'un vase vide », le souvenir de la mort de Heine est digne aussi d'être conservé et médité.

MAURICE PALÉOLOGUE.

ANTIGONE ET LA WALKYRIE

I

Une tragédie antique et un drame musical moderne, — le rapprochement peut sembler paradoxal. Lorsqu'on a décidé, à la Comédie-Française, de remettre à la scène une traduction plus ou moins fidèle de la grande œuvre de Sophocle, ce choix n'a certainement pas été inspiré par la présence de *la Walkyrie* au répertoire de l'Opéra, et par l'exemple du succès imprévu que ce drame lyrique venait d'obtenir. L'idée d'une analogie quelconque entre le vénérable poète qui, après tant de siècles, sait encore nous émouvoir aux malheurs des Labdacides, et le compositeur moderne qui emprunta des sujets aux légendes de la Germanie, n'a pu naître dans l'assemblée des sociétaires. Ces prêtres du bien dire se défient de la musique, qui parfois s'insinue où elle n'a que faire. Ils ne peuvent imaginer ce qu'elle devient, lorsqu'au lieu de s'ajouter arbitrairement au drame, elle s'incorpore intimement à lui, à tel point que ce drame n'atteint que par elle à la plénitude de sa propre signification. Ils ne sauraient admettre que les tragédies wagnériennes ne soient pas exactement semblables aux opéras que d'aventure ils entendirent. De fait, les interprétations qu'on leur en a données ne leur permirent guère de mesurer la différence.

Les auditeurs parisiens de *la Walkyrie* écoutent cet « opéra », joué comme un autre opéra, selon les ordinaires traditions. Comment soupçonneraient-ils qu'ils sont en présence du plus grand effort dramatique de notre temps? Que si, par rare fortune, la splendeur intrinsèque de l'œuvre s'est un instant manifestée, le préjugé courant a été plus fort que l'impression subie. Ils n'ont pas reconnu dans cet effet tragique, dont ils frissonnaient presque malgré eux, la résultante de hautes et puissantes conceptions. Ils ont senti le vent du miracle, sans discerner ce miracle lui-même, et partant sans y croire.

On les ferait sourire, ces auditeurs — de si grande bonne volonté pourtant! — si l'on dévoilait pour eux la genèse de cette œuvre gigantesque, *l'Anneau du Nibelung*, dont *la Walkyrie* n'est qu'une « journée »; si l'on précisait dans cette création l'apport de *l'Orestie* et du *Nibelungen-Nöt*, des *Eddas* islandaises et des poèmes de l'Inde, sans oublier les chants des skaldes... Mais la richesse des origines serait peu de chose, si la réalisation vivante de l'œuvre n'était pas ce qu'elleest, un prodige de poésie et d'émotion.

Wagner connaissait profondément le théâtre grec. Dans ses écrits théoriques, particulièrement *l'OEuvre d'art de l'avenir*, il a écrit sur ce théâtre des pages éloquentes et lucides; nul n'a vu aussi clairement la signification du Destin antique, personnifiant l'immanente nécessité des choses. Il n'a pas aimé de telles œuvres sans en ressentir fortement l'influence : l'artiste le plus original alimente sa pensée au fonds commun, fût-ce sans en avoir exactement conscience. Il ne peut s'affranchir une heure des idées acquises; l'action intellectuelle de ceux qui l'ont précédé s'exerce en lui.

Ce n'est pas diminuer un maître que de montrer par quoi il se rattache aux autres maîtres de son art. Une loi certaine de l'esprit humain se décèle en ces analogies et ces filiations qui se poursuivent à travers le temps et l'espace. Il nous plaît de voir un artiste deviner ses aïeux légitimes, à jamais vivants dans la pérennité des chefs-d'œuvre, et librement les reconnaître, et les continuer, les renouveler, par cela même qu'il demeure fidèle à sa propre nature.

Si Wagner s'est souvenu de la tragédie grecque en général, si plus d'une expression homérique a passé dans sa langue,

s'il a projeté un moment de composer un *Achille*, il a toujours aimé *Antigone* d'affection singulière. Durant l'exil, en cette société de proscrits politiques et d'esprits indépendants dont le centre de réunion se trouvait à Zurich, société où l'on remarquait l'historien Mommsen, le noble poète Herwegh, le savant philologue Ettmüller, il revint plus d'une fois sur ce thème de prédilection. Non loin du lac et des montagnes, à Mariafeld, où le recevait son ami Wille, il se laissa souvent aller à de verveuses improvisations, expliquant l'idée d'*Antigone,* sa portée humaine, et maudissant les critiques berlinois, qui accumulent les gloses stériles, sans comprendre les œuvres et sans les aimer. Les *Souvenirs* de madame Wille, publiés il y a quelques années par la *Deutsche Rundschau,* sont comme l'écho de ces beaux entretiens de Mariafeld, précieux mémorial d'une période où germèrent tant de merveilles.

Souvent, à la scène, j'ai senti des analogies révélatrices qui, sans commentaire, sans nécessité d'exégèse, mettaient en lumière des parentés intimes, prouvaient que Wagner, qui n'imita jamais, comprit toujours, et renouvela ainsi, en des formes non tentées encore, les émotions que ses devanciers exprimèrent. Souvent, dans *Parsifal*, aux sanglots d'Amfortas torturé par la Faute et le Désir, j'ai cru entendre les gémissements de Philoctète sur le rivage de Lemnos. Le début de *Lohengrin*, avec ses fanfares, ses cliquetis d'armes, ses cris d'acclamation, le bref discours du roi Henri annonçant le péril des invasions prochaines, m'a fait songer aux pièces historiques de Shakespeare, où la chronique est dramatisée avec une énergie si farouche. Sur Ortrude, plus virile, plus sanguinaire que son époux, le ressouvenir passe de lady Macbeth, l'inspiratrice des meurtres. La plainte mélodieuse des Filles du Rhin évoque le chant des Océanides qui compatissent aux douleurs de Prométhée. Récemment, lorsque j'ai vu la sublime Bartet, dans *Antigone*, après avoir pleuré sur l'horreur du supplice, ramener chastement son voile, et marcher à la mort, lente, résignée, héroïque, la mémoire m'est revenue de Bayreuth et de Dresde, et de Thérèse Malten dans la virginale Élisabeth de *Tannhäuser*, quand elle se relève de sa prière d'agonie, et, blanche en ses voiles blancs, se dirige vers la Wartburg pour y mourir.

Or, l'analogie qui existe entre *la Walkyrie* et *Antigone* ne procède ni de l'affabulation, ni de l'économie scénique. Elle est toute dans le conflit entre le sentiment humain et la convention légale.

Ce conflit, tous les critiques clairvoyants ont compris son importance capitale dans *Antigone*. Il s'incarne en deux personnages, la fille d'Œdipe et le roi de Thèbes, Antigone et Créon. La protestation du dévouement contre l'intérêt, de la sympathie humaine contre les règlements transitoires qu'édicte la courte sagesse des législateurs, c'est là le sujet véritable traité par Sophocle, ou plutôt c'est là ce que nous retenons de son œuvre, ce qui subsiste en nous après les émotions immédiates de la scène.

Je sais bien que cette protestation n'a pas le caractère absolu que nous lui prêtons : aux lois invoquées par Créon, Antigone oppose d'autres lois; si le tyran prétend honorer les dieux de Thèbes, de qui Polynice voulait brûler les temples, la jeune fille lui répond que les divinités internales exigent l'accomplissement des cérémonies funèbres; on les outrage en transgressant ce précepte : la mort doit désarmer toutes les vengeances. Tirésias insiste sur l'obligation de ce culte avec une particulière éloquence, et la moralité pratique du drame, finalement exposée par le chœur, est conforme aux maximes du devin. Mais les exigences d'Hadès, la nécessité des libations suivant le rite, nous laissent aujourd'hui indifférents. Les paroles d'Antigone : « On ne peut jamais rougir d'ensevelir son frère », et celles-ci encore : « Je suis née pour partager l'amour, non la haine », résument pour nous le rôle de l'héroïne, et par cela même l'œuvre entière. D'un côté se dresse la loi — ou du moins la lettre de la loi — parlant au nom de l'intérêt général, du bon ordre, de la majesté du pouvoir, et appuyée sur la force ; de l'autre, nous ne voyons que le sentiment humain, l'amour fraternel, — le plus pur, le plus désintéressé de tous les amours.

La pensée de Sophocle fut simplement d'émouvoir les spectateurs par le courage et le dévouement d'Antigone, et de tirer de ce touchant spectacle une leçon de respect envers les dieux : les dieux ont sanctifié les devoirs naturels par le culte, et ne supportent pas qu'un pouvoir tyrannique mette obstacle à

l'accomplissement de ces devoirs. Mais, ce faisant, il indiqua pour les siècles, sans le savoir, le conflit souvent irréductible du sentiment et de la convention, la lutte de la conscience et du mensonge extérieur. Antigone est l'ébauche de la martyre chrétienne : ses lèvres sont déjà prêtes à la réponse : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » ; nous reconnaissons en elle le type de l'héroïsme féminin, la personnification de l'amour qui se dévoue. C'est là ce qui constitue à nos yeux la beauté spéciale de ce drame de Sophocle ; c'est là ce qui explique la prédilection qu'il inspirait à Wagner. Le créateur de Senta, d'Élisabeth, de Brünnhilde, ne pouvait voir dans *Antigone* que l'affirmation de l'Amour, c'est-à-dire de la pure humanité, en ce qu'elle a de vraiment éternel.

II

Le même conflit est abordé par Wagner dans *la Walkyrie :* c'est celui de Brünnhilde et de Wotan, dès l'heure où le dieu cède aux remontrances de son épouse, Fricka. Mais ici, quelques considérations préalables sont nécessaires.

Wotan, conquérant et organisateur du monde, a soumis les puissances rivales, les unes par la violence, les autres par des traités ; aux hommes il a imposé des lois. Ces traités, ces lois, ces pactes, portent en eux le vice originel, la convoitise de Wotan, que cette convoitise soit orientée vers le pouvoir ou vers la joie des sens. Aussi, tous sont caducs, tous sont coupables, car, selon Wagner, l'amour est seul bon, seul éternel, et l'amour lui-même ne peut se délivrer de toute malédiction que par le renoncement.

Penseur et poète, Wagner montre l'incompatibilité de ces deux tendances du désir humain, car il identifie le principe de l'amour avec celui du sacrifice personnel. Mais, en son œuvre, il a voulu que Wotan fût inquiet de l'une et de l'autre, tentât de les concilier, n'aperçût point leur intime contradiction. Wotan représente la pensée active de l'Homme,

toujours en travail, toujours déçue, tant qu'elle n'a pas compris l'inutilité finale de son effort ; quant à la Walkyrie Brünnhilde, elle est le sentiment de Wotan, son cœur personnifié, sa dilection vivante, « la fille de son désir ». Ainsi envisagée, l'idée philosophique de *l'Anneau du Nibelung* apparaît en sa majestueuse unité, depuis la faute primordiale commise par tous les êtres — faute aussi réellement contenue dans l'ambition de Wotan que dans le rapt de l'Or par Alberich, le Nibelung — jusqu'à la scène dernière, où Brünnhilde rend au fleuve le trésor maudit et s'immole, tandis que s'élève, sur l'écroulement de l'orchestre, le chant extasié de l'Amour rédempteur.

Fricka, l'épouse de Wotan, c'est la sagesse qui réglemente et légifère; c'est la morale, au sens restreint du mot. C'est la convention, qui, fût-elle pratiquement utile, devient odieuse dès qu'elle ne connaît ni la douceur ni la pitié. Faite pour punir, la convention est gardienne des intérêts égoïstes : elle consacre tous les abus de la force, pourvu que la force respecte la lettre de sa loi. Elle veut être obéie, mais ne distingue pas entre l'hommage hypocrite et la sincère acceptation du devoir.

Rappelons-nous Créon : Fricka parle son langage. Ne vous récriez point : l'un et l'autre énoncent des maximes judicieuses! Créon défend l'intérêt de sa ville, la stabilité du pouvoir, le respect dû aux lois, les obligations de la stricte justice : « Étéocle, qui est mort en luttant avec vaillance pour son pays, sera enfermé dans la tombe avec les honneurs que méritent les héros... Mais jamais le méchant ne sera honoré par moi comme l'homme vertueux. » Fricka s'élève contre l'inceste de Siegmund et de Sieglinde : elle exige le châtiment de ce crime. Elle fait voir à Wotan, avec une logique irréfutable, que Siegmund n'est que l'instrument de son vouloir à lui, non le libre héros qu'il espérait jadis; et elle lui prouve que, s'il ne le châtie pas, il dément toute la législation imposée à la terre, confesse l'erreur de son entreprise, ruine sans retour sa domination. L'épouse de Wotan a raison en un sens, comme Créon a raison. Et c'est parce que le dieu reconnaît la cruelle justesse des arguments invoqués par elle, qu'il abandonne Siegmund et Sieglinde, les enfants de sa propre révolte contre l'ordre universellement accepté.

Cette égoïste sagesse qui s'impose à l'esprit désespéré de Wotan, Brünnhilde ne la peut comprendre. Elle sait que Fricka a parlé, que le dieu s'est soumis, et, docile à l'ordre reçu, elle s'avance vers Siegmund et Sieglinde, vers ce couple douloureux et maudit, sur qui pèse toute la misère de l'amour humain. Les voici ; ils errent par les montagnes désolées. Hunding est sur leurs traces, avec ses chiens flairant le meurtre. Ils s'arrêtent, ils se regardent, ils s'étreignent; persécutés par les hommes, condamnés par les dieux, ils n'ont plus rien au monde qu'eux-mêmes, en la communauté du malheur et de la mort. Brünnhilde paraît : elle appelle Siegmund, lui annonce qu'il va périr au combat, lui promet les délices du Walhall. Mais le héros lui répond : « Où Sieglinde vit, dans la joie ou la souffrance, là Siegmund aussi veut vivre. » Alors la vierge comprend ce qu'est l'Amour : devant cet excès de détresse, où s'affirme si tragiquement le don irrévocable des cœurs, elle désobéit à Wotan: — elle-même ne sait plus qu'aimer.

Antigone n'a qu'une réponse : Polynice était son frère ! Elle n'est pas ébranlée par les raisonnements et les menaces de Créon : que lui importent l'autorité royale, les châtiments de la loi, les vengeances presque légitimes de la patrie ? Polynice était son frère, elle a enseveli son frère. Brünnhilde aussi n'a qu'une réponse, lorsque Wotan l'accuse, au troisième acte de *la Walkyrie*. Elle a conscience d'être l'intime désir de son père, le sûr instinct du cœur, le sentiment certain, contre lequel la sagesse de Fricka ne saurait prévaloir : « Je ne suis point sage, dit-elle, mais je savais pourtant cette chose unique, que tu aimais Siegmund ! J'ai vu ce que tu ne voyais plus : c'est Siegmund, c'est lui que j'ai dû voir ! Fidèle à l'amour que tu avais toi-même éveillé en moi, fidèle à l'ordre premier qui m'avait fait la protectrice de ton fils, — j'ai bravé ton commandement ! »

Il serait aisé de développer ces analogies de conception. Par exemple, le dialogue de la passion et de la prudence, du sentiment absolu et de l'affection que la raison tempère, le dialogue d'Antigone et d'Ismène, celui encore d'Électre et de Chrysothémis dans une autre tragédie de Sophocle, c'est celui de Brünnhilde et de sa sœur Waltraute, dans *le Crépuscule*

des dieux, qui n'est en somme que l'aboutissement final de *la Walkyrie*. Mais voici un autre point de contact entre le drame antique et le drame moderne : si l'étude des âmes est aussi complexe chez Wagner qu'elle est simple chez Sophocle, les deux poètes la pratiquent avec la même sincérité, et atteignent pareillement à la vérité humaine.

Antigone, si résolue devant les craintes d'Ismène, si fière devant la colère de Créon, défaille cependant une minute en l'imminence de la mort. Un regret traverse ce jeune cœur : la vierge pleure de quitter si tôt l'existence, de descendre vivante dans la nuit d'une tombe anticipée. Ainsi Sophocle ignore la grandeur convenue et la fausse unité : il reste véridique, humain. Ce trouble de la nature, dont son Antigone ne peut se défendre, est l'une des beautés majeures de son œuvre.

La création de Wagner est empreinte d'une réalité non moins émouvante. Brünnhilde, ayant désobéi à Wotan, a fui le champ du combat où Siegmund est tombé, afin de soustraire Sieglinde à la fureur du dieu. La voici parvenue au rocher où se rassemblent les Walkyries ; son cheval est épuisé de fatigue, Wotan la poursuit, il lui faut en hâte une autre monture ! Mais en vain elle implore ses sœurs : les froides guerrières redoutent de s'associer à sa révolte. Alors elle se dévoue : que Sieglinde s'éloigne seule ! Pour elle, elle arrêtera le dieu, elle retiendra sur elle l'inexorable vengeance. Sieglinde a disparu, voici l'approche tonnante de Wotan : l'orage obscurcit le ciel, la terre tremble, une épouvante grandit dans le fracas de la foudre. Brünnhilde la vaillante sent défaillir son courage : « Mes sœurs, cachez-moi ! Apaisez son premier courroux ! » Les autres Walkyries la placent au milieu d'elles ; frémissantes elles-mêmes, elles se serrent et reculent, comme un troupeau affolé, devant le Père des tempêtes [1]. Mais le cœur de la vierge héroïque n'a été dominé qu'un instant par la crainte : et lorsque la voix de Wotan lui

1. A l'Opéra, l'on s'est bien gardé de se conformer à cette indication de mise en scène, d'un effet dramatique puissant, et qui d'ailleurs a une signification symbolique. On cache Brünnhilde dans une grotte voisine... Ne faut-il pas que Wotan chante devant la boîte du souffleur, et que les huit Walkyries se rangent symétriquement, quatre à sa droite, quatre à sa gauche ?

reproche de se dérober à l'expiation nécessaire, Brünnhilde sort du groupe suppliant; elle apparaît, sans armes, résignée et résolue : « C'est moi, Père: ordonne le châtiment. »

III

Peut-être convient-il d'examiner à un autre point de vue les analogies et les différences entre la forme d'art wagnérienne et la tragédie antique en général. Toute imitation est stérile : Wagner ne s'est rapproché des dramaturges grecs, il ne s'est parfois rencontré avec eux, qu'en inaugurant un nouvel effort artistique, en suivant sa voie personnelle, en s'interdisant de refaire ce qu'on avait fait avant lui.

Ce qui frappa Wagner, sur toutes choses, dans la tragédie grecque, ce fut l'idée d'une synthèse d'arts, s'unissant pour donner à l'action dramatique la plus grande signification possible. « Danse, musique et poésie, a dit le maître de Bayreuth, forment la ronde de l'Art vivant. » Par le mot « danse » il faut entendre, dans son œuvre aussi bien que dans le drame grec, l'harmonie des groupements, des attitudes et des gestes, une mimique en accord avec les sentiments des personnages et le caractère émotionnel de la musique, mimique naturelle, réaliste, intense, soumise pourtant aux lois de l'eurythmie.

La synthèse artistique qui séduisit Wagner dans son étude de la tragédie grecque, il l'a réalisée lui-même d'une manière toute différente. La musique, aux drames d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide, était un élément accessoire. Sans doute elle augmentait beaucoup l'effet produit, car, pour les spectateurs, chaque mode musical avait un caractère expressif déterminé; mais elle intervenait fort peu dans la signification et la compréhension de l'œuvre. Non seulement ce que nous savons de la musique grecque nous autorise à en juger ainsi, mais il est manifeste que le poème, dépouillé de musique et de chorétique, suffit à nous révéler clairement la conception du

dramaturge. La contre-épreuve est fournie par la musique moderne, qui dispose de moyens bien supérieurs à ceux de la musique ancienne: riche ou sobre, restreinte ou développée, elle a pu être surajoutée au poème d'*Antigone* sans en modifier sensiblement l'aspect dramatique et la valeur émotionnelle. Que l'on nous propose à la représentation la partition de Mendelssohn, ou les savants archaïsmes musicaux que M. Saint-Saëns pouvait seul tenter et réussir, nos impressions ne varient pas: le drame d'*Antigone* demeure ce qu'il est.

Avec Wagner, le cas est tout autre. Dans la synthèse vivante que le maître a créée, la musique n'est pas un simple coloris expressif ajouté au poème, ou un élément rythmique utile pour régler l'harmonie du débit, des attitudes et des mouvements. Désormais, elle est indispensable au drame. Elle absorbe le chœur antique: c'est elle qui commente les événements, non par de sages maximes ou de lyriques invocations, mais par l'effusion ininterrompue du sentiment, qu'expriment le développement continu des motifs musicaux, leurs retours, leurs transformations incessantes. La symphonie de Beethoven coule maintenant à pleins bords dans le lit du drame.

Allons plus loin: cette symphonie dramatique est le drame lui-même. Elle est le drame intérieur; en elle toute psychologie s'élucide, toutes passions naissent, évoluent, extériorisées par des motifs miraculeusement plastiques. La connaissance des âmes, délivrée des explications inutiles, se fait intuitive et soudaine. La musique nous dit, avec une souveraine éloquence, ce que le poème ne peut pas, ne doit pas nous dire, sous peine de détruire en nous la spontanéité de l'émotion.

Nous avons rapproché du conflit moral d'*Antigone* celui qui constitue le drame essentiel dans *la Walkyrie*. La défaillance momentanée de Brünnhilde nous a montré la même compréhension de l'âme humaine qui nous avait émus aux plaintes que l'approche de la mort arrache à la fille d'Œdipe. Or, ces rencontres font ressortir avec plus d'éclat l'originalité du musicien-poète: mieux nous voyons les analogies, mieux aussi nous comprenons les différences; du point commun que nous avons constaté, nous mesurons plus nettement l'étendue de la création nouvelle. Brünnhilde, qui a désobéi à la

loi comme Antigone, pour n'écouter que l'inspiration de son cœur, est frappée par Wotan d'un arrêt déshonorant. Condamnée, elle va plaider sa cause, non par des arguments subtils, mais par la simple affirmation de l'amour. Écoutez la musique : un motif se dessine, gémissant; Brünnhilde à genoux, brisée de douleur, écrasée par la honte du châtiment, le dit seule, dans le silence de l'orchestre. Peu à peu ce thème se colore; les instruments le soutiennent par degrés, lui impriment un caractère nouveau; des figures d'accompagnement, d'abord sourdes et timides, le suivent dans sa marche lente, comme des échos qu'il éveillerait, et s'émeuvent, et propagent cette émotion grandissante. La vierge quitte maintenant sa position humiliée : elle est sûre d'avoir accompli le désir toujours vivant de son père, bien qu'elle ait transgressé l'ordre donné, outragé la sagesse du dieu : le motif de justification s'élargit, monte, s'éclaire et splendit un instant. Puis il se brise, s'altère à l'orchestre d'harmonies angoissées, pendant la réplique de Wotan à sa fille ; nous sentons que la parole de Brünnhilde a pénétré l'âme de son père; nous devinons que la Pensée et le Sentiment, avant leur divorce sans recours, s'éprouvent l'un l'autre, et douloureusement se comprennent. Et voici Brünnhilde debout, avec tout l'orgueil de sa glorieuse désobéissance; elle ne veut pas du déshonneur infligé; elle somme son père de la défendre, dans le sommeil qui la punit; elle exige qu'un cercle de flammes dévorantes flamboie autour d'elle, afin que seul un héros la puisse conquérir.

Le père ne résiste plus. Contraint de frapper l'être qu'il chérit, d'endormir à jamais son désir et sa joie, il se rend à la demande de Brünnhilde. Les bras ouverts pour un suprême embrassement, il s'écrie : « Adieu, ô mon enfant vaillante, adieu, ô ma plus sainte fierté! Un feu nuptial va protéger ta couche... Que seul épouse la fiancée divine un homme plus libre que moi, le dieu! »

Ainsi la transformation morale s'est faite, tout entière en émotions successives, tout entière dans la musique. Wotan n'a pas avoué ce qui se passait en lui, mais la symphonie prolongeait la parole, elle chantait ce que cette parole ne voulait pas dire; et, lorsque le dieu cède enfin, dans un

transport d'admiration et de tendresse désolée, le thème sur lequel Brünnhilde avait commencé de se justifier est parvenu à son plus haut période. Ce thème s'affirme à présent, dans la lumineuse tonalité de *mi* majeur; il monte, il se déploie, il plane, lent et magnifique, avec de grands sursauts, des coups d'aile qui semblent jeter des éclairs sur la fournaise trépidante de l'orchestre. Les violons et les bois le chantent éperdument; les cors, les violoncelles, accompagnent son vol de sanglots surhumains; les longues tenues vibrantes des cuivres, en un crescendo de tonnerre, soulèvent la symphonie vers de vertigineuses extases. Wotan tient Brünnhilde embrassée, sans un mot, sans un geste. Que pourrait-il lui dire? Seule la musique devait exprimer l'inexprimable; elle seule était capable d'accomplir ce prodige. Et souvent, écoutant cette page sans égale, je me suis involontairement rappelé la parole de Gœthe à la dernière scène du second *Faust :* « Ce qui ne peut se décrire est ici réalisé. »

IV

Par leurs analogies, par leurs dissemblances, les créations immortelles de l'Art s'évoquent réciproquement. Toutes résument des civilisations nationales, des états sociaux, l'âme et la vie des peuples. Par là, en ces caractérisations diverses, l'unité des grands thèmes humains nous apparaît plus certaine. Il faut que l'artiste soit de sa race, de son temps et de sa terre, pour faire œuvre précise et vivante; c'est ainsi, et seulement ainsi, qu'il peut atteindre à la vérité générale.

La musique de Wagner n'est contestée aujourd'hui par personne; mais Wagner dramaturge n'est pas suffisamment connu en France; nous n'avons encore qu'une idée très imparfaite de sa double activité. Cependant, si le poète, en lui, ne saurait être compris sans la connaissance du musicien, le musicien également suppose le poète; la puissance respective des deux génies qu'il possède est peut-être moins surprenante que leur complète indissolubilité.

Ce qui est sûr — et nous y verrons la seule moralité que comportent les rapprochements possibles entre Wagner et tel ou tel dramaturge, tel ou tel musicien — c'est que l'auteur de *la Walkyrie* a eu sans cesse pour objectif l'expression du sentiment humain, la vie recréée par l'art. N'est-ce pas le but de tous les vrais artistes, et, lorsqu'ils l'atteignent, leur fraternité ne devient-elle pas évidente? Ne sont-ils pas voisins les uns des autres, en cette sphère du génie, dont Victor Hugo a pu dire qu'elle est la région des égaux ?

Dans le drame grec, l'Homme est moins actif que passif, il subit sa destinée plutôt qu'il ne la fait. Dans nos drames à nous — je parle de ceux qui resteront — le principe de l'action est plus libre, plus intérieur : la passion en est le seul mobile légitime. C'est là ce que la musique exprime si parfaitement. Mais, en tout siècle, en tout pays, le drame nous présente une expression de l'Homme : c'est l'amour humain et la douleur humaine que le poète nous montre, et de cette source découlent nos méditations. La simplicité des moyens employés jadis, la complexité de ceux qui nous sont aujourd'hui nécessaires, n'atténuent point les similitudes de conceptions et parfois de résultats. L'art éclos sous le ciel bleu de l'Hellade s'impose encore glorieusement à nos pensées ; et l'œuvre de Wagner, révolutionnaire d'aspect, chrétienne pourtant en sa signification dernière, née en d'autres climats, issue de luttes et d'orages, cette œuvre en qui s'exaltent toutes les aspirations de l'âme moderne, appartient déjà, elle aussi, à tous les temps et à toutes les nations.

ALFRED ERNST.

LA GUERRE ET LA PAIX INTÉRIEURES

DE 1871 A 1893

Les historiens, pour la commodité de la chose, découpent en périodes artificielles la trame continue des siècles. Mais il est peu de périodes, dans notre histoire intérieure, qui ressortent plus nettement sur ce qui précède et sur ce qui suit et dont les événements mêmes aient martelé les contours en coups plus pénétrants, que celle qui s'ouvre brusquement en 1870 avec le coup de foudre de Sedan et se clôt lentement de 1891 à 1893 dans l'acclamation prolongée de Cronstadt et de Toulon.

La génération qui a rempli de son agitation ces vingt-trois années, pauvre en hommes, étroite d'esprit, souvent faible de cœur ou violente, n'a rien créé de son fond ; et sa pauvreté ne fait qu'accuser en traits plus nets l'action des forces séculaires qui, avec cet instrument imparfait, ont accompli une œuvre dont la postérité seule saura si elle est pour le mal ou pour le bien, mais qui était inévitable et qui durera. Car au bout de ces vingt-trois années de luttes et de piétinements dans la nuit, deux choses apparaissent enfin clair comme le jour : l'une, c'est que la République est le gouvernement nécessaire de la France pour une période indéfinie de temps ; et l'autre, c'est que la République, si elle ne veut pas voir la France périr dans ses mains, doit être un gouvernement de conciliation sociale.

La période qui s'ouvre aura ses angoisses et ses périls, ses illusions et ses déceptions, comme celle qui finit, — et pires peut-être; mais ce ne seront plus les mêmes: seule la dynamite anarchiste marque la continuité des deux périodes. Les acteurs qui sont sur la scène pourront quelque temps encore porter les mêmes masques et jeter à la foule les mêmes formules usées: la France ne les comprendra plus. Au moment où tout un pan de notre existence nationale tombe dans le gouffre historique, il faut nous hâter, — tandis que nous avons encore le sens de ce passé si proche et déjà si lointain, — de nous pencher sur l'abîme d'où montent des cris que nous n'entendrons plus, des vapeurs de passions que nous ne verrons plus.

I

Après la formidable renaissance de l'idée républicaine qui, après quinze ans de silence, envoyait à la Chambre de 1868 le groupe de l'opposition irréconciliable, passait en revue son armée aux funérailles de Victor Noir et, en mai 1870, criait *Non!* à l'Empire par dix-huit cent mille bouches, l'Empire, acculé entre la guerre et la révolution, avait choisi la guerre. Ce fut la guerre et la révolution.

Cette guerre maudite, qui ouvre pour l'Europe entière un cycle de mort dont nous n'avons vu que le premier drame, compliqua étrangement le jeu naturel des destinées intérieures de la France. La révolution attendue, si elle s'était produite dans la paix et en dehors de l'étranger, eût laissé en présence, d'un côté, un parti républicain, peu différent de celui d'aujourd'hui et divisé comme lui entre les deux frères ennemis, le républicain libéral et le socialiste révolutionnaire; et de l'autre côté, un parti bonapartiste, encore puissant par le prestige légendaire du premier Empire, par les souvenirs de prospérité matérielle du second, par des traditions d'ordre et d'autorité qui auraient groupé autour de lui, dans la lutte contre la démocratie, toutes les forces de la réaction politique et religieuse.

La catastrophe de 1870, provoquée par l'Empire, qui, à tort ou à raison, demeura responsable devant la conscience nationale de tout le désastre et de toute la honte, l'écrasa sur l'instant sous les débris, déracina du cœur des masses l'idée impériale et mit les Napoléon hors l'avenir. Du même coup, elle rendit aux partis royalistes, oubliés de la nation et d'eux-mêmes, des chances inattendues que nul n'aurait prévues six mois plus tôt.

Quand la France, épuisée de sang, mais sentant que l'honneur était sauf et qu'elle se devait au lendemain, eut à choisir des hommes pour faire la paix, elle se détourna nécessairement des républicains, qui s'étaient identifiés avec la guerre à outrance, soit par conviction, soit par point d'honneur, soit par politique. Leur seul droit à s'emparer du pouvoir devant l'ennemi était la certitude de le battre et de sauver la France, et, ne l'ayant pas fait, ils ne pouvaient s'avouer vaincus sans retour. Aussi, à part les grandes villes et l'Alsace-Lorraine, tout le pays alla en masse aux non-républicains, c'est-à-dire, dans l'état, — les bonapartistes étant hors de cause, — aux royalistes des deux branches. Quand, le 13 février 1871, l'Assemblée nationale se réunit dans le Grand Théâtre de Bordeaux, il sembla que ce fût la Législative royaliste de 1849, celle qui mina la République au profit de l'Empire, qui se réveillait après un sommeil de vingt années, n'ayant rien appris, mais ayant tout oublié. Convaincus que la France ne pouvait être sauvée et régénérée que par le retour aux pratiques politiques et religieuses de la Restauration, les monarchistes se laissèrent aller à l'illusion dangereuse que la France qui les nommait pensait comme eux. Devant le coup de fortune qui les ramenait au poste suprême, la sincérité passionnée de leurs convictions les aveugla sur l'étendue de leur droit et sur celle de leur pouvoir : ils crurent que la France leur avait remis le soin de sa destinée future et qu'il dépendait de leur main de pétrir cette destinée.

L'explosion de la Commune ne fit que les confirmer et dans leur conviction et dans leur illusion. Les journées de Juin avaient tué la République de 48 : comment celle de 1870 résisterait-elle à ces journées plus atroces de la Commune, à ce crime de lèse-patrie, commis par les enfants perdus de la

République? Or il se trouva, à la stupeur des monarchistes et des républicains même, que ni les ruines de la guerre, ni les erreurs de la Défense nationale, ni la folie furieuse de la Commune, ni Paris en flamme, ni même la terreur qui suivit une répression trop aveugle, n'avaient rendu royaliste un pays qui venait d'envoyer à Bordeaux près de cinq cents royalistes. Aux élections partielles du 2 juillet 1871, tandis que Paris, encore fumant de l'incendie et sous l'état de siège, nommait cinq royalistes, la province envoyait à Versailles quatre-vingts républicains modérés contre dix monarchistes. La loi séculaire des réactions recevait un démenti. La France, qui tant de fois avait subi passivement le mot d'ordre de Paris, avait enfin montré qu'elle savait trouver en elle-même sa règle de jugement et de conduite. Sans se laisser entraîner ni aux emportements ni aux abattements de la capitale, elle avait décidé de s'en tenir au gouvernement de fait, la République, non parce que c'était le gouvernement de fait, mais parce que l'expérience d'un siècle avait prouvé que toute monarchie croulait devant l'invasion ou l'émeute, que toutes les monarchies avaient été essayées et trouvées impuissantes ou mauvaises, et que trois prétendants pour un seul trône ne promettaient pas une restauration pacifique ni de longue durée.

L'instinct du pays trouva sa conscience et son expression dans le vieillard que les événements avaient porté à la tête du gouvernement, M. Thiers. Cet ancien ministre de Louis-Philippe, qui avait vieilli dans la petite politique ; qui, en 1849, guidant les forces conservatrices à l'assaut de la République, avait, à force de roueries, en voulant ramener le Roi, amené l'Empire; ce petit bourgeois vaniteux et vulgaire, qui n'avait jamais commandé le respect, trouva soudain, dans l'immensité du danger et la sincérité de son patriotisme, l'énergie de l'héroïsme civique et la clairvoyance du génie. A un âge où les hommes n'ont plus qu'à songer au repos suprême, il était poussé au pouvoir, dans l'effondrement de la France, avec Paris aux mains de l'insurrection, les Allemands campés dans le tiers du pays, cinq milliards à payer, l'armée et les finances à refaire, les partis acharnés à tenir en laisse, le lendemain à préparer dans le vertige du présent : tout cela en face d'une Chambre hostile qui le harcèle, chaque jour traîné

à la tribune en suspect ou en accusé, parce qu'il est plus fidèle au pays qu'aux trois prétendants qui se disputent la proie. M. Thiers fut égal à toutes ces tâches et releva de ses mains de vieillard un monde qui croulait. Ce qui lui donna cette force surhumaine, ce qui l'arma victorieusement pour cette lutte démesurée, c'est qu'il avait ce qu'ont si peu d'hommes politiques, non seulement un amour, mais une certitude : la certitude que la monarchie était impossible, qu'une restauration n'était que le prélude de la guerre civile et que, s'il avait contre lui les sacristies et les salons, il avait pour lui et la nation et la force des choses. Car jamais ne parut au jour plus clairement cette puissance irrésistible et voilée qui s'appelle la force des choses : jamais les nécessités de l'heure ne travaillèrent d'une façon plus péremptoire et plus prompte à faire aboutir la volonté historique des siècles.

Il fallait, à toute force, rétablir l'unité de la France en écrasant la Commune; purger la France de l'occupation allemande; rétablir le crédit pour gorger le vainqueur de ses cinq milliards, pour refaire les défenses du pays, pour refaire une armée; tout cela à courte échéance. Il fallait donc, à toute force, renvoyer à longue échéance la question du sort ultérieur de la France; et, si la guerre civile devait revenir, il fallait du moins attendre que l'étranger eût repassé la frontière. Il fallait, par suite, que la République de fait, réserve faite pour l'avenir, restât le gouvernement du présent. Il avait déjà fallu, devant la Commune, promettre aux délégués des grandes villes républicaines le respect de la forme existante : c'était le prix de leur neutralité entre Paris et Versailles. Le patriotisme de l'assemblée monarchique se courbait en grondant de colère devant ces nécessités inéluctables, et ce sera son éternel honneur de n'avoir jamais marchandé son vote dans les questions vitales où la France était engagée, bien qu'elle sentît vaguement, non seulement que, dans ces jours si remplis, chaque instant qui s'écoulait sous l'égide de la République faisait courir d'une année la prescription en sa faveur, mais que chaque progrès réalisé, chaque pas fait dans la remontée de l'abîme, était dans la pensée nationale une victoire et un titre de plus pour l'idée républicaine. Aussi, avec tous ses emportements, avec toutes ses fureurs de parole et ses allures de Chambre introuvable,

quand on en venait aux réalités décisives, son âme était monarchiste et son vote était républicain. C'est le malheur de ces vingt années que la clairvoyance de ces hommes n'ait pas été à la hauteur de leur patriotisme. S'ils avaient eu le courage de voir en face les réalités, d'aimer la France plus que leur caste et que leurs rancunes, le groupement nécessaire du pays autour des deux partis conservateur et progressiste se faisait de lui-même.

Les républicains de la veille, pour qui la République existe de droit divin, de par la déesse Raison, théologiens de gauche aussi étroits que les théologiens de droite, commençaient à apprendre lentement la leçon de l'histoire, avec des rechutes soudaines dans les intransigeances du dogme. Mais leurs violences même ne pouvaient plus compromettre l'œuvre des deux années; car la République n'était déjà plus leur bien exclusif : elle était devenue le bien de ces masses indifférentes aux questions de dogme, avides de travail, d'ordre et de paix, et qui sont la chair même de la France.

Attaqué à la fois par les salons et par les clubs, pris entre deux feux, entre Batbie et Barodet, M. Thiers abandonna librement, le 24 mai 1873, un pouvoir qu'il avait le droit légal de conserver. C'est là peut-être l'acte le plus hardi de sa carrière et le plus grand service qu'il ait rendu à la France. Il fallait qu'il fût bien sûr de la durée de cette œuvre de deux années, bien sûr qu'elle avait pris racine et porterait les fruits nécessaires, si frêle que fût le germe, pour laisser la carrière libre à ses adversaires et leur dire : « Vous êtes les maîtres, maîtres absolus; vous voulez faire la monarchie, faites-la. »

Ils relevèrent le défi, essayèrent, commandèrent les voitures de gala pour l'entrée à Paris du roi de France, et finirent par fonder la République légale. Six mois s'étaient à peine écoulés que M. de Broglie fondait le Septennat en faveur du maréchal de Mac-Mahon, c'est-à-dire prolongeait de sept ans la République provisoire et préparait la République légale. Quinze mois plus tard, la République était déclarée le gouvernement constitutionnel de la France, à une voix de majorité, et un ensemble de lois constitutionnelles organisait la République, M. le général de Cissey étant président du conseil et M. Buffet président de la Chambre.

C'est que dans l'intervalle, comme l'avait prévu M. Thiers

syndicat des monarchies s'était violemment brisé, et les éléments hostiles, retenus jusqu'alors dans une alliance contre nature par les besoins de la lutte, aussitôt délivrés de l'ennemi commun, ou le croyant, avaient laissé éclater leur irréductible antipathie. En vain les hommes qui dirigeaient la trame et qui, quoi qu'ils en eussent, étaient des hommes modernes, avaient-ils cru par la *fusion* concilier le passé et l'avenir, en s'inclinant devant une royauté traditionnelle, mais sans héritier, qui devait un jour passer sans secousse, dans la main des héritiers de 1830, aux formes et aux idées modernes. C'était une illusion de rêveur parlementaire de s'imaginer qu'on pût, pour refaire la Révolution et la diriger dans des voies plus saines, faire table rase d'un siècle et remonter, non pas même à 1815 et à la Charte octroyée, mais à 1788 et à la veille des États généraux. La fierté révoltée du comte de Chambord vit plus clair que les politiques. Ils lui ont reproché amèrement, et non sans dédain, cette obstination puérile et irraisonnée qui, pour la couleur d'une pièce d'étoffe, défit tout quand tout semblait fait. Mais, pour l'héritier de Charles X, rappelé par les hommes de Louis-Philippe, le drapeau blanc n'était pas un hochet, c'était un symbole, le symbole de tout un ordre de principes exilés, qui se devaient de rentrer tête haute ou de rester éternellement en exil. C'était la vieille monarchie tout entière à qui l'on demandait de s'incliner en pénitente devant l'ordre nouveau. Il ne voulut pas d'un triomphe humilié, qui faisait de lui le roi légitime de la Révolution, l'introducteur et le maître des cérémonies de la royauté des barricades. Il comprit que la restauration qu'on lui offrait n'était qu'un fantôme et, ne pouvant rentrer avec tout son idéal, il aima mieux s'envelopper avec lui dans un linceul immaculé. Ce grand cœur, ce jour-là, fut un grand politique. Il épargna à la France des crises nouvelles, et à ceux-mêmes qu'il décevait des déceptions sanglantes. Il pouvait rentrer, il ne pouvait rester sans guerre civile. « Si le roi rentre avec le drapeau blanc, avait dit le Maréchal, les chassepots partiront d'eux-mêmes. » S'il fût rentré avec le drapeau tricolore, ils partaient un jour plus tard. Au siècle prochain, quand tous les acteurs auront disparu et que ces misères seront oubliées, ce sera un beau jour que celui où la France, pacifiée

et reconnaissante, donnant au dernier de ses Rois une rentrée triomphale plus belle que celle que préparait le Comité des Neuf, le ramènera sous les voûtes de Saint-Denis.

Par le refus de Henri V, la dualité radicale du parti royaliste éclatait au jour. La terreur inspirée par les progrès menaçants du bonapartisme, qui, profitant du discrédit des monarchistes, recueillait leur clientèle, détermina enfin l'Assemblée à rédiger une Constitution. Arrachée à la lassitude d'un ennemi découragé de son rêve, la République était faite, faite par une Convention royaliste. La République de 1848, acclamée vingt-sept fois de suite par une Constituante enthousiaste, sur les marches du Palais-Bourbon, a été moins vivace que cette enfant mal venue de 1875, sortie du désastre national et du conflit des haines, et durable comme la volonté du destin.

L'expérience était décisive et le devoir des royalistes était clair : soit de suivre leur roi dans l'ombre, dans le silence d'un passé glorieux ; soit de suivre, aux ordres de la France, les trois grands ralliés de la première heure, Thiers, Rémusat, Dufaure. Mais la réalité n'a jamais assez de lumières pour des illusions de sectaires ou de politiciens. Et après cette démonstration suprême de leur impuissance ; après les élections de 1876 qui sanctionnaient solennellement l'ordre républicain en envoyant une Chambre républicaine le mettre en action ; après cette double défaite de droit et de fait infligée au moment où ils avaient en main tous les avantages que donne la possession du pouvoir matériel, ils rouvraient la lutte[1] contre la volonté manifeste du pays et contre l'œuvre même de l'Assemblée qu'ils avaient dirigée, sans avoir même un roi sous la main à offrir au pays en dédommagement de ses angoisses. Pour faire réussir cette entreprise condamnée d'avance, ils n'avaient ni les fautes de leurs adversaires qui n'avaient pas encore eu le temps d'en commettre, ni le prestige des services rendus, ni l'énergie sans scrupules qui va à sa fin à travers le droit et la loi, et divisés contre eux-mêmes, ils redoutaient autant que la défaite une victoire sans objet et sans lendemain, puisqu'il

1. Le 16 mai 1877.

restait toujours trois prétendants pour un seul trône. En vain M. Thiers tombait frappé en pleine lutte : ses obsèques furent la première apothéose de la République. Sa parole, sortant de la tombe avec l'autorité de la mort, enfonçait l'inextinguible vérité dans les intelligences les plus obscures et son ombre gagna la dernière bataille.

Ces années sombres et chargées d'angoisse, de 1871 à 1877, sont les plus belles années de la République, et les seules peut-être dont elle ait le droit d'être fière. Elles avaient apporté à la France une chose nouvelle, la notion de la lutte légale. C'est par le seul jeu de la loi, en usant de toutes les ressources qu'elle offre au citoyen pour faire prévaloir son droit, et de celles-là seules, que les républicains avaient su constituer la République et la maintenir. Et de leur côté, les auteurs du 24 Mai et du 16 Mai, dans leur lutte à outrance contre la volonté de la nation, s'étaient arrêtés au bord de l'illégalité. La Constitution et la loi sortaient plus fortes de l'orage, et l'Europe apprit avec étonnement l'existence d'une France digne d'être libre.

II

Mais le 16 Mai avait laissé d'autres fruits plus amers dont nos dents sont encore agacées. Il avait, en exaspérant le présent, envenimé l'avenir. Comme les pères, en 1790, avaient affolé la Révolution par l'intransigeance de leur *non possumus* et l'avaient jetée dans les voies de frénésie, ainsi firent les fils, toutes proportions gardées, pour la République modérée de 1875, cette République de ralliés. Incapables de s'avouer leur impuissance autant que d'en sortir, ils allaient encore, seize années durant, par leurs retours offensifs, offrir aux violents les prétextes et les mots d'ordre, en créant l'illusion d'un danger royaliste.

La constitution de 1875 avait mis fin à la question politique. Il fallait passer aux deux seules questions qui pussent désormais intéresser un Français : la question de la défense natio-

nale et celle de la réforme sociale. La première n'était pas pour opérer un classement des partis, car elle n'est point de celles qui divisent : sur la seconde, au contraire, il y a et il est inévitable qu'il y ait des différences profondes. C'est la seule question sur laquelle des partis durables et utiles puissent se constituer, et ces différences établissent, à l'intérieur de chacune des anciennes factions politiques, entre des hommes réunis dans le même vote par le culte commun de la forme, des divisions plus profondes que celle de monarchiste et républicain. Néanmoins, les partis monarchistes concentrés, unis artificiellement pour un objet contradictoire, les partis républicains concentrés, unis artificiellement pour la résistance à une opposition sans avenir, allaient, seize années encore, se dégrader et dégrader la France dans les colères, les insultes et les coups de Jarnac d'une querelle déjà réglée. Et si la période qui s'étend de 1877 à 1893 a été si stérile, tandis que celle qui va de 1871 à 1875 a été si féconde, c'est que dans celle-ci on luttait sur des réalités et dans l'autre sur des imaginaires, et que cette période de seize années n'a été que la concentration et la lutte de deux mensonges.

Ce mensonge initial a été fécond. Il a organisé la guerre religieuse ; il a fait monter au jour des couches de plus en plus violentes de politiciens ; il a paralysé tout gouvernement, fait avorter ou transformé en instrument de mal toute réforme, jeté l'anarchie dans la loi, l'administration, les mœurs.

Le cléricalisme avait été l'âme du 24 Mai et du 16 Mai. Le parti semi-politique et semi-religieux qui avait déjà perdu la Restauration essayait une seconde fois de faire d'une religion définie un centre ou un organe de gouvernement. L'idée théocratique avait rendu à la coalition monarchique le service de lui donner une unité de façade : c'était un mauvais service : car, si tous les gouvernements sont possibles en France, gouvernement du club, gouvernement des salons, gouvernement de la caserne, il en est un qui n'y est point possible, c'est le gouvernement de l'Église. La lutte contre la réaction s'était donc faite au cri de Gambetta, cri légitime en 1877 : « *Le cléricalisme, voilà l'ennemi !* » Mais telle est l'inertie intellectuelle des partis que le cri

survécut à la lutte et à la victoire, comme une consigne de factionnaire que l'on a oublié de relever. Les partis ont un instinct mauvais de s'acharner sur l'ennemi renversé : ils ne comprennent pas qu'un adversaire vaincu n'en reste pas moins un Français avec tous les droits d'un Français. La lutte légitime contre le cléricalisme agressif continua donc, d'abord contre le cléricalisme vaincu, c'est-à-dire réduit à l'état de pure opinion, puis contre la religion même. On ne se contenta pas de retirer aux Universités libres les faveurs d'exception arrachées sous l'Ordre moral à la faiblesse de l'État; on leur retira le droit de vivre, en frappant d'indignité les congrégations où elles recrutaient leurs maîtres. On enveloppa d'une vague auréole de persécution des hommes et des idées dont l'impuissance avait pourtant éclaté d'une façon si manifeste. Un système de vexations et d'insultes s'étendit dans trente mille communes de France. Pour quelques indiscrétions de zèle, on chassa en masse et par système les sœurs de charité du chevet des malades, oubliant que le culte de la souffrance n'est pas de ceux qui se pratiquent contre appointements, et que, tant que la société laïque n'aura pas su créer ses Petites Sœurs des pauvres et organiser le don gratuit de soi-même, elle n'a pas le droit de repousser de ses malades la main et le cœur qui s'offrent. La Restauration exigeait de ses fonctionnaires des billets de confession : l'ordre nouveau exigea des siens des billets de négation. Un immense système de délation, dans la presse et dans le Parlement, créa des incapacités non prévues par la loi contre tout serviteur de l'État qui n'avait point donné des gages à la théocratie rouge.

Il y avait dans ce fanatisme plus d'habileté que de fanatisme, et ces deux mots terribles, — *clérical, réactionnaire,* — n'étaient que le drap écarlate agité par les politiques pour lancer la foule contre ceux qu'ils voulaient broyer ou intimider. Le danger clérical et le danger royaliste étaient des instruments de règne qu'il fallait polir avec soin pour qu'ils fussent toujours prêts à servir, et étaient devenus, pour tout un peuple de candidats faméliques, — aspirant garde champêtre, aspirant député, aspirant ministre, — la clef des places, des faveurs, du pouvoir.

L'excitation des luttes passées et la prolongation artificielle de la crise avaient fait monter à la surface du pays, à côté des enthousiastes intolérants et sincères, à côté des opprimés d'hier qui ne savaient pas oublier, des couches avides de politiciens. Il y a, dans toute société, un résidu flottant d'hommes qui ont des appétits supérieurs à leur goût de travail utile. Dans un État réglé, ils se jettent dans des aventures équivoques, qui, les conduisent, tôt ou tard, si lâche que soit la trame de justice, dans des filets qui les éliminent pour un temps de la société. Une démocratie encore mal assise offre un milieu admirable pour ces hommes, politiciens dans les corps élus, agitateurs dans les masses.

Tout pouvoir émanant à présent du peuple, il n'y avait que deux moyens de l'obtenir de lui : c'était de s'adresser soit à son bon sens et à ses bons instincts, soit à sa crédulité et à ses rancunes. La seconde méthode était plus facile et plus à la portée de la masse des candidats. De là cette surenchère folle dans les promesses et dans la calomnie; de là ces programmes de déception et de haine jetés aux malheureux. De là ces projets de réformes vagues joints à des dénonciations précises, qui permettaient aux extrêmes de tenir à la fois le peuple par l'espérance démesurée et la haine, et leurs rivaux modérés par la terreur. De là ce crescendo de violence, où il n'y avait de sincère que la crédulité redoutable d'un peuple souverain et aveugle. Chacun trouvant toujours au-dessous de lui, dans la lutte pour le pouvoir et la popularité, un concurrent nouveau plus brutal et qui lançait d'une voix plus furieuse les mots de passe magiques, la terreur montait sans cesse de bas en haut et arrêtait les accès de bon sens ou de courage qui traversaient par instant la conscience de ceux qui avaient sur l'heure la responsabilité des destins de la France.

Les droites concentrées, toujours obsédées de leur rêve, se trouvaient d'accord avec l'extrême gauche toutes les fois qu'il fallait mettre à terre un ministère aux allures modérées, pensant que le débordement de Satan amènerait enfin l'heure du millénium monarchique. Tous ceux qui essayaient d'enrayer le mal et de gouverner pour la France tombaient tour à tour sous la coalition des extrêmes. Gambetta, large et magnanime nature, le seul qui eût en lui l'étoffe d'un

grand politique, aurait pu, en 1878, inaugurer le parti national; il n'osa. Jules Ferry osa voir que le péril était à gauche et le dire; mais il traînait après lui le boulet de l'article VII, qui l'entraîna dans l'abîme. Il fallut venir jusqu'à l'aube naissante du Boulangisme pour entendre enfin un président du Conseil déclarer que la Droite représentait une partie de la nation. Mais dans la Droite, c'étaient les mêmes violences qu'à gauche contre les patriotes réalistes qui sortaient de ses rangs; la droite républicaine de Raoul Duval[1] ne vivait que trois mois et mourait avec lui. Ainsi les modérés se trouvaient dans les deux syndicats, dans celui des partis républicains et dans celui des partis monarchiques, étouffés sous la pression des plus violents.

De là l'incapacité où s'est trouvée la France d'organiser un gouvernement durable. Car les modérés terrorisés de gauche, qui auraient pu sans doute constituer une majorité nationale s'ils avaient osé s'adresser ouvertement, à la face du pays, aux modérés terrorisés de droite, perdaient cœur devant les épithètes indignées que déversaient sur eux les purs dans le Parlement, les clubs et la presse. Ils achetaient donc une majorité précaire au prix de concessions toujours renouvelées au radicalisme toujours plus impérieux, et débordé lui-même par des poussées plus violentes d'en bas; et quand leur conscience et leur raison se révoltaient enfin, ils tombaient sous la coalition de l'extrême gauche et des droites concentrées.

Les majorités artificielles qui ont gouverné depuis 1877 étaient donc nécessairement aussi impuissantes, et pour la même cause, que l'avaient été les majorités monarchiques de l'Assemblée nationale; car elles étaient composées d'éléments qui ne pouvaient s'accorder que pour des fins de vendetta commune. Elles ont voté avec fracas quelques grandes lois stérilisées ou chaotiques. La loi de l'instruction laïque, légitime en son principe, a été viciée dans la pratique par l'esprit sectaire qui, d'une loi de neutralité protectrice, a fait une arme de guerre contre la foi. La loi militaire a été refaite, moins en vue

1. « Est-il donc si dur, Messieurs, de servir la France comme le suffrage universel entend qu'elle soit servie? Est-il humiliant pour qui que ce soit de s'incliner devant une volonté nationale ferme et persévérante?... Pourquoi serions-nous plus difficiles que nos soldats?... » (Discours de M. Raoul Duval, dans la séance du 6 novembre 1886.)

de porter au maximum la force réelle du pays que de faire une application édifiante du principe d'égalité, de sorte que tous les Français soient assujettis un temps égal à un effort musculaire égal. La loi sur les syndicats, qui devait légaliser le droit des travailleurs à s'associer pour la défense de leurs intérêts, a été envenimée à plaisir pour organiser officiellement la guerre sociale et constituer une féodalité tyrannique au sein de la classe ouvrière. La loi contre l'ivresse a été abrogée de fait, comme œuvre de réaction, par la liberté de l'assommoir qui a ajouté l'alcoolisme à la liste des droits de l'homme. En retour, les lois où n'étaient engagés que l'intérêt ou l'honneur national ont misérablement avorté dans les bureaux, laissant les questions « vieillir sans mûrir ». La loi sur l'armée coloniale, dont l'absence compromet dans la guerre de demain soit nos colonies lointaines, soit nos frontières françaises, cette loi réclamée, dès 1882, par des patriotes clairvoyants, à la veille des aventures au Tonkin, va de la Chambre au Sénat, du Sénat à la Chambre, et chaque mois de retard est payé du sang de quelques centaines d'enfants déportés là-bas. Depuis dix ans que le Sénat a voté le huis-clos des exécutions capitales, pas une Chambre n'a encore trouvé le temps et l'énergie de ratifier cette mesure d'hygiène qui supprimerait une des hontes de nos villes et enlèverait au crime un de ses prestiges.

Le même vice radical qui rendait le gouvernement incapable de faire ou de bien faire les lois nécessaires le rendait impuissant à appliquer celles qui existent, car il ne pouvait les appliquer qu'en frappant les hommes dont il est le prisonnier, ou leur clientèle proche ou lointaine. Il devint de jurisprudence que pour tout crime de droit commun, commis au nom d'une revendication radicale ou sociale, l'amnistie s'impose. L'ouvrier mineur sut qu'il pouvait massacrer ses ingénieurs pour quelques années de prison, avec présidence d'honneur dans les meetings. Tous les excès d'en bas trouvèrent des tolérances en haut, parce que tout le pouvoir plongeait par des racines plus ou moins profondes dans les affolements d'en bas. Les mots sacrosaints « liberté de réunion », « liberté de presse » livrèrent à qui voulait, à la face du Code pénal, l'honneur, le repos, la vie des individus et de classes entières. Les meetings furent le prêche du massacre, et une presse de chantage, de meurtre et de tolé-

rance s'ouvrit pour l'exploitation de tous les vices. Dans cette universelle déliquescence, que l'anarchie politique n'a point créée, mais qu'elle accélère, l'anarchisme de la dynamite n'est qu'un symptôme, le plus brutal, mais non le plus profond ni le plus continu.

Devant toutes ces forces de dissolution conjurées, la France serait depuis longtemps tombée en poussière, n'était que deux puissants protecteurs veillaient sur elle : en face d'elle l'Allemagne en armes, au-dessus d'elle la France éternelle.

Car c'est la pensée de l'Allemagne qui durant ces vingt ans a tenu la France debout. Et si cette pensée était assez efficace pour agir sur la France et sur les partis même, c'est qu'en dépit des apparences, en dépit du cri des factions se mettant l'une l'autre hors la patrie, l'unité nationale était encore vivante, était la seule chose qui fût encore vivante dans toutes les fibres du pays. La volonté profonde de la France de ne point mourir, de ne point déchoir, et non seulement d'avoir comme les nations sa part de vie au soleil, mais de rester, dans l'avenir comme dans le passé, une des forces directrices de l'humanité, restait le moteur sourd et infaillible qui la dirigeait, droite et debout, à travers les voies étranges où la traînaient ses guides aveugles. Ainsi, parmi ces agitations de Pygmées où elle semblait résignée à s'éteindre, se dressait la France éternelle, celle d'hier et de demain, faite de son ciel clair et de sa terre féconde : faite des richesses accumulées, en travail, en gloire et en idéal, de soixante générations d'ouvriers, de soldats, de penseurs ; faite du reflet de son épée et de l'écho de sa parole, portés aussi loin qu'il y a des hommes. C'est là un héritage qui ne se détruit pas en six mois de défaite et vingt ans de fièvre, et que l'héritier même n'est point le maître de décliner ou de gaspiller, car c'est l'héritage qui tient l'héritier, quoiqu'il en ait et qu'il en pense, fût-il le peuple souverain. C'est là la France immanente dont nos agitations folles et changeantes ne sont que les modes fugitifs et sans empreinte : seule grande réalité durable, invisible et toujours présente, présente en chaque Français, en ceux qui nient la patrie comme en ceux

qui l'affichent, et vers qui tous les fronts se tournent aux heures d'angoisse. C'est elle qui, sous M. Thiers, en deux ans, a refait le pays. C'est elle qui a fait accepter du pays, sans un mot de plainte, des servitudes militaires et financières dont la seule idée, il y a trente ans, eût fait sortir de terre les pavés. C'est elle qui, dans sa politique étrangère, a donné à la France une continuité qui semblait impossible, a continué le duc Decazes par Gambetta, Gambetta par Ribot, Ribot par Develle. C'est elle qui, aux heures de crise, arrachait un éclair de sagesse à la démence des partis et inspirait à tous, même aux patriotes de la rue et aux irresponsables de la presse, un silence qui n'est pas l'oubli, devant les défis de Bismarck et les insultes d'un Tisza même. C'est elle enfin, c'est cette certitude de vie et d'avenir, cette volonté et cet instinct d'accomplir son devoir et sa destinée, qui inspirent les millions de travailleurs obscurs, les masses profondes qui n'entendent rien à ces mots diaboliques de légitimiste et de radical, d'orléaniste et d'opportuniste, de bonapartiste et de socialiste, et ne comprennent que ce mot de France, qui est à la fois un idéal national et un idéal humain.

Telle était la patience du pays qu'il fallut dix ans d'un néant bruyant et honteux pour le lasser enfin et amener l'explosion du boulangisme.

Il y a dans toute maladie qui guérit des crises répugnantes et salutaires : tel fut le boulangisme. Ce triste drame dont nul ne sortit la tête haute, ni les vaincus, ni les vainqueurs, fut la condamnation décisive et sans appel de tout ce qui se faisait en France depuis dix ans. Le mouvement effrayant qui portait au pinacle, à la face de l'Europe railleuse, un prétorien vulgaire, sorti de l'antichambre des radicaux, protégé de trois monarchies, avec des Blanquistes pour gardes du corps, n'était que le haut-le-corps du pays jetant son dégoût aux politiciens par un d'entre eux. Ce n'est pas à la République que le pays en voulait, mais aux anarchistes de gouvernement. Sitôt que le danger boulangiste eut vaguement éclairé ses adversaires et que le pays crut sentir dans la République une main plus sûre d'elle-même, le boulangisme s'évanouit. Le pays n'avait

pris Boulanger que faute d'un Washington, et il ouvrit un nouveau crédit à la République parlementaire.

La chute du boulangisme avait montré la puissance intime de la République, sans changer la proportion des partis ni les éclairer. Les élections antiboulangistes de 1889 laissèrent une droite royaliste, assez forte pour constituer avec les radicaux, une fois de plus, des majorités de destruction : et les vieux errements allaient reprendre, puisque nul parti n'avait su ni faire son examen de conscience ni se réformer, les opportunistes toujours aussi faibles, les radicaux toujours aussi arrogants, les monarchistes toujours en embuscade. Nul n'avait su prendre dans l'aventure boulangiste sa part de responsabilité et de honte. Il fallait donc que la volonté du pays, que ses guides refusaient de comprendre, leur fût interprétée du dehors.

Or, il y avait en Europe deux grands pouvoirs, souverainement conservateurs, qui avaient besoin de la France : c'étaient le Pape de Rome et le Tsar de Russie.

Le pape Léon XIII, l'intelligence la plus large et la plus sereine des conducteurs d'hommes de ce siècle, mis au-dessus des préjugés et des rancunes de ses lieutenants par l'immensité dans le temps et l'espace de son empire immatériel, jugeait la crise, non comme un sacristain ou comme un député, mais comme chef d'Église et comme guide de religion ; comme successeur de saint Pierre et comme interprète de Jésus ; comme responsable envers l'Église catholique de la continuité de ses destinées temporelles, et envers l'Esprit de la permanence d'une des formes les plus efficaces et les plus souples qu'ait revêtues dans le temps la force divine qui est dans l'homme. Il comprit comme chef d'Église que la royauté, en se couvrant de l'Église, l'entraînait dans sa caducité; et il sentit comme guide de religion que, dans un pays tel que la France, incroyant et idéaliste, l'Église peut agir pour le bien sur ceux-là même qui vont ailleurs, si elle reprend l'âme de l'Évangile et redevient religion de l'Esprit. Après dix ans de recueillement et d'attente, sur un signe du Souverain Pontife, les Pères Blancs du Sahara, aux accents de la *Marseillaise*,

annoncèrent à l'Europe monarchique et à l'Église le droit divin de la République[1]. Ni les cris de colère des royalistes et les outrages des radicaux, ulcérés de voir s'échapper de leurs mains, les uns leurs armes et les autres leur proie, ni l'insurrection d'un clergé rebelle, ni les défiances des modérés n'arrêtèrent cette volonté lente, éclairée de certitude; et de ces lèvres de vieillard, si faible qu'il ne semblait plus de ce monde, tombait par intervalles quelque parole calme et invincible comme le destin, qui venait de plus loin encore que jadis la parole d'outre-tombe de M. Thiers et qui lentement étouffait toute résistance: car ce n'était pas la voix d'un homme, mort ou vivant, c'était la voix de la nécessité infaillible.

D'autre part, la géographie, qui a donné à la France et à la Russie le même voisin redoutable, les appelait, depuis longtemps, à envisager ensemble la perspective d'un danger commun. L'antipathie intérieure des deux régimes balança des deux côtés, durant deux siècles, la crainte d'un péril encore lointain. La paix de Francfort fit la lumière. La Russie germanophile de 1870 nous sauvait cinq ans plus tard. Devant la puissance illimitée de la triple alliance, c'est-à-dire de l'Allemagne, la Russie comme la France n'avait qu'un allié éventuel contre les surprises du dehors. La constatation si simple et si naturelle de cette communauté d'intérêt sur une grave question étrangère ne pouvait pourtant se faire tant que la destinée de la France restait voilée. Le Tsar, comme le Pape, vit clair sous ces voiles; il vit qu'il n'y a qu'une réalité en France, une réalité inéluctable, aujourd'hui comme demain, et la *Marseillaise*, écoutée à Cronstadt par le petit-fils de Nicolas, debout, tête découverte, prouva une seconde fois aux plus prévenus qu'il faut bien qu'ils prennent leur parti d'une République française, puisque Tsar et Pape s'y résignent.

La campagne de Panama, dernier retour offensif du boulangisme monarchique, effraya le pays sans troubler sa volonté. Des justiciers trop étranges l'avaient menée pour qu'elle pût aboutir soit à un exemple légitime, soit à une réaction politique.

1. Le 12 novembre 1890.

L'opinion obsédée enveloppa dans une même et suprême indifférence accusateurs et accusés, croyant à tout et ne croyant à rien. Le scandale qui devait tout remettre en question ne fit que précipiter la solution qui tardait : et le pays, pressé d'en finir, envoya une majorité républicaine assez forte pour n'avoir plus à craindre les coalitions révolutionnaires des extrêmes. Ainsi tout tournait au profit du gouvernement nécessaire : une partie des monarchistes s'inclina devant la volonté du pays, le clergé se courba devant celle de son chef, et le Tsar envoya ses marins à Paris. La République avait fait tenir en ces vingt années assez de tempêtes, de désastres et de scandales pour marcher de pair avec les plus vieilles monarchies.

III

L'excès du mal a enfin amené, non pas la guérison, mais le désir de guérir. Vingt années de l'existence nationale ont été gâchées sur des questions de forme. Il est temps de rentrer dans la réalité.

Les élections de 1893 sont un premier pas dans cette voie. En ébranchant largement la droite royaliste et la gauche radicale, elles ont fourni les éléments d'une majorité homogène, d'un parti national. La Chambre nouvellement investie et les hommes auxquels elle a délégué le pouvoir seront jugés et seront traités par la France selon le degré d'intelligence, de patriotisme et d'énergie qu'ils auront mis à concevoir, à vouloir et à réaliser la constitution de ce parti national, dont le seul nom prononcé fit la fortune de Boulanger. L'année qui vient sera donc décisive : elle décidera si cette œuvre nécessaire se fera par l'action du régime parlementaire, tel qu'il est organisé à présent, ou si la nécessité doit chercher une autre voie.

La bombe Vaillant a formé une majorité gouvernementale. Mais c'est là un de ces incidents d'audience qui, de leur nature, sont rares et qui ne suffisent pas à faire durer un parti. Le parti national ne peut limiter son ambition à lutter contre l'anar-

chisme de la dynamite. Son objet est de refaire l'unité morale de la nation.

Ce parti, s'il arrive à se constituer, trouvera en face de lui trois partis d'opposition organisés : le parti royaliste, le parti radical et le parti socialiste. De ces trois partis, un seul répond à une réalité, le dernier.

Le parti royaliste, en effet, ne tient plus que par le cœur à un rêve qu'il sait irréalisable : il n'y tient plus par l'espérance. Sans doute, il peut arriver des heures graves où la République recourra de nouveau à la dictature[1], si elle ne trouve pas, dans le jeu normal de ses institutions, les forces d'énergie concentrée que réclamerait un danger suprême dans la rue ou à la frontière : mais il n'est pas imprudent d'affirmer que ce n'est pas dans le principe dynastique, s'adressât-elle à un prince, qu'elle cherchera cette condensation de force ; car le principe dynastique est épuisé et rien ne le fera revivre, pas même la victoire dans les plaines de Turckheim. Et s'il reste dans le Parlement un parti royaliste intransigeant, il n'importe : ce parti, impuissant à détruire, sera réduit par son impuissance à la glorieuse nécessité de n'être plus que le dépositaire d'un idéal. Il peut se faire encore un beau rôle : celui de témoigner des vieilles traditions d'honneur, de probité, de courtoisie française devant la société mêlée que la démocratie envoie trôner au Palais-Bourbon.

Le parti radical, puissant par l'audace et le talent de parole de ses membres, subit enfin à son tour le sort qu'il a si longtemps infligé aux modérés asservis. Voyant la patience de leurs timides alliés près de se lasser, les radicaux ont commis l'heureuse erreur de prendre les devants d'une rupture qui peut-être eût fait reculer comme toujours au dernier moment la faiblesse opportuniste ; ils ont dénoncé la concentration républicaine ; ils se sont jetés à la tête des socialistes : et leurs

1. Dictature du Comité de salut public en 1793 ; de Cavaignac en juin 48 ; de Gambetta en 70-71 ; et, jusqu'à un certain point, de M. Thiers en 71-73.

alliés nouveaux, moins nombreux, moins doués, mais âprement résolus et appuyés sur la terreur des comités électoraux, les tiennent comme jadis eux-mêmes tenaient les opportunistes. Le parti radical peut bien fournir aux socialistes des formules, des mots, des épigrammes : il est incapable de les guider et les diriger, il doit les suivre : car ils ont un programme, et lui n'en a pas. Il ne peut affirmer sa personnalité propre que par des variations sur le jeu puéril de la revision et les cris usés de : *Sus au Sénat! Sus aux curés!* Cela ne suffit pas. Il faudra que les radicaux aillent jusqu'au bout du socialisme révolutionnaire, ou qu'ils périssent sous l'excommunication des comités. Ils périront.

Le grand fait, dans les élections de 1893, à côté de la victoire des républicains modérés et de l'effondrement moral des radicaux et des royalistes, c'est la constitution d'un parti socialiste qui, différent de celui de 1848, sait ce qu'il veut.

Ce parti nouveau est une force, parce qu'il représente, bien ou mal, une réalité terrible, la misère. Comme porte-voix officiel de la misère, il aurait pour alliés naturels, s'il avait su comprendre la grandeur morale de son rôle, avec l'amertume des uns, la pitié des autres et la conscience même des jouisseurs. Mais deux choses jusqu'à présent le frappent de stérilité, les deux choses mêmes qui font sa force de propagande : c'est un parti de doctrinaires et c'est un parti de révolution.

La majorité des socialistes parlementaires de 1893 est collectiviste. L'idée de collectivisme, c'est-à-dire de l'État seul capitaliste et seul patron, est une idée simple, intelligible, et dont on peut concevoir la mise en pratique après un nombre suffisant de Révolutions et de Terreurs. Mais, avant d'imposer à la nation cette redoutable expérience, les cérébraux du collectivisme n'ont pas songé à se demander s'ils sont sûrs que leur solution, fût-elle réalisée du jour au lendemain, en un coup de baguette, amènerait cette harmonie sociale annoncée. Le collectivisme réalisé peut-il être autre chose qu'une déception profonde pour le travailleur si l'État est fort, ou un danger continu pour l'État si l'État est faible? Car le devoir de l'État-patron sera d'exploiter son monopole au profit de la communauté, non au bénéfice de

ses seuls ouvriers, comme il fait dès à présent pour les postes et les télégraphes; et, d'autre part, toute question de travail devenant, dans le collectivisme, une question d'état, les barricades remplaceront la grève, et des gouvernements seront renversés pour des querelles de contremaîtres. Tant que M. Guesde et M. Jaurès n'auront pas dissipé ces doutes et d'autres, ils ne peuvent raisonnablement espérer le triomphe de la doctrine par les voies de la persuasion légale.

Aussi n'est-ce point de là que les socialistes l'attendent. Ils ont un dogme, le dogme révélé par Karl Marx : or, un dogme se suffit à lui-même; il ne se démontre pas, il s'affirme, en attendant qu'il s'impose, par le bûcher ou par la guillotine, suivant la religion. De là toute cette organisation de guerre civile; de là la grève, ce suprême recours de l'ouvrier opprimé, devenue, aux mains des meneurs, une arme offensive, à manier en permanence, à droit ou à tort; de là ces plans de grève universelle, qui doivent conduire au bonheur de tous par la ruine de tous; de là ce mélange de présomption doctrinaire et d'égoïsme insondable de ces députés bien payés et bien nourris qui condamnent vingt mille hommes à trois mois de faim et de misère, au nom d'une doctrine qui n'est qu'une doctrine. Car il faut soulever les conflits, souffler le mécontentement ou l'envenimer, exaspérer les partis, faire couler le sang, pour amener l'état d'esprit qui rend possible une révolution, puisque c'est sur la révolution seule que l'on peut compter pour organiser, par la spoliation des uns, l'extermination des autres et le despotisme de fonctionnaires incorruptibles, bien choisis par les comités, la félicité et l'harmonie universelle.

Le socialisme parlementaire n'a pas compris sa tâche : porter la plainte sincère du pauvre devant le pays, exposer au grand jour ses griefs, ses souffrances et ses vices, éveiller autour de lui dans la conscience nationale les voix de justice et de pitié. Il a mieux aimé rouler dans l'ornière politique et risquer de défaire la nation en faisant du prolétaire un État dans l'État. Il s'est laissé envahir par les politiciens qui vivent de discorde et par les doctrinaires qui vivent de formules; les uns faisant aujourd'hui de la misère un tremplin pour le pouvoir, comme ils faisaient hier du danger clérical ou monarchique, les autres opposant une doctrine de pédants haineux à une doctrine de

pédants satisfaits. Il s'est ainsi condamné à chercher la guérison de la misère dans un accroissement de misère : et il va poursuivant un leurre par la force, perdu dans la contemplation d'une théorie que tout le sang des barricades ne parviendra pas à féconder.

Le socialisme révolutionnaire n'a pourtant pas été stérile : il a un fils bâtard, l'anarchisme.

On ne prétend pas identifier l'anarchisme doctrinal au socialisme doctrinal, l'anarchisme de M. Elisée Reclus au socialisme de Benoît Malon. Il est bien clair qu'anarchisme et socialisme sont théoriquement les deux antipodes, l'un ne reconnaissant que le droit de l'individu et l'autre celui de la société, l'un formant l'extrême-gauche du libéralisme, l'autre l'extrême droite du principe d'autorité. Il est clair aussi que le jour où la société se referait sur le plan Guesde, les anarchistes se tourneraient contre elle avec une fureur double, car ce n'est pas pour entrer dans la caserne collectiviste qu'ils font sauter les murailles de la société moderne. Le socialisme a donc le droit de dire qu'il n'a pas de pire ennemi que l'anarchisme. Mais quand il part de là pour repousser la responsabilité des crimes anarchistes, il s'abuse sur lui-même ; car un parti qui revendique le droit et proclame l'intention de réaliser sa doctrine par la force, qui dénonce des classes entières aux fureurs du peuple et de la révolution à venir, qui encourage, justifie, amnistie tous les attentats collectifs commis pour la destruction de la société présente, ce parti ne peut répudier les attentats isolés, commis à la même fin. Ce qui arme directement la main de l'anarchiste, ce n'est pas la Salente idéale rêvée par des saints déséquilibrés, c'est le prêche sanglant du clubiste, du journaliste, du député révolutionnaire : l'anarchiste à la dynamite est un socialiste révolutionnaire, las d'attendre. De là l'embarras du socialisme devant ces exploits : le premier jour il frémit et flétrit le crime ; le second jour il l'explique : le troisième jour il le rejette sur la société et en triomphe. Tant que le socialisme n'abjurera pas les voies révolutionnaires, tant qu'il restera un parti d'illégalité et de violence, du fond des masses qu'il

chauffe au rouge sortiront toujours les frénétiques. Il pourra renier l'anarchisme du bout des lèvres et par instants du fond du cœur : par-dessus la barrière théorique, le frère ennemi lui tend sa main sanglante.

IV

Reste le parti national avec ce programme : faire la paix politique, religieuse, sociale.

La paix politique est faite, en dépit des hommes, par la victoire définitive de la République. Le spectre royaliste est allé rejoindre dans les accessoires historiques le spectre rouge de Romieu. Laissez dormir le danger monarchique, qui ne peut plus rendre de service à personne, pas même aux radicaux. Sur toutes les grandes questions de défense nationale, de conservation et de réforme sociale, les royalistes, divisés des républicains par le seul souvenir historique, ont place, le jour où ils voudront, dans la grande majorité nationale.

Pour assurer et maintenir la paix politique, il suffit d'écarter les questions dangereuses et oiseuses où se complaît le byzantinisme radical, et tout d'abord la revision.

Le radicalisme s'imagine, ou veut s'imaginer, que tout sera sauvé quand le Sénat sera supprimé ou, ce qui revient au même, sera nommé par le même corps électoral que la Chambre. Le jour où le Sénat ne sera plus qu'une doublure de la Chambre et reflétera au même degré les impressions au jour le jour du pays, ses sautes de vent d'enthousiasme ou de panique, malheur à la République! Plus de garde-fou autour de la Chambre populaire : tous les quatre ans le sort de la France, avec ses lois et sa constitution même, est livré au hasard des paniques électorales, et le peuple souverain n'a plus de recours contre ses propres égarements que dans la seule insurrection. Si la revision se fait un jour, elle se fera pour renforcer le Sénat,

non pour l'affaiblir; pour en faire la représentation plus fidèle des forces, des intérêts, des instincts permanents de la France. A ce prix est la sécurité de l'avenir.

Le pays veut la paix religieuse. Il faut que le député Homais comprenne que l'État peut laisser en paix l'Église sans s'asservir à l'Église. Peut-être un jour viendra où l'Église, à la fois atteinte et fortifiée par les lois militaires, qui ne lui laissent qu'un personnel réduit mais d'élite, demandera ou acceptera la liberté dans l'État libre. Mais la séparation, tant qu'il ne se trouve pas pour la réclamer une minorité catholique, ne peut être qu'une persécution de sectaires : c'est pour cela que les radicaux la réclament, et c'est pour cela que le parti national la repoussera. Elle ne doit pas être le premier mot d'une guerre de conscience, mais le dernier mot d'un traité de paix.

Établir la paix politique, établir la paix religieuse sont choses relativement aisées. Rétablir ou préparer la paix sociale, voilà la tâche sacrée et redoutable.

Le parti national n'apporte pas la formule magique de la question sociale : il sait qu'il n'y en a pas; que nulle solution ne peut fixer une matière qui est en mouvement perpétuel, des rapports qui ne sont pas les mêmes deux instants de suite : la question sociale doit être résolue chaque jour à nouveau. Mais il essaiera ce que le socialisme devrait faire et ne fait pas : organiser la lutte, non contre la société, mais contre la misère.

Supprimer la misère, nulle loi humaine ne le peut : car elle coule de sources que nulle loi ne saurait fermer : le vice du riche, qui veut être plus riche et ne sait plus que pour une part de sa richesse il n'est qu'un dépositaire responsable devant la conscience, — jadis on disait devant Dieu ; le vice du pauvre, imprévoyant, emporté, crédule, qui ne sait pas qu'imprévoyance, emportement, crédulité sont des maîtres plus durs que tout maître ; le vice des choses, avec la maladie, le chômage, la vieillesse, la férocité des accidents.

Le vice de l'homme, riche ou pauvre, ne peut se guérir que du dedans ; et, par là, la réforme sociale est, avant tout, une

réforme morale. Il faudrait, au lieu de ces récriminations entrecroisées du riche au pauvre, des voix de riche disant au riche tout son devoir, des voix de pauvre disant au pauvre tout son devoir. « Les hommes qui feront l'avenir ne seront pas de petits hommes disputeurs, raisonneurs, insulteurs, hommes de parti, intrigants, sans idéal ». En attendant que viennent les hommes de puissante bonté qui éveilleront le devoir dans la conscience paresseuse des heureux et l'éclaireront dans la conscience obscure des souffrants, ceux qui, à quelque degré, détiennent une parcelle du pouvoir et de l'exemple, du Président du Conseil au dernier maire de village, du propriétaire de mine au député socialiste, seront jugés devant la France par ce qu'ils auront fait pour atténuer les conflits et les haines et enrayer certaine production artificielle de la misère. A eux donc de pacifier la lutte économique, en écartant les entrepreneurs de guerre civile; d'intervenir entre le capital et le travail, non comme entre des ennemis nés, à contenir ou à assujettir l'un à l'autre, mais comme des associés condamnés à s'entendre; de créer autour d'eux, par l'ascendant du bon vouloir, l'état d'esprit qui fait de l'arbitrage le recours naturel des parties; de les assoupir enfin aux transactions nécessaires par lesquelles seules se fera la transformation de la société, lente, continue, durable.

Mais la misère produite, la misère qui est là, la misère née de causes inévitables et fatales, maladie, froid, chômage, accidents, vieillesse, que faire contre elle? L'État doit-il, peut-il être l'universel secoureur? Suffit-il de puiser dans le budget, c'est-à-dire dans la poche du travailleur, pour soulager toutes les misères et établir la paix sociale? L'État peut-il avoir de la charité pour le riche, de la prévoyance pour le pauvre? Peut-il concentrer dans ses guichets tout ce qu'il y a d'âme dans ce pays, répartir par la loi et percevoir par ses agents la quotité de cœur de chaque citoyen? « Oui », s'écrient les socialistes. « Oui, répète plus timidement le gouvernement ; car il faut faire quelque chose. » — « Non », répond la réalité. Le don de l'État, fût-il égal à l'immensité de la misère; sût-il aller où il faut et ne pas s'égarer sur les indignes ou dégénérer en instrument électoral; fût-il à l'abri des accidents budgétaires ou politiques et des variations législa-

tives ; n'eût-il pas pour premier effet, pour seul effet certain d'accroître le malaise général par l'accroissement de l'impôt et la quantité de misère par le découragement de la charité individuelle : la paix sociale n'y gagnera rien, pas une rancune n'en sera touchée. Le percepteur derrière son guichet est un mauvais agent de fraternité. Où le don ne vient pas du cœur, rien n'a été donné, rien n'a été reçu.

La vérité est dans la formation d'un nombre infini d'associations entre-croisées, — nationales, provinciales, communales, — alimentées par les souscriptions des membres, par le revenu des syndicats, par le don libre et indéfini des bienfaiteurs, et qui porteront, à travers tous les groupes sociaux et sur toute l'étendue du territoire, le secours que chaque mal réclame, donnant au malade le médecin, au vagabond un asile, à l'invalide le pain quotidien que le Père Céleste ne lui donne plus, à toute souffrance un secours et un conseil, de sorte que la misère, ne se sentant plus perdue dans l'indifférence des hommes, perde quelque chose de son amertume. Il y a dans ce pays assez de cœur pour faire de la fraternité autre chose qu'une devise sur le mur de nos casernes. Il y a dans le peuple assez de bon sens latent et d'énergie virile, et dans une partie de nos heureux une inquiétude suffisante de se faire pardonner leur bonheur mondain pour que les uns et les autres sortent de leurs colères stériles ou de leur indifférence coupable et fassent leur devoir pratique le jour où on leur dira comment le faire. L'œuvre est immense et longue et demande une armée, non de fonctionnaires, mais de volontaires.

Le projet d'une caisse de retraites pour les vieillards, déposé jadis par M. Constans et repris par la Chambre nouvelle, posera bientôt la question en termes clairs et pressants. Car, sur ce projet, inspiré par une pensée de justice sur laquelle tous les cœurs s'accordent, se livrera la première bataille décisive entre le socialisme d'État et le socialisme libéral, entre la fraternité bureaucratique et celle du cœur et du devoir.

Ce projet assure le repos des derniers jours de l'ouvrier par la contribution de l'ouvrier, du patron et de l'État, poursuivie durant trente ou quarante ans ; mais il suppose que l'ouvrier

n'errera jamais d'atelier en atelier, qu'il n'y aura pas d'interruption dans son versement, que le patron ne prélèvera pas sur le salaire de ses hommes le montant de la cotisation à lui imposée; qu'il n'y aura jamais de guerre, de révolution, de déficit; que l'État trouvera toujours, chaque année, les millions de sa part de contribution et une majorité prête à les voter; qu'il se retrouvera sans erreur et sans fraude à travers les montagnes de paperasses et les armées de fonctionnaires nécessaires pour suivre la trace et l'histoire de chaque centime déposé. Ce projet pourra être voté, car tout se vote. Mais il est à craindre qu'on ne reconnaisse bien vite qu'on n'a voté qu'un expédient politique, gros de dangers et de déceptions pour le lendemain, et non la solution d'un problème social. Le gouvernement français saura-t-il prendre le grand rôle qui tenta un instant la noble ambition de Guillaume II, mais où il échoua *parce qu'il était l'État* et ne sut pas s'adresser aux forces vives de sa nation? Aura-t-il le courage de s'opposer à une générosité sèche et ruineuse, illusoire et aveugle, et de demander à la seule fraternité nationale ce qu'on veut tirer de l'impôt stérilisant? Il comptera le nombre de millions qu'il faut pour donner le morceau de pain quotidien aux milliers de travailleurs qui, après un demi-siècle de labeur, meurent de faim et n'ont point d'espoir. Il calculera le capital nécessaire pour assurer à tout jamais, dans la suite indéfinie des années de France, le sort de ce premier ban des invalides du travail; et il demandera le fonds inaliénable de cette caisse sacrée à une immense souscription nationale, où se mêleront le million du millionnaire et le denier de la veuve.

Ce jour-là, un mot d'ordre fécond aura été donné, qui se répercutera dans toutes les avenues de la misère et de la pitié; et quelque chose comme un rayon de paix descendra dans les derniers cercles de l'enfer social.

JAMES DARMESTETER.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA CONSCIENCE

DE

MONSIEUR PIQUENDAIRE[1]

PROVERBE

L'ALCOVE DE MONSIEUR PIQUENDAIRE

M. PIQUENDAIRE, se déshabillant.

Ma foi! j'avoue que j'ai mérité mon lit. Quelle journée depuis sept heures du matin jusqu'à minuit! Que de courses! Mes pauvres vieux souliers en sont rendus, et mes jambes ne valent guère mieux. Quand aurai-je un bon carrosse avec deux bons chevaux?... Patience!... Une tireuse de cartes m'a prédit du bien pour ma vieillesse, et je fais ce que je peux pour aider à sa prédiction. (Il se couche.) Ouf! que cela est doux de s'étendre! et que j'en avais un grand besoin! (Il souffle sa bougie.) Un lit est une bonne chose. Ma foi! je suis un homme

1. Nous devons communication de ce proverbe inédit à l'obligeance de madame Émile Augier. C'est le germe de la comédie en trois actes, en vers, *un Homme de bien*, que l'auteur de *la Ciguë* fit représenter, en 1845, au Théâtre-Français; Piquendaire, alors, était devenu Féline.

En 1848, Émile Augier le donnait encore, ce nom de Piquendaire, à l'un des personnages de *l'Aventurière*, au frère de Mucarade, qui ne paraissait que dans une scène, mais dans une scène excellente, au premier acte; la pièce en avait cinq. On sait comment, par la suite, en 1860, elle fut réduite à quatre; Mucarade, alors, devint un personnage sérieux, appelé Monte-Prade, et Piquendaire fut supprimé. — Ce nom burlesque et bourgeois, ce nom de vaudeville, était pourtant réel : Augier l'avait trouvé sur une enseigne de perruquier, rue Casimir-Delavigne.

1er Mars 1894. 1

heureux : estimé dans mon quartier, bien portant pour mes années, tranquille dans ma conscience, espérant un bel héritage et ayant de quoi l'attendre entre des draps de toile fine... que me manque-t-il? Je puis goûter le sommeil du juste.

LA CONSCIENCE DE M. PIQUENDAIRE.

Le sommeil du juste n'est pas fait pour vous, Piquendaire, et vous n'avez droit qu'au sommeil des vieux drôles.

M. PIQUENDAIRE.

Encore de vos susceptibilités exagérées, ma mie! Mais je vous connais de longue main et vous ne me prendrez plus à vos contes. Je suis honnête homme, et n'en démordrai pas.

LA CONSCIENCE.

Vous êtes un coquin, et je vais vous le prouver.

M. PIQUENDAIRE.

Allez au diable! Je n'ai pas le temps de vous entendre.

LA CONSCIENCE.

Il le faut pourtant. Secouez-vous les oreilles et frottez-vous les yeux, car nous avons un compte des plus longs à liquider ensemble.

M. PIQUENDAIRE.

Nous compterons demain, mignonne. Voyez : je suis bien clos entre mes rideaux : un édredon me réchauffe les pieds et un bonnet de coton la tête ; une douce moiteur se communique dans mes membres harassés ; de grâce, laissez-moi dormir.

LA CONSCIENCE.

Allons, allons! *Sursum corda!* Écoutez-moi.

M. PIQUENDAIRE.

Aïe! aïe! comme vous y allez! Vous me romprez la poitrine de ce train-là! Peste! j'aime mieux vous écouter. Voilà qui est fait; je ne dors plus. La brutale!

LA CONSCIENCE.

La patience la plus longue se change enfin en brutalité.

Assez et trop longtemps vous êtes-vous joué de moi, tantôt m'ajournant sous prétexte de dîner, de visiter vos amis ou d'aller à confesse; tantôt répondant à mes pressants interrogatoires par mille raisons colorées dont j'avais la faiblesse de me payer. Il faut un terme à tout; il ne sera pas dit que je sois une conscience imbécile à qui l'on fasse voir des chandelles en plein midi.

M. PIQUENDAIRE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

LA CONSCIENCE.

N'êtes-vous pas honteux de n'avoir d'autre industrie que d'attendre l'héritage de votre oncle? de fonder toute votre sécurité sur le dernier caprice d'un moribond? d'entourer le fantasque vieillard de basses complaisances dont peut-être vous ne recueillerez pas le fruit?

M. PIQUENDAIRE.

Qu'y a-t-il de malhonnête à attendre un héritage? Le crime, au contraire, serait de ne pas l'attendre. Vous me reprochez ma complaisance pour mon oncle? N'est-il pas pieux de lui adoucir sa fin? Il est fantasque, ajoutez-vous. Je n'en ai donc que plus de mérite à lui être complaisant. Enfin, je ne recueillerai peut-être aucun fruit de ma patience? Je le sais, et c'est ce qui prouve mon désintéressement.

LA CONSCIENCE.

Aussi je passe assez facilement sur ce chapitre. Mais que répondrez-vous à ceci? Votre oncle est dévot, et depuis la mort de son fils, vous fréquentez les églises où vous ne mettiez pas le nez du vivant de l'héritier naturel, vous avez pris un confesseur et vous lisez *Sainte Thérèse* et le *Guide des pécheurs*. C'est de l'hypocrisie, Piquendaire, ou je ne m'y connais pas.

M. PIQUENDAIRE.

Vous ne vous y connaissez pas, soyez-en sûre. La grâce d'en haut m'a touché aux funérailles de mon cousin. Quoi d'étonnant? Le spectacle de mon oncle en cheveux blancs, le chant des prêtres (vous savez combien je suis sensible à la musique), le recueillement de l'assemblée, ce sublime espoir

d'une réunion dans un autre monde offert par la religion aux affligés, tout cela m'a ému. M'est-il interdit d'être touché par les choses touchantes? Et si l'intérêt de ma fortune se trouve mêlé avec celui de mon salut, est-ce ma faute? Dois-je me damner dans l'autre vie de peur d'être riche en celle-ci?

LA CONSCIENCE.

Je vois quelque apparence de raison à ce que vous me dites et je m'y fierais complètement sans la suite de votre politique. Mais comment ajuster votre conduite d'aujourd'hui avec cette piété que vous dites? Votre oncle a pris dans sa maison une nièce orpheline, toute pleine de gentillesse et de candeur. Elle a gagné le cœur du bonhomme par ses câlineries innocentes...

M. PIQUENDAIRE.

Innocentes! cela vous plaît à dire. Vous savez bien qu'elle lorgne l'héritage, et ses chatteries sont autant de pièges au testament de l'oncle Blondel. Elle vient me couper l'herbe sous le pied, contre toute justice.

LA CONSCIENCE.

Pour le coup, vous mentez. Juliette ne sait pas encore à quoi bon être riche. Elle aime son oncle parce qu'il l'a recueillie; elle tâche de l'égayer parce qu'elle le voit triste; ils se consolent ensemble par leur tendresse, l'un du fils, l'autre des parents qu'ils n'ont plus. Quoi de plus naturel et de plus respectable?

M. PIQUENDAIRE.

Vous avez toujours pris parti contre moi pour mes ennemis.

LA CONSCIENCE.

Juliette n'est pas votre ennemie: c'est vous qui êtes le sien. Vous avez peur que votre oncle ne l'adopte, comme il aurait raison de le faire.

M. PIQUENDAIRE.

Je suis si peu l'ennemi de Juliette que je lui ai témoigné d'abord de l'amitié.

LA CONSCIENCE.

Oui, pour que votre oncle ne fût pas inquiet de son sort après lui, et s'en rapportât à vous.

M. PIQUENDAIRE.

Vous interprétez toute chose du vilain côté.

LA CONSCIENCE.

Et le dessein où vous êtes de perdre Juliette, comment le faut-il interpréter?

M. PIQUENDAIRE.

Laissez-moi tranquille, je ne sais ce que vous voulez dire.

LA CONSCIENCE.

Vous vous êtes fait ce raisonnement infâme : mon oncle est dévot : si Juliette s'écarte de l'honneur, sa gentillesse sera oubliée : et sur ce, vous vous êtes muni d'un joli garçon, d'un roué sans foi ni loi; vous l'avez présenté chez votre oncle : vous l'avez, par vos sarcasmes, piqué à séduire Juliette : vous avez facilité les entrevues, remis des lettres, enfin la pauvre enfant n'a plus qu'un pas à faire. Que répondrez-vous, Piquendaire? N'êtes-vous pas un misérable coquin?

M. PIQUENDAIRE.

Misérable coquin? Je suis bien malheureux d'avoir affaire avec vous! Vous êtes fantasque et tyrannique. Je vois tant de scélérats que leur conscience laisse tranquilles! Comment se fait-il que moi, homme de bien, je ne puisse avoir la paix avec la mienne?

LA CONSCIENCE.

Vous ne répondez pas.

M. PIQUENDAIRE.

Vous voilà bien contente et vous triomphez.

LA CONSCIENCE.

Répondez si vous le pouvez et je serai plus contente encore.

M. PIQUENDAIRE.

Répondre n'est pas difficile, et vous allez bien vous repentir

de votre vivacité quand vous saurez les choses comme elles sont. De toutes vos accusations il n'y a qu'un mot de vrai : j'ai présenté Albert chez mon oncle. Mais est-ce ma faute s'il est joli garçon? Ce n'est pas moi qui l'ai fait. Est-ce ma faute si Juliette a le cœur tendre? L'ai-je prêchée d'exemple? Madame Piquendaire en témoignera. Qu'Albert soit un roué et se joue des femmes, je n'y suis pour rien : au contraire, j'ai toujours pris parti devant lui pour leur vertu, comme il convenait à mon âge et à mon austérité. Quant à ces sarcasmes par où je l'aurais piqué à séduire Juliette, ils venaient d'eux-mêmes dans la suite du discours : j'ai pris un exemple de femme honnête et j'ai dit : « En voilà une que je vous défierais de séduire »; — ce qui prouve seulement en quelle estime je tenais Juliette. — Tout a tourné contre mes prévisions : la petite personne s'est éprise du libertin, j'en suis fâché pour elle : mais d'avoir favorisé leurs entrevues, non : Albert profitait, je crois, de mes apartés avec l'oncle pour en faire avec la nièce, mais voilà tout. — Si j'ai remis deux ou trois lettres, je n'en savais pas le contenu et il ne m'avait pas dit que ce fussent des lettres d'amour. Vous voyez que je n'ai rien fait que d'innocent...

LA CONSCIENCE.

En quel mépris m'as-tu, malheureux, pour me donner des bourdes aussi grossières?

M. PIQUENDAIRE.

Eh bien, oui! j'en conviens. J'ai tout mis en œuvre pour perdre Juliette. Mais suis-je un misérable à cause de cela?

LA CONSCIENCE.

Je suis curieuse de ce que tu vas dire.

M. PIQUENDAIRE.

Est-ce que je fais le mal pour le mal? Je ne suis pas un méchant homme et Dieu m'est témoin que si je n'avais pas intérêt à nuire à Juliette, je ne lui nuirais pas. Je regrette sincèrement qu'elle soit sur mon chemin, car je la trouve charmante de tous points et me sens de l'amitié pour elle. Je voudrais pour beaucoup qu'elle ne me fît pas obstacle. Mais il y a des fatalités auxquelles il faut se plier, vous le savez bien.

LA CONSCIENCE.

Il est vrai.

M. PIQUENDAIRE.

Je suis plutôt à plaindre qu'à blâmer : car, voyez, je ne suis pas riche et ma fille est laide. Comment l'établir convenablement sans l'héritage de l'oncle? Or je veux que la pauvre enfant soit heureuse au monde. C'est la chair de ma chair, et je ne pense pas que vous me fassiez un crime de cette tendresse.

LA CONSCIENCE.

Au contraire.

M. PIQUENDAIRE.

Mon travail n'a pas suffi pour assurer son bonheur : c'est ma faute sans doute, mais faut-il qu'elle en souffre? Puisque ce n'a pas été assez de lui dévouer mes veilles, je lui dévoue mon honneur, ma propre estime; que le remords me ronge, mais qu'à ce prix ma fille soit heureuse, et je ne demande rien de plus à Dieu. Je suis père avant tout, et ce sacré caractère m'élève jusqu'au plus sublime des dévouements à celui qui accepte l'infamie.

LA CONSCIENCE.

Oh! vous êtes trop dur envers vous-même. La chose prise comme vous la prenez est assez excusable.

M. PIQUENDAIRE.

Non, elle ne l'est pas! et c'est ce qui fait mon orgueil! Car plus mon entreprise est ignoble, plus mon amour paternel est magnifique.

LA CONSCIENCE.

O mon ami, que je vous ai mal connu!

M. PIQUENDAIRE.

Je suis très malheureux, mais j'offre à Dieu ma souffrance! Quel supplice plus cruel, étant bon et honnête comme je suis, que de faire le mal avec pleine connaissance?

LA CONSCIENCE.

Cette action vous sera comptée dans le ciel.

M. PIQUENDAIRE.

Dieu me pardonnera peut-être en pesant ma douleur avec mon crime; mais je ne me pardonne pas, moi. Je ne suis pas de ces scélérats tranquilles: je sais qu'en renonçant à mon estime, je renonce au sommeil, à la paix, à l'amour des champs et de l'aurore!...

LA CONSCIENCE.

Calmez-vous, noble cœur. Je vous assure que vous pouvez dormir en paix.

M. PIQUENDAIRE.

Non! Vous serez impitoyable et vous aurez raison.

LA CONSCIENCE.

Ne craignez rien de moi. Je ne suis pas absurde, après tout.

M. PIQUENDAIRE.

Ne m'épargnez pas, je vous prie: c'est la seule expiation qui me soit permise.

LA CONSCIENCE.

A quoi bon expier? La résolution où vous êtes de souffrir vous absout. L'intention est réputée pour le fait. De quoi vous repentir, d'ailleurs? d'un sublime dévouement? Soyez-en fier plutôt! Ce sont là de ces hontes qu'on doit porter avec orgueil!

M. PIQUENDAIRE.

Croyez-vous?

LA CONSCIENCE

Rapportez-vous-en à moi. Vous savez si je suis sévère.

ÉMILE AUGIER.

TOMBOUCTOU ET LES TOUAREGS

Il y a quelques années, c'était, je crois, vers mars 1886, un simple matelot vint me trouver à Paris et m'apporter une lettre de mon ami Davoust, commandant de la canonnière *le Niger*. Le premier, avec ce petit bâtiment que l'enseigne de vaisseau Froger avait eu mille misères à transporter, puis remonter à Bamakou, Davoust avait reconnu une partie du cours supérieur du grand fleuve soudanien jusqu'à Diafarabé.

Je conduisis cet homme au général Faidherbe, qui, jusqu'à la fin de sa vie, a conservé une foi inébranlable dans les destinées de la France au continent noir.

Introduit dans son cabinet, je lui dis l'objet de ma visite et lui présentai le matelot. Péniblement, le vieillard, appuyé sur sa table, redressa son torse affaissé : il avait reçu comme une sorte de commotion électrique : derrière ses lunettes foncées, je vis son regard s'illuminer.

Il prit un temps pour dominer son émotion : puis, tournant son fauteuil de manière à se placer bien en face de son homme, il le considéra longuement.

Le matelot, que ce long silence embarrassait, ne savait quelle contenance tenir sous le regard du vieux soldat : il avait baissé la tête et tournait machinalement son béret entre ses doigts.

Enfin, comme faisant un suprême effort sur lui-même, le général lui dit :

— Alors vous avez, vous, navigué sur le Niger?

Et le regard du général, s'immobilisant, semblait suivre au loin le vol de sa pensée, qui, au delà des mers, lui faisait parcourir les diverses étapes de l'œuvre à laquelle il avait voué les plus belles années d'une laborieuse jeunesse.

Après Médine, Bafoulabé; puis Kita, puis Bamakou; Ségou viendrait ensuite, et enfin l'on atteindrait la mystérieuse cité dont le nom hantait ses rêves, Tombouctou! Mais combien loin encore, pensait-il. Et, déjà un pied dans la tombe, il sentait la vie lui échapper; vivrait-il jusqu'au jour heureux où la trompette éclatante de la renommée annoncerait au monde que son œuvre n'était point une chimère, que, si ses forces l'avaient trahi, d'autres hardiment avaient achevé la tâche?

— Oui, mon général, avait répondu le matelot.

Après un nouveau silence, donnant enfin une forme à sa pensée distraite :

— Vous êtes bien heureux ! ajouta le général sans sortir de sa rêverie, pendant qu'une larme humectait sa paupière.

Sans bruit, sans lui adresser la parole, je me retirai avec mon matelot plus décontenancé que jamais et qui n'avait rien compris à cette scène muette, si poignante en sa simplicité.

Mais j'avais lu, moi, l'angoisse, la désespérance dans le regard du vieux lutteur et j'avais compris ce suprême appel mystique, qui semblait monter à ses lèvres comme une prière : « Ma gloire, mes honneurs contre la jeunesse et la santé! »

Notre vieux maître, le vainqueur de Bapaume et des Maures, a disparu; il n'a pas eu à son lit de mort la dernière consolation d'entendre une voix amie lui dire la grande nouvelle d'hier : « Général, le drapeau français flotte sur Tombouctou. »

Et, si j'ai commencé cette étude en évoquant ce souvenir, c'est un dernier hommage que j'ai voulu rendre à celui qui fut le créateur et l'organisateur de nos possessions à la côte occidentale d'Afrique. Faidherbe est mort; son œuvre lui survit.

Lorsque, le 25 janvier dernier, tout à coup retentit la nouvelle de l'occupation de Tombouctou par la flottille du Niger et la colonne du lieutenant-colonel Bonnier, il y eut comme

un tressaillement de l'âme française : une parcelle de gloire était venue de bien loin, par delà les mornes solitudes du Sahara, s'accrocher toute fraîche à nos drapeaux : tous les cœurs vibraient à l'unisson de ceux qui, là-bas, au prix de mille périls, de mille privations, avaient reculé jusqu'à la frontière du grand désert les frontières de notre territoire et avaient fait flotter sur les murs de la cité barbare nos trois couleurs, symbole sacré de la civilisation. Tombouctou au nom magique, ville mystérieuse représentée à l'imagination de nos pères comme mollement étendue à la limite des grands sables dans un riche manteau tissé de soie et d'or ; Tombouctou dont le nom, largement étalé sur les cartes, suffisait en matière de géographie africaine à la science de nos aïeux, Tombouctou appartient désormais à notre histoire. Sa terre est terre de France, sa conquête ajoute un nouveau fleuron au livre d'or de nos troupes de la marine si riche déjà en glorieux faits d'armes noblement autant que simplement accomplis.

Mais, hélas! gloire et fortune militaire ne vont point d'ordinaire sans deuils cruels et parfois déceptions amères. L'occupation de Tombouctou par les forces de la flottille sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau Boiteux était à peine un fait accompli que nous apprenions que l'enseigne de vaisseau Aube et dix-huit hommes de la flotte avaient succombé dans une rencontre avec les Touaregs.

Peu de jours après, une dépêche de M. le capitaine d'infanterie de marine Philippe, commandant la garnison de Tombouctou, nous apportait l'annonce d'un véritable désastre. Le lieutenant colonel Bonnier, commandant supérieur du Soudan, venu pour appuyer avec sa colonne expéditionnaire l'action de la flottille du Niger, s'était éloigné de Tombouctou après y avoir laissé garnison. Surprise par une bande de Touaregs, sa troupe avait été partie dispersée, partie massacrée : le commandant supérieur, dix officiers, soixante-neuf hommes étaient tués ou avaient disparu.

Interpréter cette dépêche n'est pas l'objet de cette étude ; la discussion est prématurée : nous devons attendre des rapports plus complets. Il importe peu de savoir si c'est par exécution d'un ordre supérieur ou simplement au cours d'une reconnaissance que ce désastre a eu lieu, le fait brutal est là : une

colonne française a été surprise aux abords de Tombouctou par les Touaregs. Qu'est-ce que cette ville dont la possession *désormais intangible* nous vaut un deuil si cruel? Que sont ces nouveaux ennemis dont le contact nous a déjà valu deux désastres?

Mais, avant de répondre dans l'état de nos connaissances sur ces deux points, qu'il me soit permis de rendre un dernier et pieux hommage à la mémoire de ceux qui ont payé de leur vie la dernière de nos conquêtes coloniales. Salut à vous, Bonnier, Hugueny, Sansarric, Grall, Aube et autres, mes amis, mes anciens compagnons sur cette terre soudanienne que vos glorieux faits d'armes avaient conquise, que votre mort a sacrée terre de France! Là où vos mânes reposent, là s'étend désormais la patrie française. Le jour viendra où vous serez vengés.

I

HISTOIRE DE TOMBOUCTOU

Sans un événement fortuit qui vint se mettre à l'encontre de projets arrêtés par le commandant Combes, alors commandant supérieur du Soudan, je pourrais peut-être donner *de visu* des renseignements exacts sur Tombouctou.

C'était en 1885 : je venais d'achever au Soudan une série de travaux topographiques et le tracé en même temps que le levé d'un projet de voie ferrée destinée à relier Bafoulabé au Niger. Le commandant Combes m'avait donné l'ordre de m'arrêter à Kita et d'y attendre ses ordres avant d'aller prendre les fonctions de commissaire spécial du gouvernement sur le Niger. Ces fonctions étaient occupées par M. le capitaine Delanneau, qui demandait à rentrer en France avant l'hivernage. Il était en projet que la canonnière *le Niger*, montée l'année précédente à Bamakou, tenterait, sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau Davoust, la reconnaissance hydrographique du fleuve, en même temps que le commissaire du gouvernement, qui devait prendre passage à bord, essaierait de prendre con-

fact, au point de vue politique, avec les divers États qui bordaient les rives du Niger jusqu'à Tombouctou.

Les opérations contre Samory (débloquement de Nafadié) retinrent longtemps dans le sud le commandant Combes et, à son retour à Kita, la route de Kita à Bamakou n'était plus praticable à cause de la crue des rivières. M. Delanneau lui-même ne put, pour cette cause, quitter Bamakou. D'ailleurs, le voyage de la canonnière n'eut point le succès désiré, elle ne put dépasser Diafarabé.

Il était réservé à M. le lieutenant de vaisseau Caron, accompagné du lieutenant d'infanterie de marine Lefort, de réussir dans cette entreprise en 1887. Toutefois, obligé de s'arrêter à Kabara[1], port de Tombouctou, il ne put entrer dans la ville même, non plus que M. le lieutenant de vaisseau Jaime en 1890.

Jusqu'à l'heure présente, les renseignements que nous possédons sur l'histoire de la cité du désert se bornent aux relations de René Caillé, Barth et du Dr Lenz. Nous suivrons comme guide les récits de ces voyageurs, de Barth en particulier. Nous ajouterons, pour les dernières années, les quelques données que nous avons pu tirer des conversations de Hadj Mohammed Ould Bakar, qui vint en 1885 en France comme envoyé de Tombouctou, et des renseignements que nous avons recueillis au cours de notre dernier voyage.

Barth, pour faire l'historique de Tombouctou, a suivi la Chronique d'un certain Ahmed Baba, qu'il découvrit à Gando. Cet Ahmed Baba, originaire de Tombouctou, y vivait dans le commencement du XVIIe siècle, au temps de l'occupation de la ville et en général du pays sonrhaï par les Marocains. « Ahmed Baba, dit le célèbre voyageur allemand, eut à déplorer personnellement les malheurs de sa patrie; en effet, il perdit tout ce qu'il possédait, et, traîné en captivité dans le pays du vainqueur, ne dut sa liberté et son retour au Sonrhaï qu'à la vénération que sa science et ses vertus avaient su inspirer au vainqueur. »

1. Tombouctou n'est pas sur le Niger. Elle est distante de cinq à six kilomètres de son port, Kabara, lequel est situé sur un bras du Niger qui se détache du grand fleuve à Koriomé.

D'après ce savant chroniqueur, la fondation de Tombouctou remonterait au ve siècle de l'Hégire (l'an 1100 environ); elle serait due aux Imoscharhs ou Touaregs[1], qui, par leur présence annuelle répétée sur le même point au milieu des populations de race sourhaï[2], auraient déterminé la constitution d'un marché fixe, qui prit le nom de « Toumboutou ». Très obscure à ses débuts, la cité ne prit quelque importance qu'après la chute de l'empire mandingue de Melle et à la suite de l'élévation rapide du royaume sourhaï, vers le xie siècle.

Le royaume sourhaï, dont les origines ne peuvent être fixées, s'étendait sur les deux rives du Niger, entre Goumba et Bourroum. Il n'est entré dans l'histoire que vers le viie siècle, c'est-à-dire vers l'époque de l'Hégire, par l'accession au trône d'une dynastie d'origine étrangère, les Sa. La capitale était Koukia aux abords de Gogo. Vers l'an 1009 seulement, l'islamisme paraît s'être implanté parmi les Sourhaï païens par la conversion de Sakassi, quinzième roi de la dynastie.

Gogo, qui est vers cette époque plus importante au point de vue commercial que Koukia, supplante Koukia comme capitale du royaume. Constatons qu'à ce moment Tombouctou n'est pas encore fondée.

Le commerce de Gogo avait le sel pour article principal d'échange. Ce sel venait de Taoutek, à quinze jours de marche au nord.

Tombouctou, pas plus aux premières heures de son histoire qu'aujourd'hui, ne paraît avoir eu d'influence politique propre. Sa possession a tenté successivement une foule de conquérants qui l'ont plus ou moins asservie, mais qui jamais n'ont songé à s'y établir. La plupart l'ont dotée de monuments, mosquées et palais et ont aidé au développement du mouvement intellectuel et religieux qui de bonne heure y avait pris naissance. Le puissant roi de Melle, Mansa Moussa, au retour d'un pèlerinage de la Mecque (1326), s'empara de Tombouctou qui, devenue capitale de province, protégée dès ce moment contre les incursions des Berbères, gagna très vite en importance et

1. Quoique Touareg soit lui-même au pluriel (Targui au singulier) nous conserverons l'usage adopté d'écrire un Touareg, des Touaregs.

2. Les Sourhaïs sont une population noire, vraisemblablement autochtone, des rives et de la boucle du Niger.

devint bientôt un marché de premier ordre où vinrent s'établir de nombreux négociants du Fezzan, de Ghadamès, du Touat, du Tafilalet.

Peu après pillée par les Mossi païens, elle fut rebâtie par Mansa Sliman et jouit pendant un siècle d'une tranquillité complète.

C'est vers 1373 qu'on voit apparaître dans une carte espagnole, « Mappamondo Catalan », la position de Tombouctou, figurée sous le nom de « Timboutsch ».

Plus tard, Tombouctou tomba au pouvoir des Berbères qui, un moment, songèrent à en faire un centre politique. Ce fut le malheur de la cité, car Sonni-Ali, roi sonrhaï qui avait démembré le royaume de Melle, marcha contre elle et la livra au plus horrible pillage (1468–69). Tombouctou, toutefois, ne tarda pas à se relever et devenir plus florissante même que jamais, car la chute du royaume de Melle eut pour effet de détourner le courant commercial qui, du nord, se dirigeait jusque-là sur Oualata, au profit de Tombouctou et de Gogo.

Sonni Ali fut le dernier roi sonrhaï de la dynastie des Sa. A sa mort, une dynastie nationale, celle des Askia, se substitua par la force à la descendance de Sonni Ali.

Mohammed Askia fut incontestablement le plus grand des monarques dont l'histoire de la Nigritie fasse mention. Il étendit jusqu'aux confins du Haoussa à l'est, jusqu'au Mossi au sud, jusqu'aux rives de l'Océan à l'ouest, jusqu'au Touat au nord, les limites de son vaste empire. Il fit, à la tête de quinze cents hommes, le pèlerinage de la Mecque, vers 1496.

Après l'ère des conquêtes s'ouvrit, vers 1506, une période de paix, pendant laquelle Mohammed Askia s'occupa de l'organisation de ses domaines. A diverses reprises, il résida auprès de Tombouctou, à laquelle il donna de nombreuses marques de sa munificence, encourageant les savants et les lettrés, entourant les marabouts des marques de sa considération. Ahmet Baba fut l'historien du grand Askia, dont il dit « que Dieu s'était servi de lui pour arracher les vrais croyants à leurs misères et à leurs douleurs ».

Sous les successeurs de Mohammed Askia, de nombreuses querelles intestines, provoquées par des haines de familles, désagrégèrent le royaume sonrhaï qui, par sa prospérité et sa richesse, avait d'autre part excité les convoitises de Moulaï

Ahmed, sultan du Maroc. Celui-ci envoya une première armée de vingt mille hommes qui périt par la famine dans le désert, puis plus tard une deuxième beaucoup plus faible de trois mille six cents mousquetaires, sous les ordres du pacha Djador. Celui-ci s'empara de Gogo, puis s'établit à Tombouctou. Le pacha Mahmoud qui lui succéda fit abattre, pour construire une flotte, tous les arbres de Tombouctou, puis, au cours d'heureuses campagnes, finit par chasser du Sonrhaï le dernier roi Issak, qui se réfugia dans le Gourma. Quelques convulsions de l'indépendance sonrhaï sont encore à enregistrer sous Mohammed Kagho, mais bientôt de manière définitive fut établie la puissance marocaine au Soudan.

Tombouctou ne fut pas sans jouer un rôle dans ces dernières luttes: elle se révolta même contre le gouverneur marocain Kaïd el Moustapha et échappa par miracle à une dévastation complète. C'est au milieu de ces luttes qu'Ahmed Baba fut envoyé en captivité au Maroc.

Le croisement des Marocains avec les femmes sonrhaï donna naissance à une population qui se distingue aujourd'hui encore sous le nom de *Roumas* (tireurs) et qui en peu d'années prit une part prépondérante dans les affaires du pays. Elle forma bientôt une sorte d'aristocratie politique très divisée dans ses intérêts qui ne sut assurer aucune stabilité aux institutions. Les liens avec le Maroc se relâchèrent de plus en plus et les Roumas désunis ne surent conserver leur indépendance contre les Touaregs Aoulimmiden qui, en 1770, s'emparèrent de Gogo, puis s'établirent sur la rive septentrionale du Niger.

Vers cette même époque, sur les ruines de l'empire sonrhaï, s'élève dans le Macina une domination nouvelle, celle des Foulbés.

Les Foulbés[1], dont ce n'est pas le lieu de faire ici la monographie, après avoir parcouru le Soudan entier de l'est à l'ouest, obéirent à une sorte de mouvement d'oscillation en sens contraire lorsqu'ils eurent atteint l'Océan vers les rives duquel ils avaient été refoulés au moment de la puissance de

1. Foulbé, Fellata, Foullani, Foulfouldé, Poullo désignent une seule et même race qui, par son teint plus clair, sa structure et aussi ses qualités, a grande analogie avec les anciens Fellahs indigènes de la haute Égypte, sans que par cette comparaison nous voulions identifier les deux races et les deux noms.

l'empire mandingue de Melle. Ils se rejetèrent à ce moment vers l'est, et après avoir contribué à la ruine de cet empire, puis à la dislocation du royaume sonrhaï ils cherchèrent à ce moment à se créer une domination nouvelle sur ses débris.

Ils sont d'abord, à l'état de campements, épandus un peu partout à la surface du Macina et, lorsqu'ils songent à asservir les populations nègres, bobo, tombo et sonrhaï, il se produit une série de conflits entre les divers chefs de clans, conflits dans lesquels les populations indigènes prennent parti tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Enfin, vers 1818, Ahmadou Lobbo Cissé, après les combats de Moukoumat Yari, obtient la soumission du dernier de ses adversaires, Ardo Ahmadi, et prend le titre de Cheik du Macina, sous le nom de Cheikou Ahmadou.

En 1820, Cheikou Ahmadou fonde Hamdallahi et, en 1826, s'empare de Tombouctou.

C'est de cette époque que date la décadence de la ville, qui n'a fait que s'accentuer jusqu'à l'heure présente. Les Foulbés la mirent d'abord au pillage, puis la frappèrent d'énormes impôts annuels, tandis que, de leur côté, les Touaregs Aoulimmiden, par représailles contre les conquérants qui leur enlevaient leurs plus importants revenus, faisaient durement peser sur le commerce la protection qu'ils marchandaient aux caravanes.

Tombouctou se décida, dans cette triste situation, à prendre parti et à demander secours aux Touaregs contre ses oppresseurs, les Foulbés. Rien ne montre mieux, à notre avis, le peu d'importance politique de cette ville, dont l'histoire et les destinées ont été faussées par la légende, que l'issue de cette lutte, dont elle sortit cependant victorieuse.

Dans cette période troublée, un homme de haute valeur politique et morale, Mohammed El Bekay, l'hôte et l'ami de Barth, avait réussi à imposer à ses concitoyens une autorité qui participait beaucoup du caractère religieux. Avec le concours de son frère, El Mouchtar, et appuyé sur les Touaregs, il réussit, en 1844, à chasser les Foulbés de Tombouctou; ceux-ci sont, en outre, battus dans une grande bataille aux bords du Niger.

Tombouctou est libre : El Bekay, par sa haute intelligence,

domine complètement ses alliés touaregs ; il semble qu'une ère nouvelle va s'ouvrir et que, redoutée au dehors, paisible au dedans, la cité maîtresse de ses destinées va reprendre son essor sous la double impulsion du commerce et de la science. Il n'en est rien : moins de deux ans après, El Bekay doit capituler devant la force des choses qui veut que, par sa situation, la ville soit tributaire du Macina au double point de vue du commerce et de sa subsistance. Obligée de payer tribut au Macina et d'accepter un percepteur foulbé, chargé de le recueillir, Tombouctou se trouve de nouveau placée entre ses pourvoyeurs intéressés, les Foulbés, et ces protecteurs qui la ruinent par leurs exigences toujours inassouvies, les Touaregs ; incapable d'accepter le joug des uns pour s'affranchir du joug des autres.

C'est la ruine fatale : les événements ultérieurs ne pourront que la précipiter.

La dynastie des Cissé, sous ses trois cheiks, Cheikou Ahmadou (1818–1846). Ahmadou Cheikou (1846–1853), Ahmadi Ahmadou (1853–1863), est sans cesse aux prises avec des difficultés intérieures. Campagnes extérieures, compétitions de prétendants, guerres contre les Maures des deux rives, occupent les règnes des deux derniers cheiks. Tombouctou, ou mieux les frères d'El Bekay, prennent tour à tour parti pour ou contre le Cheik ; en tout cas, comme le théâtre de la guerre est presque toujours dans la région nord du Macina, le commerce de Tombouctou a fort à souffrir de l'interruption des communications.

Mais tout à coup un grave péril venant de l'ouest menace la domination des Cissé. Le prophète toucouleur[1] El Hadj Oumar, vainqueur du Ségou, marche contre le Macina et bientôt s'en empare. Ahmadi Ahmadou succombe dans la lutte : ses neveux Ba Lobo et Ahmadou Abdoul la continuent contre El Hadj Oumar d'abord, puis contre son neveu Tidiani, qui lui succède, à sa mort.

El Bekay, dit Kororoba, en qui s'incarne l'histoire de

1. Les Toucouleurs sont une population importante du bas Sénégal qui s'est développée dans le Fouta sénégalais et le Toro. Elle provient du croisement des Foulbés conquérants avec les populations indigènes qu'ils avaient asservies, Ouoloffs, Serrères, etc.

Tombouctou pendant cette période, envoie son frère El Bekay N'Tienini au secours des Cissé : mais Alpha Oumar Tierno, premier lieutenant d'El Hadj Oumar, remporte sur les alliés une éclatante victoire à Saré Tombé, et les poursuit jusqu'en face de Tombouctou, sur la rive droite du fleuve, à Dar E Salam. Tombouctou subit la loi du vainqueur.

Pendant deux ans encore après la mort d'El Hadj Oumar, alors que Tidiani, son neveu, essaie d'établir son autorité sur le Macina, la lutte continue avec des alternatives de succès et de revers, les Bekay étant alliés tantôt aux Cissé, tantôt à Tidiani.

En 1865, les Bekay veulent faire leur paix avec ce dernier; El Bekay Kororoba, choisi comme médiateur, vient à Saredina et meurt mystérieusement quatre jours après son arrivée, probablement empoisonné par les Cissé.

Ainsi disparaît cet homme qui a occupé une place éminente dans l'histoire contemporaine de Tombouctou. En voulant assurer l'indépendance de sa patrie, il se heurta dans l'accomplissement de sa tâche à des difficultés qui eussent été insurmontables pour un plus grand génie que le sien.

Il a laissé le souvenir d'un esprit éclairé, très accessible aux sentiments les plus élevés. L'accueil qu'il fit au célèbre voyageur Barth lors de son voyage à Tombouctou, en 1853, témoigne de la noblesse de son caractère, de sa fidélité à la parole donnée. Il ne se contenta pas de protéger son hôte, mais il voulut encore lui assurer le retour; il le munit à cet effet d'un sauf-conduit dont Barth a donné la traduction à la fin de son ouvrage. C'est une consultation théologique de la plus haute valeur, où se reflètent des sentiments de justice qu'on s'attend peu à trouver sous la plume d'un lettré musulman, surtout quand, s'appuyant sur les textes, il veut avec leur aide établir que chrétiens et musulmans ne sont pas fatalement frères ennemis.

Cette consultation, chose singulière, fait loi au désert, où elle a été colportée par les nombreux élèves que la réputation de sainteté du Cheik avait attirés auprès de lui de tous les coins du Sahara et des pays musulmans riverains de la Méditerranée. A Sokna, en Tripolitaine, un notable de la ville conversant avec moi me l'a donnée dans sa teneur presque entière, et son étonnement a été grand lorsque, texte

en main, je lui ai rectifié quelques points sur lesquels sa mémoire avait failli. Il m'a dit l'avoir entendue de la bouche d'un des élèves de Cheik El Bekay au cours d'un voyage au Touat qu'il avait fait quelques années auparavant.

Quelle conclusion à tirer de ce fait, sinon que les idées de justice et d'honnêteté finissent par s'imposer aux natures qui semblent au premier abord le moins susceptibles de les recevoir, quand celui qui les présente peut, par sa vertu reconnue, montrer qu'il sait lui-même les mettre en pratique?

Pour terminer avec l'histoire de Tombouctou, disons que la ville paya tribut à Tidiani pendant son règne, et, lorsqu'en 1887 le lieutenant de vaisseau Caron vint visiter ce dernier dans sa capitale, il lui dit que sa puissance s'appuyait sur deux outres, Tombouctou et Djenné, faisant allusion aux revenus qu'il tirait de ces deux marchés.

Les événements postérieurs à la mort de Tidiani (1889) ne semblent avoir eu que peu d'influence sur Tombouctou, qui a dû renoncer à tout rôle politique.

C'est d'abord l'arrivée de Monirou, frère d'Ahmadou Cheikou, venant recueillir la succession de Tidiani : puis Ahmadou Cheikou lui-même, vaincu par nos armes à Nioro, entre dans le Macina et se substitue à son frère. Ce sont enfin les événements des deux dernières années au cours desquelles nous nous établissons à Djenné, Bandiagara, Mopti, événements sur lesquels il importe de réserver tout jugement, au moins quant à présent.

Je mettrai en conclusion à cette étude de l'histoire de Tombouctou une citation de Barth, qui, déduite d'une étude très sincère faite sur place, conserve aujourd'hui encore sa valeur entière : « Jetons un coup d'œil sur Tombouctou et son histoire la plus reculée. Nous voyons prouvé à l'évidence que c'est à tort que cette ville a été considérée en Europe comme le centre politique et la capitale d'un grand État nègre, attendu qu'elle n'a joué à aucune époque et surtout à celle de l'antique splendeur du pays qu'un rôle politique tout à fait secondaire. »

Là en effet est bien la vérité. Tombouctou n'a jamais été qu'un centre commercial et intellectuel qui, à ce double point de vue, n'a eu d'éclat que comme reflet de l'état politique des empires dont elle a été partie intégrante.

Nous voyons la grandeur de Tombouctou suivre les vicissitudes de la fortune de l'empire de Melle, puis du royaume sonrhaï, puis de la domination marocaine, enfin de la puissance touareg. Dès qu'une autorité ferme bien établie ne lui assure pas, en la protégeant, la sécurité de ses relations, sa prospérité décline, elle est incapable de la reconquérir d'elle-même.

La cause est que, située aux confins du désert et du Soudan, Tombouctou est une ville posée sur le sol, mais qui n'a pu y prendre racine; sa vie est factice: Tombouctou vit pour le commerce et par le commerce. Que Tombouctou disparaisse, les populations du Soudan prendront d'autres routes pour aller à la recherche du sel. Que le marché de Tombouctou soit déserté, et la population devra chercher ailleurs un sol qui puisse la nourrir.

Tombouctou n'est pas indispensable au Soudan, le Soudan est indispensable à la vie de Tombouctou, et voilà la cause véritable pour laquelle, même au temps de sa splendeur, la cité n'a pu avoir de pouvoir politique rayonnant.

II

LES TOUAREGS. — LA RACE BERBÈRE. — CONFÉDÉRATIONS. — TERRITOIRES DE PARCOURS. — USAGES. — COUTUMES. — FAMILLE.

Avant d'étudier l'importance de Tombouctou au point de vue commercial, jetons un coup d'œil sur les pays qui l'avoisinent.

Au nord, à l'ouest et à l'est, s'étend le Sahara avec ses populations nomades de Maures et de Touaregs; au sud, le Macina avec ses populations noires de Bambara, Tombo, Sonrhaï, les Maures-Bourdan et quelques campements touaregs.

Les événements de ces derniers jours appellent particulièrement l'attention sur les Touaregs.

Ceux dont il est question à propos des événements de guerre dont Tombouctou et ses environs ont été le théâtre appartiennent à la famille des Aoulimmiden.

Nous avons vu dans l'histoire de Tombouctou que, vers le XVIIIe siècle, cette tribu substitua sa suprématie sur les deux

rives du Niger à celle de l'aristocratique oligarchie des Rouma, descendants des conquérants marocains, mais qu'elle ne put toutefois prendre pied dans le Macina proprement dit. Maîtres de Tombouctou jusque vers 1810, les Touaregs durent depuis cette époque partager avec les souverains du Macina aussi bien la tutelle que l'exploitation de la grande cité commerciale, et nous avons vu comment, tiraillée sans cesse entre ces deux créanciers, la prospérité de Tombouctou fut en réalité la rançon qui paya la sauvegarde de la vie de ses habitants.

Les Touaregs Aoulimmiden constituent une des cinq importantes confédérations touaregs qui peuplent le Sahara entre la route du Maroc par Taoudeni à Tombouctou, à l'ouest, et celle de Tripoli, Ghadamès, Ghat, Aïr Zinder et Kano, à l'est.

Cet immense territoire qui est, à proprement parler, le Sahara central, est divisé en territoires de parcours ressortissant aux tribus qui portent les noms de Hoggar, Azguer, Kel Gueress, Kel Oui, Aoulimmiden.

Les Hoggars tiennent les routes du Touat à Assiou et du Touat à Aïn Salah. Les Azguers, les routes de Ouargla à Ghadamès et Ghat, de Ghat à Assiou. Les Kel Oui et Kel Gueress, la route d'Assiou à Kano par l'Aïr. Les Aoulimmiden, les routes de Taoudeni à Tombouctou, de Ghadamès à Tombouctou.

Ces cinq grandes familles sont les principales parmi les nombreuses familles d'une race qui prend elle-même le nom d'Amoscharh (Imoscharh au pluriel), que les Arabes et les noirs appellent Touaregs ou Asbenaoua (gens d'Asben[1] pour les hommes du Soudan central), que les écrivains arabes, Ibn Chaldoun en particulier, et les ethnographes dénomment Berbères.

A cette race semblent devoir se rattacher les Kabyles de l'Algérie, certaines tribus marocaines et peut-être les Maures des rives du Sénégal.

Sans qu'on soit bien fixé sur les origines de la race berbère, il semble admis aujourd'hui qu'elle occupait bien avant notre ère les pays en bordure sur la Méditerranée, et que, sans qu'elle ait eu beaucoup à souffrir de leur domination, elle eut à subir les invasions des Phéniciens, Romains, Vandales et Byzantins.

Tout autres furent les conséquences de la conquête arabe,

1. Aïr et Asben désignent la même contrée.

sanguinaire et fanatique à la fois. Les Berbères, fuyant le joug du vainqueur, gagnèrent peu à peu les territoires incultes de l'intérieur, abandonnant à la rapacité des vautours de l'islam leurs terres fertiles pour conserver leur indépendance : dernier sacrifice à leur orgueil qui n'avait pas reculé cependant devant le reniement de la foi chrétienne dans l'espoir de conserver la propriété du sol natal.

Ainsi s'explique la haine, toujours vivace, que le plus futile prétexte fait éclater, des Imoscharh contre les Arabes; ainsi s'expliquent peut-être la dénomination de Targui (qui a renié, singulier de Touareg) que les Arabes donnent par mépris aux hommes voilés du Sahara — et le fait que la croix latine se trouve partout sur la poignée des poignards et sabres touaregs et à l'arçon de leurs selles chamelières.

Comment, au travers des derniers siècles, s'opérèrent les migrations berbères; au prix de quelles luttes et contre les populations indigènes et entre les diverses tribus elles-mêmes furent acquis, puis délimités les territoires que les Touaregs détiennent aujourd'hui? C'est ce qu'il est impossible de dire. Les traditions orales, pas plus que les traditions écrites, n'ont pu être recueillies jusqu'ici, qui permettraient de fixer les idées sur ces points.

Cependant, les Touaregs ont une langue propre et aussi une écriture particulière qui ont été étudiées et fixées par le général Hannoteaux dans la grammaire de la langue tamachek.

Le Targui est au physique grand, bien découplé, sec et nerveux. Au moral, orgueilleux et querelleur, rusé et tenace. La littérature des Touaregs n'est pas dépourvue d'idées de grande élévation, chevaleresques même : mais en dehors d'une bravoure que rien ne déconcerte, d'une endurance qu'aucune fatigue, aucune privation ne peut abattre, je n'ai pu juger, ni par leur contact, ni par les conversations de ceux qui les connaissaient le mieux, de ces belles qualités dont leur poésie porte souvent l'empreinte. Combien en ai-je vu à Kano, passant droits, le regard dédaigneux au milieu de la foule, sans jamais s'attarder à ouvrir la bouche que pour traiter en quelques paroles brèves une affaire; ou bien encore assis sur les bancs d'argile devant les portes des riches marchands arabes, ne donnant signe de vie que pour

abaisser rapidement leur voile et lancer un fin jet de jus de tabac. Quelle dignité chez ces fils du désert! quel dédain pour les vaines formes de la phraséologie! disent ceux que ces apparences frappent. A quoi les Arabes répondent que les Touaregs sont des brutes, des êtres grossiers, sans raisonnement, qui n'ont d'autre argument que la force brutale.

Au désert, le Touareg est dans son élément; toutes ses qualités sont merveilleusement adaptées à ce milieu dans lequel sa vie se passe: la noblesse, la dignité de son port s'harmonisent avec la grandiose sauvagerie des chaos de roches incultes ou l'immuable majesté des horizons sans limites: son mutisme n'est que l'écho du grand silence des solitudes sans vie; seul son regard scrute, infatigable, les moindres ondulations de la plaine morne, de la dune capricieuse où seul il sait de très loin découvrir une plante pour son fidèle compagnon, digne et silencieux comme lui, le chameau; où il sait relever l'indice, invisible pour tout autre, qui le renseigne sur sa route, qui lui repère la direction du but vers lequel il marche, razzia, embuscade, poursuite d'un ennemi...

Le Touareg n'est pas seul à posséder ces qualités d'observation, d'endurance physique, de courage moral, qualités d'attaque et de défense qui rendent possible sa vie au désert; d'autres nomades que j'ai fréquentés au Sahara : Toubbous Reschad, Toubbous Daza, Oulad Sliman, les possèdent au même degré: mais aucun d'eux ne met autant de ténacité et d'esprit d'initiative à la poursuite de ses desseins. Aucun n'est plus impitoyable dans ses haines, plus féroce dans l'exécution d'une vengeance. — Aussi, par tous ceux que je viens de citer, le Touareg est-il redouté et à juste titre considéré comme le roi du Sahara.

Les Touaregs n'ont pas, à peu d'exceptions près, conservé intact le type pur de la race berbère : beaucoup sont presque noirs, la plupart sont teintés. Il faut voir dans ce fait le résultat d'unions, soit avec des indigènes des régions par eux conquises, soit avec des femmes esclaves venues du Soudan.

Au point de vue social et religieux, les Touaregs, tout convertis qu'ils sont à l'islamisme, ont conservé nombre d'anciennes coutumes et ne font appel au Coran, la plupart du temps, que pour déférer le serment dans les contestations où les preuves sont insuffisantes.

La polygamie est peu répandue, ou du moins n'est-il pas habituel qu'un Targui ait plusieurs femmes au même endroit; pour ceux qui font des voyages, il n'est pas rare, au contraire, qu'ils aient une femme au désert, une femme au Soudan. La femme n'est pas astreinte au voile, jouit de la plus grande liberté, prend part à toutes les affaires, sauf celles de guerre; elle possède et peut même commercer pour son propre compte. Sa fidélité est notoire, mais il faut dire que l'adultère est puni de mort.

Le Touareg, au contraire de la femme, a toujours le bas de la figure jusqu'au milieu du nez voilé par un morceau de son turban. Jamais, en quelque circonstance que ce soit, on ne le voit à visage découvert.

Le costume des Touaregs se compose de la tunique noire du Soudan, — de Kano de préférence, — d'un pantalon long de même couleur ou blanc, et d'un turban. J'ai vu nombre d'entre eux qui, par le port constant du turban qu'ils serrent très fortement autour de la tête, avaient un bourrelet de chair d'un doigt d'épaisseur autour de la base du crâne. En route, ils serrent à la taille leur vêtement flottant au moyen d'une lanière de cuir.

Ils portent en grand nombre sur la poitrine, retenus autour du cou par de fins cordons de cuir tressé, des sachets de cuir ou de métal renfermant des amulettes préservatrices: ils ont autour des bras des bracelets et des cornes contre le mauvais œil.

Leurs armes consistent en un poignard fixé le long du bras gauche par un bracelet de cuivre et un sabre souvent supporté de même; ces deux armes, ainsi que je l'ai déjà dit, ont toujours une poignée en forme de croix latine, garnie de cinq clous généralement en cuivre qui figurent la même croix. Souvent ils ont le sabre haoussa, qui alors est suspendu autour du cou par un fort cordon de coton tressé, terminé par deux gros glands. Ils portent en outre une longue lance en fer, agrémentée parfois d'incrustations de cuivre, et deux ou trois traits en fer à plusieurs pointes acérées et aiguisées qu'on appelle fer teda et que les Toubbous désignent sous le nom de Diaugar-Maugal. Ajoutez enfin un bouclier de cuir.

Les Touaregs dédaignent en général l'emploi des armes à feu.

III

ORGANISATION POLITIQUE. — CASTES. — ESCLAVES

Les cinq grandes confédérations que nous avons citées ont leur organisation propre, identique pour chacune d'elles. Toutefois, une suprématie morale existe en faveur des Hoggars.

L'organisation de chacune des confédérations comprend trois castes distinctes ; les Nobles, les Tributaires et les Esclaves. Les Nobles ou *Ehaggaren* forment un certain nombre de tribus dont les membres sont avant tout guerriers. Les tribus nomment le roi (Amenoukal), qui gouverne avec l'assistance d'un conseil. L'autorité de l'Amenoukal ne vaut que ce que vaut l'homme qui est investi de la charge et dans le sein de la tribu se développent souvent des personnalités qui contrebalancent et quelquefois annihilent par leur influence ou celle de leurs clients le pouvoir royal. L'autorité de l'Amenoukal n'est effective qu'en temps de guerre ou en cours de razzia.

Chaque tribu nomme en outre un chef (Am'rar).

La succession dans la famille royale a lieu comme presque partout au Soudan, en ligne collatérale : le fils aîné de la sœur succède à son oncle en vertu de la noblesse du ventre.

Au-dessous des Nobles sont les Tributaires ou *Imrad*. Ce sont des tribus de même race pour la plupart, mais qui pour une cause quelconque ont été déclarées déchues du rang de Nobles ou encore des tribus indigènes soumises par la conquête. Les Imrad sont dans un état de demi-servage, doivent redevance aux tribus nobles dont elles dépendent et sont exclues de certains privilèges suivant la volonté de leurs maîtres. Les Imrad sont fixés à demeure au sol et sur nombre de points dans des villages[1], au lieu d'habiter sous la tente de cuir comme les Nobles.

Au-dessous des Imrad sont les esclaves qui proviennent du Soudan et sont répartis soit dans l'entourage des maîtres pour les travaux domestiques, soit parmi les tributaires.

1. Barakat, par exemple, pour les Azguers auprès de Ghat, et les nombreux villages de l'Aïr.

IV

LA VIE AU DÉSERT. — CHAMEAUX ET MÉHARIS. — GUERRE, RAZZIA. — LES HAINES DE RACE. — LE MASSACRE DE LA MISSION FLATTERS. — LE MEURTRIER DE MADEMOISELLE TINNÉ.

Les nobles passent la vie sous la tente, déplaçant leurs campements suivant la saison et les ressources fourragères qu'ils trouvent pour leurs chameaux.

L'élevage du chameau ordinaire ou chameau de charge et du méhari ou chameau de course, constitue la principale richesse du Touareg. Le premier lui permet de se déplacer avec sa famille et sa fortune, de transporter d'un bout à l'autre du Sahara, pour les amener aux divers marchés, les produits de son sol et de son industrie, d'aller au loin chercher les dattes indispensables aux nomades pour les voyages et les courses lointaines.

Le second est l'animal de selle, il lui sert à la guerre, pour les razzias, pour les courses rapides, pour ces raids à grande distance où, semblable à un oiseau de proie, il fond à l'improviste sur la caravane de marchands inoffensifs, qui n'a commis que le crime de ne point le prévenir de son passage à trois ou quatre cents kilomètres parfois de son propre territoire.

Le chameau nourrit de son lait le nomade[1]; mort, il lui donne sa chair; de son poil, on tisse des étoffes épaisses, chaudes, presque imperméables à la pluie et au soleil dont on confectionne des tentes, des sacs à charge, etc.

Rarement un chameau, sauf par accident, meurt de sa mort naturelle; quand il devient incapable à tout service, on le tue pour en manger la chair. On sait à cet égard les prescriptions du Coran qui veut que tout animal dont la chair doit servir à la nourriture du croyant soit saigné, la gorge tournée vers La Mecque. Le chameau est le seul animal pour lequel on enfreigne cette prescription; on le fait

1. Les Touaregs confectionnent aussi avec le lait une sorte de fromage sec très dur qui a l'apparence d'une galette de biscuit et qu'ils emportent dans leurs courses.

accroupir le poitrail tourné vers l'est et, au moyen d'un long poignard, le sacrificateur lui perce le cœur. L'animal est ensuite disséqué, la chair est séparée des os et découpée en fines lanières qu'on fait sécher au soleil : elle sert sous cette forme à la nourriture de la famille et pour les voyages.

La viande de chameau est, je crois, peu nourrissante, elle a un goût légèrement salé. Dans les caravanes, quand on tue un animal fatigué, le cœur appartient de droit au guide. Le rognon est un morceau très délicat.

La guerre se fait toujours sur un défi préalable entre deux tribus ; la plupart du temps, le combat, qui a lieu en champ clos, se réduit à une série de combats singuliers.

Les razzias ont toujours ou presque toujours pour objectif des troupeaux de chameaux que l'on tente de surprendre dans les pâturages éloignés du camp de la tribu ennemie. Le Touareg, entre tous au désert, excelle dans ces coups de main à longue distance qui, pour réussir, doivent surprendre l'adversaire en pleine sécurité ; il apporte dans ces entreprises un esprit de décision et d'audace qui le fait redouter dans le désert entier. Chambas, Toubbous, Oulad-Sliman sont ceux contre lesquels il opère de préférence et comme, depuis plusieurs siècles, se succèdent les attaques et les représailles souvent heureuses, il règne entre ces diverses peuplades un état de haine continue. Parfois des échecs terribles sont la terminaison de ces razzias : si la tribu assaillante se trouve surprise loin de ses tentes, elle est presque toujours taillée en pièces et réduite pour un temps plus ou moins long à l'impuissance jusqu'à ce qu'elle ait pu réparer ses pertes qui portent évidemment sur la partie la plus virile de la nation. On cite au désert l'anéantissement presque complet, à deux reprises, des Oulad-Sliman du Kanem, à la suite de rencontres avec les Touaregs.

L'hostilité constante des nomades que je viens de citer, les uns vis-à-vis des autres, a ce bon côté d'assurer aux routes une sécurité relative. Pour razzier une caravane annoncée comme partie du Bornou ou du Fezzan, plus souvent de faibles partis s'aventureraient sur les routes, s'ils ne craignaient d'être surpris eux-mêmes par un adversaire supérieur et prévenu.

D'ailleurs, au désert, tout être vivant est l'ennemi. Aussitôt qu'un homme isolé paraît à l'horizon, la caravane prend des dispositions de combat; jamais on n'arrive à un puits sans que quelques hommes se soient détachés pour aller le reconnaître.

Pour attaquer une caravane, les nomades envoient toujours des éclaireurs qui tentent sous tous les prétextes de se mêler à elle, la plupart du temps sous couleur de demander de la nourriture ou de l'eau. Les attaques ont presque toujours lieu de nuit, souvent aux puits.

Lorsqu'une caravane arrive à un puits, si elle y doit rester plusieurs jours, les chameaux partent aux pâturages pour ne revenir que le jour du départ. Si les pâturages sont à quelque distance, la situation de la caravane est toujours périlleuse, parce que c'est de ce côté que les nomades porteront leur attaque et qu'il faut à la fois garder le bill (troupeau) et le camp.

A ce propos, je donnerai une version inédite, mais authentique, du massacre de la mission Flatters, à Bir-Guerrera.

On sait, par des survivants qui l'ont raconté, que la caravane avait été intentionnellement disséminée par les guides sur un long parcours. En arrivant au puits, le colonel avait l'intention d'attendre que ses différents échelons eussent rallié; aussi donna-t-il l'ordre de conduire le bill au pâturage, en fixant au troisième jour la date du départ.

Tout à coup, quel ne fut pas son étonnement de voir le bill revenir vers le camp dans la journée! Il demanda une explication qu'on ne put lui fournir, et donna l'ordre à nouveau de reconduire les chameaux aux pâturages. En dépit de l'ordre donné, les chameaux, au nombre de deux ou trois cents, poussés derrière par des hommes que le colonel ne pouvait voir, continuaient à avancer formant un arc de cercle pour envelopper les tentes. Surpris d'abord de cette manœuvre, l'infortuné Flatters comprit bientôt qu'il était attaqué et que l'ennemi se servait de ses animaux comme d'un rempart vivant. Aussitôt il sauta sur ses armes, et, dans l'espoir d'effrayer les animaux, il ouvrit le feu sur les chameaux. La masse avançait toujours, les Touaregs, à coups de lance, contenant en arrière les animaux. Le cercle allait se rétrécissant sans cesse, les tentes étaient renversées, les bagages foulés aux pieds des animaux. Le colonel brûla les munitions

qu'il avait sous la main; mais, cerné de toutes parts, ne pouvant plus faire usage de ses armes, il fut traîtreusement percé d'un coup de lance, puis achevé sur l'instant avec les quelques hommes qu'il avait autour de lui.

Je tiens ce récit de la bouche du Yousbachi Asker Zaptié[1] de Mourzouk, qui lui-même l'avait reçu d'un témoin oculaire.

Telle est une des nombreuses ruses des Touaregs. Une autre, dont ils font usage fréquemment, consiste, lorsque par divers artifices ils ont pu se faire accepter dans un camp, à se prendre tout à coup de querelle, sans prétexte, soit entre eux, soit avec un membre de la caravane. Si on se laisse prendre au piège en tentant de s'interposer dans la querelle, c'en est fait : en un instant la rixe devient générale et le camp est à leur merci.

Ainsi en advint-il de la malheureuse mademoiselle Tinné. Partie de Mourzouk en 1870, pour aller à Ghat, sous la conduite du neveu d'Iknouken (Anaivakal, des Touaregs Azguers, elle fut assassinée dans son camp à la suite d'une rixe de ce genre. Les Touaregs, ses guides, ont certainement pris part au complot et au pillage, mais il est avéré pour moi aujourd'hui que celui qui traîtreusement l'assassina était un Arabe, Oulad Bou Sef.

Le même capitaine de gendarmerie qui m'a donné la version que j'aie rapportée du meurtre du colonel Flatters m'a dit avoir très bien connu cet homme qui ne niait pas son forfait; il s'appelait Etman boun Badia. Non seulement il a vécu impuni dans sa tribu aux environs de Gouriau, mais il allait fréquemment à Tripoli, connu de tous. Toutefois, il avait encouru la réprobation générale pour avoir tué une femme, la Bent el Re (fille de roi, nom que les Arabes avaient donné à mademoiselle Tinné, à cause de sa richesse).

Les Arabes qui le redoutaient voient la main de la Providence dans la manière dont il trouva la mort. C'était il y a trois ans environ; dans un pacage voisin de sa hutte était venu s'établir pour quelques jours un jeune Arabe, avec sa vieille mère, sa tente et deux chameaux. Etman le somma sans raison de partir : il demanda deux jours pour faire reposer

1. Capitaine de gendarmerie.

ses chameaux. Le troisième jour, Etman revint et voulut faire lever par la violence la vieille femme, après avoir abattu la tente. L'enfant lui fit observer qu'il commettait une mauvaise action. Etman insista; froidement l'enfant, prenant son fusil, le mit en joue et l'abattit. Ainsi mourut, de la main d'un enfant armé d'un mauvais fusil, celui qui s'était souillé du meurtre d'une femme et qui ne sortait jamais qu'avec un fusil-revolver à seize coups.

V

COMMERCE. — INDUSTRIE. — ROUTES COMMERCIALES DU SAHARA.

Le commerce du Sahara est surtout un commerce d'échange. Les marchés principaux du Sahara fréquentés par les Touaregs sont : Ghadamès, Ghat, In Salah, Bilma et Tombouctou.

Sur ces marchés, les Touaregs apportent quelques céréales, des cuirs tannés, des plumes d'autruche, quelques armes, des lances et des boucliers très résistants et légers faits de la peau de l'antilope leucoryx. Ils prennent en échange des étoffes, des vêtements et aussi des dattes.

Chaque année une grande caravane de trois à quatre mille chameaux, appelée Aïri, se forme à Aghadès (Air) et se rend à Bilma (oasis de Kaouar). Elle y apporte des céréales dont l'oasis manque complètement pour en faire échange contre le sel renommé de Bilma. Ce déplacement a lieu vers fin septembre. Elle reste un mois environ à Kaouar, rentre à Aghadès où elle se joint aux caravanes venant de Ghat, et de conserve toutes font route pour Zinder. Là, l'Aïri se disloque; une faible partie se portant sur Sokkoto et Katsena, la plus grande continuant sa route sur Kano. Elle arrive en général à Kano dans le courant de janvier.

A Kano, l'échange du sel se fait contre des étoffes du pays, qui, par ce moyen, se répandent dans tout le Sahara.

Pour le retour, la caravane charge les produits que les négociants de Kano expédient sur Ghat et Ghadamès.

En dehors des profits de leur commerce propre, les Touaregs vivent encore des tributs qu'ils imposent aux caravanes qui traversent leur pays. Moyennant ces redevances, les caravanes jouissent d'une sécurité relative. Cependant, sur la route de Ghadamès à Kano, par Ghat, les caravanes ne peuvent circuler : les négociants sont obligés de prendre à loyer les chameaux des Touaregs Azguers de Ghadamès à Assiou, ceux des Kel Oui d'Assiou à Zinder et Kano.

Nous avons dit plus haut quelles sont les diverses routes commerciales du Sahara et les confédérations auxquelles elles ressortissent.

VI

LES TOUAREGS AOULIMMIDEN ET TOMBOUCTOU. — LE MARCHÉ DE TOMBOUCTOU. SES RESSOURCES, SON AVENIR. — CONCLUSION.

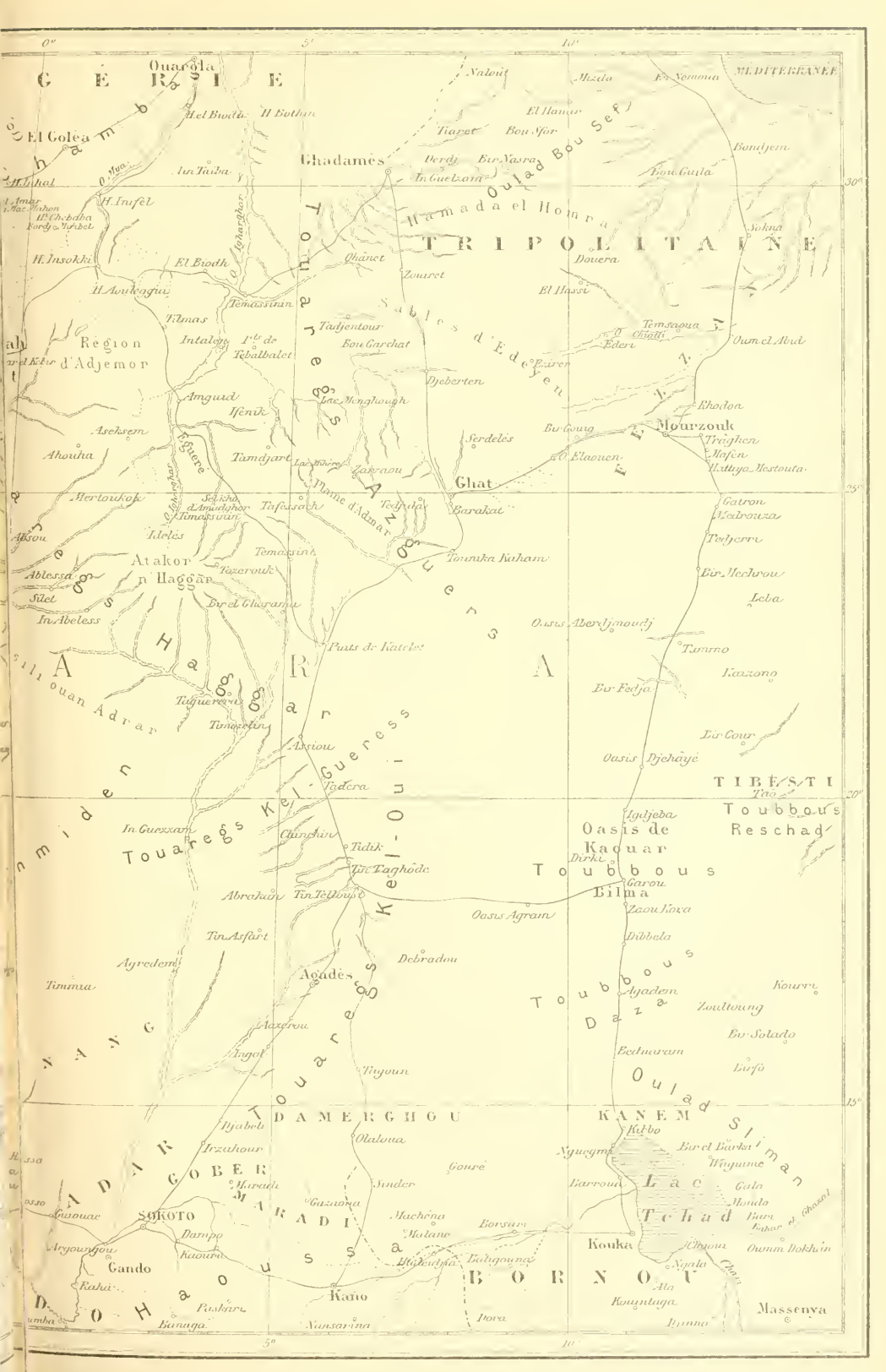
Les Touaregs Aoulimmiden ont leurs campements surtout à l'est et au nord de Tombouctou. Leurs pays tributaires sont les pays haoussa du Gober et du Maradi, l'Adar et l'Immanan.

Nous avons vu dans l'étude historique de Tombouctou comment les besoins des nomades avaient amené la fondation d'un marché qui, au cours des âges, était devenu une cité riche et prospère par le commerce, et un foyer de lumière et de science, par la présence des nombreux lettrés qu'attirait sa renommée. Nous avons vu comment, grâce à l'instabilité politique des pays qui pouvaient la protéger, Tombouctou peu à peu s'est acheminée à la ruine.

Présentement sa population ne dépasse pas dix à douze mille habitants formés d'Armat (les anciens Rouma, probablement), de Sonrhaï, et d'Arabes commerçants de Ghadamès et du Maroc. A l'époque du Marché, c'est-à-dire à l'époque des basses eaux du Niger, il faut compter en outre une nombreuse population flottante fournie par des caravanes qui viennent du nord et du sud.

La ville, qui depuis la mort de Tidiani est sortie de la tutelle du Macina, est administrée par une Djemma (conseil), à la tête

Echelle 1: 11 500 000
Détroit de Gibraltar
Alger
Tunis
Fez
Tripoli
le Caire
Mer Rouge
Arabie
Sahara
Tombouctou
Kouka
Lac Tchad
Bornou
Kano
Kouroudougou
Goundia
Salaga
Kotonou
St Louis
G. de Guinée
Libreville
Equateur
Congo
St Paul de Loanda
Comores
Zambèze
Madagascar
la Réunion
le Cap
C. de Bonne Espérance
OCÉAN INDIEN
MAROC
Tafilet
Mouinoul
Ras el Ma
Beni Abbés
Adghar
Gourara
Touat
Tichma
Tamentit
Inefek
Doui Menia
Taourirt
Hassian Tardjan
O. el Atchan
O. Saoura
Ouallen
El Khansi
Er Raoua
Ouan Djerem
Am Ranem
H. Touil
El Biar
Taoudeni
Désert
el Djouf
Ouadan
Idjafou
Imodhelan
Oualata
Araouan
El Djmia
Manoun
Kel In Tebelia
El Mabrouk
H. Abelbout
El Amugdar
Hassein
H. Tiraga
Bakassar
Bamba
Tinrassan
Tombouctou
Korioume
Kabara
Niger
Fleuve
Goundam
Ile Cora
Fagona
Gogo
Gona
Ansongo
Basikounou
Mbodougou
Banay
Bambara
Lac Débo
Banandougou
HOMBORI
Tichit
Tougha
TAGANT
EL HODH
Touareg
Lambeidia
Aboili
Khassambara
Yoro
SOUDAN FRANÇAIS
MACINA
Fisara
Goumbou
Ouasebougou
Mopti
Kanduagara
Hamdallahi
Segala
Diafarabe
Say
Djenne
Sansanding
Segou-Sikoro
Sonrha
Iyibo
Dori
Zebba
Pensa
Kaya
Ourgou
Ponga
Ouro-Adjeri
Sénégal
KAYES
Médine
Dhala
Bafoulabe
Ba-Oulé
Sambabougou
Koundou
Kita
Tinkisso
Tinbé
Baminako
Baguinta
Yamina
San
Larfiera
Yako
Yaba
Lari
Bankousso
Dima
Kouoro
Kinian
Nofidi
Lebaya
Falémé
Niger
Sikaso
YATENGA
Ouaghadougou
Noungou
MOSSI
Bossora
Gravé par E. Hausermann


0°
5°
10°
30°
25°
20°
15°
5°
10°
Ouargla
G E R I E
El Golea
Ghadamès
Oulad Bou Sef
Hamada el Homra
TRIPOLITAINE
Nalout
Mizda
Bou Nemoura
MEDITERRANÉE
El Hamar
Tiaret
Bou Sfor
Bondjem
Verdj
Bir Nasra
In Guezzam
Bou Gula
Sokna
Douera
El Hassi
Ouanet
Zouret
Temassinin
Tilmas
Intalaye
Ft. de Tebalbalet
Region d'Adjemor
Tadjentour
Bou Garchat
Sables d'Edeyen
Temsaqua
Eder
Oum el Abid
Djeberten
Lac Menghough
Amguid
Ifenik
Aseksem
Ahouha
Figuera
Tamdjart
Zaouia
Ghat
Serdeles
Bir Gong
Mourzouk
Tréghen
Hofen
Hattya Mestouta
Rhodoa
Merloukoh
Tafessasch
Tedjerdi
Barakat
Gatron
Madrouza
Tedjerri
Idelès
Temassinin
Tounka Kaham
Atakor n Haggar
Tazerouk
Ablessa
Silet
In Abeless
Bir el Gharama
Bir Mechrou
Leba
Oasis Aberdjmoudj
Puits de Kattelet
Tanno
Kazono
Bir Fedja
Tidjerena
Timaretin
Assiou
Tadera
Bir Cour
Oasis Djehaye
TIBESTI
Tao
Toubbous
Reschad
Touaregs Kel-Ouï
In Guezzam
Chinchin
Tidik
Bir Taghôde
Oasis de Kaouar
Dirki
Toubbous
Garou
Bilma
Abrakan
Tin Telloust
Oasis Agram
Zaou Kora
Tin Asfart
Dibbela
Agredem
Debradou
Timma
Agadès
Agadem
Kourri
Zoultoung
Bir Solado
Aazerou
Ingal
Tigoun
Bedmaram
Lufo
Oulad Sliman
DAMERGHOU
KANEM
Pjabeli
Irzahour
Olatoua
Kubo
Ngurgmi
Bir el Barka
Wiguime
Goure
Barroua
Lac Tchad
Gala
Mondo
Gazaoua
Machena
Borsari
Kouka
Oroua
Oumm Dokhin
Ngala
Alla
Kounduga
Massenya
Pora
Nansarina
Kano
Paskari
Bunuga
Gando
Argounou
Kaura
Dampo
SOKOTO
Guouac
GOBER
MARADI
Sinder
Muradi
Tessaoua
Mafoudka
Bidigouna
BORNOU
Haoussa
Chari
Yaou
Ghazal
Bahr
Rahai
Dumba

de laquelle est un El Kaïya, choisi parmi la caste des Roumas.

Les Touaregs tiennent désormais Tombouctou sous leur dépendance absolue, tant par le nord que par le sud. Au nord ils sont maîtres des routes de Taoudeni et de Ghadamès; au sud ils sont établis à Kabara, port de Tombouctou. Convoyeurs ou protecteurs des caravanes qui entrent dans la ville, ils peuvent à leur gré pressurer les maisons arabes.

En résumé, au moment de notre occupation, ces jours derniers, Tombouctou était un marché en la possession des Touaregs Aoulimmiden.

Quelle est l'importance du marché de Tombouctou?

Tombouctou n'est pas, comme Kano, par exemple, un centre producteur; c'est, à mieux dire, un entrepôt. Il ne faut pas, en effet, tenir compte de la faible industrie locale, le tissage d'étoffes indigènes fait par les esclaves noirs des commerçants arabes: en général, les étoffes de cette sorte, qui se vendent sur le marché, viennent du Macina et du Mossi.

Tombouctou a son importance comme entrepôt des sels de Taoudeni, mine de sel gemme située à une quinzaine de jours de marche au nord, sur la route du Maroc. Le sel de Taoudeni est acheté par les Arabes avec les produits qu'ils ont importés du nord ou obtenus sur place par d'autres échanges. Ces sels sont découpés sous forme de dalles du poids de trente kilogrammes environ. Ils se répandent dans toute la boucle du Niger et dans le bassin du Sénégal, soit par les caravanes d'Armat qui vont les porter à Dori et à Djenné pour les échanger contre les bandes de toile du Mossi ou contre les étoffes célèbres du Macina, soit par des caravanes qui, venant du sud et du sud-ouest, viennent directement l'acheter sur le marché.

Les caravanes viennent par Djenné, Bandiagara, Sansanding, des pays les plus lointains, Gondia, Salaga, Kong, Ouvrodougou, Bouré. Elles apportent à Tombouctou, en échange du sel, des esclaves, des noix de cola, de l'or.

Les esclaves ainsi achetés par les Arabes ne font plus l'objet d'un trafic important avec les pays arabes de la côte de la Méditerranée; ils sont surtout revendus aux tribus qui exploitent les mines de sel, et aux Touaregs qui les envoient dans leurs colonies agricoles de l'Adar et de l'Immanan.

Les colas sont consommés sur place.

L'or est dirigé par caravanes avec des peaux tannées, quelques dépouilles d'autruche et un peu d'ivoire, sur Ghadamès et le Maroc.

De ce commerce dont nous venons de parler et qui ne dépasse pas quelques millions, les Touaregs vivent, parce que, de gré ou de force, par persuasion ou violence, ils obtiennent de la ville et des négociants de grosses contributions. C'est là, pour eux, une satisfaction d'orgueil et de lucre en même temps.

Mais les nécessités, d'autre part, qui ont amené la création de Tombouctou n'ont pas cessé d'exister. Les Touaregs ont besoin du marché de Tombouctou parce qu'ils s'y approvisionnent d'esclaves, de vêtements, de colas, de sel, en échange de leurs céréales[1], des produits de leurs troupeaux, bœufs, moutons, chameaux.

Ajoutons enfin que les Touaregs, avec leurs céréales, sont nécessaires à l'existence même de la ville, qui ne possède pas de territoire cultivable, et qui eût souvent été affamée sans eux, chaque fois que la guerre a interrompu les communications avec le Macina, dont Tombouctou tire en temps ordinaire, pour la plus grande partie, sa subsistance.

La question étant ainsi bien définie à ses divers points de vue, quelles conséquences peut avoir l'occupation de Tombouctou :

1° Au point de vue politique;

2° Au point de vue du marché;

3° Au point de vue touareg?

1° Au point de vue politique :

Notre occupation ne saurait donner d'importance politique à une ville qui, par sa situation, nous l'avons vu, n'en peut posséder.

Pour donner satisfaction aux rêves caressés par nombre d'hommes, et non des moins éminents, nous ajouterons cette

1. Ces céréales proviennent des colonies agricoles touaregs de l'Adar, de l'Immanan.

réserve qu'il pourrait en être autrement le jour où Tombouctou sera le centre d'où rayonneront des voies ferrées dans toutes les directions de la rose des vents. Nous lui souhaitons cet avenir, sans le croire prochain.

2° Au point de vue du marché :

Tombouctou, en tant que marché, a vu son importance sans cesse décroître, et cette décadence ne peut que s'accentuer, parce que de plus en plus les routes se multiplient par lesquelles les produits manufacturés arrivent sur les marchés du Soudan que Tombouctou pouvait pourvoir. L'importation directe du sel d'Europe suivra ces mêmes voies.

C'est donc en moins grand nombre que les esclaves, surtout par le fait de notre présence, y afflueront. Comment se recruteront dès lors les ouvriers des mines de sel ?

3° Au point de vue touareg :

La prise de Tombouctou porte un coup fatal à l'influence touareg. Ce sont de gros revenus qui leur échappent, et ce qui fait pour le présent peut-être la joie des commerçants arabes délivrés de leurs intéressés protecteurs, pourra faire leur perte dans l'avenir, car les Touaregs empêcheront le passage des caravanes venant du Sahara.

Frappés dans leur orgueil, lésés dans leurs intérêts de lucre, les Touaregs seront surtout atteints par la fermeture du marché d'esclaves qui leur rendra difficile le recrutement de leurs agents de culture.

Telles sont les conséquences de l'occupation de Tombouctou. Terminons en disant que maîtres de Tombouctou désormais, nous devons y rester. L'honneur du pavillon est engagé !

COMMANDANT MONTEIL.

LE MARIAGE DE CHIFFON[1]

VII

Le lendemain matin, Chiffon, couchée au milieu de la pelouse, jouait avec Gribouille en attendant l'heure de son cours, lorsque l'oncle Marc, s'approchant d'elle, lui dit d'un ton bourru :

— Aubières est parti !...

Elle se dressa, d'un bond :

— Comment parti !... parti pour où ?...

— Pour Paris... où il va se secouer un peu... il en a besoin, le pauvre garçon !...

— Ah !... — dit la petite — tu m'as fait une peur !... j'ai cru qu'il était parti pour toujours !...

— Ça t'aurait fait de la peine ?...

— Je t'en réponds !...

— Le chagrin d'Aubières m'a désolé... mais, au fond, à présent que tout ça est terminé... je peux bien te dire, mon Chiffon, que je trouve que tu as bien fait...

— A la bonne heure !... Et papa ?...

— Papa aussi...

1. Voir *la Revue* des 1er et 15 Février.

— Alors, tout est pour le mieux!... Tu montes à cheval, ce matin?...

— Non... j'ai des lettres à écrire... C'est que, je ne t'ai pas dit... j'ai une grande nouvelle à t'annoncer... la tante de Crisville est morte!...

— Ah!... — fit-elle, indifférente — ça n'est pas ma tante, à moi... et je ne la connaissais pas!... toi non plus, du reste... puisqu'elle ne quittait plus le Midi...

— Je ne l'avais pas vue souvent... mais j'étais son filleul...

Et l'oncle Marc continua paisiblement :

— Je viens d'apprendre qu'elle m'a légué toute sa fortune...

— Toute sa fortune!... — s'écria Coryse, étonnée, — mais c'est elle qu'on appelle la tante de Carabas!... c'est elle qui est si, si riche!...

— C'est elle qui « était » si, si riche, la pauvre femme!...

Chiffon sauta au cou de l'oncle Marc, tandis que Gribouille, imitant le mouvement, lui sautait aux jambes.

— Oh!... que je suis contente!!!... que je suis contente que ça soit toi!... ça t'ira si bien, à toi, beaucoup d'argent!...

— Lâche-moi donc!... tu m'étrangles!... — dit brusquement Marc de Bray, cherchant à se dégager, — je t'ai déjà répété cent fois que tu es trop grande pour te suspendre comme ça, en bébé!... ça ne se fait pas!...

— Pardon!... j'oublie toujours!... Et qu'est-ce que tu vas en faire, dis, de tout cet argent-là... pour commencer?...

— Pour commencer, je vais voyager...

— Oh!... — murmura l'enfant, toute saisie, — tu vas t'en aller... toi aussi?...

Et, appuyant sa tête contre l'épaule de l'oncle Marc, elle se mit à pleurer silencieusement.

— Es-tu bête, voyons?... — fit-il avec impatience.

Elle répondit, d'une voix inintelligible :

— Pardon!... c'est que, vois-tu, je suis énervée... je ne sais pas ce que j'ai!... tout à l'heure, c'est M. d'Aubières qui m'aimait bien et qui s'en va... à présent, c'est toi!...

Ses larmes redoublèrent, et elle conclut :

— C'est que, des gens qui m'aiment... il n'en pleut pas, tu sais?...

— Voyons, mon Chiffon, je ne pars pas pour ne plus

revenir!... je ne vais pas faire le tour du monde, sois tranquille!... la France me suffit... ailleurs, j'ai le spleen!...

— Pourquoi dis-tu le spleen?... au lieu de dire le mal du pays?... il n'y a pas de honte à l'appeler comme ça?... Je déteste qu'on parle anglais!...

— Je vois avec plaisir que ça va mieux, Chiffon!... ta petite nature reprend le dessus... oui!... gronde-moi tant que tu voudras, va!... mais ris!... c'est tout ce que je veux...

— C'est maintenant que tu vas pouvoir en faire, de la politique?... cette fois-ci, ça ne sera plus le petit type à l'orgeat de la dernière fois qui passera, hein?... En voilà un argent qui arrive bien!... il y a encore un mois avant les élections... tu as le temps de le tomber, l'élève aux « bons Pères!... » qui ment aux ouvriers... qui ment aux gens du monde... qui ment tout le temps!... oui, tu le tomberas... et en voilà une chose qui me fera plaisir!...

L'oncle Marc demanda en riant :

— Est-ce par intérêt pour moi, ou par antipathie pour mon concurrent?...

— C'est les deux!... Et la charité?... je pense que tu vas la faire en grand, à cette heure?... toi qui t'en donnais déjà des bosses quand tu n'étais pas riche!...

— Comment le sais-tu?...

— Je connais tes pauvres, donc!... et quand je vais chez eux, ils me parlent de toi tout le temps... c'est d'ailleurs pour ça que j'y vais, chez eux... car, sans ça, autant en choisir d'autres qui ne t'auraient pas, s' pas?...

— Comment se fait-il que, s'ils te parlent de moi, ils ne me parlent jamais de toi?...

— Parce que moi, je leur défends!... je leur dis : « S'il savait que je viens chez vous... qu'il risque de me rencontrer, vous ne le reverriez plus... plus jamais... parce que lui, il se cache pour donner, comme un autre pour voler... » Est-ce vrai, ça?...

— Quelle drôle de petite fille tu fais!... si ta mère...

— Ah!... à propos!... est-ce qu'elle le sait?...

— Quoi?...

— Que tu hérites?...

— Oui...

Chiffon se mit à rire.

— Ben, elle a dû faire un rude nez!... car, tout en ayant l'air de dire que la tante de Carabas laisserait sa fortune à des bonnes œuvres, elle a toujours espéré, dans son fin fond, que ça serait papa et toi qui l'auriez, la fortune!... et, comme il n'y a de vrai que la moitié de ce qu'elle espérait, et que c'est pas la bonne moitié, elle doit être dans un état...

Puis, revenant à ce qui l'intéressait, elle demanda tristement :

— C'est maintenant que tu vas t'en aller, dis?...

— Pendant quelques jours pour des affaires... mais je reviendrai bien vite...

— Oui... reviens!... tu n'as que le temps pour les élections... c'est moi qui vais t'en faire, une propagande!... ah! le pauvre vieux Jean!... il va falloir qu'il trotte à pied et à cheval!...

Et, comme le vicomte riait, elle reprit :

— Tu t'en moques, de ma propagande?... tu as tort!... je suis très populaire, moi, sans que ça paraisse... très!...

Puis, passant à autre chose :

— Ce que je me réjouis de voir les têtes des gens qui ne t'aiment pas... et il y en a beaucoup...

— Comment?... il y en a beaucoup?...

— Oh! à Pont-sur-Sarthe... je ne parle pas de Paris!... pendant les trois mois que nous passons à Paris, je ne sais ni ce que tu fais, ni si on t'aime ou pas... tandis qu' ici, c'est tout différent... je vois ce qui se passe...

— Et qu'est-ce que tu vois?...

— Que, excepté quelques amis, tout le monde te déteste...

— Je n'ai cependant rien fait pour ça!...

— Si!... tu as fait tout ce qu'il faut!... tu vis tout seul, et, à Pont-sur-Sarthe, on ne pardonne pas ça!... ailleurs non plus, du reste!...

— Mais, je ne vis pas tout seul!...

— Si!... tu dis zut aux visites, aux dîners, au cercle, aux bals, aux matinées, aux « saluts » des Pères, aux garden-parties!... zut aux jeudis de madame de Bassigny!... zut à tout ce qui t'embête!... et tu as bien raison, parbleu!... seulement, faut pas croire que c'est comme ça qu'on se fait aimer des imbéciles...

— Oui... je suis un ours... j'ai tort!...

— Pourquoi, tort?... qu'est-ce que ça te fait?... d'autant plus que, à présent, quoi que tu fasses, on t'adorera tout de même, va!... et ce qu'on te demandera en mariage!... Dis donc?... c'est pas un secret, s' pas?...

— Quoi?...

— Ton héritage?...

— Non!... je ne vais pas crier sur les toits que j'hérite, mais je ne suis pas fâché qu'on le sache...

— Tiens!... — fit Chiffon, surprise, — toi qui es toujours si indifférent à l'effet que tu produis... pourquoi désires-tu qu'on sache que tu deviens riche?...

— Tout bonnement parce que je ne veux pas qu'on puisse croire, en me voyant dépenser beaucoup d'argent pour mon élection, que je suis soutenu par un comité quelconque... cette façon de faire de la politique avec l'argent des autres m'écœure profondément... je la trouve tout à fait salissante...

— Je ne vois pas trop quel comité pourrait te soutenir... puisque tu te présentes avec des idées à toi, sans te rattacher à aucun parti?...

— C'est vrai!... mais on le dirait tout de même...

— C'est égal! — déclara Coryse, dont les yeux luisaient drôlement, — je vais bien m'amuser ce matin!... Quelle heure est-il?

L'oncle Marc regarda sa montre :

— Neuf heures moins un quart...

— Alors, j'ai le temps en me dépêchant...

De toutes ses forces elle appela :

— Jean!...

Le vieux cocher parut à la porte de l'écurie, où il revenait toujours, poussé par l'habitude, dès que sa petite maîtresse ne se servait pas de lui.

— Habille-toi vite!... nous sortons tout de suite!... dépêchons-nous... il faut que je sois dans dix minutes à la place des Girondins...

La femme de chambre traversait la cour, allant de la maison aux communs ; Coryse cria :

— Est-ce que madame la marquise est sortie?...

— Non, mademoiselle...

— Alors, tout va bien!... — murmura la petite — j'avais peur qu'elle ne fût déjà là-bas...

Et, envoyant un baiser à l'oncle Marc, elle disparut en riant.

Un quart d'heure plus tard, Chiffon sonnait à la grille des Jésuites.

— C'est bien à cette heure que le Père de Ragon dit sa messe, n'est-ce pas?... — demanda-t-elle au Frère portier qui lui ouvrait.

— Oui... mais il finit... il va être neuf heures!...

Au lieu d'entrer dans la chapelle, Coryse resta dans le jardin. Elle allait et venait, toute souple dans sa blouse de batiste rose pâle: son gai visage enfoui au fond d'une grande capeline de paille d'Italie couverte de roses. Et, surveillant de l'œil la porte de la petite église, elle pensait joyeusement :

— Lui... il ira d'abord à la sacristie... mais comme il n'y a pas d'autre sortie, il faudra bien qu'il passe par ici... je ne peux pas le manquer... en attendant, toutes ces dames vont arriver... et je placerai ma petite nouvelle à plusieurs... ce que ça va être amusant!...

Oubliant complètement où elle était, elle esquissa un petit pas guilleret, à la profonde stupéfaction du Frère portier, qui la regardait de sa loge. Et le vieux Jean, qui pourtant connaissait les allures de Chiffon, fut lui-même surpris de cet accès de gaieté. Il demanda, l'air ahuri :

— Mais quoi qu' vous avez donc à c' matin, mam'selle Coryse?...

Elle s'arrêta, un pied en l'air, et répondit en riant :

— Je te raconterai ça en route!... en attendant, va dormir sur ton banc d'hier, si tu veux?... seulement, tâche de choisir une pose plus gracieuse...

La porte de la chapelle, en retombant avec un bruit sourd, fit tourner vivement la tête à Coryse, et elle vit le petit Barfleur qui sortait de la messe. Il avait un veston bleu infiniment court et serré, et un pantalon à très grands carreaux de beaucoup de nuances. La cravate — énorme — montait par derrière très haut dans le cou, cachant presque complètement le col de la chemise. Dans ce costume, il apparut à Chiffon plus chétif et plus rabougri que jamais. Pas laid, d'ailleurs, et assez distingué en dépit de sa taille exiguë et de ses vête-

ments à la mode de demain. La petite marchait déjà au-devant de lui, prête à lui dire tout simplement bonjour, mais, la voyant seule, il salua sans s'arrêter, avec une extrême correction et, allant se poser à une cinquantaine de mètres, il parut attendre, lui aussi, la sortie de la messe.

— Il guette madame Delorme!... — pensa Chiffon, qui depuis longtemps avait deviné que madame Delorme, la très jolie femme d'un notaire de Pont-sur-Sarthe, trouvait le petit Barfleur à son gré.

En effet, madame Delorme parut peu après. Le jeune homme l'aborda d'un air surpris, comme si jamais il n'avait dû la rencontrer là. Chiffon se dit :

— La messe ne doit pas être finie... ils seront sortis un peu avant tout le monde pour se parler...

Et, en voyant la jolie femme courber sa taille flexible pour regarder le petit être mal venu qui lui arrivait à l'épaule, elle pensa :

— Comme c'est drôle, tout de même!... M. Delorme est cent fois mieux!... Qu'est-ce qui peut lui plaire là dedans?... le petit Barfleur n'a ni esprit, ni bonté, ni gentillesse!... il est vilain et sot!... ça ne peut être que le prestige des parchemins... car, quoi qu'on dise, il existe encore pour ceux qui les détestent, leur prestige!... Ah!... voilà madame Delorme qui s'en va la première!... il la rejoindra dehors!... et ils feront encore une petite causette sur le cours ou au parc... comme par hasard!...

Elle suivit des yeux la jeune femme qui s'éloignait en balançant sa belle taille, fine sur de larges hanches, et elle se dit :

— C'est agréable d'être jolie! j'aurais voulu être jolie, moi!

Madame de Bray avait tant répété à Coryse qu'elle était laide et disgracieuse, que la petite, très sincèrement, le croyait.

Un murmure de voix interrompit ses réflexions. Madame de Bassigny sortait de la chapelle, escortée de deux ou trois femmes de Pont-sur-Sarthe qui lui faisaient habituellement une petite cour.

— Oh!... oh!... — pensa Coryse — je crois que c'est le cas de placer mon petit boniment!...

Et elle marcha lentement vers le groupe, la tête baissée, semblant profondément absorbée dans la contemplation d'un

petit caillou qu'elle faisait rouler en le poussant du bout de son pied.

— Ah!... voilà mademoiselle Chiffon!... — cria madame de Bassigny. — Ça va bien, mademoiselle Chiffon?...

— Très bien, madame, — répondit Coryse qui, tout de suite, s'aperçut qu'on la regardait attentivement.

C'est que la curiosité était vivement excitée en ce moment par elle. L'histoire de la demande en mariage, du refus, du départ de M. d'Aubières, — rencontré à huit heures du matin en bourgeois, dans un fiacre chargé d'une malle, — courait déjà Pont-sur-Sarthe. Et, en venant à la messe, madame de Bassigny l'avait racontée à ses compagnes, s'étonnant fort que « cette petite sans le sou refusât un duc de vingt-cinq mille livres de rente ».

On jalousait ferme la pauvre petite, et on lui en voulait à la fois et de la demande et du refus.

— Comment lui couler en douceur l'héritage de l'oncle Marc?... — se répétait Chiffon, tandis que la femme du colonel la dévisageait âprement. — C'est pas facile!... faut que ça ait l'air de venir naturellement...

— Je suis doublement enchantée de vous rencontrer, mademoiselle Coryse — dit d'un air aimable madame de Bassigny — car je vais vous prier de transmettre à madame votre mère une invitation que j'allais lui adresser en rentrant... Je veux lui demander de venir dîner de jeudi en quinze avec vous et M. de Bray... et aussi M. Marc, s'il y consent... mais je n'espère pas qu'il nous fasse cet honneur?...

Chiffon sauta sur l'occasion qui se présentait, et, regardant attentivement madame de Bassigny pour bien suivre les moindres mouvements de sa physionomie, elle répondit d'une voix claire :

— Mon oncle ne dîne guère dehors... mais, dans tous les cas, il ne sera pas là jeudi, parce qu'il part...

— Avec le duc d'Aubières?... — questionna méchamment la femme du colonel.

Chiffon ne parut pas comprendre et, sans s'émouvoir :

— Non... tout seul... sa tante de Crisville est morte et...

— Ah!... elle est morte à Pau, probablement?... — interrompit madame de Bassigny.

Et, se tournant vers une des femmes qui l'accompagnaient, elle proposa :

— Tenez!... vous qui voulez acheter un château?... Crisville va être certainement mis en vente... c'est trop haut perché pour y installer un hôpital ou un orphelinat...

A Pont-sur-Sarthe, tout le monde croyait si fermement que madame de Crisville laisserait sa fortune à des œuvres de bienfaisance, qu'un doute n'entrait même pas dans l'esprit de la femme du colonel.

— Mais non!... — dit Chiffon d'un air innocent, — je ne crois pas que mon oncle vende Crisville... je crois qu'il l'habitera, au contraire...

Et négligemment :

— C'est lui qui hérite de tout...

— Il... comment?... lui?... M. de Bray?... — balbutia madame de Bassigny éperdue — mais elle laisse au moins cinq ou six millions, votre tante?...

— Ça n'est pas ma tante... mais elle laisse plus que ça!... — rectifia avec aplomb Chiffon, qui ignorait totalement le chiffre de la succession de la marquise de Carabas.

— Plus que ça!... — répéta madame de Bassigny, abasourdie et vexée.

Comme on sortait de la chapelle, elle dit adieu à Coryse, et se porta rapidement au-devant des arrivants, désireuse de colporter la nouvelle qui allait ennuyer tant d'autres qu'elle. De loin, Chiffon, enchantée, vit avec joie les figures se rembrunir à mesure qu'elle parlait.

— Ils sont atterrés! — pensa-t-elle — j'ai bien fait de venir!...

Tout à coup, elle bondit vers la chapelle. Elle venait d'apercevoir le Père de Ragon qui s'avançait de son pas harmonieux et régulier.

— Il ne faut pas que je le laisse cueillir!...

Elle s'approcha rapidement, demandant d'un air poli :

— Est-ce que vous voulez bien me permettre de vous dire un mot?...

Et, comme le Jésuite jetait un coup d'œil inquiet sur les personnes qui, elles aussi, semblaient l'attendre, elle affirma :

— Oh!... ça ne sera pas long!... Hier j'ai beaucoup trop bavardé...

— Mais non, mon enfant, vous m'avez, au contraire, vivement surpris et intéressé...

— Vous êtes bien bon!... mais moi, je sais que j'ai eu tort de parler de mon oncle et de sa politique... et je veux vous demander de ne pas dire à ma mère — qui viendra vous voir aujourd'hui — que j'ai parlé de tout ça?...

— Je vous assure, — fit d'un ton sec le Père de Ragon, impatienté — que vous exagérez infiniment l'importance de votre conversation...

— Non pas!... je vous ai laissé entendre... ou à peu près, que mon oncle ne se porterait pas cette fois contre M. de Bernay, parce qu'il n'avait pas d'argent?...

— Oui!... Eh bien?...

— Eh bien, c'est que, justement... il se porte, parce qu'il en a...

— Ah!... — fit le Jésuite, ennuyé.

Et, oubliant les préceptes de discrétion et de prudence qui guidaient habituellement ses moindres actes, il demanda carrément :

— Et comment en a-t-il?...

Chiffon répondit, d'un air détaché :

— Parce qu'il est le légataire universel de sa tante de Crisville, qui est morte hier...

Le Père de Ragon resta stupide, la bouche entr'ouverte, véritablement anéanti. La vieille madame de Crisville était — avant que le mauvais état de sa santé l'eût forcée à se fixer à Pau — une de ses pénitentes, et il savait lui avoir dicté par le menu des dispositions dernières où les Jésuites n'étaient pas oubliés. Et cette vieille mourait loin de sa volonté, négligeant de tenir les quasi-promesses obtenues à grand'peine, et laissant sa fortune à qui?... à un socialiste honnête et déjà dans l'aisance : à un homme dangereux, qu'inconsciemment elle armait pour la lutte contre tout ce qu'elle eut dû respecter et soutenir!

Enfin, il demanda, parlant à lui-même plutôt qu'à Chiffon, qui le dévorait joyeusement des yeux :

— C'est une fortune énorme?...

— Énorme!... — répéta la petite, d'une voix flûtée.

— C'est la moitié du département?...

Comme un écho, elle redit encore :

— La moitié du département... au moins!...

Par une intuition rapide, le Jésuite eut l'idée que peut-être Coryse se moquait de lui. Mais, en abaissant son regard, il la vit plantée à ses pieds, toute souriante, dans une pose indifférente et presque niaise, qui le rassura. Et il se dit soudain que « le Chiffon », auquel jusqu'ici on n'avait pas daigné accorder la moindre attention, allait vraisemblablement devenir une héritière. L'affection du vicomte de Bray pour la belle-fille de son frère était très connue à Pont-sur-Sarthe. On savait qu'il aimait la petite Avesnes, non seulement comme sa nièce, mais comme son enfant. Se faisant aussitôt paternel, le Père de Ragon dit à Coryse :

— Je suis heureux, tout à fait heureux, du bonheur que Dieu vous envoie... car ici, je vois vraiment la main de Dieu!... Hier, par un excès de délicatesse, par un scrupule, par une crainte de n'être pas une assez sainte épouse, vous repoussiez le duc d'Aubières qui demandait votre main et vous acceptait sans fortune... aujourd'hui, le Seigneur récompense cette conduite en vous mettant à même de choisir selon votre cœur...

— Mais... — dit Chiffon, qui ne devinait pas du tout où le Jésuite en voulait venir — je ne vois pas pourquoi, parce que mon oncle hérite de sa tante, je pourrai davantage choisir selon mon cœur?... en admetttant que mon cœur ait envie de choisir quelque chose?...

— Il est bien clair pourtant — murmura le Père de Ragon, continuant à s'adresser à lui-même tout autant qu'à Coryse — que le vicomte de Bray donnera une belle dot à l'enfant qu'il considère presque comme sienne... et que, vieux garçon... sans proches parents...

Elle se mit à rire :

— Ah! parfaitement!... vous pensez que, du coup, me voilà passée « beau parti »?... Et moi qui me disais déjà, tout à l'heure, que la demande de M. d'Aubières m'avait donné une plus-value!... oui!... je remarque que, depuis ça, on me regarde avec une respectueuse curiosité!... qu'est-ce que ça va être maintenant?... les honneurs!... l'argent!... tout pour moi, alors!... Ça me changera!...

Tandis qu'elle parlait, le Jésuite, qui avait aperçu le petit Barfleur toujours planté sous son arbre, échangeait avec lui d'affectueux signaux.

— C'est Hugues de Barfleur — dit-il tout à coup, en indiquant le jeune homme à Chiffon — un de mes anciens élèves...

Elle répondit sans enthousiasme :

— Je sais... je le connais!...

— C'est un de nos fidèles... — continua le Père de Ragon — il vient ici chaque jour pour y entendre la sainte messe... C'est une belle âme, qui ne fait que ce qui est agréable à Dieu...

— Je ne sais pas... — s'écria la petite presque malgré elle — si ça lui est si agréable que vous dites que M. de Barfleur vienne flirter ici avec madame Delorme?...

Le Jésuite eut un geste de protestation indignée et de surprise sincère. Il ne s'était jusqu'à présent douté de rien, mais l'inconvenante réflexion de la petite Avesnes éclairait d'un jour tout nouveau mille détails inaperçus jusque-là. Désireux et de détourner les soupçons et de servir son ancien élève, il répondit, de sa voix la plus insinuante :

— Outre que, dans la bouche d'une jeune fille, de telles remarques sont déplacées, vous manquez de perspicacité, mon enfant!... Hugues de Barfleur ne saurait être occupé de... la personne que vous dites, non seulement parce que ses principes le défendent contre ces sortes de tentations, mais encore parce que j'ai tout lieu de le croire occupé ailleurs.....

— Ah!... — fit distraitement Coryse.

— Oui!... le pauvre enfant a le cœur un peu pris!... il aime, je crois, une jeune fille qui, jusqu'ici, n'a fait à lui aucune attention...

— Une jeune fille?... — questionna Chiffon, étonnée, cherchant qui cela pouvait être — une jeune fille?... je ne vois pas ça du tout!...

Mais, subitement illuminée, elle demanda, en éclatant de rire :

— Moi peut-être?... Ah!... elle est bien bonne!!!...

Et, contemplant le Jésuite avec admiration :

— Ben!... on peut dire que vous ne perdez pas de temps, vous!...

Le Père de Ragon la regarda, les lèvres toujours souriantes, mais l'œil dur. Alors, elle s'excusa :

— Je vous demande pardon de rire comme ça!... mais c'est que c'est si drôle!... de cette façon, l'argent qui va nuire à M. de Bernay profiterait au moins à M. de Barfleur!... ça ne sortirait pas de la maison!... Ah!... y a pas à dire, c'est compris!...

— Mademoiselle d'Avesnes! — déclara le Jésuite, d'une voix coupante — lorsqu'elle dit que vous êtes une jeune fille mal élevée, madame votre mère a raison...

— Raison de le trouver... mais pas de le dire!... — répondit doucement Chiffon.

S'inclinant devant le Père, qui s'éloignait, elle chercha des yeux le vieux Jean. Elle l'aperçut immobile sur son banc. Machinalement elle arrondit les lèvres, mais s'arrêtant effarée, elle pensa :

— Ah!... mon Dieu!... j'ai manqué le siffler comme je fais quelquefois!... c'est ça qui en aurait produit un, d'effet!...

En sortant de chez les Jésuites, elle se mit à courir presque, oubliant le domestique qui, derrière elle, allongeait péniblement ses vieilles jambes. Elle tenait à apprendre aussi la bonne nouvelle à l'abbé Châtel, bien sûre qu'à celui-là elle ferait vraiment plaisir.

Au coin de la place du Palais, une marchande de fleurs stationnait avec sa petite charrette. Chiffon prit des roses et, toujours courant, arriva au presbytère de Saint-Marcien.

Si le presbytère de la cathédrale n'était pas fastueux, celui de Saint-Marcien était tout à fait pitoyable. Une petite masure, adossée à la vieille basilique, dans une ruelle noire et malpropre. A gauche de la masure, un misérable jardinet, mais non pas du tout ce qu'on appelle « un jardin de curé ». L'abbé Châtel, qui adorait les fleurs, avait su transformer en odorante corbeille le pauvre petit coin de mauvaise terre.

La servante était au marché. Ce fut l'abbé qui ouvrit la porte à Coryse. Il tenait d'une main un pot de confitures — (pour l'instant rempli de colle — et, de l'autre, un énorme pinceau échevelé, dépouillé d'une notable portion de ses poils.

— Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi... — expliqua-t-il à Chiffon, qui lui disait joyeusement bonjour. — mais c'est que j'étais en train de recoller le papier du parloir...

Et il montra les minces languettes qui, détachées par l'humidité, pendaient lamentablement le long de la muraille.

L'ameublement était sommaire. Six chaises de paille. Un mauvais fauteuil tout défoncé. Une admirable horloge de bois vermoulu, élégante et rare, et une statue de la sainte Vierge en stuc, posée au mur, au-dessus d'un petit socle surmonté d'un vase.

— Je vous ai apporté des roses pour votre sainte Vierge... — dit Chiffon, en déposant les fleurs dans le petit vase, — seulement il faut vite leur donner de l'eau...

— Oui... tout à l'heure...

— Non... tout de suite!... voyons!... par cette chaleur-là, ça serait de la barbarie de les faire attendre, monsieur l'abbé!... et vous pensez bien que c'est pas l'idée de la sainte Vierge que quelque chose souffre pour elle, s'pas?...

— C'est juste!... — fit docilement le prêtre, qui alla remplir le vase à un petit robinet placé dans le jardin.

En le regardant faire, Coryse se disait :

— Il est pas chic, celui-là!... ni distingué non plus!... avec sa bonne figure rouge sous ses cheveux blancs, il a un peu l'air d'une tomate dans du coton!... mais il me plaît comme ça, parce qu'il a une belle âme pour de bon, lui!... au lieu de s'occuper de tomber les amis des humbles, et de marier les petits gommeux qui ont tout ratiboisé, il s'occupe des pauvres et du bon Dieu!... En v'là un qui ignore les potins!... et les intrigues!... et les flirts!... et tout le tremblement!...

Et comme l'abbé rentrait, portant avec soin le vase trop plein, qui débordait, faisant des rigoles le long de sa soutane luisante, elle lui cria gaiement :

— Monsieur l'abbé, je suis contente!...

— Ah!... — fit-il, tout heureux — c'est pas comme hier matin, alors?...

Il avait pris les roses et, de ses grosses mains maladroites, les arrangeait gauchement, avec d'infinies précautions. Quand ce fut fait, il vint s'asseoir en face de Coryse.

— Monsieur l'abbé... depuis ce matin, l'oncle Marc est très, très riche!...

— Et comment ça, mon enfant?...

— Dame!... il a pas dévalisé un coche, vous pensez!... non!... il a hérité de madame de Crisville...

— Elle est donc morte?...

— ... Turellement, monsieur l'abbé!...

— Oh!... cette pauvre dame!... elle qui était si généreuse... si bonne pour les malheureux!...

— L'oncle Marc sera aussi bon qu'elle, allez!... vous verrez tout ce que nous attraperons pour vos pauvres!...

— Dieu vous entende, mon enfant!...

— Mais... — fit-elle, mécontente, — on dirait que vous en doutez?...

— Je n'en doute pas précisément... non... mais enfin... il n'y aurait rien de surprenant à ce que M. Marc fût moins préoccupé que madame sa tante des choses du ciel... il est jeune, il...

— Jeune!... — s'écria Chiffon étonnée — jeune, l'oncle Marc?...

— Mais dame!... il n'est pas vieux...

— Je ne vous dis pas qu'il est croulant!... mais il est pas jeune non plus!... puisqu'il n'a que trois ans de moins que M. d'Aubières, qui l'est, lui, vieux...

— Et, à ce propos, mon enfant...

— Oh!... — dit Coryse avec un soupir de soulagement — il est parti ce matin!...

— Parti?...

— Pas pour toujours!... il reviendra... C'est égal, monsieur l'abbé... si j'avais su que vous ne seriez pas plus chaud que ça... j'aurais pas traîné mon pauvre vieux Jean ici, par trente-cinq degrés!... je vous aurais laissé apprendre la chose comme tout le monde...

— Mais, ma petite enfant, vous vous méprenez... je suis heureux... très sincèrement heureux de ce qui arrive à monsieur votre oncle... et aussi de la joie que ça vous cause...

— A la bonne heure!... alors, je me sauve!... il va être midi!...

Tandis que Chiffon rentrait, trottinant sous le soleil ardent,

l'abbé Châtel murmurait, en arrangeant une dernière fois ses roses aux pieds de la petite sainte Vierge du parloir :

— Mon Dieu, protégez cette enfant qui vous aime !... Mon Dieu, donnez-lui du bonheur !...

VIII

— Tu ne sais pas ?... — dit Chiffon à l'oncle Marc, qui revenait après quinze jours d'absence, — tout le monde est déchaîné contre toi... ta lettre à tes électeurs a révolutionné Pont-sur-Sarthe... Ce qu'on va te faire des têtes !...

— Voilà qui m'est égal !...

— Oui... je sais bien... mais moi, d'entendre tout le monde te taper dessus comme ça... j'en suis malade !...

— Qui, tout le monde ?...

— Dame !... les habitués !... tous les vieux embêtants qui viennent à la maison... j' sais pas pourquoi je dis les vieux, car les jeunes le sont bien autant, embêtants !... et ma mère donc !... avant-hier elle est rentrée dans un état... parce qu'elle avait lu ton machin qu'on placardait sur les murs...

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?...

— Elle a fait une scène à papa !... Ah ! mais là, une vraie !... une belle !...

— Plus belle qu'à l'ordinaire ?...

— Encore plus !...

— Ce pauvre Pierre !... — dit le vicomte, en riant.

— Oh !... que tu es méchant de rire de ça !... il est si bon !...

— C'est vrai qu'il est bon !... Si c'était moi...

— Ben, et moi donc !...

Elle réfléchit un instant et conclut :

— Ça prouve qu'il est meilleur que nous deux, voilà tout !...

— Dis donc, Chiffon — questionna l'oncle Marc, — elle

sera gentille, la petite existence que je vais mener ici dans ces conditions-là?...

— Quelles conditions?...

— Tu me dis que ta mère est furieuse contre moi...

— Oh! quant à ça!...

— Eh bien, alors, elle va me traiter comme un simple nègre...

— Que non!...

— Que si!... comme elle ne se gênait déjà pas pour le faire... et qu'il y a en plus mon élection...

— Oui, mais il y a aussi ta galette!...

— Tu dis?...

— Je dis que, s'il y a ton élection qui la vexe, il y a ta galette qui l'enchante... elle respecte l'argent, tu sais!...

— Oh!...

— Il n'y a pas de « oh! »... c'est comme ça!...

Après un silence, elle demanda :

— Tu as terminé tes affaires?...

— A peu près?...

— Et tu es riche?...

— Très...

— Tant mieux!... c'est que M. de Bernay se remue ferme, va!... et il faut prendre garde à lui... parce que, comme Charlié ne passera pas...

— Qu'est-ce que tu en sais?...

— On me l'a dit...

— Qui ça?...

— Les ouvriers des hauts fourneaux...

L'oncle Marc se mit à rire :

— Alors, tu vas causer avec les ouvriers des hauts fourneaux?... Ce pauvre Aubières a raison, tu es vraiment une drôle de petite bonne femme!...

— Ah! tu l'as vu, M. d'Aubières?...

— Oui...

— Est-ce qu'il va bientôt revenir?...

— Il reviendra pour les courses...

On sonnait le déjeuner. Madame de Bray entra en coup de vent dans le petit salon. L'air empressé, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, elle s'avança en courant presque vers son beau-frère :

— Mon cher Marc!... on vient de me dire à l'instant que vous êtes de retour...

Et, sans lui laisser le temps de répondre :

— Je suis ravie de vous revoir!... vous nous manquez tellement à tous quand vous n'êtes pas là... n'est-ce pas, Chiffon?...

Jamais la marquise n'était aimable pour son beau-frère, et jamais elle n'appelait sa fille « Chiffon », sauf lorsque, devant quelque nouveau venu, elle posait pour la tendresse câline. Marc la regarda, très surpris, et baissa aussitôt les yeux, en apercevant la mine narquoise de Coryse, qui riait derrière sa mère.

— Avez-vous vu Pierre? — dit madame de Bray.

— Oui... je l'ai vu en arrivant...

Elle demanda, souriante :

— Vous a-t-il prévenu du terrible effet qu'a produit ici votre lettre à vos électeurs?...

— Ma foi, non!...

— Eh bien, mon pauvre Marc, vous n'avez pas idée du tapage — tapage peu agréable — qui s'est fait autour de votre nom...

— Comme ce nom est aussi le vôtre, je vous en demande pardon...

— Bah!... à la guerre comme à la guerre!... j'en ai pris mon parti à présent!... car, pour être franche, au commencement, j'étais consternée... absolument consternée...

Et, interpellant son mari qui entrait :

— N'est-ce pas?... à présent, je suis consolée du scandale causé par les affiches de Marc?... j'ai pris mon parti en brave?...

— Vous me l'avez dit, du moins... — répondit sans conviction M. de Bray.

En passant dans la salle à manger, Chiffon murmura à l'oreille de l'oncle Marc :

— Beau fixe, hein?... je te l'avais dit... la galette!...

— Coryse, — fit la marquise en s'asseyant, — je ne sais pas si j'ai pensé à te dire que nous dînons samedi chez les Barfleur...

— Non... mais tu ne me dis jamais quand vous dînez en ville, papa et toi...

— Tu es invitée...

— Ça m'est égal... puisque je n'y vais pas!...

— Pourquoi n'irais-tu pas?...—demanda madame de Bray, avec un peu d'embarras.

— Mais, parce que je ne vais jamais à ces dîners-là... et qu'il a été convenu qu'on ne me mènerait dans le monde que l'hiver qui suivrait mes dix-huit ans... c'est-à-dire dans deux ans...

— Ça ne s'appelle pas aller dans le monde...

— Mais si!... c'est s'habiller... se montrer... s'ennuyer... C'est ça que j'appelle aller dans le monde, moi!...

— J'ai accepté pour toi...

— Fallait pas... puisque tu m'as promis que jusqu'à dix-huit ans, excepté à la maison, je ne serais jamais obligée à ces corvées-là... je ne vois pas, d'ailleurs, pourquoi je dînerais chez les Barfleur plutôt que chez madame de Bassigny, qui m'avait aussi invitée pour ce soir...

Elle ajouta en riant :

— Parlant à ma personne, dans le jardin des Jésuites... Ah!... tu sais!... elle t'a aussi invité, oncle Marc!... tout en me disant d'un air dépité qu'elle n'espérait pas que tu lui ferais l'honneur d'accepter...

— Ça prouve qu'elle a certains moments de lucidité... je n'irais en aucun temps chez madame de Bassigny, mais aujourd'hui, dans tous les cas, je ne peux aller nulle part, puisque je suis en deuil...

Chiffon glissa un regard rieur sur la robe de sa mère. Une robe d'un mauve si indécis qu'on ne savait pas trop si c'était du mauve ou du rose.

— Oh!... — fit la marquise — c'est un deuil de trois mois... et il y a déjà au moins quinze jours de passés!... Et, à ce propos, mon cher Marc, je veux vous demander... ça ne vous est pas désagréable qu'il y ait ici un bal le dimanche des Courses?...

— Non, du tout... pourvu que je ne sois pas obligé d'y paraître...

— Mais... si vous n'y paraissez pas... ça aura l'air d'un blâme...

— Je ne sais pas de quoi ça aura l'air, mais je n'irai pas au bal un mois après la mort d'une tante dont j'hérite... ça

serait — sans parler du manque de cœur — d'un mauvais goût absolu...

La marquise répondit, d'un ton pointu :

— Comme nous n'avons pas, nous, les mêmes motifs de nous abstenir... et que je tiens à donner ce bal pour Coryse...

— Pour moi !... — s'écria la petite, stupéfaite. — pour moi, qui déteste le monde !... et qui ne sais seulement pas danser correctement !... un bal pour moi !... ah ! Seigneur !...

— C'est justement pour t'apprendre à te tenir dans le monde et pour que tu y prennes goût...

Cette fois, Chiffon regimba tout à fait :

— Allons donc !... mais ça ne mettra personne dedans, cette histoire de bal donné pour moi !... on sait bien que je ne bosse pas gros dans la maison !... et que ce qui s'y fait ne s'y fait pas pour moi !...

— Tu es une ingrate et une impertinente !... — s'écria madame de Bray, d'une voix qui montait, semblant vibrer dans ses sourcils.

— Moi, non ! — répondit paisiblement la petite, — mais je trouve qu'il vaudrait bien mieux dire à l'oncle Marc et même à tout le monde la vérité...

— Et la vérité, c'est ?...

— C'est que le bal est pour épater les naturels du pays en leur faisant voir le prince...

Marc de Bray demanda, surpris :

— Quel prince, donc ?...

— Ah !... c'est vrai !... — cria joyeusement Coryse, — tu ne sais pas, toi !... tu arrives !... Eh bien ! depuis huit jours, il y a un prince à Pont-sur-Sarthe !... un vrai !... un pas en carton !... un qui sera régnant... si son papa n'est pas dégringolé avant !...

— Et il s'appelle ?...

— Le comte d'Axen... quand il voyage...

— Ah ! parfaitement !... et qu'est-ce qu'il fait ici, le comte d'Axen ?...

La marquise allait répondre, Chiffon ne lui en laissa pas le temps.

— On ne sait pas au juste... on dit qu'il y est pour assister aux manœuvres... ou pour se perfectionner dans le français... qu'il parle mieux que nous tous...

Le vicomte demanda, pour dire quelque chose :

— Comment est-il, le prince ?...

— Il est charmant ! — répondit vivement madame de Bray.

Vivement aussi, Chiffon riposta :

— Ça dépend des goûts !... il est haut comme une botte !... et noir... noir !... c'est-à-dire que M. Carnot est blond en comparaison de lui !... seulement on l'appelle Monseigneur et Votre Altesse... alors, tu comprends, c'est délicieux !...

— On lui parle comme on doit lui parler... — interrompit M. de Bray, qui voyait poindre l'orage et voulait arrêter la discussion qui commençait.

— Mais je trouve ça tout naturel... — dit Coryse — et je lui parle aussi comme ça... quand je lui réponds... Seulement, il y a ceux que ça amuse et ceux que ça n'amuse pas...

Et, regardant sa mère, elle ajouta :

— Moi... l'humilité, c'est pas mon affaire !...

Des nombreux « petits côtés » du caractère de la marquise, celui qui entre tous choquait désagréablement Coryse était son arrogance avec les petits et sa platitude devant les grands. Souvent, après avoir écrasé un domestique ou un ouvrier de la supériorité de son intelligence, — supériorité que sa fille se refusait absolument à reconnaître, — madame de Bray venait se plaindre de la stupidité de ceux qu'elle appelait, avec une moue de dégoût, copiée sur celle de madame Favart, « des mercenaires » ; Chiffon, alors, amusée et agacée à la fois, lui répondait en riant :

— Eh ! s'il avait les qualités que vous lui voulez, probable qu'il serait ambassadeur au lieu d'être domestique !...

La petite Coryse trouvait tout simple qu'on fût respectueux pour les princes, lorsque le hasard rapprochait d'eux : mais elle ne comprenait pas qu'on courût après les occasions d'être mis en leur présence. Elle haïssait la gêne, et n'aimait à vivre que seule ou avec ses égaux. Et puis, il lui semblait que, les princes modernes ayant oublié qu'ils sont princes, il est excessif d'être obligé de faire un effort pour se rappeler, à leur place, qu'ils le sont.

Depuis l'arrivée du comte d'Axen à Pont-sur-Sarthe, la

marquise nageait dans la joie, prodigieusement flattée d'avoir reçu la visite « de Son Altesse ». L'Altesse était envoyée par M. d'Aubières, qui, quelques années plus tôt, avait été attaché militaire dans le petit pays où régnait son père. Et madame de Bray — obligée à Paris de courir de droite et de gauche pour rencontrer quelques princes très entourés, qui n'accordaient qu'une médiocre attention à son intrigante personne, — totalement sevrée à Pont-sur-Sarthe des formules et des révérences de cour où elle s'imaginait exceller — avait cru voir s'ouvrir le ciel en décachetant la lettre, adressée à son mari, dans laquelle le colonel annonçait la venue du petit prince héritier.

Cette fois, les plus élégants salons « pontsarthais » étaient complètement distancés : car le comte d'Axen ne connaissait à Pont-sur-Sarthe que les quatre généraux, le maire et le préfet. Et, sans pitié pour madame de Bassigny, — sa meilleure amie pourtant, — qui tournait autour d'une demande de présentation, madame de Bray avait dit, d'un air détaché, « que c'était bien ennuyeux de ne pas pouvoir réunir quelques amis avec Monseigneur, mais qu'il refusait de faire aucune connaissance ».

C'est qu'elle ne voulait pas éparpiller l'Altesse qui lui était tombée si providentiellement dans la main!

A Pont-sur-Sarthe il y a beaucoup de femmes très élégantes, et quelques-unes très jolies. Il était à craindre que le petit prince, une fois lancé, ne fît à l'hôtel de Bray de nombreuses infidélités.

Ce fut lui qui força la marquise à sortir de sa réserve.

Un soir, où il était venu faire une visite, il dit à M. de Bray :

— Je vous prierai de me mener, si cela est possible, au bal, au château de Barfleur...

La marquise bondit :

— Au bal... à quel bal?...

— Un bal qui sera probablement donné le dimanche des Courses... Ce soir, en dînant au restaurant, j'en ai entendu parler... ce n'est pas encore certain, mais...

— Mais, — s'écria impétueusement madame de Bray, — il ne peut pas y avoir de bal chez les Barfleur, ce jour-là... puisque nous en donnons un, nous!...

Jamais il n'avait été question de bal. Le marquis et Chiffon se regardèrent, abasourdis de cet aplomb, mais madame de Bray ne fut pas le moins du monde gênée par leur présence. Elle continua, s'adressant à son mari :

— N'est-ce pas... depuis longtemps nous avons choisi ce jour-là... on ne peut pas nous le prendre?...

Et, le lendemain, elle envoyait les invitations. Du moins, en donnant elle-même le bal qui devait disséminer un peu la petite Altesse, elle aurait l'honneur de montrer qu'elle l'avait connue « avant tout le monde ».

Craignant de voir la conversation s'accentuer de fâcheuse manière, le marquis voulut une fois de plus rompre les chiens.

— Si Chiffon ne dîne pas à Barfleur samedi, il faudrait écrire... — dit-il, en s'adressant timidement à sa femme.

La marquise répondit, d'un ton tranchant :

— Elle y dînera...

— Je ne peux pas y dîner, même quand je le voudrais... — expliqua tranquillement la petite : — je n'ai pas de robe...

— Comment, pas de robe?... Et ta robe pompadour?... qu'est-ce que cela signifie?...

— Ça signifie que j'ai eu, il y a deux ans, une robe du soir, soi-disant... en mousseline de laine à petits bouquets... celle que tu appelles ma « robe pompadour... »

— Eh bien, alors?...

— Eh bien, alors, comme j'ai allongé de deux têtes depuis deux ans, et qu'elle n'a pas allongé comme moi, elle me vient au mollet... et voilà comment je n'ai pas de robe!...

— On l'allongera...

— On l'a déjà allongée trois fois... il n'y a plus mèche...

— Comment n'as-tu jamais rien à te mettre?... C'est incroyable... tu n'as pas une robe !...

— Si, j'en ai quatre...

— Ça n'est pas assez...

— Mais sapristi!... — cria Chiffon agacée — c'est pas avec cinq louis par mois pour ma toilette, en comptant mes souliers, mes gants, mes chapeaux, mes amazones et tout... que je peux en avoir un jeu, de robes!...

M. de Bray intervint :

— Fais faire ce que tu voudras... et tu m'apporteras la note...

— Merci, papa!... j'en ferai faire une petite blanche pour le bal du Prince, alors!...

La voix de la marquise s'éleva, menaçante et aiguë :

— Je vous défends de dire le bal du Prince!...

Et après un silence, elle ajouta :

— Alors, c'est entendu, tu viens à ce dîner?...

— Ah! mais non!... — protesta Chiffon — ah! mais non!...

Madame de Bray réfléchit un instant :

— Dans ce cas, tu vas aller en te promenant, à cheval, à Barfleur...

— Quoi faire?...

— Dire toi-même à madame de Barfleur que tu ne peux pas dîner samedi... que tu dînes chez ta tante de Launay ce jour-là... que je ne le savais pas quand j'ai accepté...

— Oui! — répondit Coryse, en riant. — c'est compris!... je vais faire un petit racontar, à propos duquel tout le monde se coupera... vous, la tante Mathilde l'oncle Albert, enfin tout le monde!...

Et, se levant de table :

— Vous me permettez?... faut que je m'habille... et, si je vais à Barfleur et que je veuille être revenue pour le cours, j'ai que le temps de me trotter...

— Oui... — dit majestueusement la marquise — je te permets, pour cette fois, de quitter la table avant la fin du déjeuner... mais ne t'imagine pas que c'est un précédent pour recommencer à...

— Mais... — s'écria Coryse, bourrue. — mais ça m'est bien égal d'être à table jusqu'à la fin, moi!... je ne tiens ni à aller là-bas, ni, si j'y vais, à être rentrée pour le cours!... et d'ailleurs je peux rester... c'est bien plus simple!... on n'a qu'à envoyer le vieux Jean porter une lettre... Au fait... — questionna-t-elle, l'œil rieur. — pourquoi est-ce moi qui y vais, là-bas?... C'est pas naturel que ça soit moi!...

Et, brusquement, elle se rassit.

— Vous irez!... — ordonna la marquise, qui s'irritait peu à peu.

— Non... j'aime autant pas!... vous devez avoir quelque idée de derrière la tête pour m'envoyer comme ça en course...

Elle s'arrêta un instant et acheva, en appuyant :

— ... chez les Barfleur?...

— Mais non... — affirma madame de Bray, qui devint très rouge.

Cette fois encore, le marquis voulut pacifier les choses.

— Voyons, Chiffon, va donc!... puisque tu vois que ta maman le désire...

— Hum!... — fit Coryse, en envoyant sous la table un coup de pied à son beau-père, en manière d'avertissement.

Il était trop tard. La marquise avait entendu, et ce mot « maman », lorsqu'il s'appliquait à elle, avait le don de l'exaspérer. Furieuse, elle s'adressa à son mari :

— En vérité... — commença-t-elle — vous...

— Hum !... hum !... hum !... hum !... — chantonna encore Chiffon, en arpège.

La marquise se retourna vers elle :

— Sortez !... et faites immédiatement ce que je vous ai dit de faire... vous m'avez entendue?...

— Oui — répondit Coryse en pliant sa serviette avec une lenteur affectée.

Et, en sortant, elle mâchonna entre ses petites dents pointues, que la colère serrait un peu :

— Oh!... si seulement M. d'Aubières était pas si vieux!...

IX

En arrivant dans la cour du château de Barfleur — un grand château Louis XV en briques et granit — Coryse aperçut à une fenêtre du rez-de-chaussée la vicomtesse de Barfleur, assise devant une grande table, et très occupée à couvrir des pots de confitures. Sa besogne l'absorbait tellement qu'elle n'entendit point passer les chevaux. Chiffon, qui d'abord avait eu l'idée de s'approcher de la fenêtre et de

débiter sans entrer son petit discours, réfléchit que peut-être ça ne serait pas suffisamment poli, et descendit de cheval aux écuries, lorsqu'on lui eut répondu que « madame la vicomtesse était là ».

On la fit entrer dans le billard, où elle attendit pendant un temps qui lui sembla fort long. Et, tout en faisant les cent pas dans la grande pièce nue, sans un tableau, ni un bibelot, ni une fleur, elle se disait rageusement :

— Ah çà!... est-ce qu'elle va achever de couvrir tous ses pots de confitures avant de me recevoir, la mère Barfleur?...

Enfin, le domestique qui l'avait introduite reparut :

— Si mademoiselle d'Avesnes veut bien venir?... je cherchais madame la vicomtesse dans le parc... et elle était au salon...

Coryse pensa :

— Non... elle était à l'office!... mais probablement elle ne trouve pas chic qu'on le sache!...

Et elle trottina derrière le domestique, à travers une longue enfilade de pièces d'un aspect désolé.

— Brrr!... — fit-elle en frissonnant presque!... c'est pas rigolo, ici!... le Père de Ragon et la mère Barfleur se trompent si ils croient que j'épouserai « *Deux liards de beurre* »!... car je crois qu'ils le croient!... ah!... non!... non!... non!...

Le duc d'Aubières, à son arrivée dans le pays, avait demandé à l'oncle Marc, en lui montrant le petit Barfleur debout dans l'embrasure d'une porte, pendant un bal :

— Qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme gros comme deux liards de beurre?...

Et, chez les Bray et dans quelques autres maisons, le surnom lui était resté.

Le domestique fit entrer Coryse dans un petit salon un peu plus meublé et confortable que le reste du château.

Assise près de la fenêtre, sa longue taille mince serrée dans une robe de foulard grenat à pastilles jaunes, la vicomtesse semblait lire attentivement *le Gaulois*. Tout de suite, la petite pensa :

— C'est pas étonnant que j'aie attendu comme ça!... la robe des confitures était grise... elle est allée se glisser dans ses plus beaux habits pour me recevoir!... Mâtin!... on se met

en frais pour le Chiffon, depuis que l'oncle Marc a hérité!...

— Ma chère enfant... — fit la vicomtesse, en se levant à la vue de Coryse — quel bon vent vous amène?...

Et, sans lui laisser le temps de répondre :

— Est-elle mignonne dans son amazone!...

— Mignonne!... — murmura Chiffon, qui promena un œil étonné sur ses grands bras, ses longues mains, et toute sa personne encore dégingandée. — C'est pas ce qu'on me dit à la maison, toujours!...

Madame de Barfleur ne se démonta pas :

— Oui, mignonne!... mignonne et charmante!...

Elle tira la longue bande de vieille tapisserie sur canevas de soie qui servait de cordon de sonnette.

— C'est mon pauvre Hugues qui serait désolé de manquer une si jolie petite visite!... il est allé voir ses chevaux dans les grands herbages du bord de l'eau... je vais le faire avertir...

— C'est inutile, madame, — dit vivement Chiffon ; — je suis obligée de partir... j'ai un cours à quatre heures...

Le domestique entrait.

— Avertissez monsieur le vicomte...

— Je viens seulement — expliqua Coryse — pour vous dire que ma mère, quand elle vous a répondu que je viendrais avec elle samedi, a oublié que je dîne ce jour-là chez ma tante Launay...

— Comment?... — s'écria madame de Barfleur, — mais c'est impossible!... nous ne pouvons pas nous passer de vous!... vous arrangerez ça avec votre tante... ou bien, moi, je l'arrangerai...

Chiffon ne répondit pas. Elle écoutait en souriant tinter la grosse cloche qu'on agitait éperdument pour appeler le jeune châtelain, et elle pensait :

— Il lui faut un quart d'heure au moins pour remonter de la rivière... et dans cinq minutes je me serai défilée...

— Je vous en prie, ma petite Coryse, — insista la vicomtesse, — dites-moi que vous trouverez un moyen de venir?... vous serez l'âme et la joie de ce dîner...

— Moi!... — interrompit l'enfant ébahie — moi?... mais quand je ne suis pas à mon aise, je ne dis pas trois mots!...

Madame de Barfleur demanda :

— Pourquoi ne seriez-vous pas à votre aise, ma chère petite?...

— Pardon! — s'écria précipitamment Chiffon, qui devint très rouge, — j'ai gaffé!... je veux dire que, n'importe comment... partout où je ne suis pas seule... je ne suis pas à mon aise... parce que je me défie de moi... et vous voyez que j'ai raison...

— Non... vous êtes une charmante jeune fille, très simple... très franche...

— Oh! quant à ça!...

Et, se levant, Coryse reprit :

— Je vais m'en aller... il faut que je rentre...

— Vous attendrez bien encore un instant... et d'abord, vous allez goûter?...

— Je vous remercie, madame... je suis déjà en retard...

La vicomtesse se leva aussi et, comme Chiffon, étonnée de cette politesse exagérée, la priait de ne pas se déranger, elle répondit :

— Si... je veux vous voir à cheval... mon fils m'a dit que vous y êtes adorable!...

— V'lan!... — pensa la petite — décidément, ça y est!.. ils sont tous d'accord!...

Au moment où le vieux Jean amenait au perron les chevaux, le vicomte de Barfleur entrait en courant dans la cour. Il prit la main que lui tendait Chiffon et, s'inclinant respectueusement, y appuya ses lèvres. Peu habituée à cette manière de faire, elle manqua éclater de rire. Puis, comparant les façons d'être de la mère et du fils à ce qu'elles étaient quinze jours plus tôt, un grand écœurement la prit, et elle faillit penser tout haut : « C'est des vilains types!... »

Lorsque Coryse s'approcha de Joséphine, la grande jument de pur sang qu'elle montait toujours, le vicomte se précipita, nouant ensemble ses deux mains, et les tendit à Chiffon pour qu'elle y posât son pied. Elle toisa le frêle jeune homme, qui courbait son misérable petit dos et son cou mince, surmonté d'une tête énorme, et, considérant les bras grêles, qui laissaient vides et plissotées les manches grises à grands carreaux de son costume trop anglais, elle se dit :

— Sûr!... il va me lâcher en route!...

Et, gentiment, de l'air le plus gracieux qu'elle put prendre

pour faire passer son refus, elle répondit, indiquant le vieux Jean qui tenait les deux chevaux :

— Non... si vous vouliez plutôt faire tenir un instant l'autre cheval?... je suis très maladroite... je ne sais monter qu'avec Jean... avec vous, je tomberais...

Et, comme il insistait :

— Je vous en prie?... vous n'imaginez pas ce que je suis lourde... un plomb!...

Elle posa le bout de sa botte dans la main du vieux Jean, et s'envola, paraissant monter à un mètre au-dessus de la selle. Puis, saluant la mère et le fils, elle s'éloigna, son corps souple ondulant au grand pas de Joséphine.

Dès qu'elle fut sortie du parc, Chiffon tourna dans la forêt. Elle avait hâte de galoper dans les belles allées vertes et de secouer la colère qui lui montait à la tête et au cœur.

On ne la laisserait donc pas tranquille un instant?... Comment!... il n'y avait pas quinze jours qu'on la tourmentait pour épouser M. d'Aubières; à présent, on allait vouloir lui faire épouser le petit Barfleur?... Et, non seulement cette idée la tourmentait à cause de la nouvelle lutte à soutenir, mais encore elle la blessait dans son amour-propre.

De la demande de M. d'Aubières, qu'elle ne trouvait pourtant pas beau, elle avait été reconnaissante et flattée; de celle de M. de Barfleur, elle serait très humiliée.

D'abord, elle savait bien que, quand elle était sans fortune, *Deux liards de beurre* ne lui avait jamais accordé d'autre attention que celle qu'un jeune homme bien élevé doit à une jeune fille qu'il rencontre dans le salon de ses parents. Ensuite elle trouvait hideux ce garçon mal venu, avec ses énormes moustaches et ses jambes fluettes, démesurément arquées par l'abus du cheval. Pour elle, le duc d'Aubières était « le grand d'Aubières », tandis que le vicomte de Barfleur était « le petit Barfleur ». Et tout était là!

Saine et solide, Chiffon avait l'instinctive horreur des chétifs et des malsains.

Et, en suivant la grande piste gazonnée qui la conduisait à la route de Pont-sur-Sarthe, elle pensait : « Il me dégoûte

tout à fait, celui-là!... et, s'il lui prenait jamais l'idée de m'embrasser comme a fait M. d'Aubières, je le giflerais des deux mains!... je ne pourrais pas m'en empêcher!... C'est égal!... ça va être joliment ennuyeux, cette histoire-là!... si je refuse encore, ma mère va me tomber dessus!... pour bien faire, faudrait que le refus vînt des Barfleur... Oh! cet animal de Père de Ragon!... c'est pourtant lui qui a manigancé tout ça!... j'avais raison d'avoir peur des Jésuites!... »

Elle s'arrêta devant la route blanche de soleil.

« Ça va être atroce de descendre comme ça jusqu'à Pont-sur-Sarthe!... je vais essayer de prendre le sentier derrière les hauts fourneaux... il n'y a justement pas trop de boucan à cette heure-ci... j'espère que Joséphine consentira à passer... »

Elle fit entrer la jument — qui déjà piquait des oreilles, écoutant le bruit sourd qui arrivait d'en bas, — dans un petit sentier qui descendait presque à pic entre la forêt et les forges. A un tournant du sentier, elle aperçut, à une centaine de mètres au-dessous d'elle, un cavalier arrêté, parlant à des ouvriers assis à terre en bordure du bois.

— Ah!... — dit-elle, se tournant vers le vieux Jean — ça y est!... j'ai raté le cours!... voilà les ouvriers qui goûtent... il est quatre heures!...

Et, clignant des yeux :

— Tiens!... on dirait que c'est le comte d'Axen?...

— Oui, mam'selle Coryse, c'est pour sûr lui!...

Le sentier descendait en lacet, et Chiffon perdit de vue le groupe. Mais bientôt, en se rapprochant, elle entendit nettement les voix qui montaient jusqu'à elle :

— Oui... — disait le prince, dont elle reconnaissait l'accent musical, — oui, elle est tout à fait bien, cette profession de foi... et si j'étais électeur dans ce pays, je n'hésiterais pas à donner ma voix à celui qui l'a écrite...

Chiffon venait de tourner le coude du chemin.

— Ah!... — cria-t-elle — c'est vous, monsei...

Elle s'arrêta, devinant vaguement qu'il préférait ne pas être nommé ainsi, et il la remercia d'un signe en répondant :

— Mon Dieu, oui, mademoiselle, c'est moi!...

— T'nez, monsieur... — dit en riant un des ouvriers —

v'là un' petite demoiselle qu'est de vot' avis, allez !...

— Qu'est-ce que c'est?... — demanda Coryse.

— C'est c' monsieur qui dit comme vous, qu'à not' place i' voterait pour M. d' Bray...

— Parbleu!... — fit Chiffon avec conviction, — à moins que vous ne vouliez faire renommer M. de Bernay?...

— Ah! non... c'lui-là, n'en faut plus!...

— Eh bien, alors?... puisque vous savez que Charlié ne peut pas passer?...

— Oui... c'est vrai!... mais moi, ça m'gène qu'i' soye vicomte, M. d' Bray...

— Lui aussi, ça le gène!... — dit Chiffon en riant, — mais c'est pas sa faute!...

— Pourquoi signe-t-i' son affiche « Vicomte » de Bray?...

— Dame!... puisque c'est son nom!... vous aimeriez mieux qu'il triche, vous?... qu'il se présente pour autre chose que ce qu'il est?...

Et, regardant tout à coup à terre les nombreuses bouteilles, les saucissons et les fromages couchés sur l'herbe, Chiffon demanda :

— Sapristi!... ben, vous en faites un goûter!...

Un ouvrier, noir et velu, se leva, et montrant le comte d'Axen :

— C'est c' monsieur qui régale... sans ça!...

Et il ajouta :

— Rapport qu'on y a t' nu son ch'val pendant qu'i' visitait les forges...

Le vieux Jean, rouge et suant, regardait les bouteilles d'un œil attendri. Coryse s'en aperçut et, le montrant à l'un des hommes :

— Si vous vouliez être bien gentil, vous lui donneriez un verre de quelque chose... parce qu'il a bien chaud?...

L'ouvrier s'élança sur une bouteille et, s'excusant :

— Si on n' l'a point fait... c'est qu'on n'osait pas... vu qu' les larbins ordinairement... quand y a les maîtres...

— C'est pas mon larbin, — répondit Chiffon en riant — c'est ma nourrice!... viens boire, nourrice?...

Le vieux Jean s'avança :

— C'est pas de refus — dit-il d'un air ravi — car c'qu'i'

fait soif...que vous aussi, mam'selle Coryse, vous d'vez avoir soif?...

— Si vous vouliez boire un verre, faudrait pas vous gêner, toujours?... — proposa l'ouvrier qui tenait la bouteille.

— Je veux bien... — dit Chiffon, tendant la main.

— ... Tendez un'minute... paç' que, pour vous, faut que j' rince l' verre...

Il courut à une fontaine placée à l'entrée des bâtiments et revint en demandant :

— C'est-y d' la bière ou du vin, qu'vous voulez?

— Du vin...

Elle avança son verre en disant d'une voix claire :

— A votre santé!...

Les ouvriers se levèrent :

— C'est plutôt à la santé d' monsieur qui régale qu'on d'vrait boire... — remarqua un des hommes, en désignant le comte d'Axen.

— Et moi, — répondit le prince, — je propose de boire à la santé du candidat?...

— C'est ça!... — cria étourdiment Coryse — à la santé de l'oncle Marc!...

Un des ouvriers demanda :

— Alors, comme ça, vous êtes la nièce à M. d' Bray?...

— Oui!... — fit Chiffon, en regardant le prince, qui riait de sa distraction.

L'ouvrier reprit :

— Oh!... nous vous connaissions bien!... mais nous n' savions point vot' nom!... c'est surtout les gosses, là-bas, à la cité, qui vous connaissent!...

Et, se tournant vers le comte d'Axen, il continua:

— Vu qu' mad'moiselle a toujours des pièces pour eux dans ses poches, quand elle passe à cheval... même qu'à Noël elle leur a apporté une pleine caisse de joujoux qu' ça remplissait la voiture... qu'ils en ont eu plus qu'ils n'en pouvaient casser...

Son petit œil dur s'adoucit un peu, et il conclut :

— Si tous les riches étaient comme mad'moiselle et monsieur, ça irait mieux que ça n' va!... mais y en a qui veulent pas s' douter qu'y a d' la misère... et des comme ça, j'en connais!...

— Moi aussi!... — fit involontairement Chiffon, qui pensait à sa mère.

Puis, aussitôt, elle demanda, s'adressant au comte d'Axen :

— Est-ce que vous redescendez sur Pont-sur-Sarthe, monsei... monsieur?...

— Oui... voulez-vous me permettre de faire un instant route avec vous?...

— Mais oui...

Et, tout de suite, elle proposa :

— Seulement, il vaut mieux reprendre le sentier dans la forêt, celui-ci est trop plein de pierres roulantes...

Quand ils eurent disparu sous bois, Coryse entendit la voix de l'ouvrier qui expliquait :

— J'ai idée qu' ces deux p'tits-là, c'est des promis!...

Elle se retourna en riant vers le Prince :

— C'est de nous qu'ils parlent, monseigneur!...

Il s'inclina courtoisement :

— Je regrette qu'ils se trompent...

— Vous regrettez!... C'est beau, la politesse!... voyez-vous la tête que j'aurais en reine?... non, mais la voyez-vous?... Ah! Seigneur!... qu'est-ce que vous feriez de moi?...

Et, après un instant, elle ajouta :

— Et qu'est-ce que je ferais de vous?...

Il se mit à rire :

— Quel âge avez-vous, mademoiselle Coryse?...

— J'ai eu seize ans au mois de mai... Et vous, monseigneur?...

— Moi, j'aurai vingt-quatre ans dans huit jours...

Et, pris d'un scrupule, il demanda :

— Dites-moi?... la marquise permet que vous vous promeniez avec un jeune homme?...

— Ah! mais non!...

— Eh bien, mais... alors...

— Vous!... oh! mais vous, vous êtes un souverain!... c'est pas un jeune homme, un souverain!... ça ne compte pas!...

Elle rougit, et reprit en bafouillant :

— C'est-à-dire... je veux dire que ça compte trop... pour compter...

Et, voulant changer la conversation, elle questionna :

— Dites donc, monseigneur ?... vous n'avez pas peur de vous faire cueillir et reconduire à la frontière, en faisant comme ça, vous, un étranger, de la politique d'opposition ?...

— Oh !... elle est bien anodine, ma politique d'opposition !... qui consiste à dire à des ouvriers que, si j'étais eux, je voterais pour votre oncle...

— C'est égal !... à votre place, je me méfierais !... tenez, je voudrais que M. d'Aubières fût revenu... il vous dirait ce que vous devez faire ou ne pas faire... parce que vous m'avez l'air un peu jeune, dans tout ça !...

— Vous vous intéressez donc à moi ?... — demanda le Prince, qui riait de tout son cœur.

— Je m'y intéresse... sans m'y intéresser...

— C'est déjà quelque chose !... Eh bien, voyez comme on peut se tromper ?... j'aurais juré, — moi qui ai pourtant ce que vous appelez en français « du flair », — que, non seulement vous ne vous intéressiez pas à moi, mais encore que je vous étais antipathique ?...

— Et c'était vrai !... — s'écria franchement Coryse, — oui !... jusqu'à tout à l'heure... et puis, tout à l'heure, vous m'avez tout d'un coup fait l'effet d'un brave garçon...

— Alors, nous sommes amis ?...

— Oui...

Et, se reprenant :

— Oui, monseigneur !... je vous demande pardon... je vous parle très mal...

— Mais non !...

— Mais si !... je ne dis pas assez souvent monseigneur, et je ne dis jamais Votre Altesse...

— Ne vous préoccupez pas de ça !... Et, puisqu'à présent nous sommes amis, voulez-vous me dire pourquoi nous ne l'étions pas ?... c'est-à-dire « vous », car moi, je n'avais pas la même répulsion, je vous assure...

— Oui... je vais vous le dire... c'est que, d'instinct, je n'aime pas beaucoup les étrangers... et que je déteste les protestants... alors, comme vous êtes les deux, vous comprenez...

— Je comprends !... Et qu'est-ce que vous leur reprochez, aux étrangers ?...

— Oh !... je ne leur reproche absolument que de n'être pas français...

— Et aux protestants?...

— Un tas de choses !... je les trouve intrigants, faux, hypocrites... et rats, donc !... Naturellement, je reconnais des exceptions...

— Naturellement... moi, d'abord...

Elle se mit à rire.

— Pas seulement vous !... d'autres encore !... mais je parle de la masse des protestants... et des protestants de France, bien entendu, puisque ce sont les seuls que je connaisse...

— Moi, en voyant l'espèce de répulsion que je vous inspirais, je m'étais imaginé que vous me preniez pour un espion?...

— Oh !... monseigneur !... oh !... non !... ça, pas !... d'abord, je vous dirai... j'y crois pas tant que ça, moi, aux espions !... parce qu'on en voit souvent où il n'y en a pas... c'est un peu comme les chiens enragés que les sergents de ville tuent pour avoir une récompense... et qui ne sont pas plus enragés que moi, les pauv's bêtes !...

Et, revenant à ce qui l'intéressait, Chiffon déclara :

— C'est égal... c'est rudement gentil à vous, de travailler à l'élection de l'oncle Marc, toujours !...

— Ne m'ayez de cela aucune reconnaissance, car je vous avoue que la conversation que vous avez entendue a été l'effet d'un pur hasard... Ces hommes avaient gardé mon cheval pendant que je visitais les forges... je ne savais pas au juste lequel l'avait tenu... et puis, je craignais, en donnant une seule grosse pièce, d'amener des batteries... alors, je suis allé à l'auberge qui est sur la grand'route et je leur ai fait apporter à goûter... ils m'ont offert à boire, et, en buvant avec eux, j'ai causé des candidats dont les affiches étaient placardées sur les bâtiments des forges... vous voyez que ma propagande s'est bornée à peu de chose?...

— Ça sert tout de même !... Vous verrez comme il est gentil, l'oncle Marc !... je suis sûre que, maintenant qu'il est revenu, vous allez trouver la maison bien moins embêtante?...

— Mais... — voulut protester le Prince — jamais je n'ai...

Chiffon l'interrompit.

— Allons donc!... c'est pas à moi que vous ferez croire que vous ne vous y embêtiez pas!... Et, comme ça, monseigneur, ça ne vous choque pas, la proclamation socialiste de l'oncle Marc... puisqu'elle l'est, il paraît, socialiste?...

— Mais, moi aussi, je le suis!...

— Oh!... — fit la petite, saisie, — ben, ne racontez pas trop ça à Pont-sur-Sarthe... ça ne ferait pas bon effet!... Ah! vous êtes socialiste, monseigneur!... et, ça ne vous gênera pas un peu pour régner, dites?...

— J'espère que non!... mais si ça me gêne... je passerai la main... C'est bien ainsi que l'on dit, n'est-ce pas?...

— Oui, monseigneur...

— Ça me sera facile!... j'ai six frères!... Et vous, mademoiselle Coryse, vous veniez de faire une tournée électorale, quand j'ai eu le plaisir de vous rencontrer?...

— Non!... je venais de faire une commission chez les Barfleur!...

— Ah!... M. de Barfleur, c'est, n'est-ce pas, un petit monsieur très mince?...

— Oh! pour mince, il l'est!...

— Qui a le genre très anglais?...

— Le genre anglais de Pont-sur-Sarthe... oui...

— Et il a un beau château, ce monsieur?...

— Assez beau... mais c'est à sa mère, le château!...

— Est-ce que sa mère est agréable?...

— Ah! mais non!... c'est une grande femme à la pose... et maigre!... et majestueuse! avec un faux air triste... l'air qu'il vient de lui arriver des malheurs!... Moi, j'ai toujours envie, quand je lui parle, de l'appeler « Infortunée princesse »... et lui, le petit, on l'appelle dans le pays « *Deux liards de beurre* »...

Comme le comte d'Axen riait, Chiffon expliqua :

— Je ne suis pas méchante ni moqueuse, vous savez?... non... mais je ne peux pas les sentir, les Barfleur!...

— Il n'y a que la mère et le fils?...

— Ah! Dieu!... c'est bien assez comme ça!...

— Je les rencontrerai probablement au bal que donnera madame votre mère le jour des Courses?...

— Sûr, vous les rencontrerez!... mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire?...

— Je suis heureux de voir, après la société de Paris, que je connais un peu, la société de province...

— Ben, ça vous fera une belle jambe!... si vous saviez ce que c'est mesquin!... et potinier!... et rasant!... je sais bien que, comme vous êtes au-dessus de tout ça...

— Mais je ne suis au-dessus de rien...

— En dehors, si vous voulez?... et, tenez, monseigneur, je crois qu'il vaut peut-être mieux tout de même ne pas dire que nous nous sommes promenés tous les deux tout seuls?...

— Ah! vous craignez les potins?...

— Oh! pas du tout!... mais j'ai peur que ma mère m'enlève si elle apprend ça!...

— Alors, qu'est-ce que je dois faire?...

— Ne pas le dire... moi, je ne le dirai que si on me le demande... et, comme on ne me le demandera pas...

— En effet, il est peu probable qu'on devine notre rencontre...

— Si par hasard on la devinait, nous dirions que oui...

— Nous dirions que oui...

— C'est entendu!... et maintenant, il faut nous quitter avant de sortir de la forêt?... Je vous demande encore pardon pour toutes mes incorrections, monseigneur?...

Et, elle ajouta en riant :

— Et je salue profondément Votre Altesse...

D'un mouvement large, le petit prince ôta son chapeau, et répondit en riant aussi :

— Je vous salue profondément, mademoiselle Chiffon!...

GYP.

(La fin au prochain numéro.)

LA FEODALITÉ EN PRUSSE

A LA FIN DU XIXe SIECLE

La féodalité, les conceptions qui s'y rattachent, les institutions qu'elle a créées ont si radicalement disparu de notre sol depuis cent années; elles y étaient tellement ébranlées, il y a cent années déjà, qu'elles nous sont devenues comme étrangères. L'évocation de ces souvenirs qui figurent encore parfois dans les polémiques électorales y prête à quelque soupçon de ridicule. Et dans la France du XIXe siècle, où la Révolution a fait table rase, c'est un effort de reconstitution historique qui peut seul donner à quelques esprits laborieux la notion d'un état social si différent de celui au milieu duquel nous sommes habitués à vivre.

Cependant, nous entendons dire que les institutions féodales sont encore défendues en Prusse par un parti politique. C'est ce parti, le parti de la grande propriété agraire, de l'oligarchie foncière, qui a donné M. de Bismarck à la Prusse et à l'Allemagne et l'on nous répète encore que l'organisation politique de la Prusse est par certains côtés une organisation féodale.

Ces mots ne peuvent présenter à la généralité des esprits français une idée bien nette, tout au plus celle d'une hiérar-

chie militaire fortement constituée. Ils nous font seulement éprouver une sorte de surprise. Nous avons peine à concevoir que la vie d'un État moderne, le développement industriel, le mouvement démocratique de notre époque, un semblant de régime parlementaire n'excluent pas absolument des institutions qui rappellent la féodalité.

Il y a cependant quelque intérêt pour nous à savoir si, derrière cette apparente antinomie, il se rencontre une contradiction réelle et intime entre les institutions sociales et politiques que le passé a léguées à la Prusse, et ce qui nous apparaît comme le développement naturel et probable de la civilisation à notre époque; et si cette contradiction peut faire naître pour l'État prussien des difficultés qui seraient bientôt la cause d'un affaiblissement certain.

En quelle mesure donc la Prusse est-elle demeurée féodale et quelles difficultés peuvent en résulter pour elle?

Ici une première réserve s'impose. Quelque sens que l'on attache à l'épithète, elle n'est applicable qu'à la moitié orientale de l'État prussien, à celle qui se trouve sur la rive droite de l'Elbe[1].

C'est encore là une distinction à laquelle les esprits français, habitués depuis si longtemps à l'unité nationale, ont quelque peine à se faire. La Prusse est coupée en deux parties dont l'état social et les institutions politiques sont des plus dissemblables. La Province rhénane, l'Ouest prussien, a été façonnée par une assimilation française de quinze années, et surtout par un développement historique tout différent de celui des sept provinces orientales : et, lorsque la législation prussienne touche à la constitution sociale, elle est obligée de consacrer encore, à la fin du XIXe siècle, l'hétérogénéité intime de la Prusse. L'Ouest a vécu et s'est accommodé d'un régime politique assez assimilable au régime français, tandis que la Prusse a dû refaire en 1872 et en 1891 les grandes lois administratives qui régissent l'organisation intérieure des sept provinces orientales : et le parti conservateur et féodal, peu soucieux de se laisser dominer par les voix plus libérales des députés de l'Ouest,

1. Il s'agit ici des provinces suivantes : Prusse orientale, Prusse occidentale, Brandebourg, Poméranie, Posen, Silésie, Saxe.

a même été jusqu'à demander qu'on laissât à chaque province le soin de se réorganiser elle-même[1].

L'organisation féodale, ou du moins ce qui en subsiste, est donc limitée à une fraction considérable sans doute, mais à une fraction seulement du territoire de l'Allemagne et de la Prusse; mais il ne faudrait point conclure de là que le fait, parce qu'il est limité, est sans importance. C'est précisément sur les territoires orientaux que s'est formée la puissance matérielle, politique et militaire qui a créé l'unité allemande d'abord, et la prépondérance de l'Allemagne ensuite. Ce serait sans doute une grande erreur d'aller chercher exclusivement sur ces terres lointaines le génie de l'Allemagne et la psychologie de l'âme allemande; ce serait une erreur égale d'oublier que ces régions du nord-est ont été la source et demeurent le réduit inexpugnable de la puissance de l'Empire. Les libéraux prussiens les considèrent comme un poids mort[2]. Il n'en est pas moins certain que les transformations qui affecteront ce point vital auront toujours pour l'avenir de l'Allemagne les conséquences les plus sensibles.

I

Le trait essentiel de l'organisation féodale, c'est la possession par certains individus de droits et de pouvoirs qui, dans nos idées modernes, n'appartiennent qu'à la société considérée dans son ensemble, à l'État. Le détenteur du domaine féodal est, par le seul fait de sa possession, investi des attributions de la souveraineté. Il exerce sur les habitants de son domaine une autorité que nos conceptions politiques réservent à l'État moderne.

1. Voir le discours humoristique d'un conservateur intransigeant du Brandebourg en 1872. (M. Meyer d'Arnswalde) : *Stenographische Berichte des Abgeordnetenhauses, 1872*, III, p. 1299.

2. *Stenographische Berichte des Abgeordnetenhauses, 1872*, III, p. 1299.

Lorsque la féodalité a dominé l'Europe, il n'existait pas, à proprement parler, d'États européens. La grande société européenne était morcelée en une infinité de petites sociétés féodales. Chaque domaine n'était pas seulement une propriété; c'était aussi un État. Chaque seigneur était un souverain et un souverain absolu; car aucune garantie de droit, aucune autorité supérieure n'imposait et ne pouvait imposer l'observation d'une règle quelconque à cette infinité de souverainetés morcelées. Il y a environ cinq cents ans qu'en ce sens le régime féodal a disparu en France. Il y a deux cent cinquante ans qu'il a disparu en Prusse.

Mais, lorsque l'État moderne s'est progressivement constitué en Europe par la reprise des principaux attributs de la souveraineté, la féodalité n'en a pas moins subsisté longtemps, affaiblie sans doute, mais défendant ses privilèges, et conservant sur ses domaines une part d'attributions souveraines, tantôt le droit d'y rendre la justice, tantôt le droit de percevoir et de répartir l'impôt, tantôt l'autorité exécutive et des pouvoirs de police sans contrôle.

Ces vestiges d'organisation féodale, presque effacés déjà dans la France de 1789, sont encore apparents et tenaces dans la Prusse de la fin du XIXe siècle.

En 1872 encore, en Prusse, le possesseur de grands domaines conservait, par le seul fait de la détention des grandes propriétés, des attributions de souveraineté, non seulement sur ses terres, mais encore sur les petites communes rurales qui les environnaient, qui en avaient été autrefois des dépendances privées, qui en demeuraient des dépendances politiques[1].

Mais, comme le XIXe siècle a mis partout sa marque, ces privilèges politiques n'étaient pas demeurés l'apanage d'une aristocratie héréditaire. Il semble qu'ils eussent été attachés au sol. Et comme, depuis un siècle, les grands domaines avaient changé de mains en Prusse avec une extrême rapidité, la classe dirigeante des provinces orientales n'était plus une oligarchie foncière liée au sol qu'elle occupait par des attaches traditionnelles; ce n'était pas le titre héréditaire, le lien

1. *Anlagen zu den stenographischen Berichten des Abgeordnetenhauses*, 1890-91, I, p. 315.

patriarcal qui conférait le privilège politique, c'était la détention parfois provisoire, souvent variable, d'un domaine étendu, et quelquefois même d'un domaine peu considérable[1].

Voici qui nous reporte bien loin de l'état social de la France. Il y a vingt ans encore, en Prusse, le seul fait de la possession d'un domaine[2] attribuait au détenteur provisoire la suprématie sur les communes rurales avoisinantes, le droit de désigner leurs municipalités, des pouvoirs de police, le pouvoir réglementaire, le caractère d'un agent d'exécution des lois[3].

Balayés une première fois par la révolution de 1848, restaurés quelques années après lors de la réaction qui suivit, les pouvoirs de police du propriétaire de bien noble n'ont été abolis définitivement qu'en 1872[4].

Ce serait cependant une erreur de croire que, depuis cette date, tout vestige de la féodalité ait disparu, nous ne disons pas de l'état social, mais même des institutions politiques de la Prusse.

La loi de 1872[5] a bien apporté une innovation considérable. Depuis cette date, il existe, à côté des anciens biens nobles, des communes rurales indépendantes de la tutelle, de la suprématie du grand propriétaire voisin : mais ces communes n'ont pas englobé les domaines[6]. Même depuis 1872, même depuis la loi municipale de 1891[7], à l'heure actuelle, il existe encore des milliers de domaines où le grand propriétaire remplit, par une délégation théorique de l'État, mais de droit,

1. Voir les débats de la loi d'organisation des cercles (*Kreisordnung*) en 1872 ; le discours de M. Virchow et la réponse peu concluante des conservateurs. *Stenographische Berichte des Abgeordnetenhauses, 1872*. III, pp. 1293 et 1300 ; — Keil, *Die Landgemeinde in den östlichen Provinzen Preussens*, p. 154 ; *Schriften des Vereins für Sozialpolitik*, XLIII.

2. Nous disons domaine pour simplifier : C'est le *Rittergut* ou *bien noble* qui est devenu le *Selbständiger Gutsbezirk* ou domaine indépendant d'aujourd'hui.

3. Keil, *Die Landgemeinde in den östlichen Provinzen Preussens*, p. 159.

4. *Anlagen*, etc, 1890-91, I, p. 315.

5. La loi de 1872 a reconstitué sur des bases nouvelles l'administration des cercles, assimilables comme étendue à nos arrondissements français, et y a diminué l'influence de la grande propriété.

6. Nous indiquons plus bas les principales conséquences de cette loi.

7. Keil, *Die Landgemeinde*, pp. 197, 199.

pour la petite communauté rurale établie sur ses terres, les fonctions que notre organisation politique, comme celle de l'Allemagne occidentale, attribue aux maires et aux conseils municipaux élus[1].

On trouve aujourd'hui, sur le territoire des sept provinces orientales de la monarchie prussienne, dont la population est de 17 millions d'habitants environ, 24.453 communes rurales indépendantes et 15.612 domaines[2] non moins indépendants, soustraits à toute organisation communale proprement dite. Ces 15.612 domaines comprennent environ 2 millions d'habitants sur une population rurale de 10 millions d'âmes.

Ce sont parfois des maisons d'habitation enclavées dans les villes, et qu'on semble avoir voulu exempter seulement des obligations et des charges de la vie communale. Ce sont généralement des propriétés rurales, tantôt fort exiguës — 616 ont moins de 75 hectares, — tantôt fort étendues — il en existe 43 qui renferment plus de 1.000 habitants[3]. — Généralement le sol y appartient tout entier à un propriétaire unique et il n'est habité que par ses serviteurs ou ses employés[4]; sur ce territoire soustrait à la vie communale, les grands propriétaires sont à peu près seuls, puisqu'ils y paient environ 82 p. 100 des impôts directs d'État[5]. Cependant il arrive qu'un certain nombre de petites parcelles aliénées et leurs propriétaires soient enfermés dans l'organisation politique du domaine.

Quelques-unes de ces terres ont l'étendue d'un canton[6]. Dans ce cas, le propriétaire y exerce de droit non plus seulement l'autorité d'un de nos maires de campagne, mais les pouvoirs de police beaucoup plus étendus que la loi prussienne de 1872 a réservés aux autorités cantonales qu'elle a créées[7].

1. *Anlagen*, etc., 1890-91. I, p. 315.

2. *Beiträge zur Finanzstatistik der Gemeinden in Preussen*, p. 261, XVI. *Ergänzungsheft zur Zeitschrift des K. pr. statistichen Bureau's.*

3. *Anlagen, etc.*, 1890-91, I, pp. 273, 275.

4. *Ibid.*, p. 273.

5. *Ibid.*, p. 402.

6. Le canton prussien est formé par une agglomération de 2,000 à 10,000 habitants.

7. Bornhak. *Geschichte des preussischen Verwaltungsrechts*, III, p. 306.

Reportons pour un instant nos regards sur la commune rurale française. Elle comprend dans la même association politique, à titre égal, avec des droits égaux, tous les habitants de son territoire. La grande propriété, généralement fort dépourvue, comme en Prusse, de toute continuité patriarcale, n'y jouit d'aucun privilège. Politiquement le grand propriétaire dispose de sa voix comme le plus dénué des prolétaires de la commune; et, en fait, l'influence sociale que lui donne la détention du domaine est la plupart du temps contrebalancée par l'esprit démocratique, jaloux de ne lui laisser prendre aucune prépondérance. S'il est maire de sa commune, s'il y conserve quelque autorité politique, il le doit parfois à l'influence personnelle que lui donne sa situation, plus souvent à ce qu'il a su vaincre les préventions qui y sont attachées et conquérir la confiance de ceux au milieu desquels il vit.

Cette commune démocratique, nivelée, sans classifications sociales, ce groupe d'habitants égaux en droit inspire autant d'éloignement aux Prussiens de l'Est, que nous pouvons en ressentir pour les institutions féodales. Ils sont habitués à la hiérarchie sociale, telle que l'ont constituée dans leurs campagnes la répartition du sol, et la tradition.

Lorsque le grand propriétaire a perdu en Prusse, au commencement de ce siècle, puis en 1850[1] les droits qui le faisaient copropriétaire de la portion du sol dont il n'était pas l'exploitant direct, lorsque la propriété des paysans s'y est constituée maigrement, faiblement, le détenteur du bien noble s'est gardé de se fondre avec les nouveaux propriétaires dans une communauté unique. Il a pris ses précautions afin que la loi du nombre ne le plaçât pas peu à peu dans la dépendance de ceux qui venaient d'échapper à sa domination.

La vieille association du moyen âge, l'association féodale unissait dans les relations de maître à sujet le grand domaine seigneurial et le petit village de paysans, le petit groupe d'habitations rurales qui entouraient le donjon et qui en dépendaient. L'époque moderne a rompu ces relations. Chez nous,

1. Au début du siècle, par les grandes mesures législatives de Hardenberg; en 1850, par les lois qui furent la conséquence de la Révolution de 1848.

l'association ne s'est point brisée, elle a changé de caractère. Les relations se sont renversées : le village ne s'est pas seulement affranchi, il a absorbé le domaine.

En Prusse, au contraire, lorsque, il y a vingt ans à peine, le domaine a dû renoncer à asservir le village, il s'est tenu soigneusement à l'écart, formant une unité politique séparée et indépendante de la commune rurale. Le parti féodal a préparé cette évolution depuis le début du siècle, depuis l'heure où la propriété libre a commencé à se constituer[1]. C'était la conséquence naturelle des traditions enracinées qui opposaient la hiérarchie sociale de la Prusse au nivellement démocratique de la France. Comment admettre un instant en Prusse que l'aristocratie foncière fût placée dans la dépendance ou même au niveau de la démocratie rurale? L'indépendance du bien noble, l'indépendance du domaine est sortie naturellement des conceptions qui dominaient la société prussienne. Elle a été sanctionnée explicitement pour la première fois par les lois d'assistance publique de 1842[2].

Regardez en France une commune rurale d'un millier d'habitants; vous y trouverez un ou deux ou trois domaines de soixante-quinze à cent hectares. Le propriétaire de ces domaines ne participera le plus souvent à la vie politique de la commune que pour acquitter les charges que la petite communauté rurale aura imposées à ses membres.

En Prusse, le village a acquis depuis 1872 le droit de s'administrer lui-même par des agents de son choix[3]. Mais la terre du grand propriétaire, même lorsqu'elle se compose, ce qui est un cas fréquent, de parcelles isolées, enclavées, semées sur le territoire rural du village voisin, est une unité politique distincte.

Et maintenant, quelles sont les conséquences pratiques d'une organisation politique qui fait du grand propriétaire, si

1. *Anlagen*, etc., 1890-91. I, p. 312, 313.

2. L'évolution a commencé en 1811, lors des premières lois agraires de Hardenberg. *Anlagen*, etc., 1890-91. I, p. 308.

3. Bornhak, III, p. 305.

l'on peut ainsi parler, le *maire* de son domaine, c'est-à-dire l'agent élémentaire d'exécution des lois, et le gérant des intérêts communs des habitants groupés sur sa terre? Cherchons à rendre ces conséquences palpables.

C'est le propriétaire de domaine qui supporte les charges publiques de la communauté. S'il est nécessaire de construire un chemin ou une école, de développer l'assistance publique, c'est lui qui en est chargé. Il est tellement difficile de dire où s'arrête la bienfaisance privée, et où commence l'accomplissement d'un devoir public, que la statistique des finances communales, en Prusse, laisse de côté les domaines[1].

On évalue approximativement les dépenses communales des 15.000 domaines avec leurs 2 millions d'habitants à 14.500.000 francs, et celles des 24.000 communes rurales avec leurs 8 millions d'habitants au triple environ, c'est-à-dire à 42 millions de francs[2]. En tout cas, c'est le propriétaire qui gère seul les intérêts de la communauté; mais c'est aussi lui qui paie, et il faut reconnaître que la charge est lourde[3]. Les dettes qu'il contracte pour l'acomplissement des trois grandes fonctions de la vie communale, la vicinalité, l'enseignement et l'assistance, sont des dettes privées. On saisit ici sur le vif la féodalité, c'est-à-dire la confusion des fonctions publiques avec la propriété.

Mais il y a plus : dans certains cas, limités, il est vrai, le propriétaire est autorisé à reporter sur les habitants du domaine, et à répartir lui-même entre eux certaines des charges de l'assistance publique, ou certaines des charges de guerre qui pèsent sur la communauté[4]. Et en dehors même des droits qui lui appartiennent, on trouve sur plus d'un point la trace des efforts qu'il fait pour s'affranchir des charges de l'assistance publique. Lorsqu'il lui devient nécessaire d'établir pour la culture de sa terre des colonies de travailleurs agricoles, il cherchera volontiers à reporter ces colonies, et par là même

1. *Beiträge zur Finanzstatistik der Gemeinden in Preussen, 1883-84*, p. 261, XVI, *Ergänzungsheft zur Zeitschrift der Königlich Preussichen statistischen Bureau's.*

2. Keil, *Die Landgemeinde in den östlichen Provinzen Preussens*, p. 160.

3. *Anlagen*, etc. 1890-91, I, pp. 400-402.

4. Keil, *Die Landgemeinde*, etc., p. 199.

les charges d'assistance qu'elles portent avec elles, sur le territoire des villages voisins. Et chaque fois que l'État s'efforce de remédier à de semblables injustices, notamment par le développement des syndicats mixtes d'assistance englobant les communes et les domaines voisins, le propriétaire indépendant résiste et résiste victorieusement [1]. Le motif avoué de ses résistances, c'est le refus absolu de se laisser soumettre au pouvoir de taxation de la commune rurale [2].

Ajoutons encore un trait. Le propriétaire de domaine nomme lui-même un quart des instituteurs primaires dans les sept provinces orientales, dix mille environ sur quarante mille [3]. La délégation du pouvoir politique à la grande propriété, au domaine indépendant, est encore ici des plus saisissables.

Lorsque, en 1853, on rendit à l'ancien bien noble, au domaine, l'existence indépendante que la législation de 1850 lui avait retirée sous l'impression de la Révolution de 1848, un des représentants des tendances conservatrices de la restauration féodale, le comte d'Arnim-Boitzenburg, donna une formule excellente des conceptions qui dominaient et qui dominent encore aujourd'hui l'organisation politique des campagnes dans l'est de la Prusse.

« Je veux, dit-il, moi, propriétaire de domaine, rester maître dans ma maison. Je me suis toujours montré capable, et je le suis encore, de remplir avec mon état de maison les obligations de la famille politique dans l'État. Je ne veux point être versé dans une autre famille politique, où le maître de maison va être élu ou nommé du dehors [4]. »

Encore aujourd'hui, plus de quinze mille familles de ce genre ont conservé, à l'est de l'État prussien, une existence séparée où non seulement l'autorité communale, mais parfois aussi une part de l'autorité politique, sont attachées à la possession du sol.

1. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, pp. 294 et 259.

2. Voir l'opinion de M. Gneist, qui fait autorité en ces matières. Keil, *Die Landgemeinde*, etc., p. 200.

3. Exposé des motifs de la loi scolaire de 1891. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, p. 482.

4. Voir cette déclaration rappelée par M. Rickert, dans la discussion de la loi municipale, *Stenographische Berichte des Abgeordnetenhauses*, 1890, I p. 232.

II

Ainsi, l'organisation des provinces orientales de la Prusse est demeurée, par l'isolement politique et l'indépendance des grands domaines, une organisation en quelque mesure féodale. La Prusse le reconnaît, mais elle habille ses institutions féodales du nom de décentralisation. Elle a créé un mot pour désigner le genre de décentralisation qui lui est propre. C'est la *Selbstverwaltung*, l'administration du pays par lui-même, l'administration gratuite des intérêts collectifs par des hommes vivant de la vie sociale des populations qu'ils administrent. Les Allemands voient là la grande supériorité de leur organisation administrative sur l'organisation bureaucratique de l'administration française. La démocratie, pour eux, conduit nécessairement à la bureaucratie, tandis que ce qu'ils ont gardé d'organisation aristocratique et féodale leur fournit les éléments d'une administration décentralisée. Les portions féodales de leur territoire sont le palladium de la décentralisation. Ils les comparent aux régions de l'Ouest contaminées par le contact de la France; et ils se félicitent d'y trouver encore, parce qu'elles ont échappé au niveau démocratique, les ressources en hommes nécessaires à leur existence autonome[1].

A ne comparer cependant que les institutions et les textes, la France paraît, au premier abord, ne le céder en rien à la Prusse en matière de décentralisation. Il est difficile d'imaginer un État, tenant à son unité politique, qui laisse plus d'autonomie que la France à ses municipalités. Nos grandes lois d'organisation départementale et communale sont des lois de décentralisation. D'où vient donc que nous soyons pourtant un État centralisé et bureaucratique?

C'est que les petites unités administratives, surchargées de fonctions par le développement d'une civilisation vieille de plusieurs siècles, par les besoins qu'elle a créés, se montrent tout à fait impuissantes à s'acquitter de leur tâche par leurs

1. KEIL, *Die Landgemeinde*, p. 197.

propres moyens. Elles s'en déchargent spontanément, et par une sorte de nécessité, sur l'organisme d'État complexe, ramifié, perfectionné, qui fonctionne à côté d'elles.

Les communes rurales en France sont maîtresses de leur budget, de leur réseau de chemins vicinaux : c'est le maire qui désigne les petits fonctionnaires municipaux ; et cependant, cette large autonomie de droit aboutit à une subordination de fait certaine. C'est que le maire, souvent impuissant à habiller des formules administratives les actes de la vie communale, à ranger dans les colonnes d'un imprimé les faits réels sur lesquels il voudrait exercer son action, remet ce soin, et en même temps une bonne part du pouvoir municipal, aux agents du pouvoir central. C'est le percepteur, agent de l'État, qui, neuf fois sur dix, préparera le budget de la commune. C'est l'agent voyer cantonal, organe d'une administration départementale, presque d'une administration d'État, qui gérera le réseau des chemins de la commune et en dirigera le personnel. C'est l'instituteur qui sera secrétaire de mairie, agent actif et souvent directeur effectif de la vie municipale. Et ainsi la représentation locale, constituée par l'État pour gérer avec une large autonomie les intérêts municipaux, restitue en fait, et par une sorte de nécessité, aux organismes d'État, une bonne part des attributions que l'État lui avait conférées. La commune rurale restitue volontairement à l'État ce que l'État a abandonné à la commune. Et ce double échange, fort peu compris par les étrangers qui étudient la France, et souvent mal compris même en France, fait de notre pays une nation à la fois décentralisée dans ses lois et centralisée dans les faits. Les tentatives de décentralisation y échoueront toujours, au moins dans les campagnes, devant l'impossibilité de trouver, aux degrés élémentaires de la vie rurale, au sein même de la société locale, le personnel administratif d'une civilisation ancienne.

Veut-on maintenant se rendre compte de l'écart qui sépare à son degré élémentaire la vie publique dans les communes de France et dans les communes orientales de la Prusse?

Chacun peut arriver à se retracer, au moins dans ses traits

extérieurs, la vie politique de nos petites communes rurales. La moindre a sa mairie installée le plus souvent dans une salle réservée de la maison d'école. C'est le local consacré, non sans quelque tenue et quelque décorum, — nous allions dire non sans quelque solennité, — à la vie publique de la commune. La moindre a son budget régulier, l'état annuel des prévisions de ses recettes et de ses dépenses. Le maire y ajoutera souvent, pour quelques menues dépenses, une comptabilité personnelle, occulte et plus dénuée de formes. Mais en somme, l'ensemble des intérêts communaux, le plus souvent fidèlement gérés, se trouve comme résumé sur ces états compliqués qui comprennent, entre des prévisions sincères et des comptes réguliers, toute la vie publique de la petite communauté.

Regardons maintenant en Prusse. A l'ouest, nous trouverons un spectacle peu différent de celui que vient de nous présenter la France. Là aussi la commune rurale est souvent incapable de satisfaire par ses propres représentants aux exigences administratives d'une vie sociale plus développée. Et ne trouvant pas, pour s'en aider, un organisme d'État aussi complètement ramifié que celui de la France, elle s'adresse volontiers à de petits entrepreneurs privés, agents d'affaires ou autres.

Le Nord-Est est dans un état tout autre.

C'est généralement à l'auberge, entre les pots de bière, fort loin de la dignité de nos salles de mairie, que se traitent les affaires de la commune. Elles sont remises le plus souvent, non pas à un conseil élu, mais à une réunion ouverte à tous les habitants ayant droit de cité dans la commune. Le budget s'écrit à la craie sur la table d'auberge, et lorsque le chef de la petite communauté rurale rend ses comptes, c'est en effaçant avec un torchon les chiffres qu'il vient d'écrire.

Ceci semble barbare aux représentants plus libéraux de la province rhénane. Les vrais conservateurs agrariens, au contraire, ceux qui viennent de la rive droite de l'Elbe et ne craignent pas d'avouer leurs préférence pour la décentrasation féodale, vantent la simplicité et l'autonomie de la vie municipale dans les sept provinces orientales[1].

1. Voir ces descriptions et ces appréciations de la vie municipale dans la Prusse orientale par un député conservateur du Brandebourg, ancien Landrath. *Stenographische Berichte des Hauses der Abgeordneten*, 1890-91. I, p. 208.

Ce genre de décentralisation, qui suppose dans les procédés d'administration une simplicité primitive, constitue-t-il, comme le pensent les conservateurs prussiens, une supériorité réelle? Le fait est que des trois grandes fonctions de la vie communale, l'école, les voies de communication, l'assistance publique, il en est deux au moins, les deux dernières, qui sont remplies de façon fort imparfaite dans les campagnes orientales de la Prusse. Il en est une certainement dont la commune prussienne s'acquitte moins bien que la commune française. Notre réseau de voies de communication a pénétré d'étonnement les Prussiens qui l'ont utilisé en 1870. Il demeure pour notre pays un élément de richesse et de supériorité incontestable.

La commune prussienne est faible à la fois par sa petitesse[1] et par le désordre traditionnel où l'a laissée l'évolution qui l'a créée[2]. Les exemples sont fréquents de communes sans territoire fermé, éparses les unes au milieu des autres. Il se rencontre des communes qui n'ont point d'habitants[3]. Et le désordre législatif égale le désordre matériel. Les impôts communaux sont soustraits pour une part à toute organisation systématique. Les petits impôts locaux que la tradition a légués aux petites communes prussiennes, et qui échappent à la réglementation des lois de l'État, représentent encore dix pour cent des impositions communales[4]. Un tiers des communes sont sous un régime fiscal différent de celui de l'État[5]. Souvent c'est par des prestations en nature qu'elles font face aux plus élémentaires exigences de la vie municipale[6]. Les lois d'organisation communale ne sont applicables que

1. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, p. 273.

2. *Ibid.*, p. 270, 314.

3. *Ibid.*, p. 275.

4. *Ibid.*, p. 279-280, 342-399.

5. *Ibid.* p. 338.— Il faut toutefois tenir compte de l'activité législative incessante du Parlement prussien. Il vient de voter, il y a quelques mois, une série de lois, qui en remaniant entièrement le système des impôts directs d'État en Prusse, ont également réorganisé les finances communales.

6. Kell, *Die Landgemeinde*, etc., p. 161. Cette description s'applique à une époque antérieure à 1848. Mais elle est demeurée à peu près exacte. Il suffit d'en atténuer les couleurs.

subsidiairement. La vie municipale est régie avant tout par les clauses des contrats privés qui ont présidé à la création de la commune. Et ces contrats demeurent, dans un état social nouveau, la source de plaintes, de conflits et de procès constants[1].

La seule d'ailleurs des fonctions communales que la loi — même la nouvelle loi municipale de 1891 — prévoie et règle explicitement, c'est l'administration des biens communaux[2]. Pour le surplus, la commune prussienne est manifestement impuissante. Réduite à la fois dans son territoire et dans son personnel par l'exclusion et l'indépendance de la grande propriété, elle ne peut satisfaire aux exigences de la civilisation moderne. Il est même devenu nécessaire, pour suppléer à son insuffisance, de recourir à des associations occasionnelles, extra-communales[3], qui n'ajoutent rien à la simplicité et à la clarté de l'organisation politique, mais qui facilitent singulièrement l'intervention des influences territoriales et patrimoniales.

S'il s'agit de la police, l'État l'a confiée aux municipalités cantonales. La tendance s'accuse également de parer à l'insuffisance du réseau vicinal, en en remettant l'administration à ces mêmes municipalités de canton[4].

Quant à l'assistance publique, la Prusse voudrait éteindre l'antagonisme accentué du domaine indépendant et de la commune rurale en les syndiquant l'une et l'autre. Mais, sauf en Silésie, où ces groupements sont traditionnels, la fusion ne se fait point[5]. Les communes et les domaines demeurent isolés pour faire face aux charges de l'assistance. Ils y consacrent, dans la moitié orientale de la Prusse, un budget annuel de 9.115.105 francs. C'est un chiffre très inférieur à celui que dépensent annuellement les associations spéciales qui ont en dehors de toute organisation communale la charge de l'assistance[6].

1. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, p. 270.

2. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, p. 266.

3. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, pp. 295, 296, 297. — Keil, *Die Landgemeinde*, etc., p. 202.

4. Keil, *Die Landgemeinde*, etc., p. 202. — Schönberg, *Handbuch der preussischen Œkonomie*, III, Freiher von Reitzenstein, *Das kommunale Finanzwesen*, p. 663.

5. *Anlagen*, etc., 1890-91 I, p. 184.

6. Ces associations dépensent annuellement dans l'ensemble du territoire rural de la Prusse 57.027.593 francs. On peut en attribuer la moitié aux provinces orientales. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, p. 295.

Il en est de même en matière d'enseignement. On peut en juger par les chiffres suivants. Tandis que, dans l'ensemble des communes rurales de l'État prussien, les traitements d'instituteurs coûtent annuellement 50.492.454 francs, les communes rurales et les domaines des provinces orientales, qui représentent environ la moitié du territoire, ne consacrent aux dépenses de l'enseignement qu'une somme de 16.250.597 francs[1]. L'administration de l'enseignement primaire, confiée à des associations spéciales organisées en dehors des communes, conserve un caractère quasi féodal, les Allemands disent patrimonial[2]. Nous avons vu que le choix de l'instituteur était, dans un grand nombre de cas, le privilège de la grande propriété.

Ainsi, de quelque côté que l'on regarde, apparaît la débilité de la vie municipale[3], dans les campagnes orientales de la Prusse. Un orateur allemand[4] compare ces institutions communales à un coin de forêt négligée. Les plantes grimpantes — dit-il en suivant sa métaphore compliquée mais expressive — les plantes grimpantes se poussent de souche en souche : elles ravissent l'air et la lumière aux vieux troncs noueux et contrefaits. Si la main de l'homme n'y met ordre, les vieux arbres périront étouffés, et il ne restera bientôt plus dans l'enclos qu'une végétation désordonnée d'inutiles broussailles.

On conçoit fort bien que cet état de choses ne soit pas pour déplaire au parti conservateur, qui est celui de la grande propriété foncière et qui défend, partout où il les rencontre, les vestiges de la féodalité. Le parti féodal s'accommode fort de voir la commune demeurer à l'état embryonnaire.

C'est d'abord que le domaine, organisé à l'état de collectivité politique distincte, n'est pas seulement séparé du village, de la commune rurale. Il a souvent des intérêts opposés. C'est le cas en matière d'assistance publique, où communes

1. *Anlagen*, etc., 1890. I, p. 403, 487.

2. Keil, *Die Landgemeinde*, etc., p. 201.

3. *Anlagen*, etc., 1890. I, p. 275.

4. Keil, *Die Landgemeinde*, etc., p. 204.

et domaines cherchent à se décharger les uns sur les autres d'un poids souvent fort lourd [1]. L'opposition est apparue très clairement durant la discussion de la dernière loi municipale.

Mais il y a plus qu'une opposition d'intérêts; il y a aussi lutte d'influences. Plus le village est faible, plus le domaine est fort. Nous touchons ici à ce qui est plus délicat à apprécier que le jeu des institutions, au degré d'autorité sociale qu'a conservé à l'est de la Prusse la féodalité, ou, pour parler un langage plus exact, la grande propriété foncière.

Quelle est encore à l'heure actuelle la vitalité de cette organisation? C'est dans le système représentatif, dans le système électif de la Prusse qu'elle apparaît le plus clairement.

Tandis que le Reichstag, l'Assemblée d'Empire assez limitée dans ses attributions législatives, est élu au suffrage universel direct, l'Assemblée législative de la Prusse est élue sous le régime des classes. C'est un système d'élection à deux degrés. Les électeurs sont répartis en *trois classes, chacune payant un* tiers *de la totalité de l'impôt direct*, et nommant le même nombre d'électeurs du second degré. Le petit nombre de propriétaires qui, comme gros contribuables, paient le premier tiers de l'impôt direct, ont ainsi un droit de vote égal à celui de la multitude de petits contribuables qui paient le dernier tiers. Le vote est public. C'est, comme on le voit, sans parler de la prépondérance qu'assure aux influences sociales la publicité du scrutin, le vote privilégié des censitaires. Ce mode de scrutin, qui vient encore d'être appliqué par la loi de 1891 aux élections municipales [2], a porté ses fruits naturels. Non seulement le parti socialiste est absent des Assemblées politiques, mais le parti démocratique y est à peine représenté. La Chambre prussienne est presque exclusivement partagée entre l'influence du capitalisme, de la fortune mobilière qui y forme l'élément relativement libéral, et celle de l'élément conservateur, champion de la grande propriété foncière et des tendances féodales. C'est à ce classement des partis auquel nous sommes peu habitués, que la Prusse a été conduite par

1. *Anlagen*, etc., 1890-91. I, p. 276.

2. Moins les deux degrés qui ne s'expliqueraient pas dans les petites communes. Voir les §§ 50 et 59 du projet de loi : *Anlagen*, etc., 1890-91. I, pp. 259-260.

un système de représentation assez compliqué, mais que l'on peut en somme qualifier de censitaire.

Ce qui est significatif, et ce qui caractérise l'état social des provinces orientales, c'est que cette classification politique est en même temps une classification régionale. Les sept provinces de l'Est, qui donnent à la Chambre prussienne la moitié de ses membres environ, fournissent aux deux fractions conservatrices et à l'ensemble du parti conservateur les quatre cinquièmes de leurs adhérents. Si l'on met de côté quelques grandes villes, quelques Polonais, quelques catholiques silésiens, on peut dire que la représentation de l'Est de la Prusse est exclusivement conservatrice, ce qui veut dire à peu près agrarienne et féodale[1].

Ces tendances toutefois ne dominent pas sans réserve le gouvernement prussien. Le projet de loi municipale qui a été déposé en 1890 indique assez clairement l'attitude qu'il prend au regard des revendications agrariennes. Il veut réduire le nombre des domaines indépendants et en fondre un certain nombre dans l'organisation des communes rurales; mais il procède avec une singulière timidité. Il propose de supprimer l'autonomie de 1683 domaines sur 15.612[2]. C'est un chiffre inférieur à celui des communes que le gouvernement veut supprimer en les réunissant aux communes voisines[3].

Il se défend d'ailleurs explicitement d'avoir voulu porter atteinte à l'organisation sociale des provinces orientales de la Prusse. Les motifs qu'il donne lui-même de sa réserve sont significatifs. Il ne veut pas accroître les charges du grand propriétaire, ni l'incorporer à une commune soumise au régime électif où il ne serait pas toujours possible de lui assurer l'influence prépondérante à laquelle il a droit[4]. C'est seulement là où les circonstances, la tradition ont amené la

1. *Stenographische Berichte des Abgeordnetenhauses*, 1872, III, p. 1299.—*Parteien im Hause des Abgeordneten 17. Legislaturperiode IV. Session 1892 (nicht offiziel)*. Berlin, W. Moser Hofbuchdruckerei.

2. 11.78 p. 100 de la totalité.

3. *Anlagen zu den stenographischen Berichten des Abgeordnetenhauses*, 1890-91, I, p. 274.

4. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, pp. 272, 273. Exposé des motifs du projet de loi municipale.

constitution de domaines mal conformés, de médiocre étendue, organismes impuissants à vivre par eux-mêmes et à remplir leur fonction dans l'État que le gouvernement cherche à les faire disparaître. Il n'invoque point de raisons de principe, mais des convenances de réorganisation administrative s'appliquant à un nombre restreint de domaines.

Aussi, à part une petite fraction de féodaux intransigeants, le parti conservateur a-t-il accepté le projet. Le régime des municipalités rurales à l'est de la Prusse est infiniment moins ébranlé par la loi de 1891 qu'il ne l'avait été par la loi municipale de 1850, loi libérale que la révolution de 1848 avait arrachée au pouvoir et qui fut abrogée en 1853, sans avoir jamais été appliquée[1]. Les racines de l'organisation féodale dans les campagnes prussiennes ne sont point toutes tranchées. Le gouvernement hésite à y porter la hache. Et quant à l'influence féodale, elle demeure prépondérante et vivace.

Cette influence sociale de la grande propriété, sanctionnée par les privilèges politiques qui assurent son isolement et son indépendance au sein d'une démocratie rurale, nous apparaît comme un anachronisme. Même à une partie de la bourgeoisie allemande, elle semble en contradiction avec l'évolution des sociétés modernes. Ces institutions quasi féodales constituent-elles une infériorité réelle pour l'État prussien? Le nouveau cri de guerre du socialisme allemand « Sus aux villages[2]! » a-t-il chance de trouver quelque écho?

Quelques symptômes tendraient à le faire croire.

Le premier, celui qui inquiète le plus les Allemands, c'est l'émigration continue qui fait chaque année disparaître, dans l'ensemble des provinces orientales de la Prusse, soixante-quinze pour cent de l'accroissement normal de la population.

Dans l'une même de ces provinces, dans la Prusse orientale, cet accroissement est plus que compensé. Le surcroît des naissances sur les décès, qui est cependant considérable, est

1. *Anlagen*, etc., 1890-91, I, p. 314.

2. Voir le discours de M. Rickert, progressiste, dans la discussion de la loi municipale. *Stenographische Berichte des Abgeordnetenhauses*, 1890-91, I, p. 228.

détruit et dépassé même par les pertes de l'émigration[1]. Ce n'est pas seulement une perte de forces vives, dont une partie d'ailleurs peut se retrouver dans les villes de l'Ouest, c'est surtout pour les Allemands le signe d'un état social défectueux et difficilement tolérable.

A ce premier symptôme est venu s'en joindre un autre, presque aussi significatif.

La féodalité agraire qui, durant tout le XIXe siècle, a géré fort habilement, mais avec beaucoup d'étroitesse ses intérêts, a su tourner à son profit l'évolution sociale du XIXe siècle, et jusqu'au mouvement d'émancipation des anciens serfs. Lorsqu'elle a dû concéder à ses tenanciers l'indépendance personnelle, elle s'est réservé le droit de les déplanter, et elle en a usé largement. Elle a étendu ses domaines; elle a développé, amplifié la très grande propriété foncière. Elle a empêché, elle a limité tout au moins la constitution de la propriété moyenne. Elle a réussi enfin à tenir la petite, la toute petite propriété agraire, dans un état de misère voisin du prolétariat, et à la maintenir dans sa dépendance[2].

Mais son succès a été trop complet; malgré tout, à la fin du XIXe siècle, il n'est pas possible de faire violence, au delà d'une certaine mesure, au sentiment d'indépendance qui a singulièrement relevé depuis cent ans la conception que l'homme se fait de sa propre dignité. Le prolétaire rural des provinces orientales émigre, plutôt que de subir un servage qui n'est plus dans les lois, mais qui subsiste encore assez sensiblement dans les faits. Et le mal paraît assez grave pour que l'État prussien ait conçu le projet de reconstituer artificiellement la moyenne propriété foncière, la propriété indépendante[3].

C'est une œuvre nouvelle de colonisation intérieure, analogue à celles que les Hozenhollern ont entreprises plus d'une fois sur ces territoires orientaux, que le gouvernement prussien vient de reprendre, il y a deux ans.

1. Sering, *Die innere Kolonisation im östlichen Deutschland*, pp. 6 et suiv. *Schriften des Vereins für Socialpolitik*, LVI.

2. Knapp, *Die Landarbeiter in Knechtschaft und Freiheit.*

3. Sering. — Meyn. *Die preussischen Rentengutsgesetze.* — Martinei, *Das preussische Rentengutsgesetz vom 7 July 1891 als Mittel zur Besserung der landwirthschaftlichen Besitz und Arbeiterverhältnissen.*

Mais il s'est engagé aussitôt un conflit des plus accentués entre les exigences de l'esprit féodal, et la nécessité de porter remède aux excès de la féodalité [1].

La grande propriété consent bien à l'établissement de nouveaux colons; mais ces nouveaux colons ne demeureront que si on leur assure quelque autonomie, et cependant l'aristocratie foncière voudrait aussi les maintenir dans sa dépendance. De ces tendances contradictoires est sorti un compromis qui porte l'empreinte caractérisée du socialisme d'État.

Le grand propriétaire abandonne une partie de sa terre aux colons, en échange d'une rente que les nouveaux occupants s'engagent à payer. Mais, pour lier le colon, le propriétaire du domaine voudrait que la rente ne pût être rachetée pendant un long délai. L'État intervient alors comme un intermédiaire officieux, afin que cette rente non rachetable ne constitue pas un lien de dépendance entre le grand propriétaire et le nouveau colon. Il a créé des banques d'État rurales, et les a chargées de rembourser en capital au maître du domaine les terres qu'il a aliénées. Ce sont elles qui percevront la rente due par le nouveau colon, en en facilitant le rachat.

Ces lois nouvelles datent de deux ans à peine, et il est encore un peu tôt pour en apprécier les conséquences. Mais, dès le début, leur application a révélé un nouveau symptôme du malaise social dont souffrent les provinces orientales de la Prusse.

Les grands propriétaires se sont empressés d'offrir, pour servir de terrain aux colonies nouvelles, une quantité considérable de terres, soit des domaines entiers, soit des morceaux détachés de leurs domaines. Du premier abord, l'État dispose d'une superficie qui n'est pas négligeable, d'une superficie de 170.000 hectares [2].

1. Sering, *Die innere Kolonisation im ostlichen Deutschland*, p. 149. M. Sering donne le chiffre de 150.000 hectares; il s'est élevé au 31 décembre 1893, d'après un document que nous devons à d'obligeantes communications à 170.000 hectares. — Ce sont généralement, semble-t-il, les portions de domaine grevées d'hypothèques qui ont été ainsi abandonnées.

2. Sering, *Die innere Kolonisation im ostlichen Deutschland*, p. 93.

Il paraît bien résulter de là que l'aristocratie foncière n'est plus aussi attachée que par le passé à la conservation de ses terres, et souffre, elle aussi, par quelque côté de l'état social qui fait sa force et sa puissance.

L'État a donc trouvé le terrain des nouvelles colonisations; trouvera-t-il aussi des colons?

Nous serions volontiers portés à concevoir quelques doutes à cet égard. Il faut cependant reconnaître que d'après les renseignements recueillis au 31 décembre 1893, l'expérience tentée en Prusse paraît donner des résultats plus favorables qu'on n'eût été porté à le penser.

Sur les 170.000 hectares mis à la disposition de l'État, plus de 50.000 avaient été répartis à la fin de l'année dernière entre un peu plus de 5.000 exploitations agricoles nouvelles.

Il semble donc que sur ce point, comme sur bien d'autres, l'organisme gouvernemental de la Prusse ait fait preuve à la fois, en présence d'un mal certain, et d'initiative dans la recherche du remède et de vitalité dans son application.

III

Quelle conclusion tirer de cette analyse, nécessairement aride et sommaire?

Celle-ci, tout d'abord, que la féodalité, une féodalité atténuée sans doute, subsiste encore à l'est de la Prusse — non plus que le seigneur soit maître absolu dans son domaine et soustrait à toute règle de droit — mais parce qu'il y détient encore, du seul fait de sa propriété, une portion qui n'est point négligeable des fonctions publiques élémentaires.

Ou, si l'on trouve que le nom de la féodalité éveille des souvenirs trop lointains, trop dissemblables du tableau que nous venons de retracer — disons seulement que la grande propriété foncière est demeurée à l'est de la Prusse une caste à part, isolée du reste de la nation, sauvegardant encore, sur ses domaines, quelques restes de son ancienne souveraineté,

pourvue d'un droit de vote privilégié, et d'une autorité, d'une influence devant laquelle tout plie encore aujourd'hui.

Qu'un semblable état social crée à la fin du XIXe siècle un malaise certain, personne ne saurait s'en étonner. Il faudrait se garder toutefois de tirer de l'existence de ce malaise des conclusions trop pessimistes pour l'avenir de la Prusse et de l'Allemagne.

La Prusse, dotée d'une administration rigoureuse et souvent brutale, mais active, douée d'initiative, maîtresse de ses moyens d'action, peut trouver dans la vitalité de son organisme politique une compensation aux faiblesses de son état social. Elle a donné, au milieu des incessantes transformations de son territoire, des preuves multiples de sa capacité, de sa puissance d'organisation. Elle peut essayer l'efficacité de l'intervention de l'État dans une tentative de réorganisation sociale. Il semble qu'elle soit presque tentée de le faire. Si la nouvelle loi municipale nous montre le gouvernement hésitant et paralysé en face de la grande propriété foncière, les lois de 1891 sur la constitution de la petite propriété agraire indiquent à la fois des préoccupations plus vivaces et un peu plus de hardiesse dans les procédés. Il semble toutefois encore impossible de dire si l'évolution et les tentatives du gouvernement ne seront point débordées et gagnées de vitesse par l'évolution sociale elle-même, par l'évolution politique des masses.

GODEFROY CAVAIGNAC.

LE RETOUR D'IMRAY

Imray avait fait une chose étrange : il avait disparu du monde, c'est-à-dire de la petite station indoue qu'il habitait. Il était jeune, il débutait dans sa carrière; on ne lui connaissait aucun chagrin, et personne n'avait été prévenu. La veille encore, tous l'avaient vu heureux, bien portant; à son club, on l'avait rencontré circulant autour des billards. Le lendemain, Imray n'existait plus.

Qu'était-il devenu? On ne put le savoir : toutes les recherches furent vaines. Sa place restait vide : il n'était pas arrivé à son bureau à l'heure habituelle; il n'avait pas conduit son dog-cart sur les routes.

Comme sa disparition gênait à un degré microscopique l'administration de l'Empire des Indes, l'Empire des Indes s'arrêta un instant microscopique pour découvrir le sort d'Imray. Des étangs furent dragués, des puits sondés ; des télégrammes envoyés aux stations de chemins de fer, au port de mer le plus voisin, — distant de douze cents milles : — Imray n'était au bout ni des cordes ni des fils. Il avait disparu et sa place était vide.

Enfin le travail du grand Empire des Indes recommença, parce qu'il ne pouvait s'attarder. Après avoir été un homme, Imray devint un mystère, — une de ces choses dont on parle au club pendant un mois, et qu'ensuite on oublie complètement. — Ses fusils, ses chevaux et ses voitures furent vendus. Un officier supérieur écrivit en Angleterre une lettre absurde à la mère d'Imray pour lui dire que son fils avait disparu sans qu'on sût comment. Le *bungalow* d'Imray était inhabité.

Trois ou quatre mois de la terrible saison chaude étant écoulés, mon ami Strickland, de la police, loua au propriétaire le *bungalow* abandonné. Il faisait alors des recherches chez les indigènes. Strickland vivait en original, et on se plaignait fort de ses manières et de ses habitudes. Il y avait toujours de quoi manger chez lui, mais jamais d'heures fixes pour les repas. Strickland mangeait debout ce qu'il trouvait dans le buffet, régime peu sain pour l'estomac humain. Six carabines, trois fusils, cinq selles et une collection de cannes à pêche, droites, plus grandes et plus fortes que les plus grandes et les plus fortes qu'on emploie pour le saumon, voilà son mobilier, qui remplissait une moitié du *bungalow;* l'autre était occupée par Strickland lui-même et sa chienne Tietjens. Tietjens, un animal énorme de Rampur, aboyait au commandement et dévorait tous les jours la ration de deux hommes. Elle parlait à Strickland une langue personnelle. Si, dans sa promenade, elle entrevoyait des choses capables de troubler la paix de Sa Majesté la Reine Impératrice, vite elle venait avertir son maître, qui se mettait en campagne; il s'ensuivait pour les gens des ennuis, des amendes et de la prison. Les indigènes prenaient Tietjens pour un esprit familier et la traitaient avec le profond respect qui suit la haine et la crainte.

Une des chambres du *bungalow* était consacrée à son usage, avec un lit, une couverture et une écuelle. Si quelqu'un entrait la nuit dans la chambre de Strickland, Tietjens renversait l'intrus et aboyait jusqu'à ce qu'on apportât une lumière. Strickland doit la vie à sa chienne. Il était à la frontière, où il cherchait un assassin. Au petit jour, le criminel se glissa sous la tente de Strickland, un poignard entre les

dents. Son projet était d'envoyer l'officier de police beaucoup plus loin qu'aux îles Andaman[1], mais il fut attrapé par Tietjens. Le crime fut prouvé devant le tribunal et l'assassin fut pendu. A partir de cette date, Tietjens porta un collier d'argent, et sur sa couverture de nuit fut brodé un monogramme. La couverture était en cachemire double : car Tietjens était une chienne délicate.

Jamais elle ne voulait se séparer de Strickland ; et, quand il eut la fièvre, elle gêna beaucoup les médecins, parce qu'elle ne permettait à personne de s'approcher du malade. Macarnaght, du service médical indien, tapa sur la tête de Tietjens avec un fusil : elle comprit alors qu'elle devait céder la place à ceux qui pouvaient donner la quinine.

Peu de temps après que Strickland eut élu domicile dans le *bungalow* d'Imray, je fus obligé par mes affaires de me rendre à cette station. Les chambres du club étaient occupées : naturellement, je m'installai chez Strickland. Ce *bungalow* était à souhait, avec huit pièces et une bonne toiture, qui ne laissait point passer la pluie. Une toile tendue sous la charpente faisait l'effet d'un vrai plafond blanc. Le propriétaire avait tout fait repeindre quand Strickland loua le *bungalow*. A moins de savoir comment les *bungalows* indiens sont bâtis, vous ne vous seriez jamais douté qu'au-dessus de la toile il y avait la caverne sombre et élevée du toit et, dans les poutres, sous le chaume, des rats, des chauves-souris, des fourmis et autres bêtes.

Tietjens vint au-devant de moi sous la véranda, entre les haies d'aloès. Vers la fin du jour, la plaie devint furieuse. Assis sous la véranda, j'écoutais l'eau ruisseler des bords du toit et je me grattais, parce que j'avais une éruption causée par la chaleur. Tietjens sortit, s'approcha de moi, mit sa tête sur mes genoux, et, lorsque le thé fut prêt, je lui donnai des biscuits. L'intérieur des chambres était déjà sombre ; on y sentait une odeur de sellerie et celle de l'huile qui servait à graisser les fusils de Strickland : aussi n'avais-je pas le moindre désir de rentrer. Mon domestique, avec ses vêtements de mous-

1. Lieu de déportation.

seline trempés et collés sur le corps, vint me dire qu'un monsieur était là, qui voulait voir quelqu'un. Comme les chambres étaient noires, je me décidai, bien contre mon gré, à entrer dans le salon démeublé. Je dis à mon homme d'apporter de la lumière.

Peut-être y avait-il quelqu'un, peut-être n'y avait-il personne dans la pièce. Je crus apercevoir un visiteur auprès d'une des fenêtres : mais, quand les lampes furent allumées, on n'entendait que la pluie au dehors et on ne sentait que le parfum de la terre altérée d'eau. J'expliquai à mon domestique qu'il n'était pas plus intelligent qu'il ne faut, et je retournai sous la véranda parler à Tietjens.

Elle était dehors, sous la pluie, et je ne pus la décider à se rapprocher de moi, même avec des biscuits saupoudrés de sucre. Juste au moment du dîner, arriva Strickland ; il descendait de cheval, tout trempé. Ses premiers mots furent : « Est-il venu quelqu'un ? »

Je lui expliquai que mon domestique m'avait appelé au salon par une fausse alerte, ou qu'un flâneur quelconque était venu le voir, lui, Strickland, et s'était sauvé sans avoir dit son nom. Strickland ne fit pas de commentaire, et demanda le dîner. Nous nous assîmes à une table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle était servi, en effet, un véritable dîner.

A neuf heures, Strickland voulut se mettre au lit ; j'étais fatigué aussi. Tietjens était couchée sous la table ; aussitôt que Strickland se dirigea vers sa chambre, voisine de celle qui était réservée pour elle, Tietjens se dirigea vers la veranda. Si une femme avait voulu coucher dehors par une pluie torrentielle, cela n'aurait pas eu d'importance : mais Tietjens était une chienne, animal plus précieux. Je regardai Strickland, pensant qu'il allait la battre. Il sourit d'une façon singulière, comme on sourirait après le récit d'une hideuse tragédie domestique : « Elle fait cela, dit-il, depuis que je me suis installé ici. »

Comme c'était la chienne de Strickland, je ne dis rien, mais je compris ce qu'un pareil abandon lui faisait éprouver.

Tietjens campa dehors, sous ma fenêtre, et les orages se succédèrent en grondant sur le toit, puis s'éloignant. Les éclairs éclaboussaient le ciel : tel un œuf écrasé sur la porte

d'une grange, mais la lumière était bleu pâle et non jaune. En regardant à travers mes stores de bambou, je pouvais voir la grande chienne debout sous la véranda, le dos hérissé, les pattes raides comme les cordes en fer d'un pont suspendu.

J'essayais de m'endormir dans les intervalles des coups de tonnerre, mais il me semblait que quelqu'un me demandait. Qui était-ce? Il s'efforçait de m'appeler par mon nom, et sa voix n'était qu'un murmure enroué. Puis, le tonnerre cessa: Tietjens sortit dans le jardin et se mit à hurler contre la lune. Quelqu'un cherchait à ouvrir ma porte, marchait à travers la maison, respirait bruyamment dans la véranda: et, juste au moment où je m'endormais, il me sembla qu'on frappait à ma porte et sur ma tête, et qu'on criait très fort.

Je courus dans la chambre de Strickland :

— Est-ce que vous souffrez? lui demandai-je, m'avez-vous appelé?

Il était sur son lit, à demi habillé, une pipe à la bouche.

— Je pensais que vous viendriez, dit-il. Est-ce que je me suis promené dans la maison?

Je lui expliquai qu'il était allé dans la salle à manger, dans le fumoir: alors il se mit à rire et me dit de m'en retourner et de me coucher. Je lui obéis et je dormis jusqu'au matin; mais, dans tous mes rêves, je me croyais coupable envers quelqu'un à qui je refusais mon aide. Je ne pouvais deviner ce qu'il voulait, mais un être murmurant, flânant, remuant, ouvrant les serrures, me reprochait mon inertie; et, dans tous mes rêves, j'entendais Tietjens qui hurlait dans le jardin et la pluie qui tombait à verse.

Je restai deux jours dans la maison. Strickland allait à son bureau, me laissant seul pendant huit ou dix heures, avec Tietjens pour unique société. Tant que durait le plein jour, j'étais à mon aise et Tietjens aussi: mais, au crépuscule, elle et moi nous rentrions dans la véranda, comme dans un refuge, nous serrant l'un contre l'autre.

Nous nous croyions seuls dans la maison. Malgré cela, elle était occupée par un autre habitant, avec lequel je n'avais aucun désir de demeurer. Jamais je ne l'apercevais, mais je voyais les rideaux qui séparaient les différentes pièces

s'agiter sur son passage; j'entendais les chaises craquer et les bambous se redresser, comme si l'on venait de se lever. Si j'allais chercher un livre dans la salle à manger, je devinais que quelqu'un me guettait à l'ombre de la véranda, en attendant que je fusse parti.

Grâce à Tietjens, le crépuscule devenait plus intéressant encore : elle regardait les pièces obscures, son poil se hérissait, et je la voyais suivre les mouvements de quelque chose que je ne voyais pas. Elle n'entrait pas dans les pièces, mais elle remuait les yeux et cela suffisait. Quand mon domestique venait allumer les lampes et que tout devenait clair et habitable, seulement alors elle rentrait dans la maison avec moi, s'asseyait et regardait un homme invisible, qui remuait derrière moi. Les chiens sont de gais compagnons.

Aussi doucement que possible, j'expliquai à Strickland que j'irais m'installer au club. Je goûtais son hospitalité, j'étais satisfait de ses fusils, de ses cannes, mais je n'aimais beaucoup ni sa maison ni l'atmosphère de sa maison. Il m'écouta jusqu'au bout : puis il sourit d'un air lassé, sans mépris, parce que c'est un homme qui comprend tout.

— Restez, dit-il, et voyez ce que cela signifie. Tout ce dont vous m'avez parlé, je connais cela depuis que j'ai pris le *bungalow*. Restez et attendez. Tietjens m'a abandonné. Partirez-vous aussi?

J'avais pris part avec Strickland à une petite affaire concernant une idole : j'avais failli en devenir fou : aussi n'avais-je nul désir de l'aider dans ses futures expériences. C'était un homme à qui les désagréments arrivaient comme le dîner au commun des mortels.

Je lui expliquai plus clairement encore que je l'aimais beaucoup, que je serais très heureux de le voir dans la journée, mais que je n'avais pas envie de dormir sous son toit. Tandis que nous nous expliquions ainsi après dîner, Tietjens était allée se coucher sous la véranda.

— Ma parole d'honneur! ça ne m'étonne pas, dit Strickland, les yeux fixés sur la toile du plafond. Regardez donc ça!

Les queues de deux serpents passaient entre la toile et la corniche du mur : elles projetaient de grandes ombres.

— Naturellement, dit Strickland, si vous avez peur des serpents... Je les déteste et je les crains : si vous regardez dans les yeux d'un serpent, vous verrez qu'il sait le comment et le pourquoi de la chute de l'homme, et qu'il ressent le mépris qu'éprouvait le Diable quand Adam fut chassé du Paradis. En outre, sa morsure est fatale, généralement, et déchire les pantalons.

— Vous devriez faire changer votre toit, lui dis-je. Donnez moi une canne à pêche, et je vais taper dans la toile pour que les serpents tombent.

— Ils se cacheront dans la charpente, dit Strickland. Je ne peux supporter l'idée d'avoir des serpents au-dessus de ma tête. Je grimpe. Si je les secoue sur le plancher, prenez une baguette de fusil, et cassez-leur l'échine.

Malgré mon peu de goût pour ce travail, je n'osai refuser d'aider Strickland; je pris la baguette de fusil et j'attendis dans la salle à manger, pendant que Strickland apportait l'échelle du jardinier, qui était sous la véranda, et l'appuyait contre un des côtés de la chambre. Les queues de serpents disparurent, et nous entendîmes le bruit sec de leurs corps longs rampant sur la toile gonflée. Strickland prit une lampe, tandis que j'essayais de lui démontrer le danger de sa chasse, et le risque qu'il courait de détériorer la maison et de crever le plafond de toile.

— Bah! dit Strickland, les serpents se seront cachés près des murs, contre la toile. Les briques sont trop froides pour eux et la chaleur de la chambre est justement ce qu'ils aiment.

Il mit la main sur le coin de la toile et arracha de la corniche l'étoffe moisie. On entendit le bruit de la déchirure. Strickland passa la tête à travers la toile et pénétra dans le noir, à l'angle de la charpente. Je serrai les dents et je levai la baguette de fusil, prêt à tout événement.

— Hum! hum! dit Strickland, et sa voix faisait un bruit de tonnerre dans la toiture. Il y aurait de la place pour un autre étage ici, en haut... et... tiens, par Jupiter! il y a déjà quelqu'un qui l'occupe!

— Des serpents? criai-je d'en bas.

— Non, c'est un buffle... Donnez-moi les deux premiers morceaux d'une canne à pêche. Je vais le tâter... C'est sur la grosse poutre...

Je lui tendis la canne.

— Quel nid de hiboux! Ce n'est pas étonnant qu'il y ait des serpents ici, dit Strickland en grimpant plus haut dans le toit. Sortez de là, qui que vous soyez!

Je pouvais voir son bras agitant la canne.

— Faites attention, baissez la tête... ça descend.

Je vis la toile du plafond se gonfler au centre, sous une forme qui l'entraînait vers les lampes allumées sur la table. J'arrachai une lampe au danger, et je reculai. Puis, la toile arrachée des murs se déchira, se balança et laissa tomber quelque chose, quelque chose que je n'osai regarder. Quand Strickland descendit de l'échelle et fut debout à côté de moi, j'osai regarder.

Il resta muet, car il était un homme de peu de paroles, et il prit le bout de la nappe pour en couvrir ce qui était sur la table. Il baissa la lampe et il dit :

— Notre ami Imray est revenu.

Un mouvement sous la toile... C'était un petit serpent qui sortait pour être assommé d'un coup de baguette de fusil. J'étais si mal à l'aise que je ne pus rien répondre.

Strickland méditait et se versait largement à boire.

L'objet sous la toile ne donnait aucun signe de vie.

— Est-ce Imray? demandai-je.

Strickland souleva un instant la toile et regarda.

— C'est Imray! dit-il. Il a la gorge coupée d'une oreille à l'autre.

Alors, nous nous écriâmes ensemble :

— C'est pour cela qu'il murmurait à travers la maison!

Tietjens se mit à aboyer furieusement dans le jardin : et, un peu après, son museau poussa la porte de la salle à manger. Elle renifla, elle s'arrêta. La toile du plafond déchirée pendait en lambeaux presque au niveau de la table. On ne pouvait remuer dans la pièce encombrée. Tietjens entra, s'assit, découvrit ses dents, raidit ses pattes de devant et regarda Strickland.

— C'est une mauvaise affaire, ma vieille, dit-il. Un homme ne monte pas dans le toit de son *bungalow* pour mourir et ne rattache pas la toile du plafond derrière lui. Cherchons ce que cela signifie?

— Oui, mais cherchons-le ailleurs, lui dis-je.

— Quelle bonne idée!... Éteignons les lampes, et allons dans ma chambre!

Ce n'est pas moi qui éteignis les lampes. J'entrai le premier dans la chambre de Strickland, lui laissant faire la besogne. Il me suivit et se prit à réfléchir, tandis que je fumais avec rage, parce que j'avais peur.

— Imray est de retour, dit Strickland, et la question est celle-ci : Qui est-ce qui a tué Imray? Ne parlez pas. J'ai mon idée. Quand j'ai loué ce *bungalow*, j'ai pris les domestiques d'Imray. Il était bon, inoffensif, n'est-ce pas?

Je répondis : « Oui », bien que la masse sous la toile n'eût l'air ni bon ni inoffensif.

— Si j'appelle tous les domestiques, ils se soutiendront mutuellement et mentiront comme des Aryens. Qu'est-ce que vous me conseillez?

— Appelez-les l'un après l'autre, dis-je.

— Ils se sauveront et donneront la nouvelle à leurs compagnons.

— Tenez-les à part. Peut-être votre domestique sait-il quelque chose.

— C'est possible, mais ce n'est pas probable. Il n'est ici que depuis deux ou trois jours.

— Quelle est votre idée? lui demandai-je.

— Je ne sais pas au juste. Comment diable cet homme a-t-il pu se mettre du mauvais côté de la toile du plafond?

Nous entendîmes tousser derrière la porte de la chambre de Strickland. Son valet de chambre, Bahadur-Khan, venait de se réveiller et voulait mettre Strickland au lit.

— Entrez, dit Strickland. La nuit est bien chaude, n'est-ce pas?

Bahadur-Khan, un musulman de six pieds de haut, coiffé d'un turban vert, dit que la nuit était très chaude, mais que la pluie continuait à tomber et que, par la grâce de Son Honneur, cela ferait du bien au pays.

— Cela sera, s'il plaît à Dieu, dit Strickland, en tirant ses bottes. J'ai dans l'esprit, Bahadur-Khan, que je t'ai fait travailler dur depuis bien longtemps... depuis que tu es entré à mon service. Il y a combien de temps de cela?

— Est-ce que le Venu du ciel a oublié? C'est quand Imray-Sahib est parti secrètement pour l'Europe sans donner congé, si bien que moi... moi-même... je suis entré au service honorable du « Protecteur des pauvres. »

— Imray-Sahib est parti pour l'Europe?

— Cela se dit parmi les domestiques.

— Et tu reprendras du service avec lui, quand il reviendra?

— Certainement, Sahib. C'était un bon maître et il chérissait ceux qui dépendaient de lui.

— Ça, c'est vrai... Je suis très fatigué, mais j'irai peut-être chasser le bouc demain. Donne-moi le petit fusil dont je me sers pour la chasse; il est dans l'étui là-bas.

L'homme, en se penchant, tendit l'étui à Strickland, qui, après avoir bâillé tristement, prit une solide cartouche et prépara la charge.

— Imray-Sahib est allé en Europe secrètement? C'est très étrange, Bahadur-Khan, n'est-ce pas?

— Est-ce que je connais les manières des hommes blancs?

— Très peu, certainement; mais tu en sauras plus long... On m'a dit qu'Imray-Sahib était de retour de ses longs voyages. En ce moment même, il est dans la chambre à côté, attendant son serviteur.

— Sahib!

— Va et regarde, dit Strickland, prends une lampe. Ton maître est fatigué et il attend. Va.

L'homme prit une lampe et entra dans la salle à manger. Strickland le suivait et le poussait presque du bout de sa carabine. Bahadur-Khan regarda un instant les profondeurs noires au-dessus du plafond de toile, puis la carcasse du serpent écrasé, et enfin, — sa figure prit une teinte grise, — la chose qui était sous la nappe.

— As-tu vu? dit Strickland, après une pause.

— J'ai vu. Je suis de la terre glaise entre les mains de l'homme blanc. Que fera-t-il de moi?

— On te pendra avant un mois.

— Pour avoir assassiné Imray-Sahib? De grâce, écoutez-moi, seigneur... En se promenant parmi nous, ses serviteurs, il jeta les yeux sur mon fils, qui avait quatre ans; il ensorcela l'enfant, et le pauvre petit mourut de la fièvre en dix jours. Mon fils!

— Qu'avait dit Imray-Sahib?

— Il avait dit, en lui caressant la tête, que c'était un bel enfant. Voilà pourquoi mon fils est mort; voilà pourquoi j'ai tué Imray-Sahib, le soir, quand il dormait, au retour de son bureau. Votre Seigneurie connaît toutes choses, je suis son serviteur!

Strickland me regarda par-dessus la carabine et me dit, dans la langue indigène:

— Tu es témoin de ses paroles. Il a assassiné.

Bahadur-Khan était debout: il paraissait gris cendré sous la lumière de la lampe. Il voulut bien vite se justifier:

— Je suis pris au piège, s'écria-t-il: mais le criminel, c'est Imray-Sahib. Il a jeté un mauvais sort sur mon enfant: voilà pourquoi je l'ai tué et je l'ai caché. Ceux-là seuls qui sont servis par les diables, — et Bahadur jeta un regard furieux sur Tietjens tranquillement couchée à ses pieds, — ceux-là seuls ont pu découvrir ce que j'avais fait.

— C'était très fort!... Tu aurais dû l'attacher à la poutre par une corde. Maintenant, c'est toi qui seras pendu à une corde... Ordonnance!

Un homme de police, un peu endormi, répondit à l'appel de Strickland et fut bientôt suivi d'un camarade. Tietjens ne broncha pas.

— Emmenez Bahadur au poste, dit Strickland. Il y aura une instruction à faire.

— Serai-je pendu, alors? dit Bahadur, sans faire d'autre mouvement que de baisser les yeux.

— Si le soleil brille ou si l'eau coule, tu seras pendu, dit Strickland.

Bahadur-Khan recula d'un pas, frissonna et s'arrêta. Les deux hommes de police attendaient les ordres.

— Allez, dit Strickland.

— Je m'en vais bien vite, dit Bahadur-Khan, regardez-moi: je suis un homme mort.

Il montra son pied. Au petit doigt était fixée la tête du serpent, à demi tué, contracté dans l'agonie.

— Je suis d'une famille de « possesseurs de terre », dit Bahadur en chancelant: ce serait une honte pour moi de monter sur l'échafaud public. Je préfère cette façon de mou-

rir... Qu'on se souvienne que les chemises de Sahib sont au complet et qu'il y a un morceau de savon resté sur sa toilette... Mon enfant a été ensorcelé et j'ai tué le sorcier. Pourquoi me tuer, moi? Mon honneur est sauf... et... et... je... meurs !

Au bout d'une heure, il mourut comme meurent ceux qui meurent mordus par le petit kariat. Les hommes de police emportèrent Bahadur-Khan et la chose qui était sur la table.

C'était nécessaire pour expliquer la mystérieuse disparition d'Imray.

— Et cela s'appelle le dix-neuvième siècle! s'écria Strickland en se mettant au lit. Vous avez entendu ce que disait l'homme?

— Oui, répondis-je. Imray avait fait une bêtise.

— Tout simplement parce qu'il ne savait pas ce qu'il en est d'une petite fièvre de saison qui revient tous les ans... Bahadur-Khan était depuis quatre ans au service d'Imray.

Je frémis: mon domestique était chez moi depuis quatre ans. Quand j'entrai dans ma chambre, je le trouvai impassible comme la tête en relief sur une monnaie de cuivre. Il m'attendait pour m'ôter mes bottes.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Bahadur-Khan? lui dis-je.

— Il a été mordu par un serpent et il en est mort. Le Sahib sait le reste.

Telle fut la réponse que j'obtins à ma question.

— Et avez-vous des détails?

— Autant qu'on peut en avoir de quelqu'un qui est venu regarder quand le jour tombait... Doucement, Sahib, laissez-moi retirer vos bottes.

Épuisé de fatigue, je commençais à m'endormir quand j'entendis Strickland me crier, du bout de la maison :

— Tietjens est rentrée dans sa chambre!

En effet, la grande chienne de chasse était couchée dans son lit, sur sa couverture; et, à côté, la toile du plafond pendait vide, paresseuse, et remuait gaiement, effleurant la table.

RUDYARD KIPLING.

(Traduction de L. X.)

NAPOLÉON ET L'ÉTIQUETTE

Un nouvel ordre de choses est né. Une monarchie nouvelle est établie sur les ruines. Est-ce bien monarchie qu'il faut dire? Sans doute, celui qui vit aux Tuileries est seul à commander, et, en cela, il a un rapport avec ses prédécesseurs; mais eux, c'était par naissance, et lui c'est par conquête. Si d'esprit, d'activité, de génie, il ne peut être mis près d'eux en parallèle, — car eux tiennent tout des autres et lui tient tout de lui-même, — combien il s'en faut qu'il trouve en soi une somme d'autorité comparable à celle qui faisait comme partie intégrante de leur personne.

Le Roi Très-Chrétien se présentait à ses peuples environné des ombres lumineuses des rois ses ancêtres; et ces rois étaient si nombreux et si lointains qu'ils remontaient aux origines mêmes de la nation; ils étaient si intimement liés à elle que leur nom s'associait à chacun de ses agrandissements, de ses victoires et de ses revers, et que l'histoire de la Maison de France était l'histoire même de la France. Morceau à morceau, ces rois n'en avaient-ils pas construit l'édifice, et, par leurs lois et leurs institutions, n'avaient-ils pas, sur chacun des êtres, si profondément marqué leur empreinte

que nul n'avait même l'idée qu'il pût être régi d'après d'autres modes et que, durant des siècles, se révolter, c'était en appeler au roi du roi lui-même. Toute justice émanant de lui, il suffisait qu'il sût, pour que toute justice fût rendue par lui.

Au-devant du roi, comme un rempart, cette innombrable clientèle de gentilshommes, attachés à lui par tradition bien plus que par intérêt, obligés à servir dans les armées par devoir familial et par honneur de caste, tenant la fidélité si ordinaire et si unie qu'ils n'estimaient point qu'ils eussent à en parler et qu'ils eussent trouvé indigne d'en prêter serment : car ils étaient de même race que Fabert et, comme lui, pour le Roi, ils eussent *mis à la brèche leur personne, leur famille et tout leur bien*. Ils en ont témoigné par leur émigration, par leurs campagnes à l'armée de Condé, par Quiberon, par l'échafaud. Rien, chez aucun peuple, n'égale ce témoignage de toute une caste en faveur d'un gouvernement. Pour affirmer sa foi monarchique, la Noblesse a donné sa vie, elle a donné sa fortune, elle a donné le patrimoine de ses enfants, elle a souffert le froid, la faim, toutes les misères, des misères pour elle bien pires que la mort : elle a fait cela après des siècles entiers de domination et d'opulence, alors qu'on la croyait énervée par sa fortune, par une civilisation raffinée, par les mésalliances que, pour se soutenir, elle avait dû former. Pour la guérison des vices qu'elle avait pris, il avait suffi du devoir s'imposant net, ferme et clair : car, en elle, la surface seule était atteinte ; le cœur, sous l'habit de soie, était resté tel que sous l'armure, et l'Honneur n'y parlait pas en vain.

A côté de la Noblesse, le Clergé, apportant au roi, évêque de l'extérieur, cette force incommensurable d'une religion volontairement associée à la monarchie, ayant épousé ses prétentions, adopté ses principes, si intimement unie à elle que sa subordination au chef temporel était devenue, vis-à-vis du chef spirituel, la garantie de ses libertés. Nulle contestation par les prêtres sur l'origine du pouvoir civil, nulle discussion sur la forme dans laquelle il était exercé. Dieu même proclamé l'instituteur de la royauté et les actes du souverain tombant de la chaire de vérité presque pareils à des dogmes.

Puis le Tiers, lié à la monarchie par les mille charges de finance et de judicature, par les mille petits honneurs à ambitionner, à acquérir ou à recevoir, et qui, d'échelon en échelon, de génération en génération, le menaient à tenir sa place dans l'État ou à la Cour. Toute une hiérarchie le séparait du roi, mais cette hiérarchie avait des degrés qu'on pouvait franchir. Il était des exemples de bourgeois qui sous les rois avaient donné leurs ordres aux hommes d'épée et fait souche de ducs et pairs. A quoi n'arrivait-on pas par la finance si l'on savait marier ses filles? Que ne pouvait-on par le Parlement dès qu'on s'était procuré une charge? La Noblesse avait l'épée, mais le Tiers avait l'argent : il achetait tout ce qui était à vendre et déjà combien de choses à vendre! Sans doute le Tiers avait ses frondeurs, mais ils étaient en nombre si restreint qu'à peine ils comptaient. Il fallut, pour les multiplier, le bouleversement produit dans l'enseignement secondaire par l'abolition de la Compagnie de Jésus. Tant que les effets ne s'en furent pas produits, les ambitions du Tiers allaient à garnir ses poches s'il était dans les Fermes, à s'avancer s'il était au Palais ou dans l'Administration, et, s'il n'était rien de cela, à gagner des grades dans sa ville, sa compagnie, sa jurande et son métier. Sa vanité n'attendait que des lettres patentes pour se croire apparié à la Noblesse: ce n'était que par envie qu'il se disait égalitaire, et le roi était trop haut pour qu'il l'enviât.

La surface est cela : au profond, des vertus très grandes, d'abord le sens du respect; puis l'instinct, le goût, la passion d'acquérir et de monter: la patience, l'économie, l'honnêteté. Les générations comptent peu pour lui : il n'est point pressé, et sait travailler pour l'avenir.

A un roi qui sait jouer de lui, il ne refuse point de prêter son argent, pourvu qu'il croie en acheter quelque chose. Il ne donne guère son sang, parce qu'il n'en tirerait point un profit et que cela est affaire aux gentilshommes, mais qu'on le fasse noble, et il montrera que le courage s'apprend plus vite encore que les belles manières. Moins les privilèges qu'il a conquis sont importants, plus il y tient. Si l'on y touche, il s'exaspère. Ce n'est point lui qui, de lui-même, a fait la Révolution: au début, il a suivi quelques nobles déclassés et

endettés qui lui ont montré la route; puis il a pris ses avantages, mais uniquement parce que le Roi et la Noblesse s'abandonnaient. Pour l'amener à souhaiter, puis à opérer un changement, il a fallu que ceux qui avaient intérêt à l'éviter fussent les premiers à le prêcher, que ceux qui avaient la garde du principe d'autorité employassent toutes les armes pour le détruire. Encore le Tiers-état véritable, le Tiers-état *arriré*, n'a-t-il que subi, non conduit. La monarchie constitutionnelle l'eût satisfait pleinement, parce qu'il y prévoyait son règne... Pour le Roi qu'il mettait hors de cause, il gardait, après trois années de révolution, une sorte de religion respectueuse et, par la suite, pour arrêter l'expression de son vœu, il a fallu, de 1792 à 1798, ces trois coups d'État électoraux : les Massacres de Septembre, le 13 Vendémiaire, le 18 Fructidor. Le Tiers a eu ses déclassés comme la Noblesse a eu les siens, mais les uns pas plus que les autres ne sont l'expression de leur ordre qu'ils avaient renié et qui les reniait. Le Tiers, en masse, était royaliste et est demeuré tel.

Au-dessous du Tiers, tout en bas, il y a le peuple qui, à des jours solennels, sous les cloches sonnant à volées, entrevoit dans une poussière dorée, au milieu du scintillement des aciers, un être surnaturel, chargé d'or, brillant de pierreries, qui passe comme un éclair, traîné par huit chevaux, en un carrosse d'or. Nulle approche possible, nul contact même de hasard, sauf au jour où ce Roi, l'élu de Dieu, revenant de l'autel et sacré de la triple onction, touche de sa main les hideuses plaies des plus pauvres de ses sujets et les guérit. Nulle apparition presque que dans des fêtes religieuses ou des solennités militaires : dans les unes, prêtre-roi : dans les autres, héritier des conquérants, chef et conducteur des hommes d'épée, défenseur providentiel du peuple.

Ce qui est de son existence vulgaire et pareille à celle du commun des êtres s'abolit pour la foule, et la notion s'en perd et s'en étouffe dans ces cloisons étanches qui, superposées, séparent le souverain de la multitude, et où s'encastrent les diverses classes des gens de la Cour. Il reste un être très grand, très bon et très juste, dont la volonté est la loi même, qui vit dans un palais d'or, mange, boit, couche, roule dans l'or, un être dont l'étrange longévité, deux fois répétée, fait le

règne comme éternel, sans commencement, ni fin. De 1643 à 1774, en cent trente ans, deux rois seulement, deux rois qui portent le même nom, Louis tous deux, qui de visage se ressemblent à les prendre l'un pour l'autre. N'est-ce pas toujours le même, un roi qui cesse d'avoir une personnalité pour être seulement le Roi? Et, de là, une vénération plus grande, une sorte d'écrasement devant ce maître qui est hors de l'humanité, dont l'existence échappe aux lois communes, qui est si loin, si haut, si pareil à un dieu...

A présent, rien ne subsiste. Tout ce qui a été le respect, la consolation, l'ambition des générations passées, tout bafoué, avili, brisé, détruit, aboli: les noms mêmes voués aux dieux infernaux. Plus de lois, mais, au caprice d'assemblées en délire, des décrets rapportés aussitôt presque qu'ils sont rendus et auxquels on se demande si la peine de mort punira d'avoir obéi ou désobéi. Plus d'institutions nationales, mais tour à tour l'Angleterre, Sparte ou Rome devenues des modèles: plus de mœurs, mais le despotisme des bas instincts... Toutes les classes, tous les états, toutes les professions, toutes les fortunes secouées comme en un van par quelque gigantesque vanneur sourd, aveugle et fou : la prostitution légalisée par le divorce; la famille supprimée, l'amitié proscrite, la pudeur morte et, seul maître de tout, seul souverain des êtres, seul respecté, seul adoré, l'Argent : l'Argent qui a remplacé Dieu, le Roi et la Noblesse, qui donne tous les droits, usurpe tous les privilèges, affecte toutes les tyrannies, corrompt toutes les âmes et, de cette France, livrée aux agioteurs, aux voleurs et aux banquiers, fait une halle immense où tout est à vendre : la Justice, la Loi, l'Honneur : tout, hormis la Gloire.

L'homme de Gloire est venu qui, après les dix années qu'ont duré le despotisme parlementaire et l'anarchie des Assemblées souveraines, a satisfait le dégoût du peuple : un coup de baguette sur un tambour, l'apparition de quelques grenadiers dans l'orangerie de Saint-Cloud, c'en a été fait, et au même moment l'Argent a reconnu son maître, celui que seul il ne peut acheter, car tout l'or du monde ne peut payer Montenotte ou Rivoli.

Mais pour refaire une France, rien : rien que ces toges en lambeaux, trempées de sanie et de boue qui, dans le parc, où les Cinq-Cents les ont jetées en fuyant, font çà et là une tache rouge qui semble encore du sang. Avec rien, il faut rétablir une nation : pour cela, restituer la foi qui fait les prêtres, l'honneur qui fait les soldats, l'honnêteté qui est le lien des êtres et des peuples civilisés. Avant tout et pour commencer, il faut relever ce principe d'autorité contre lequel depuis quatre-vingts ans s'acharnent comme à l'envi, pour le discréditer et le détruire, les rois, les reines, les ministres et les courtisans, avant même qu'il soit tombé à être la proie des imbéciles, des ratés et des fous.

Mais, à ce principe d'autorité, comment rendre l'intensité qu'il avait naturellement sous les Rois? Sans doute, le Général d'Italie et d'Égypte apporte son prestige personnel à la magistrature dont il est revêtu : sans doute, il lui donne comme base le consentement unanime d'une nation, altérée de la sécurité pour le présent et pour quelque avenir; sans doute, sa personne est adorée dans l'armée et dans une partie du peuple, mais comme tout cela est peu de chose en comparaison de cette somme de puissance que les derniers rois Bourbons possédaient virtuellement sans se donner nulle peine, par le fait seul qu'ils étaient nés et qui a permis que, malgré leurs maîtresses et leurs femmes, ils régnassent soixante ans ! Il manque au principe d'autorité, tel que Bonaparte le représente, une institution divine : il y manque cette escorte de noblesse dont la fidélité ne peut être corrompue : il y manque cet éloignement grandiose, ce recul dans les temps et dans l'espace qui, du souverain devenu comme un être d'imagination et de rêve, faisait le maître nécessaire, indiscuté, irresponsable, presque impersonnel, de son peuple.

*
* *

Ce n'est que par degrés que Napoléon perçoit ces distances, et ce n'est qu'à proportion que son pouvoir s'accroît. Au début, magistrat populaire, partageant, au moins nominativement, l'exercice de la souveraineté, il n'est, aux termes

mêmes de la Constitution, qu'un membre du gouvernement, nommé pour dix années, indéfiniment rééligible, il est vrai, mais soumis comme ses collègues à cette obligation de la réélection, qui est le caractère propre de la forme républicaine. Sa dictature, d'espèce nouvelle, ne saurait avoir rien de commun avec la royauté : c'est de la souveraineté nationale qu'elle procède en droit, et, en fait, c'est l'armée, c'est-à-dire la force qui l'a établie ; c'est par le consentement du peuple et par la force qu'elle se maintient. Même lorsque, deux années après Brumaire, Bonaparte s'est libéré de l'éventualité de la réélection ; que, par le Consulat à vie, il a obtenu toutes les prérogatives du souverain, sauf l'hérédité, il n'est encore qu'un magistrat. La base de son pouvoir est toujours identique; sa qualité n'est point indélébile, son autorité est dépendante. Même lorsque le dernier degré est franchi, que, comme les anciens rois, il est monté au trône et qu'il a ceint sa tête de la couronne, c'est encore à une puissance extérieure à la sienne et supérieure qu'il doit se référer, et si, dans la formule exécutoire de ses décrets, il rejette les mots exprès de *Volonté du peuple*, il est contraint de reconnaître qu'il est *Empereur par les Constitutions de la République*, ce qui implique la reconnaissance, à tous les degrés, de la souveraineté nationale.

Qui a un souverain au-dessus de soi, fût-ce le peuple, n'est point souverain. L'autorité dont l'Empereur est investi est immense à coup sûr; qu'elle se fasse plus grande encore; qu'elle soit despotique, qu'elle rejette tout contrôle, qu'elle s'exerce avec les formes les plus rigoureuses, elle n'aura jamais cette énergie potentielle qu'avait l'autorité royale : elle ne peut plus l'avoir; les Bourbons même, s'ils revenaient, ne sauraient la retrouver. La Révolution a brisé le charme ; elle a interrompu la prescription, elle a démontré que les rois pouvaient être renversés; elle a laissé derrière elle une trace indéfinie de scepticisme; elle a aboli la vénération et, par ces serments répétés qu'elle a exigés pour tant de constitutions diverses, elle a détruit le sentiment, la notion même de la fidélité. Désormais, la trahison n'est plus trahison dès qu'il s'agit de politique, et, pour violer la foi qu'il a promise, tout homme trouve en sa conscience des arguments qui le

délient, lui permettent de garder sa place et de servir l'un après l'autre, avec un zèle égal, tous les régimes qui se succèdent. Louis XVIII aura beau à son retour dater ses premiers actes royaux de la dix-huitième année de son règne et, de cette façon, qui seule est logique, établir la légitimité de son pouvoir. Il aura beau se placer au-dessus des faits pour n'affirmer que le Droit; ce Droit, il aura beau proclamer que seul il le représente et l'incarne : on n'y croit plus. Lui-même peut-il y croire encore?

Si l'autorité souveraine ne peut recouvrer intégralement le prestige qui s'attachait naturellement à elle avant la Révolution, du moins, en devenant empereur, Napoléon prétend-il lui restituer, dans la mesure où il peut l'accommoder à l'esprit de son temps, les deux éléments qu'il juge essentiels, non seulement parce qu'ils ont fait subsister la monarchie bourbonienne, mais parce qu'ils sont obligatoirement la base et la sauvegarde de toute monarchie héréditaire.

Il faut à son trône une origine surnaturelle; il lui faut un entourage d'hommes qui, devant exclusivement au nouveau régime la satisfaction de leurs ambitions et de leurs appétits, se dévouent entièrement à lui; il lui faut enfin une décoration qui, aux yeux du peuple, le place au même rang que le trône renversé des anciens rois du pays, que les trônes subsistants des rois des pays voisins. Singulières difficultés : Napoléon ne veut calquer aucun modèle étranger. Il ne doit chercher ses exemples que dans l'histoire nationale. Or les derniers rois ne peuvent lui en fournir : car ils résumaient tout l'effort accompli par leurs ancêtres; en eux la dynastie qu'ils incarnaient avait fourni sa forme définitive : ils étaient la résultante des siècles. Napoléon, lui, fonde sa dynastie. Ce n'est donc qu'aux fondateurs de dynasties qu'il peut emprunter quelques errements.

Il en est deux : l'un n'a été qu'un grand seigneur élu par des seigneurs ses égaux; son pouvoir était limité par l'oligarchie dont il était l'émanation et dont il avait mandat de sauvegarder les privilèges. Aucune ressemblance entre la position de Napoléon et celle de Hugues Capet. Ce n'est point du duc de France devenu roi de France qu'un empereur peut s'inspirer.

L'autre a tenu des services de son père une recommandation, non une hérédité. Il n'a pas été désigné par quelques-uns; il a été l'élu de la nation entière, de la nation armée, la seule qui comptât : par là il a été César. Pourtant il n'a regardé son règne comme assuré, sa dynastie comme fondée, que lorsque le Pape, interprète de Dieu et arbitre de l'autorité spirituelle, a eu versé sur sa tête l'huile sainte et posé sur son front la couronne. Ce sacre, il pouvait le demander aux évêques de son empire, mais c'est du chef de la religion qu'il a voulu le recevoir, de celui qui lie et qui délie, et duquel, pour tout chrétien, émane toute vérité.

L'exemple est là. La similitude des situations est frappante et s'impose à la pensée. Si Napoléon ne s'est point recommandé de son père, il s'est recommandé de ses victoires. Il a été l'élu de tous, du peuple et de l'armée, et il est César; mais, comme Charlemagne, il ne tient point que l'élection nationale supplée à l'origine surnaturelle. Par les deux concordats, il a rétabli la religion catholique en France et en Italie. En le faisant, il a cru céder aux vœux des deux nations; à bon droit il les suppose catholiques. Comme Charlemagne, c'est donc du Pape, et du Pape seul qu'il peut réclamer l'investiture. Ainsi donnera-t-il à son autorité l'origine divine qui lui manque et, remontant le cours des âges, unira-t-il la quatrième dynastie à la seconde.

C'est pour cela que Napoléon se reporte sans cesse à Charlemagne, qu'il lui dédie le monument gigantesque projeté sur la place Vendôme, qu'il lui érige une statue à Aix-la-Chapelle, que, en toute occasion, il affirme et témoigne son admiration pour le grand homme dont il a voulu, dès qu'il a été empereur, vénérer les reliques à Aix-la-Chapelle. Peut-être quelque tradition des Cadolingiens, ses ancêtres, les comtes établis par l'empereur d'Occident en la cité de Pistoie, excite encore la grande passion qu'il porte à « son auguste prédécesseur ». Peut-être quelque souvenir des empereurs de Byzance, dont une légende le fait descendre, mais il suffit qu'il ouvre l'histoire pour établir entre la destinée de Charlemagne et sa destinée à lui-même de si étranges rapprochements qu'ils l'obligent à ne point chercher d'autre modèle.

Lui aussi occupe la place des rois légitimes et prétend

substituer sa dynastie à la leur; lui aussi, les yeux fixés sur l'Italie qu'il a deux fois conquise, tient son empire incomplet s'il ne règne, en même temps que sur les Français, sur les peuples de la Péninsule; lui aussi a vu tous les Allemands de l'est soulevés contre le principe qu'il représente et ses lieutenants sont allés aux lieux où combattit Charlemagne abattre leur révolte.

Lorsque Napoléon dit : « Je suis Charlemagne parce que, comme Charlemagne, je réunis ma couronne de France à celle des Lombards et que mon Empire touche à l'Orient », c'est là le cri de son cœur. Aussi c'est sur le costume impérial de Charlemagne qu'il copie son costume du sacre : c'est le blason attribué à Charlemagne, un aigle d'or sur champ d'azur, qu'il prend pour ses armoiries; ce sont les insignes impériaux de Charlemagne, la couronne, le sceptre, l'épée de Charlemagne que, devant lui, le jour du couronnement, portent Kellermann, Pérignon et Lefebvre. Si ce n'est point à Charlemagne lui-même, c'est au Saint-Empire romain fondé par Charlemagne qu'il emprunte la plupart des titres dont il pare les grands dignitaires de son Empire. Cambacérès est archichancelier d'empire parce qu'il y avait dans le collège des Électeurs un archichancelier d'empire qui était l'archevêque de Mayence. Lebrun est architrésorier comme était le comte palatin du Rhin. Louis est connétable, non parce qu'un connétable a, jusqu'à Louis XIII, commandé les armées du roi de France, mais parce qu'un connétable était un des palatins de Charlemagne. Si le titre de grand amiral est sans précédent dans l'Empire germanique (car en France même il ne date que de Louis XIV et rappelle seulement le comte de Toulouse et le duc de Penthièvre), c'est bien aux traditions allemandes qu'a été empruntée la dignité de grand électeur, et c'est encore du Saint-Empire que viennent ces *vicaires* nommés pour suppléer les grands dignitaires : il y a un vice-grand électeur et un vice-connétable dans l'Empire napoléonien parce que dans le Saint-Empire il y a eu un vice-grand maître du Palais, un vice-grand maréchal, un vice-grand chambellan et un vice-grand trésorier.

Autant qu'il est possible, pour les grandes dignités de l'Empire, Napoléon a donc calqué, sinon Charlemagne direc-

tement, au moins les successeurs de Charlemagne. De même fera-t-il lorsque pour former autour de la quatrième dynastie un bataillon sacré pareil à celui que trouvaient en leur noblesse les rois Bourbons, il instituera la Légion d'honneur et la noblesse d'Empire. Pour celle-ci l'assimilation est singulière : comme Charlemagne, Napoléon a ses ducs et ses comtes ; il songe à créer des margraves. S'il admet des barons et des chevaliers, c'est que les deux titres sont en usage dans le Saint-Empire ; s'il érige des principautés (Essling, Eckmühl, Wagram) ce n'est qu'à Vienne, en 1809, à l'exemple des empereurs d'Allemagne. Enfin lorsque, au fils qu'il espère, il attribue, même avant qu'il soit remarié à Marie-Louise (sénatusconsulte du 17 février 1810) le titre et les honneurs de Roi de Rome, quelle preuve plus convaincante que la pensée de Charlemagne et du Saint-Empire le hante sans relâche? N'est-ce pas en Allemagne qu'il a trouvé le titre de Roi des Romains donné au fils de l'empereur, à l'empereur non couronné? Et dans l'exposé des motifs de ce sénatusconsulte de 1810 ne fait-il pas dire à ses orateurs : « Napoléon s'abstint aux premiers jours de sa gloire d'entrer à Rome en vainqueur. Il se réserve d'y paraître en père. *Il veut y faire une seconde fois placer sur sa tête la couronne de Charlemagne.* »

Si complète que Napoléon rêve l'identité de son Empire avec celui de Charlemagne, il est quantité de points où il est contraint de s'écarter du modèle qu'il a choisi, car, pour satisfaire le plus grand nombre possible de ses compagnons d'armes, il doit multiplier les charges et au-dessous des grands dignitaires — Carolingiens ceux-ci — établir d'autres grands officiers, dont les titres, la plupart sans fonctions, ne peuvent viser que des institutions qui existaient récemment encore, ou qui peuvent être créées à nouveau sans ridicule.

Les *douze* maréchaux d'Empire (*douze* dès que Murat et Berthier sont promus grands dignitaires) ont encore par leur nombre un air de ressemblance avec les douze pairs de Charlemagne, mais les cinq colonels généraux de la cavalerie, les inspecteurs généraux de l'Artillerie et du Génie, et les quatre inspecteurs des Côtes ne sauraient trouver de correspondants avant les Valois et les Bourbons.

Cela sera de pure décoration et ces grands officiers de l'Em-

pire n'auront pas plus que les grands dignitaires de fonctions quotidiennes à exercer auprès de l'Empereur. Leurs charges motiveront de gros traitements, de splendides uniformes, rien de plus. Aux jours de cérémonie, les grands dignitaires et les grands officiers de l'Empire entreront dans certains salons réservés, ils formeront le cortège du souverain ou entoureront son trône, mais ils ne sauraient ni diriger la cour, ni présider aux divers services de la maison de l'Empereur et imprimer à chacun d'eux la dignité et l'éclat que souhaite Napoléon. Il doit donc, à cet effet, avoir des officiers particuliers qui seront les *Grands officiers de la couronne*. Si ces charges reçoivent de lui les mêmes désignations qu'elles portaient à la cour des Bourbons, c'est que, en tout État monarchique, des fonctions analogues exigent des titres semblables. Partout le grand maître ou le grand maréchal assure la direction générale de la Maison, le grand chambellan ordonne ce qui touche à la chambre et à la garde-robe, le grand aumônier veille au spirituel; le grand écuyer dirige les écuries; le grand veneur mène les chasses. Suivant les pays, d'autres charges accessoires sont créées selon les besoins du service ou les utilités de politique et de finance. — Ainsi, voyait-on de plus, en France, un grand échanson, un grand pannetier, un grand fauconnier, un grand louvetier, un grand queux, un grand maître des Eaux et Forêts; — mais, sauf le grand veneur et le grand aumônier qui, en plusieurs États, ne se retrouvent pas, on rencontre partout ces trois charges essentielles à la décoration de la monarchie et à la majesté du trône : grand maître, grand chambellan et grand écuyer. Ce sont donc celles que l'obligation Napoléon doit rétablir. Point de *grand maître*, le titre est trop ambitieux, mais un grand maréchal, comme en Allemagne; un grand chambellan et un grand écuyer comme partout. Il nomme un grand aumônier parce que cela est d'usage en France, un grand veneur pour la même raison, et sur le même rang, un grand maître des cérémonies dont la fonction est encore plus nécessaire qu'autrefois, car il s'agit d'enseigner à tous les nouveaux venus une étiquette que plusieurs ont oubliée et que la plupart n'ont jamais connue.

Napoléon se met donc en égalité d'apparat avec les autres

souverains d'Europe; il constitue essentiellement sa Cour des mêmes éléments qui composent les leurs; bon gré mal gré, il doit, puisque ces usages, partout semblables, sont aussi ceux des Bourbons, reprendre de ceux-ci une tradition nominale qui seule peut s'accommoder au temps où il vit — car Charlemagne est vraiment un peu loin — mais, les titres rétablis, quelles fonctions confiera-t-il aux titulaires? Comment parviendra-t-il à concilier l'esprit moderne, l'esprit d'égalité, l'esprit de la Révolution, dont il est malgré tout le représentant, avec des cérémonies dont il sent l'odieux et le ridicule?

Le but qu'il poursuit, ce n'est pas tant de surpasser en splendeurs les rois ses prédécesseurs et les souverains ses contemporains; c'est surtout de rendre au principe d'autorité tout l'éclat dont il était entouré avant la Révolution; c'est d'attacher à son règne nouveau un nombre considérable d'ambitieux qui viendront d'eux-mêmes se placer dans les cases qu'il aura tracées et qui, pour reprendre les titres qu'ils ont portés ou recevoir des titres analogues, abandonneront leurs anciens maîtres: c'est d'amener par les fêtes qu'il ordonnera des dépenses utiles à l'industrie nationale; c'est de rétablir un centre d'où partira l'exemple de la politesse, des mœurs et du bon ton: c'est enfin d'augmenter la vénération des peuples par ces barrières multipliées, par cette distance mise entre l'Empereur et la multitude. Mais, de là à rétablir telles que sous les Bourbons les fonctions des grands officiers de la Couronne et des officiers de chacun de leurs services, de là à reprendre l'étiquette suivie quatorze ans auparavant et à s'y conformer strictement, il y a loin. Le voudrait-il, il ne le peut pas.

*
* *

L'étiquette dont les peuples qui se disent émancipés peuvent sourire, parce qu'ils ont perdu la notion des idées qu'elle symbolise, n'a point été dans les vieilles monarchies formulée d'un seul coup : elle y a été le produit de l'expérience des âges, l'application raisonnée de traditions dont plusieurs remontent aux fondateurs mêmes des dynasties, dont quelques-unes étaient plus anciennes que la dynastie même.

La France n'a eu ni le privilège ni le fardeau spécial de l'étiquette. L'étiquette y était la loi de la cour comme elle est la loi à la cour de tout monarque de droit divin. La traiter en plaisanterie, la ridiculiser, l'abolir, cela donne une popularité d'un jour, mais cela fait crouler une monarchie de vingt siècles. Agir comme a fait Louis XVI prouve la plus étrange inconscience qu'un roi puisse avoir et du caractère dont il est revêtu et des conditions qui lui permettent d'exercer son pouvoir.

La loi de l'étiquette, Louis XIV ne l'avait pas inventée. Il l'avait seulement appliquée à son royaume en y introduisant, d'après les précédents, certaines formules; mais, quant au principe, s'il reçoit des applications diverses selon les usages des nations, il se retrouve identique en Espagne, en Angleterre, dans toutes les monarchies allemandes, en Turquie, en Perse, aux Indes, en Chine, au Japon! Il se retrouve partout où règne un monarque qui prétend tenir son pouvoir de la Divinité.

Le souverain de droit divin ne peut être approché que par ceux qui, dans la nation, sont les plus constitués en dignité. Ceux-ci sont ses témoins et ses serviteurs : ils assistent et participent à tous les actes de son existence. Ils répondent de lui à la nation et lui rendent des devoirs qui, serviles en soi, prennent le caractère d'honneurs suprêmes dès qu'il s'agit de sa personne. Ils ont l'obligation de les rendre, mais ils en ont aussi le droit, et le souverain ne peut s'y soustraire sans faillir à son caractère. Les deux termes sont inséparables.

Si c'est un privilège d'approcher du souverain — privilège chèrement acheté, car, en dehors des questions de naissance et de qualité, toute charge, en France du moins, entraîne sa finance qui est grosse — il faut que la charge qui donne ce privilège soit exercée personnellement par son titulaire et qu'elle le soit régulièrement, ponctuellement, si petite soit-elle ou si grande, afin que tout homme de la Cour se tienne infiniment honoré de l'emploi qu'il y remplit, qu'il soit obligé par ses fonctions à la présence réelle, que par là-même il soit engagé si avant dans les intérêts du souverain qu'il ne puisse imaginer d'autre ambition que de le servir, concevoir d'autre désir que de le contenter, ou former d'autre projet que

de s'avancer dans ses bonnes grâces. Il faut que cette foi en la monarchie se répande par chaque courtisan dans le public, que tout homme qui s'enrichit ou qui s'élève ne se tienne satisfait que lorsqu'il aura conquis par son argent ou son épée, pour lui-même ou pour ses descendants, quelque place où il serve personnellement le roi.

Pour que chacun des rites qui motivent la présence de chacun des officiers de la Maison puisse s'accomplir, il faut que la vie du souverain soit réglée à la minute : que le souverain ne se lasse ni ne s'ennuie jamais d'être ainsi servi; qu'il éprouve à ce point le sentiment intime de la mission quasi divine que nulle de ces servitudes ne le fatigue : qu'il y porte la conviction qu'il n'accomplit point là des cérémonies vaines, mais des actes d'une importance suprême. Ainsi chacun y trouve son compte : le roi y puise cette force de la foi en lui-même; il en est plus respecté et ce respect le grandit à ses propres yeux : les officiers de sa Maison se sentent honorés de le servir, se tiennent pour les premiers de l'État et, s'ils se livrent à des intrigues pour obtenir la faveur du souverain, ne sont point dangereux pour le trône : la noblesse et la bourgeoisie riche ambitionnent des emplois qu'on peut multiplier à l'infini et qui sont une ressource inépuisable pour le trésor, en même temps qu'ils sont un but pour toutes les ambitions : le peuple même, en sachant que le souverain est servi par les plus illustres familles de chaque province, en prend plus de vénération pour ce maître des maîtres.

Pour que la monarchie héréditaire subsiste, il faut qu'elle réunisse ces trois éléments : que le souverain ait la certitude qu'il possède en lui-même la plénitude du Droit : que ceux qui l'entourent aient la certitude que, le souverain incarnant le Droit, l'approcher pour lui rendre les services les plus humbles constitue la distinction suprême : que les sujets, tous les sujets, aient la certitude que le souverain ne peut être un autre, qu'il est parce qu'il est, qu'il n'a pour ainsi dire pas eu de commencement, tant est ancienne sa dynastie, et qu'il ne saurait avoir de fin, tant l'hérédité en est assurée.

L'étiquette seule assure ces trois éléments : en enfermant dans la Cour la vie matérielle du souverain, elle l'environne

d'un mystère sacré : c'est de ce mystère que dépend son pouvoir, et c'est pourquoi, peu à peu, sauf pour les plus grands, le souverain absolu devient inabordable : sa face ne doit plus être regardée : ceux même qui sont admis en sa présence ne doivent point lever les yeux sur lui. Tout se tient ici, tout s'enchaîne. Le despote d'Orient qui vit reclus dans son harem, que nul de ses sujets n'aperçoit, dont la présence n'est révélée aux ambassadeurs des peuples étrangers que par le rythme d'une musique traditionnelle ou par le bruit farouche des gongs d'airain, est seul conséquent. Il est l'envoyé de Dieu ou il est Dieu ; on ne voit pas Dieu.

En Europe, parce que les dynasties y sont trop jeunes, et uniquement peut-être pour cette cause, les rois n'ont pas poussé la logique à ce degré, mais ils y eussent été entraînés s'ils avaient duré. Déjà, en France, les rites avaient acquis une importance telle qu'ils accaparaient presque toutes les heures de la journée et chacun était nécessaire, non tant parce que la tradition le voulait ainsi que parce que l'établissement du rite avait motivé la création de toute une série de charges, qui n'eussent point été remplies si le roi s'était dérobé. La Révolution ayant remboursé ou aboli les charges, le rite pouvait tomber en désuétude. Restait pourtant la tradition : était-on vraiment le souverain si on n'était pas entouré de la même foule qui jadis entourait le roi, si on n'accomplissait pas les mêmes cérémonies? Et comment, d'autre part, avoir le courage de s'y soumettre? Comment trouver en soi la constance de supporter tous les jours cette servitude? Comment se plier à cette série d'obligations qui accompagnaient, par exemple, jusqu'aux derniers temps de la monarchie bourbonienne, un acte aussi simple que le Lever?

Le premier valet de chambre qui a couché dans la chambre du Roi, faisant pénétrer les garçons de la chambre qui ouvrent doucement les volets et entre-bâillent la porte aux *entrées familières :* puis, le Roi éveillé, l'appel de la *grande entrée :* le Roi sortant de son lit, le grand chambellan ou le premier gentilhomme de la chambre lui passant la robe de chambre : puis, après des intervalles tous réglés, le grand maître de la garde-robe lui mettant la camisole et le cordon bleu ; à chaque cérémonie de la toilette, une entrée correspondant : *première*

entrée ou *entrée des brevets*, entrée des *Ambassadeurs de famille*, *entrée de la Chambre*, *cinquième entrée* qui se fait quand le Roi a lavé ses mains; *sixième entrée* quand Sa Majesté a pris sa chemise. C'est une prérogative singulière de verser de l'esprit-de-vin sur les mains du Roi ou de lui présenter le bénitier, de défaire la manche droite ou gauche de sa camisole; c'est un honneur de passer la chemise au Roi, un honneur qui échoit d'abord aux fils et aux petits-fils de France, puis aux princes du sang, puis aux princes légitimés, à leur défaut seulement au grand chambellan et, ensuite, en suivant la hiérarchie, au premier gentilhomme de la chambre, au grand maître de la garde-robe, au maître de la garde-robe, aux officiers de garde-robe, chacun en son ordre, et cette chemise, chauffée, couverte d'un taffetas blanc, elle est, suivant le rang de celui qui la doit donner, présentée par tel ou tel dont c'est la charge, prise de telle ou telle façon, si bien que, derrière sa robe de chambre levée, que deux valets de chambre soutiennent pour le dissimuler aux regards, le Roi peut grelotter durant que tel ou tel, entrant dans la chambre, retire ses gants et se met en posture de le servir.

Voit-on Napoléon soumis à une telle contrainte et attendant ainsi sa chemise? Si son tempérament lui permettait de subir de telles minuties, où en prendrait-il le temps?

Sa vie est bien trop occupée par le travail pour qu'il puisse chaque jour en distraire des heures. D'ailleurs, dans ce palais troué encore des boulets du Dix-Août, où des feuilles de parquet sont rouges encore du sang des Suisses et des gentilshommes égorgés, comment songer à reprendre ainsi tout entière la défroque des rois? N'en est-il pas des morceaux qui, sur eux, gardaient une traditionnelle majesté qui, sur un autre, sembleraient un déguisement de carnaval? Pour que ces cérémonies puissent émouvoir, provoquer le respect, assurer la dignité du trône, tout le moins demeurer sérieuses et être prises comme telles, il faut qu'elles aient un sens, qu'elles procèdent d'une tradition, qu'elles évoquent des souvenirs. Ici, rien de tout cela. Nulle tradition hormis celle des Bourbons; nul souvenir hors du leur. Rien qui appartienne en propre à la dynastie nouvelle.

Pour que le culte s'accomplisse, il faut qu'il trouve des

prêtres; il faut que ces prêtres croient à la religion dont ils célèbrent les mystères. Or Napoléon lui-même ne peut avoir l'intime certitude de sa souveraineté comme l'avaient les rois de droit divin. Pour lui, l'étiquette est une nécessité de la monarchie, mais ne peut être un article de foi. Appliquée à sa personne, elle est une institution qu'il impose, une loi qu'il promulgue. Mais combien d'institutions tombées dans l'oubli en dix ans, combien de lois rapportées!... L'étiquette qu'il ordonne sera obéie parce qu'il est en possession de la force, mais elle ne saurait être vénérée. Les hommes de la Révolution la prendront au sérieux lorsqu'il s'agira d'eux-mêmes, mais nullement quand il s'agira des autres. Les hommes qui viennent de l'ancien régime n'y verront qu'une parodie du passé. Elle ne sera même point à leurs yeux une étiquette dans le sens propre, c'est-à-dire un code du cérémonial dont chaque article est constitué par un précédent, dont chaque prescription est justifiée par un exemple : seulement une consigne qui durera autant que celui qui l'a donnée.

A reprendre donc tout entier le cérémonial de la monarchie, il n'y a point à y songer : non que Napoléon craigne, en s'en affublant, de se rendre ridicule : il n'a point le sens du ridicule: il a dit lui-même : « La puissance n'est jamais ridicule »: mais il ne veut point la restaurer parce qu'il en serait gêné; il ne le peut point surtout, parce qu'il ne trouve pas autour de lui la multitude qui lui serait nécessaire pour l'appliquer et pour que, en cela, il ne fût point inférieur aux anciens rois. Ses compagnons de guerre ne sont point bons à de tels offices. Leurs chevauchées par l'Europe avec la mort en croupe ont rendu leurs reins trop peu souples pour des métiers d'antichambre. Ils ignorent comme on les remplit, et y commettraient de singulières balourdises. C'est de naissance qu'il faut tenir les usages, et toute l'éducation doit y avoir été employée. Même ceux, plus jeunes, qui ne sont point encore arrivés aux plus hauts grades et qui ont formé jusque-là la Famille consulaire, hommes de main et hommes de cerveau, ils y sont presque tous impropres. Sans regarder à leur origine, sans s'inquiéter de quelle souche ils sortaient et de quel collège, Bonaparte les a recrutés au hasard des temps.

sur leur bonne mine, parce qu'il les avait vus braves, intelligents et honnêtes, ceux-ci au siège de Toulon, ceux-là à la journée de Vendémiaire, les uns dans l'état-major de Berthier, les autres sur le champ de bataille de Marengo : il en est de nobles, mais peu, encore de petite noblesse et qui n'ont jamais approché la Cour. Un seul est de bonne maison, mais c'est son nom justement bien plus que sa réputation militaire qui l'a fait appeler dans l'état-major, aux derniers temps du Consulat.

Quant aux préfets du Palais que, à la même époque, il a nommés pour faire les honneurs de ses réceptions et soigner le matériel de sa maison, ce sont de simples majordomes d'une qualité un peu supérieure à des domestiques, mais dont les mieux apparentés viennent d'une famille de finance, dont les mieux instruits de l'étiquette ont jadis à la cour royale exercé quelque charge infime, de celles qui savonnaient les vilains, permettaient d'ajouter au nom patronymique quelque nom de terre et, au bout de deux à trois générations, de parer d'un titre usurpé un nom de contrebande.

Pour les grands, vraiment d'ancienne noblesse et vraiment de haute race qui avaient été les grands officiers de la couronne de France, il n'y fallait point songer. Ceux qui n'avaient point péri sur les échafauds demeuraient en exil religieusement fidèles à leur roi dépossédé, non découronné. Le grand aumônier de France, le cardinal de Montmorency-Laval, vivait à Altona : du Grand maître, le prince de Condé, du grand chambellan, le prince de Guéméné, du grand écuyer, le prince de Lambese, du grand veneur, le duc de Penthièvre, princes de la Maison Royale ou de la Maison de Lorraine, inutile de parler. Le grand bouteiller, le marquis de Verneuil, était mort, le grand pannetier, le duc de Brissac, avait été massacré : le grand fauconnier, le marquis de Vaudreuil, était près du roi : le grand louvetier, le comte d'Haussonville, rentrait à peine d'émigration. Il mourut en 1806, et ce fut seulement quatre années plus tard, en 1810, que son fils se présenta pour être chambellan.

Des premiers gentilshommes de la chambre, des capitaines des gardes, des gouverneurs de maisons royales, nul qu'on trouvât en l'an XII rôdant autour des Tuileries : ni Richelieu,

ni Durfort, ni d'Aumont, ni Fleury, ni Noailles, ni Luxembourg, ni de Poix. Bien plus qu'on ne s'imagine, la haute noblesse est restée fidèle à ses maîtres; pour avoir le semblant, Napoléon pourra plus tard recruter quelques cadets faméliques; mais des chefs des noms et armes, de ceux qui ont la charge de leur maison, il n'en aura point de sitôt.

Sans la participation assidue de cette foule illustre, le rétablissement de l'ancienne étiquette est impossible; eux seuls en possèdent les secrets, eux seuls en connaissent les minuties. Seuls ils ont pu, des siècles durant, s'interposer entre le roi et le peuple, sans que celui-ci en murmurât, parce qu'il connaissait leur illustration et que pour lui l'éclat de leurs services rehaussait la majesté du trône.

* * *

Il est des raisons d'un autre ordre qui, à défaut de l'*impossible* dont il n'a jamais voulu tenir compte, doivent se présenter à l'esprit de Napoléon et le déterminer. La vieille monarchie reposait sur une fiction dynastique: la nouvelle est fondée toute sur l'idée que la nation a prise de son chef. La Royauté capétienne se soutenait par le mystère, par l'ignorance où demeurait le peuple de ce que valait son roi: l'Empire vit par la communion constante entre l'Empereur et les soldats, par la conscience que tous les citoyens ont prise de son génie.

La France bourbonienne subsistait telle qu'elle était parce que des siècles après des siècles l'avaient ainsi constituée; que chaque roi y avait mis sa pierre, que chaque reine y avait porté sa dot, que chacun des peuples qui la formaient en subissant, en acceptant, ou en réclamant la suzeraineté du roi, avait conservé ses institutions propres; que ces petites nations dont le roi seul était le lien fédératif gardaient leur vie particulière, leur esprit, leur langue, leurs coutumes, ne s'étaient jamais, quoi qu'on eût tenté, fondues en une seule et grande nation. Nul esprit commun, nul but semblable, nulles lois pareilles. Le Roi de France, qui n'était au fait roi que de l'Ile-de-France, aurait dû, comme d'autres souverains font

encore, ajouter à son titre, s'il n'eût été comme on disait le plus haut après celui de Roi des cieux, l'énumération des duchés et des comtés dont il était le seigneur. Ainsi eût-il proclamé une vérité. Lui seul donnait une cohésion apparente à ces éléments multiples: en lui seul se confondaient des droits qu'il tenait bien moins de la conquête que de l'assentiment des principaux du peuple. A lui seul, non en tant que roi, mais en tant que duc et comte, remontait la hiérarchie féodale de chaque duché et de chaque comté. Ébranler un chapiteau, c'était mettre tout l'édifice en péril, c'était en troubler toute l'économie. Il fallait vivre sur la foi des temps, tenant que ce qui avait mis six cents ans à s'organiser et qui, depuis deux siècles, avait trouvé sa formule, durerait encore bien des règnes. La machine étant ainsi montée et marchant à peu près, il fallait la laisser fonctionner telle quelle, sans prétendre supprimer des rouages inutiles ou en remplacer d'usés par des neufs. Ainsi, chacun y avait sa place, ainsi chaque institution, quelque surannée qu'elle parût, y avait sa raison d'être, son utilité, sa nécessité. Il fallait, pour que les peuples en gardassent le respect, pour qu'ils n'en aperçussent point les crevasses, pour que, par un retour sur eux-mêmes, ils ne fussent point tentés de la démolir, que cette énorme et singulière mécanique, toute poussiéreuse et rouillée, fût en quelque façon noyée dans une sorte d'atmosphère brumeuse et dorée, où les objets se confondissent, pour ne permettre d'entrevoir que la masse encore imposante et grandiose. Dès que les rois enlèvent quelque épaisseur au voile qui les couvre, le respect s'en va. Dès qu'ils touchent à leur machine pour la réparer ou la réformer, la machine s'arrête. Un temps, des roues folles tournent encore dans le vide, mais le grand ressort est brisé. Bientôt, tout cet amas de ferraille rongée et de bois pourri s'écroule comme de soi, au risque d'écraser la nation entière et la terre, très loin, est toute jonchée de débris.

Mais le peuple se secoue, s'anime, se prend à vouloir vivre. De duché à duché, par-dessus les barrières abolies, on se parle et l'on est surpris de se comprendre. Bientôt on fait un pas les uns vers les autres, on se reconnaît et on s'embrasse. On a les mêmes haines, les mêmes besoins, les mêmes inté-

rêts, le même idéal. Et d'un bout à l'autre de ce royaume qui n'avait de commun que le roi, des hommes de race différente, qui s'expriment en des patois divers, sentent sur tout leur corps courir un frisson pareil : ils veulent être une nation, et ils sont la France.

De cette nation, Napoléon est l'élu. Sa machine à lui, il l'a construite lui-même à son gré et au gré de la France. Elle est neuve et solide et ne perd point à être regardée de près. Les ressorts d'acier qu'il a ramassés çà et là sur le sol, il les a retrempés pour son usage. Il les a combinés avec des rouages qui semblent nouveaux, mais que tous, la nation même lui a fournis. Il a eu soin de n'y rien mêler d'étranger, tenant que ce pays peut se suffire et ne doit point vivre d'emprunt. Il a fait sa machine assez haute et assez large pour qu'elle régisse le monde, assez délicate et sensible pour qu'elle se plie à tous les progrès et à tous les besoins nouveaux. Une roue cesse de fonctionner, — on l'enlève. Un ressort est usé, — on le change, et la machine marche toujours. La machine même est indépendante de lui. Il en est le suprême moteur; il n'en est pas le moteur indispensable. Sans doute, pour qu'elle prenne tout son jeu, il faut que le chef de tous soit l'élu de tous, mais, même si on la déplace de cette base, même si on lui enlève ce couronnement, la machine continue à marcher.

On le voit bien, car, après un siècle écoulé et vingt révolutions, malgré tout les coups qu'on y a portés, c'est grâce à cette machine seule qu'il y a encore une France.

En ce qui le touche lui-même, il sent bien que c'est à ce principe unique, celui de la souveraineté nationale, qu'il doit d'être. Si par instants il veut confondre la dynastie qu'il fonde avec celle des Bourbons, s'il accepte en quelque sorte leur succession, s'il s'efforce de donner à sa souveraineté une forme extérieure pareille, rien ne peut le soustraire à cette nécessité de demeurer en contact avec la Nation. Aux heures où sa puissance lui paraît établie de façon à défier tout orage, il peut multiplier les intermédiaires, n'apparaître plus devant le peuple qu'entouré d'une pompe glorieuse, en habits impériaux, épaissir lui aussi le mystère autour de sa personne et s'enfermer dans le harem. Mais, que viennent les jours mauvais où l'Europe coalisée le menace, il va de lui-même se

retremper dans le peuple; il se montre à lui en ses habits militaires, il parcourt les rues et les places, il provoque la familiarité de la Nation, tant il sent que « *tout émane du Peuple et que rien de ce qui se fait sans lui n'est légitime* ».

Donc, puisqu'il considère que, comme les autres souverains, ceux qui l'ont précédé en France et ceux qui règnent autour de lui en Europe, il est nécessaire à son prestige qu'il organise une cour et institue une étiquette, puisqu'il sent en même temps que, aussi bien pour son tempérament qui ne s'y pliera point, que pour son travail qui en souffrira et pour son pouvoir même qui en sera ébranlé, la restitution de l'ancienne cour et de l'ancienne étiquette, presque impossibles par ailleurs, seraient dangereuses et nuisibles, il faut qu'il adopte, ici comme ailleurs, un moyen terme, qu'il soit ici encore, comme il l'est dans la législation, dans l'administration intérieure et extérieure, dans le domaine spirituel, dans le régime de la propriété terrienne, dans l'organisation de la fortune mobilière, *le conciliateur*. Il faut qu'il trouve une formule encore — et c'est peut-être, bien qu'il s'agisse aux yeux de quelques-uns d'intérêts restreints, la plus difficile à rencontrer — une formule qui combine le passé avec le présent et qui donne à la monarchie nouvelle qu'il organise, avec l'éclat qu'il recherche, avec la splendeur dont il prétend l'entourer, avec le recul qu'il lui croit nécessaire, une indépendance relative. Cette formule doit permettre au souverain de conserver la liberté de sa vie privée et de son travail public, doit le maintenir en contact permanent avec l'armée, doit lui laisser enfin avec la Nation des relations assez fréquentes pour qu'il soit averti des grands courants qui s'y forment, qu'il reçoive les demandes particulières que les citoyens ont à lui adresser et soit à même ainsi de réparer les injustices et les abus de ses agents.

Cette formule, Napoléon la trouve, et, peut-on dire, il la trouve sans tâtonner et du premier coup. Il distingue en sa personne deux êtres : un être qui, dans l'ordre physique intellectuel ou moral, a des besoins qui doivent être respectés et pour lesquels il faut une liberté entière; puis, un être qui est assujetti à sa dignité et dirigé par le grand maître des cérémonies ; un être de représentation et de pompe dont

l'étiquette règle les démarches et qui, dès qu'il paraît en forme officielle, est soumis à tous les rites d'usage pour les monarques absolus. L'Homme garde son droit de penser, de travailler, de vivre à sa guise, de manger à sa fantaisie; le Souverain conserve l'entourage nécessaire à sa dignité, mais de cet entourage, il ne reçoit que des services symboliques qui figurent seulement les devoirs réels pour lesquels, à l'origine des temps, toute charge a été instituée. C'est ce que Napoléon se plaisait à constater en disant « qu'il était le premier qui eût séparé le *service d'honneur* (expression imaginée sous lui) du service des besoins; qui eût mis de côté tout ce qui était réel et malpropre pour y substituer ce qui n'était que nominal et de pure décoration.

Il appuyait cette innovation sur ce raisonnement : « Un roi, disait-il, n'est pas dans la nature, il n'est que dans la civilisation, il n'en est point de nu, il n'en saurait être que d'habillé. » Vraie pour lui, la théorie était fausse en ce qui touche les rois de droit divin. Ils ne sont point dans la nature, sans doute, mais parce qu'ils sont au-dessus de la nature. Leur puissance est surnaturelle par son origine et par sa transmission. C'est ainsi du moins qu'ils l'envisagent et qu'on la comprend autour d'eux. Il importe peu qu'ils portent ou non les insignes de leur dignité : leur caractère est indélébile. Il est indépendant de l'exercice de leur pouvoir. Il ne tient point au sacre qu'ils ont, la plupart, reçu à Reims : le sacre pour eux n'est point une investiture, il n'est qu'une consécration. Nus, ils sont rois tout autant qu'habillés, et les fonctions domestiques que les grands du royaume remplissent près d'eux pour les vêtir ou les dévêtir affirment sans réplique la permanence de leur fonction monarchique.

Pour Napoléon, au contraire, son caractère est nouveau, il dépend d'une triple investiture militaire, nationale et religieuse. Dans le passé, il ne se rattache à rien : dans l'avenir, il ne s'enchaîne à rien. Les devoirs qu'on lui rend s'adressent à la souveraineté dont il est revêtu, — souveraineté dont il doit porter les insignes, — non à l'homme qui garde le droit d'avoir une vie non officielle sans faillir à son devoir de souverain, sans manquer à la royauté comme ont fait Louis XV et surtout Louis XVI.

Cette distinction peut ne s'être point présentée à l'esprit de l'Empereur ou, plus vraisemblablement, il n'a pas, même à Sainte-Hélène, voulu l'exprimer, parce que c'eût été l'aveu que son pouvoir était, en cela, inférieur à celui des Bourbons, mais elle résulte des faits, et il ne pouvait s'y soustraire. Lorsqu'il dit : « Si j'avais été mon petit-fils !... » et qu'il envisage quelle eût été l'étendue de son autorité s'il l'eût tenue de l'hérédité de deux générations seulement, il affirme, et avec quelle singulière vigueur, à quel point la tradition lui a fait défaut en son édifice monarchique, à quel point, dès qu'il est sorti de la réalité du Droit démocratique pour chercher à son pouvoir des origines de Droit divin, il s'est trouvé inférieur à ceux qu'il a remplacés, parce que, là, lui qui ne reconnaît point l'Impossible, s'est heurté à quelque chose qui est hors de lui et au-dessus de lui : le Temps, qui seul consacre les dynasties et leur donne, aux yeux des peuples, un air de divinité.

FRÉDÉRIC MASSON.

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE[1] »

XIV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, vendredi 11 octobre 1833.

Mon amour chéri, voici près de trois jours que je ne t'ai écrit, et ce serait bien mal, si tu n'étais pas mon épouse aimée. Mais les travaux ont été si entraînants, les difficultés sont si grandes! — Pauvre ange, j'aime mieux te dire les douceurs dont mon âme est pleine pour toi que de te raconter mes tribulations. Quant à ma vie, elle est inébranlablement arrêtée comme je te l'ai dit déjà, je crois. Couché à six heures, après mon dîner, levé à minuit, je suis là, penché sur cette table que tu connais, assis sur ce fauteuil que tu vois, à cette cheminée qui me chauffe depuis six ans, travaillant jusqu'à midi. Puis, viennent les rendez-vous d'affaires, les détails d'existence dont il faut s'occuper; puis souvent à quatre heures, un bain; puis à cinq heures, le dîner. Et je recommence intrépidement, nageant dans le travail, vivant dans cette robe de chambre blanche à ceinture de soie que tu devrais connaître.

Enfin, me voici en train de conclure un traité qui va

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

retentir dans notre monde d'envie, de jalousie, de sottise et faire jaunir encore la bile jaune de ceux qui ont l'audace de vouloir marcher dans mon ombre. Une maison de librairie assez respectable m'achète vingt-sept mille francs l'édition des *Études de mœurs au XIXe siècle*, douze volumes in-octavo, composés de : la troisième édition des *Scènes de la vie privée*, la première des *Scènes de la vie de Province* et la première des *Scènes de la vie parisienne*. D'un autre côté, l'imprimeur qui me doit un millier d'écus me les rend sur l'opération. Cela me donne dix mille écus. Voilà de quoi faire rugir tous les fainéants, les aboyeurs, les gens de lettres!... Me voilà, moi, sauf ce que je dois à ma mère, libéré de mes dettes et libre, dans sept mois, d'aller où je voudrai! Si notre grande affaire a réussi, je serai riche et je pourrai faire ce que je veux faire pour ma mère, et avoir un oreiller, un morceau de pain et un mouchoir blanc pour mes vieux jours.

Les Aventures d'une idée heureuse sont faites au quart et je suis très bien lancé pour les finir; *Eugénie Grandet*, un de mes tableaux les plus achevés, est à moitié. J'en suis très content. *Eugénie Grandet* ne ressemble à rien de ce que j'ai peint jusqu'ici. Trouver *Eugénie Grandet* après *Madame Jules*[1], sans vanité, cela annonce du talent.

Au moins il y a de l'amour dans ta lettre, mon cher amour! L'autre était si chagrine. Mon Dieu, comment peux-tu t'abandonner à un seul moment de doute, avoir une crainte! A propos, quelques amis sont venus me dire que le bruit courait que j'avais été en Suisse chercher une femme qui venait positivement d'Odessa. Mais heureusement que d'autres personnes ont dit que je suivais madame de C...: puis d'autres que j'avais été à Besançon pour une grande affaire commerciale. L'auteur de l'invention du rendez-vous est, je crois, Gosselin, le libraire, qui m'a envoyé une lettre de Russie il y a cinq mois. Enfin d'autres ont dit que je n'étais pas sorti de Paris et que j'étais à Sainte-Pélagie, *qu'on m'y a vu!* Voilà Paris.

Ma chère idolâtrée, à demain. Aujourd'hui, adieu. Néanmoins, je devrais te dire toutes les pensées sur lesquelles je

1. *Histoire des Treize : Ferragus, chef des dévorants.*

galope depuis trois jours, les bons petits quarts d'heure que je me donne quand j'ai fini un certain nombre de pages! Je revois le Val de Travers, je recommence mes cinq jours et ils tiennent dans quinze minutes avec toutes leurs joies; les plus petits incidents reviennent. C'est tantôt une vue de ce beau front, puis une parole... Oh! chérie, que tu es adorablement aimante et que tu es bête en même temps d'avoir une crainte! Non, non, mon Eva chérie, je ne suis point de ceux qui punissent une femme de son amour. Oh! que j'aurais voulu pouvoir rester une demi-journée à tes genoux, la tête dans tes genoux, rêvant de beaux rêves, te disant mes pensées avec paresse, avec délices, tantôt ne disant rien, mais baisant ta robe! Mon Dieu, que douce eût été cette journée où j'aurais pu jouer avec toi, comme un enfant joue avec sa mère! O mon Eva bien-aimée, le jour de mes jours, la lumière de mes nuits, mon espérance, mon adorée, ma toute aimée, l'unique chérie, quand pourrai-je te voir! Est-ce une illusion, t'ai-je vue? T'ai-je assez vue pour pouvoir dire que je t'ai vue?

Mon Dieu, que j'aime ton accent un peu gras, ta bouche de bonté, de volupté, permets-moi de te le dire, mon ange d'amour!

Je travaille nuit et jour pour aller te voir une quinzaine en décembre. J'irai passer le Jura plein de neige, mais je penserai aux épaules de neige de mon amour, de ma bien-aimée! Ah! respirer dans tes cheveux, tenir ta main, te serrer dans mes bras! voilà d'où vient mon courage. J'ai des amis ici qui sont stupéfaits du féroce *vouloir* que je déploie en ce moment. Ah! ils ne connaissent pas ma mie, ma douce mie, celle dont la seule image dépouille la douleur de ses aiguillons! Oui, Parisina et son amant ont dû mourir sans sentir le coup de hache, s'ils pensaient l'un à l'autre!

Un baiser, mon ange de la terre, un baiser savouré lentement, et à demain. Le rossignol a trop chanté, je me suis acoquiné à l'écrire et *Eugénie Grandet* gronde.

Samedi 12. Midi.

Voici nos protocoles échangés, nos réflexions faites; à demain la signature. Mais demain tout peut être changé. Je

n'ai presque rien fait d'*Eugénie Grandet* et des *Aventures d'une idée*. Il y a des moments où l'imagination cahote et ne va pas. Puis *l'Europe littéraire* ne vient pas. Je suis trop fier pour y mettre les pieds puisqu'ils se sont mal conduits envers moi. Donc, depuis mon retour, je suis sans argent. J'attends. Ils devaient venir hier s'expliquer: point. Ils doivent venir aujourd'hui.

Mon pauvre ange, en ce moment le prix d'*Eugénie Grandet* est une grosse somme pour moi. Me voilà donc recommençant mon métier d'angoisses. Jamais je ne serai sans ressembler à Raphaël dans sa mansarde[1]: j'en ai encore pour une année à jouir de mes dernières misères, à avoir de nobles fiertés inconnues.

Pour le moment, les fantaisies sont calmées; quand la disette est au logis, je ne songe jamais à mes désirs. Mes réchauds d'argent se sont fondus. Je n'y songe plus. Plus de dîner pour octobre. Puis je jouis tant par la pensée des choses que je n'ai pas, et ces désirs me les rendent si précieuses quand je les possède! Voilà deux ans que, de mois en mois, je compte sur un reste pour mes réchauds de table et qu'ils s'évanouissent. J'ai comme cela une foule de petits bonheurs. C'est ce qui me fait aimer ce nid où je vis: c'est ce qui fait que je t'aime tant, c'est ce désir perpétuel. Ceux qui me disent méchant, railleur, trompeur, ne connaissent guère l'innocence de ma vie, ma vie d'oiseau allant chercher son nid brin à brin, jouant avec un fétu de paille avant de le rapporter.

O cher confident de mes pensées les plus secrètes, chère précieuse conscience, sauras-tu quelque jour, toi compagne d'amour, combien tu es aimée, toi qui, venue d'une aile fidèle vers ton époux, ne l'as pas rejeté après l'avoir vu. Que je craignais de ne te pas plaire! Dis-moi donc bien que tu aimes l'homme après avoir aimé l'esprit et le cœur, puisque l'esprit et le cœur t'ont plu, je n'en pouvais douter. Mon idole, mon Eva bienvenue, bien-aimée, si tu savais combien tout ce que tu as fait et dit m'a saisi, oh! non, tu n'aurais pas de ces doutes, de ces craintes déshonorantes. Ne me parle plus comme tu l'as fait, en me disant: « Vous n'aimerez pas

1. *La Peau de Chagrin.*

une femme qui vient à vous, qui, qui, qui, etc...», tu sais ce que je veux dire.

Ange, les anges sont bien forcés de descendre du ciel; nous ne pouvons pas aller à eux. Puis ce sont eux qui nous enlèvent sur leurs blanches ailes dans leurs sphères où l'on aime et où les plaisirs sont des pensées.

Allons, adieu, toi, mon trésor, mon bonheur, toi vers qui volent tous mes désirs, toi qui me fais adorer la solitude parce qu'elle est pleine de toi. Adieu, à demain. A midi, mes gens seront venus pour le traité. Cette lettre partira pour te porter la bonne ou la mauvaise nouvelle, mais elle te portera tant d'amour que tu en seras toujours joyeuse.

Dimanche 13. Neuf heures.

Mon amour chéri, mon Eva, affaire faite! Ils en crèveront tous de jalousie. Mes *Études de mœurs au* XIVe *Siècle* sont achetées vingt-sept mille francs. L'éditeur va faire sonner cela. Depuis les vingt-cinq volumes de Chateaubriand achetés, en réalité, deux cent mille francs pour dix ans, il n'y a pas eu de marché semblable. Ils prennent un an pour vendre...

Ah! ta lettre arrive. Je la lis. Mon amour divin, es-tu bête. Madame de S...! Je suis brouillé avec elle pour ne lui avoir jamais voulu adresser la parole; je n'ai même pas voulu saluer sa fille.

Mon amour idolâtrée, plus de doutes, jamais, entends-tu! Je n'aime que toi, je ne puis aimer que toi. Ève est ton nom symbolique. Il y a mieux: je n'ai pas aimé dans le passé comme je sens que je t'aime. Toi, toute ma vie d'amour peut t'appartenir.

Adieu, mon souffle: je voudrais communiquer à ces pages la vertu des talismans, que tu sentisses mon âme t'envelopper! Adieu, ma bien-aimée. J'ai baisé cette page: je joins une feuille de ma dernière rose, un pétale de mon dernier jasmin. Tu es dans ma pensée comme le fond même de l'intelligence, la substance de tout.

Eugénie Grandet est ravissante. Tu auras cela bientôt à Genève.

Ma chère lumière, je te baise avec une ardeur, une étreinte de vie, une effusion d'âme, sans exemple dans ma vie.

XV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, dimanche 20 octobre 1833.

Comment, mon amour, des craintes, des tourments? Tu auras reçu, j'espère, les deux premières lettres que je t'ai écrites depuis mon retour. Que faire donc pour ne pas te donner la moindre peine, te faire des cieux purs! Comment, tu n'as pas calculé sur un jour de retard, sur une heure de fatigue! Mon Dieu, mon Dieu, que faire?

Je t'écris tous les jours: si tu veux recevoir une lettre tous les trois jours au lieu de les recevoir tous les huit jours, dis, parle, ordonne. Je ferai tout pour ne pas te laisser venir au cœur une seule mauvaise pensée.

J'ai une bonne nouvelle à te dire. Je crois que les *Études de mœurs* vont, mardi, être une affaire faite et que j'aurai pour débitrice l'une des plus solides maisons de librairie de la place. C'est quelque chose.

Pardonne, mon Eva d'amour, de te parler de mes affaires mercantiles: mais c'est ma tranquillité: c'est ce qui me permettra sans doute d'aller à Genève.

Allons, adieu. Ne faut-il pas que je retourne à *Eugénie Grandet*, qui va bien? J'en ai encore pour tout lundi et une partie de mardi.

XVI

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, mercredi 23 octobre 1833.

A toi, mon amour, à toi mille tendresses. Hier, j'ai pendant toute la journée été courant: je me suis trouvé si fatigué

que je me suis permis de dormir une nuit entière, et alors je n'ai fait à mon idole qu'une prière mentale. Je me suis endormi dans ta chère pensée, comme si, mariés, je m'étais endormi dans les bras de ma bien-aimée.

Mon Dieu! je suis effrayé de voir combien ma vie est à toi! Chérie adorée, que tes lettres me font de bien! Je crois à toi, vois-tu, comme je crois à ma respiration! Ainsi, mon ange, ne fais pas de folies. Non, ne quitte pas ton piquet, pauvre petite chèvre attachée! Ton amant viendra quand tu crieras... Je t'en supplie, aie une voiture pour ne jamais te mouiller en allant à la poste. Vas-y tous les mercredis, puisque les lettres mises à la poste ici le dimanche t'arrivent le mercredi. Je ne mettrai jamais, quelle que soit l'urgence, de lettres à la poste pour toi que le dimanche.

Maintenant, la comtesse X... n'est-elle pas cette belle Grecque aimée de Potemkin? Si cela est, ne lui confie pas la moindre chose de ton amour, ma pauvre brebis sans défiance. Si elle en a des preuves, eh bien, avoue, mais il ne faut faire un tel aveu que quand on ne saurait faire autrement, et, alors, se faire un mérite de la concession forcée.

Mon cher bonheur, il n'y a pas une voix ici en ma faveur: tout est hostile. Il faut s'y résigner. Ils me traitent, en vérité, comme un homme de génie: c'est à en donner de l'orgueil. Il faut que je redouble de soins et de courage pour franchir ce dernier pas. Je leur prépare de beaux sujets de haine. Je travaille avec une opiniâtreté sans exemple.

Comment, tu as lu les *Contes drolatiques* sans la permission de ton époux d'amour! Curieuse! O mon ange, il faut avoir le cœur pur comme le tien est pur, pour lire et savourer *le Péché véniel*. C'est un diamant de naïveté. Mais, chérie, tu as été bien audacieuse. J'ai peur que tu m'aimes moins. Il faut si bien connaître notre littérature nationale, la grande, la majestueuse littérature du XVe siècle, si étincelante de génie, si libre d'allure, si vive de mots qui, dans ce temps, n'étaient pas encore déshonorés, que j'ai peur pour moi. Je te le répète donc: s'il y a quelque chose en moi qui puisse vivre, ce sont ces *Contes*. L'homme qui en fera cent ne saurait mourir. Relis l'*épilogue* du deuxième dixain et juge. Surtout prends ces livres comme des arabesques insouciantes

tracées avec amour. Que dis-tu du *Succube*? Ma chère bien-aimée, ce conte m'a coûté six mois de tortures. J'en ai été malade.

Merci, mon amour; éclaire-moi bien, et autant de fautes tu trouveras, autant de remerciements tendres. Néanmoins, dans ces *Contes*, il faut des inexactitudes, c'est de *costume;* mais il n'y faut pas de bourdes.

Assez causé, mon amour aimé, mon Eva chérie. Voilà presque une demi-nuit employée à penser à vous, et à vous écrire. Mon Dieu, faites qu'elle me soit rendue en caresses!

Allons, il faut te quitter, toujours à regret. Mais une fois libre et sans ennuis, que de doux pèlerinages! Voilà pourquoi je travaille tant. Mon Dieu! que les riches sont heureux! Ils vont en poste et volent comme des hirondelles! Mais ma pensée va plus vite et, toutes les nuits, elle se glisse autour de ton cœur, de ta tête, elle te couvre!

Jeudi 24.

Ce matin, mon amour chéri, j'ai déjà échoué dans une tentative qui pouvait être heureuse. J'ai été offrir à un capitaliste, auquel reviennent des indemnités convenues entre nous pour des ouvrages promis et non faits, une certaine quantité d'exemplaires des *Études de mœurs*. Je lui proposais cinq mille francs à terme, pour trois mille échus. Il a tout refusé, même ma signature et un effet, me disant que ma fortune était dans mon talent et que je pouvais mourir. Cette scène est une des plus infâmes que je connaisse. Gobseck n'est rien: j'ai subi, plus rouge, le contact d'une âme de fer. Quelque jour, je peindrai cela.

Mon ange, je ne puis aller à Genève que ma première livraison des *Études de mœurs* parue, publiée et la deuxième bien en train. Cela fait, j'aurai quinze jours à moi, vingt peut-être; tout dépendra du plus ou moins d'argent que j'aurai, car j'ai un remboursement important à faire fin décembre. Je suis content de mon éditeur: il est actif, il ne fait pas le monsieur, il s'occupe de mon entreprise comme d'une fortune et la juge éminemment profitable. Il faut un succès, un grand succès. *Eugénie Grandet* est une belle œuvre. J'ai presque toutes mes idées pour les parties qui restent à faire dans ces douze

volumes. Ma vie est maintenant bien réglée : levé à minuit, couché à six heures : un bain tous les trois jours, quatorze heures de travail, deux de promenade. Je m'enfonce dans mes idées et, de temps à autre, ta chère tête apparaît comme un rayon de soleil. O ma chère Eva, je n'ai plus que toi dans le monde : ma vie se concentre sur ton cher cœur. Je ne respire, ne pense, ne travaille que par toi, pour toi. Quelle belle vie : l'amour et la pensée! mais quel malheur de se trouver dans les embarras de la misère, jusqu'au dernier moment! Comme la nature nous vend cher le bonheur! Il me faut encore six mois de travaux, de privations, de luttes, pour être complètement heureux. Mais que de choses peuvent arriver en six mois! Ma belle vie secrète me console de tout. Tu frémirais si je te disais toutes mes angoisses que, comme faisait Napoléon, sur le champ de bataille, j'oublie. En me mettant à ma petite table, eh bien, moi, je ris, je suis tranquille. Cette petite table, elle appartiendra à ma chérie, à mon Ève, à mon épouse. Je la possède depuis dix ans ; elle a vu toutes mes misères, essuyé toutes mes larmes, connu tous mes projets, entendu toutes mes pensées : mon bras l'a presque usée, à force de l'y promener quand j'écris.

Samedi 26.

Hier, mon trésor aimé, j'ai couru pour quelques affaires, des affaires pressées : la nuit il a fallu corriger des volumes qui doivent être mis lundi sous presse. Combien est puissante la domination de la pensée! Je dors en paix sur une planche pourrie. Il n'y a que cela pour exprimer ma situation. Tant d'argent à payer, et, pour tout cela, la plume avec laquelle je t'écris. Oh! non : j'en ai deux, mon amour : la tienne ne sert qu'à tes lettres : elle dure ordinairement six mois.

J'ai corrigé *la Femme abandonnée*, *le Message* et *les Célibataires*. Cela m'a employé vingt-six heures depuis jeudi. Mais il a fallu s'occuper des journaux. Manier le public en France n'est pas une petite affaire. Le bien disposer pour un ouvrage de douze volumes est une entreprise : c'est une campagne. Que de mépris on déverse sur les hommes en les faisant mouvoir et les voyant aux prises! Les uns s'achètent. Mon éditeur m'a dit le tarif des consciences de tous les feuille-

tonistes. Et je recevrais un seul de ces gens-là! Plutôt mourir inconnu!

Demain, je reprendrai mes travaux de manuscrits. Je veux terminer ou *Eugénie Grandet* ou *les Aventures d'une idée heureuse*. Il est cinq heures, je vais dîner, faire mon unique repas, me coucher, dormir. Je m'endors toujours dans ta pensée, en cherchant un doux moment de Neuchâtel, m'y reportant, et je quitte le monde visible, emportant un de tes sourires, ou entendant une de tes paroles.

T'ai-je dit qui de Berlin, qui de Vienne, qui de Hambourg, m'avait complimenté sur mes succès en Allemagne, où, me disaient ces gracieuses personnes, il n'est question que de ton Honoré? C'était chez Gérard. Mais je t'aurai dit cela. Je voudrais que la terre entière pût parler de moi avec admiration, pour qu'en posant ma tête sur tes genoux, tu eusses le monde à toi.

Adieu pour aujourd'hui, mon ange. Je voudrais inventer des mots et des caresses pour toi seule. J'ai mis là un baiser.

Dimanche 27.

Comment, mon cher amour, pas de lettres! Quel chagrin, ne pas savoir ce que tu penses. Oh! envoie-moi deux lettres par semaine, que j'en reçoive une le mercredi et l'autre le dimanche. J'ai attendu jusqu'au dernier moment du courrier; je ne puis que te dire quelques mots. Ne me fais pas souffrir; sois exacte autant que possible, ma vie est entre tes mains.

Adieu, mon cher souffle. Cette dernière page te portera mille caresses, mon cœur et quelques inquiétudes. Ma chérie, tu me parlais de rhume, de ta santé: oh! être si loin! Mon Dieu! mon Dieu, tout ce que j'ai d'angoisses dans ma vie pâlit devant la pensée de te savoir souffrante.

XVII

A MADAME HANSKA POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, lundi 28 octobre 1833.

J'ai ta lettre, mon amour! Combien n'y a-t-il pas d'an-

goisses dans un jour de retard! A demain; je te dirai pourquoi je ne puis te répondre aujourd'hui.

Mardi 29.

Mon Eva chérie, jeudi j'ai quatre à cinq mille francs à payer et, littéralement parlant, je n'ai pas un sou. Ce sont de petites batailles auxquelles je suis habitué. Depuis mon enfance, je n'ai pas encore possédé deux sous que je puisse regarder comme ma propriété. J'ai toujours triomphé jusqu'aujourd'hui. Or, il faut que je coure à travers le monde d'argent pour me faire ma somme. Je perds mon temps, je bats le pavé. L'un est à la campagne, l'autre hésite; mes valeurs lui semblent douteuses. J'ai dix mille francs de billets entre les mains, cependant: enfin, demain soir, dernier terme, j'aurai sans doute trouvé. Les deux jours que je perds font un horrible escompte.

Je ne te dis ces choses que pour te mettre un peu au courant des difficultés de ma vie. Il y a combat pour l'argent, bataille contre les envieux, luttes perpétuelles avec mes *sujets*, luttes physiques, luttes morales, et si je manquais une seule fois à triompher, je serais exactement mort.

Ange chérie, sois mille fois bénie pour ta goutte d'eau, pour ton offre: elle est tout pour moi et elle n'est rien. Tu vois ce que c'est qu'un millier de francs quand il en faut dix mille par mois. Si j'en trouve neuf, je puis en trouver douze. Mais j'aurais voulu, en lisant ce délicieux passage de ta lettre, pouvoir plonger ma main dans la mer, en retirer toutes les perles et les semer sur tes beaux cheveux noirs. Ange de dévouement et d'amour, il y a là toute ta chère âme adorée. Mais que sont toutes les perles de la mer! J'ai versé sur ta lettre deux larmes de joie, de reconnaissance, d'attendrissement voluptueux, qui, pour toi, pour moi, valent les richesses du monde entier, n'est-ce pas, mon Eva, mon idole? En lisant ceci, sens-toi pressée par un bras ivre d'amour, et prends le baiser que je t'ai idéalement envoyé. Tu en trouveras mille sur la feuille de rose qui sera dans ta lettre.

Puissances célestes! A qui veux-tu que j'écrive, moi à qui le temps manque! Mon amour, sois bien tranquille: mon

cœur ne peut s'épanouir qu'au fond de ton cœur. Écrire à d'autres!... A d'autres les parfums de mes plus secrètes pensées! Y as-tu bien songé? Non, non, à toi toute ma vie, à toi mes plus chers moments. Quand, à minuit, je me lève, je commence mes travaux par le petit bout de conversation que nous avons ensemble.

Oh! non, ne va pas à Fribourg! Je t'adore religieuse, mais point de confession, point de jésuites. Reste à Genève.

Ma bien-aimée, mes pensées se développent toutes tissues d'amour, et je voudrais te les déployer pour t'en faire un riche manteau; je voudrais que tu pusses marcher sur mon âme, dans mon cœur, pour ne sentir aucune des boues de la vie!

Jeudi matin 31.

Plus d'inquiétudes, tout est arrangé! Voilà six mille francs de trouvés, cinq mille cinq cents francs de payés! Il reste au pauvre poète cinq cents francs en un noble billet de banque. La joie est au logis. Je demande si Paris est à vendre! Mon amour, tu finiras par connaître la vie de garçon!

Hier, tout était en question. En deux heures de temps, tout a été résolu. J'ai été trouver mon médecin, un vieil ami de ma famille, et, voyant que je n'avais rien à espérer des banquiers... Ah! au milieu de mes courses, je passe rue Laffitte, je rencontre Rothschild, qui me prend par la main et m'amène à sa femme. Ils montaient en voiture. Caresses, offres de service, pourquoi l'on ne me voit pas, pourquoi...? Me vois-tu, mon amour, en conférence avec le prince de l'argent, moi qui ne pouvais pas trouver quatre sous? Y a-t-il quelque chose de plus fantastique? Un seul mot à dire et mes douze mille francs d'effets passaient dans le gouffre rothschildien. Je ne l'ai pas dit, et certes il ne m'eût pas pris un sou d'escompte. Je riais comme un bienheureux, en le quittant, de cette situation.

Je reprends; voyant que je n'avais rien à espérer des banquiers, je songe que je devais trois cents francs à mon médecin; je vais les lui payer avec un de mes effets de commerce, et il me rend sept cents francs, moins l'escompte. De là, je vais chez mon propriétaire, vieux marchand de blé de la Halle; je lui paie mes loyers et il me rend sur mes effets,

qu'il accepte, sept cents autres francs, moins l'escompte. De là, je vais chez mon tailleur, qui tout bonnement me prend un de mes effets de mille francs et me le met dans son bordereau d'escompte, et me rend mille francs!

Me voyant en veine, je monte en cabriolet, je vais chez un de mes amis deux fois millionnaire, un ami de vingt ans. Précisément, il revient de Berlin. Je le trouve, il court à son secrétaire, me donne deux mille francs, et prend deux de mes effets de la veuve Béchet[1] sans les regarder. Oh! oh! — Je reviens au logis; je fais venir mon marchand de bois, mon épicier, pour régler mes comptes, et, à chacun, moyennant un billet de banque de cinq cents francs, leur coule un effet de cinq cents francs à chacun! A quatre heures me voilà libéré, mes payements d'aujourd'hui préparés. Me voilà tranquille pour un mois. Je me rassieds sur ma fragile escarpolette et mon imagination me berce. *Ecco signora!*

Ma chère fidèle épouse, ne vous devais-je pas ce fidèle tableau de votre ménage de Paris? Oui, mais voilà cinq mille francs de mangés sur les vingt-sept mille et j'ai encore, avant de partir pour Genève, dix mille francs à payer : trois mille à ma mère, mille à ma sœur et six mille d'indemnités. — Ouais, monsieur, où prendras-tu cela? Dans mon encrier, ma chère Eva d'amour.

Je me suis habillé comme un seigneur, j'ai dîné avec madame Delphine et, après avoir assisté à l'agonie de *l'Europe littéraire*, j'ai joyeusement été chez Gérard où j'ai complimenté la Grisi que, la veille, j'avais entendue dans *la Gazza ladra* avec Rossini qui, m'ayant rencontré mardi sur le boulevard, m'avait obligé de venir dans sa loge causer *un poco*, et comme mardi ton pauvre Honoré dînait chez madame d'Abrantès, qui avait à lui rendre compte de la grande négociation des indemnités (affaire manquée), il avait, ton pauvre enfant, noyé ses chagrins dans des torrents d'harmonie. Quelle vie, ma minette! Quelles singulières discordances! Quels contrastes!

Chez Gérard, entendu l'admirable Vigano. Elle refuse de chanter, rabroue tout le monde. J'arrive, je lui demande un

1. Madame veuve Charles Béchet, libraire.

air, elle se met au piano, chante et nous ravit. Thiers demande qui je suis; on me nomme; il dit : « C'est tout simple, maintenant. » Et l'assemblée d'artistes de s'émerveiller.

Le secret de ceci est que j'ai été, l'hiver dernier, plein d'admiration vraie pour madame Vigano, que j'idolâtre son chant, qu'elle le sait. Je me suis couché à deux heures, après être revenu à pied par les rues désertes et silencieuses du quartier du Luxembourg, admirant un ciel bleu, des effets de lune et de vapeur sur le Luxembourg, le Panthéon, Saint-Sulpice, le Val-de-Grâce, l'Observatoire et les boulevards, et noyé dans des torrents de pensées et portant deux billets de mille francs sur moi!... Mais je n'en savais plus rien. C'est mon valet de chambre qui les a trouvés. Cette nuit d'amour m'avait plongé dans l'extase; tu étais dans les cieux! Ils me parlaient d'amour; j'allais, écoutant si de ces étoiles ta voix chérie ne tomberait pas, suave et harmonieuse à mes oreilles, ne vibrerait pas dans mon cœur; et, mon idole, ma fleur, ma vie, j'ai brodé quelques arabesques sur la méchante étoffe de mes jours d'angoisse et de travail.

Aujourd'hui, jeudi, me revoilà dans mon cabinet, corrigeant des épreuves, remis de mes courses dans le monde positif, reprenant mes chimères, mes amours; et, dans quarante-huit heures, les allures de mon lever à minuit, de mon coucher à six heures du soir, de ma frugalité, de mon inaction corporelle, seront reprises.

Allons, adieu, ma constante pensée, à demain. Je ne serai peut-être pas si causeur; à demain les travaux!

Vendredi 1er novembre.

J'ai travaillé pendant toute la journée à deux épreuves qui m'ont pris vingt heures; puis il faut, je crois, que je trouve quelque chose pour compléter mon second volume des *Scènes de la vie de province*. Rien donc pour aujourd'hui à celle qui a tout mon cœur, rien que mille baisers, et mes chères pensées du soir quand je m'endors en pensant à toi.

A demain, gentille Ève.

Samedi.

Certes, mon amour, tu ne joueras jamais la comédie. Je ne t'ai pas parlé de cela, je viens de relire ta dernière lettre.

C'est une prostitution que de se montrer ainsi, de dire des paroles d'amour. Oh! sois saintement à moi! Si je te disais jusqu'où vont mes délicatesses, tu me trouverais digne d'un ange tel que toi. Je t'aime en moi. Je veux vivre loin de toi comme la fleur dans sa graine, et ne faire éclore mes sentiments que pour toi.

Aujourd'hui, inventé péniblement *le Cabinet des Antiques:* tu liras cela quelque jour. J'en ai écrit dix-sept feuillets de suite. Je suis très fatigué. Je vais m'habiller pour aller dîner chez *ma libraire*, où je dois avoir pour compagnon Béranger. Je reviendrai tard! j'ai encore quelques affaires à arranger.

Mon amour chéri, aussitôt que la première livraison aura paru, que la seconde sera imprimée, je pourrai voler à Genève, et y rester une bonne vingtaine de jours. J'irai à l'Hôtel de la Couronne, dans la sombre chambre que j'y ai occupée[1]. Je tressaille vingt fois par jour à l'idée de te voir. J'avais à te parler de madame de G..., mais je n'ai plus le temps. Dans vingt-cinq jours je t'en parlerai de vive-voix. En deux mots, ton Honoré, mon Eva, s'est fâché de ces froideurs qui jouaient l'amitié. J'ai dit ce que je pensais; on m'a écrit qu'on ne devait plus revoir une femme à qui on écrivait d'aussi cruelles choses: j'ai demandé mille pardons *de la liberté grande*, et nous sommes sur un pied très froid.

J'ai lu Hoffmann en entier: il est au-dessous de sa réputation; il y a quelque chose, mais pas grand'chose; il parle bien musique; il n'entend rien à l'amour ni à la femme; il ne cause point de peur; il est impossible d'en causer avec des choses physiques.

Un baiser, et je pars.

Dimanche.

Je me suis levé à huit heures, j'étais rentré hier à onze heures. Voilà mes heures dérangées pour quatre jours. Perte effroyable!... Il est onze heures, pas de lettre de Genève. Quelle inquiétude! O mon amour, je t'en supplie, tâche de me les envoyer à des jours certains: ménage la sensibilité d'un cœur enfant. Tu ne sais pas combien est vierge mon amour.

1. En 1832.

Je viens d'aller à mon jardin; j'ai cueilli l'une des dernières violettes qui s'y trouvent; en marchant je t'ai adressé une hymne d'amour: prends-la sur cette violette; prends les baisers mis sur la feuille de rose. La rose, ce sont les baisers; la violette, ce sont les pensées. Mon travail et toi, voilà le monde pour moi. Au delà, plus rien.

Allons, demain j'aurai une lettre. Adieu, mon âme chérie. Merci mille fois de tes bonnes lettres; ne les épargne pas. Moi je voudrais toujours t'écrire; mais, pauvre malheureux, je suis obligé de penser parfois à l'or que je tire de mon encrier. Tu as mon cœur, que puis-je te donner?

XVIII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, mercredi 6 novembre 1833.

Les angoisses que tu as eues, mon Eva, je les ai bien cruellement ressenties, car ta lettre m'arrive seulement aujourd'hui.

Des relations avec la personne dont il s'agit, je n'en ai jamais eu de bien tendres; mais je n'en ai pas. J'ai répondu à une lettre fort insignifiante, et, à propos d'une phrase, je me suis expliqué: voilà tout. Il y a des relations de politesse dues aux femmes d'un certain âge que l'on a connues: mais une visite chez madame Récamier n'est pas, je pense, *des relations*, quand on va la voir tous les trimestres.

Mon Dieu, l'homme qui a l'air de se justifier ici, vient de recevoir un coup de poignard au cœur. Il te sourit, mon Ève, et cet homme ne dort, lui, assez dormeur, que cinq heures et demie. Il travaille dix-sept heures pour pouvoir rester huit jours de plus sous ton regard: je vends quelques années de ma vie pour aller à toi! Ce n'est pas un reproche... Tu as souffert, j'ai souffert, tu voulais me faire souffrir. Tu en auras du regret.

Je ne sais où est ma mère: voici deux mois qu'il n'y a nulle part de ses nouvelles. Point de lettres de mon frère. Ma sœur est à la campagne, gardée par les duègnes que son mari lui forge, et lui est en voyage. Aussi ne puis-je te parler de per-

somme. La *dilecta* est chez son fils, à Chaumont, au diable! Je suis moi dans un torrent d'épreuves, de corrections, de copies, de travaux. Et c'est au moment où je comptais me plonger dans toutes nos joies, qu'après tes premières pages je trouve le pompeux éloge de Z..., mon Dieu! et mon accusation, mon jugement, et un coup qui saignera longtemps dans un cœur comme le mien,

Me voilà triste et mélancolique, blessé, pleurant et attendant la sérénité qui ne viendra jamais pleine et entière. Tu as cruellement abusé de la distance qui nous sépare, de la pauvreté qui m'empêche de monter dans une chaise de poste, des engagements d'honneur qui m'interdisent de quitter Paris avant le 25 ou le 26 de ce mois-ci. Tu as été femme : moi, je te croyais un ange. Je t'en aimerai peut-être mieux : tu t'es rapprochée de moi. Depuis que j'ai connu l'axiome indien : « Ne frappe même pas avec une fleur la femme coupable de cent fautes », j'en ai fait la règle de ma conduite. Mais il ne m'empêche pas de sentir au cœur, plus violemment que ceux qui tuent leurs maîtresses ne sentent, les injures, les soupçons mauvais!

Je ne puis plus écrire ; j'extravague. Voilà mes idées qui se brouillent. Après douze heures de travaux il faut un peu de repos, et, aujourd'hui, il faut se reposer dans la souffrance. Oh, mon unique amour, quel chagrin de regarder à ce que je t'écris, de peser mes mots, de ne pas dire tout ce qui est sans détour, parce que je suis sans reproche! Oh, je souffre!

XIX

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, dimanche matin, 10 novembre 1833.

J'ai fait mettre hier soir une lettre à la poste [1], ne comptant plus pouvoir écrire ; je souffrais trop. Quelques atteintes de ma névralgie sont venues. C'est un secret entre moi et mon docteur, qui m'a fait prendre quelques pilules.

1. Celle du 6 novembre, qu'il avait renoncé à compléter.

Je vais mieux ce matin. Quoiqu'il ait attribué cela à mon travail excessif, et il m'en coûterait trop de croire que les souffrances du cœur réveillent les nerfs de la tête, je pense à supprimer encore deux heures de sommeil sur les six que je m'accordais. Que veux-tu, ta lettre me brûle le cœur. J'irai à Genève, j'y passerai mon hiver. Au moins tu n'auras pas le droit d'émettre un soupçon. Tu verras ma vie de travail et tu concevras toute la barbarie qu'il y a eu à t'armer de ma confiance à t'ouvrir mon cœur. Moi qui voudrais penser en toi ! Moi qui me détache de tout pour être mieux à toi !

J'ai cinq affaires majeures à terminer, mais je sacrifierai tout pour être le 25 à Genève, dans cette auberge du Pré-l'Évêque. Mais nous nous verrons bien peu. Il faudra que je me couche à six heures du soir pour me lever à minuit. Mais de minuit à quatre heures, tous les jours, je serai à toi. Pour cela, il faut que je fasse ici des choses impossibles; je les tenterai. Dût-on me causer ici mille peines, j'irai à Genève, et j'y oublierai tout pour ne voir que la seule chose, le seul cœur, la seule personne par laquelle je vive.

Je donnerais bien ma vie pour que cette horrible page n'ait jamais été écrite ! Me reprocher mon dévouement ! Ne crois-tu donc pas que je ne puisse tout quitter et aller avec toi au fond de quelque retraite?

J'attends, avec une impatience sans nom une lettre, un mot. Tu m'as bouleversé.

Adieu. T'ai-je dit l'histoire de cet homme qui faisait des chansons à boire pour pouvoir enterrer sa maîtresse adorée? Travailler, le cœur en deuil, voilà mon destin jusqu'à ta prochaine lettre. Tu me dois ta vie pour cette fatale semaine. Oh ! mon ange, la mienne t'appartient ! Je ne sais pas si tu te fais une idée de ce que j'ai à faire. Il faut que j'aie achevé l'impression de quatre volumes avant de pouvoir partir; que j'aie atermoyé cinq difficultés, payé huit mille francs, et les quatre volumes font cent feuilles, ou cent fois seize pages, à revoir chacune trois ou quatre fois, sans compter les manuscrits!

Eh bien, j'y perdrai le sommeil, je risquerai tout, mais tu me verras près de toi le 26 au plus tard.

Demain, j'écrirai ostensiblement à madame de Hanska, pour lui annoncer mon envoi.

Puis-je mettre ici un baiser plein de larmes? Sera-t-il repris avec amour?

XX

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, mardi 12 novembre 1833.

Il est six heures du soir; je vais me coucher, bien fatigué de quelques courses faites pour de pressantes affaires; en rentrant j'ai trouvé ta lettre envoyée vendredi, avec cette bonne page qui efface mes douleurs.

O mon ange adoré, tant que tu ne connaîtras pas à plein la fraîcheur de sensitive que de constants travaux, une réclusion presque perpétuelle, ont laissée à mon cœur, tu ne sauras pas ce qu'une parole, un doute, un soupçon peuvent causer de ravages.

J'ai fini toutes mes visites et n'irai même plus chez Gérard. Je refuse toutes les invitations, je m'*oursonne* parfaitement, et la femme la plus ambitieuse d'amour n'aurait rien à me reprocher.

Mais, hélas! tout ce que je puis faire a été d'ôter *une heure* à mon sommeil. Il me faut dormir cinq heures. Mon docteur, que j'ai vu ce matin et qui me connaît depuis l'âge de dix ans (c'était l'ami de la maison), a toujours des craintes en voyant mes travaux. Il m'a menacé de l'inflammation du tégument de mes nerfs cérébraux.

— Oui, docteur, lui ai-je dit, si je faisais excès sur excès; mais depuis trois ans, je suis chaste comme une jeune fille, je ne bois jamais ni vin ni liqueurs, mes aliments sont pesés et la recrudescence de ma névralgie apaisée venait moins de travail que de chagrin.

Il a fait un haut-le-corps et, en me regardant, il a dit :

— Que votre talent coûte cher! C'est vrai, l'on n'a pas un regard flamboyant comme est le vôtre en s'adonnant aux femmes.

Voilà, mon amour, un certificat bien authentique de ma sagesse.

A bientôt. Néanmoins, j'éprouve mille contrariétés. Les imprimeurs, et il y a trois imprimeries occupées à ces quatre volumes, eh bien, ils ne vont pas. Moi, de minuit à midi, je compose : c'est-à-dire que je suis douze heures sur mon fauteuil à écrire, à improviser dans toute la force du terme. Puis, de midi à quatre heures, je corrige mes épreuves. A cinq heures je dîne : à cinq heures et demie je suis au lit, à minuit réveillé.

Tu me fais aimer Grosclaude[1]. Ce que je veux, c'est le tableau qu'il te fait, et une copie qui vaille l'original! Je le mettrai devant moi, dans mon cabinet, et quand je chercherai quelques mots, une correction, je verrai ce que toi tu vois.

Il y a une scène sublime (à mon avis, et je suis payé pour l'avoir) dans *Eugénie Grandet* qui offre son trésor à son cousin. Le cousin a une réponse à faire : ce que je te disais à ce sujet était la plus gracieuse[2]. Mais mêler à ce que les autres liront un seul mot dit à mon Ève! Ah! j'aurais jeté *Eugénie Grandet* au feu!

Mercredi.

Passé le 22, y compris le 22, ne mets plus de lettres à la poste. Je ne les recevrais pas. Oh! je voudrais pouvoir m'enivrer afin de ne pas penser pendant la route! Trois jours à se dire : « Je vais la voir! » Ah! tu sais ce que c'est, n'est-ce pas? C'est mourir d'attente, de plaisir! Je viens de t'envoyer la lettre patente[3], et je me mets à faire ton envoi, à arranger la caisse.

Oh! laisse-moi rire après avoir pleuré; je vais bientôt te voir. Je t'apporte le plus sublime chef-d'œuvre de la poésie, une épître de madame Desbordes-Valmore dont je tiens l'original; je te le réserve. Demain jeudi, j'espère être délivré d'*Eugénie Grandet;* le manuscrit sera terminé. Il faudra immédiatement achever *Ne touchez pas la hache*.

Je ne sais pas comment tu peux t'aller mettre si souvent au milieu de cette atmosphère de pédantisme genevois. Mais aussi je sais qu'il n'y a rien de si agréable que d'être au

1. Grosclaude (Louis), artiste peintre, né au Locle, près Neuchâtel.

2. Voir plus haut la lettre XVII.

3. C'est la lettre suivante.

milieu du monde avec une grande pensée qu'ignore le monde!

Rien n'est plus faux que ce que la voyageuse a dit de moi et de madame de C... Tu comprends, mon amour, que la manière ambitieuse dont maintenant je me produis doit engendrer mille calomnies, mille versions absurdes. Pour t'en donner un exemple, j'ai un verre auquel je tiens, une soucoupe, dans laquelle ma tante, un ange de grâce et de bonté, morte à la fleur de l'âge, a bu pour la dernière fois, et que ma grand'mère, qui m'aimait, a eue sur sa cheminée pendant dix ans. Eh bien, mon avoué a entendu dire à quelqu'un dans un cabinet littéraire que ma vie était attachée à un talisman, à un verre, à une soucoupe que j'avais, et mon talent aussi, cela va sans dire. Il y a des choses d'amour, de fierté, de noblesse, dans certaines existences, que les autres aiment mieux calomnier que comprendre.

Latouche a dit un mot effrayant de haine à un de mes amis. Il l'a rencontré sur le quai: ils ont parlé de moi. Latouche, avec d'immenses éloges, malgré notre séparation: « *Ce qui me plaît en toi*, dit-il, *c'est que je commence à croire qu'il les enterrera tous.* »

Mon Dieu, que j'aime tes chères lettres, pas celles où tu grondes, celles où tu me dis bien minutieusement ce qui t'arrive! Oh! dis-moi tout, que je lise en ton âme comme je voudrais te faire lire en la mienne. Dis-moi bien les éloges que recevra ta beauté adorée: si quelqu'un regarde tes cheveux, ton col chéri, tes petites mains, nomme-le-moi. Tu es ma gloire la plus précieuse.

Comment viens-tu me parler de ce que j'écris? C'est ce que je pense et ne dis pas qui est beau, c'est mon amour pour toi, son cortège d'idées, c'est tout ce que je voudrais dire à toi, dans ton oreille, afin qu'il n'y eût plus d'air entre nous!

Je n'aime pas *Marie Tudor:* d'après les analyses des journaux, cela me semble bien sale. Je n'aurai pas le temps d'aller voir ce drame. Je n'ai pas le temps de vivre. Je ne vivrai qu'à Genève. Et encore que de travaux il faut que j'y fasse! Là, comme ici, il faudra me coucher à six heures et me lever à minuit: mais de midi à cinq heures, ô amour, que de forces je prendrai dans tes regards! Puis quel plaisir de te

lire, chapitre à chapitre, *le Privilège* ou quelque conte, ma minette chérie!

Ne crois pas qu'il y eût le moindre orgueil, la moindre fausse délicatesse dans mon refus pour ce que tu sais, pour la goutte d'or que tu as mise angéliquement en réserve. Qui sait si, quelque jour, elle n'étanchera pas le sang d'une plaie, et, maintenant, de toi seule au monde je puis accepter. Je suis sûr que tu recevrais de moi tout. Mais non, réserve cela pour des choses que je voudrais peut-être tenir de toi, afin de m'envelopper de toi, de penser à toi en tout. Mon amour est encore plus grand que ma pensée n'est grande!

Trouve ici mille baisers et des caresses de flamme. Je voudrais te serrer dans mon âme!

XXI

A MADAME HANSKA

MAISON MIRABAUD-AMAT, AU PRÉ-L'ÉVÊQUE, A GENÈVE

Paris, mercredi, 13 novembre 1833.

Madame,

Je ne crois pas que la maison de Hanski refuse les légers souvenirs que conserve la maison de Balzac d'une gracieuse et toute joyeuse hospitalité. J'ai l'honneur de vous adresser, bureau restant, à Genève, une petite caisse envoyée par les messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Vous aurez sans doute accusé la légèreté, l'insouciance *du Français*, oubliant que je suis un Gaulois, rien qu'un Gaulois, et vous n'aurez pas songé à toutes les difficultés de la vie parisienne, qui m'ont procuré le plaisir de m'occuper longtemps de vous et d'Anna.

Le retard vient de ce que j'ai voulu tenir toutes mes promesses. Permettez-moi quelque peu de fatuité dans ma constance.

Avant que le sublime Fossin ait daigné quitter les diadèmes pour sertir les cailloux ramassés par votre fille, il a fallu bien prier, bien s'humilier, quitter souvent ma retraite

où je suis occupé à sertir de pauvres phrases. Avant de faire venir d'Orléans le meilleur cotignac, puisque vous vouliez redevenir enfant et goûter au cotignac, besoin fut d'une correspondance. Et, prévoyant que vous trouveriez sans doute le cotignac au-dessous de sa réputation, j'ai voulu vous y joindre des alberges de Touraine, pour vous faire sentir, gastronomiquement, l'air de ma patrie. Pardonnez-moi cette vanité tourangelle. Enfin, pour vous envoyer *la Caricature* complète, j'ai été forcé d'attendre que l'année 1833 fût terminée[1] et j'ai dû subir les caprices du relieur, cette haute puissance qui pèse sur ma bibliothèque.

Pour vos beaux cheveux, rien n'a été plus facile, et vous trouverez ce que vous avez daigné me demander. J'aurai l'honneur de vous apporter moi-même la recette de l'admirable pommade conservatrice, afin que vous la fassiez vous-même au fond de l'Ukraine et que vous ne perdiez plus un seul de vos beaux et noirs cheveux.

Rossini m'a dernièrement écrit un mot; je vous l'envoie pour l'offrir à M. de Hanski, son admirateur passionné.

Vous voyez, madame, que je ne vous ai point oubliée, et, si mes travaux me le permettent, je serai bientôt à Genève pour vous dire moi-même quels doux souvenirs j'ai conservés de notre heureuse rencontre.

Vous avez admiré Chénier; il vient de s'en publier une édition plus complète que ne l'étaient les précédentes. Ne l'achetez pas; faites que je vous lise moi-même ces diverses poésies et, peut-être alors, attacherez-vous du prix aux volumes que je vous aurai choisis ici. Cette phrase n'est ni vaine, ni impertinente; elle est l'expression d'un vœu d'une franchise tout enfantine.

J'espère être le 25 courant à Genève; mais, hélas! il faut pour cela que j'aie achevé quatre volumes, et quoique je travaille dix-huit heures sur vingt-quatre, que j'aie abandonné la musique des Bouffons et toutes les joies de Paris pour rester dans ma cellule, j'ai peur que les coalitions d'ouvriers dont nous sommes victimes ne rendent mes efforts superflus. Je

1. L'année 1832-1833 de *la Caricature* (douze mois), se termine le 13 octobre 1833.

voudrais, puisque je suis obligé de faire ce voyage, y trouver un peu de tranquillité, rester loin de cette fournaise appelée Paris au moins une quinzaine, et l'employer à quelque *far niente*. Mais j'aurai sans doute à travailler plus que je ne le voudrai.

Donnez, madame, l'expression la plus gracieuse à mes sentiments et à mes souvenirs en les présentant à M. de Hanski; baisez au front mademoiselle Anna en mon nom, et daignez agréer mes respectueux hommages. Me croirez-vous, ne vous moquerez-vous pas de moi, si je vous dis que, souvent, je revois dans le paysage de l'île Saint-Pierre votre belle tête, quand, au milieu de mes nuits, fatigué de travail, je regarde mon feu sans le voir, et que je me distrais par les plus agréables souvenirs de ma vie? Il y a si peu d'instants purs, dégagés d'arrière-pensées, naïfs comme notre enfance dans cette vie! Ici, je ne vois qu'inimitiés autour de moi. Qui ne croirait pas que je me reporte à des scènes où il n'y avait autour de moi que bienveillance?

Adieu, madame: je mets ici toutes mes obéissances à vos pieds.

XXII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE A GENÈVE.

Paris, dimanche, à une heure et demie du matin,

17 novembre 1833.

Jeudi, vendredi et hier, il m'a été impossible de t'écrire un seul mot. Épreuves, travaux et courses ont pris tout mon temps. Ta caisse ne partira que demain lundi, ainsi tu ne l'auras guère que jeudi ou vendredi. Tu me diras ce que tu penses de la croix d'Anna.

Quant à Rossini, je veux qu'il me fasse une jolie lettre, et voilà qu'il me fait dîner avec sa maîtresse, qui est précisément la belle *Judith*[1], l'ancienne maîtresse d'Horace Vernet et de Sue, tu sais. Il me promet son mot, de la musique, etc. Il

1. Tableau d'Horace Vernet.

est très obligeant; — voilà deux jours que nous courons l'un après l'autre. On ne se fait pas idée de la ténacité avec laquelle il faut vouloir une chose à Paris pour l'avoir. Plus petite est cette chose, moins on l'obtient. Enfin, ce matin, je fais le paquet, je l'envoie à la douane. Point. La douane est fermée et il ne partira que lundi. J'apporterai la lettre de Rossini; je dirai que je l'avais égarée. Tu trouveras l'envoi à ton nom, *bureau restant*.

Maintenant, j'ai obtenu une excellente concession de Gosselin. Je ne ferai pas *le Privilège* à Genève. J'y ferai deux volumes de *Contes philosophiques*, qui ne m'obligent à aucune recherche, et me laissent maître d'aller et venir sans l'attirail épouvantable d'une bibliothèque.

J'ai bien peur de ne pouvoir partir d'ici que le 26, mon pauvre ange. L'argent est une terrible chose! Il faut que je paie quatre mille francs d'indemnités pour avoir la paix, et me voilà forcé de recommencer à chercher de l'argent sur mes effets de librairie, et j'ai dix mille francs à payer fin décembre, outre trois mille francs à ma mère. Ce serait à en perdre la tête. Et quand je pense que pour composer, pour travailler, il faut un grand calme, oublier tout!

Si je suis parti le 25, ce sera heureux. Sur cent feuilles, aujourd'hui dimanche, je n'ai encore que huit feuilles d'un volume, quatre d'un autre, de tirées, onze composées sur l'un, et cinq sur l'autre. Comment, avec seize heures de travail, et de quel travail! je fais en une heure ce que les plus habiles ouvriers d'imprimerie ne font pas en un jour!! Je n'arriverai pas!

Je te mets une feuille de camélia odorant; c'est une rareté; j'y ai jeté bien des regards. Voilà une semaine qu'en travaillant je la regarde: j'y cherche les mots qui me manquent, et j'ai pensé à toi, qui as la blancheur de cette fleur.

O mon amour, je voudrais te tenir dans mes bras, en ce moment où l'amour me bouillonne au cœur, où j'ai mille désirs, mille fantaisies, où je ne te vois que des yeux de l'âme, mais où tu es bien à moi. Cette chaleur d'âme, de cœur, de pensée t'enveloppera-t-elle quand tu liras ces lignes? Je pense à toi quand j'entends de la musique.

Adieu, à bientôt. Quel plaisir j'aurai à t'expliquer les

caricatures que tu n'auras pas comprises! Veux-tu quelque chose de Paris, dis? Tu peux encore m'écrire le lendemain du jour où tu auras reçu cette lettre, puis ce sera fini. Tu me verras, ce sera ma réponse. La feuille de camélia doit te porter mon âme. Je l'ai tenue entre mes lèvres en écrivant cette page que je voudrais remplir de tendresse.

XXIII

A MONSIEUR V. DE HANSKI,

MAISON MIRABAUD-AMAT, AU PRÉ-L'ÉVÊQUE, A GENÈVE

Paris, lundi 18 novembre 1833.

Monsieur,

Connaissant votre admiration pour le maestro, dont l'esprit et la bonté égalent le génie[1], j'ai cru vous faire plaisir en obtenant de lui un autographe qui sera très rare, vu la prodigieuse paresse du roi de la musique. Il n'écrit pas, il chante; mais voilà qu'il me donne une lettre que j'ai trouvée si louangeuse pour moi, que je ne vous l'envoie vraiment qu'à regret. Vous connaissez heureusement pour combien peu la fatuité entre dans mon caractère, et alors je vous offre cette lettre, sachant que si les autographes sont devenus une des folies de notre monde parisien, celui-là, du moins, sera l'objet d'un culte que mérite notre immortel compositeur.

Si vous le connaissiez personnellement, vous en seriez peut-être encore plus ravi.

Peut-être aurai-je le plaisir d'apporter à madame de Hanska le manuscrit d'une romance, ce qui complétera l'œuvre.

1. Voici la lettre de Rossini, au revers de laquelle Balzac a écrit la sienne:

A Balzac, en Europe.

Mon cher Balzac,

Vous me demandez un autographe, hé bien le voilà. De quoi vous parlerai-je? Est-ce de vous, vous qui marquez le siècle par vos chefs-d'œuvre? Vous êtes, mon ami, un trop grand colosse, pour que je puisse vous entreprendre; et, d'ailleurs, que vous ferait le suffrage d'une naïveté étrangère? Je me bornerai donc à vous dire que je vous aime avec tendresse, et que vous, à votre tour, ne devez pas dédaigner d'avoir ensorcelé le *Pesariote*.

Paris, ce 17 novembre 1833. ROSSINI.

Daignez mettre mes hommages à ses pieds, et recevoir en gré mes affectueux souvenirs.

XXIV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, mercredi 20 novembre 1833, cinq heures du matin.

Ma chère épouse d'amour, la fatigue est venue; j'ai recueilli le fruit de ces veilles constantes et de mes continuelles inquiétudes. J'ai mille chagrins. En relisant *les Célibataires* que j'avais recorrigés à outrance, j'ai retrouvé des fautes déplorables, après l'impression. Puis, mes procès ne finissent pas.

J'ai conçu le plus beau livre, un petit volume dont *Louis Lambert* serait la préface, une œuvre intitulée *Séraphita*. *Séraphita* serait les deux natures en un seul être, comme *Fragoletta*, mais avec cette différence que je suppose cette créature un ange arrivé à sa dernière transformation, et brisant son enveloppe pour monter aux cieux. Il est aimé par un homme et par une femme, auxquels il dit, en s'envolant aux cieux, qu'ils ont aimé l'un et l'autre l'amour qui les liait, en le voyant en lui, ange tout pur; et il leur révèle leur passion, leur laisse l'amour, en échappant à nos misères terrestres. Si je le puis, j'écrirai ce bel ouvrage à Genève, près de toi.

Mais la conception de cette foudroyante *Séraphita* m'a lassé; voilà qu'elle me fouette depuis deux jours.

Aujourd'hui, 20, j'ai encore cent pages d'*Eugénie Grandet* à écrire, *Ne touchez pas la hache* à finir, *la Femme aux yeux rouges* à faire, et il faut au moins dix jours pour tout cela. J'arriverai mort. Mais je pourrai rester à Genève autant de temps que tu y seras. Voici comme : si je suis assez riche, je perdrai cinq cents francs par volume pour le faire composer et corriger à Genève, et envoyer à Paris une seule épreuve imprimée, et on l'y réimprimerait alors sous les yeux d'un ami qui relirait les feuilles. Cela est si bien une folie que je la ferai. Qu'en dis-tu?

Hier mon fauteuil, mon compagnon de veilles, s'est cassé. C'est le second fauteuil que j'ai tué sous moi depuis le commencement de la bataille que je livre.

Quand on me demande où je vais, pourquoi je quitte Paris, je dis que je vais à Rome.

Le café ne me fait guère plus rien; il faut m'en sevrer pendant quelque temps pour qu'il retrouve sa vertu.

Dis, mon Eva chérie, je voudrais bien qu'il y eût, dans cette auberge dont tu me parles, une chambre bien tranquille où le bruit ne parvînt pas, car j'ai vraiment bien à travailler. Je ne travaillerai que mes douze heures, de minuit à midi, mais il me les faut.

Samedi.

J'ai reçu ta lettre ostensible, et cela m'a fait l'effet de te voir en cérémonie, dans un grand salon entre cinq cents personnes.

Oh! ma gentille Ève! Mon Dieu que je t'aime! A bientôt donc! Plus que dix jours et j'aurai fait tout ce que je devais faire. J'aurai imprimé quatre volumes in-octavo dans un mois. Oh!. il n'y a que l'amour qui puisse faire faire de telles choses!

Comme la nature m'a fait pour l'amour! Est-ce pour cela que je suis condamné au travail?

Je suis bien fatigué; ma plume tient à peine entre mes doigts et aussitôt cependant qu'il s'agit de toi, de notre amour, je trouve des forces!

Ange d'amour, te parfumes-tu les cheveux? O ma belle, ma chérie, mon adorée, ma chère, chère Ève, je m'impatiente comme une chèvre liée à son piquet, quoique tu n'aimes pas cette phrase. Je voudrais être près de toi; tu es devenue tyrannique, tu es une idée de tous les instants. Je pense que chaque ligne me rapproche de toi, comme un tour de roue, et alors je puise dans cette espérance un courage internal.

Dimanche 24, midi.

Ainsi donc, à l'Auberge de l'Arc! J'y serai du 7 au 8 décembre sans faute! Tu vois que je viens de recevoir ton petit mot. De nos fenêtres nous nous verrons!... Cela est bien dangereux.

XXV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, dimanche, quatre heures du matin, 1er décembre 1833.

Mon ange adoré, dans ces huit jours-ci j'ai fait des efforts de lion. Je n'ai pu t'écrire un mot : mais, malgré mes nuits passées, je ne vois pas que mes deux volumes puissent être finis avant le 5 décembre, et les deux autres, que je dois laisser pour paraître en mon absence, le 10. Mais le 10 je me mets en voiture, car, finis ou non, ni mon corps ni ma tête, si puissants que les lasse ma vie de moine, ne sauraient soutenir ce travail de chaudière!

Ainsi le 13, je crois, je serai à Genève : maintenant, rien ne peut faire varier cette date. Je vais te faire relier le manuscrit d'*Eugénie Grandet*, et te l'envoyer ostensiblement.

J'ai bien besoin de repos, de n'être pas à Paris, d'être près de toi, toi l'ange, toi la pensée qui ne fatigue pas, toi qui es le repos, le bonheur, toute la belle vie secrète de ma vie! Voici quarante-huit heures que je ne me suis couché. J'ai en ce moment les plus vives inquiétudes d'argent par-dessus le marché. Je me suis dénué de tout pour conquérir la tranquillité, dont j'ai si besoin, pour être près de toi quelque temps. Voilà que comptant sur mon libraire, hier, pour payer ma fin du mois, il me trahit au milieu de mon torrent de travail!

Oh, décidément, je veux me faire une ressource, avoir une somme en argenterie à laquelle mes fantaisies de poète ne puissent jamais toucher, et que je puisse fièrement porter au mont-de-piété en cas de malheur. Ainsi l'on vit tranquille, et l'on n'a pas à subir le regard pâle et froid des amis d'enfance, qui s'arment de leur amitié pour vous refuser.

J'aurai plus à faire encore à Genève, car il faut les deux volumes de *Contes philosophiques* pour le 10 janvier. Mais j'aurai un encouragement : quelques baisers et les heures qui sont entre midi et six heures.

Ainsi, le 10, je pars, je ne sais pas à quelle heure on

arrive, mais, quelle que soit ma fatigue, aussitôt arrivé, je te vais voir.

J'ai constamment travaillé dix-huit heures par jour cette semaine et ne me suis soutenu que par des bains qui détendaient l'irritation générale.

Que de contrariétés, de courses! J'ai eu à donner un grand dîner cette semaine, vendredi, le 29. Je me suis aperçu que je n'avais ni couteaux ni verres. Je ne sais pas avoir chez moi des choses inélégantes. Il m'a fallu un peu m'endetter encore : je voulais faire faire une partie d'argenterie à mon bijoutier. Point. Enfin, j'économiserai à Genève, en travaillant et restant coi.

Que je piaffe, comme un pauvre cheval impatient! Le désir de te voir me fait trouver des choses qui, d'ordinaire, ne me venaient pas. Je corrige plus vite. Tu ne me donnes pas que du courage pour supporter les difficultés de la vie : tu me donnes encore du talent, de la facilité tout au moins. Il faut aimer, mon Ève, ma chérie, pour faire l'amour d'*Eugénie Grandet*, amour pur, immense, fier! Oh! chère chérie, ma bonne, ma divine Ève, quel chagrin de ne pas t'avoir pu dire tous les soirs ce que j'ai fait, dit et pensé!

Bientôt, bientôt, en dix minutes je te dirai plus qu'en mille pages, et en un regard plus qu'en cent ans, parce que je te donnerai tout mon cœur dans le premier regard, ô ma gentille, mon beau front! J'ai regardé l'autre jour celui de madame de Mirbel : elle a quelque chose du tien. Elle est Polonaise, je crois.

XXVI

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, dimanche, onze heures, 1er décembre 1833.

Mon ange, je viens de lire ta lettre. Oh! j'ai eu envie de tomber à tes genoux, mon Ève, ma chère épouse! N'aie jamais une seconde de pensée mélancolique : oh! tu ne me connais pas! Tant que je vivrai, je serai ton chéri, je respec-

terai en moi le cœur que tu as choisi; je ne m'appartiens pas. Oh! ne sois pas ainsi, ne me parle jamais de laudanum! J'ai fait voler les dernières épreuves d'*Eugénie Grandet* et j'ai sauté comme pour aller à toi.

Tu devrais maudire ce *Gaudissart*[1]. L'imprimeur a pris un caractère qui a fait *rentrer* la matière et il a fallu, pour compléter le volume, improviser cela *en une nuit*, chérie, et cela a quatre-vingt pages, s'il vous plaît.

Adieu: je n'ai point de fleurs cette fois: mais je t'envoie un bout de mon allumette de cèdre que j'ai mâchonnée en t'écrivant: je lui ai donné mille baisers.

Mon Dieu, je ne sais comment je passerai le temps pendant la route, à voir les palpitations de mon cœur quand je t'écris. Tu ne recevras plus qu'une lettre, celle de dimanche prochain, car après je serai sur la route. O ma chérie, être près de toi, sans inquiétudes, avoir mon temps à moi, être libre, pouvoir travailler bien, te lire le jour ce que j'aurai fait la nuit! Mon ange, avoir mon baiser, la plus grande récompense qu'il y ait pour moi sous le ciel! Ton baiser!

Non, tu ne sauras comme j'aime que dans dix ans d'ici, quand tu auras bien connu mon cœur, ce cœur si grand que tu remplis. Je ne sais plus que dire: à bientôt.

XXVII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, dimanche matin, 8 décembre 1833.

Si je suis en route jeudi prochain, 12, je me tiendrai pour un géant. Non, je ne puis plus salir le papier plein d'amour que tu tiendras en y versant des chagrins d'argent, quelque noblement confiés qu'ils soient! Les imprimeurs n'ont pas marché; je suis leur esclave. Les calculs du libraire, des maîtres imprimeurs et les miens ont été si cruellement déçus par les ouvriers, que mon ouvrage est annoncé dans tous les

1. *L'illustre Gaudissart.*

journaux comme publié hier, et ne paraîtra que jeudi prochain. Puis, je suis dans un dénuement curieux, sans amis auxquels je puisse demander une obole, et j'emprunterai mardi ou mercredi, je ne sais à qui, l'argent de mon voyage. Je te conterai tout.

Je n'ai même pas une minute pour t'écrire; j'ai, cette semaine, passé jusqu'à quarante-huit heures sans dormir. Le vieux Dubois m'a dit hier que je marchais à la vieillesse et à la mort. Mais que faire? Je n'ai vu que mon plaisir, notre plaisir, et j'ai sacrifié tout, même toi et moi, à ce but.

Hélas! ma chérie, je n'ai pas même le temps d'achever cette lettre. Le libraire de *Seraphita* est ici, il la veut pour le jour de l'an; mais, néanmoins, je serai dimanche près de toi.

XXVIII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE

Genève (fin décembre 1833).

Je te dirai tout dans un moment, ma bien-aimée, mon idolâtrée: je te dirai plus en un regard qu'en mille pages. Si je t'aime? Mais je suis près de toi! J'aurais voulu que cela fût encore mille fois plus difficile et que j'eusse plus souffert. Mais enfin voici un bon mois, deux peut-être, de conquis. Non pas une, mais des millions de caresses. Je suis si heureux que je ne peux pas plus écrire que toi. A tantôt.

Oui, ma chambre est très bonne, et la bague est comme toi, mon amour: elle est délicieuse et exquise!

H. DE BALZAC.

LA VIE D'HIPPOLYTE TAINE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

On ne s'est pas proposé dans les pages qu'on va lire d'analyser l'œuvre de Taine ni de la juger. Elle est trop connue pour avoir besoin d'être analysée, et trop récente pour pouvoir être jugée. Il faut attendre que le temps ait mis en perspective ce qui est trop près de nous pour être vu dans ses justes proportions, et qu'il ait permis de discerner ce qui est durable de ce qui deviendra caduc.

Nous nous sommes uniquement proposé de fixer avec autant de précision que possible les traits essentiels de la biographie de Taine. Sa vie est peu et mal connue. Il s'est efforcé de dérober sa personne à la curiosité des contemporains et de mettre scrupuleusement en pratique le précepte : « Cache ta vie et répands ton esprit. » La connaissance de sa vie n'est pourtant pas inutile pour comprendre son esprit, et, s'il se trouve qu'en voulant écrire sa biographie nous n'y découvrions d'autres aventures que des aventures intellectuelles, ce résultat même ne sera pas sans importance.

Nous devons à des communications d'un prix inestimable et dont nous sommes profondément reconnaissant d'avoir pu

donner à cette étude l'attrait de l'inédit [1]. Nous nous sommes efforcé de laisser parler les faits et les documents. Nous espérons avoir fourni une base biographique sûre à ceux qui voudront plus tard porter un jugement complet et raisonné sur Taine et ses ouvrages.

I

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Hippolyte Taine naquit à Vouziers le 21 avril 1828. Son père, M. Jean-Baptiste Taine, y exerçait la profession d'avoué. Il resta jusqu'à l'âge de onze ans dans la maison paternelle, apprenant le latin avec son père, tout en suivant les cours d'une petite école. Son père étant tombé gravement malade en 1839, on l'envoya dans un pensionnat ecclésiastique de Rethel, où il resta dix-huit mois. M. J.-B. Taine mourut le 8 septembre 1840, laissant à sa veuve, à ses deux filles et à son fils une modeste fortune. Il fallait songer à placer le jeune garçon dans un milieu où il pût satisfaire son goût pour l'étude et développer les rares qualités intellectuelles qu'il avait déjà manifestées. Au printemps de 1841 on l'envoya comme interne à Paris, à l'institution Mathé, dont les élèves suivaient les classes du collège Bourbon. Mais la santé délicate et l'esprit méditatif et indépendant de Taine se trouvèrent également mal de ce régime de l'internat qu'il a qualifié, dans une des dernières pages qu'il ait écrites, de « régime antisocial et antinaturel », où le collégien, privé de toute initiative, « vit comme un cheval attelé entre les deux brancards de sa

1. Nous exprimons en particulier notre gratitude à madame Taine, qui a bien voulu nous communiquer les lettres de Taine à Paradol et qui nous a guidé dans toutes nos recherches; à M. Louis Havet, qui a mis à notre disposition seize lettres adressées par Taine à M. Ernest Havet; à M. Paul Dupuy, qui a consulté pour nous les Archives de l'École normale. Les réponses de Paradol à Taine viennent d'être publiées par M. Gréard dans son charmant volume sur *Prévost Paradol*.

charrette ». Madame Taine se décida aussitôt à venir vivre à Paris avec ses filles et à prendre son fils chez elle. Alors commença, pour ne plus cesser jusqu'au mariage de Taine, sauf pendant les trois années d'École normale et les deux qui suivirent, cette vie commune où le plus tendre et le plus attentif des fils trouvait dans sa mère, comme il l'a dit lui-même, « l'unique amie qui occupait la première place dans son cœur ». « La vie de ma mère, écrivait-il en 1879, n'était que dévouement et tendresse... Aucune femme n'a été mère si profondément et si parfaitement. » Ceux qui savent combien Taine avait besoin de ménagements et de soins pour que sa nature nerveuse trop sensible pût résister et à l'excès de l'activité cérébrale et aux froissements de la vie, songent avec reconnaissance aux bienfaisantes influences féminines qui, d'abord au foyer maternel, puis au foyer conjugal, ont assuré le libre développement de son génie, l'ont protégé contre les heurts trop rudes de la réalité, ont entouré son travail de paix et de sécurité, ont enfin allégé les heures, pénibles entre toutes pour ce grand laborieux, où il était contraint de laisser reposer sa plume et son cerveau.

Le jeune Taine ne tarda pas à prendre au collège Bourbon le premier rang. Dès l'âge de quatorze ans il s'était fait à lui-même le plan de ses journées et l'observait avec une méthode rigoureuse. Il s'accordait vingt minutes de repos et de jeu en rentrant de la classe du soir, et une heure de piano après le dîner : tout le reste du jour était donné au travail. Il refusait toute distraction mondaine et poursuivait des études personnelles à côté de ses occupations de collégien. Chaque année, au moment du Concours général, il fallait lui mettre des sangsues à la tête pour éviter le danger d'une congestion cérébrale. Des succès exceptionnels récompensèrent ses efforts. En 1847, comme vétéran de rhétorique, il remportait au Concours général le prix d'honneur ; en philosophie, il obtenait au collège tous les premiers prix, aussi bien les trois prix de sciences que les deux prix de philosophie, et au Concours les deux seconds prix de dissertation.

Taine fit au collège Bourbon la connaissance de plusieurs camarades dont l'amitié devait avoir une durable influence sur sa vie : Prévost Paradol, qui se décida, sur ses instances, à

entrer à l'École normale, et qui fut pendant plusieurs années l'intime confident de sa pensée: Planat, le futur Marcellin de la *Vie parisienne*, par qui Taine apprit plus tard à connaître le monde des artistes et la société élégante: Cornélis de Witt, qui l'introduisit chez M. Guizot, quand celui-ci revint d'Angleterre en 1849. Guizot se prit de sympathie et d'estime pour le jeune universitaire vers qui l'attiraient, en dépit de profondes divergences philosophiques, de secrètes affinités morales et intellectuelles. Il lui donna des preuves constantes de cette sympathie dans les concours académiques, et Taine consacra un de ses plus beaux essais de critique à l'auteur de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*.

L'enseignement public était la carrière qui s'offrait le plus naturellement à Taine après ses brillants succès scolaires. En 1848, il passa ses deux baccalauréats ès lettres et ès sciences, et fut reçu premier à l'École normale. Il y voyait entrer avec lui presque tous ses rivaux des concours de 1847 et de 1848: About, reçu second: Sarcey, Libert, Suckau, Albert, Merlet, Ordinaire, etc.

Taine eut dès le premier jour une place à part au milieu d'eux. Non qu'il cherchât à se singulariser ou à faire sentir sa supériorité : ses maîtres et ses camarades s'accordent à dire qu'il était impossible d'avoir plus de douceur, de modestie, de complaisance, de gaîté ; mais il inspirait à tous, par son caractère et par son intelligence, un sentiment que des jeunes gens, enfermés dans une école, éprouvent rarement pour un compagnon d'études : un respect affectueux. On sentait confusément qu'il y avait en lui quelque chose de particulier, d'unique, qui le mettait à part et au-dessus de tous. Il arrivait à l'École avec une érudition auprès de laquelle tous se sentaient des ignorants, et pourtant on voyait ce *grand bûcheron*, comme l'appelait About, peiner comme s'il avait tout à apprendre. Il joignait à une rigoureuse méthode dans son infatigable labeur une facilité merveilleuse en latin comme en français, en vers comme en prose, qui lui permettait d'expédier en une quinzaine tous les travaux du trimestre, sans qu'aucun parût négligé, et encore de fournir des faits, des plans de devoirs et des idées à tous ceux de ses camarades qui venaient le *feuilleter*, sans jamais lasser sa patience. Enfin, on s'étonnait de le

voir apporter, au sortir du lycée, un esprit tout formé et des doctrines arrêtées, mûries par l'étude et la réflexion personnelles. Il avait déjà, quand il suivait à Bourbon les cours de philosophie de M. Bénard, un système du monde tout pénétré de déterminisme spinoziste, et surtout une manière qui lui était propre de classer ses idées et de les exprimer avec une rigueur presque mathématique. Il avait à l'École des registres où ses réflexions, ses lectures, ses conversations venaient se condenser dans des analyses qui avaient pour objet de reconstruire *a priori* la réalité, de ramener à une formule simple un système, une époque, un caractère, et de découvrir les lois génératrices des organismes complexes et vivants. « Tout livre et tout homme, avait-il coutume de dire, peut se résumer en cinq pages, et ces cinq pages en cinq lignes. » On sentait en lui un observateur et un juge. Il avait trop de *bonhomie* et de modestie pour qu'on se sentît gêné devant lui, mais on était subjugué par cette force de réflexion et de pensée, par cette pénétration critique, d'une clairvoyance impitoyable, bien qu'exempte de malveillance et d'ironie.

Personne n'a jamais joui du séjour à l'École normale au même degré que Taine, cet esprit si peu normalien. Il éprouva jusqu'à l'enivrement « le plaisir de sentir autour de soi des esprits hardis, ouverts, jeunes, excités par des études et un contact perpétuels », et le plaisir de travailler, de penser et de discuter sans entrave et sans trêve.

Je me suis fait un grand plan d'études, écrit-il à Paradol le 20 mars 1849, et je destine mes trois années d'École à le remplir en partie; plus tard je le compléterai. Je veux être philosophe, et, puisque tu entends maintenant tout le sens de ce mot, tu vois quelle suite de réflexions et quelle série de connaissances me sont nécessaires. Si je voulais simplement soutenir un examen ou occuper une chaire, je n'aurais pas besoin de me fatiguer beaucoup; il me suffirait d'une certaine provision de lectures et d'une inviolable fidélité à la doctrine du maître, le tout accompagné d'une ignorance complète de ce que sont la philosophie et la science modernes; mais, comme je me jetterais plutôt dans un puits que de me réduire à faire uniquement un métier, comme j'étudie par besoin de savoir et non pour me préparer un gagne-pain, je veux une instruction complète. Voilà ce qui me jette dans toutes sortes de recherches et me forcera, quand je sortirai de l'École, à étudier en outre les sciences sociales, l'économie politique et les

sciences physiques; mais ce qui me coûte le plus de temps, ce sont les réflexions personnelles; pour comprendre il faut trouver; pour croire à la philosophie, il faut la refaire soi-même, sauf à trouver ce qu'ont déjà découvert les autres.

Ses lectures étaient prodigieuses. Il dévorait Platon, Aristote, les Pères de l'Église, les scolastiques, et toutes ses lectures étaient analysées, résumées, classifiées. Possédant déjà à fond l'anglais, il s'était mis avec ardeur à l'allemand, pour lire Hegel dans le texte. Dans ses délassements même, l'étude et la réflexion avaient leur part. En causant avec ses camarades, il analysait leur caractère et leur manière de penser; « il nous exprimait comme des oranges », m'a dit l'un d'eux. Passionné pour la musique, il passait ses matinées du dimanche à exécuter des trios avec Rieder et Quinot, qui tenaient le violon et le violoncelle pendant que lui-même était au piano. Il avait déjà pour Beethoven cet enthousiasme religieux qui lui a inspiré les admirables pages par lesquelles se termine Thomas Graindorge. Il retrouvait dans ses œuvres cette puissance de construction qui était à ses yeux la marque suprême du génie. « C'est beau comme un syllogisme », s'écriait-il après avoir joué une sonate.

Ses rares qualités d'esprit, sa prodigieuse ardeur au travail avaient mis Taine hors de pair. Ses professeurs, MM. Deschanel, Géruzez, Berger, Havet, Filon, Saisset, J. Simon, n'étaient pas seulement unanimes à louer « la force, la rigueur, la netteté, la souplesse, la fertilité de son esprit, la forme toujours littéraire de ses travaux, son talent d'exposition, l'autorité de sa parole facile et brillante »: ils éprouvaient pour lui le même sentiment de respect qu'il inspirait à ses camarades, et ne pouvaient s'empêcher de mêler à leurs notes professionnelles l'expression de leur admiration pour son élévation morale et la gravité de son caractère. Ils étaient en même temps d'accord pour lui reprocher son goût immodéré pour les classifications, les abstractions et les formules. L'un d'eux, M. Jules Simon, regrettait de trouver chez lui des opinions et des habitudes de méthode et de style qui ne pouvaient convenir à un professeur de philosophie; mais il se louait de sa docilité, se flattait de l'avoir mis sur la bonne voie et de lui avoir enseigné la simplicité « et la circonspection » !

Le directeur des études, M. Vacherot, à qui Taine devait rendre un si bel hommage en traçant dans ses *Philosophes français* le portrait de M. Paul, le jugeait dès la seconde année avec une clairvoyance vraiment prophétique dans une note qui mérite d'être citée en entier :

L'élève le plus laborieux, le plus distingué que j'aie connu à l'École. Instruction prodigieuse pour son âge. Ardeur et avidité de connaissances dont je n'ai pas vu d'exemple. Esprit remarquable par la rapidité de conception, la finesse, la subtilité, la force de pensée. Seulement comprend, conçoit, juge et formule trop vite. *Aime trop les formules et les définitions auxquelles il sacrifie trop souvent la vérité, sans s'en douter il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité.* Taine sera un professeur très distingué, mais de plus et surtout, un savant de premier ordre, si sa santé lui permet de fournir une longue carrière. Avec une grande douceur de caractère et des formes très aimables, *une fermeté d'esprit indomptable, au point que personne n'exerce d'influence sur sa pensée. Du reste, il n'est pas de ce monde. La devise de Spinoza sera la sienne : Vivre pour penser.* Conduite, tenue excellente. Quant à la moralité, je crois cette nature d'élite et d'exception étrangère à toute autre passion qu'à celle du vrai. Elle a ceci de propre, qu'elle est à l'abri même de la tentation.

Celui qui savait ainsi connaître et comprendre les jeunes gens confiés à ses soins était plus qu'un directeur d'études, c'était un directeur d'âmes. Aussi l'abbé Gratry, aumônier de l'École, voyait-il avec jalousie l'ascendant qu'il avait pris sur les élèves. On sait l'issue de la lutte. M. Vacherot fut mis en disponibilité le 29 juin 1851. Quelques semaines plus tard, Taine subissait à son tour un douloureux échec, causé par l'ensemble exceptionnel de qualités et de défauts qui faisaient sa rare originalité et que M. Vacherot avait si admirablement analysé.

Au mois d'août 1851, il se présentait à l'agrégation de philosophie. Le jury était présidé par M. Portalis, un honorable magistrat, et composé de MM. Bénard, Franck, Garnier, Gibon et l'abbé Noirot. Taine fut déclaré admissible avec cinq autres concurrents : mais deux candidats seulement furent reçus, Suckau et Aubé. L'étonnement, je dirais presque le scandale, fut grand. La réputation du jeune philosophe avait franchi les murs de l'École. Tout le monde lui décernait

d'avance la première place. On attribua son échec, non à l'insuccès de ses épreuves, mais à une exclusion motivée par ses doctrines. Il se forma des légendes. Beaucoup de gens crurent et répétèrent que c'était M. Cousin qui présidait le jury et qu'il avait dit : « Il faut le recevoir premier ou le refuser : or il serait scandaleux de le recevoir premier. » On rejeta aussi sur son concurrent Aubé la responsabilité de son échec. Après une leçon de Taine sur le *Traité de la Connaissance de Dieu* de Bossuet, Aubé, chargé d'argumenter contre lui, l'aurait perfidement pressé de dire son avis sur la valeur des preuves classiques de l'existence de Dieu. L'embarras et finalement le silence de Taine auraient entraîné sa condamnation. Ce qui confirma tous les soupçons, c'est que le rapport de M. Portalis, contre l'usage, ne fut pas publié : une note de la *Revue de l'Instruction publique* annonça qu'il était trop long. Il n'est pas sans intérêt de rétablir sur ces divers points l'exacte vérité. Non seulement M. Cousin n'était pour rien dans l'échec de Taine, mais il s'en montra fort mécontent. Il était assez clairvoyant pour pressentir qu'une réaction se préparait contre l'éclectisme et pour deviner un redoutable adversaire dans ce jeune homme aussi absorbé dans ses spéculations qu'avaient pu l'être Descartes ou Spinoza. M. Aubé, lui aussi, était innocent de l'échec de son camarade, car Taine avait eu la note maximum, 20, pour sa leçon et son argumentation sur Bossuet. La vérité est que ses juges avaient sincèrement trouvé ses idées déraisonnables, sa manière d'écrire et sa méthode d'exposition sèches et fatigantes. Ce qui détermina surtout son échec, ce fut sa seconde épreuve orale, une leçon de philosophie doctrinale. Il avait à exposer le plan d'une morale. Il oublia complètement les leçons de circonspection que lui avait données M. J. Simon, et il prit comme thème de sa leçon les propositions hardies de Spinoza : « Plus quelqu'un s'efforce de conserver son être, plus il a de vertu ; plus une chose agit, plus elle est parfaite ». *Être le plus possible*, telle fut la formule générale que Taine proposa comme la règle du devoir. La leçon fut déclarée « absurde » : Taine fut refusé, et on lui conseilla charitablement de renoncer à l'agrégation de philosophie. Il n'était pas seul condamné d'ailleurs. L'agrégation de philosophie fut supprimée quatre mois plus

tard, et je soupçonne les épreuves de Taine et le rapport secret de M. Portalis d'avoir été pour quelque chose dans cette suppression.

Taine n'était pas au bout de ses peines. Ici encore je rencontre une légende, fort jolie du reste, et qui contient une part de vérité, mais de cette vérité idéale qui ramasse toute une situation en un fait inexact, en un mot apocryphe. On a souvent raconté que Taine, après son échec, avait été nommé suppléant de sixième au collège de Toulon, et qu'il avait donné sa démission au ministre par ces simples mots : « Pourquoi pas au bagne? ». En 1851, les professeurs ne correspondaient pas dans ce style avec les ministres, et Taine moins que tout autre ; mais il n'est pas moins vrai que l'Université, pendant cette triste année 1851–1852, ressembla quelque peu à un bagne, et que plus d'un, qui pourtant lui était profondément attaché, fut contraint de s'en évader. De ce nombre fut Taine. L'histoire de ses tribulations est bonne à raconter.

Le ministre de l'Instruction publique, M. Dombidau de Crouseilhes, ne paraît pas avoir jugé le candidat malheureux aussi sévèrement que le jury, car il le pourvut d'un poste de philosophie. Chargé, le 6 octobre 1851, à titre provisoire, du cours de philosophie au collège de Toulon, Taine n'eut pas à occuper ce poste; il fut transféré le 13 octobre comme suppléant de philosophie à Nevers. Il était plein d'enthousiasme pour ses nouvelles fonctions : « C'est une bonne chose pour apprendre que d'enseigner, écrivait-il à Paradol, le 5 février 1852. Le seul moyen d'inventer, c'est de vivre sans cesse dans sa science spéciale. Si j'ai pris le métier de professeur, c'est parce que j'ai cru que c'était la plus sûre voie pour devenir savant. Les meilleurs livres de notre temps ont eu pour matière première un cours public. » La solitude même et la monotonie de la vie de province avaient leurs avantages en lui imposant « la nécessité de penser toujours pour ne pas mourir d'ennui ». Pourtant, ce brusque éloignement de sa famille, de ses amis, de Paris, de cette École normale qu'il appelait « la chère patrie de l'intelligence », lui était cruel. « Ici, je suis comme mort. Plus de conversations, ni de pensées... Éloigné de l'École, je languis loin de la liberté et de la science ».

Ce fut bien pis un mois plus tard, quand le coup d'État du

2 décembre eut été consommé. Tous les professeurs de l'Université étaient devenus des suspects. Un grand nombre étaient mis en disponibilité ou révoqués, d'autres prenaient les devants et donnaient leur démission. Paradol voulait suivre ce dernier parti : Taine lui fit comprendre qu'après le plébiscite du 10 décembre, l'acceptation silencieuse du nouveau régime était un devoir. Le suffrage universel était la seule base du droit politique en France ; lui résister, c'était faire un acte insurrectionnel, un coup d'État. « Le dernier butor, écrit-il le 10 janvier 1852, a le droit de disposer de son champ et de sa propriété privés, et pareillement une nation d'imbéciles a le droit de disposer d'elle-même, c'est-à-dire de la propriété publique. Ou niez la souveraineté de la volonté humaine et toute la nature du droit public, ou obéissez au suffrage universel. » Il ajoute, il est vrai : « Remarque pourtant qu'il y a des restrictions à cela, que je les faisais déjà auparavant contre toi, et que je refusais à la majorité le droit de tout faire que tu lui accordais. C'est qu'il y a des choses qui sont en dehors du pacte social, qui, partant, sont en dehors de la propriété publique, et échappent ainsi à la décision du public. Par exemple, la liberté de conscience, et tout ce qu'on appelle les droits et les devoirs antérieurs à la société[1]. » C'est au nom de ces droits et de ces devoirs qu'il résista quand on demanda aux universitaires plus que leur soumission, leur approbation. A Nevers, on leur faisait signer la déclaration suivante : « Nous, soussignés, déclarons adhérer aux mesures prises par M. le Président de la République le 2 décembre, et lui offrons

1. Il écrit encore le 18 janvier : « Voici un paysan sur sa terre ; il est stupide et l'ensemence mal. Moi, qui suis savant, je lui conseille avec toute raison de faire autrement. Il s'obstine et gâte sa récolte : je fais une injustice si j'essaie de l'en empêcher. Voici un peuple qui décide de son gouvernement. Comme il est bête et ignorant, il le remet à un homme d'un nom illustre qui a fait une mauvaise action et qui le conduira aux abîmes, et de plus il s'ôte lui-même ses libertés, ses garanties, le moyen de s'instruire et de s'améliorer. Je suis désolé et indigné ; je fais par mon vote tout ce que je puis contre une pareille brutalité. Mais ce peuple s'appartient à lui-même, et je fais une injustice si je vais contre la chose sainte et inviolable, sa volonté ». Il conclut le 5 février 1852 : « Tu vois maintenant que l'homme qui règne a des chances pour durer. Il s'appuie très ingénieusement sur le suffrage universel qui ne lui demandera pas de liberté, mais du bien-être. Il a le clergé et l'armée ; ajoute le nom de son oncle, la crainte du socialisme, les opinions opposées entre elles des partis ennemis. *Par conséquent, la vie politique nous est interdite pour dix ans peut-être.* Le seul chemin est la science pure ou la pure littérature. »

l'expression de notre *reconnaissance* et de notre respectueux dévouement ». Taine seul refusa sa signature. Il fut noté comme révolutionnaire, et peu après accusé d'avoir fait en classe l'éloge de Danton[1].

Il fut, le 29 mars, transféré en rhétorique au lycée de Poitiers, avec un avertissement sévère d'avoir à veiller sur ses discours et sa conduite. Mais le lycée de Poitiers était alors étroitement surveillé par l'évêque, monseigneur Pie. Hémardinquer avait déjà dû quitter la rhétorique, parce qu'il était juif. Taine ne fut pas plus heureux. Il eut beau accepter avec docilité la situation qui lui était faite, s'interdire toute conversation politique et même la lecture des journaux, paraître deux fois aux offices du mois de Marie pour y écouter une cantatrice parisienne, corriger le discours qu'un élève devait adresser à monseigneur Pie, s'abstenir de donner aucun sujet de devoir qui ne fût pas pris dans le XVIIe siècle ou l'antiquité, réfuter l'*École des femmes*, lire à ses élèves le traité de Bossuet sur la *Concupiscence* et leur interdire, par ordre du recteur, la lecture des *Provinciales*, il restait mal noté et, le 29 septembre 1852, il était chargé de suppléer le professeur de sixième au lycée de Besançon. Cette fois, la mesure était comble. Il demanda un congé qui lui fut accordé avec empressement dès le 9 octobre, et qui fut renouvelé d'année en année jusqu'à la fin de son engagement décennal.

Pendant cette pénible année, Taine n'eut d'autre refuge, d'autre consolation que le travail et l'amitié. Il entretenait une correspondance active avec sa mère, avec Suckau, avec Planat, avec Paradol. « La solitude, écrit-il à ce dernier (11 décembre 1851), augmente l'amitié. Il me semble que je pense maintenant à vous avec un souvenir plus tendre. ... Les idées sont abstraites: on ne s'y élève que par un effort. Quelque belles qu'elles soient, elles ne suffisent pas au cœur de

1. Lettre du 28 mars 1852. « Un polisson de 16 ans, noble et jésuite, qui l'an dernier était le premier, étant tombé au-dessous du dixième, s'amuse à dire que j'ai fait l'éloge de Danton en classe, et venge sa vanité blessée par des calomnies. Les cancans brodent là-dessus et je suis obligé de me justifier auprès du recteur. Il est vrai que mes quinze autres élèves m'aiment, ont demandé au recteur de me conserver jusqu'à la fin de l'année, et auraient voulu rosser l'Escobar au maillot. Mais ce petit coquin est un trou à ma cuirasse, et quoique je fasse, je serai bientôt blessé par toutes les flèches qu'il me tirera ».

l'homme... Rien ne me touche plus que de lire les amitiés de l'antiquité. Marc-Aurèle est mon catéchisme, c'est nous-mêmes. » Mais les amis étaient loin, les correspondants parfois négligents. Le travail seul était le compagnon de toutes les heures, le consolateur de la solitude et de tous les déboires. Comme à l'École, Taine fait marcher de front les devoirs professionnels et les études personnelles. Il rédige tous ses cours et commence ses thèses. Il écrit dès le 30 octobre : « Je travaille deux heures chaque matin pour ma classe qui se fait à huit heures. Il me reste sept heures par jour, plus les jeudis et les dimanches pour les études personnelles. J'ai commencé de longues recherches sur les sensations. C'est là qu'on voit le plus nettement l'union de l'âme et du corps. Ce sera ma thèse, si on ne veut pas une exposition de la logique de Hegel. » L'attentat du 2 décembre ne ralentit pas son ardeur au travail, ni n'ébranla sa foi dans la science : « Je déteste le vol et l'assassinat, écrit-il le 11 décembre, que ce soit le peuple ou le pouvoir qui les commette... Taisons-nous, obéissons, vivons dans la science. Nos enfants, plus heureux, auront peut-être les deux biens ensemble, la science et la liberté... Il faut attendre, travailler, écrire. Comme disait Socrate, nous seuls nous occupons de la vraie politique, la politique étant la science. Les autres ne sont que des commis et des faiseurs d'affaires. » Il apprend que l'agrégation de philosophie est supprimée; aussitôt, il se met à préparer celle des lettres, à faire des vers latins et des thèmes grecs : « Desséché et durci par plusieurs années d'abstractions et de syllogismes, où retrouverai-je le style, les grâces latines et les élégances grecques nécessaires pour ne pas être submergé par quatre-vingts concurrents?... Je vais repiocher mon sol en jachère, tu sais comme et avec quels coups... Que Cicéron me soit en aide! » Pour assouplir son esprit et son style, et reprendre le sens des choses réelles, il se met à noter ce qu'il voit, à recueillir des traits de mœurs et de caractères : il s'exerce à des descriptions de nature. Le 10 avril 1852 paraît le décret qui exige des Normaliens trois ans de stage pour se présenter à l'agrégation, mais fait compter le doctorat ès lettres pour deux années de service. Sans perdre un instant, il se remet à ses thèses : le 8 juin, elles étaient terminées et expédiées à Paris, et il espère être

reçu docteur en août. S'il a pu rédiger ses thèses avec une si prodigieuse rapidité, c'est parce qu'il n'a pas cessé de les méditer tout en faisant ses cours et en préparant son agrégation.

Je me présente à nos inquisiteurs patentés de Sorbonne, écrit-il le 2 juin 1852, et d'ici à huit jours, j'expédierai cent cinquante pages de prose française et un grand thème latin à M. Garnier. Mes *Sensations* sont au net, mais mes phrases cicéroniennes ne sont encore qu'en brouillon. Pourquoi ai-je été si vite ? Parce que nos seigneurs et maîtres mettront un mois et plus pour me donner l'autorisation d'imprimer, et que l'impression durera trois semaines. Te dire avec quels tours de reins il a fallu piocher pour arracher à mon cerveau ce chardon psychologique, et cela en six semaines de temps, est impossible. Encore en ce moment, les sensations, les conceptions, les représentations, les illusions et tout le bataillon des *on* me danse dans la tête, et je suis ahuri et étourdi comme un chien de chasse après une course au cerf de trente-six heures. Mais ce système est bon, et je pense qu'on ne fait jamais si bien une chose que quand, après l'avoir méditée longtemps, on l'écrit sans désemparer.

Il avait pendant ces quelques mois vu se préciser dans son esprit les idées maîtresses dont son œuvre entière ne sera que le développement. Tout d'abord, il s'était plongé dans la lecture des philosophes allemands, de la Logique et de la Philosophie de l'histoire de Hegel. « J'essaie de me consoler du présent en lisant les Allemands, écrit-il le 24 mars 1852 à M. Havet. Ils sont par rapport à nous ce qu'était l'Angleterre par rapport à la France au temps de Voltaire. J'y trouve des idées à défrayer tout un siècle, et si ce n'étaient mes inquiétudes au sujet de l'agrégation, je trouverais un repos et une occupation suffisants dans la compagnie de ces grandes pensées. » Mais son solide cerveau devait résister à toutes les fumées de cette ivresse métaphysique : plus il lisait Hegel, plus il reconnaissait ce que son système avait de vague et d'hypothétique : et le courant naturel de son esprit, plus fort que toutes les influences extérieures, l'emportait d'un tout autre côté. Dans son enseignement, il alliait la physiologie à la psychologie, et le 30 décembre 1851, il écrivait à Paradol : « La psychologie vraie et libre est une science magnifique sur qui se fonde la philosophie de l'histoire, qui vivifie la physiologie et ouvre la métaphysique. J'y ai

trouvé beaucoup de choses depuis trois mois... Jamais je n'avais tant marché en philosophie. » Le 1er août 1852, il envoie à Paradol le plan d'un mémoire sur la Connaissance où nous trouvons indiquées les idées fondamentales du livre de l'*Intelligence,* écrit seize ans plus tard : « Tu y verras entre autres choses la preuve que l'intelligence ne peut jamais avoir pour objet que le moi étendu sentant, qu'elle en est aussi inséparable que la force vitale l'est de la matière, etc. ; plus, une théorie sur la faculté unique qui distingue l'homme des animaux, l'abstraction, et qui est la cause de la religion, de la société, de l'art et du langage, et enfin là dedans les principes d'une philosophie de l'histoire. » Le livre sur l'*Intelligence* n'est pas autre chose que le remaniement, vingt fois pris et repris, de la thèse de 1852 sur la Sensation et de ce mémoire sur la Connaissance. Nous y voyons, ainsi que dans les *Philosophes français*, la psychologie présentée comme la préface d'une métaphysique logique et scientifique que Taine a plus d'une fois rêvé d'écrire. Le 24 juin 1852, nous lisons dans une autre lettre : « Je rumine de plus en plus cette grande pâtée philosophique dont je t'ai touché un mot, et qui consisterait à faire de l'histoire une science, en lui donnant comme au monde organique une anatomie et une physiologie. » N'avons-nous pas là en une ligne le résumé de l'introduction à l'*Histoire de la littérature anglaise* et l'idée fondamentale qui a inspiré tous les écrits de Taine sur l'histoire, l'art et la littérature?

Malheureusement il se trompait bien en croyant que ces idées, qui lui paraissaient si simples, pourraient obtenir le visa « des inquisiteurs patentés de la Sorbonne ». Dès le 15 juillet, M. Garnier lui faisait savoir que les conclusions de sa thèse sur la sensation empêchaient la Sorbonne de l'accepter. Il avait pris pour point de départ l'ἐντελέχεια d'Aristote et s'était mis à l'abri de ce grand nom, mais il s'était posé en adversaire de Reid et avait édifié toute une théorie des rapports du système nerveux et du moi, qui, sans être précisément matérialiste, n'était guère orthodoxe. Cette rude déconvenue ne le troubla que quelques jours. Il met de côté pour des temps meilleurs les syllogismes qu'il contemplait « dans une clarté éblouissante », et le 1er août, le plan de sa thèse sur La Fontaine est déjà tracé : « Je vais proposer à M. Leclerc, dit-il à Paradol, une thèse sur les fables de

La Fontaine; il me semble qu'on peut dire là-dessus beaucoup de choses neuves, l'opposer aux autres fabulistes qui ne veulent que prouver une maxime; la fable devenue drame, épopée, étude de caractères, caractère du roi, des grands seigneurs, etc.; opposer le génie de La Fontaine, grec et flamand, à celui du siècle. » Là-dessus il partit pour Paris où l'attendait une nomination qui équivalait à une révocation.

Ainsi trempé pour la lutte par la longue habitude de l'effort et de la méditation solitaire et par une série de déboires stoïquement supportés; armé de tout un arsenal de connaissances précises, patiemment accumulées depuis des années; ayant déjà dans l'esprit, sinon la formule, du moins la conception très nette des idées génératrices de son œuvre entière, Taine se trouvait brusquement rejeté hors de l'Université et obligé de se vouer à la carrière d'homme de lettres. Il regretta l'enseignement et resta si persuadé des services qu'il rend au professeur lui-même en l'obligeant à trouver les voies les plus sûres et les plus directes pour faire pénétrer ses idées dans d'autres cerveaux, qu'il se chargea, dès qu'il fut à Paris, d'un cours dans l'institution Carré-Demailly, moins en vue du maigre traitement qu'il recevait qu'à cause du profit intellectuel qu'il trouvait à enseigner. Plus tard, sa nomination à l'École des beaux-arts fut une des grandes joies de sa vie.

En rentrant à Paris, il ne retrouvait pas sa famille. Sa sœur aînée était mariée au docteur Letorsay. Sa mère et sa sœur cadette étaient retournées à Vouziers. Elles ne purent venir le rejoindre qu'un an plus tard. Taine vécut seul, dans des hôtels garnis, d'abord rue Servandoni, puis rue Mazarine; il prenait ses repas dans un restaurant de la rue Saint-Sulpice fréquenté par des ecclésiastiques, ne voyait presque personne et travaillait avec acharnement. En quelques mois ses deux thèses, le *de Personis platonicis* et l'*Essai sur les Fables de La Fontaine* étaient achevées, et le 30 mai 1853, il était reçu docteur à l'unanimité, après une brillante soutenance. Cette soutenance de doctorat était le dernier acte de la vie universitaire de Taine. Sa vie de savant et d'homme de lettres allait commencer.

II

LES ANNÉES DE MAITRISE

A peine ses thèses déposées à la Sorbonne, Taine, avec cette fertilité d'esprit et cette extrême facilité qui étaient jointes chez lui à une extraordinaire opiniâtreté dans le travail, s'était mis à composer, pour un concours de l'Académie française, un *Essai sur Tite-Live*. Il y faisait connaître une face nouvelle de sa précoce érudition; il se montrait aussi versé dans l'histoire romaine, aussi familier avec Polybe, Denys d'Halicarnasse, Niebuhr, Beaufort, Montesquieu et Machiavel, que dans son *La Fontaine* il s'était montré versé dans l'histoire du XVIIe siècle et familier avec Saint-Simon et La Bruyère. Le 31 décembre 1853, son *Tite-Live* était déposé à l'Institut. M. Guizot fut chargé du rapport et recommanda chaleureusement son jeune ami aux suffrages de l'Académie. Mais ses conclusions rencontrèrent une vive résistance. On trouvait à reprendre dans l'*Essai sur Tite-Live* un ton trop peu respectueux à l'égard des grands hommes, trop de goût pour l'école historique moderne, pour Michelet en particulier et pour Niebuhr; et surtout on ne pouvait admettre cette phrase sur Bossuet : « Il résumait l'histoire avec un grand sens et dans un grand style, *mais pour un enfant*, et la parcourait à pas précipités[1]. » Ce *pour un enfant* fut le *tarte à la crème* de l'Académie. Après de vives discussions, le concours fut prorogé à l'année 1855. Taine corrigea les passages incriminés, supprima « pour un enfant » et fut couronné. Le rapport très élogieux de M. Villemain, tout en regrettant que le candidat n'eût pas été assez sensible aux mérites littéraires de Tite-Live, le félicitait de « ce noble et savant début » et souhaitait « de tels maîtres à la jeunesse de nos écoles ». L'Académie, oublieuse de ses propres scrupules

1. Lettre à Paradol du 3 juin 1854.

d'autan, trouvait piquant de protester discrètement contre les rigueurs de M. Fortoul; mais une surprise l'attendait. En 1856, l'*Essai sur Tite-Live* paraissait avec une préface d'une demi-page débutant par ces lignes : « L'homme, dit Spinoza, n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout, et les mouvements de l'automate spirituel, qui est notre être, sont aussi réglés que ceux du monde matériel où il est compris. » L'Académie s'était réjouie de la docilité de son lauréat, et voilà qu'elle se trouvait avoir couronné, non un livre de critique littéraire, mais un traité de philosophie déterministe. Elle en éprouva, non sans raison, quelque dépit, et elle devait, dix ans plus tard, le faire sentir à l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise*.

Après avoir vécu pendant six ans dans une tension cérébrale continuelle, au commencement de 1854, Taine tomba épuisé. Il éprouva une de ces incapacités de travail dont il eut souvent à souffrir dans la suite, en particulier en 1857 et en 1863. Il trouvait pourtant moyen d'utiliser ces périodes de repos obligatoire et de les faire servir au plan général d'études tracé en 1848. Il se faisait faire des lectures, et c'est ainsi qu'il s'occupa pour la première fois de la Révolution française en écoutant lire l'ouvrage de Buchez et Roux. Il y fut surtout frappé de la médiocrité intellectuelle des hommes les plus fameux de la période révolutionnaire, et se dit qu'il y avait là un problème historique intéressant à étudier. En outre, il acquérait des connaissances physiologiques, en suivant des cours de médecine, en particulier d'anatomie et de médecine mentale, pour donner à ses recherches de psychologie une solide base scientifique. Grâce à son admirable mémoire et à l'habitude de classer immédiatement les faits et les idées, il complétait ainsi sans effort son instruction en écoutant des leçons ou en causant avec son cousin, l'éminent aliéniste Baillarger, et avec son beau-frère. En 1854, il séjourna longtemps à Orsay chez ce dernier, l'accompagnant dans ses visites médicales, et recueillant des observations sur la campagne et les paysans. Dans cette même année, en 1854, on l'envoya pour sa santé aux eaux des Pyrénées. M. Hachette, qui cherchait à attirer à lui tous les jeunes universitaires de talent, eut l'idée de lui demander un *Guide aux Pyrénées*. Taine rapporta de son voyage

un livre qui ne ressemblait guère à un guide, et qui était un mélange original de puissantes descriptions de nature, d'amusants croquis de mœurs rurales, d'observations satiriques sur la société des villes d'eaux, de souvenirs historiques racontés avec une verve pittoresque. De plus, sous le voyageur érudit, observateur et humoriste, on voyait partout percer le philosophe dont la forte pensée affleurait à chaque page comme la roche au milieu des gazons des vallées pyrénéennes, et qui cherchait dans le sol, la lumière, la végétation, les animaux et les hommes, la force unique dont l'univers entier n'est que la manifestation infiniment variée. Le volume parut en 1855 avec de charmantes illustrations de Gustave Doré.

Cette année 1854 est une date importante dans la vie de Taine. Le repos auquel il fut contraint, l'obligation de se mêler aux hommes, de se promener, de voyager, l'arrachèrent à sa vie claustrale et à son travail solitaire pour le mettre en contact plus direct avec la réalité. Sa méthode d'exposition philosophique s'était modifiée pendant cette année d'observation de la vie réelle. Au lieu du procédé déductif qui part du fait le plus général ou de l'idée la plus abstraite pour en suivre de degré en degré les conséquences et les réalisations concrètes, il procédera dorénavant en sens inverse et par induction : il prendra la réalité pour point de départ et remontera par groupements successifs de faits jusqu'aux faits les plus généraux et aux idées directrices. Les conceptions *a priori* n'auront plus de place dans sa méthode que comme procédés d'investigation, au même titre que l'hypothèse dans les sciences. Rien de plus instructif à cet égard que la comparaison de sa thèse française avec le volume intitulé : *La Fontaine et ses Fables*, qui parut en 1860 et qui en est le remaniement. La théorie sur la fable poétique, qui ouvrait la thèse de 1853, est rejetée à la fin et remplacée par une introduction toute nouvelle sur l'esprit gaulois, le sol, la race, sur la personne et la vie de La Fontaine. De plus, au lieu d'une conclusion abstraite et vague sur le beau, nous avons une conclusion très concrète et précise sur les circonstances historiques qui ont favorisé l'éclosion des divers génies poétiques. De même l'*Essai sur les sensations* sous sa première forme partait du moi, de l'ἐντελέχεια, pour aboutir à l'impression sensible ; dans l'*Intelligence*, Taine

partira des sensations les plus ordinaires pour s'élever par des généralisations de plus en plus étendues à la loi et à la cause, et enfin jusqu'au point où l'être même s'identifie avec l'idée. Avec sa méthode, son style se modifiait aussi. Sa thèse se ressentait encore des souvenirs de collège et d'école, des élégances apprêtées des devoirs de rhétorique ; il y avait encore dans l'*Essai sur Tite-Live* quelque chose de raide, de froid et d'abstrait. Avec le *Voyage aux Pyrénées*, le style de Taine devient vivant et coloré : son œil se montre extraordinairement sensible à toutes les apparences extérieures des choses; il s'applique à les rendre dans tout leur relief, et il recouvre la logique de son raisonnement d'un brillant manteau d'images. Ses carnets de notes, où autrefois tout était classé par idées abstraites, deviennent des recueils d'impressions visuelles, d'observations de caractères et de mœurs, rendues avec une intensité parfois excessive. Mais en même temps il reste fidèle à ses habitudes d'ordre méthodique et de construction régulière, son imagination est mise au service de sa logique et c'est par des procédés de développement oratoire qu'il cherche à donner du mouvement et de l'animation à ses classifications progressives. On reconnaîtra toujours en lui l'homme qui avait éprouvé ses premières sensations littéraires en lisant Guizot et Jouffroy, et qui eut un culte pour Macaulay : « Ma forme d'esprit, dit une note écrite le 18 février 1861, est française et latine : classer les idées en files régulières, avec progression, à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, bref oratoirement... Mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de primesaut, mais par une grande route, unie, carrossable. Remplacer l'intuition (*Insight*), l'abstraction subite (*Vernunft*), par l'analyse oratoire ; mais cette route est dure à creuser. » Il est deux dons de l'artiste et de l'écrivain qu'il admirait par-dessus tous les autres et qu'il regretta toujours de ne pas posséder : l'art de raconter et celui de créer des personnages vivants et agissants. Il mettait au premier rang le talent du romancier. Il essaya même d'écrire un roman, mais s'arrêta au bout de quatre-vingt dix pages, s'apercevant que son roman n'était que de l'analyse psychologique personnelle. Aussi disait-il avec une modestie excessive : « J'ai vu de trop près les

vrais artistes, les têtes fécondes, capables d'enfanter des figures vivantes, pour admettre que j'en sois un[1]. »

En même temps que ce changement se produisait dans sa manière d'écrire et dans sa méthode d'exposition, sa vie même devenait moins concentrée et moins solitaire. Il s'était installé avec sa mère et sa sœur dans l'île Saint-Louis. Il avait retrouvé à Paris Planat, Paradol, About qui revenait de Grèce plus exubérant de vie et plus étincelant d'esprit que jamais; il faisait la connaissance de Renan, et par Renan celle de Sainte-Beuve; il entretenait des relations amicales avec M. Ernest Havet, qui avait été trois mois son professeur à l'École normale et qui lui témoignait le plus affectueux intérêt; Gustave Doré et Planat l'avaient mis en relation avec des artistes; il continuait ses études de médecine et de physiologie; il s'entretenait avec Franz Wœpke de philologie et de mathématiques. Ceux qui l'ont connu pendant les années 1855-1856 nous le représentent plein de verve et de gaieté, recherchant, non le grand monde, mais la société de camarades intelligents, avec qui il pouvait causer, discuter librement comme autrefois dans la maison de la rue d'Ulm, se détendre après les heures de travail. Les années 1855-1856 furent des années d'activité féconde et joyeuse. Il débuta le 1er février 1855 dans la presse périodique par un article sur La Bruyère donné à la *Revue de l'instruction publique*. Il publia dans cette Revue dix-sept articles en 1855, vingt en 1856, sur les sujets les plus divers, passant de La Rochefoucauld à Washington, et de Ménandre à Macaulay. Le 1er août 1855, il commença à la *Revue des Deux Mondes*, par un article sur Jean Reynaud, une collaboration qui devait continuer jusqu'à sa mort. Le 31 juillet 1856 paraissait son premier article au *Journal des Débats*, sur Saint-Simon, et à partir de 1857 il devint un des collaborateurs assidus de ce journal.

Un esprit aussi puissant et aussi constructif ne pouvait se contenter de poursuivre, par une série d'études isolées, à travers l'histoire et la littérature[2], la vérification du système sur

1. Lettre à Havet, du 29 avril 1864.

2. Les articles de Taine qui ne rentraient pas dans le plan des *Philosophes français au XIXe siècle* et dans l'*Histoire de la Littérature anglaise* ont formé les deux volumes

« la race, le moment, le milieu et la faculté maîtresse » dont il avait fait la première application rigoureuse à Tite-Live. Il avait besoin de l'adapter à un vaste ensemble de faits, d'écrire un grand chapitre d'histoire littéraire qui serait en même temps un chapitre de l'histoire de l'esprit humain, ou, pour parler son langage, d'anatomie et de physiologie historiques. Dès le 17 janvier 1856, son *Histoire de la Littérature anglaise* est annoncée, et à partir de cette date, les articles qui paraissent coup sur coup en 1856 dans la *Revue de l'Instruction publique*, et depuis 1856 dans la *Revue des Deux Mondes*, nous montrent l'œuvre déjà construite tout entière dans son esprit, et son exécution poursuivie avec une régularité et une vigueur qui ne faiblissent pas un instant.

Mais avant de procéder à cette grande synthèse historique et philosophique, Taine avait à y préparer les esprits et à déblayer le terrain devant lui. Il avait un compte à régler avec l'éclectisme, qui mettait la rhétorique à la place de la science, et qui était à ses yeux la négation même de la philosophie, puisqu'il prétendait l'administrer et avoir seul le droit d'être enseigné. Du 14 juin 1855 au 9 octobre 1856, il publia dans la *Revue de l'Instruction publique* une série d'articles sur les *Philosophes français au XIXe siècle*, articles qui parurent en volume au commencement de 1857. Sous une forme ironique jusqu'à l'irrévérence, mais aussi avec l'argumentation la plus vigoureuse et la plus pressante, il attaquait tous les principes sur lequels reposait le spiritualisme classique : il osait réhabiliter le sensualisme de Condillac en le complétant et en l'élargissant, et il terminait son livre par l'esquisse d'un système qui appliquait aux recherches psychologiques et même métaphysiques les méthodes des sciences exactes. Faut-il voir dans ce livre une œuvre de rancune contre la doctrine au nom de laquelle il avait été naguère condamné ? Il serait sans doute téméraire d'affirmer que ses déboires universitaires ne lui eussent pas laissé d'amers souve-

d'*Essais de critique et d'histoire* (1858), et de *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (1865). La première édition des *Essais* contient quelques articles sur des écrivains anglais contemporains qui ont été remplacés par d'autres dans l'édition de 1874, parce qu'ils avaient pris place en 1867 dans le dernier volume de la *Littérature anglaise*.

nirs: mais il était incapable de céder consciemment à des ressentiments personnels. Il considérait sincèrement l'existence d'une doctrine philosophique officielle comme une atteinte à la liberté de penser, comme un obstacle à tout progrès spéculatif. Comme il s'agissait moins de réfuter des idées que de détruire une tyrannie et qu'il voulait se faire entendre du grand public et surtout des jeunes gens, il employait la plus redoutable des armes, l'ironie, qu'il maniait, il faut le dire, à la façon d'une catapulte plutôt que d'une fronde. Enfin il avait vingt-sept ans, il sentait sa jeunesse et sa force et il avait besoin de les dépenser. Les *Philosophes français* représentent dans la vie de Taine ses folies de jeunesse. Ce fut sa manière de jeter sa gourme.

Le succès du livre fut retentissant: Taine devint célèbre du jour au lendemain. Jusque-là les seuls articles importants qui lui eussent été consacrés étaient un article d'About sur le *Voyage aux Pyrénées*, un article de Paradol et deux articles de Guillaume Guizot sur le *Tite-Live* : mais c'étaient des articles d'amis. Après les *Philosophes français*, les articles de Sainte-Beuve dans le *Moniteur*, de Planche dans la *Revue des Deux Mondes*, de Caro dans la *Revue contemporaine*, de Schérer dans la *Bibliothèque universelle*, nous prouvent qu'il est désormais au premier plan parmi les hommes de la nouvelle génération littéraire. Renan seul pouvait lui disputer la première place, et Caro les attaquait ensemble dans son article sur « l'Idée de Dieu dans une jeune école », article habile et éloquent, violent sous des formes courtoises, qui fut considéré comme la réponse de l'École éclectique et fut reproduit tout entier dans le *Journal général* (officiel) *de l'Instruction publique*. Les critiques ne s'accordaient pas très bien dans leurs tentatives pour caractériser les doctrines de Taine. La presse religieuse, dans sa vieille haine contre M. Cousin, parlait du livre avec faveur; Schérer faisait de lui un pur positiviste, Planche un panthéiste spinoziste, Caro un matérialiste. Planche prétendait qu'il exposait en rhéteur ce que Spinoza avait exposé en géomètre; Caro lui reprochait de revêtir des formules de Hegel le naturalisme de Diderot. Personne, sauf Cournault, dans un article de la *Correspondance littéraire*, ne paraît avoir bien saisi sa

théorie sur l'identité de l'idée de cause et de l'idée de loi, ni compris que son système, loin d'être un mélange hybride de métaphysique allemande et d'idéologie française, était parfaitement cohérent, solidement construit et en partie nouveau. Tous d'ailleurs, amis et adversaires, étaient d'accord pour le blâmer de vouloir appliquer des classifications, des méthodes et des formules scientifiques à la critique littéraire et à l'histoire, et pour condamner son système, tout en admirant son talent.

Taine avait une foi trop candide dans la puissance de la vérité pour aimer la polémique. Il croyait que le vrai doit triompher tôt ou tard par sa seule vertu, et que les polémiques qui transforment les luttes de doctrines en querelles de personnes ne font qu'obscurcir les questions. Il ne répondit aux objections que par des œuvres nouvelles. Il publia en 1858 un volume d'*Essais de critique et d'histoire*, en 1860, *La Fontaine et ses Fables* et une deuxième édition légèrement adoucie des *Philosophes français* [1]. Il poursuivit sans défaillance l'achèvement de son grand ouvrage sur la littérature anglaise jusqu'à Byron, qui parut en trois volumes in-8° à la fin de 1863.

Taine avait raison d'avoir confiance dans l'avenir. Non seulement il avait porté à l'éclectisme des coups dont celui-ci devait demeurer à jamais meurtri, mais, en dépit de toutes les résistances, ses principes de critique et ses doctrines philosophiques pénétraient peu à peu dans tous les esprits. Aucun écrivain n'a exercé en France, dans la seconde moitié de ce siècle, une influence égale à la sienne; partout, dans la philosophie, dans l'histoire, dans la critique, dans le roman, dans la poésie même, on retrouve la trace de cette influence.

A aucun moment, elle ne fut plus marquée que dans les dix dernières années du second Empire. Taine était devenu presque un chef d'école; les jeunes gens allaient lui demander des directions et des conseils; il était obligé de laisser le monde usurper une petite part de son temps. Sainte-Beuve, qu'il voyait régulièrement aux fameux dîners de quinzaine du restaurant Magny, avec Renan, Schérer, Nefftzer, Berthelot, Gautier, Flaubert, Saint-Victor, les Goncourt, l'avait présenté à la

1. Une troisième édition, plus profondément retouchée, parut en 1868, sous le titre : *les Philosophes classiques du XIXe siècle en France*.

princesse Mathilde, en qui il trouva une admiratrice intelligente et une amie dévouée. L'air et la liberté commençaient à rentrer dans l'Université en même temps que dans le gouvernement, et Taine pouvait espérer que l'enseignement public allait lui être rouvert. En 1862, il fut candidat à la chaire de littérature de l'École polytechnique, et si M. de Loménie lui fut préféré, il s'en fallut de peu qu'il ne réussît. L'année suivante, en mars 1863, sur la présentation de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, le maréchal Randon, ministre de la guerre, le nomma examinateur d'histoire et d'allemand au concours d'admission à Saint-Cyr. Le 26 octobre de l'année suivante, il remplaçait Viollet-le-Duc comme professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École des beaux-arts. Il était bien vengé des persécutions de 1851 et 1852.

Il avait cependant à ce moment même soulevé de nouvelles tempêtes et avait eu à subir de violentes attaques. La nomination de Renan au Collège de France et la candidature de Taine à l'École polytechnique avaient alarmé monseigneur Dupanloup. Il avait lancé, en 1863, un virulent *Avertissement à la Jeunesse et aux Pères de famille,* dirigé contre MM. Renan, Taine et Littré, auxquels il avait joint, bien gratuitement, l'inoffensif M. Maury. Cet avertissement était un appel peu déguisé de l'autorité ecclésiastique au bras séculier. Le bras séculier sévit en effet. Le cours de Renan fut suspendu et la nomination de Taine à Saint-Cyr, un instant rapportée, ne fut confirmée que sur l'intervention pressante de la princesse Mathilde. Au mois de décembre 1863, paraissait l'*Histoire de la Littérature anglaise,* précédée d'une introduction où se trouvait exposée, sans aucun ménagement pour les idées reçues, une philosophie de l'histoire strictement déterministe. Taine présenta son ouvrage à l'Académie française pour le prix Bordin. En 1864, comme en 1854, il eut M. Guizot pour chaud défenseur; mais cette fois l'hérésie n'était plus latente comme dans l'*Essai sur Tite-Live;* elle se faisait agressive; elle était développée dans tout l'ouvrage et condensée dans l'introduction en corps de doctrine. M. de Falloux et monseigneur Dupanloup attaquèrent Taine avec violence; Sainte-Beuve et Guizot le défendirent avec ardeur. Après trois séances de discussions passionnées, l'Académie décida que le prix, ne pouvant être

donné à M. Taine, ne serait décerné à personne. Cette décision sans précédent était le plus flatteur des hommages. Taine ne devait plus se soumettre aux suffrages de l'Académie que comme candidat, une première fois en 1874, où il échoua dans une triple élection contre MM. Mézières, Caro et Dumas, deux fois en 1878 où, après avoir échoué en mai contre H. Martin, il fut enfin élu en novembre, en remplacement de M. de Loménie, peu de temps après Renan. Il apporta dans l'accomplissement de ses devoirs académiques la scrupuleuse conscience qu'il mettait à toutes choses, et il ne tarda pas à acquérir une réelle autorité dans cette compagnie à laquelle il avait inspiré une si longue défiance.

Les années 1864 à 1870 forment une période nouvelle et particulièrement heureuse dans la vie de Taine. Ce n'est plus le travail solitaire et claustral des années 1851 à 1854; ce n'est plus l'exubérance un peu batailleuse des années 1855 à 1864: c'est une activité calme, régulière et comme épanouie. Il aimait ses fonctions d'examinateur pour Saint-Cyr, non seulement parce que trois mois de travail assidu lui assuraient une situation matérielle qui, avec ses habitudes de vie simple, était presque la richesse, mais aussi parce que ses tournées en province lui permettaient de faire une enquête minutieuse sur la société française, département par département, interrogeant ses anciens camarades, faisant causer, suivant sa coutume, bourgeois, ouvriers et paysans. L'École des beaux-arts, où il devait professer vingt ans, de 1864 à 1883, avec une seule interruption en 1877[1], ne prenait également qu'une part très limitée de son temps. Il n'avait que douze leçons à donner par an, et il avait borné son enseignement, réparti sur un cycle de cinq années, aux exemples les plus caractéristiques à ses yeux : la Grèce, l'Italie et les Pays-Bas. L'Italie occupait à elle seule trois ans; une année était donnée aux Pays-Bas, et une à la Grèce. Il connaissait parfaitement l'Italie et songea même un instant à lui consacrer un ouvrage étendu. Il y fit plusieurs voyages, et par une heureuse coïncidence, l'année même où il fut nommé à l'École des beaux-arts, il y avait

1. Il fit quelques leçons seulement en 1871, avant et après la Commune. En 1877, il fut remplacé par M. Berger, qui fit un cours sur l'art français.

passé trois mois, de février à mai 1864, pour se reposer des fatigues causées par l'achèvement de sa *Littérature anglaise*. Mais ce voyage, qui lui fournit la matière de deux étincelants volumes (1866), publiés d'abord en articles dans la *Revue des Deux Mondes*, de décembre 1864 à mai 1866, ne fut guère un repos pour lui. Il passait ses journées dans les églises et les musées, lisait beaucoup, prenait des notes sans nombre et allait le soir dans le monde, étudiant l'Italie moderne, sociale, et politique, avec autant de soin qu'il étudiait l'Italie ancienne dans son histoire et ses monuments. A peine installé dans sa chaire, il publiait coup sur coup la *Philosophie de l'Art* (1865), la *Philosophie de l'Art en Italie* (1866), l'*Idéal dans l'Art* (1867), la *Philosophie de l'Art dans les Pays-Bas* (1868), et la *Philosophie de l'Art en Grèce* (1869), petits écrits qui devaient être réunis plus tard (1880) en deux volumes sous le titre de *Philosophie de l'Art*. Ce titre était exact, car ces petits livres si vivants, si pleins de faits et d'images, ne sont pas autre chose que la démonstration, par des exemples tirés de l'histoire de l'art, des idées dont la *Littérature anglaise* avait donné la démonstration par des exemples tirés de l'histoire littéraire.

Il caractérise admirablement sa conception de l'histoire, dans une lettre à Havet du 29 avril 1864 :

Je n'ai jamais prétendu qu'il y eût en histoire ni dans les sciences morales des théorèmes analogues à ceux de la géométrie. L'histoire n'est pas une science analogue à la géométrie, mais à la physiologie et à la zoologie. De même qu'il y a des rapports fixes, mais non mesurables quantitativement, entre les organes et les fonctions d'un corps vivant, de même il y a des rapports précis, mais non susceptibles d'évaluations numériques, entre les groupes de faits qui composent la vie sociale et morale. J'ai dit cela expressément dans ma préface en distinguant entre les sciences exactes et les sciences inexactes, c'est-à-dire les sciences qui se groupent autour des mathématiques et les sciences qui se groupent autour de l'histoire, toutes deux opérant sur des quantités, mais les premières sur des quantités mesurables, les secondes sur des quantités non mesurables. La question se réduit donc à savoir si l'on peut établir des rapports précis non mesurables entre les groupes moraux, c'est-à-dire entre la religion, la philosophie, l'État social, etc., d'un siècle ou d'une nation. Ce sont ces rapports précis, ces relations générales nécessaires que j'appelle *lois*, avec Montesquieu ; c'est aussi le nom qu'on leur a donné en zoologie et en botanique. La préface

expose le système de ces lois historiques, les connexions générales des grands événements, les causes de ces connexions, la classification de ces causes, bref, les conditions du développement et des transformations humaines... Vous citez mon parallèle entre la conception psychologique de Shakespeare et celle de nos classiques français, et vous dites que ce ne sont pas là des lois; ce sont des types, et j'ai fait ce que font les zoologistes lorsque, prenant les poissons et les mammifères, par exemple, ils extraient de toute la classe et de ses innombrables espèces un type idéal, une forme abstraite commune à tous, persistant en tous, dont tous les traits sont liés, pour montrer ensuite comment le type unique, combiné avec les circonstances générales, doit produire les espèces. C'est là une construction scientifique semblable à la mienne. Je ne prétends pas plus qu'eux deviner, sans l'avoir vu et disséqué, un être vivant, mais j'essaie comme eux d'indiquer les types généraux sur lequels sont bâtis les êtres vivants, et ma méthode de construction ou de reconstruction a la même portée en même temps que les mêmes limites.

Je tiens à mon idée parce que je la crois vraie, et capable, si elle tombe plus tard en bonnes mains, de produire de bons fruits. Elle traîne par terre depuis Montesquieu; je l'ai ramassée, voilà tout. »

Tout en publiant ses *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (1865), il se délassait du professorat et de ses travaux de longue haleine en réunissant dans un cadre de fantaisie les notes qu'il avait prises depuis dix ans sur Paris et la société française. Bien que la *Vie parisienne*, où la *Vie et opinions de Thomas Graindorge* parut de 1863 à 1865[1], fût loin d'être alors ce qu'elle est devenue depuis, on eut quelque peine à reconnaître l'auteur de la *Littérature anglaise* sous les traits du marchand de porcs de Chicago; et, tout en admirant la verve de Graindorge et la profondeur philosophique de quelques-uns de ses traits satiriques, on fut bien aise de retrouver le vrai Taine dans le volume complémentaire de la *Littérature anglaise* publié en 1867, et consacré à l'époque contemporaine.

Cette œuvre achevée, bien des projets s'agitaient dans son cerveau. Il traça le plan d'un livre sur « les lois de l'histoire », puis d'un autre sur « la religion et la société en France au XIXe siècle ». Enfin il se décida à donner au public le livre qu'il méditait et auquel il travaillait sans cesse depuis 1851, sa théorie de l'*Intelligence*. Il s'y consacra tout entier en 1868 et 1869, et l'ouvrage parut en janvier 1870. C'est l'œuvre

1. Le volume fut publié en 1868.

maîtresse de Taine par la force et l'originalité des idées, par la solidité de la construction, par la fermeté et l'austère beauté du style. Tous les travaux de psychologie qui ont été entrepris depuis lors sont tributaires de cet ouvrage magistral, que les découvertes ultérieures de la science n'ont fait que confirmer dans presque toutes ses parties. Ce livre était si bien le fruit naturel et lentement mûri de tout le développement intellectuel de Taine que sa composition, loin d'être une fatigue, fut une joie. Il en possédait toutes les parties tellement présentes à son esprit que la dernière copie fut écrite par lui sans brouillon sous les yeux et presque sans rature.

Pendant ces années, un grand changement était survenu dans la vie de Taine. Le 8 juin 1868, il avait épousé mademoiselle Denuelle, la fille d'un architecte de grand mérite. Dans l'existence nouvelle et plus large qui lui était faite, il avait trouvé, avec un bonheur complet, les forces nécessaires pour accomplir la dernière et la plus fatigante partie de son œuvre. Il put organiser sa vie selon les exigences de son travail et de sa santé, renoncer entièrement aux obligations mondaines sans avoir à souffrir de la solitude, se faire le centre d'un cercle choisi de lettrés, de savants et d'artistes, passer de longs mois à la campagne sur les bords du lac d'Annecy, dans cette charmante propriété de Boringe qu'il acquit en 1874, où il trouvait, avec un renouveau de vigueur, le calme indispensable pour mettre en œuvre les matériaux accumulés à Paris pendant l'hiver, et où sa famille et ses amis jouissaient délicieusement, dans de longues et libres causeries, des trésors de son cœur et de son esprit, répandus sans compter avec une bonne grâce toujours souriante.

Ce bonheur domestique, ces joies intimes allaient lui être particulièrement nécessaires dans les jours troublés qui se préparaient pour la France et qui devaient lui imposer une tâche inattendue et accablante. Une fois sa psychologie théorique fixée dans le livre de l'*Intelligence*, il songeait, comme diversion à ce grand effort d'abstraction, à revenir aux choses concrètes et vivantes, en continuant les études de psychologie sociale, les observations de mœurs, qui étaient à ses yeux la base même de la philosophie et de l'histoire. Il avait rapporté d'un long séjour en Angleterre en 1858 des notes abondantes qu'il publia plus tard, en 1872, après les avoir complétées dans un

second voyage fait en 1871. *Graindorge* est un ouvrage du même genre, sous une forme humoristique. Ses voyages en France et en Italie lui avaient fourni des notes analogues qu'il comptait utiliser un jour. Il lui manquait la connaissance directe de l'Allemagne, dont la transformation récente par la conquête prussienne lui paraissait mériter une étude. Il partit le 28 juin 1870 pour la visiter. Il avait déjà vu Francfort, Weimar, Leipzick, Dresde, quand son voyage fut subitement interrompu par un deuil de famille et par la déclaration de guerre.

Son projet de livre sur l'Allemagne ne devait jamais être repris. Une œuvre nouvelle s'imposait à lui. A Tours, où il avait passé l'hiver de 1870-1871, il avait pu voir de près, dans les jours de crise révolutionnaire et de désarroi universel, les vices de la machine gouvernementale et les défaillances de l'esprit public. En se rendant pendant la Commune en Angleterre, où il avait été appelé pour faire des conférences à Oxford, il fut frappé de la puissance de ce pays aux fortes traditions historiques, en regard de la désorganisation du pays qui avait, en 1789, fait table rase du passé pour reconstruire l'édifice politique et social d'après des vues de l'esprit. Il avait été bouleversé jusqu'au fond de l'âme par la guerre, par les conditions cruelles de la paix, par les atrocités de la Commune. Il sentait la nécessité pour tout Français, dans ce naufrage de la grandeur nationale, de travailler au salut de la France. Il publiait, le 9 octobre 1870, un admirable article sur l'*Opinion en Allemagne et les conditions de la paix*, et en 1871 une brochure pleine de sagesse sur *le Suffrage universel et la Manière de voter*, où il exposait les avantages du suffrage à deux degrés. Il prit une part active et un intérêt passionné à la création de l'École des sciences politiques fondée par son ami E. Boutmy, dans laquelle il voyait un instrument puissant de relèvement social. Les projets plus ou moins vagues qu'il avait naguère conçus de travaux sur la Révolution, sur les lois de l'histoire, sur la société et la religion en France, se représentaient à lui sous une forme nouvelle : expliquer, par l'étude des révolutions survenues entre 1789 et 1804, l'état d'instabilité politique et de malaise social dont souffre la France et qui l'affaiblit graduellement.

Il allait avoir à appliquer à une grande période de l'histoire

les principes et la méthode qu'il avait déjà appliqués à la littérature et à l'art; mais il ne devait pas apporter à cette tentative nouvelle tout à fait le même esprit. Sans doute, il procédera toujours en philosophe et en savant; il pensera toujours que faire de la science est la meilleure manière de faire de la politique: mais ce ne sera plus de la science absolument désintéressée. Il ne pourra plus dire comme autrefois qu'il a fait deux parts de lui-même, que l'homme qui écrit ne s'inquiète pas si l'on peut tirer de la vérité des effets utiles, qu'il ignore s'il est célibataire ou marié, s'il existe des Français ou non[1]. L'homme qui écrit sera désormais un Français, marié, qui s'inquiète pour ses concitoyens et pour ses enfants des destinées de la patrie, et qui songe à lui être utile en lui révélant les causes des maux dont elle souffre. Il ne sera plus un naturaliste qui décrit avec une curiosité également amusée des monstres ou des êtres normaux, les ravages des tempêtes ou le retour régulier des marées: il sera un médecin au lit d'un malade, épiant les symptômes du mal, anxieux d'en diagnostiquer la nature, et désireux de le guérir. Il est trop modeste pour s'imaginer qu'il possède le remède, mais il croit fermement que la science le découvrira. Pour lui, il sera satisfait s'il a contribué à éclairer le patient sur les causes de sa maladie:

Mon livre, écrit-il à M. Havet le 24 mars 1878, si j'ai assez de force et de santé pour l'achever, sera une consultation de médecin. Avant que le malade accepte la consultation du médecin, il faut beaucoup de temps; il y aura des imprudences et des rechutes; au préalable, il faut que les médecins, qui ne sont pas du même avis, se mettent d'accord. Mais je crois qu'ils finiront par s'y mettre, et les raisons de mon espérance sont celles-ci. On peut considérer la Révolution française comme la première application des sciences morales aux affaires humaines; ces sciences, en 1785, étaient à peine ébauchées; leur méthode était mauvaise; elles procédaient *a priori;* leurs solutions étaient bornées, précipitées, fausses. Combinées avec le fâcheux état des affaires publiques, elles ont produit la catastrophe de 1789 et la très imparfaite réorganisation de 1800. Mais, après une longue interruption et un véritable avortement, voici que ces sciences recommencent à fleurir; elles ont changé complètement de méthode et se font *a posteriori.* En vertu

1. *Philosophes français*, p. 35.

de cette méthode, leurs solutions seront toutes différentes, bien plus pratiques. La notion qu'elles donneront de l'État sera neuve... Insensiblement, l'opinion changera ; elle changera à propos de la Révolution française, de l'Empire, du suffrage universel direct, du rôle de l'aristocratie et des corps dans les sociétés humaines. Il est probable qu'au bout d'un siècle une pareille opinion aura quelque influence sur les Chambres, sur le gouvernement. Voilà mon espérance ; j'apporte un caillou dans une ornière ; mais dix mille charretées de cailloux bien posés et bien tassés finissent par faire une route... La reine légitime du monde et de l'avenir n'est pas ce qu'en 1789 on nommait la *raison ;* c'est ce qu'en 1878 on nomme la *science.*

Il disait encore dans la même lettre :

J'ai écrit en conscience, après l'enquête la plus étendue et la plus minutieuse dont j'aie été capable. Avant d'écrire, j'inclinais à penser comme la majorité des Français, seulement mes opinions étaient une impression plus ou moins vague et non une foi. C'est l'étude des documents qui m'a rendu iconoclaste. Le point essentiel... ce sont les idées que nous nous faisons des principes de 89. A mes yeux, ce sont ceux du *Contrat social,* par conséquent ils sont faux et malfaisants... Rien de plus beau que les formules *Liberté, Égalité,* ou, comme l'a dit Michelet en un seul mot, *Justice.* Le cœur de tout homme qui n'est pas un sot ou un drôle est pour elles. Mais, en elles-mêmes, elles sont si vagues, qu'on ne peut les accepter sans savoir au préalable le sens qu'on y attache. Or, appliquées à l'organisation sociale, ces formules, en 1789, signifiaient une conception courte, grossière et pernicieuse de l'État. C'est sur ce point que j'ai insisté, d'autant plus que la conception dure encore, et que la structure de la France, telle qu'elle a été faite de 1800 à 1810, par le Consulat et l'Empire, n'a pas changé. Nous en souffrirons probablement encore pendant un siècle et peut-être davantage. Cette structure a fait de la France une puissance de second ordre ; nous lui devons nos révolutions et nos dictatures.

Il faut toujours se rappeler, en lisant son grand ouvrage des *Origines,* dans quel esprit il l'a écrit, quel caractère et quel but il lui a assignés. Cela est nécessaire pour le bien comprendre, pour apprécier avec équité ce qui nous paraît au premier abord excessif, exclusif ou erroné. Si Taine, comme tous les médecins consciencieux, fut disposé à s'exagérer la gravité du mal, il était par contre incapable de chercher à flatter les goûts du malade, et les divers partis politiques qui

ont tour à tour vu en lui un allié ou un adversaire se sont également mépris sur ses intentions. La recherche de la popularité lui était aussi étrangère que la crainte du scandale. Son premier volume a indigné les admirateurs de l'ancien régime; les trois suivants, ceux de la Révolution; les deux derniers, ceux de l'Empire. Pour lui, il se sentait aussi incapable de donner un avis sur leurs querelles que Spinoza l'eût été de se prononcer entre les Arminiens et les Gomaristes[1]. Il était en dehors et au-dessus des partis; il ne songeait qu'à la France et à la science.

Il s'était mis à sa tâche avec une conscience et une énergie que rien ne pouvait ébranler, ni les défaillances de sa santé, ni les fausses appréciations de la critique ou du public. Depuis l'automne de 1871, *les Origines de la France contemporaine* prirent tout son temps et toutes ses pensées. Il faisait lui-même l'énorme travail préparatoire de lecture et de dépouillement des textes manuscrits et imprimés; les notes innombrables qui lui ont servi de matériaux ont toutes été prises de sa main. Il jugeait en outre nécessaire d'acquérir en législation, en droit administratif, en matière financière, la compétence d'un spécialiste. En 1884, il renonça à son enseignement de l'École des beaux-arts pour pouvoir se consacrer plus entièrement à sa tâche. Il a succombé avant de l'avoir achevée. Il tomba malade dans l'automne de 1892 et mourut le 5 mars 1893. Il lui restait à tracer le tableau de la famille et de la société françaises, dont il avait recueilli les éléments dès 1866, et à exposer le développement des sciences et de l'esprit scientifique au XIXe siècle. Ce dernier livre eût été comme sa confession

1. Il écrivait à Havet, le 18 novembre 1885 : « Je n'ai pas d'opinions arrêtées sur le présent; je cherche à m'en faire une ; mais probablement je n'en aurai jamais, parce que les documents, l'éducation, la préparation me manquent. J'entends une opinion scientifique; pour ce qui est de mes impressions, j'en fais bon marché; elles sont sans valeur, comme celles de tout particulier et de tout public. Mon but est d'être collaborateur dans un système de recherches qui, dans un demi-siècle, permettra aux hommes de bonne volonté autre chose que des impressions sentimentales ou égoïstes sur les affaires publiques de leur temps. C'est dans ce but que nous avons fondé l'*École des sciences politiques*. Visiblement une pareille méthode, qui est une sorte d'anatomie sociale, choquera, dans ses premières comme dans ses dernières conclusions, beaucoup de sentiments généreux et respectables. Mais les partisans de l'expérience sont trop libres d'esprit pour ne pas accorder à l'outil précieux dont ils connaissent les services, la permission de travailler partout, même au vif de leurs plus chères convictions. »

de foi philosophique et la conclusion naturelle de l'ouvrage, car il y aurait indiqué les voies où la France trouvera un jour la guérison de ses maux et la réparation de ses erreurs.

Ses *Origines* terminées, il devait revenir à un projet déjà ancien et écrire un *Traité de la Volonté*. Ce travail, de pure psychologie, eût été le couronnement de la dernière phase de son activité intellectuelle comme les *Philosophes français* en terminent la première et le livre de l'*Intelligence* la seconde. Son œuvre de littérateur et d'historien, qui a ses racines dans sa conception philosophique du monde et de l'homme, se serait trouvée encadrée entre trois ouvrages de philosophie : le premier consacré à la critique et à la négation, les deux autres à l'affirmation et à la reconstruction. Il est à jamais déplorable que Taine n'ait pas pu donner à sa théorie de l'*Intelligence* son pendant et son complément naturel dans une théorie de la *Volonté*. Il eût été beau de voir le plus mystérieux des phénomènes psychiques expliqué et analysé par un homme dont la vie et l'activité tout entières ont été un miracle de volonté, et il aurait contribué à ramener sur le terrain solide de l'observation psychologique et de la science positive une génération qui semble parfois disposée à ne regarder les conquêtes de la science que comme des domaines nouveaux ouverts à la rêverie.

Bien qu'elle soit demeurée inachevée, l'œuvre de Taine nous impose par sa grandeur, sa puissance et son unité. L'*Intelligence* (1868–1870) en forme le centre et en donne la clef. Tous ses autres écrits n'en sont que des illustrations. De 1848 à 1853, il fixe pour lui-même sa méthode et son système ; de 1853 à 1858, il parcourt l'histoire et le monde pour chercher dans des cas particuliers (*La Fontaine*, *Tite-Live*, les *Essais*), des vérifications de cette méthode et de ce système ; de 1858 à 1868, il les applique à de larges généralisations littéraires et artistiques ; de 1870 à 1893, à une vaste généralisation historique. Il y a peu d'exemples d'une pensée aussi fidèle à elle-même, aussi nettement formulée dès le début, aussi rigoureusement maintenue jusqu'au bout dans sa ligne inflexible à travers une accumulation incessante de faits, un jaillissement intarissable d'idées et d'images. De la première ébauche de sa thèse sur la sensation au dernier chapitre de ses *Origines*, Taine reste identique à lui-même, et la préface du *Tite-Live*, la conclusion des *Philo-*

sophes français, l'introduction à la *Littérature anglaise*, le livre de *l'Intelligence*, marquent les points de repère d'un système plutôt que les étapes d'une pensée qui évolue.

La conception que les penseurs se font de l'univers n'est que l'image agrandie de leur propre personnalité intellectuelle. L'œuvre de Taine a été ce que l'Univers était pour lui : le rayonnement prodigieusement varié et merveilleusement coloré d'une pensée unique. Il n'est pas d'écrits qui, mieux que les siens, puissent servir à illustrer son système. Il faut ajouter, il est vrai, que dans les applications de détail, il avait, avec les années, gagné en largeur de compréhension et en chaleur de sympathie. Son intransigeance de logicien s'était assouplie depuis le temps où le M. Pierre des *Philosophes français* réduisait tout en chiffres. Dans sa *Philosophie de l'art*, il mêlait un élément moral à l'appréciation critique en tenant compte du degré de bienfaisance de l'œuvre d'art, tandis qu'auparavant, dans la morale même, il ne tenait compte que du degré de perfection des types, du degré de généralité des actes. On trouve dans sa *Littérature anglaise* des pages sur la Réforme, dans ses *Origines*, des pages sur le rôle social et moral du catholicisme, que sans doute il n'eût pas écrites en 1851 ou 1852. Mais le fond de sa pensée n'a point varié. Jusqu'à son dernier jour, Marc-Aurèle resta pour lui ce qu'il était en 1851, son catéchisme. Peu de temps avant de mourir, il déclarait que si le champ des hypothèses métaphysiques et des possibilités infinies s'était élargi pour son esprit, il lui était toujours impossible d'admettre l'existence d'un Dieu personnel, gouvernant arbitrairement le monde par des volontés particulières.

Taine a justifié par sa vie entière le jugement porté sur lui par M. Vacherot en 1850. Il a vécu pour penser.

G. MONOD.

LE CAS DE L'ITALIE

On éprouve quelque embarras à parler encore de l'Italie. Tant de détails sont donnés tous les jours sur les progrès de la misère dans ce pays et sur les efforts infructueux du gouvernement pour remettre en état les finances publiques que l'on ne peut plus aborder ce sujet sans craindre de fatiguer le lecteur. Aussi ne voulons-nous point entreprendre de dépeindre à nouveau la situation économique de la Péninsule ; nous nous garderons surtout de chercher à démontrer une fois de plus à nos voisins quelle grande part l'exagération de leurs armements a dans leurs difficultés présentes ; notre but est simplement de prendre l'Italie comme sujet de démonstration, de faire voir au lecteur les véritables causes de sa détresse et de nous servir de cet exemple pour rectifier une erreur presque universellement répandue.

C'est devenu un lieu commun que l'Italie s'est ruinée en dépensant des sommes folles pour son armée et sa flotte. Cette opinion n'est pas seulement dominante en France, elle est partagée par tous les Italiens. Si leurs hommes d'État ne veulent point y conformer leur conduite et proportionner les dépenses aux recettes, c'est pour des raisons de politique extérieure. Nul ne conteste ce qui passe pour l'évidence. En théorie, tout le monde est d'accord : on s'imagine que, en

équilibrant le budget soit par des économies, soit par la création de ressources nouvelles, soit par les deux moyens réunis, la prospérité générale reviendra, le change sur l'or disparaîtra et il n'y aura eu qu'un mauvais moment de passé. Certains hommes d'État repoussent les nouvelles charges et cherchent l'équilibre uniquement dans les économies; d'autres, les anciens mégalomanes, hésitent à toucher aux dépenses militaires et ne cachent pas leur intention de trouver le salut uniquement dans une aggravation des impôts. Mais, en dehors des moyens financiers, en dehors du bon ordre de la comptabilité publique, personne ne voit rien; la même préoccupation agite tout le monde, celle de remettre sur pied le budget national.

Il nous faut, pour démontrer l'erreur de cette appréciation, prendre les choses de plus loin et ne pas craindre d'entrer dans certaines considérations un peu dogmatiques.

I

On oublie trop, quand on étudie la situation d'un pays quelconque, que les nations sont au point de vue économique de vastes maisons de commerce. Chacune d'elles a des éléments de débit et de crédit; suivant que l'une des deux pages du livre l'emporte, la maison est prospère ou misérable. Aussi le grand point est-il de savoir peser, sinon tous éléments qui entrent en ligne de compte, au moins la plupart d'entre eux.

La richesse n'est pas une chose absolue: rien au monde n'est plus relatif. On n'est riche ou pauvre que par rapport à ses voisins, à ses rivaux. Il en est surtout ainsi depuis que les moyens de transport se sont perfectionnés et que les peuples ne se contentent plus des transactions commerciales ou financières effectuées dans l'intérieur de leurs frontières. Or, les opérations de ces grandes raisons sociales : la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie sont nombreuses et de tout ordre: elles se liquident chaque fois par le gain d'une des parties et

la perte de l'autre; mais elles n'existeraient pas, on n'aurait point à s'en occuper, si, comme les dépenses actuelles de l'Italie pour son armée, comme celles de la France pour ses chemins de fer et ses écoles, elles se maintenaient dans les limites du territoire, entre nationaux, si elles ne comportaient pas une affaire bipartite réglée par un paiement de Pierre à Paul.

Jadis les économistes professionnels n'apercevaient comme élément des transactions internationales que le commerce extérieur, les importations de marchandises et les exportations, les échanges notés et surtout frappés par la douane au moment de l'entrée ou de la sortie. C'était prendre la partie pour le tout. On a avancé et professé sur ce sujet des théories extraordinaires dont la réfutation ne peut trouver place ici. Aujourd'hui, on commence à voir plus largement, et par conséquent, plus juste; on arrive à reconnaître que la balance commerciale, qui a donné lieu à tant de discussions, est seulement un des éléments de la richesse, et que, à côté de celui-ci, il en existe plusieurs autres. Leur somme constitue la *balance économique*, laquelle est générale, définitive et sans appel. Puisque dans ces lignes il s'agit de l'Italie, jetons un rapide coup d'œil, non pas sur l'ensemble de son inventaire, mais sur les principaux chapitres du bilan annuel. Ce sera le meilleur moyen d'illustrer les règles générales qui viennent d'être exposées.

Les trois principaux chapitres figurant au côté du crédit sont malheureusement de ceux qui échappent à toute évaluation exacte. En premier lieu, vient l'argent laissé dans le pays par les visiteurs et touristes étrangers. Le produit de cette ressource doit être considérable; qui de nous n'a fait en Italie son voyage de noces? L'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, la Russie envoient toujours de nombreux visiteurs qui répandent sur leur passage une manne bienfaisante, mais il est reconnu que nos compatriotes se font plus rares. Il y a de ce chef une incontestable diminution de recettes, qui devient plus marquée si l'on envisage la portion pieuse des voyageurs. Jusqu'à ces derniers temps, la France expédiait d'un bout de l'année à l'autre des convois de pèlerins qui se succédaient à Rome. On a jugé à propos de dégoûter les Français de

revenir. Il a fallu que Léon XIII lui-même les engageât à interrompre leurs visites. Depuis deux ans, les chemins de fer italiens et les commerçants romains s'aperçoivent de notre abstention : il va sans dire que les impôts de l'État éprouvent une répercussion proportionnelle. Les mauvais traitements infligés aux pèlerins français laisseront le souvenir d'un acte d'inconscience sans exemple. Ce ne sont pas les hôteliers suisses qui auraient jamais commis pareille maladresse!

Quoi qu'il en soit, on ne risquera point de s'aventurer en affirmant que l'Italie, malgré notre réserve, continue à recueillir un gros bénéfice de la présence de ses hôtes internationaux.

Dans le même ordre d'idées, il faut ranger aussi le denier de saint-Pierre, alimenté surtout par la France (moins richement, paraîtrait-il, dans ces dernières années), et qui trouve son emploi principalement en Italie. Le fisc italien profite de toutes les dépenses faites par le Vatican avec l'or des fidèles étrangers.

Un autre élément de la richesse de l'Italie provient des envois d'argent que font à leur famille les ouvriers travaillant en France : on sait que ces malheureux acceptent tous les ouvrages pénibles dont nos compatriotes ne veulent plus. Dans les huileries et les raffineries de Paris et de Marseille, on ne voit guère que des Italiens : presque partout où il y a un chantier, les terrassiers piémontais sont en majorité. Il a même été avancé que ces 300.000 hommes de peine envoyaient chacun 1.000 francs par an au delà des monts : la moitié de la somme, 500 francs d'économies par tête, serait déjà un joli résultat, qui se traduirait par une introduction de 150 millions d'or. Ce chiffre lui-même doit être exagéré; on admettra néanmoins qu'il y a là certainement pour nos voisins une cause sérieuse d'amélioration monétaire.

Enfin, il nous reste à citer la marine marchande. L'Italie possède une des principales flottes commerciales du monde. Dans le *Répertoire général du Bureau « Veritas »* (1892), elle occupe le cinquième rang pour la voile, avec 536.000 tonnes, alors que le pavillon français n'en couvre que 257.000 : pour la vapeur elle est au septième rang avec 203.000 tonnes : la France en compte 380.000, au troisième rang.

Ainsi que nous l'avons longuement démontré ailleurs, la marine marchande présente pour un pays le grand avantage de diminuer la somme à sortir pour les achats de marchandises étrangères, puisque le prix du transport (qui est cependant une fraction de la marchandise importée) est payé à un regnicole, et d'augmenter la somme à encaisser pour les exportations, puisque le pays expéditeur touche deux rémunérations : le prix de la marchandise en magasin et le prix de son transport par mer chez l'acheteur. En outre, quand un navire fait un voyage entre deux ports étrangers, il rapporte à son pavillon une dîme sur la transaction effectuée entre deux tiers. Par exemple, quand la France fait venir du blé d'Amérique à bord d'un voilier italien, l'Italie tire un bénéfice de cette opération entre Français et Américains. C'est la marine marchande qui a fait la fortune de l'Angleterre et c'est par l'exportation occulte consistant en la vente au monde entier de charroi maritime qu'elle parvient à compenser, et au delà, l'écart de trois à quatre milliards existant entre ses importations et ses exportations. Mais c'est là un instrument de richesse à n'inscrire que pour mémoire : il est impossible d'avancer le moindre chiffre à l'égard des bénéfices que l'Italie réalise par sa marine. La même impossibilité existe d'ailleurs pour l'évaluation des recettes de toutes les autres flottes commerciales.

Donc, au bilan économique de l'Italie, trois articles principaux à enregistrer : le produit du séjour ou du passage des riches étrangers, les économies envoyées au pays par les ouvriers émigrés, et les bénéfices opérés par la marine marchande.

II

Passons maintenant à la page du débit : on n'y trouvera que deux articles : mais, à la différence des précédents, on possède sur ceux-ci quelques données.

Tout d'abord se présente la célèbre balance du commerce, qui a fait couler tant d'encre. Ici, elle est défavorable. Jusqu'en 1890 inclusivement, elle se chiffrait toujours par une perte de plus de 400 millions de francs; depuis 1891, la perte est descendue à 250 ou 200 millions. La diminution a été obtenue non point par une augmentation des exportations, ce qui aurait été parfait, mais par la réduction des importations, ce qui prouve un affaiblissement de la puissance d'achat. Si on les appliquait à la France, ces conséquences seraient inexactes, puisque, à part les produits exotiques, notre territoire peut fournir la plupart des produits naturels ou ouvrés qu'il ne réclamerait plus des pays d'Europe; mais l'Italie, région méridionale et agricole, ne peut prétendre tirer d'elle-même les fruits des industries septentrionales.

Cela fait toujours plus de 200 millions qu'il faut défalquer des ressources précédemment passées en revue. Nous devons rappeler ici le mal incalculable qu'a fait à l'Italie la folle dénonciation de son traité de commerce avec la France.

Avant 1888, elle touchait de la République un solde annuel d'environ 120 millions pour prix de la balance du commerce effectué entre les deux pays. Depuis cette époque, les paiements se sont équilibrés et nous avons même eu plusieurs fois la balance en notre faveur. Ceux qui ont conseillé ce pas de clerc à nos voisins leur ont rendu un service détestable; une guerre n'aurait pas coûté plus cher que la fermeture du marché français. Recevrions-nous de Sicile d'aussi graves nouvelles si les viticulteurs de cette région possédaient toujours le seul débouché qui ait jamais été ouvert à leurs récoltes? Aucune puissance au monde n'est assez riche pour faire fi, de propos délibéré, d'une rente de 120 millions de francs.

Enfin, nous arrivons au gros chapitre du compte, celui de la dette publique. Au 1er juillet dernier, les documents officiels avouaient un chiffre de 595 millions pour les obligations annuelles de l'État par le fait de la rente publique. Peut-on affirmer que ce chiffre est sincère et qu'il n'existe point d'autres exigibilités? Nul n'en sait rien. Ce qui est certain, c'est que ces 600 millions sont un minimum susceptible d'aggravation, mais non de réduction.

La belle affaire, dira-t-on, qu'une pareille dette! Est-ce que le budget français ne paie pas tous les ans près de 1.300 millions aux rentiers, et notre pays s'en trouve-t-il plus mal?

C'est ici qu'éclate la grande différence entre notre situation et celle de la plupart des nations étrangères. Au point de vue des résultats de l'endettement, on doit séparer les États en deux grandes catégories : d'un côté, les riches comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne qui empruntent à leurs nationaux l'argent dont le gouvernement a besoin, et de l'autre, les pauvres comme l'Italie, la Russie, l'Espagne, le Portugal, la Grèce qui empruntent cet argent aux capitalistes étrangers. Dans la première classe, l'endettement a pour seule conséquence de faire jouer à l'État le rôle de pompe aspirante et foulante : d'une part, le fisc prélève des impôts sur les citoyens, de l'autre, le Trésor leur rend ces impôts sous forme de coupons de rente: c'est une incessante circulation d'argent arrivant par une porte au ministère des finances et en sortant par une autre. Dans ce flux et ce reflux, l'étranger n'a rien à voir; il ne s'en ressent ni en bien ni en mal: c'est un simple mouvement de va-et-vient intérieur.

Prenons comme exemple le fameux plan Freycinet qui a si lourdement chargé nos budgets depuis une quinzaine d'années. Les emprunts qu'il a fallu contracter pour le mener à bien ont tous été souscrits en France; l'emploi des fonds a tout entier été effectué en France. Il y a eu là un énorme déplacement d'argent (qui se continue toujours) de la poche des contribuables dans celle des rentiers. Mais le pays n'y a rien perdu, puisque les porteurs de rentes sont aussi français que les contribuables et dépensent, à portée des gabelles, les coupons touchés aux guichets des Recettes générales ou particulières. Par-dessus le marché, c'est l'industrie nationale, les travaux publics, les ouvriers, les ingénieurs, etc., qui ont profité de toutes ces dépenses prodiguées à l'amélioration des ports et à la construction de nouvelles voies ferrées. Nous possédons un outillage industriel meilleur, sans qu'il ait fallu faire sortir de France un sou. La fougue avec laquelle ces travaux ont été entrepris a bien apporté du trouble dans la santé du budget national: mais, quant à un appauvrissement du pays, à une diminution dans son approvisionnement en

numéraire, on en chercherait vainement les causes et encore moins les symptômes.

Il en va de même pour les emprunts que l'Allemagne renouvelle si fréquemment depuis quelque temps : le budget impérial porte tous les ans de plus grosses sommes pour les intérêts de la dette, mais ces intérêts sont payés à des contribuables allemands, et les marcks restent en Allemagne.

L'infortune de l'Italie, c'est qu'elle s'est lancée dans la voie des emprunts avant d'être en état de les couvrir elle-même. Une publicité savamment organisée a fait réussir le placement à Paris de plusieurs milliards de valeurs transalpines; on croit même que les ventes en Bourse, au jour le jour, ont dépassé l'importance des emprunts émis publiquement. Tant qu'il ne s'est agi que d'emprunter, les choses ont bien marché; on nous a payé les intérêts d'un emprunt avec le capital du suivant. Un jour est enfin venu où la masse des titres flottants a pesé sur les cours; c'est ce à quoi nous assistons aujourd'hui. Un économiste italien de grand mérite, M. Wilfredo Pareto, a évalué à 162 millions les sommes que le Trésor italien s'est trouvé contraint d'envoyer au dehors, en 1889, pour le paiement de la partie de la dette placée à l'étranger; quatre ans auparavant, il avait suffi de 118 millions. Mais aujourd'hui, c'est-à-dire quatre ans après 1889, une augmentation semblable de 44 millions serait insuffisante: en pareille matière, la progression est géométrique et non arithmétique. On ne s'écartera donc pas beaucoup de la vraisemblance en estimant à 200 millions le montant des exigibilités internationales de la rente italienne, d'autant plus que les derniers emprunts ont été contractés à des taux bien moins favorables que les précédents. Quant au capital, M. Pareto évalue à 2.600 millions (pour 1890) la part de la France seule sur les 9.108 millions qui forment le total de la dette consolidée, indépendamment de la dette flottante, de la dette amortissable et de plusieurs autres dettes à dénominations diverses. A cette époque, l'Allemagne, malgré tout son bon vouloir, ne possédait encore que 43 millions de rente italienne, en capital.

Mais la dette publique n'est pas tout : il y a encore autre chose. Une grande partie des entreprises industrielles du

royaume d'Humbert appartient à des étrangers. Sans parler des chemins de fer, on pourrait citer nombre d'usines, de mines, de fabriques dont les bénéfices passent tous les ans en France ou en Angleterre. Bordighera et San-Remo sont, pour ainsi dire, des spéculations françaises : Frédéric III payait son loyer de San-Remo à un propriétaire marseillais. Lors des représailles qui ont suivi l'affaire d'Aigues-Mortes, les journaux nous ont appris que la populace avait saccagé les tramways de Naples, parce qu'ils appartenaient à une compagnie française. Le cas n'est pas le seul ; tous ceux qui connaissent l'Italie pourront en témoigner.

Ce qui vient d'être dit sur l'incapacité des Italiens à couvrir eux-mêmes les emprunts émis par le gouvernement de Rome est tellement vrai que, lorsque les capitalistes français ont allégé, ces derniers temps, leur portefeuille d'une partie de leurs valeurs italiennes, ce n'est pas l'Italie qui a acheté les titres rejetés de France, mais l'Allemagne ; entre les Bourses de Berlin et Francfort et celle de Paris, il s'est opéré un énorme arbitrage de russe contre italien. Puissent d'ailleurs les Allemands ne pas en rester là et puissent-ils nous aider à écouler sans trop de perte le paquet beaucoup trop gros qui nous reste encore !

III

Malheur aux pays qui ont une dette extérieure : malheur, surtout, à leurs imprudents créanciers ! Si le débiteur ne compense pas sa dette à l'aide d'importants bénéfices dans la balance du commerce ou par tout autre mode de rentrée, l'or des impôts sort peu à peu du pays pour aller s'accumuler chez les prêteurs étrangers : pendant un temps on le remplace par du papier-monnaie ; puis, un jour, la vérité devient évidente, l'or a disparu : c'est le cours forcé. Tel est à l'heure présente le cas de tous les États méridionaux. Un seul débiteur parvient à échapper aux conséquences de cette situation

pleine de périls : c'est la Russie. Là, les exportations de marchandises dépassent les importations de 300 à 400 millions de roubles, en moyenne, soit plus de 1 milliard de francs. En outre, les mines d'or de Sibérie sont très riches; la production de 1893 s'est élevée, d'après les estimations du directeur de la Monnaie de Washington, à 140 millions de francs, alors que la production totale du globe n'a atteint que 725 millions. Par ces deux contre-poisons, la balance du commerce et les mines d'or, nos amis récupèrent une partie des intérêts qu'ils nous comptent tous les six mois; si leur balance économique générale avait toujours été aussi bonne que dans le présent, ils n'éprouveraient point tant de peine à venir à bout de l'énorme circulation fiduciaire qui pèse sur leurs finances.

Cette circulation fiduciaire, vulgairement la planche aux assignats, est le seul remède que l'on eût, jusqu'à ces jours-ci, employé au delà des Alpes! Dans quelle mesure y a-t-on recouru? C'est le cas, ou jamais, de répondre : *Chi lo sa*? Toujours est-il que les limites raisonnables ont été franchies, puisque l'agio, critère infaillible, cote 115, autrement dit, un billet de banque français coûte, à Rome, 115 francs.

Un nouveau remède dont on attend les plus merveilleux résultats est appliqué depuis le 1er janvier. Grâce au rétablissement de l'*affidavit*, ne toucheront plus leurs coupons en monnaie d'or que les titres reconnus, par une déclaration formulée sous serment, pour appartenir bien et dûment à des étrangers. De la sorte, les rentiers italiens ne peuvent plus envoyer leurs coupons hors du royaume et percevoir en espèces métalliques un intérêt qui, à domicile, est payé seulement en monnaie de papier. Il est surprenant que des hommes placés à la tête d'un gouvernement ne se rendent pas mieux compte des conséquences de leurs actes! Certainement, pour la première échéance, le rétablissement de l'*affidavit* apportera un léger soulagement aux obligations extérieures du Trésor; mais, pour les suivantes, il augmentera les difficultés. Aucun gouvernement ne possède une fabrique d'or, le gouvernement italien moins que tous les autres; si donc on ne paie plus d'or aux rentiers italiens, le fisc italien n'en sera que plus empêché, pendant le semestre en cours, de trouver,

dans les versements des contribuables, l'or nécessaire au règlement de la prochaine échéance. L'abus que l'on a voulu faire cesser avait un bon côté : il permettait à un certain nombre d'Italiens de dépenser dans le royaume l'or qu'ils encaissaient du gouvernement. Dorénavant, celui-ci sera obligé de se procurer de moins grandes quantités d'espèces métalliques; mais ce ne sera qu'une économie de parade, un simple artifice de comptabilité. En restreignant la distribution d'or, l'État dépréciera la matière imposable, et, tout autant que par le passé, il continuera à dépouiller le pays en faveur des créanciers européens.

Si nous nous sommes bien fait comprendre dans les lignes qui précèdent, on ne confondra plus maintenant ces deux choses si distinctes : l'équilibre du budget national et la situation économique de la nation. Le budget de la France mérite tous les blâmes : nos dépenses générales sont hors de proportion avec les nécessités. Mais la situation économique est excellente; nous possédons le plus fort approvisionnement d'espèces métalliques qu'il y ait au monde. En Italie, hommes d'État et particuliers ne se doutent pas de l'abîme qu'il y a entre dresser convenablement une loi des finances et guérir un pays anémié. Il manque, paraît-il, 200 millions à leur budget[1]. S'ils le veulent, ils les trouveront aisément. Nous ne croyons pas qu'ils se décident jamais à un tel acte de sagesse. Mais enfin, supposons, pour les besoins de la cause, que le roi Humbert se résigne à rayer 200 millions sur les crédits de la guerre : quel rapport y aura-t-il, en vérité, entre cette économie et une rentrée à travers les Alpes de l'or qui, depuis trente ans, a été payé en arrérages aux prêteurs français? Ce sont là deux ordres d'idées sans la moindre connexité. A quoi sert à un particulier de bien ordonner ses comptes de maison, s'il est tenu de payer au Crédit foncier des annuités supérieures à son revenu?

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher une solution. A notre avis, deux ressources restent encore à l'Italie. L'une est honorable et aurait pour tout le monde les plus heureuses

1. M. Sonnino avoue un déficit de 177 millions et une dette flottante de plus d'un demi-milliard.

conséquences: malheureusement, elle est impraticable et c'est même folie d'en parler dans l'état actuel des esprits et surtout des engagements diplomatiques. On a vu plus haut que, à l'époque où nos relations commerciales avec la Péninsule étaient normales, nous lui achetions tous les ans pour environ 120 millions de marchandises de plus que nous ne lui en vendions, et que c'est là maintenant une recette définitivement perdue pour elle. Toujours d'après les études si consciencieuses de M. Pareto, la valeur annuelle moyenne des exportations de l'Italie pour la France, de 1885 à 1888, a été de 496 millions de francs, ce qui représentait presque la moitié de la valeur totale des exportations italiennes (1.107 millions) et plus de quatre fois la valeur des exportations pour l'Allemagne (110 millions). La valeur moyenne annuelle des importations de France en Italie, pendant la même période, était de 373 millions, près de trois fois la valeur des importations de l'Allemagne (138 millions). Dans ces conditions, on conçoit que, si toutes les barrières douanières étaient supprimées, si une union commerciale était formée entre les deux pays, les échanges recevraient une poussée formidable, et cela surtout dans le sens précédemment marqué, c'est-à-dire dans la voie des achats français à l'agriculture italienne. L'Italie n'est pas un des pays auxquels le traité de Francfort interdise à l'une ou l'autre partie contractante de se lier sans concéder des avantages semblables à l'autre signataire. Ce n'est donc pas là qu'existerait l'obstacle; il viendrait surtout de la direction actuelle des sympathies gouvernementales. L'amour-propre national s'élèverait contre ce qu'il considérerait comme une capitulation. D'un autre côté, la France ne pourrait elle-même demander un pareil sacrifice à nos viticulteurs déjà si éprouvés. Il faut donc ne pas s'arrêter à cette solution et l'indiquer seulement pour faire comprendre aux Italiens tout ce qu'ils ont laissé échapper en courant après des chimères, en écoutant la voix des tentateurs et en se laissant leurrer par l'appât de récompenses de jour en jour plus hypothétiques.

Reste une dernière solution. A l'encontre de la précédente, celle-ci présente toutes les chances d'adoption. Il est vrai que l'honneur la condamne; mais l'honneur existe-t-il pour

les collectivités, pour les gouvernements, pour les peuples? Demandez-le plutôt au Portugal et à la Grèce qui viennent d'en prendre si gaillardement avec des difficultés en tout point semblables à celles de l'Italie! Car c'est là le terrible danger pour les détenteurs de rente italienne : l'Italie ne sera sauvée que le jour où elle aura un ministre des finances assez patriote pour faire faillite. Puisque seules les considérations pratiques, à l'exclusion des considérations morales, conduisent les chefs d'État, en l'honneur de quel saint le gouvernement de Rome s'entêterait-il à ruiner ses sujets pour faire des rentes aux Français, Allemands et autres Européens qui ont été assez naïfs pour avoir confiance en lui? Chez nous, les 32 milliards de la dette nationale sont répartis entre les mains de plus de 4 millions de rentiers. Si des 38 millions de Français on retranche les femmes mariées et les enfants qui ne possèdent rien en propre, on voit combien peu il reste de citoyens ne détenant rien de la créance totale contre l'État; une banqueroute de celui-ci serait la ruine universelle, et le Trésor qui ne paierait plus de rentes ne trouverait plus nulle part d'impôts à percevoir. Au contraire, en Grèce et en Portugal, la dénonciation de la dette vient de provoquer un soulagement général, comme cela avait eu lieu, il y a une vingtaine d'années, en Turquie. Le gouvernement ottoman s'est très heureusement ressenti du parti un peu vif qu'il s'était alors trouvé dans l'obligation de prendre. Quand, au lieu de cinq pour cent, il n'a plus payé qu'un pour cent aux *bondholders*, ses finances se sont peu à peu améliorées, et il redevient actuellement en situation de faire avec succès de nouveaux appels au crédit; aucune leçon ne corrigera jamais les gens qui ont de l'argent à placer. Dans une dizaine d'années le Portugal et la Grèce, délivrés de leurs charges extérieures, reprendront leur assiette et retrouveront la confiance que nous leur avons déja témoignée. Tout fait prévoir que l'exemple qu'ils ont donné en 1893 sera contagieux; comme eux l'Italie sauvera les Italiens en ruinant les étrangers. Elle trouvera d'ailleurs une excuse dans les souvenirs de son histoire financière. Tout le monde sait que le 5 % ne mérite pas très exactement son appellation : depuis longtemps il supporte un impôt de 13.20 % sur la richesse mobilière.

En réalité, on ne touche que 4.34 %. Aussi la principale des ressources que M. Sonnino a indiquées, le 21 février, comme devant donner 100 millions de recettes supplémentaires est-elle une élévation du taux de la taxe sur la richesse mobilière ; de ce seul chef il prévoit une rentrée de 52 millions ! Toujours au même effet, il invite les porteurs de 5 % brut à accepter une conversion en 4 % net, garanti contre tout emprunt présent ou futur. C'est à proprement parler ce que nos pères appelaient le retranchement d'un quartier. La cessation de paiement de l'Italie sera graduelles : depuis la présentation du plan Sonnino-Crispi, le deuxième pas est franchi. Sont-ce des années ou des mois qui nous séparent du troisième.

IV

Assez parlé de l'Italie et des Italiens : jetons un regard sur nous-mêmes, puisque cette rapide étude a surtout pour but d'exposer quelques règles générales s'appliquant à tous les États et de montrer les véritables bases sur lesquelles doit être édifiée partout la comptabilité publique.

Quelle conclusion faut-il tirer, en ce qui regarde notre pays, si ce n'est que la conservation de l'or indigène ou des créances d'or (ce qui est tout un), doit dominer sans réserve toutes les préoccupations économiques des Français ? Notre pays possède un colossal approvisionnement d'espèces métalliques, le plus fort qui ait jamais été vu : 4 milliards et demi de monnaie d'or et 3 milliards et demi de monnaie d'argent. Deux causes surtout ont amené cet heureux résultat.

Il faut d'abord citer le privilège, que nous partageons avec l'Italie et la Suisse, de donner l'hospitalité aux riches bourgeois du monde entier. C'est en France, le plus souvent, que vient se fixer et se dépenser la fortune acquise. De Rosendaël à Amélie-les-Bains et de Menton à Dinard, notre territoire est devenu une immense ville d'eaux dont Paris occupe le centre. Tout calcul des sommes laissées par nos visiteurs d'Amérique et d'Europe serait impossible à établir ; rappelons seulement

que, après l'Exposition de 1889, des journaux des États-Unis avaient chiffré à 100 millions de dollars les déboursés des Américains en France, à l'occasion de notre grande fête industrielle. A ce compte, cette année-là, les autres pays du globe nous auraient laissé, tous ensemble, une somme plusieurs fois supérieure, et l'Exposition de 1889 nous aurait valu l'acquisition d'au moins 2 milliards d'or étranger. Que l'on réduise ce chiffre tant qu'on voudra pour obtenir la moyenne annuelle des dépenses de nos hôtes, on sera toujours forcé d'évaluer à plusieurs centaines de millions le bénéfice régulier que nous tirons de cette nature de recettes.

Il y a d'autant plus lieu de se montrer large dans cette évaluation sans documents précis que nos gains n'ont pas pour seule source la présence des oisifs et des promeneurs. La situation géographique de la France vaut aux chemins de fer et aux hôtels français des profits sur le passage des voyageurs qui ne font que traverser le pays sans s'y arrêter. Un Anglais ne peut aller en Suisse ou à Brindisi, un Allemand en Espagne, un Autrichien ou un Bavarois en Amérique *via* le Havre, sans que nous touchions le prix du parcours dans nos frontières.

Mais la principale cause de notre richesse présente doit certainement résider dans l'importance de notre portefeuille de valeurs étrangères. Il y a déjà plusieurs années que M. Léon Say l'a estimé à 25 milliards de francs en capital; par contre, il portait à 8 milliards le montant des valeurs françaises placées à l'étranger. Ces données ont été depuis lors acceptées par M. Neymarck et elles doivent être toujours vraies malgré, d'une part, certaines pertes que nous avons éprouvées chez de mauvais débiteurs et, d'autre part, les nouveaux placements que nous avons opérés en fonds russes. Le revenu de ces 17 milliards constitue à notre profit un véritable tribut que presque toutes les nations nous apportent, comme jadis les vassaux à leur suzerain. Nous venons de voir que l'Italie en sait quelque chose.

Par là, c'est-à-dire par nos coupons de valeurs étrangères et par les bénéfices retirés du séjour ou du transit de nos visiteurs, nous arrivons à compenser, et au delà, la balance commerciale d'environ 1 milliard en moyenne dont nous

rend débiteurs l'excédent de nos importations sur nos exportations. Tous comptes faits, la balance générale économique de la France doit être des plus favorables : les cours du change viennent donner des preuves matérielles, tangibles de notre supériorité en tout ce qui a trait aux disponibilités monétaires.

Sans parler des pays où le papier indigène est déprécié par rapport à l'or, tels que la Russie, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, on constate que ceux dont la situation est florissante : la Hollande, l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse font à notre billet de banque l'honneur d'une prime. La parité de la livre sterling est à fr. 25.221, en ce moment l'or anglais ne vaut plus à la bourse de Paris que fr. 25,16; en janvier 1893, il était même tombé à fr. 25,06. Le même phénomène se produit pour le *guillaume* allemand qui cote fr. 24,60 au lieu de 24,70, sa valeur intrinsèque. A la stupéfaction de l'univers, la Banque d'Angleterre a été obligée, il n'y a pas longtemps, de recourir aux bons offices de la Banque de France. Tous ceux qui ont besoin d'argent viennent frapper à notre caisse. C'est donc plus que jamais un devoir suprême de veiller jalousement sur la conservation de nos trésors; ne leur laissons prendre le chemin de la frontière qu'en bonne connaissance de cause.

Un autre devoir s'ajoute à celui-là. Si la situation économique du pays est bonne, peut-être même meilleure qu'elle ne l'a jamais été, on n'en saurait dire autant des finances de l'État. Ici, nous avons à constater un désordre lamentable, une prodigalité sans nom. On semble prendre à tâche de donner au monde ce spectacle surprenant : une nation riche et des finances désorganisées. Tous les députés promettent des économies pendant la période électorale; une fois au Palais-Bourbon, leur premier soin est d'augmenter le traitement des petits fonctionnaires et d'accroître leur nombre; toutes les nuances d'opinion disparaissent quand il s'agit d'améliorer le sort de la classe si intéressante des petits..., facteurs, douaniers, instituteurs, ou tout autre ordre de modestes serviteurs. Pas un seul des deux mille représentants que nous avons eus depuis 1871 n'a jamais osé proposer une économie quelconque. C'est à croire que nous entrons dans la mise en

pratique d'une des formes du socialisme : l'État frappant les individus appelés à ce moment contribuables, et les dédommageant ensuite sous le nom de fonctionnaires budgétivores. Le Trésor devient ainsi le cœur de la circulation monétaire; tout converge vers lui. A chaque instant, on entend des doléances sur l'exagération des impôts; mais, interrogez les plaignants, vous verrez que, sous un prétexte ou un autre, ils passent à la caisse de l'État, d'un département ou d'une commune, au moins inconsciemment comme, par exemple, les actionnaires de nos chemins de fer dont les coupons sont payés en grande partie par les contribuables.

Quoi qu'il en soit, la plus grande prudence s'impose. Nous avons presque atteint la limite extrême du rendement des impôts. Mais cela ne doit pas nous arrêter dans l'augmentation de certaines dépenses intérieures, d'un caractère obligatoire. Après les sacrifices énormes que l'Allemagne vient de consentir pour son armée, devant ceux que l'Angleterre s'apprête à souscrire pour sa flotte, nous ne pouvons montrer moins de patriotisme que nos voisins. Les 900 millions que nous dépensons tous les ans pour nos forces de terre et de mer vont à nos 500.000 soldats, au personnel des arsenaux, aux fournisseurs de l'armée, à leurs ouvriers; malgré l'opinion généralement admise, il est permis d'avancer qu'ils n'appauvrissent pas le pays, puisqu'ils ne sortent pas de nos frontières ou de celles de nos colonies. Notre administration fiscale est tellement perfectionnée, tant d'impôts directs et indirects frappent à toutes ses phases chaque acte de notre vie économique, qu'aucun sou ne peut être mis chez nous en mouvement sans que les agents du ministère des finances prélèvent sur lui des droits. Les contributions indirectes et les monopoles produisent, on le sait, 88 p. 100 des ressources générales du budget ; les impôts directs n'en fournissent que 12 p. 100. Rien n'échappe à l'œil vigilant des droits réunis. Prenez dans votre poche une pièce de cinq francs; jetez-la en l'air : avant qu'elle soit retombée à terre, le fisc l'aura rognée au passage; vous ne ramasserez que 4 fr. 95 c. Puisqu'il en est ainsi, acceptons plus courageusement les charges que la situation de l'Europe nous impose; mais cela à une condition, toutefois, c'est que nos contributions seront dépensées en France.

Qu'on nous permette ici un souvenir personnel. Il y a quelques années, nous voyions entrer dans le port de Saint-Malo un beau vapeur allemand. En vérifiant la nature de sa cargaison, nous avons appris qu'il apportait un chargement d'avoine de la Baltique, à destination de la brigade de cavalerie de Dinan. Aucune voix ne s'est alors élevée dans la presse, personne n'a protesté contre un pareil mépris des lois les plus élémentaires régissant les conditions de la prospérité publique. Eh! quoi, parce que l'avoine prussienne devait coûter quelques francs de moins au Trésor, le ministre chargé plus que tout autre de la défense nationale n'hésitait pas à envoyer dans la Baltique le produit sacré des impôts! Pour réaliser une économie, on donnait à une puissance étrangère des centaines de mille francs, peut-être des millions: on subventionnait son agriculture, ses travailleurs, ses collecteurs de taxes! Il faut espérer que ces procédés imprévoyants auront pris fin et que nos ministres, chacun dans son département, s'habitueront à comprendre qu'il vaut mieux, pour les intérêts généraux du pays, payer une fourniture cher à des Français, que bon marché à des rivaux. Ne sommes-nous pas tous plus ou moins solidaires de la prospérité de nos frères devant le fisc? Peut-on introduire, dans les limites d'une même frontière, une richesse quelconque, sans que tous les habitants en ressentent, par mille incidences et réflexions invisibles, une certaine répercussion: et, pour les mêmes motifs, peut-on exporter l'or des contribuables, sans importer, en échange, une certaine quantité de chômage? S'il était permis d'employer un mot qui a été détourné de son sens par les acceptions abusives qu'on lui a prêtées, nous dirions que l'impôt est bien et vraiment la sueur du peuple: les gouvernements n'ont pas le droit de le donner, sans de graves raisons, aux étrangers, même non ennemis. Les étrangers font fructifier chez eux l'argent par lequel on paie leurs ventes; les Français n'échappent pas longtemps aux atteintes du fisc, à ses doigts crochus. L'État rentre promptement dans ses déboursés à des regnicoles: il ne leur fait jamais que des avances.

COMTE ROCHAÏD.

LES « CABOTINS » SANS LE SAVOIR

A l'heure qu'il est, on ne saurait avoir la prétention d'apprendre à personne de quoi se compose la grande et belle pièce que M. Édouard Pailleron a donnée, la quinzaine dernière, à la Comédie-Française.

L'œuvre — que le public a déjà eu dix fois l'occasion d'applaudir — a été longuement analysée par la critique du lendemain, sans omettre celle de la veille. Puis les grands lundistes ont passé; et maintenant, il reste seulement àglaner sur un de ces vastes champs qu'un auteur du talent et de la personnalité de M. Pailleron est toujours maître d'ouvrir à la chronique.

Toutefois, parmi tous les articles d'étude ou de fantaisie que ce titre de *Cabotins* continue d'inspirer, je crois qu'il n'y en a pas encore eu pour faire la classification qui m'est surtout apparue au spectacle de la pièce nouvelle.

Je veux dire par là que la race des cabotins se subdivise en deux familles principales : ceux de bonne foi, et ceux de mauvaise foi. Nous avons tous plus ou moins apprécié dans

la vie les physionomies si distinctes de chacun de ces groupes. Il appartenait excellemment à M. Pailleron de nous les reproduire sur la scène, et de les y mettre aux prises.

Ce doit être pour la commodité de l'explication que certains comptes rendus ont dissocié ces parts d'une double action que l'auteur pourtant avait fort savamment unies. Dans ce conflit ironique ou palpitant de leurs intérêts, de leurs passions et de leurs caractères, il n'y a, ce me semble, que des cabotins, tous les cabotins de la vie, qui s'entremêlent, cabotins joyeux, cabotins douloureux, cabotins cyniques, cabotins inconscients : *Cabotins!* — comme dit tout uniment l'affiche.

Certes, les cabotins présentés tout d'abord par M. Pailleron sont ceux de sa pièce qui nous y crèvent les yeux. Le politicien Pégomas, le peintre Caracel, l'écrivain Larvejol, le magistrat Brascommié, l'académicien Hugon rentrent dans la catégorie des cabotins cyniques, que j'appellerai du premier plan ou du premier degré. Ils s'avouent, ils s'étalent, professant eux-mêmes leur caractère, se montrant « comme au théâtre » : ce qui du reste leur est très légitime, puisqu'ils appartiennent tous à la grande troupe nationale du Midi.

Mais, en arrière d'eux dans le cabotinage, au second plan je discerne des cabotins du deuxième degré, les cabotins inconscients, ne se révélant à nous que « comme dans la vie », et dans la mesure où l'on est capable de trahir sur son propre compte ce que l'on ignore en somme de soi-même.

Pour ces derniers, M. Édouard Pailleron nous les a montrés à l'état naturel, et, en quelque sorte, de manière à les faire servir de repoussoir à ceux de l'autre type. Par un procédé de composition fort habile au théâtre, — s'il est, dans les tableaux, d'usage élémentaire, — l'auteur a donné à ses cabotins du premier plan le grossissement qui convenait, de façon à les faire s'harmoniser avec les dimensions normales de ceux du second plan.

Et c'est présentement ces cabotins du deuxième degré, dont il me semble que l'on n'ait pas encore tout dit; et c'est de quelques-uns d'entre eux que je me propose ici de faire ressortir la figure ainsi vue. Ceux-ci, dans la pièce de M. Pail-

leron comme dans la société où nous les coudoyons, croient loyalement en eux-mêmes, au point de nous y faire croire aussi, et de nous faire avoir des larmes pour leurs larmes.

Prenons d'abord le vieux peintre Grigneux.

Ah! celui-là, nous sentons sa sincérité nous entrer au cœur, quand il confesse le malheur de sa vie. Âgé, découragé, intoxiqué, solitaire, il est, reconnaît-il, un raté. Mais lui qui se fait une existence vile et lucrative avec ses besognes de copiste, où prend-il le droit, quand une bande de cabotins du *premier degré* l'entoure, d'apostropher ces jeunes gens au nom de l'art souverain? Quel titre a-t-il, lui qui mange, lui qui prospère, pour les exhorter, eux qui affirment leur besoin de vivre et de réussir, pour les sommer de faire comme il dit et non de dire comme il fait?

Eh bien, son droit, son titre à parler ainsi, son inspiration lui viennent d'un cabotinage du *second degré*, de son cabotinage de bonne foi. De cela, nous avons la perception, quand il nous fait, avec une émotion éloquente et franche, l'exposé de son cas, que nous connaissons bien, et où ce pauvre ouvrier d'art est seul à ne pas voir le côté d'innocente imposture. Il se dit, il se croit, il se sent un artiste chez qui la main a trahi le cerveau. Réduit par les témoignages matériels à convenir de son impuissance d'exécution, il s'est réfugié dans un rêve d'orgueil auquel se mêlent les vapeurs de son haschisch coutumier. Il est le cabotin de soi-même, se jouant par devers soi une comédie, où il met les vanités de son imagination sur la scène, en face de sa conscience pour public complaisant. Combien de spécimens analogues n'avons-nous pas rencontrés, de ci, de là, dans le monde artiste, qui doivent faire leur chef-d'œuvre « demain », et auxquels le talent de M. Pailleron — en modelant le personnage de Grigneux, dont M. Got a fait une création si imposante — vient de donner pour président d'âge celui qui a dû faire son chef-d'œuvre « hier »! Cabotins, tous cabotins, s'étant suggéré à eux-mêmes la grossesse d'un soi-disant génie, et chez lesquels il n'y a que fausse grossesse, grossesse nerveuse, on ne sait quelle tumeur de stérilité, simplement quelque chose qui les gêne... là.

Pour le rôle de Pierre Cardevent, ce n'est pas dans les moments où M. Worms a déployé les admirables ressources de son art de la passion, que j'irai chercher l'accent du cabotinage. Il y a, d'ailleurs, toujours une sorte de trêve dans la suite des caractères, quels qu'ils soient, quand la voix des grands sentiments se met à parler éperdument. Mais, au fond de l'amoureux qui éclate en tant de jolies scènes, il s'est trouvé le sculpteur bourru du début, où je distingue le cabotin bien connu du *muflisme*.

« Mufle » n'est pas de moi. Le mot est de mademoiselle Bertiny, — dans la pièce.

Que nous en savons, de ces bourrus-là, dont l'aigre misanthropie n'est que de la bonhomie qui tourne par l'attente impatientée du succès! Leur sauvagerie n'est que de la timidité: les dédains ne leur sont inspirés que par leurs doutes sur la possibilité pour eux d'obtenir. Toute leur vraie nature est ainsi transposée: et, jusqu'à l'arrivée des circonstances capables de la remettre à son ton, elle s'exercera sur des notes qui ne lui conviennent pas, dans un air très haut de cabotinage spécial.

Laborieux Cardevent, artiste honnête et travailleur infatigable, nous te devons d'estimer que tu es dupe toi-même de ta conviction, quand tu nous répètes que tu n'auras jamais de médaille: tandis que ton effort n'espère et ne poursuit encore que cela. La médaille, ce symbole de cabotinage, une médaille, tu es bien sûr, dis-tu, qu'il n'y en a pas pour toi. Et cependant tes plâtres, tes bronzes, tes marbres, chaque année, chaque fois, tu les apportes, avec la ponctualité d'une religion envers toi-même, dans ces endroits où les médailles s'attrapent... « A quoi bon? » murmures-tu avec mépris, avec l'air de ne pas y toucher. Mais c'est que justement tu y touches : la médaille, entends-tu? voilà que c'est toi qui l'as!... Qu'est-ce que tu nous racontais donc, il n'y a qu'un instant, espèce de cabotin?

Une des scènes de la pièce qui m'a paru être de la plus irrésistible beauté, en sa valeur de pathétique et de vérité, est celle, au troisième acte, de la rencontre fortuite entre madame de Laversée et le docteur de Saint-Marin, dans l'atelier du sculpteur.

Ces deux personnages occupent, dans la pièce, une situation intermédiaire entre le premier et le second plan du cabotinage. Tour à tour sincères et effrontés, ils apportent les nuances par lesquelles se relient et se fondent les couleurs de chaque extrémité. Madame de Laversée ne se cache point d'aimer la réclame, les petits trucs et les gros moyens de notoriété. Elle se sait intrigante; mais elle se croit amoureuse. Quant au souple et charmant docteur de Saint-Marin, il n'a pas été embarrassé pour convenir, au cours de plaisanteries entre hommes, de sa méthode de parvenir par les femmes; mais, précisément en cette scène du troisième acte, nous allons noter de sa part une chevalerie cabotine, dans laquelle on lui sent un plaisir naïf à se mirer et comme une inconsciente envie de s'y faire peindre.

Le hasard, avons-nous dit, au lendemain d'une rupture, met en présence la maîtresse et l'amant de la veille. Madame de Laversée, — dont mademoiselle Marthe Brandès a interprété en grande artiste les alternatives de passion, — qui ne prévoyait pas alors une entrevue avec le docteur, s'improvise cependant, à première vue de l'être chéri et détesté, une âme pour laquelle rien n'existerait au monde en dehors de lui. *Comediante, tragediante*, voici l'amour en colère, qui déclame et mime son rôle éternellement pareil et toujours superbe à considérer. Oh! le cabotinage spontané des mots, qui menacent pour dissimuler la peur! Cabotinage des gestes, qui défendent furieusement ce qu'il n'y aurait pourtant qu'à prendre de déjà tout livré; cabotinage des pleurs, que sèche le premier rayon de sourire, pendant que les ultimatums de guerre s'achèvent par des paroles de reddition à merci!

Ce n'est pas sous une forme du délire sentimental que le cabotinage du docteur de Saint-Marin s'oppose ici à celui de madame de Laversée. Mais M. Édouard Pailleron nous l'y fait transparaître, dans une péripétie de très spirituelle observation.

Le joli docteur a le cœur dur comme une pierre fine. M. Le Bargy a apporté, dans la création de ce type, son tact élégant et son intelligence si profonde des caractères compliqués. Le personnage, ainsi compris et admirablement rendu,

est fait de souplesse, de grâce féline et de volonté. Il riposte aux reproches jaloux de sa maîtresse, par les réponses malicieuses et facilement triomphantes de l'homme qui se sait aimé. Il est d'ailleurs prêt à n'importe quelles concessions, sauf sur un point où nous voyons pour la première fois un principe lui raidir tout le corps. C'est l'inflexible résolution de ne revenir chez madame de Laversée que si celle-ci reprend en même temps la jeune fille chassée, à cause de lui, sur d'injustes soupçons. Or, cette jeune fille, Saint-Marin ne nourrit pour elle aucune tendresse ni aucun respect. On l'a vu même lui proposer, au second acte, un genre d'association qui leur permît de joindre, à leurs efforts communs pour parvenir dans le monde, la douceur intime d'une liaison galante. Mais, si le docteur est tout prêt à prendre l'honneur de la jeune fille, en revanche, il est le champion de sa respectabilité. Il admet les mauvaises actions; il n'en admet pas les apparences. Il se range dans cette sorte d'école mondaine qui a fait de la « tenue » un devoir, et à laquelle la « courtoisie » tient lieu de toute bonté. Voilà que le docteur s'est montré à nous, intraitable, fier de lui, redressé dans cette attitude particulière de cabotinage, dont nous sommes si souvent frappés chez ces gens qui se croient en conscience la mission d'être *corrects* ici-bas. Ah! les impeccables cabotins de la Correction, ne demandant aux vertus et aux vices, aux mérites et aux insuffisances, pour les estimer également, que d'avoir passé sous le laminoir convenu où toutes ces matières auront pris pêle-mêle ce qu'on appelle la forme « comme il faut »!

Et s'il est enfin une vision de l'universel cabotinage sur laquelle l'auteur de *Cabotins* nous ait conviés à fixer les yeux d'une indulgence attendrie, n'est-ce pas le personnage de la jeune fille? Comment celle-là ne serait-elle pas la cabotine de nature, dans la pureté première de son essence? Sur le seuil des années toutes récentes où elle n'écoutait que ses instincts d'enfant, la voici qui, se sentant déjà très regardée, hésite encore entre les allures artificielles qu'il lui faut maintenant choisir. Que saurait-elle faire qui ne soit une imitation dans laquelle elle *débute*, et où elle se transformera plus d'une fois, avant de s'être elle-même trouvée? Elle commence par être un personnage dans la vie, en attendant qu'elle y soit une

personne; et bientôt même qu'interprétera-t-elle de l'amour, dont il ne lui faille d'abord s'assimiler le rôle en délicieuses singeries?

Après les touchantes et nobles jeunes filles de *l'Étincelle*, de *la Souris*, le glorieux auteur du *Monde où l'on s'ennuie* aura créé une nouvelle jeune fille de physionomie aussi délicate, mais d'âme moins irréprochable, — et, par suite, de conception plus hardie, — dans cette Valentine, sous le nom de qui la belle mademoiselle Marsy s'est fait unanimement applaudir.

Où donc le cabotinage serait-il plus heureusement tracé et mieux pris sur le vif qu'en ce changement adorable, opéré devant nous par la grâce de l'amour, dans les mœurs de cette jeune fille aventureuse?

Valentine, telle qu'on la décrit et qu'elle se montre au premier acte, apparaît au spectateur avec les dehors évaporés, écervelés, avec les façons familières et tapageuses, avec les moyens de prime-saut qu'il lui a convenu d'adopter tout d'abord pour se mouvoir dans la vie.

Mais la voici qui se trouve en présence de l'homme par qui elle devrait être aimée et qu'elle pourrait épouser. Et soudain le diable de plaire, qui est en elle, n'a pas besoin d'être devenu plus vieux pour faire ses petites manières d'ermite aux cils baissés et aux mains jointes.

Les instincts de dignité et de gravité subitement survenus chez la jeune fille, le nouvel être qu'elle est si spontanément, l'être d'hier dans lequel, en toute bonne foi, elle ne se reconnaîtrait plus, voilà les manifestations d'un de ces sincères et mystérieux cabotinages, grâce auxquels peut subsister le principe philosophique de l'identité de soi-même entre celui que l'on était la veille et celui que l'on est le lendemain. Certes, dans la Valentine qu'incarne mademoiselle Marsy, la frivolité première, ainsi que la sagesse seconde, ont également leur vrai et franc parfum de nature. Une si exquise pensée de la jeune fille en reste évoquée que, pour oser appliquer au changement amoureux de son âme le mot qui fait le fond de cet article, il faut pouvoir penser qu'il y a aussi un cabotinage de l'églantine sauvage quand une greffe la fait désormais fleurir en rose...

Tel est, sur le sujet de *Cabotins*, un aperçu que l'on ne peut manquer de prendre, au cours des sentiments de large gaieté ou d'émotion vive que fait naître cette œuvre traitée selon toute la maîtrise de M. Édouard Pailleron.

Avec tant de souvenirs émerveillés, en ai-je donc rapporté le prétexte à conclure que tous, tels que nous sommes, nous devions porter en nous un cabotin plus ou moins dupe de son cabotinage?

Mais cela saurait-il être douteux, d'autre part, si le terme de cabotin est fait originellement pour désigner, en forme d'invective, le comédien médiocre dans son art; et si nous pouvons, les uns et les autres, nous considérer comme en représentation sur le théâtre de la vie, où chacun tient le rôle qui lui a été composé par l'éducation et les circonstances à l'encontre de son naturel? Car bien peu remplissent leur emploi en artistes louables!

PAUL HERVIEU.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

AP
20
R47
1894
Fév.-mars

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY